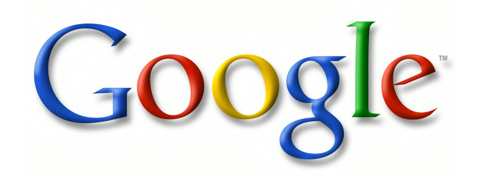
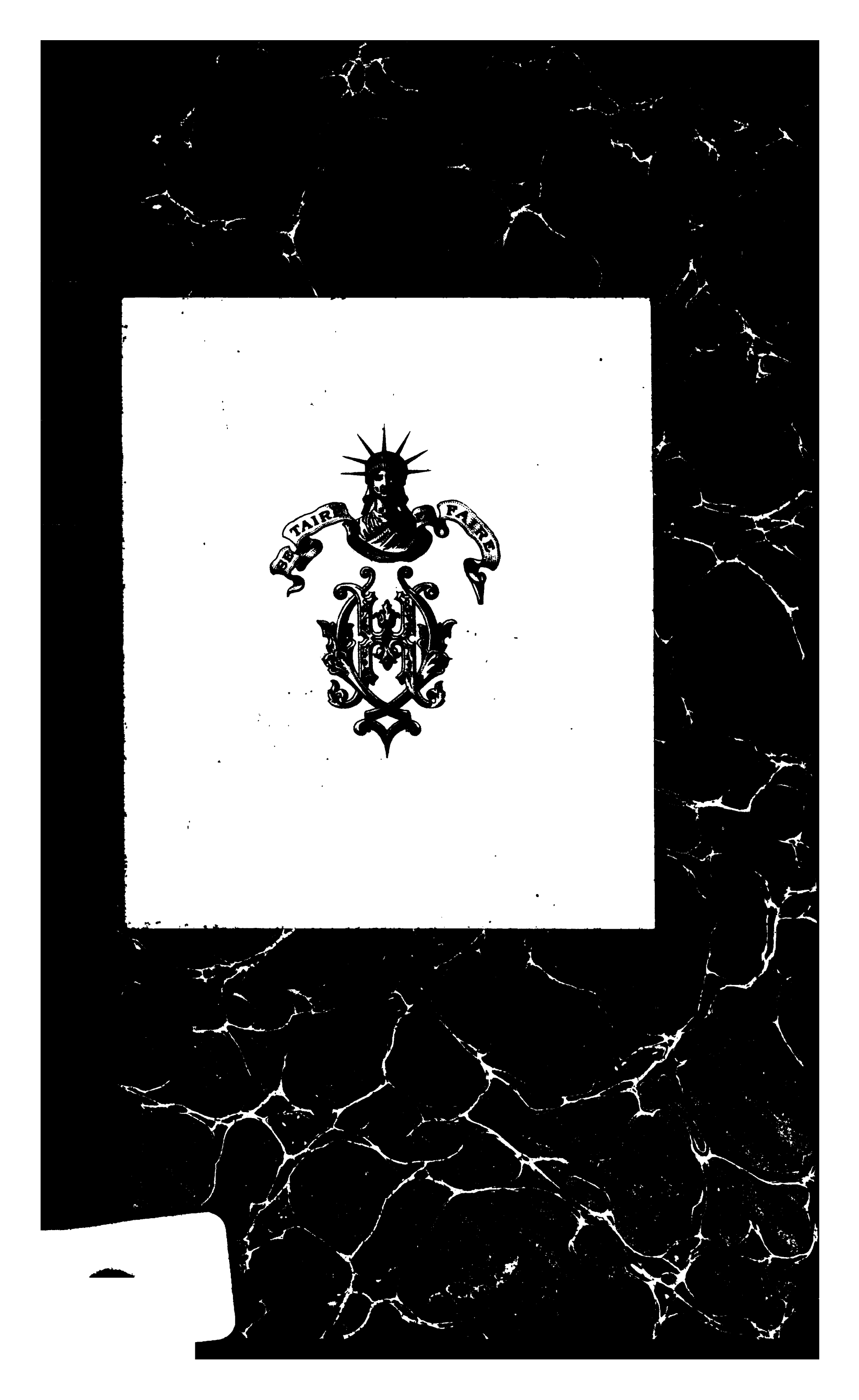
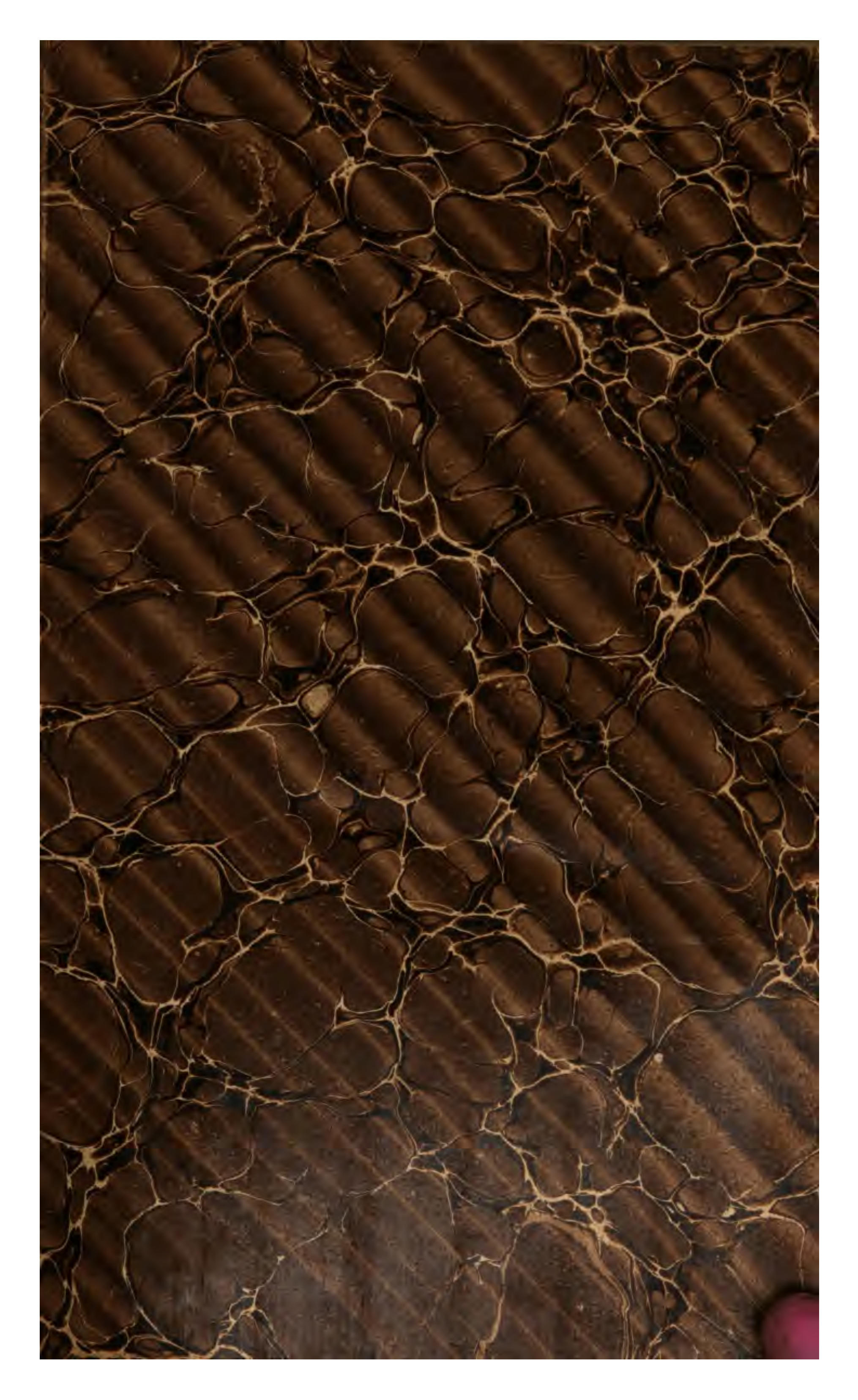



SE TAIRE
FAIRE



VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

V.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME V.

PARIS.

LIBRAIRIE DE GIDE,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1843.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Voyage de Petigorsk à Temrouk	5
Ile ou dos de Kandaur.	24
Temrouk. — Ile et château Adass.	26
Redoute de Souvarof. — Tyrambé.	29
Station et bas-fond de Pérésippe. — Ancien bras de mer.	33
Ile Kimmérienne ou de Fontan. — Les Kimmériens. — Fontan. — Volcan de boue de Koukouoba. — Volcan de boue et naphte de Koutchougourai.	34
Ile de Phanagorie. — Mont Choumoukai ou Koul-oba. — Volcans Koussou-oba et Bekul-oba. — Ak-denghisovka. — Temple de Diane Agrotère. — Monuments de Comosarye. — Phanagorie, son port, ses tumulus.	55
Ile Sindique. — Taman. — Korokandame.	80
Excursion au cap Tusla. — Cygnes.	91
Bosphore Cimmérien.	103
Kertche moderne.	108
Panticapée.	118
Tumulus de Panticapée. — Groupe de la porte de Théodosie.	137
Tumulus. — Groupe de la quarantaine de Kertche.	145
Vases étrusques de Panticapée.	151
Vases sacrés ou funéraires.	165

Tombeaux. — Troisième groupe, tombeau des Pygmées. 181
Catacombes de Panticapée. 184
Tumulus. — Groupe du Mont d'Or ou tombeaux des rois du Bosphore. 186
Tombeau royal de Koul-oba. 194
Musée de Kertche. 228
Excursion à Myrmekion, à Ienikalé, aux volcans de boue, etc. 231
Route directe de Kertche à Théodosie 239
Route indirecte de Kertche à Théodosie par Nymphée et Kimmerion. 244
Course d'Opouk à la station d'Arghin. 263
Théodosie ou Kafa. 280
Bïouk-Djam (église-mosquée principale de Théodosie) et les *Grands Bains*. 290
Eglises catholique et arménienne. 295
Musée de Théodosie. 298

Chersonèse Taurique.
Tableau général. 302
Eski-Krim (Vieille Crimée). 307

La côte de Crimée de Théodosie à Soudak. 311

Soudak.
Monastère de St-Georges. 323
Sur la vigne et les vins de Crimée. 330
Ruines de la forteresse de Soudak. 350

Routes de Soudak à Eski-Krim et à Karassoubazar. 366

Simféropol. 382
Cratère d'éruption et de soulèvement de la vallée de Salghir à Simféropol. 397

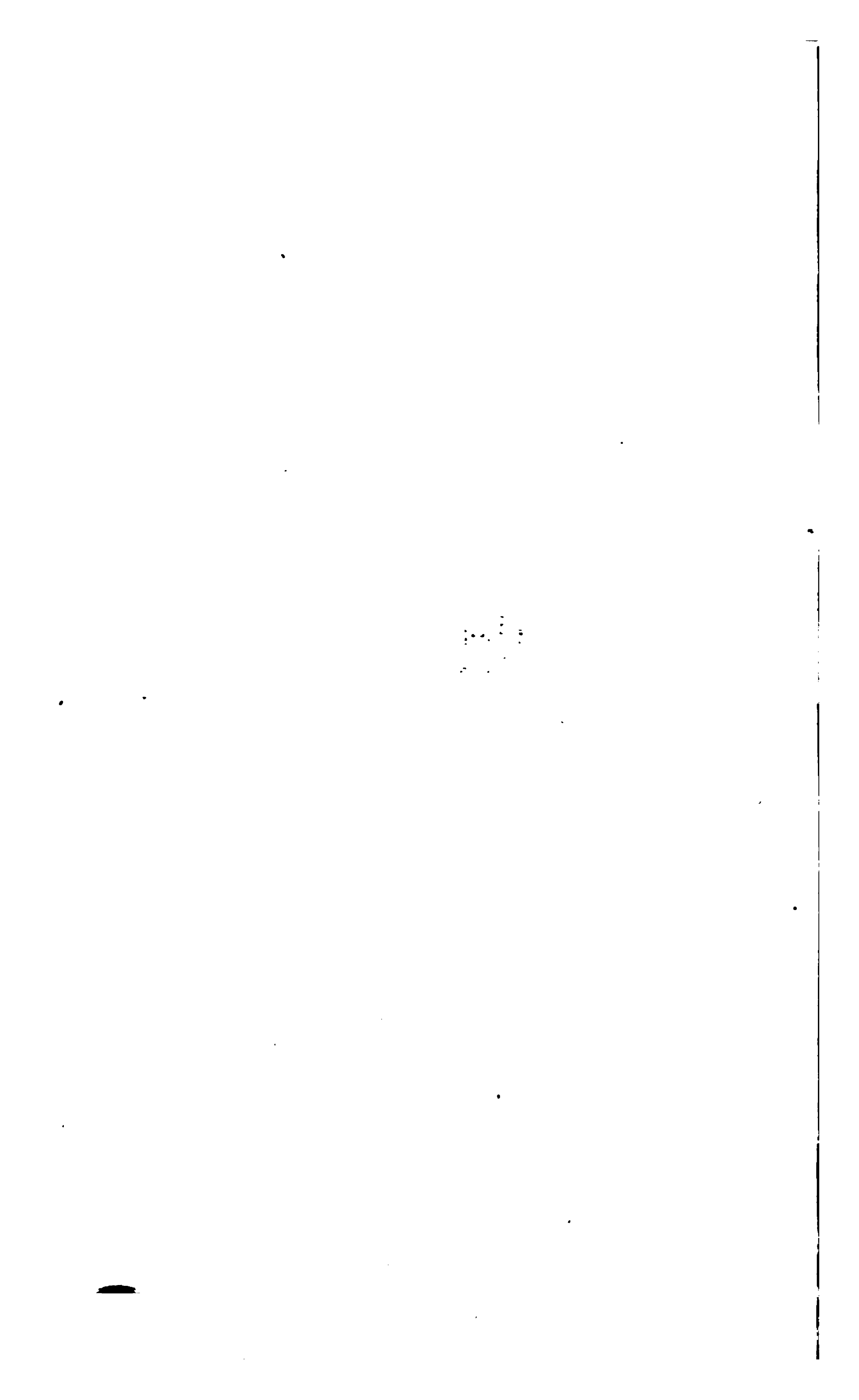
La vallée de Salghir.
Etage jurassique à Térénaïr. — Gorge et grottes de Kisilkoba.—Jénisala.—Vallon de l'Angar. Col de la routé d'Aloucheta. — Tehatyrdagh. 405

Côte de l'est.
Aloucheta. — Démirdji.— Côte dite de l'Est. — Kourou-ouzène. — Koutchouk-ouzène. — Touvak.—Oulou-ouzène.—Karabi-yaïla. 429

Côte de l'ouest.
Cratère d'éruption et de soulèvement du Kastèle, du Koutchouk-Ouraga, de l'Aïthodor. — Terrain erratique et chaos de Sunenkaïa. — Karabagh.— Bïouk-Lambat. — Koutchouk-Lambat. 441

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.



VOYAGE

DE

PÉTIGORSK A TEMROUK.

M. de Stéven retournait en Crimée après son inspection d'usage; il eut, comme je l'ai dit, l'obligeance de m'offrir une place dans sa voiture, et si quelque chose pouvait dissiper l'effet que produit la monotonie d'un voyage tel que celui que nous avions à faire, jusqu'à Kertche, c'était bien la société d'un homme aussi distingué par ses connaissances que par son expérience, fruit des nombreux voyages qu'il avait faits dans les contrées que nous parcourions. Sortir du sein des plus hautes montagnes et se trouver sans transition dans une steppe immense qu'il faut traverser, et où rien ne récrée la vue, ne distrait l'esprit; quel contraste!—Des tumulus en foule, qui masquent peut-être des trésors, mais qu'on n'a guère le pouvoir d'ouvrir qu'avec une baguette magique, voilà tout ce que l'antiquité a laissé de traces sur cette route et tout ce qui

rappelle la foule des peuples qui ont erré sur ces plaines, à commencer par les Méotes...... Non que le pays soit laid ou stérile par lui-même, Dieu me garde d'en médire; je souhaiterais à plusieurs capitales célèbres un sol aussi riche, et même des accidents pareils à ceux qui marquent quelques cours de ruisseaux et de rivières.

La terre noire, vrai humus, recouvre en bonne partie l'ancien bas-fond qui liait la Mer Noire à la mer Caspienne, et une végétation des plus vigoureuses en céréales et en graminées récompense les cultivateurs.

Mais quand on pense que ce n'est que depuis la fin du siècle dernier que des laboureurs ont remplacé les tribus nomades des Nogais, on ne peut s'attendre à y trouver la féerie des travaux de l'homme qui sème les villes, les palais, les châteaux, les parcs, en un mot, tout le luxe de la civilisation sur un sol prêt à les recevoir...... Les stanitses des Cosaques et deux villes naissantes, sont les seules ébauches de cet avenir que je souhaite à ce pays..... D'ailleurs qui oserait se complaire nonchalamment dans le luxe de la paix sur la frontière des Tcherkesses, sur une terre sans cesse menacée par eux et où la nécessité fait de tous les habitants des soldats.

Les monuments sont sur la rive gauche du Kouban, sur les flancs des contreforts du Cau-

case, à l'entrée des hautes vallées (1); là se trouvait l'antique *Asia* que j'ai décrite, et spé-

(1) Les archéologues se sont beaucoup occupés d'une découverte de *De la Motraye*, dans son voyage en Circassie en 1712. Il rapporte qu'il alla visiter les ruines d'une ancienne ville, qu'il nomme *Eski-Schéher* (vieille ville), et il a publié les dessins de plusieurs antiquités qu'il a découvertes au milieu des ruines. Il parle surtout d'un temple où une inscription lui révéla les mots ΘΕ...ΑΠΑΤΟΡ... ΜΑΘ..ΑΡΜ...ΔΙ, ce qui indiquerait un culte voué à Vénus Apaturiade jusque dans les vallons du Caucase. Mais où sont ce temple et cette ville? Personne n'a pu arriver à quelque certitude, la narration du voyageur étant très-incomplète. Cependant je n'ai pas cru la chose impossible, et voici comment j'interprète le narré de cette course. Parti de Temrouk, le 26 décembre, pour arriver au dernier village stable, il met 24 h.

Il trouve le premier keddi ou camp nogai, après une marche de 24 h.

Le keddi de son guide, après un marche de 10 h.

Le 30 décembre, il fait 12 h.

Il traverse sur la glace le Kouban ou Boyouk-Sou (la grande eau) le 1er janvier 1712, après une marche de 15 h.

Sur la rive gauche du Kouban, il arrive au dernier keddi nogai après 15 h.

Il repart le 3 janvier à 9 h. du matin, et arrive le soir au premier keddi des *Nogais* des montagnes, très-différents des vrais Nogais. Ils ne parlent pas le tatare; ils sont moins hospitaliers, et la recommandation du souverain de la Crimée ne les huma-

A reporter. 100 h.

cialement la tribu des *Aspourghiens* qui fit périr Polémon Ier, roi du Bosphore, et celle des

Report. 100 h.

nise guère : on reconnaît les *Béchilbey*, ou quelqu'autre tribu montagnarde des anciens *As*. Le 4, après avoir traversé, après le Kouban, deux rivières, sans doute l'*Ouroup* et le *Kéfar*, il arrive à 3 heures après midi aux ruines, apès une marche en tout de 20 h.

Total 120 h.

marquées par de la Motraye, et qui, estimées à 4 verst par heure, moyenne d'une bonne marche à cheval, donnent environ 480 verst. — Or, en se dirigeant dans le sens de la marche du voyageur, on trouve à peu près à cette distance de Temrouk, les ruines de Madjar-Ouneh, sur les bords du *Grand Zélentchouk*. Voy. t. Ier de mon voyage, p. 322, où il faut lire *grand* pour *petit* Zélentchouk. C'est à *Madjar-Ouneh* que je crois qu'il faut chercher Eski-Schéher. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est la suite de la narration. — Il ne passe que 3 heures aux ruines, ce qui étonne un peu quand on lit la description de tout ce qu'il a fait en si peu de temps. Le 5 janvier à midi, il passe un *Koutchouk-sou* (petite eau) qui ne peut être que le *Petit Zélentchouk* ou *Indjik*.

Le lendemain 6, il arrive à midi au bord d'une *grande eau* qu'il suppose être le *Kouban*. Le 8, il se trouve au pied d'une longue barrière de montagnes dites de *la Circassie*, séparées par des plaines qui lui ouvrent un facile passage. On reconnaît aussitôt les montagnes du *Béchetau*. Ce qui le prouve, c'est qu'en face de ces montagnes, le guide lui montre les vallées où les Nogais ont été déconfits par les Tcherkesses en 1705. Or, l'on sait fort bien que le com-

Dandariens, inondés par Pharnau, fils de Mithridate, qui fit rouvrir un ancien bras du Kouban. Ceci mérite une petite explication.

Le Kouban, en se promenant dans l'ancien golfe que ses attérissements ont vraisemblablement comblé, s'est formé dans ses inondations périodiques une digue naturelle qui suit sa rive gauche, et qui a refoulé son cours plus au nord. Cette digue est un rempart qui empêche le Kouban d'inonder, dans ses crues, la plaine qui remplit le fond du golfe ; de plus elle met obstacle à ce qu'aucun ruisseau, à ce qu'aucune rivière puisse arriver jusqu'à lui ; ils se réunissent tous

bat eut lieu dans la vallée du *Baksan* et que l'armée nogaie s'était réunie au pied du Béchetau, le sujet de la guerre.

Le 9, notre voyageur arrive à *Helléïpsa*, ville tcherkesse de la petite Kabardah, qui commence effectivement au-delà du Béchetau. Je ne suivrai pas plus loin de la Motraye. Il me suffit d'avoir démontré qu'Eski-Schéher doit se chercher sur la rive gauche du Kouban, entre son premier et son second grand affluent, chez une tribu montagnarde qui n'est pas tatare. Il serait fort intéressant de faire une petite expédition pour vérifier le fait, et si par hasard Eski-Schéher n'est pas le Madjar-Ouneh (ville de briques) des cartes russes, ce ne serait pas beaucoup plus bas qu'il faudrait le chercher ; car la position de cette ville était évidemment au débouché de la grande route du Tsébelda, qui menait de Dioscourias dans les plaines du nord du Caucase. Comparez de la Motraye, *Voyages en Europe, en Asie*, etc., t. II, p. 63 et suiv.

dans le Psetz (Psathis) qui coule parallèlement au Kouban, dont il est séparé par la digue, servant ainsi de réceptacle à tout le versant des vallées de l'ancien territoire des Dandariens qui embrassait aussi la plaine fertile. — Pharnau, dans une crue d'eau du Kouban, n'avait qu'à percer cette digue pour inonder tout le pays plat.

De la route que nous suivions, nous pouvions aisément juger de la position de ces pays, et du Kouban.

En partant de Pétigorsk, nous étions allés rejoindre la grande route de Stauropol à *Alexandrof.* Avant d'arriver à la capitale de la province cis-caucasienne, nous montâmes sur un plateau, composé de tertiaire récent de Kertche, qui est la continuation de celui que Messieurs Engelhardt et Parrot ont traversé par N. Abas, Kamlyk (1). C'est la ligne de faîte qui sépare les eaux qui se jettent par le Kouban dans la Mer Noire, de celles que la Kouma porte à la mer Caspienne. *Stauropol* même est placé à l'extrémité septentrionale du plateau, et présente aux sources qui jaillissent un troisième versant qui les entraîne au nord jusqu'au Manitche, et par conséquent jusqu'au Don. Stauropol, en 1833, comptait 5,015 habitants.

(1) Voyez la coupe du nivellement que ces Messieurs ont donnée dans leur Atlas.

Nous ne descendîmes du plateau à l'ouest qu'à *Novoï-Troitskoï*, à 25 verst de Stauropol. Là la route aborde une petite vallée encaissée par les légers escarpements du calcaire coquiller de Kertche, qu'on y taille pour les nouvelles constructions un peu importantes du pays (1).

Le calcaire suit constamment la route jusqu'à *Rachévatka*, à 35 verts de Novoï-Troitskoï. Cette stanitse des Cosaques est encore sur un affluent du Don par l'Egorlik. Jusqu'ici il n'avait pas été rare pour nous de rencontrer sur notre route des caravanes de Petits-Russiens que différents intérêts attiraient dans ces pays. M. de Stéven me fit remarquer l'habitude qu'ils ont encore d'orner leurs chariots d'*agathyrses*, pour lesquels ils recueillent en paquets ou panaches la *Stipa pennata*.

Ici nous quittâmes la grande route impériale pour entrer dans le bassin du Kouban que longe la route d'Ekatérinodar, desservie d'abord par les Cosaques de la ligne.

En partant de Rachévatka, nous traversâmes un léger plateau avec quelques ravins tournés vers l'Egorlik. Il est couronné comme les steppes de la Petite-Russie, de tumulus qu'on compte

(1) Il m'a paru que le *Cardium rusticum* en débris, et un autre *Cardium* à 6 ou 7 côtes qui touche de près à une espèce vivante de la Mer Noire, composent la masse principale de ce tertiaire récent.

par trentaines à la fois disséminés sur l'horizon.

Après une marche de 18 verst, une pente presque insensible nous amena à *Témicheberskaïa*, la première station, bâtie au bord même du plateau qui se termine par une haute falaise (1) de glaise jaune mêlée de sable, que baigne le Kouban. Ici je vis pour la première fois ce fleuve dont je connaissais les embouchures.

La pente qui mène sur ses rives est couverte de chênes entourés de chèvre-feuille, d'érables de Tatarie aux fruits rouges ailés, de muguet, de troëne. Là je trouvai le Kouban, qui déploie majestueusement ses nombreux contours, et derrière lequel s'étend une plaine basse à perte de vue, presqu'au niveau du fleuve. C'est ce que j'ai appelé l'ancien golfe du Kouban, qui n'est terminé que par les montagnes du Caucase. Les Tcherkesses occupent ce sol fertile, et leurs villages ne sont qu'à 20 verst du fleuve. Tout ce qu'on voit de cette plaine est nu comme le plateau que nous avons traversé : il n'y a de bois que le long du Kouban et sur les îles. Le reste du pays paraît avoir été boisé aussi, à en juger par quelques traces d'anciennes forêts qu'on voit çà et là : mais les nomades qui n'ont cessé depuis l'origine de l'histoire d'errer sur ce sol, semblent avoir pris à tâche de le dépouiller de sa parure.

(1) Elle ne dépasse guère cent pieds en hauteur.

Jusqu'à *Ekatérinodar*, nous ne nous écartâmes pas de la rive du Kouban que nous cotoyâmes en suivant le bord du plateau glaiseux, qui, chose singulière, n'envoie pas une goutte d'eau pour alimenter le fleuve; car même les sources qui jaillissent à quelques centaines de pas de la rive vont se jeter directement dans la mer d'Azof.

Nous aurions trouvé les stanitses des Cosaques dans un état plus florissant, si le choléra et la famine de 1833 à 1834 n'avaient sévi cruellement sur le pays. La *Kaukavskaïa* stanitse, qui est à 12 verst de Témicheberskaïa, perdit seule 180 personnes par l'un de ces fléaux, et plus de 1,000 chevaux par l'autre : un officier cosaque y était dans ce nombre pour 400 chevaux.

Toutes les maisons sont en bois ou en clayonnage. Quelques églises sont en pierre de Kertche; toutes sans exception rappellent le style grec ou le byzantin de l'Abkhasie : croix grecque avec un dôme, trois portiques et une abside.

Dans ces vastes steppes, il est singulier de voir l'extension que prennent certaines plantes ; cela m'avait déjà frappé en traversant les steppes du gouvernement d'Ekatérinoslav. Ici, sur les rives du Kouban, vous voyez le *Hyosciamus niger* entourer les villages. Entre Témicheberskaïa et la Kaukavskaïa stanitse, le *Phlomis pungens* couvre tout seul de vastes espaces de terrain.

D'autrefois c'est le *Triticum repens*, aussi épais, aussi pur que l'avoine d'un beau champ (1).

Je vis entre la *Kaukavskaïa* stanitse et la *Kazanskaïa*, un grand groupe de tumulus au bord du Kouban. Ces tertres funéraires bordent le fleuve. Quelques-uns ont 30 pieds de haut, ils sont le plus souvent écrasés, et adoptent de préférence la ligne des hauteurs.

Nous quittâmes à *Redoutskoï-Karantine* le territoire des Cosaques de la ligne, pour entrer sur celui des Cosaques de la Mer Noire, vrais descendants des fameux *Saporogues* qui habitaient au-dessous des cataractes du Dniepr et que l'impératrice Catherine II envoya, en 1792, habiter ces nouveaux quartiers, après avoir fait enlever d'assaut la nuit la *sitcha* de *Pokrofskoï* (2).

(1) Cette prodigalité de certaines espèces de fleurs avait frappé le comte J. Potocki, qui cite des champs entiers couverts de *tulipes panachées*. *Voyage dans les Steppes d'Astrakhan*, t. I, p. 231. Clarke, t. I, p. 469, fait la même remarque.

(2) Le général-major *Sazigow* fut chargé de cette expédition qui eut lieu en 1775. *Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*. Paris, 1798, IIIe partie, p. 11. Ces cosaques réfugiés sur les rives du Danube, rendirent des services aux Russes pendant la guerre de Turquie, et ce fut

On compte 232 verst, soit 60 lieues de France, de Redoutskoï-Karantine à Taman, distance qui représente la largeur entière du territoire des Cosaques de la Mer Noire ou Tchernomorses.

Ekatérinodar (don de Kathrine) dans une steppe très-fertile, est entourée de restes de forêts antiques dont les traces reparaissent même jusque dans les rues.

On a essayé d'y cultiver le raisin : il ne réussit ni sur les bords du Kouban, ni sur le plateau : il paraît qu'on n'a pas choisi de bonnes espèces, ou que le climat, surtout les vents du nord lui sont nuisibles, car pendant les journées de la fin de juin, il souflait un vent N. E. très-frais, et au lever du soleil, le thermomètre ne montait pas au-delà de 9 à 11° de R. Les brouillards

alors que l'impératrice Cathrine II leur céda par un oukase du 2 juin 1792, le territoire de Taman, et tous les pays entre le Kouban et la Mer d'Azof, jusqu'aux rivières Eja et Laba. Voy. Pallas et E. D. Clarke, *Voy. en Russie, en Tartarie*, etc., t. I, p. 462. Lisez les détails fort intéressants que donne ce voyageur et que je ne veux pas répéter inutilement. Ceux qui furent dépossédés par les nouveaux venus, p. 463, appartenaient principalement à la peuplade de Cosaques du Dōn, *Nékrassovtsy*, qu'une rébellion, en 1708, avait amenés sur les rives du Kouban. *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, par le comte J. Potocki, t. I, p. 233.

sont très-fréquents pendant huit mois de l'année (1).

Entre *Mitchatofskoï* et *Karakoubanskaïa*, reparaissent les groupes de tumulus; les prairies sont magnifiques.

A *Karakoubanskaïa*, on quitte le règne de la terre pour celui de l'onde, c'est-à-dire qu'ici commencent les bas-fonds remplis de roseaux qui durent jusqu'à Kourki, l'espace de 68 verst. Là le Kouban s'égare et hésite par laquelle de ses cent bouches il enverra ses ondes en tribut à la Mer Noire ou à la mer d'Azof.

Le *Lithrum virgatum*, la *Medicago falcata* fructifient parmi les roseaux.

En face de *Kopil*, nous passâmes sur un bon radeau le bras du Kouban dit *Protok*, qui se jette dans la Mer d'Azof; il n'est pas moins considérable que le bras qui conserve le nom de Kouban (*Hypanis* des anciens), et qui a son embouchure à *Bougaze*, dans la Mer Noire. L'eau du Protok est trouble, mais courante; son niveau n'est pas à plus de 3 ou 4 pieds au-dessous de la plaine. D'ici je commençai à distinguer les colline de Kourki et de Temrouk.

Kopil était une ancienne forteresse turque, placée à la bifurcation des deux bras du Kouban.

(1) *Voyage dans les steppes d'Astrakhan*, par le comte J. Potocki, t. I, p. 232.

A *Kalaus*, quoique le soir fût arrivé, M. de Stéven crut que nous pourrions pousser jusqu'à Kourki avant la nuit et gagner ainsi toute une station, ce qui rendrait notre journée du lendemain beaucoup plus longue, et nous donnerait le loisir d'étudier Phanagorie et d'autres ruines importantes.

Depuis Kopil, on nous avait donné une escorte de Cosaques, parce que les bas-fonds que nous devions traverser sont très-dangereux à cause des embuscades des Tcherkesses, cachés au milieu des roseaux qui favorisent leurs brigandages. Arrivés sur la rive septentrionale du Kouban, ils parviennent facilement à se glisser par des sentiers et des gués à eux seuls connus au milieu des énormes tiges aquatiques qui, formant deux murs élevés, les masquent à tous les regards. Ils passent ainsi inaperçus sur le territoire russe et tombent à l'improviste sur les villages. Pour prévenir leurs incursions, on a établi le long de la route des ponts semblables à ceux qui bordent le Térek. La sentinelle hissée sur un plancher ou sur une claie suspendue entre trois ou quatre poutres dressées sur un tertre, domine assez bien les roseaux pour pouvoir deviner de jour le passage des ennemis; d'ailleurs les postes sont très-rapprochés les uns des autres; mais les Cosaques ne montent la garde que le jour, et dès que la nuit arrive, tous les corps-de-garde rentrent

dans les stanitses, de crainte d'être enlevés inopinément par les partis ennemis.

Or il se faisait tard ; on nous avait néanmoins donné à Kalaus une escorte qui nous accompagna jusqu'au premier poste, où elle nous quitta, nous remettant aux soins du nouveau chef. On se préparait précisément à la retraite, et quand nous demandâmes le convoi d'usage, on nous le refusa ; c'est trop tard, nous répondit-on ; revenez avec nous, car nous ne vous escorterons pas. Qu'on juge de notre désappointement. M. de Stéven néanmoins fit partir la voiture, croyant que les Cosaques se décideraient à nous suivre généreusement, mais ce fut inutilement, nous étions décidément abandonnés à notre fortune.

Notre anxiété allait croissant, et nos regards attentifs cherchaient à deviner ce qui se passait derrière les lugubres roseaux qui bordaient la route ; mais nous ne vîmes rien, dans ce triste demi-jour, que leurs hautes parois entr'ouvertes par les sentiers des Tcherkesses ; et M. de Stéven qui connaissait le danger, croyait voir l'ennemi fondre sur nous à chaque instant.

Enfin, après une heure d'une marche inquiète dans le marais, nous arrivâmes aux confins d'une terre protectrice, et nous criâmes : « Dieu « soit béni, nous sommes sauvés. »

Sur ce sol amphibie, l'abondance des cousins ou mosquites est presque incroyable ; nous ne

savions comment nous en défendre. Nos postillons avaient, à cet usage, une queue de vache dont ils se balayaient sans cesse le visage, faisant entrer ce mouvement dans celui du fouet qu'ils tenaient de la même main (1).

En traversant le bas-fond marécageux de Karakoubanskaïa à Kourki, nous avions franchi toute la distance qui séparait les anciennes rives du golfe du Kouban de la Polynésie dispersée au-devant. Je ne puis entrer ici dans les détails que je réserve pour la partie géologique, où j'expose l'histoire diluviale et antédiluviale de ce coin de terre; il suffira de résumer les faits. J'y prouve :

1° Qu'à la fin des *dépôts jurassiques*, de formidables éruptions de roches porphyriques, principalement de *granite ophitique et protogyne*, ont soulevé la *chaîne Taurique* et le *Caucase*, qui, pendant l'époque de la craie, ont formé deux longues îles étroites.

2° La fin de l'*époque crayeuse* vit soulever les chaînes d'*Akhaltsikhé* et des *Karpathes*, avec une partie des flancs du Caucase. Pendant l'*époque tertiaire*, la *Mer Noire* et la *mer Caspienne* communiquaient par un long et large bras de

(1) Quoique voyageant à la même époque que M. E. D. Clarke, nous n'eûmes pas à supporter des tourments pareils à ceux qu'il décrit, t. I, p. 514.

mer resserré par l'île caucasienne au sud, et par le plateau crayeux du Don, au nord. — Au-delà du Caucase, il ne paraît pas que la communication existât; seulement, deux grands golfes de *Colchide* et de *Géorgie* venaient se toucher par leurs extrémités, séparés seulement par l'isthme étroit et porphyrique du *Kordokhti* qui servait de pont entre la chaîne du Caucase et celle d'Akhaltsikhé. Alors, la plupart des rivières actuelles existaient déjà dans la partie supérieure de leurs cours, l'*Aragvi*, le *Térek*, le *Kouban*, le *Phase-Rion*, etc.

3° Le soulèvement qui eut lieu à la fin de l'*époque quaternaire* donna en gros, à la Crimée et aux pays du Caucase, la forme qu'ils ont à présent. Ce soulèvement et ses effets furent, à ce qu'il paraît, contemporains avec la rupture du Bosphore de Thrace et du Bosphore Cimmérien, la dépression de la Mer d'Azof et du cours du Don. Qu'on regarde la carte que j'en donne dans mon atlas; on verra que ces ruptures et ces dépressions sont toutes sur la même ligne. Ainsi, le changement qui s'opéra dans la Mer Noire, et surtout dans la Mer d'Azof, fut autant produit par l'abaissement des eaux, suite de digues rompues, que par des soulèvements. On s'explique alors comment l'eau, s'échappant du bassin supérieur pour chercher son niveau dans le bassin inférieur, et trouvant une issue par les lon-

gues vallées de la presqu'île de Kertche, dont les sommités sont couronnées de roches coralliques, creusa, par la violence du courant, les golfes, aujourd'hui lacs, qui sont à l'ouverture de toutes les vallées.

Comment une pareille révolution a-t-elle pu s'opérer, me demandera-t-on? Quels sont donc les agents d'un pareil déchirement? Il ne faut pas aller bien loin pour les chercher. En face de la baie actuelle de *Sévastopol*, n'a-t-il pas existé un puissant volcan qui a couvert de cendres et de *lapilli* toute la Chersonnèse héracléotique et une partie de la Crimée? Qu'on se rappelle aussi les rochers volcaniques des *Cyanées*, à l'entrée du Bosphore de Thrace, des roches de même origine, en face d'*Opouk*, presqu'à l'entrée du Bosphore Cimmérien, on verra que les forces volcaniques ne manquaient pas : l'agent formidable était là.

4° Après l'*ouverture des Bosphores*, lorsque l'équilibre des eaux fut rétabli, les pays du Kouban étaient bien loin d'avoir la forme actuelle. Le fleuve se jetait dans un golfe qu'il comblait par ses attérissements, et jusqu'à Kertche, au lieu des marais que j'ai signalés et du groupe irrégulier de collines qui forme la presqu'île de Taman, il n'y avait qu'un large bras de mer dans lequel se baignait une petite île détachée de la côte de Kertche, Iénikalé, par la rupture du Bosphore;

elle ne comprenait qu'une portion du territoire actuel de Taman (1).

5° Mais un nouvel agent devait continuer à bouleverser ce sol, où Homère place la bouche des enfers (2). Les tristes *volcans de boue*, avec leurs irruptions fangeuses et leurs sources de bitume, n'ont cessé d'agir jusqu'aujourd'hui, et leurs accumulations ont créé petit à petit de nouvelles terres, comblé des bras de mer, barré des rivières et des golfes, digué des lacs. Ainsi, à l'île de Taman se sont groupées l'*île Kimmérienne* ou de *Fontan*, l'*île de Tyrambé*, l'*île de Temrouk*, l'*île de Phanagorie*, toutes séparées par autant de détroits. C'étaient de vraies îles, et le Kouban, loin de là, créait aussi, par le dépôt de ses ondes troubles, le nouveau terrain d'attérissement qui a rempli successivement son golfe et le bras de mer qui le séparait de la Polynésie.

6° Alors, par les travaux si continus de ces deux agents, ce qui était mer se changea en terre ou en un sol amphibie, où l'eau, la terre et le feu, luttant d'effort, marquèrent la topographie de chaque année par de nouvelles métamorphoses. Ainsi, la terre antique qu'habitaient les *Kimmé-*

(1) Voyez la carte de ces changements géologiques de Kertche et Taman, V° série, coupes, plans, pl. 26.

(2) Voy. t. I, p. 60, et t. IV, p. 327 de mon Voyage.

riens d'Homère et d'Hérodote, n'est pas celle de Strabon, et celle de Strabon n'est plus celle d'aujourd'hui. Le Kouban, qui baignait alors les murs de Phanagorie et lui servait de port, a quitté ces parages pour chercher d'autres embouchures. Ce qui, il y a cent ans, était encore un canal navigable pour des vaisseaux, n'est plus que fange immonde.... Des îles paraissent et disparaissent.

C'est avec ce préambule géologique que j'aborde la polynésie du Kouban, et si mon lecteur m'entend parler maintenant de bras de mer, d'îles, de golfes, il saura ce que je veux dire.

Kourki ou *Kourganskoï* est le premier point où l'on met le pied sur la polynésie; quelques tumulus ou *kourgan*, semés autour de la station, lui ont donné son nom.

Kourki est le nom d'un petit bras du Kouban qui se dilate en formant de petits lacs, et se jette dans le liman de Temrouk, ou *Gorkov Liman* (1).

Les Turcs avaient près d'ici un fort dont on voit les traces; c'est une enceinte en terre de forme parallélipipède; avec un vaste appendice qui paraît avoir été un faubourg fortifié. J. Po-

(1) En russe, *Liman amer*.

tocki croit avoir trouvé ici la cité des Aspourghiens, ce qui me paraît impossible (1).

Ile ou dos de Kandaur.

Anciennement, on pouvait se rendre à Taman en passant au sud du lac ou liman Aftaniz, par les gués et les forts de *Smolianoï*, de *Pérevlanskoï*, de *Sednoï;* on arrivait à Stéblievska, et de là à la capitale de l'île. Cette route n'est plus fréquentée, et la route de poste passe en faisant un grand contour par *Temrouk*, *Péressipskaïa* et *Sennaïa-balk*.

Temrouk, la première station, est à 25 verst de Kourki, et la route traverse dans toute sa plus grande extension le long dos de l'île de *Kandaur*, couverte de beaux pâturages et élevée de 200 pieds au plus au-dessus du niveau du liman. Les sommités sont couvertes de quelques petits tumulus semés sans ordre, et dans lesquels, au dire de M. de Stéven, on n'a rien trouvé d'intéressant. Cependant, des tumulus groupés sont toujours un signe d'habitation, et il faudrait chercher quelque part une ruine, là où sont ceux indiqués sous le nom de *Tchomak Tovessi*, au-dessus du fort abandonné de *Smo-*

(1) *Voyage dans les steppes d'Astrakhan*, etc., t. I, p. 240.

lianoï. Si toutes les autres îles de la Polynésie ont été si peuplées, celle-ci ne peut l'avoir été moins, vu que c'est une des plus fertiles; l'herbe qui bordait le chemin était magnifique.

D'ailleurs, la position que j'assigne à cette ruine était l'une des plus favorables pour le commerce du Kouban; l'on verra bientôt que ce fleuve, pour arriver à Phanagorie, devait passer au pied de ces ruines.

Du haut du dos verdoyant de l'île, nous avions à droite le liman de Temrouk : la mer s'est retirée çà et là de plusieurs centaines de toises du pied de la colline. A droite nous planions sur le lac Aftaniz, dont les embranchements se perdaient à l'horizon : nous avions en face le *Doubovoï-Rinok* (en russe, marché du bois de chêne), haute colline boisée de chênes, sur laquelle on voit, dit-on, les ruines d'un monastère grec (1); rien ne ressemble dans notre Europe à la vue de ce dédale de mers, de lacs, de golfes, de marais qui se perdent à l'horizon, de quelque côté que l'on se tourne.

Le lac Aftaniz (2) alimenté par le Kouban, a de l'eau douce.

(1) Voyez plus bas ce que je dis au sujet d'*Apaturon*.

(2) *Andenisskoï-Liman* (Carte Khatof); *Aftonis-Liman* (C. mss. Stéven); *Aphtoniz-Liman* (C. mss. Favre); *Temrioukskoï-Liman* (Carte milit. de 1800); *Koubanskoï-*

L'île de Kandaur m'offrit le premier échantillon d'une création non douteuse des volcans de boue; car l'extrémité septentrionale qui avoisine Temrouk est encore le théâtre de leur action continue. Les plus anciens cônes boueux sont à 6 verst au S. E. de Temrouk. L'un des plus récents fit éruption au mois de février 1815; une coulée de boue se déversa dans une petit lac qui fut bientôt rempli, le lac fut comblé et à la place il se forma une petite éminence qui a une verst de circonférence et qu'on connaît sous le nom de *Gnila-Gora* (la montagne pourrie).

Temrouk.—Ile et château Adass.

Temrouk, station bâtie à la pointe de l'île, a été beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui : sous les Turcs il avait une certaine importance : Clarke dit qu'en 1800, il n'y avait qu'une hutte pour les employés de la station. Lors de mon passage, Temrouk avait 80 maisons environ et une très-jolie église, bâtie avec les pierres de l'ancienne forteresse *Adass*, qui est à 3 verst de Temrouk, au N. O. M. de Stéven me dit qu'on avait déposé auprès de ce

Liman (Carte de l'état-major, Tiflis, 1834.) On écrit aussi *Ak-denghis*, en turc, *Mer blanche* et *Aphtaniz*.

temple l'extrémité inférieure du *tibia* d'un éléphant fossile, qui avait 1 archine et $\frac{1}{4}$ de diamètre. Une dent qui pesait 5 livres fut transportée à Iénikalé.

Près de la station, pour continuer notre route, nous traversâmes une espèce de canal fangeux, qui met le lac Aftaniz en communication avec le liman de Temrouk. La tradition assure que les vaisseaux qui venaient de la Mer Noire, passaient d'abord par le Bougaze du liman Kisiltache, remontaient le Kouban, et par un des bras qui sont à sec maintenant autour du fort de Pérevlanskoï, entraient dans le lac Aftaniz d'où ils pénétraient dans la Mer d'Azof par le canal de Temrouk.... Le liman de Temrouk est poissonneux; il n'a que 2 à 3 toises de profondeur; on charge les poissons sur de petits bateaux qui les transportent à l'embouchure du liman qui est profonde, où on les transborde sur de plus grands bâtiments.

Du canal de Temrouk à l'île suivante marquée par la *redoute de Souvarof*, s'étend un bas-fond à roseaux à peine distinct du lac; l'inondation du Kouban qui était à son maximum avait même recouvert de grands espaces de ses ondes, qui s'élevaient sur la route à 1 $\frac{1}{2}$ pied de haut. M. de Stéven avait passé par là, à sec, en mai.

Au milieu de ce triste marais, bras de mer de 8 verst de large, qui naguère unissait le liman

d'Aftaniz à la Mer d'Azof et au liman de Temrouk, s'élevait presque à fleur d'eau une petite île de quelques cents pas de diamètre. Je fus bien surpris d'y trouver les restes d'un petit fort. De La Motraye (1) dit que c'était un château des Janissaires, que les habitants du pays appelaient *Adass* (île). Les Russes, qui lui donnent le nom de *Kamennaïa-Batéria* (batterie en pierres) ont ont conservé la même tradition.

Le fort construit en briques et en pierres avec de la chaux, formait un carré régulier de 120 pieds sur toutes les faces (2). La porte regardait le nord.

Ce carré était entouré d'un second rempart irrégulier muni de tours, qui se dessinait suivant la forme de l'île.

Clarke rapporte que les Russes perdirent 500 hommes à l'attaquer sans pouvoir s'en emparer. Ils s'étaient flattés d'emporter un des ouvrages extérieurs en passant un canal qui était alors entièrement gelé : mais les Turcs en avaient rompu la glace à leur insu; les Russes surpris tout-à-coup et tenus en échec par la profondeur de l'eau, furent impitoyablement mitraillés

(1) *Voyages en Europe, en Asie*, etc. t. II, p. 61.

(2) Ceci rappelle les constructions turques de Soukoumkalé, de Poti, qui sont toutes pareilles. Clarke dit avoir vu à celle d'Adass, quatre tours aux quatre angles du carré. *Son Voyage*, t. I, p. 525.

par les Turcs qui les attendaient, cachés derrière un petit rempart.

En 1800, le fort existait encore dans son entier; mais depuis que les habitants de Temrouk en ont fait leur carrière, la dernière bonne pierre à bâtir a disparu, et l'on ne voit plus que de légers remparts produits par le tassement des déblais. Les fondations des maisons ne sont pas plus visibles.... Cependant un vieux canon en fer est encore là pour attester la primitive destination de ce lieu désolé. D'ailleurs il fallait être passablement résolu et insouciant des agréments de la vie pour aller se loger dans un endroit aussi triste et aussi privé des dons de la nature. Ceci me fait croire que lors de la fondation de ce fort, l'île existait seule au milieu des ondes; les marais seront venus plus tard en rendre la position affreuse.

Redoute de Souvarof. — Tyrambé.

Passé le marais, nous abordâmes une autre île de même nature que celle de Kandaur, mais placée dans un sens différent, d'E. vers O. L'extrémité E. la plus rapprochée de Temrouk, était terminée par un fort en terre que fit élever Souvarof; il est carré, muni de quatre bastions et d'un fossé, et a 130 pas de diamètre.

Précisément à la place du fort existait une an-

cienne ville grecque dont la géographie de Strabon nous révèle le nom. C'était *Tyrambé* (1), avec son port sur la Mer d'Azof. Le port est encore visible et se reconnaît à une espèce de môle qui s'avançait dans la Mer d'Azof pour le protéger contre les vents du N. E. A l'ouest il était abrité par un léger cap. Il est presque entièrement comblé et couvert de roseaux. Sur la plage du port où s'étendait une partie de la ville grecque, se trouvent aujourd'hui quelques maisons de pêcheurs, qui portent le nom de *Khouter de Temrouk.*

Sur la colline, au-dessus du port, l'acropolis ou ville fortifiée occupait une partie du sol des fortifications russes et s'étendait plus à l'O. Le fossé qui l'entourait existe encore en partie, et la séparait de ses nombreux tumulus qui couvrent par centaines tout le sommet de l'île jusqu'à 5 ou 600 pas de distance : ils ont 6 à 7 pieds de haut, à l'exception d'un seul qui est au milieu, et qui est beaucoup plus grand.

Ces tumulus seuls suffiraient pour prouver l'existence d'une ville milésienne, et nous verrons bientôt leur apparition liée à toutes les anciennes colonies du Bosphore ; le nombre seul et la

(1) Θυραμβη peut se traduire par la porte élevée, la porte sur la colline ; αμβη, αμβων signifie le bord élevé du milieu d'un bouclier, la partie élevée d'une montagne, ce qui correspond assez bien avec la localité.

grandeur des tumulus décident de l'importance de la localité.

Des traces d'habitations sont aussi visibles vers la rive du lac Aftaniz. Le sol qui est en falaise le long de la Mer d'Azof, s'incline doucement vers le lac et se compose d'un sable coquiller tout semblable à celui du rivage de la mer, ce qui prouve que cette île est d'origine azovienne ou récente. Ce sable est parfaitement le même que celui qui compose la pierre de Kertche, calcaire tertiaire très-récent, et je ne puis m'empêcher de croire qu'il se forme encore de ce calcaire comme il s'en formait jadis dans une mer basse à courtes lames.

En avançant vers le centre de l'île, le sol devient glaiseux et fertile : il offre les traces d'anciennes forêts.

L'île a 6 verst de long (1), et se termine par une pente douce, sablonneuse, vers la station de *Pérésippe*. Le haut de cette pente est couronné derechef par deux grands tumulus que de La Motraye appelle *Adas-Bournout* (pointes de l'île).

A l'extrémité sud-ouest s'accolle une colline isolée, large, écrasée, voisine du lac Aftaniz,

(1) Plus exactement, la redoute de Souvarof est à 8 verst 400 sagènes de Temrouk et à 5 v. 300 sagènes de Pérésippe.

sur laquelle il peut avoir existé quelques ruines.

Mais nulle part, l'on n'a encore remarqué de traces de volcans de boue, ce qui pourrait rendre douteuse la naissance de l'île de Tyrambé par le phénomène des éruptions volcaniques; mais d'autres faits viennent bientôt combattre ce doute.

Regardez devant vous la Mer d'Azof : là où les flots brillants semblent se balancer sans effort à une demi ou à trois quarts de lieue du rivage; si vous vous y étiez trouvé en 1799 ou en 1814, vous auriez pu vous y promener à pied sec. Une île qui avait 721 toises de long, 48 de large et 7 pieds de haut, sortit tout à coup de l'onde le 5 septembre 1799. Le jour de son apparition, il y eut un grand tremblement de terre à Ekatérinodar. Son existence ne fut pas longue; car, dans le courant de 1800, elle avait disparu.

Une autre île s'est montrée le 10 mai 1814, qui avait $\frac{1}{2}$ verst de tour ; elle est aussi rentrée sous les flots.

En voilà assez pour expliquer comment les commotions plutoniennes, presque toujours compagnes des phénomènes des volcans de boue, ont pu soulever, en tout ou en partie, les îles de Kandaur et de Tyrambé, quoiqu'il n'y ait pas trace de volcan de boue sur cette dernière.

J'ajouterai que ces îles qui paraissent et dis-

paraissent ne sont rien de nouveau dans le voisinage des volcans de boue. La mer Caspienne, autour de la presqu'île volcanique d'Abchéron ou de Bakou, présente le même phénomène; et même, sur quelques-unes de ces nouvelles îles, on a vu des volcans de boue éclater avec intensité.

Station et bas-fond de Pérésippe. — Ancien bras de mer.

Au-delà de la station de *Pérésippe*, il faut encore traverser un ancien bras de mer qui unissait la mer d'Azof avec le lac Aftaniz et le liman de Taman. Rien n'est plus clair, n'est mieux marqué : il en est resté trois grandes flaques d'eau ou petits lacs; le reste est marais ou roseaux. La route profite d'une dune étroite de sable, élevée de 2 à 3 pieds, qui unit la plage de la mer d'Azof à un canal qui est resté l'unique témoin de l'antique bras de mer. On le passe sur un pont. Au-dessus du pont aboutissent les deux ramifications, dont l'une vient en serpentant du lac Aftaniz, qui est, ainsi que le marais, parfaitement au même niveau que la Mer d'Azof.

Ile Kimmérienne ou de Fontan. — Les Kimmériens. — Fontan. — Volcan de boue de Koukouoba. — Volcan de boue et naphte de Koutchougourei.

A 3 verst à peu près de Pérésippe, on atteint de nouveau l'extrémité d'une grande île, dont on côtoie le bord pendant plusieurs verst, jusqu'à ce qu'on redescende dans le bas-fond qui sépare cette île de celle d'Aftaniz.... Ici, à moitié chemin entre la Mer d'Azof et le liman de Taman, encore sur l'île, j'aperçois un fort assez élevé, en terre; c'est un carré parfait, sans bastion, revêtu du fin gazon des tumulus; on s'aperçoit à l'instant que c'est un monument fort ancien.

Plus loin, je vois commencer un *vallum* en terre qui a 10 pieds de haut, et qui suit toujours le bord du bas-fond, large d'une centaine de pas, jusqu'au liman de Taman. Je m'arrête aussitôt, et je me dis que je suis en pays de connaissance, et que le *vallum* et le bas-fond sont évidemment le retranchement et le fossé des Kimmériens, dont parle Strabon, quand il dit (1):

(1) Strabon, liv. XI. Je donne ici le texte intégral de sa description du Bosphore d'Asie ou presqu'île de Taman, afin de ne pas être obligé d'y revenir plus tard. J'ai compté 8 stades pour la verst, me fondant sur les 800 stades qu'il

« Du Petit-Rhombites (le Protok du Kouban) jusqu'à *Tyrambé* (Khouter de Temrouk) et au fleuve *Antikitès* (liman de Temrouk), il y a 600 stades (75 verst environ).

« A 120 stades plus loin (15 verst) est *Kimmericum* (Kizlar à peu près), d'où partent les vaisseaux pour le Limène (Palus Méotis). Le long de cette côte se voient des tours de garde qu'on attribue aux Clazoméniens.

« Kimméricum était anciennement une cité située *dans une Chersonnèse dont l'isthme était fermé par un fossé et par un rempart en terre.* Car les *Kimmériens* furent jadis très-puissants sur le Bosphore auquel ils ont donné leur nom. Ils étaient partis d'ici quand ils pénétrèrent si avant dans l'intérieur des terres situées sur la rive droite du Pont-Euxin et jusque dans l'Ionie.

« Les *Scythes* les expulsèrent (1) de leurs habitations, et les Scythes furent chassés à leur tour par les *Grecs*, qui fondèrent Panticapée et les autres villes du Bosphore.

« A 20 stades (3 verst) plus loin est le bourg (χωμη) d'*Achillœum* (le *Cordon* à l'entrée de la langue d'Avernas), où l'on voit un temple d'A-

compte de Panticapée à Théodosie ; il y a 100 verst à peu près.

(1) Voyez plus haut, t. IV, p. 327 et suiv., t. II, p. 26.

chille (1). C'est là que le détroit qui ferme l'embouchure du Palus Méotis est le plus rétréci ; en cet endroit, il n'a guère que 20 stades ou un peu plus.

« Sur la rive opposée s'offrent *Myrmekium*, lieu voisin de l'*Heracleum*, et le *Parthenium* (2).

« De là jusqu'au *monument de Satyrus* (la colline du Koukouoba), il y a 90 stades. Ce monument est un amas de terre élevé sur un cap en l'honneur de l'un de ces princes qui ont régné avec gloire sur le Bosphore.

« Tout proche est le bourg de *Patræus* (ruine au pied du Koukouoba), et de Patrœus au bourg de *Korokandame* (Taman), on compte 130 stades.

« Là finit le Bosphore Cimmérien proprement dit, c'est-à-dire le détroit qui se trouve à l'embouchure du Palus Méotis. La longueur de ce

(1) Les Grecs aimaient à placer les temples d'Achille sur des langues de terre pareilles à celles d'Avernas et de Tendra, qu'ils désignaient sous le nom de *Course d'Achille*.

(2) Strabon, liv. VII, ajoute : « Au-dedans du Bosphore Cimmérien, ceux qui naviguent à gauche, rencontrent d'abord la petite ville de *Myrmekium* (Iénikalé?) distante de 20 stades de Panticapée. De *Myrmekium* au bourg *Parthenium*, il y a 40 stades. *Parthenium* (Porthmion) est situé à l'endroit où le trajet se rétrécit au point que l'on ne compte que 20 stades jusqu'au bourg d'Achille, qui lui est opposé en Asie. »

détroit comprend, depuis le pas resserré entre l'Achilloeum et le Myrmekium, jusqu'à Korokandame et au bourg situé en face, sur le territoire des Panticapéens. De ce dernier bourg, qui se nomme *Akra*, le trajet (jusqu'à Korokandame) est de 70 stades (1). C'est aussi jusque-là que s'étend la glace quand le froid gèle le Palus Méotis au point de le rendre praticable aux gens de pied. Du reste, tout le détroit a de bons abordages.

« Au-dessus de Korokandame se trouve un liman assez considérable qu'on appelle, d'après le bourg, *Liman Korokandamite* (liman de Taman). A 10 verst du bourg, il se verse dans la mer (le Bosphore) (2).

« Dans le liman se jette un bras détaché de l'*Antikites* (par le bas-fond de Chimardane), dont le cours forme ainsi une île qui est baignée par le liman, le Palus Méotis et le fleuve Anti-

(1) Ainsi qu'on l'a calculé, les deux distances que Strabon assigne aux deux extrémités du Bosphore, sont au-dessous de la vérité. En face du bourg d'Achille, il a 9 verst de large, et en face d'Akra, il en a au moins 13. Le premier nombre représenterait 20 stades, le second 70.

(2) L'entrée du liman de Taman est marquée par deux caps et par deux longues pointes de sable sous-marines qui ne laissent qu'une passe étroite de 12 pieds et demi de profondeur, tandis que l'intérieur du liman a jusqu'à 15 pieds.

kites. Quelques-uns donnent à ce fleuve le nom d'*Hypanis* (Kouban), comme à celui qui est voisin du Borysthène (Dnépre).

« En remontant le liman Korokandamite, ceux qui naviguent par-là trouvent *Phanagorie*, cité célèbre, *Képos*, *Hermonassa* et l'*Apaturon*, lieu consacré à Vénus. Phanagorie et Képos (Akdenghisofka?) sont situés dans l'île, à la gauche du navigateur, en remontant. Les autres villes sont sur la droite, au-delà de l'Hypanis, dans la *Sindique* (1).

« De même, dans la *région Sindique*, il y a aussi *Gorghippia*, résidence des rois des Sindes, et *Aborace*.

— « Depuis Korokandame, la navigation (de la mer Noire) se dirige droit vers l'Orient.

« A 180 stades de ce bourg commence le *liman Sindique* (liman Kisiltache ou du Bou-

(1) Voilà outre *Korokandame*, quatre autres villes, *Apaturon*, *Hermonassa*, *Gorghippia* et *Aborace* à placer dans l'île proprement dite de Taman. J'ai déjà dit qu'Apaturon devait avoir occupé la colline qui termine le Doubovoï-Rinok ; la position était magnifique. On sait que les anciens plaçaient ainsi leurs temples de préférence sur des caps pour qu'ils fussent en vue des navigateurs ; celui-ci voyait tout le commerce de Phanagorie passer à ses pieds, lorsque les bateaux ou les vaisseaux remontaient ou descendaient l'Hypanis. Les trois autres villes sont plus difficiles à placer : j'y reviendrai plus tard.

gaze), et là se trouve la ville de même nom (*Sindique*, dans le voisinage d'Anapa). »

J'ai réuni tout ce que Strabon a écrit sur la Polynésie du Kouban ; l'on n'a rien de plus clair et de plus exact ; car Scylax de Caryanda est trop bref, et Pline est trop embrouillé pour que leurs descriptions puissent ajouter quelques lumières au texte de Strabon. Il n'y aurait que les vers de la géographie de Scymnus de Chio, qui vivait cent ans avant Strabon, à mettre en parallèle avec le grand géographe : en voici la traduction.

« A l'extrémité du Bosphore se trouve la ville de *Kimmeris*, ainsi appelée d'après les barbares Kimmériens, mais fondée par les tyrans du Bosphore. Ici se trouve aussi *Cepus*, colonie des Milésiens. Puis viennent *Hermonassa*, *Phanagorie*, qu'on dit avoir été fondée par les Téjens, et le *Port Sindique*, qui a reçu pour colons des Grecs émigrés des lieux voisins. Toutes ces villes se trouvent sur l'île qui s'étend le long du Bosphore jusqu'au Palus, et que de vastes étendues de mer baignent dans différents sens. Elle est coupée de marais, de fleuves et de gués fangeux, qui la séparent du rivage auquel elle tient ; elle a le Pont d'un côté, le Palus de l'autre. »

Revenons à mon voyage.

Le fort carré est peut-être une des tours des Clazoméniens, et le rempart est le monument

kimmérien qui défendait l'île où ce peuple avait établi le siége de son empire. Certes, je crois que ce monument mérite que je quitte la grande route de Taman pour faire une excursion sur cette terre classique, dont je me suis déjà occupé dans les volumes précédents (1).

Car comme j'ai cherché à le prouver, c'est chez les Kimmériens qu'Ulysse vient consulter l'oracle de Tirésias ; l'île de Taman où ils habitent, paraît à Homère l'extrémité de l'empire de Neptune. Là sont les bouches des enfers, idée religieuse justifiée par les volcans de boue, et par les sources de naphte qui coulent des eaux noires et puantes comme le Cocyte et l'Achéron (2). Peu d'explications du texte d'Homère peuvent être plus heureuses que celle-là.

(1) Voy. t. I, p. 61 ; t. II, p. 26 ; t. IV, p. 327 et suiv.

(2) « Quand tu auras franchi l'empire de Neptune, dit Circé à Ulysse, tu verras un rivage bas, d'un facile abord et ombragé de hauts peupliers, de saules stériles et d'autres arbres, noires forêts de Proserpine. Arrête ton navire à cette plage, bordée des gouffres profonds de la mer ; toi, entre dans l'horrible demeure de Pluton. Là, s'élève un rocher où le Cocyte, roulant lentement du lit du Styx et du Phlégéton enflammé, se rencontrant et confondant leurs eaux, tombe éternellement dans l'Achéron avec un tumulte épouvantable. » Ceux qui connaissent le pays diront qu'Homère décrivait d'après nature où d'après les récits de quelque navigateur aventureux; il est même une localité qui répond parfaitement au texte du poëte,

Et les Kimmériens d'Homère sont plus tard les brillants acteurs des plus anciennes révolutions historiques, et des plus importantes en même temps, de celles qui ont changé la face de l'Europe et de l'Asie à la fois. Les Kimmériens, dans l'Asie Mineure aux portes de l'Ionie, les Kimmériens sur les rives du Dnestre et du Bog, et plus tard dans la Cimbrique danoise, les Scythes en Egypte, en Syrie, les Scythes au cœur de l'ancien monde et maîtrisant toute l'Asie centrale, eh bien! il sont tous partis d'ici. Au-delà de ce rempart, voilà la capitale des Kimmériens, le centre de la terre d'alors. De ce côté se portent tous les regards: ici se résolvent les grandes questions qui doivent décider de l'avenir de l'Europe et de l'Asie: tout va changer dans ces deux parties du monde. Les Mèdes réveillés vont reprendre leur énergie, et reconquérir leur place: l'empire célèbre des Perses s'entera sur ces beaux antécédents, et dès-lors les regards de l'Asie se tourneront vers l'Europe. Darius voulant se venger des Scythes, promènera ses armées innombrables dans le midi de l'Eu-

celle des volcans de boue d'Iénikalé. Comme pour justifier mon commentaire d'Homère, Pline dit que *Kimmericum* s'appelait *Kerberion*, du nom du gardien des enfers. Notez encore que les Slaves appellent aussi les volcans de boue *Pékla*, enfers.

rope, dont il changera totalement la face; les peuples effrayés chercheront une autre patrie; plusieurs d'entre eux se porteront vers le nord où déjà se sont rendus les Kimmériens, nation richement douée, et plus anciennement développée que toutes les autres, qui sera toujours à la tête de la civilisation de l'Europe. Cependant Darius, déchu dans ses plans de vengeance, voudra faire tomber son courroux sur la Grèce, et encore là l'énergie de la défense développera avec le génie de la liberté, celui de la civilisation et des arts...... Et à voir ces rivages déserts, ces rivières et ces bras de mer sans eau, ces tumulus sans nom, ces ruines effleurant à peine le sol qui n'en a pas gardé le moindre souvenir, ces vertes collines si maigrement peuplées, ces remparts appuyés contre des torrents de boue qui voudraient les envahir, on se demande, malgré Homère, Hérodote, Scymnus et Strabon, si c'est bien là le théâtre, le point de départ de si grandes choses.

Je vais commencer mon excursion en traversant le *vallum*, l'île est plate, marquée au milieu par un dos de pays, sur lequel paraissent de loin en loin quelques tumulus. Je m'acheminai vers *Fontan*, le principal endroit de l'île; il doit son nom à une source d'eau qui jaillit au milieu du village, et qui mérite une attention particulière, comme phénomène géologique.

Quoique sur le plateau le plus élevé de l'île, il existe néanmoins à cette hauteur au milieu du village un entonnoir circulaire de 100 pas de diamètre, profond de 1 à 1 $\frac{1}{2}$ toise. Le fond de cet entonnoir auquel j'ai donné le nom de cratère artésien, est plat et sablonneux, et l'on ne peut creuser à plus de 3 pieds de profondeur, sans y trouver une eau presque jaillissante. Comme ce cratère artésien est dans la partie la plus élevée du sol, il suffit de saigner ce réservoir naturel par un canal pour obtenir à une petite distance des fontaines. Celle que les Turcs avaient construite fut retrouvée par les Cosaques à leur arrivée en 1792, et dans un pays où il y a si peu de sources, c'était une belle invitation pour s'y établir (1).

La température de l'eau à la source, le 17 octobre 1832, à sept heures du matin, par + 3° à l'ombre, était de 11° de R.

La raison qui attirait les Cosaques et les Turcs existait sans doute pour les anciens habitants du pays, et même pour les Kimmériens, cependant je ne sache pas qu'on ait trouvé des ruines de cette époque dans le voisinage..... On ne voit à Fontan que les traces d'une mosquée ; les Cosa-

(1) Voyez atlas, Ve série, Géologie, coupes, plans, etc. Pl. XXV, fig. 11.

ques n'y ont pas d'église et dépendent pour le spirituel de la paroisse d'Akdenghisofka.

En m'informant de ruines auprès d'un vieux Cosaque, chez lequel je logeai et qui me servit à déjeûner sur une petite nappe imprimée avec des vues des environs de Vienne, j'appris que l'on en trouvait sur un cap, au pied du Koukouoba; mais que les principales se remarquaient sur l'autre pointe de l'île qui ferme le Bosphore.

En comparant la description de Pallas qui s'est principalement occupé de ces dernières, l'on ne peut douter de leur identité avec *Kimmericum* ou *Kerberion*.

A l'extrême bouche du Bosphore, sur un cap qui marque la frontière du Palus, non loin du petit fort turc de *Kizlar*, abandonné, Pallas visita un fort carré, entouré de tumulus semés çà et là comme à l'ordinaire : il en a compté huit (1). C'est *Kimmericum*, non la ville des Kimmériens, mais celle des Grecs, fondée par les tyrans du Bosphore, comme dit Scymnus (2).

Une autre ruine pareille à celle-ci, consistant en un fort en forme de parallélogramme, garni de

(1) *Pallas*, *Voyage dans les gouvernements méridion.* t. II, p. 367, édit. fr.

(2) Scymnus de Chio, p. 51, ed. Hudson.

petits cavaliers sur les angles, long de 65 pas sur 50 de large, défendu par un fossé plat, aujourd'hui comblé, se voit au sud de la première, derrière Bouchoukoï, village abandonné (1). Autour du fort sont plusieurs tumulus, dont l'un placé entre les deux petites baies de Bouchoukoï, offrit à Pallas une coupe complète de son intérieur. C'était le cimetière de toute une population ; le bas du tumulus renfermait une foule d'urnes funéraires placées sans ordre les unes sur les autres : quelques-unes étaient gigantesques, d'argile rouge cuite et non vernissée (2). Des cases en pierres plates renfermaient aussi des cendres et des ossements. Pour les plus pauvres, les cendres et les ossements avaient été simplement déposés sur une couche d'herbes marines blanchies par le temps et recouvertes de terre. Ce tumulus est milésien et tout pareil à ce qu'on observe autour de Panticapée sur la montagne de Mithridate et près du tombeau des Pygmées.

Si cette ruine est *Achillœum*, il faut supposer que la *Sévernaïa-Kossa*, autrement langue d'Avernas, n'existait pas encore, ou qu'elle était

(1) Pallas, l. c. 366.

(2) Id. Vignette 23, fig. B, dessin de l'une de ces urnes au milieu de la vignette, représentation d'une case en pierres plates.

beaucoup plus petite et ouverte du côté du Palus, où effectivement elle est très-étroite, n'ayant que de 20 à 50 toises de large (1).

Tout ceci est grec et ne rappelle nullement les Kimmériens. Où résidaient-ils donc? Ceci ne peut s'expliquer que par les textes de Scymnus et de Strabon qui font la distinction des deux Kimmericum : celle des Grecs était un petit bourg à l'entrée du Bosphore.... Celle des Kimmériens était une véritable cité, une métropole avec sa banlieue qui embrassait toute la péninsule kimmérienne. Telles sont les propres paroles de Strabon. Ainsi toute l'île était la capitale des Kimmériens, qui n'avaient pour murailles que le rempart dont j'ai parlé, et lorsqu'il cesse, un canal naturel appuyé de marais; c'est de ce côté que je chercherais leur principal établissement, que quelques indices pourraient nous révéler. En effet, le hasard nous a conservé des monuments qui me paraissent kimmériens, des *pierres levées*. Elles recouvrent au N. E. du village abandonné de *Tchokrak-koï*, la plaine élevée ou plateau tapissé de magnifiques pâturages qui forme le dos principal de l'île de l'est à l'ouest.

Pallas qui les a vues plus à loisir que moi qui ne les traversai qu'à la nuit tombante, dit qu'elles sont bordées de grandes dalles de *schiste sili-*

(1) Pallas, l. c. t. II, p. 368.

ceux calcaire (1), en forme de parallélogramme; il remarqua quelques colonnes funéraires d'un assez petit diamètre, hautes d'une toise au plus. Toutes, au reste, ressemblaient parfaitement à celles de Tokluk, qu'il a décrites et qui sont analogues à celles dont j'ai donné les dessins (2).

Pallas ajoute que ces tombes sont étrangères à la nation tatare, et croit qu'elles ont été élevées peut-être par la nation tcherkesse. Cependant comme je l'ai mentionné plus haut, cette nation est bien loin de s'attribuer les pierres levées des rives de l'Adokau, près du fort Saint-Nicolas, qu'elle attribue aux géants (3).

Tels sont les souvenirs que l'antiquité nous a légués; j'espère que le gouvernement russe, dont je désire fixer l'attention sur ce sol si intéressant pour l'histoire, fera quelques recherches sur les ruines et sur les tombes de la péninsule kimmérienne, et que nous saurons au juste à quoi nous en tenir sur l'origine de ces dernières.

Il ne me reste plus qu'à parler d'un monument

(1) Pallas, l. c. t. II, p. 345. Ce grès siliceux calcaire n'est pas indigène de la Polynésie; on le trouve près de Kertche, au Cap Blanc, où il alterne avec de la marne calcaire blanche ou grise.

(2) Atlas, IVe série, Archéologie, pl. 30, fig. 4.

(3) Id., pl. 30, fig. 5, 6, et mon *Voyage*, t. I, p. 43.

qui devait se trouver sur cette île : la description de Strabon est si exacte qu'on ne peut hésiter sur sa position ; je veux parler de l'immense tumulus élevé en l'honneur de Satyrus I[er], roi du Bosphore, qui régna de 407 à 393 avant J. C. Le premier, il ajouta au royaume une partie de la côte d'Asie..... Ce tumulus, érigé sur un cap qui s'avançait dans le Bosphore, était en vue de presque tous les points de la côte d'Europe et de celle d'Asie. L'œil le signale et le reconnaît de toutes parts, et quand par curiosité l'on est venu visiter ce tertre qui doit rappeler le souvenir d'un grand roi, l'on trouve à la place..... quoi ?... un volcan de boue.

Je m'y rendis de Fontan, accompagné de mon vieux Cosaque ; nous suivîmes pendant 5 verst la continuation du plateau central. Une fois au pied de la montagne, nous montâmes jusqu'à son sommet par une pente très-douce à travers les lits de boue désséchés qui, comme des torrents de lave, ont serpenté sur les flancs de la colline. De la base au sommet, je comptai de 1000 à 1200 pieds de rayon. On estime sa hauteur de 200 à 250 pieds au-dessus du liman. Il est couronné d'un cratère qui a 88 pas de tour et 4 à 5 pieds de profondeur. Il paraît qu'il y a bien longtemps qu'il n'a été en activité, car le fond du cratère est recouvert en partie de gazon.

Deux petits cônes (fumerolles des vrais volcans) qui sont sur le bord du cratère, sont éteints. D'autres cônes, pareillement inactifs, sont semés sur la pente extérieure jusqu'à 100 pas de distance du cratère. Le seul qui travaillât encore le 17 octobre 1832, en est à 80 pas. La boue qu'il jette est grise, froide, et se gerce à l'infini en séchant : elle est argileuse, et le résultat de la décomposition de l'argile feuilletée est de la marne blanche; car mon expérience m'a appris que les volcans de boue et les sources de naphte des environs de Kertche et de Taman ne sont que dans ces terrains-là. Où le calcaire coquiller paraît, il n'en existe pas. La couverture épaisse du calcaire étoufferait-elle les émotions intérieures des volcans qui seraient forcés de chercher une issue ailleurs?

Le *Koukouoba* fit éruption tout à coup le 27 février 1794, à 8 ½ heures du soir; il se fit d'abord un grand sifflement, puis un coup de vent qui dura une minute, accompagné d'un roulement semblable à celui du tonnerre et qui partait de la montagne. Ces lugubres avant-coureurs furent suivis immédiatement d'une colonne de fumée venant du sommet de la montagne; une minute après, elle était enflammée et ressemblait à une immense gerbe de feu visible même du Kouban, au dire de mon Cosaque qui en avait été témoin oculaire. Le feu cessa à

9 heures 50 minutes, et la fumée ne perdit de son intensité et ne se dissipa que le lendemain (1).

Pendant plusieurs jours, le volcan continua à lancer d'instant à autre des jets de boue à une hauteur de 10 à 12 pieds. Les torrents de boue qui coulèrent alors sont tous très-visibles, quoiqu'en grande partie recouverts d'une belle herbe (2).

L'éruption de 1794 est la première connue avec date, mais ce n'est pas la plus ancienne; car la montagne, avant son éruption, avait déjà à son sommet une fosse large d'une toise et profonde de 2 pieds, où, dans les temps humides, une eau potable se rassemblait à la hauteur de 8 pouces. Les joncs bordaient cette espèce de citerne.

Il paraît que dès-lors le volcan a versé des torrents de boue à plusieurs reprises, mais sans dégagement de gaz hydrogène enflammé; car les anciennes coulées de 1794, dont nous avons un plan si exact dans Pallas, sont recouvertes par de nouvelles, dont quelques-unes étaient

(1) Pallas, *Voy. dans les gouv. mérid.* t. II, p. 346 et suivantes. Voyez la vignette 26.

(2) J'ai donné, Atlas, Ve série, géol., coupes et plans, pl. 25, fig. 6, le plan du Koukouoba, le $\frac{17}{29}$ octobre 1832, j'y ai distingué les coulées plus anciennes A, d'avec les plus récentes B.—Même planche, les fig. 4 et 5, sont une répétition des dessins du Koukouoba donnés par Pallas.

encore fangeuses, à ne pouvoir les aborder sans y enfoncer profondément. Il y a sans doute des saisons plus laborieuses que d'autres, et en récapitulant l'époque des éruptions connues, j'ai vu que c'était presque toujours au printemps que ces violentes commotions avaient lieu (1); c'est-à-dire dans la saison humide.

Les torrents, en divergeant, se sont répandus jusque dans la plaine : celui qui s'est arrêté le plus loin dans la direction E. a fait un trajet de 750 toises ou 1 $\frac{1}{2}$ verst.

Mon Cosaque m'assura que tant que le feu dura, toute la montagne trembla, comme si elle avait été agitée par un tremblement de terre. C'était un effrayant présage pour de nouveaux colons qui n'étaient pas habitués à de pareils phénomènes.

Les pierres rejetées par le volcan consistent en argile feuilletée rougeâtre, en pierres blanches, en mine de fer argileuse, en terre glaise,

(1) Le *Koukou-oba* fit éruption le 27 février 1794. Le volcan du *Koussou-oba* se déclara le Vendredi-Saint 1818. Le *Gnila-gora*, près de Temrouk, eut sa principale éruption en février 1815. Une des îles qui parurent en face de l'île de *Tyrambé*, s'éleva le 10 mai 1814. Le volcan de boue de *Taman* ne fut jamais en plus grand travail qu'en avril 1835. La seule éruption d'automne est celle qui fit paraître la première île, le 5 septembre 1799. Pallas a fait la même remarque que moi, t. II, p. 339.

en fragments de gypse; le bitume et des efflorescences, tantôt salines, tantôt sulfureuses, sont mêlées à tous ces éléments, qui rappellent la constitution du sol tertiaire de Kertche et de Taman (1).

La vue dont on jouit du haut du Koukouoba est superbe et la plus étendue de tout le pays d'alentour. Le Bosphore surtout, et la côte de Iénikalé avec son phare et ses rochers, forment un tableau unique dans son genre et des plus grandioses.

Au pied du Koukouoba, mon Cosaque me montra des ruines que je crois être celles de *Patrœus*, et d'où lui venaient plusieurs médailles bosphoriennes qu'il me céda, entre autres une petite monnaie en argent de Phanagorie, unique par ses emblêmes, que je donnai à M. le gouverneur de Stempkovsky qui paraissait me l'envier beaucoup. Elle fut estimée 200 francs après sa mort, dans l'inventaire que l'on fit de son précieux médailler.

Après la description que je viens de donner du volcan de boue du Koukouoba, on doutera que ce terrible vomisseur (2) puisse être le mo-

(1) Voyez Atlas, V[e] série, géol., plans, coupes, pl. XV, fig. 1, 2 et 6.

(2) En russe *Blevaki*, c'est un des noms qu'on donne aux volcans de boue. Les Russes ont encore ceux de

nument érigé par la reconnaissance au roi Satyrus. Eh bien, malgré de si fortes présomptions contre mon opinion, je ne continue pas moins à la soutenir très-vraie, et l'on verra plus bas mes raisons qui paraîtront, j'espère, valables aux yeux des plus incrédules.

Le Koukouoba n'est pas le seul volcan de boue de la péninsule kimmérienne. Mon Cosaque, en me faisant longer la côte au N. O. de Fontan, et le liman de Bouchoukoï, me conduisit à travers de magnifiques campagnes labourées par les Cosaques ou restées en pâturages que tapisse la rose pygmée, jusque sur la côte de la Mer d'Azof. Là, près du *Khouter Kalougof*, dans la haute falaise de la côte, nous trouvâmes un grand enfoncement circulaire dont le fond voisin de la mer ressemble à un cratère de cent pas de diamètre; tel est le laboratoire du volcan qui, du fond de cette chaudière, verse sans cesse des torrents de boue et de bitume vers la côte, dont ces commotions ont bouleversé les couches (1).

Greznei-gora, montagne de boue; *Gnila-gora*, montagne pourrie; de *Horilka-Moghila,* en langue cosaque, colline qui brûle; *Pékla,* enfers, est aussi une des épithètes qui leur est commune : les Cosaques disent *Prékla*. *Koukcuoba* (plutôt *Kououk-obo*), en tatare, signifie montagne bleue, à cause de sa teinte quand on la voit du Bosphore.

(1) Voy. Atlas, 5ᵉ série, coupes et plans, pl. 25, fig. 10.

Ce sont des couches de sable alternant avec des lits de schiste si fortement bitumineux, qu'on peut l'exploiter comme l'asphalte du val de Travers, en Suisse, pour en extraire du goudron. Quelques familles étaient occupées de cette fabrication qui consistait à faire bouillir, dans des espèces de bassins grossiers, le schiste choisi, dont les parties bitumineuses nageaient bientôt à la surface de l'eau, où on les recueillait sous la forme de pétrole.

Près de là, mon Cosaque me mena à une grande pêcherie des Cosaques, sur la Mer d'Azof, où il me fit dîner chez l'attaman. On me servit un dîner de parties de poissons marinées, dont je n'ai jamais pu me rendre raison : je trouvai cela délicieux et je mangeai en aveugle. J'appris plus tard à Kertche, par des gourmets de poisson, qu'on m'avait fait un vrai régal dont ils se seraient fort bien contentés.

D'ailleurs, le rivage faisait plaisir à voir par la multitude de coquilles de tous genres qui le recouvraient ; j'en fis une ample collection.

Que les voyageurs futurs ne craignent donc pas, à l'avenir, de faire un détour pour visiter la péninsule kimmérienne ; géologue, zoologue ou archéologue, qu'ils y consacrent quelques jours, et leur temps ne sera pas perdu. Il reste encore une belle moisson à faire, et c'est là sur-

tout qu'on peut étudier des questions essentielles pour l'histoire.

Quant à moi, je quitte cette terre avec le regret de ne pouvoir en dire davantage, et je me dirige vers le *vallum*, dont je traverse le fossé pour visiter une quatrième île où je vais chercher les traces de Phanagorie.

Ile de Phanagorie. — Mont Choumoukai ou Kull-oba. — Volcans Koussou-oba et Békul-oba. — Ak-denghisovka. Temple de Diane Agrotère. — Monument de Comosarye. — Phanagorie, son port, ses tumulus.

L'île de Phanagorie est la seconde moitié qui, avec celle des Kimmériens, formait la grande île dont parle Strabon, quand il dit qu'elle était entourée par le liman Korokandamite, le Palus et le fleuve Antikitès ou Kouban. Il place dans cette seconde moitié deux villes à la gauche de ceux qui remontaient le liman et le fleuve, *Phanagorie* et *Képos*, patrie de la mère de Démosthènes. Phanagorie se révèle de lui-même, et Képos ne donnera pas lieu à beaucoup d'incertitudes; car, pour ces villes milésiennes, les amas de tumulus sont des indicateurs certains, et dès qu'on a passé le bas-fond, il semble qu'on ait changé de pays, tant leur nombre est considérable sur toute la surface de l'île, jusqu'à

l'autre rive, qui représentait l'ancienne embouchure du Kouban.

Mais avant de passer le bas-fond rouge de *Peganum Harmala*, je remarque que son existence est antérieure à l'arrivée des Kimmériens, puisqu'ils ont cru nécessaire de le défendre; ce qui prouverait que la liaison entre les deux îles a eu lieu dans des temps anti-historiques, et que l'action des volcans de boue est aussi ancienne que je l'ai supposé; car l'agent qui a comblé le bas-fond n'est pas éloigné, et son histoire est écrite sur ses flancs.

En effet, le côté de l'île de Phanagorie qui longe le bas-fond depuis le liman de Taman jusqu'à la Mer d'Azof, est bordé par une ligne formidable de volcans de boue qui, distribués en trois groupes, couronnent trois sommités principales.

La plus haute est celle du mont *Choumoukaï*, autrement appelé *Kull oba* (colline des cendres); c'est la plus rapprochée du liman, et celle qui, par ses éruptions de boue, a comblé le bas-fond; elle a bien sur sa cime quelques orifices boueux qui témoignent de son origine (1), mais

(1) Pallas, *Voy. dans les gouv. mér.* II, 337, désigne sur la cime du mont Choumoukaï un cône gris avec un gouffre vaseux : ce qui a étonné le célèbre voyageur, c'est de voir mêlés à cette boue des racines de roseaux et de

on n'a jamais parlé d'explosions violentes pareilles à celles des autres volcans. D'ailleurs, la meilleure preuve de cette longue inactivité se tire des grands tumulus, de forme très-conique, qui recouvrent sa cime, ses flancs, et qui descendent même jusque dans le ravin qui sépare l'ancien volcan de la station de Sennaïa. Depuis les temps historiques, sa forme n'a donc guère changé.

Il n'en est pas de même des deux autres groupes de volcans, dont l'histoire est bien connue.

Jadis, à l'est du mont Choumoukaï, et fort près de la plage verdoyante qui borde le lac Aftaniz, on voyait, sur une colline de forme radoucie, élevée de 150 à 200 pieds au-dessus du liman, un large tertre haut de 20 pieds environ (1); il n'était pas possible de trouver quelque chose qui ressemblât davantage à un tumu-

joncs, et des débris nombreux d'amphores qui lui font supposer 1° que le gouffre du volcan est en communication directe avec le lac Aftaniz, d'où il tire ses racines; et 2° qu'il s'est fait jour à travers quelque tumulus pareil à celui que j'ai décrit plus haut, d'où viennent les urnes qu'il revomit, après les avoir brisées. A côté de ce cône gris, se trouvait encore un autre cratère qui se desséchait en été. Pallas ajoute que l'époque de l'éruption du *Kull-oba* n'est pas connue.

(1) Voyez Atlas, 5e série, géologie, coupes, plans, etc. pl. 25, fig. 7, 8 et 9.

lus. On le voyait dominer de toutes parts le paysage comme un signal.

Tout à coup, le vendredi-saint, $\frac{14}{26}$ avril 1818, par une explosion épouvantable, un volcan de boue se crée une issue au centre même du tertre; il en déchire les entrailles, en révèle la nature; ses éruptions arrachent de gros blocs aux fondements d'un grand bâtiment, dont les débris amoncelés avaient créé le tertre ; et même une belle inscription, en trois fragments, entraînée par les coulées de boue, vient se déposer au pied du cône et nous raconter l'histoire de cet antique édifice : c'est un temple de la déesse *Diane Agrotère*. L'inscription, recueillie soigneusement, a été déposée dans l'église d'Akdenghisofka, où je l'ai vue et collationnée avec la copie de M. de Köppen, qui est des plus exactes. En voici la traduction :

« Xénoclides Posios a érigé un temple à Diane Agrotère sous Pairisades, fils de Leucon, archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes, des Torètes et des Dandariens. »

Pairisades Ier, second fils de Leucon, et frère de Spartocus III, régna sur le Bosphore de 349 à 311 avant J.-C. et fut contemporain de Philippe de Macédoine et d'Alexandre le Grand.

N'est-il pas extraordinaire que le volcan de boue ait choisi précisément cette ruine pour se créer une issue? Et avais-je tort de croire que

le Koukouoba avait pu naître sur le tumulus de Satyrus I?

Au pied du tumulus s'étend sur la plage, et dans une position très-riante au bord du liman d'Aftaniz, le village d'*Akdenghisofka*, qui occupe, à ce qu'il me paraît, la position de l'ancien *Képos*, dont le nom, qui signifie *jardin*, répond fort bien à la nature de la localité qui devait être le jardin de Phanagorie, que sa position ne favorisait pas de ce côté-là. C'était donc ici que les anciens Phanagoriens étaient venus se créer des campagnes; semées en amphithéâtre autour d'une baie du liman aux eaux douces, elles avaient profité d'un sol fertile, et les monuments s'étaient accumulés dans leur voisinage. Le temple de Diane Agrotère en était un; un éboulement du cap *Rakhmanofskoï* en a révélé un second qui n'est pas d'un moindre intérêt (1). En effet, l'onde battait contre les torses de deux statues sans tête, en grès ferrugineux; le costume de l'une est la longue tunique grecque élégamment drapée et serrée à la taille par une large ceinture : le travail en est excellent, et rappelle le ciseau des beaux siècles de la Grèce (2).

(1) Voyez l'histoire de ce monument dans la *Comosarye de Koehler*.

(2) Atlas, 4e série, archéol. pl. 17, fig. 5.

A côté des statues se trouvait le socle qui la portait ; il est du même grès, et les injures du temps n'ont pu y effacer une des plus belles et des plus intéressantes inscriptions du Bosphore. Je l'ai déjà rapportée lorsqu'il était question des *As Méotes* dont cette inscription fait aussi mention (1).

Elle date, comme celle de Diane Agrotère, du roi Pairisades I, et nous apprend que sa femme Komosarye, fille de Gorghippe, pour s'acquitter d'un vœu qu'elle avait fait, avait élevé ce monument aux puissantes divinités *Anerghe* et *Astara*.

Anerge est le feu sacré, le feu du ciel ou des enfers, le tonnerre. *Ner* est la racine chutéenne (anciens Mèdes et Persans) pour feu. *Nergal*, *Nergil* en chutéen ou persan sont les hauts lieux où l'on adorait le feu (2). Christ donna à Jacques et à Jean, fils de Zébédée, le surnom de *Boanerges*, c'est-à-dire, fils du tonnerre (3).

(1) Voy. *Voy*. t. IV, p. 384.

(2) II[e] Livre des Rois, ch. 17, v. 30. Comp. l'abbé Arri, 1° *Lettre à M. Quatre-Mère sur une inscription latino-phénicienne* ; 2° *Essai philologique et historique sur les temples du feu*, etc. *Annales de philos. chrét.* n° 79, t. XIV, p. 27 ; 3° *Lettre de Jean-Antoine Arri au chevalier Della-Marmora, sur les Nur-hag de la Sardaigne*, en italien. Turin, 1835. C. Ritter, *Vorhalle*, etc. p. 217.

(3) Ev. selon St Marc, ch. 3, v. 17.

Astara par contre est la même que l'*Astarté* des Syriens et des Phéniciens, l'*Athôr* des Egyptiens. C'est la Vénus Uranie, la Vénus nocturne, la Vénus syrienne, cananéenne, arménienne, en un mot la Vénus orientale qui présidait aux mystères de la nuit, de la création et des régions infernales, le grand laboratoire des merveilles de la nature : c'est aussi la lune d'avril, la lune productive. L'étymologie de *Astara* vient de *Astar* et *Star* qui, dans les langues orientales, a signifié un astre, une étoile quelconque (1).

Ainsi, Komosarye avait consacré un monument au *Feu sacré* et à la *Vénus Uranie*, qui présidait à la nuit, aux enfers. Cette singulière consécration me fait penser que c'est à la suite de quelque éruption volcanique effrayante, que cette fille d'un roi des Sindes, empruntant à la mythologie orientale des Méotes-Mèdes ses divinités, fit ériger ce monument expiatoire pour apaiser les divinités infernales. Placé sur le sommet aplati du cap Rakhmanofskoï qui fermait au S. la baie de Képos, sur le point le plus apparent de la côte, il pouvait être vu et salué par tous les navigateurs du Kouban, soit en se rendant à Phanagorie, soit en en revenant.

(1) C. Ritter, *Vorhalle*, p. 64. Le Court de Gébelin, *Monde primitif*, t. 1, 95. Sur un fragment de Sanchoniaton. Dict. des Ant. dans l'Encyc. art. *Athôr*, etc.

Celle des statues que je suppose Anerghe, a été transportée à Taman où elle est déposée sous l'avant-toit de l'église, à côté du socle sur lequel on voit les doubles enfoncements des pieds des deux statues. Je ne sais ce qu'est devenue celle d'Astara qui est peut-être encore plongée dans le lac.

Aujourd'hui la baie de Képos ne pourrait plus servir à la navigation, elle a été barrée petit à petit par une longue digue de sable qui part de la pointe du cap Rakhmanofskoï, et se dirige vers le village d'Akdenghisofka. Encore quelques années et au lieu d'une baie, l'on ne trouvera plus qu'un lac fangeux et qu'un marais.

Tel est Képos entouré de ses temples et de ses tumulus. J'aurais tout dit sur cette ville, si un fait intéressant pour l'histoire de la Grèce ne se rattachait à ce nom si peu connu. Voici ce qu'on lit dans une harangue d'Eschine, sur la couronne, dans laquelle il cherche à déchirer Démosthènes. « Un certain « Gylon du Céramique, avait livré aux ennemis « *Nymphée*, ville du Pont, qui alors nous appar- « tenait. Le traître n'attendit pas le jugement qui « le condamnait à mort; il s'exila de lui-même, « et venant dans le *Bosphore*, il reçut des tyrans « de ce lieu, pour récompense de sa perfidie, « une place appelée *Képos*, et épousa une femme « riche, assurément, et bien dotée, mais Scythe

« de nation. Il en eut deux filles qu'il envoya à « Athènes avec des sommes considérables. Il « maria l'une à quelqu'un que je ne nommerai « pas (Démocharès) pour éviter de me faire « trop d'ennemis ; Démosthènes de Péanée, au « mépris de toutes nos lois, a épousé l'autre « (Cléobule) qui nous a donné ce brouillon, cet « imposteur (l'orateur Démosthènes). Ainsi, par « son aïeul maternel, c'est un ennemi du peuple ; « vous condamnâtes à mort ses ancêtres ; par sa « mère, c'est un Scythe, un barbare, qui n'a de « grec que le langage ; il a le cœur trop pervers « pour être Athénien (1). »

Ainsi, Képos avait été en la possession du grand-père maternel de l'orateur athénien Démosthènes.

Maintenant, je vais continuer ma route et chercher Phanagorie. Que je suive la grand route de Taman, ou que je cotoie le liman d'Aftaniz en m'avançant vers la partie sud-ouest de l'île, je m'aperçois bientôt que je ne dois pas être bien loin de la capitale du Bosphore asiatique, à voir l'immensité des tumulus qui environnent les

(1) *Notice historique sur la ville de Nymphée*, par J. Stempkowsky (gouverneur de Kertche).

sommités ; ils sont coniques, et ont généralement de 20 à 30 pieds de hauteurs. La route de Temrouk à Taman passe ainsi, pendant un quart d'heure, à travers une *allée* de tombeaux, qui n'a d'analogues que celles qu'on voit autour de Panticapée. Arrivé à l'angle méridional du liman de Taman, là où l'on a établi la station de poste de *Sennaïa*, le pays change promptement de face, et l'île large se métamorphose en deux longues collines basses et étroites, qui courent parallèlement comme deux cornes en s'avançant vers l'O. S. O. pressées entre le liman de Taman d'un côté et une baie du lac Aftaniz, de l'autre ; c'est un long fer-à-cheval.

Les deux longues collines se terminent à 5 ou 6 verst de leur origine commune au bord du bas-fond de Chimardane, traversé par un filet d'eau et par des marais qui unissent le lac Aftaniz avec le liman de Taman. Une ramification de ce bas-fond marécageux s'avance assez loin entre les deux collines. Telle est la topographie physique du pays.

Maintenant Phanagorie est sur la dune sablonneuse qui longe le liman de Taman ; le bas-fond de Chimardane est le fleuve Antikitès ou Kouban qui débouchait dans le liman Korokandamite au-dessous de Phanagorie. Le marais qui se presse entre les deux longues collines, est l'ancien port de la capitale du Bosphore asiati-

que, et l'autre colline, avec la tête du fer-à-cheval, en est le vaste et mystérieux cimetière.

Les ruines de la ville de Phanagorie commencent à une demi-verst de la station et prennent tout le large de la colline, qui ne dépasse pas 5 ou 600 pas. Elles recouvrent un espace d'une verst de long. On reconnaît parfaitement les traces des murailles, principalement en briques, qui enceignaient la ville, dont la forme imitait un long parallélogramme. Plusieurs ravins le coupent dans sa longueur, sans qu'on puisse dire si c'étaient primitivement des rues qui mettaient le rivage du liman Korokandamite en communication avec le port. J'ai lieu de le croire; car les ouvertures dans la muraille d'enceinte ont l'air de portes; quelques tours sont légèrement visibles vers l'extrémité orientale qui a servi peut-être d'acropolis ou de citadelle. Car on sait que Phanagorie en avait une. Appien nous rapporte que lorsque le fameux Mithridate préparait sa grande et dernière expédition contre les Romains, méditant le projet gigantesque de les attaquer par l'Allemagne et par la Suisse, il avait partagé son armée nombreuse (1) entre les deux rives du Bosphore, ordonnant à une partie de se rendre à Phanagorie, et gardant l'autre à Panticapée.

Le hasard voulut qu'un Phanagorien, homme

(1) *Appiani Alexandr. lib. Mithridaticus*, p. 1073.

distingué, nommé Castor, fût offensé par Triphon, eunuque du roi : irrité de cette insulte, il tomba sur lui, le tua, et pour se soustraire à la vengeance, commença à soulever le peuple, l'engageant à recouvrer sa liberté. La révolte eut un plein succès.

Cependant la forteresse était défendue par Artapherne et par les autres fils du roi. On ne trouva d'autre expédient que d'y mettre le feu en dressant contre les murs un immense bûcher. *Artapherne*, *Darius*, *Xerxès* et *Oxatres* se rendirent pour échapper à l'incendie. *Eupatra* seule, fille chérie de Mithridate, put être sauvée par les secours que lui envoya son père.

La révolte de Phanagorie fut suivie de celle de Cherson, de Théodosie, de Nymphée.

Mithridate rechercha alors l'alliance des Scythes, en envoyant à leurs rois ses filles en mariage; mais elles furent livrées à ses ennemis par leur propre escorte. Trahi de toutes parts, privé de ses fils, de ses filles, abandonné de tant de garnisons, et presque dépouillé de toute sa souveraineté, Mithridate n'en restait pas moins inébranlable dans son projet d'attaquer les Romains par les Alpes, comme Annibal, quand Pharnace conspira contre son père, et le força à se donner la mort dans l'acropolis de Panticapée.

Pharnace eut le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide; on n'en détacha

que Phanagorie à laquelle les Romains donnèrent la liberté, et le droit de se gouverner d'après ses lois, pour avoir donné la première l'exemple de la révolte contre son roi.

Tout l'espace que recouvrent les ruines de Phanagorie, n'est qu'un amas de débris de briques et de poterie; il ne paraît aucun monument quelconque à l'extérieur. Le *Sisymbrium Loselii* s'est emparé de ce sol ravagé et en forme un vaste champ.

On devrait y faire des fouilles; on y trouverait, j'en suis sûr, une foule de choses intéressantes, quoique les Turcs en aient fait enlever tout ce qu'il y avait de marbre et de pierres visibles pour en orner Taman.

Plusieurs pièces ont été transportées depuis, encore plus loin, et les marbres de Phanagorie ornent les musées de Kertche, de Théodosie, de Cambridge.

Néanmoins, Taman a conservé les morceaux les plus intéressants, qu'un ordre supérieur a fait entasser autour de l'église; là sont des inscriptions, des tombeaux, des colonnes, des lions, etc. Tous font foi que les rois du Bosphore s'étaient empressés d'orner leur capitale d'Asie à l'envi de celle d'Europe.

L'on sait par Strabon, que Phanagorie avait entre autres un superbe temple de *Vénus Apaturiade*, cette divinité orientale qu'on a identifiée

avec l'*Awatar* de la Cosmogonie indienne (1). Ce serait une preuve de plus à ajouter à l'origine asiatique des Méotes, des Sindes, etc. Il paraît même que ce culte était en première ligne dans le Bosphore; car non-seulement Phanagorie avait un temple célèbre, mais aussi Panticapée. J'ai parlé de celui d'*Apaturon*, qui dominait le Doubovoï Rinok, et qui, selon Hécatée, avait donné son nom au golfe (le lac Aftaniz) qui l'entourait dans l'*Asia*. Enfin, le temple que de La Motraye découvrit à Eski-Schéher, était aussi dédié à la même divinité (2).

Cent ans environ après Strabon, le temple de Phanagorie fut réédifié de fond en comble par Tibère Jules Sauromates, l'an 402 du Bosphore (105 de J.-C.), sans qu'on sache quel événement avait pu amener sa destruction (3).

L'un des chapiteaux déposés près de l'église de Taman peut avoir appartenu à cette construc-

(1) C. Ritter, *Vorhalle*, p. 49 et suiv.

(2) *Voy. en Europe, en Asie*, t. II, p. 73.

(3) L'inscription entière se traduit ainsi : « Le roi Sauromates, grand-prêtre (Koehler lit des Sérapides, Boeckh, des Sébastes, c'est-à-dire des empereurs), a reconstruit depuis ses fondements le temple de *la divinité Apaturiade* l'an 402 du Bosphore. » Elle est gravée sur un socle de marbre bleu et blanc, long de 2 pieds 5 pouces, et haut de 1 pied. Les lettres, de 13 lignes de haut, sont évidemment d'un siècle plus récent que celui des Pairisades.

tion, ainsi qu'un morceau d'architrave, qui est au bord de la mer, près de la fontaine.

Je crois aussi devoir restituer à ce temple tous les lions de marbre qui sont disséminés à Taman, à Théodosie, à Constantinople. Ils sont tous de grandeur naturelle; quelques-uns de taille colossale, d'un marbre blanc sale qui rappelle celui de Paros. Leur pose est celle des lions d'Egypte, excepté qu'ils ont la gueule ouverte et la tête tournée à gauche. Les cinq que je connais sont plus ou moins mutilés, et se trouvaient tous primitivement à Taman; un gouverneur de Théodosie en fit enlever quatre pour orner ses jardins, ne laissant à Taman que le plus maltraité.... Condamné à restituer ces lions avec d'autres monuments dont il s'était emparé, il en fit placer deux, un de chaque côté de la porte du musée de Théodosie, les deux autres sont encore chez lui (1).

(1) Lors de son passage par Taman, 1800, Clarke vit auprès de l'église deux lions aussi grands que nature. Deux autres de ces lions ornaient l'extérieur de la maison du général Vanderweyde. Un assez grand nombre de représentations de lions, quelquefois exécutées dans des proportions colossales, se voyaient abandonnées sur les rivages.—Clarke s'imagine qu'elles y furent laissées par les Génois ou par les Vénitiens, t. I, p. 546, éd. fr. Ce fait est probable : l'on sait que les Génois avaient effectivement enlevé quelques lions dans le Bosphore, qu'ils

Si la *divinité Apaturiade* est la même que la *déesse syrienne*, et par conséquent que la *Cybèle* des Romains (1), rien donc de plus naturel que de placer ces lions autour de son temple ; pour montrer qu'elle avait su dompter la nature entière, on la représentait portée sur un lion, ou traînée par eux dans son char. Le lion appartenait essentiellement aux mythes de cette divinité.

Ajoutons encore que si la divinité Apaturiade était, comme il le paraît, la grande divinité de Phanagorie, son lion devait entrer pour quelque chose dans les emblêmes de cette ville. C'est ce qui a eu lieu. Phanagorie eut pour armoirie principale le lion, comme Panticapée eut le griffon, et nous le verrons jouer un grand rôle dans les reliefs de l'époque des Pairisades : car le temple existait déjà depuis longtemps, puisque la fille de *Dimos*, femme de Stratès, offrit à *Phanagorie* une statue en *ex voto* à cette Vénus Apaturiade, sous Spartocus, fils d'Eumêle, archonte et roi. Il régna de 304 à 284 avant J.-C. (2), Sous le même roi, *Okismos*

les transportèrent à Constantinople ; les Vénitiens, après leur victoire, furent fiers de les emmener comme trophées.

(1) *Antiq.* du P. Montfaucon, éd. all. in-folio, p. 7. Nuremberg, 1757. C. Ritter, *Vorhalle*, etc., p. 56.

(2) Cette inscription, gravée sur un socle de marbre bleu, veiné de bandes blanches, sur lequel on voit les

offrit pareillement une statue à *Apator* (1).

D'autres inscriptions rappellent les cultes d'Hercule, de Neptune, d'Apollon. Cette dernière mérite quelque attention : il est dit que « *Mestorippus*, fils de Thénès, consacra une statue d'Apollon sur le tombeau de son père, après avoir présidé aux jeux, Pairisades étant archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes et de tous les Maïétes (2). » Les jeux, tels que courses à cheval, luttes, combats, pratiqués encore aujourd'hui sur la tombe des morts par les Osses et les Tcherkesses, étaient donc d'usage sur le Bosphore en 350 avant Jésus-Christ, tout comme ils l'avaient été autour du tumulus de Patrocle lors de la guerre de Troye (3).

Plusieurs autres inscriptions sont relatives à des monuments publics ou particuliers. C'est sur la place de Phanagorie que la reine Dynamis, fille de Pharnace, petite-fille de Mithridate

trous des pieds de la statue, est déposé près de l'église de Taman.

(1) On ne connaît cette inscription que par Pallas, t. II, pl. 17, fig. 2, et par Waxel, *Recueil*, etc., n° 13.

(2) Ce marbre est déposé près de l'église de Taman : il est d'un beau blanc.

(3) Comparez mon Voyage, t. I, p. 139, et t. IV, p. 451. Les anciens Lithuaniens honoraient aussi leurs morts par des courses et par des combats.

et épouse successivement de trois rois du Bosphore, érigea par reconnaissance une statue à l'empereur Auguste, protecteur de Polémon son dernier mari (1).

C'est aussi là que, « avec la bonne fortune, sous le roi des rois qui régnait par droit de succession, Tibère Jules Sauromates, l'ami des Césars, et l'ami des Romains, le pieux, Jules *Phanestrate*, Xiliarque, posa la statue de César (Trajan), son seigneur et maître, l'an 410 du Bosphore (113 de J.-C.) (2). »

Tib. Jul. Sauromates lui-même y eut sa statue. « Le prêtre de Neptune *Makar*, voulant honorer le grand roi des rois de tout le Bosphore, T. J. Sauromates, fils du roi Rescouporis, l'ami des Césars et l'ami des Romains, le bienheureux...... son sauveur, lui érigea ce monument sous la surveillance de Diophante de Panticapée (3). »

(1) Voy. mon Voy. t. II, p. 69, la trad. complète. Cette inscription, gravée sur un socle de marbre veiné de bleu et de blanc, *Cépolino* des Italiens, est auprès de l'église de Taman. Long. du socle, 2 p. 7 p. 9 lig.; haut. 1 p. 7 p.; haut. des lettres, 1 p. 3 lig.

(2) Déposée aussi à Taman. Socle de marbre blanc de 2 p. 2 p. de long; 11 p. 6 lig. de haut. Les lettres ont 1 p. 1 lig.

(3) Cette inscription, scellée dans le mur de l'église de Taman, est recouverte d'un badigeon de chaux. Elle a

Deux autres monuments, quoique très-postérieurs aux premiers, sont relatifs à l'histoire de Phanagorie.

Le premier est un cippe de marbre blanc, haut de 5 pieds 3 pouces 6 lignes, large de 1 pied 9 pouces, portant une inscription en treize lignes, écrite avec des o et des θ carrés; en voici la traduction :

« A *M. Aurelius Andronicus*, fils de Pappus, qui fut jadis l'ennemi de la royauté, et à son fils *Alexartus*, les archontes de la troupe des Agrippéens Césariens souhaitent un bon voyage. En 603 du B. (306 de J.-C.), le 25 du mois artémisios.

« Joignez vos vœux aux nôtres, vous qui passez (1). »

Depuis Alexartus jusqu'en bas, l'inscription avait été effacée, puis regravée, ce qui est très-visible.

Le terme de *ennemi de la royauté*, c'est-à-dire de défenseur des libertés du peuple, éton-

été publiée par Clarke, t. I, p. 547, par Pallas, t. II, pl. 17, fig. 4.

(1) Ce marbre, déposé près de l'église de Taman, est d'une belle conservation. Au bas de la pierre se trouve une seconde inscription plus moderne, qui indique que cette dalle a servi pour un second tombeau : la voici : « Ici repose le serviteur de Dieu, Constantin, prêtre (ιερευς) et pasteur (νωμος).

nerait si l'on ne savait qu'on est à Phanagorie, ville municipale libre, protégée par les Romains contre les rois du Bosphore.

D'ailleurs, cette inscription, par sa date, est du règne de Sauromates VI, qui fit la guerre à Cherson, jura la paix avec ses ennemis, la transgressa et en fut puni par une mort violente à la suite d'un combat singulier qu'il eut avec Pharnace, le chef des Chersonésiens (1). Ne pourrait-on pas croire aussi qu'il avait eu des difficultés avec Phanagorie?

Le second monument dont j'ai donné un dessin (atlas, IVe série, architecture, pl. 26, fig. 6), me paraît encore relatif aux guerres des Bosphoriens et des Chersonésiens. Deux Victoires ailées, un pied sur un globe, tiennent d'une main des palmes, et de l'autre des couronnes sur l'inscription suivante, gravée sur un marbre blanc.

« Pour la longue série d'exploits grands et admirables, etc., etc.... *ikis*, le pieux, *aimé de Dieu*, en qualité de seigneur et maître, érige sur sur cette place ce superbe monument césarien dans le Bosphore, en l'honneur de son propre esclave *Eupater*, ce général si distingué, la verge de Cherson (2). »

(1) Constant. Porphy. *De admin. Imp.* cap. 53.

(2) Ce marbre blanc a 5 pieds 2 pouces de long, 2 pieds

L'histoire ne nous fournit aucun renseignement sur le général dont il est ici question.

Phanagorie s'est aussi convertie au christianisme; car parmi les marbres extraits de ses ruines, on trouve des chapiteaux de marbre blanc rubanné de bleu, avec des croix, dans le style de tous les temples du cinquième au dixième siècle.

Maintenant que j'ai décrit bien au long Phanagorie, quelque incrédule viendra peut-être me demander si je suis bien sûr que ces ruines sont celles de l'*Emporium* du Bosphore asiatique, de la métropole qui réunissait chez elle le commerce du Palus et du Kouban (1), quoique, chose extraordinaire, le nom de Phanagorie ne se retrouve sur aucune des nombreuses inscriptions qui leur ont été arrachées.

Une seule considération le prouve irrévocablement. La multitude des tumulus qui entourent une cité, est toujours en raison progressive de son importance et de ses richesses. Par exemple, ils ne sont nulle part si nombreux dans la presqu'île de Kertche qu'autour des ruines de Panticapée. Or donc, si nous voulons

4 pouces de haut. Les lettres ont 1 pouce 3 lignes de haut. Il est déposé près de l'église de Taman. Le titre de θεοφυλα, *aimé de Dieu*, pourrait faire supposer que l'auteur du monument était chrétien.

(1) *Strabo*, lib. XI, p. 475.

employer la même échelle pour la métropole asiatique, en voulant la chercher dans la presqu'île de Taman, nour nous arrêterons sur l'emplacement le plus couvert de tumulus, et après avoir visité toute la presqu'île, on n'hésitera pas à reconnaître que ceux qui entourent les ruines que je viens de décrire, sont les plus nombreux et les plus considérables. En les comptant, le chiffre dépassera celui de tous les autres groupes du reste de la presqu'île réunis. Disposés sur toutes les hauteurs, ces monuments funèbres formaient ainsi un grand demi-cercle autour de Phanagorie : mais ils ne dépassaient ni le bas-fond de Chimardane à l'ouest, ni le rempart kimmérien au nord. Ils sont tantôt isolés, tantôt groupés, et l'on peut les compter par centaines à la fois.

Déjà en 1431 (1), les Vénitiens en ouvrirent quelques-uns, pour y chercher des trésors. De La Motraye les fouilla pour des antiquités. Toujours ils ont excité la cupidité des chercheurs d'or. Cependant ce n'est pas là que la commission impériale a porté ses regards; ignorant l'importance de la localité, elle s'est attachée scrupuleusement au sol de Kertche. La seule fouille constatée d'un tumulus de Phanagorie fut faite par le général Vanderweyde, à la fin du

(1) Joh. Barbaro, *Viaggio alla Tana*.

dix-huitième siècle. Le général avait choisi le plus grand; après des essais infructueux, l'ayant fait attaquer par le côté oriental, on découvrit l'entrée d'une grande voûte arquée, d'une maçonnerie admirable, murée sans ciment, en calcaire coquiller de Kertche. L'entrée ou vestibule à hauteur d'homme était rempli de terre; plus loin on trouvait la pièce intérieure, plus grande que la première et murée pareillement. Deux pilastres très-saillants par leur base en marquaient la porte (1).

Les objets qu'on y trouva furent le partage des soldats, qui brisèrent par contre plusieurs vases en terre noire avec des ornements, parce qu'ils les trouvèrent indignes de leur cupidité. La seule chose qui échappa à la spoliation fut un bracelet d'or massif pesant $\frac{5}{4}$ de livre : il représentait le corps d'un serpent, courbé en forme d'ellipse, avec deux têtes sculptées aux extrémités. Des rubis, tant pour imiter les yeux que pour l'ornement de la partie inférieure, embellissaient chacune des têtes; l'une et l'autre devaient offrir de plus deux rangs de pierres précieuses : des dessins d'une exécution assez grossière couvraient le reste du bracelet.

Ce bracelet n'est pas différent de ceux qu'on a trouvés dans les tumulus de Panticapée, et la

(2) Clarke, *Voy. en Russie*, t. I, p. 527, éd. fr.

forme cintrée de la voûte indique assez qu'il date d'une époque récente et postérieure à l'occupation des Romains.

Il n'y a plus qu'une chose qui puisse nous arrêter pour croire ici à l'évidence de l'existence de Phanagorie. Le port et le fleuve Antikitès, où sont ils ? Est-on obligé de me croire sur parole quand je prétends que le marais qui longe les murs ruinés de Phanagorie est son port, et que le Kouban coulait jadis par le bas-fond de Chimardane ?

Cependant rien n'est plus vrai, et rien n'est plus facile que de s'expliquer les changements qu'a subis le sol : car la topographie répond parfaitement au texte de Strabon.

L'*Antikitès* (Kouban) de Strabon avait sa principale embouchure par la pointe méridionale du *lac Aftaniz*, qui n'était alimenté que par ce fleuve comme le prouvent ses eaux douces : il n'y a pas plus d'un siècle que les vaisseaux pouvaient encore passer par là. Le navigateur entré dans le lac, se dirigeait sur le temple d'*Apaturon*, qui avait, selon Hécatée, donné son nom au lac. Doublant le cap, il saluait plus loin le monument d'*Anerghe* et d'*Astara* qu'il laissait à sa gauche sur le cap Rakhmanofskoï, et faisant pleine voile à l'ouest, par une longue baie du lac, dont l'extrémité s'ouvrait sur le *liman Korokandamite*, il arrivait bientôt au pied des

murs de Phanagorie. Voilà pour la navigation intérieure. Voulait-on communiquer avec la Mer d'Azof, le canal de Temrouk présentait la voie la plus courte et la plus facile. Voilà pour la navigation extérieure.

Aujourd'hui la bouche de l'Antikitès n'a pour témoins de son ancienne destination qu'un petit golfe qui s'avance dans le bas-fond entre Chimardane et Pachakilassi, villages abandonnés, et quelques flaques d'eau et de marais : l'ancien lit du fleuve se reconnaît même sur plusieurs points.

Mais comment a-t-il pu être pareillement obstrué? Ce que j'ai dit plus haut des volcans de boue donnera la clef de l'énigme, et il n'est pas nécessaire d'aller bien loin ici pour trouver l'agent qui a opéré cette métamorphose. Le bas-fond de l'ancien cours du Kouban n'est-il pas dominé par le groupe des volcans de boue de l'*Assodagh*, l'un des plus actifs de la contrée? En examinant attentivement les pentes du volcan, on reconnaît aisément les exhaussements produits par les coulées de boue; la partie du bas-fond qui l'avoisine est solide, composée d'une glaise compacte, semblable à celle rejetée par les volcans, tandis que le sol des extrémités des deux collines phanagoriennes est sablonneux (1).

Enfin le port lui-même a dû être comblé fa-

(1) Ces deux longues collines sablonneuses me parais-

cilement, car un grand groupe de sources de naphte, compagnes des éruptions boueuses, s'est ouvert un passage dans la partie la plus reculée, et y a accumulé ses fangeux dépôts.

Ile Sindique. — Taman. — Korokandame.

On comprend maintenant comment Strabon pouvait dire que le sol sur lequel étaient situées Phanagorie et Képos était une île véritable. Ici sans le concours de la géologie, l'archéologie et la géographie ancienne sont impuissantes dans leurs recherches : M. le professeur Carl Ritter l'avait bien remarqué. Lors de mon départ pour le voyage que j'ai exécuté, il me pria de m'occuper spécialement de cette terre énigmatique; je me suis livré à ces recherches, son livre à la main, et j'ai cherché à rendre compte fidèlement de ma mission.

Quand on a passé le bas-fond du Kouban couvert de *Delphinium ramosum*, la route de Taman longe le pied d'une chaîne de collines qui portent plusieurs noms. La première est le mont *Assodagh;* puis viennent le mont *Kirkol* et la colline dite de *Phanagorie*, chaîne d'autant plus remarquable, que toutes les cimes ne

sent appartenir à l'espèce d'îles qui ont été soulevées du sein de la mer, comme celles que j'ai citées plus haut.

sont qu'une continuité de volcans de boue et de sources de naphte. Par contre les tumulus cessent tout à coup, et à peine s'en présente-t-il deux ou trois à de grandes distances les uns des autres, au-delà du bas-fond.

Ce long dos de pays marque dans toute son extension le squelette d'une cinquième île, la plus grande de toutes, celle à laquelle tous les anciens géographes ont donné le nom de *Sindique*. Le Bosphore, le liman de Taman, le lac Aftaniz, le Kouban, le liman Kisiltache, la Mer Noire l'enceignent de toutes parts

Les Sindes-Méotes s'étaient emparés de cette île et lui avaient donné leur nom; leurs rois avaient leur résidence sur la côte méridionale : mais il paraît que plus anciennement la Sindique s'appelait *Korokandame*, du bourg qui en était le chef-lieu. Chez Pline, elle s'appelait *Eïoné*.

Korokandame, vers lequel nous nous dirigeons, est le *Taman* d'aujourd'hui. A 2 verst de ce nouveau bourg, la route tourne autour des bastions de la plus inutile des forteresses, celle de Phanagorie, que fit construire Souvarof au bord du liman de Taman, et qu'il baptisa du nom de la métropole du Bosphore, quoiqu'on n'ait pas trouvé les moindres vestiges de ruines en creusant ses fossés et en entassant ses remparts.

Le Taman actuel est une bourgade ouverte des cosaques de la Mer Noire qui en ont fait un

de leurs chefs-lieux. C'est l'abordage de la principale communication établie entre les deux rives du Bosphore; malgré la difficulté de l'abord de la côte de Taman, on n'avait encore pu se résoudre, lors de mon passage, à établir un embarcadère commode pour transporter les voitures, les bagages et les marchandises sur les bateaux.

Taman n'a ni rivière, ni ruisseau, ni lac dans le voisinage, et cependant il est abondamment pourvu d'eau. Elle ne vient pas des collines qui l'entourent, puisque ce sont des volcans de boue en pleine activité. Les cosaques la tirent d'un grand *cratère artésien* semblable à celui de Fontan, et pour le moins aussi abondant en sources.

Il s'étend entre le bourg actuel et l'ancienne forteresse turque, il est distant de 400 pas du rivage, long d'une demi-verst, et élevé de 30 pieds au moins au-dessus du niveau de la mer avec laquelle il communique par un ravin étroit et glaiseux. Sa forme est ovale; le fond en est plat et sablonneux, et pendant la plus grande partie de l'année, il a l'air d'un petit lac d'eau douce excellente. Pendant les plus grandes chaleurs l'eau ne disparaît jamais; pour l'avoir pure, on a percé le pourtour de l'entonnoir de puits qui ne peuvent jamais tarir (1).

(1) Altas, V^e^ série, géologie, plans, coupes, etc., pl. 25, fig. 12, un plan du cratère artésien de Taman.

Telles étaient les sources des deux cents fontaines que les Turcs avaient établies à Taman ; je veux croire que le nombre est bien exagéré, et qu'on comptait les puits comme fontaines.

Quoi qu'il en soit, il en reste bien peu à proportion, et la seule fontaine antique que je connaisse, qui coule encore, quoique à moitié ruinée, est celle qui est au bord de la mer, au pied de l'ancienne forteresse turque; elle est encaissée de morceaux de marbre de différents âges, et tire son eau de l'entonnoir artésien.

Car comment supposer la production de cette eau au milieu d'un sol plat, d'une île nue dont les plus hautes sommités ne dépassent pas 300 pieds, d'une île éloignée de toute chaîne de montagnes, dont de vastes étendues d'eau salée lui coupent la communication, autrement que par une force artésienne, semblable à celle qui fait monter la boue, la naphte aux sommets des cônes boueux?

Les cratères artésiens de Fontan et de Taman sont pour moi des volcans qui déversent une eau pure, au lieu d'une vase épaisse, sulfureuse et bitumineuse.

Or, je me suis demandé souvent si cette propriété artésienne ne serait point produite par un procédé de l'argile feuilletée, qui absorbe l'eau de la mer, la décompose, la fait monter capil-

lairement? Car je ne puis croire à l'influence des pluies, pour remplir ces bassins, celui de Fontan étant précisément sur la partie la plus élevée du dos de pays.

Il existe une nappe d'eau douce quelque part et même à une certaine profondeur au-dessous du niveau de la mer : je ne citerai pour preuve qu'un fait dont chacun pourra prendre connaissance auprès de Kertche.

L'ancienne baie de Nymphée s'avançait jadis jusqu'à l'emplacement du village actuel de Tchourbache. Les maisons de M. Alexis Gourief sont bâties sur l'ancien fond desséché et plat de la baie, et il n'a pour eau douce que celle d'un puits excellent, qu'il a fait creuser sur le sol abandonné par la baie, et dont le niveau est bien au-dessous du niveau actuel de l'eau salée de la baie.

Un second entonnoir artésien beaucoup plus petit que le premier, s'ouvre à l'est du bourg de Taman, qui se trouve ainsi pressé entre les deux entonnoirs. Leur forme si singulière a fait supposer à Clarke que le plus grand était une *naumachie* ou amphithéâtre destiné à donner des combats maritimes (1) : il crut voir au fond vers le sud les ruines d'un temple grec que les ouvriers employés à construire la forteresse

(1) T. I, p. 542.

détruisirent, employant les chapiteaux, les colonnes, les inscriptions, à fonder des murs ou à faire de la chaux. Un grand édifice public non loin de là couvrait un grand espace de ses débris.

Les pentes des entonnoirs artésiens sont sablonneuses comme le fond. Du temps des Turcs, elles étaient couvertes de beaux jardins qui s'étendaient même jusqu'à la descente de Bougaze, à travers l'île, à 18 verst de distance. On ne pouvait rien voir de plus beau que ce produit de l'industrie turque qui aime les ombrages. Mais à peine Souvarof se fut-il rendu maître de l'île, que les jardins furent dévastés. Comme il n'y avait pas de forêts dans le voisinage, on les exploita comme des forêts et on se chauffa, on fit la cuisine pendant des années entières avec des arbres fruitiers.

Les cosaques, en prenant possession de l'île, ne firent pas mieux que les soldats, parce que personne n'avait intérêt à ménager ces restes de vergers qui étaient un bien communal. Le duc de Richelieu, qui vint à Taman dans une de ses tournées d'inspection, sauva heureusement le peu qui restait en le partageant, comme possession particulière, à quelques cosaques, qui dès-lors en prirent soin, et c'est ainsi que les deux ou trois petits jardins qui sont au sud, sur les

pentes du cratère artésien, ont échappé au sort commun (1).

Une circonstance fâcheuse a été le prompt résultat de ce vandalisme contre Pomone. Toutes les pentes sablonneuses, nues, réverbérées par un soleil brûlant, se sont désagrégées, et des sables mouvants se promènent au gré du vent sur l'espace nu qu'occupaient les jardins; ils s'avançent sur les bons terrains et jusque dans le bourg.

Dejà l'église de Taman, restée seule isolée au milieu de cette plage déserte, voit les sables s'amonceler autour de ses murailles qui ont sept à huit pieds de haut; les sables hardis n'ont pas été arrêtés et passent déjà par-dessus, empiétant sur le cimetière, et si cela continue, en peu d'années on ne verra plus rien ni du mur de clôture ni du cimetière.

Ce triste empiétement prouve que les beaux jardins de Taman, si cruellement ravagés, ne dataient pas seulement des Turcs, mais qu'ils remontaient à une haute antiquité. Car l'église de Taman fut fondée en 1022 par le duc Mtislav, qui après avoir aidé l'empereur de Constantinople à détruire la domination des Khazares en

(1) M. de Hablitz, *Description physique de la Tauride*, faite en 1785, deux ans après l'incorporation de la Crimée à la Russie, cite encore plusieurs fois les jardins et vergers de Taman.

Tauride, déclara la guerre aux Kassogues (Tcherkesses). Il vainquit leur chef dans un combat singulier, et en mémoire de cette victoire, il fonda cette église qu'il dédia à Notre-Dame (*Bojémater*) (1).

Si depuis 1022 l'église n'avait pas été entourée et défendue contre les sables mouvants par les jardins, elle aurait déjà subi depuis longtemps le sort qui la menace aujourd'hui.

Le toit de l'église, qui avance, soutenu par une colonnade en bois, met à l'abri des injures du temps les marbres de Phanagorie. C'est là que j'ai passé des jours entiers à les déchiffrer : j'y suis revenu à quatre reprises différentes, en été 1832, au commencement et à la fin d'octobre de la même année, et en juillet 1834. J'ai recopié plusieurs fois les mêmes inscriptions, pour être bien sûr de les avoir bien comprises.

Outre le lion et les inscriptions que j'ai décrites plus haut, j'y trouvai trois colonnes entières, ou fûts, de 9 à 10 pieds de long, en marbre rubanné bleu et blanc, avec deux chapiteaux imitant le style ionique, ornés de croix sur l'abaque, du travail le plus grossier.

Une stèle en marbre bleu et blanc, m'offrit

(1) Karamsin, II, 19, éd. all. Cette église fut changée en mosquée; les Russes, en 1794, lui rendirent sa destination primitive.

les restes d'une inscription qui ne pouvait présenter aucun sens.

Plusieurs tombeaux grecs en marbre blanc, étaient ornés de reliefs semblables à ceux de Panticapée, sous lesquels on lisait des fragments d'inscriptions. Là se trouvait aussi la belle dalle de marbre sur laquelle on lit en ancien slave l'inscription suivante : « Dans l'année 6576 (1065 de J.-C.) Indict. 6, le prince Gleb mesura la mer sur la glace : depuis Tmoutarakan jusqu'à Kertche, il compta trente mille cinquante-quatre sasches (toises) (1).

Le nom de Taman était alors *Tmoutorokan*, qu'on prononce *Tmoutarakan*, et que Constantin Porphyrogénète, dès le dixième siècle, écrivait *Tamatarcha*, disant que ce Castrum était bâti dans une île basse, qu'on appelait *Atech* (2).

P. Visconti, dans sa carte de 1318, écrit *Matreca :* Gratiosus Benincasa en 1480, *Matriga*, et d'autres géographes postérieurs, *Matuga*, *Matega*, *Matrega* (3).

(1) Pallas, *Voyage dans les gouv. mér.* t. II, p. 324 et vignette 24. Mémoire particulier du conseiller intime Alexei Mussin Puschkin sur cette inscription et sur l'ancienne principauté de Tmoutarakan, en russe. C. Ritter, *Vorhalle*, p. 218.

(2) *De adm. imp.* cap. XLII.

(3) Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin, par le comte J. Potocki.

Les Turcs l'appelaient *Taman*. Il se composait alors d'une ville et d'une forteresse, dont les Russes prirent possession en 1787, l'accommodant à leurs besoins; mais n'en trouvant pas l'assiette assez forte, et gênés par des ruines et des décombres, ils la rasèrent pour fonder la nouvelle forteresse de Phanagorie qui fut commencée en 1794.

L'ancienne forteresse se composait d'une enceinte bastionnée irrégulièrement, avec un fossé; elle s'appuyait d'un côté sur le rivage de la mer, et de l'autre sur le cratère artésien qui la défendait naturellement par le sud et par l'est. Une plate-forme carrée, espèce de citadelle, garnie d'artillerie, complétait la défense à l'est entre le cratère et la mer (1). La ville turque s'étendait sur l'espace qui restait entre la forteresse et l'entonnoir : il n'y en a plus de trace.

Taman est-il Korokandame? J'ai déjà affirmé le fait plus haut, en citant le texte de Strabon, qui ne s'explique qu'en plaçant ici le bourg antique. Maintenant il faut en trouver les ruines.

(1) Pallas attribue cette forteresse irrégulière aux Russes, qui la mirent en état en 1787. La ville même avait un grand retranchement, auquel il donne 2 ½ verst de circonférence, II, 311. Mais il est plus que probable que les Turcs avaient déjà une citadelle où les Russes construisirent la leur : les monnaies, les tombes, le style de construction, tout est turc.

Les voyageurs modernes ne voyant que les décombres turques, ont nié le fait, parce qu'ils ne trouvaient pas de vestiges plus anciens. S'ils avaient cotoyé les falaises qui bordent le rivage, leur opinion aurait changé, et ils auraient vu que toute la forteresse turque et la ville étaient fondées sur des débris plus anciens. Ici la glaise et les terrains de rapport, mêlés aux débris de poterie grecque, aux anciennes fondations, sont entassés jusqu'à une hauteur de 20 pieds, et à peine reste-t-il quelques pieds de terre vierge au-dessus du niveau de la mer.

La mer a rongé les falaises et a détruit une partie de l'ancien sol, comme elle a entraîné des lambeaux de la forteresse turque; c'est donc plus ou moins dans la mer qu'il faudrait chercher Korokandame.

Si l'on voulait nier le fait, je ne donnerais pour preuve qu'un ancien puits grec qui se dessinait, à moitié emporté, sur la falaise rongée par la mer dont il n'était distant que de 4 à 5 pieds. Or, il est contre toute saine raison de supposer qu'on ait creusé ce puits ainsi au bord du talus, et il est bien plus probable que quand on l'a établi, on a choisi un lieu beaucoup plus enfoncé dans les terres.

Je terminerai par une autre considération: si tant de générations de Khazares, de Slaves, de Tatares, de Turcs se sont empressées de concen-

trer leur principal établissement autour du cratère artésien, qui n'avait pas son semblable dans le reste de la Sindique, croira-t-on que les anciens habitants aient négligé un lieu pareil, l'un des plus avantageux, en face de Panticapée?

Excursion au cap Tusla. — Cygnes.

A 2 verst de Taman, en se rendant au cap Tusla, d'où part la *Iouchenaïa-kossa* ou *langue de sable du sud*, commencent les pics à polypiers, qui sont particuliers à la presqu'île de Kertche. Ils affectent les sommités, sans descendre dans les bas-fonds.

Deux autres lignes de ces pics courent plus au sud, parallèlement à la première, et se terminent aux caps *Kéchibouroun* et *Panaghia*.

Ces trois lignes de *pics à polypiers*, de même nature que ceux de Kertche, ne sont que l'extrémité des lignes qui sont en-deçà du Bosphore, et que la rupture du détroit a séparées en deux tronçons. Les lignes de Taman ne s'avancent qu'à 5 ou 6 verst dans l'île, et avec elles cessent le tertiaire et le quaternaire. Le reste de la presqu'île de Taman, avec les îles de Phanagorie, de Fontan, de Tyrambé, de Temrouk, ne sont que le produit des volcans de boue et des sources de naphte qui commencent dès que les pics à polypiers cessent.

La côte, du cap Tusla à Taman, présente une coupe de terrain intéressante (1); c'est la répétition de celle qu'on observe entre le Cap Blanc (Akbouroun) et Kertche, en face, sur la rive occidentale du Bosphore.

Sur les deux rives du Bosphore, la base du sol consiste en une *argile feuilletée* noire ou brune, à couches alternant avec des lits de ménilithes. Cette puissante formation ne présente que peu de pétrifications; elles sont entassées à de grandes distances dans des couches minces que j'ai désignées sous le nom de calcaire coquillier. Sur la rive d'Europe l'argile feuilletée se termine par sept couches de *gypse* alternant avec des couches de calcaire coquillier. Les nombreuses espèces de *troques* et d'autres fossiles, que jai recueillies, appartiennent à la formation tertiaire la plus ancienne, et me feraient croire que l'argile feuilletée est l'analogue de l'étage supérieur du calcaire à nummulites en Crimée.

Après l'argile feuilletée vient une puissante formation de *marne blanche* presque sans pétrifications, que je regarde comme l'équivalent de la marne blanche du reste de la Crimée. Sur

(1) Atlas, V^e série, géologie, plans et coupes, Pl. 15, fig. 6 pour la côte d'Asie; fig. 1 et 2 pour la côte d'Europe.

la côte d'Europe, elle se termine par une *marne bleuâtre* gypseuse sur laquelle reposent des *bancs de gypse* de plusieurs toises d'épaisseur. Sur la côte d'Asie, c'est une *argile grisâtre*, dans laquelle paraît un lit de 10 à 12 pieds d'épaisseur de *fer carbonaté* et *phosphaté*, rempli de pétrifications, appartenant en grande partie à la classe des *Boucardes*, plus ou moins privées de leurs dents cardinales et latérales; les autres espèces sont des *mytiles*, des *lymnées*, des *néritines*, des *paludines*, qui se retrouvent également dans les lits d'argile grisâtre (1).

Ce n'est que sur la côte d'Europe que paraît, au-dessus de ces formations, *le calcaire coquillier quaternaire* (calcaire de la steppe, pierre de Kertche).

Tout ce système tertiaire et quaternaire est couronné sur les deux rives, par des *pics isolés* construits en entier *par des polypiers*. Ces pics affectent les sommités des collines au haut desquelles ils se présentent par longues séries. Ils ne se trouvent jamais dans le fond des vallons (2).

Pendant que j'étais occupé de mon excursion au cap Tusla, en suivant toujours la ligne des

(1) *Mémoire sur la Crimée*, par M. de Verneuil.

(2) Comparez avec ce que j'ai publié sur ces roches isolées, *Conchyliologie fossile et aperçu géognostique du plateau Wolhyni-Podolien*, p. 17.

pics à polypiers, il me prit fantaisie de descendre vers le rivage pour en scruter les hautes falaises.

Déjà je n'avais plus que quelquès pas à faire pour arriver au bord du talus, lorsque mes yeux furent fascinés par un spectacle fantastique : la hauteur de la falaise me l'avait caché jusqu'alors. Sur le long rivage du Bosphore s'ébattait une telle multitude de cygnes, que la mer en était blanche jusqu'à une grande distance. En se débattant ils poussaient un cri sonore, fortement accentué et légèrement modulé; je ne sais si c'est ce que je dois appeler le chant du cygne. Jamais je n'avais rien entendu de pareil, et cette mélodie lointaine servait de complément à ce magique spectacle.

Je restai comme pétrifié à cette vue, et les cygnes un instant ne parurent pas m'apercevoir. Mais tout à coup, comme si l'un d'eux leur eût donné l'éveil, je les vis se précipiter loin du rivage, et bientôt toute la longue bande blanche, ayant regagné le large, contitua ses jeux, pendant qu'une autre scène me mit dans une étrange perplexité.

Quatre chasseurs cosaques qui étaient aux aguets pour tirer sur les cygnes, sortent de leurs embuscades, et furieux courent sur moi, pour se venger d'avoir dérangé leur chasse et épouvanté les cygnes. Aux injures succèdent

les menaces, et lorsque je viens d'échapper à l'un d'eux qui me poursuit, un autre se présente devant moi et va m'assommer de la crosse de son fusil qu'il a déja levé sur moi. Mais avec la promptitude de l'éclair, je lui oppose mon grand marteau de géologue, que je tenais caché sous mon manteau. A la vue de cette arme inattendue, et de forme passablement pointue, mon cosaque recule, hésite, et je m'échappe pendant que ses camarades, qui cherchaient à m'atteindre, accourent à lui.

Il paraît que mon marteau fit son effet : ils me laissèrent aller en paix; mais aussi je ne mis pas beaucoup de temps à m'éloigner de ces pointilleux chasseurs.

En m'approchant de Taman le long du rivage, je vis les canards sauvages former une autre bande noire sur la mer, longue de plus d'une verst : le tour du bec blanc, paraissait seul comme des points brillants sur cette surface.

Les oiseauxde passage, cygnes, oies, canards, paraissent avoir fait du Bosphore une de leurs grandes stations pendant le mois d'octobre, jusqu'à ce que les frimats les chassent plus loin.

Bougaze. — Stébliefska.

Celui qui aura le temps de faire une excursion jusqu'à *Bougaze*, ne perdra pas sa peine, et

même s'il peut consacrer quelques jours à visiter tout le littoral méridional de l'île, il fera une riche récolte pour l'archéologie et la géographie ancienne : ce que j'ai vu m'en est garant. C'est la partie de la presqu'île qui a été la moins explorée.

La route de Bougaze traverse d'abord le dos de pays qui est au sud de Taman. Là, sur le sommet d'où l'on a une belle vue embrassant le promontoire de Iénikalé et le Koukouoba, se trouve un des laboratoires les plus actifs des phénomènes volcaniques. De tous les côtés on ne voit que cratères boueux, que sources sulfureuses et naphteuses, avec efflorescences salines : partout le sol présente des traces de déchirures anciennes ou récentes. Les volcans de boue de l'Assodagh ne sont qu'une continuation de ceux-ci qui sont disséminés sur une étendue de plusieurs verst en commençant à 2 ou 3 verst de Taman. L'un de ces volcans a fait éruption en 1828, avec inflammation de gaz hydrogène. Un autre se déclara peu de temps après mon départ, en avril 1835, avec jets de flammes et jets de fragments de terre qui s'élevaient à la hauteur de 30 ou 40 pieds. M. de Verneuil qui l'a visité en 1836, donnait au cratère un diamètre de 60 mètres (1).

(1) *Mémoire géologique de la Crimée*, p. 5.

A 10 verst de Taman, on atteint le sommet d'un autre dos de montagne, allongé, de 100 pieds d'élévation, embrassant par le sud le petit liman de Bougaze qui s'avance de l'est à l'ouest dans l'ancienne Sindique.

Par un beau jour, cette vue mérite qu'on fasse la course tout exprès pour contempler de là l'éperon dentelé du Caucase, qui se présente sous les mêmes aspects que de la mer, en face du cap Oussoussoup (1). La base est dépouillée de forêts. L'œil pénètre jusqu'à Anapa et l'on plane sur l'embouchure actuelle du Bougaze et sur les langues de terre qui la circonscrivent; le grand liman Sindique, aujourd'hui Kisiltache, aux eaux jaunâtres, s'étend à perte de vue; il est facile de voir que c'est une création récente, opérée par un long barrage qui n'existait peut-être pas du temps des Sindes et qui peut changer suivant l'influence de la mer et des vents.

Le versant méridional de cette longue montagne est bordé par une série de sources de naphte qui jaillissent dans des ravins ou bas-fonds creusés dans le pied de la montagne. Ces sources ont de 7°. ½ à 8° de température. L'eau de ces sources est jaunâtre et au fur et à mesure qu'elle monte, elle dépose une petite couche de

(1) Cap *Outriche*, carte de M. le capitaine-lieutenant Manganari, 1834.

bitume semblable à la résine d'une écorce de sapin sur l'eau.

Au milieu de ces sources s'agitent quelques petits cônes de boue qui jettent aussi du bitume.

La côte de la mer et du liman, depuis le cap Kichela, est bordée de ruines. On en indique une à Bougaze même et une seconde plus à l'ouest vers le cap. En dedans du grand liman Sindique, on en place une sur chacune des pointes qui ferment l'entrée du petit liman de Bougaze (1). Ce ne sera qu'avec un peu plus de loisir qu'on pourra décider à laquelle des anciennes villes nommées par Strabon et Scymnus, elles se rattachent : jusqu'à présent toute certitude est impossible.

Outre Korokandame et Apaturon dont j'ai déterminé la position, ces auteurs placent dans la Sindique Hermonassa, Gorghippie, Aborace et la capitale des Sindes.

Le texte de Strabon a été mal traduit jusqu'à présent. Il dit : « *Hermonassa* et *Apaturon* sont au-delà de l'Hypanis, dans la Sindique; il s'y trouve aussi *Gorghippie*; de même dans la Sindique, il y a la *ville royale des Sindes*, voisine de

(1) Dans les cartes des généraux Moukhin et Khatof, il est appelé *lac Tsitourofskoï* : les cartes mss. de MM. Stéven et Favre l'appellent *lac Soukour*.

la mer, et *Aborace.* » Telle est la traduction littérale.

Plus loin il ajoute : « Après Sindique et Gorghippie commence la nation des Achéens. »

Que devons-nous entendre par la Sindique? La question est facile à résoudre : la confrontation des textes de Strabon, Pline, Ptolémée, Arrien, etc., a prouvé que la résidence des rois des Sindes devait être placée dans le voisinage d'Anapa, où sont de grandes ruines d'où l'on a retiré plusieurs marbres curieux, dont quelques-uns concernent les rois du Bosphore : par conséquent à l'extrémité méridionale du liman de Sindique.

Il est clair alors que la Sindique ne comprenait pas seulement la portion de la presqu'île de Taman, qui est au nord du liman Sindique; mais qu'elle embrassait encore tout l'arc de ce liman dans lequel le Kouban n'avait pas son entrée principale comme à présent.

Gorghippie qui porte sur ses médailles la proue d'un vaisseau, devait être une ville maritime, et la seconde partie du texte de Strabon prouve qu'elle était dans le voisinage de *Sindique*, soit au sud auprès de la ruine entre le *Dirzoï* et l'*Ozéréiké*, ou peut-être dans la partie méridionale du liman Sindique.

Aborace appartenait aussi à cette partie de la Sindique.

Il ne reste plus qu'*Hermonassa* qui a dû être dans la presqu'île de Taman, et à bien examiner les textes, il est plus que probable qu'Hermonassa était le *Bougaze* d'aujourd'hui ou quelque ruine dans le voisinage. Pline la place à l'entrée du Bosphore, et Ptolémée la compte parmi les villes du Pont-Euxin, ce qui convient parfaitement à la position de Bougaze.

La position de Bougaze même, avec son fort et sa quarantaine, est des plus tristes, et quoiqu'on y ait trouvé des ruines, je préférerais celles de la colline qui est au centre du dos de pays qui sépare le liman de Bougaze de celui de Kisiltache (1). Là j'ai vu en passant, en octobre 1832, non loin du village ruiné de *Kormoussa*, les traces d'une ancienne ville avec des décombres, que visita Pallas en 1794. De là, le lac Aftanitz paraît par lacunes, et sans bornes comme la mer. Le pays est complétement dépouillé d'arbres, ce qui le défigure beaucoup; à le voir ainsi, on a peine à comprendre comment on a pu y placer des villes un peu considérables; mais le sol paraît si fertile que cette triste nudité disparaîtrait bientôt avec quelques soins.

(1) Le nom de *Kisiltache* (pierre rouge) lui vient des couches rougeâtres d'un calcaire coquillier qui sont visibles autour de la pointe qui sépare le liman de ce nom de celui de Bougaze.

En attendant, il ne semble pas que les cosaques de Bougaze aient le moindre penchant, la moindre sollicitude pour obtenir de beaux ombrages.

En passant par ce coin retiré de l'île, je me rendais à *Stébliefska*, qui est au nord du liman de Bougaze; je traversai le liman aux deux tiers de sa longueur sur une langue de terre sablonneuse; elle n'est pas plus large qu'une digue, et doit son existence en bonne partie aux travaux de l'homme, qui ne voulait pas faire long détour par l'extrémité du Liman.

La côte septentrionale du liman est presque déserte; néanmoins, on voit partout dans la campagne sans arbres, les traces des anciens sillons qui divisaient les champs de la population tatare qui a habité le pays avant les Russes. Leurs villages étaient *Abdé*, au bord du liman, à l'entrée d'un large ravin qui vient de l'Assodagh, et *Otiche*, sur l'emplacement duquel les cosaques ont bâti Stébliefska, l'un de leurs plus beaux villages. J'en trouvai la population aisée; les maisons sont plus commodes que dans les autres villages : l'intérieur m'a paru mieux meublé.

De Stébliefska, en se dirigeant vers le lac Aftanitz, le dos de pays est marqué aussi, à perte de vue, par les sillons d'anciens champs. Toute la contrée, d'ici jusqu'au Kouban, est très-fertile,

et présente un sol susceptible de la plus belle culture pour champs ou pour prairies.

C'est là qu'habitaient avant l'arrivée des Russes, les cosaques rebelles *Nékrassofs*, originaires du Don. Aujourd'hui le pays est presque désert malgré sa fertilité, et l'on n'y voit aucun village un peu considérable à l'exception de Titarofka, sur une baie du lac Aftanitz ; ce village tire un grand revenu de ses puits de naphte.

On dit que cette extrémité de la péninsule de Taman renferme aussi des ruines, et qu'on y a trouvé diverses antiquités et des inscriptions. C'est un nouvel encouragement pour le voyageur qui aura le loisir de parcourir cette contrée qui n'a encore été visitée par aucun amateur d'antiquités.

J'ai été généralement frappé de ne plus retrouver de tumulus dans ce que j'ai appelé l'*île Sindique*, j'en vis trois à l'ouest de Taman, en me dirigeant vers le cap Tusla, et deux ou trois entre l'ancien bas-fond du Kouban et Stébliefska.

Près des ruines de Bougaze et de celles voisines de Kormoussa, je n'en ai point remarqué non plus.

Ce caractère établit parfaitement la limite entre les *nations sindes* et les *colonies milésiennes*, et prouve que c'est avec d'autant plus de raison que j'ai placé ces dernières auprès des

groupes de tertres funéraires de Siennaïa et d'Akdenghisovka.

Bosphore cimmérien.

Je l'ai traversé cinq fois, tant en été qu'en automne. Par une fraîche matinée ou par une belle soirée de juillet, la course est délicieuse.

En laissant derrière soi Taman, chaque coup de rame vous rapproche d'un panorama immense qui devient de plus en plus lucide et distinct. Le Bosphore s'ouvre dans toute son étendue et l'œil en suit à perte de vue les longs et sinueux contours : rien ne ressemble à ce qu'on a vu. La côte de Taman crénelée de pics à polypiers, semble heurter les flots, et l'on ne soupçonnerait pas qu'une longue langue de sable en est la continuation; elle est si basse qu'en passant à quelque distance, les huttes des pêcheurs qui sont élevées sur des pieux, dans la crainte d'une inondation, paraissent toutes nager sur la mer, spectacle des plus bizarres, à plusieurs lieues de la côte.

Bientôt le promontoire de Iénikalé se dessine plus nettement, avec le Koukouoba azuré vis-à-vis. L'onde est si pure, si paisible, que nos douze matelots sont obligés de se mettre à la rame, et dans les moments de repos, je regarde avec cu-

riosité le fond verdâtre de la mer et les champs de plantes marines qui le tapissent.

Enfin, l'on peut reconnaître chaque objet sur la côte d'Europe; nous passons en face du chenal du Bosphore qui s'encombre malheureusement d'une manière sensible. Il n'y a plus que les bâtiments qui tirent 12 pieds d'eau (1) qui puissent entrer dans la Mer d'Azof, et cependant lors de la prise d'*Azof* par Pierre-le-Grand, l'on sait qu'il est entré dans cette mer des corvettes de 40 canons, ce qui est impossible maintenant (2).

Le chenal longe de très-près Iénikalé dont la forteresse turque se reflète dans les flots, ainsi que le phare perché sur des rochers qui forment arrière-plan.

Dès-lors les objets se succèdent rapidement. L'horizon de cette côte d'Europe surprend encore plus que celle de Taman, par la crénelure à perte de vue des collines : là les pics à polypiers avec les tumulus se confondent de telle sorte que l'œil ne peut en faire la distinction.

Bientôt la chaloupe salue l'entrée de la rade de Kertche, et le cap *Akbouroun* au sud, en se

(1) Quand le vent du sud souffle, l'eau monte d'un pied, et la passe a 13 pieds de profondeur.

(2) Voyez la carte du Bosphore pour les sondes, Ire série, géographie, Pl. 2.

détachant petit à petit, étale sur son dos sept tumulus énormes, et sur ses hautes falaises l'immense série de ses couches blanches et noires de marne et de schiste (1).

L'éboulement d'un roche à polypiers qui a couvert de ses débris la falaise et encombré le rivage, masque la *Batterie de St.-Paul* qui défend la passe en face de la *Pointe du Sud*.

Au nord de la rade, d'autres roches que longe la chaloupe, et dont j'admire les formes rongées et caverneuses, battues sans-cesse par les flots, marquent l'assiette de l'antique *Myrmekium* que l'on reconnaît aisément à un tumulus écrasé, couronné d'un pavillon : c'est celui de la quarantaine dont les vastes bâtiments neufs et blanchis ressemblent à une petite ville. Destinée à remplacer toutes les quarantaines de la Mer d'Azof, son développement est devenu nécessaire, et dans cette saison on peut à peine compter la foule des vaisseaux qui chargent ou déchargent en quarantaine ou qui attendent le temps d'être admis à la libre pratique. Un *brandwacht* marque la limite de la rade, et chaque soir, chaque matin, saluant les échos d'un coup de canon, ouvre et ferme la navigation.

Cependant mon regard avide qui s'égare au milieu des poupes, des voiles et des pavillons de

(1) Voyez V[e] série, Pl. 15, fig. 3, 6, et 7.

toutes couleurs, cherche quelque chose de plus encore.... Car si rien n'a changé sur le Bosphore Cimmérien la porte de la Mer d'Azof, si les flots verts portent avec le même orgueil les pesants navires sur leur sommet brillant, si les dauphins jouent encore comme autrefois sur les vagues, si la trombe élancée pend à la nue, sillonne l'onde amère et effraie les fragiles esquifs qui plient leurs voiles; si la brise légère apporte jusqu'ici les cris sauvages des matelots, pourquoi ne puis-je distinguer la capitale du Bosphore, *Panticapée*, qui mirait fièrement dans les flots ses maisons nombreuses bâties en amphithéâtre, sur la large croupe d'une montagne couronnée d'une acropolis? Je vois bien la montagne; mais elle est dépouillée et couverte de ravins; ses flancs sont tristes et nus : quelques pointes blanches marquent les tombeaux modernes qui hérissent son sommet. Mais quel est ce rocher bizarre, qui en marque la sommité? demandai-je à un matelot. — C'est le fauteuil de Mithridate.... Voilà donc tout ce qui reste de visible de l'antique Panticapée!

Seulement, aussi loin que la vue peut se porter, des champs, des allées de tumulus semblent couvrir le sol ondulé qui circonscrit le fond du port : on dirait que tous les morts sont venus chercher un asile sur ces coteaux desséchés et sans verdure.

Là, entre la montagne de Mithridate et les longues lignes des tombeaux, une ville nouvelle se courbe sur le rivage...... C'est *Kertche*, qui semble le hameau des gardiens d'une nécropole.

Ainsi me parut Kertche en été en 1832 et en 1834.

En octobre, la scène avait changé; la nature était sérieuse; des nuages plats recouvraient la vastitude du Bosphore dont l'animation venait d'une autre source. Les oiseaux de passage en couvraient les flots au long et au large, et notre chaloupe passant au travers des immenses troupes de canards et d'oies sauvages, en faisait soulever des vols pesants et continuels qui, effrayés par notre voisinage, allaient plus loin derrière nous s'ébattre sans craindre d'être troublés.

On ne traverse pas quand on veut le Bosphore; il est des saisons où l'on peut attendre huit jours à Taman, avant que la mer le permette. Le duc de Richelieu revenant un jour d'une de ses courses d'inspection, fut retenu lui-même pendant plusieurs jours, et lassé d'attendre si longtemps, prit le parti de faire le tour de la Mer d'Azof par Novo-Tcherkask pour retourner à Odessa.

Un ambassadeur de Suède étant à Kertche, voulait à tout prix passer le Bosphore, pour aller en Asie; mais le vent lui fut si contraire,

qu'il ne put jamais aborder la côte de Taman, et que pour pouvoir dire qu'il avait été en Asie, il fut obligé de se contenter de mettre le pied sur la langue de terre sablonneuse du cap Tusla.

Kertche moderne.

Kertche, ou plutôt *Ghersète*, est le nom turc du château que les géographes des quatorzième et quinzième siècles appellent *Bospro*, *Vospro* et *Pandico* : il fut bâti selon toute vraisemblance par les Génois sur la plage du port de Panticapée, au pied de la montagne qui en portait les ruines.

Lorsque les Russes en prirent possession en 1771, 5 à 600 chaumières entouraient le château construit en moëllon, sur un plan circulaire avec des angles saillants : les nouveaux maîtres détruisirent la plupart des maisons, et cherchèrent à donner quelque relief à la forteresse en y ajoutant un ouvrage en forme d'étoile, revêtu de pierres de taille, pour défendre le port. Mais ce fut inutilement; quelle importance pouvaient avoir des fortifications que la montagne de Mithridate dominait comme une tour? Kertche fut donc condamné à l'oubli et à la pauvreté. La forteresse de Iénikalé, dans une position plus opportune, eut le pas sur Kertche,

dont on ne fit aucun cas jusqu'à ce que, en 1821, l'empereur Alexandre, appréciant sa position commerciale, le déclara port maritime et l'éleva au rang de ville d'arrondissement.

Depuis cette époque, Kertche a fait de lents progrès; insensiblement sa population s'est augmentée : quelques particuliers sont venus y fonder des établissements de commerce, et y bâtir des maisons commodes. On s'est habitué à ce petit gouvernement dans lequel on a compris Kertche comme chef-lieu avec Iénikalé et 13,000 arpents de terre qui forment la pointe orientale de la presqu'île de Kertche (1).

Cependant cette nouvelle création aurait langui encore longtemps, si une nouvelle mesure, déjà proposée depuis 40 ans par Pallas (2), n'était venue donner un nouvel essor à son commerce et ajouter à son importance.

Sur la proposition du général-gouverneur de la Nouvelle-Russie, comte Vorohtsof, la quarantaine de Kertche fut, en 1833, déclarée quarantaine générale pour la Mer d'Azof, et aucun bâtiment ne put plus passer le Bosphore sans avoir fait sa purification à Kertche. Cette mesure

(1) Voyez les limites de ce petit gouvernement marquées sur la carte du royaume du Bosphore, Ire série, pl. 2.

(2) Pallas, *Voyages dans les gouvernements méridionaux*, II, p. 298. Qu'on lise ses réflexions laissées pendant 40 ans dans l'oubli.

était sage, quoiqu'elle ait été désapprouvée par les habitants de Taganrog et de Théodosie, qui n'ont pas vu sans jalousie Kertche devenir nécessairement un grand entrepôt de commerce. En effet, sans compter qu'on simplifie singulièrement les choses, qu'on réunit toutes les administrations sur un seul point, qu'on économise employés, peines et argent, le local de Kertche est bien plus propre à être une quarantaine que celui de Taganrog. A Kertche tous les vaisseaux sont sous la vue et à portée de la plus stricte surveillance; d'ailleurs le port est bon et sûr; tandis qu'à Taganrog, le port n'est qu'une rade ouverte, et que plusieurs vaisseaux sont obligés de faire quarantaine à 15 verst de la côte, la mer étant si peu profonde que les vaisseaux ne peuvent l'aborder de plus près, et que les chargements doivent se faire péniblement au moyen de bateaux.

En 1834, l'exécution du nouvel ordre de choses n'avait pas encore exercé son influence d'une manière sensible sur le commerce de Kertche. Cette ville, placée à l'extrémité de la presqu'île n'a aucun débouché dans la Crimée, et les Tatares de la presqu'île ne livrent rien jusqu'à présent à l'exportation. La consommation de la Crimée serait même plus considérable, que Kertche n'y serait pour rien. Eupatorie et Théodosie lui seront toujours préférés. La destinée

de Kertche est de devenir le grand entrepôt du midi de la Russie, par Taganrog et par le Don, et celui du nord du Caucase par le Kouban.

Malheureusement le dépit des négociants de Théodosie et de Taganrog les empêche de voir les fruits qu'ils peuvent retirer de cette nouvelle organisation, et d'établir des comptoirs à Kertche. Ceux de Taganrog luttent et espèrent forcer le gouvernement à remettre les choses sur l'ancien pied, ce qui est impossible. Taganrog conservera toujours l'entrepôt du commerce de la Sibérie, des bois, du fer, du blé; mais cette ville n'aura jamais un port ni une bonne quarantaine.

En 1834, l'on comptait qu'il arrivait annuellement à Kertche directement, ou avec destination pour la Mer d'Azof, 400 bâtiments; le cabotage comptait cinq cents arrivées et six cents départs.

La branche d'industrie la plus en vogue est la pêche : on prépare au printemps jusqu'à deux millions de harengs, qu'on exporte en grande partie dans le midi de la Russie. La pêche des esturgeons et la préparation du caviar sont une grande branche de revenu.

Un autre article qui entre dans le commerce de Kertche est le sel, dont on exporte annuellement 80,000 quintaux tirés des lacs d'Opouk et de Tchokrak ; il est destiné à la Russie méri-

dionale. On a le projet d'en établir des entrepôts à Bérédiansk au nord de la Mer d'Azof, et d'y prendre en retour les blés de la petite Russie; car le paysan qui vient à vide chercher du sel, sera bien content de pouvoir gagner quelque chose en amenant le blé; cela ne lui coûtera qu'un détour d'une centaine de verst, au lieu d'aller à Tonki. Les négociants de Kertche auront ainsi des magasins de blé pour les chargements des vaisseaux dont les deux tiers viennent sur lest; les capitaines trouveront un grand avantage à prendre leur cargaison à Kertche plutôt que d'aller à Taganrog, d'autant plus que ce blé ne reviendra pas plus cher aux négociants de Kertche que celui de Taganrog.

En 1787, avant la prise de possession de la Russie, Peyssonel estimait la population de Kertche de 3 à 4,000 âmes. Elle a diminué considérablement depuis. Aujourd'hui Kertche et Iénikalé ont ensemble 2,820 habitants répartis dans 682 maisons.

Vu son inutilité, on a démoli la forteresse qui a été remplacée par une grande place formant un polygone régulier; elle est bordée tout autour par une rangée d'arcades qui permettent une libre circulation à couvert, en temps de pluie.

Il n'est resté qu'une tour qu'on a ménagée près du rivage, comme seul témoin du monument qu'avait érigé le moyen-âge.

L'ancienne église que renfermait la forteresse se trouve en dehors du plan de la place. Ce temple peut passer pour l'un des plus rares monuments de Kertche, tant il est antique : il mérite une petite description pour les amateurs d'architecture sacrée (1).

Le plan de l'église est une croix dont les transepts sont très-courts, et dont par conséquent les bas-côtés sont très-étroits. Ce n'est pas la croix grecque proprement dite. Le centre de la croix est éclairé par une coupole très-élevée. Quatre colonnes de marbre imitant l'ordre corinthien, disposées en carré régulier, la supportent; leurs bases avec une partie du fût sont enfouies sous le niveau du pavé; près de terre, elles ont 1 pied $\frac{5}{4}$ de diamètre : l'espace qui les sépare est de 12 pieds. Sur la tête de chaque colonne s'élève un pilier carré, deux fois plus haut que la colonne qui, avec son chapiteau, n'a que 10 pieds $\frac{1}{2}$ d'élévation au-dessus du sol.

Ces quatre lourds piliers, qui semblent écraser les quatre minces colonnes, contrebutent les arcades en plein cintre et les pendantifs qui portent la haute coupole éclairée par huit fenêtres.

On ne peut rien voir de plus sombre et de

(1) Mon Voyage, t. I, p. 465.

plus étroit que l'intérieur de ce temple qui semble aller chercher aux cieux sa lumière : il existe entre les mesures de plan et d'élévation une telle disproportion, qu'on peut dire qu'elle est d'un tiers en comparaison de Pitzounda.

Telle est la description du plus ancien temple byzantin de la Crimée : la date de sa fondation est gravée sur une des colonnes; elle est de l'an 6225 d'Adam (757 de J.-C.).

L'architecture dégénérée sous les Justiniens et ses successeurs, en s'éloignant de plus en plus des beaux modèles de la Grèce, s'était créé un nouveau style d'architecture sacrée en rapport avec les besoins du christianisme, et par conséquent toujours moins semblable aux anciens édifices grecs. Ce style nouveau, originaire de Constantinople, prit le nom de byzantin : tous les pays qui bordaient la Mer Noire l'imitèrent. La coupole devint nécessaire au culte, et sa lumière éclairant la table des agapes ou l'autel, semblait la lumière divine qui descendait du ciel.

La coupole primitive fut très-étroite et n'eut rien de hardi que sa hauteur; témoin le dôme d'Etchmiadzin, le plus ancien temple chrétien que je connaisse.

Adopta-t-on d'abord la colonne pour supporter la coupole, ou y eut-il passage en faisant usage du pilier carré plus lourd, plus solide? Les églises d'Etchmiadzin, de Ste.-Ripsimé à Vagar-

chabad, de Pitzounda, de Nakolakévi, etc., qui datent des quatrième, cinquième et sixième siècles, semblent prouver en faveur de cette seconde hypothèse.

Mais bientôt devenu plus hardi, on remplaça le pilier par la colonne qu'on emprunta à quelques ruines de temple grec. On purifia ces monuments du paganisme en taillant des croix sur les fûts, sur les chapiteaux; on imita ce singulier mélange lorsqu'on construisit une nouvelle église; toutefois, on le fit si grossièrement, qu'à peine put-on bientôt reconnaître l'ordre qu'on avait voulu imiter au milieu des croix qu'on avait prodiguées sur les faces et sur les angles.

Ainsi prit naissance le style byzantin; la Crimée, si voisine de Constantinople, fut des plus influencées par ce style, et il n'est pas de ruines où l'on n'en retrouve des traces. J'en ai déjà signalé des fragments qui appartenaient vraisemblablement à Phanagorie et à Taman. Nous verrons plus tard toutes les églises de Kherson bâties dans ce style, de même que celles d'Aïthodor, d'Aïoudagh. Kertche en eut plusieurs : j'ai remarqué parmi les morceaux de marbre qui sont déposés dans le musée de Kertche, un chapiteau ionique, portant une croix sur l'abaque, d'un mauvais travail, et un autre chapiteau corinthien d'un assez mauvais goût, avec deux

croix sur les faces; voilà déjà les indices certains de deux autres églises.

Le marbre qui fut en vogue à cette époque est d'un grain saccharoïde; il est blanc, rubanné de bleu, par grandes bandes. J'ignore où pouvait en être la carrière qui ne devait pas être éloignée de Constantinople. Il paraît même qu'il y avait à cette carrière une fabrique en grand de colonnes et d'ornements que l'on exportait dans tout le pourtour de la Mer Noire : car j'ai remarqué que c'est principalement dans tous les ports de mer célèbres à cette époque, que l'on trouve des traces d'églises ornées de ce marbre.

Celui qui fut en usage avant la fondation de Constantinople était différent ; les deux espèces les plus usitées étaient le marbre blanc de Paros, dont on voit des fragments qui appartiennent à tous les siècles, inscriptions, lions, tombeaux, et le marbre brouillé de bleu ou de gris et de blanc, le *cipolino* des Italiens (1). Cette dernière espèce eut un usage plus restreint que la première. Je n'ai vu, parmi les inscriptions d'Olbia, aucun monument de ce marbre; les Boristhénites se servirent d'un marbre blanc ou d'un marbre gris. Le marbre brouillé de bleu, de blanc, de gris, semble avoir été exclusive-

(1) Clarke, *Voyage*, etc. I, 546; éd. franç.

ment en usage dans le Bosphore; on l'a adopté pour la majeure partie des inscriptions des Pairisades, des Leucon, des Spartocus. Les marbres de la résidence de Skilouros, près de Simféropol, sont aussi de cette espèce.

Plus tard, sous la domination romaine, le marbre blanc eut le dessus sans faire oublier complétement l'autre. Alors le marbre blanc rubanné de bleu prit la vogue, et après la construction de Constantinople et l'établissement du christianisme sur les côtes de la Mer Noire, il devint presque exclusif. Ce n'est point qu'on ne l'ait pas connu plus tôt, car il était déjà employé longtemps auparavant comme le prouve une inscription du règne de Pairisade II.

Pour en revenir à l'église de Kertche et en terminer la description, j'ajouterai que son portique avec la tribune, n'a que la largeur de la grande nef et qu'il est ouvert de trois côtés par de hautes arcades. La tribune est éclairée par une grande fenêtre carrée.

Je ne puis certifier que l'église n'ait pas subi quelque changement depuis sa fondation; il faudrait l'étudier plus à loisir que je n'ai pu le faire, occupé tout entier comme je l'étais par les souvenirs de Panticapée, qui sont venus prendre place jusque sur les murs du temple où l'on en a scellé plusieurs pour les sauver de la destruction. Pallas les a publiés.

Non-seulement on a élevé le pavé de l'église, qui cache les bases des colonnes, mais on a été obligé de pratiquer plusieurs degrés pour descendre à la porte latérale du nord; c'est le sort de tous les anciens édifices qui ont su braver les siècles, mais qui n'ont pu échapper aux envahissements des décombres. Des morceaux de soubassement et de frise en marbre servent de degrés.

Panticapée.

M. Mouraviev Apostol (1) a déjà démontré combien était absurde l'idée de Pallas de transporter les ruines de Panticapée du côté de Iénikalé. La description que Strabon donne de sa position est si claire qu'on ne peut s'y méprendre. C'était une longue montagne dont le fond d'une baie du Bosphore baignait le pied. La tradition lui a conservé le nom de montagne de Mithridate. La ville, bâtie sur l'extrémité de la montagne, était étagée tout autour de sa croupe en demi-cercle dont les deux bouts se prolongeaient sur les flancs (2).

La sommité la plus élevée et la plus rapprochée de la mer était occupée par l'acropolis disposée

(1) *Reise durch Taurien*, 1820, p. 206.
(2) Voyez le plan de Panticapée, Atlas, Ire série, pl. 2.

en polygone irrégulier, dont l'emplacement se reconnaît parfaitement aux fossés et même à quelques parties des murailles construites en gros quartiers de calcaire de Kertche.

A l'acropolis était adossée la ville fortifiée en forme de carré long dont l'acropolis occupait l'angle S. E.

La muraille dans son circuit n'embrassait que le sommet et le versant septentrional de la montagne de Mithridate. Le côté méridional ne paraît pas avoir été jamais fortifié, quoiqu'on y trouve des traces nombreuses de fondations d'édifices. Une des faces, longue de 220 toises, partant de l'acropolis et suivant les irrégularités du bord méridional du faîte de la montagne, défendait la ville au sud. Un fossé ajoutait encore à la force naturelle de la muraille : il se prolongeait autour de l'acropolis; mais entre elle et la ville, il n'y avait qu'un mur sans fossé.

A l'angle S. O. prenait naissance la muraille de l'ouest, aussi longue que la première. Après avoir traversé le sommet de la montagne, elle descendait jusqu'au fond de la vallée. Le troisième côté, celui du nord, perpendiculaire au second, longeait le bas-fond, en se dirigeant vers le port qui était compris en partie dans les fortifications par la quatrième muraille de l'est. Celle-ci descendait de l'acropolis en biai-

sant par une pente roide, et allait sans doute aboutir au môle dont M. Stempkovsky a fait mesurer sous la glace le tronçon qui n'est pas encore ensablé, et qui a 160 sagènes de long (1).

Il est probable qu'à l'époque où Panticapée avait la forme que je viens d'indiquer, la baie se prolongeait beaucoup plus avant dans les terres. Sans parler de la disposition des groupes de tumulus qui semblent faire cercle autour de l'ancienne baie, il n'y a qu'à voir les attérissements du sol, sa nature fangeuse et limoneuse, son niveau qui est presque l'égal de celui de la mer, et l'absence de toutes constructions sur cet espace, pour croire la chose très-possible.

D'ailleurs la baie de Kertche ne peut pas avoir été plus privilégiée que toutes les autres baies du Bosphore, et que celle, entre autres, qui, au sud de la montagne de Mithridate, formait un second port, dont il ne reste aujourd'hui qu'un lac salé, qu'une plage couverte de *Peganum harmala*, et qu'une large barre de sable,

(1) Strabon, liv. VII, dit : « La ville de Panticapée est une colline habitée tout autour dans une circonférence de 20 stades. Cette ville possède à l'est un port et une rade, avec des arsenaux de marine (νεωρια, où l'on conservait les vaisseaux à sec avec leurs agrès) pour trente vaisseaux. Elle est défendue par une acropolis fondée par les Milésiens. » On voit qu'il fait la distinction du port fortifié et de la rade ouverte.

que la mer envahit dans ses tourmentes, refoulant ses ondes par-dessus jusque dans le lac. L'on peut donc dire que dans l'antiquité la montagne de Panticapée était baignée de trois côtés par la mer.

Telles étaient l'acropolis et la ville fortifiée du temps des colons milésiens, des rois Leuconides et des successeurs de Mithridate. Le principal faubourg s'étendait depuis le môle, le long de la mer, au pied de la montagne, jusqu'au port du sud.

Au milieu des immenses tas de débris qui couvrent l'enceinte antique de la ville, l'on voit encore les traces des principales rues qui aboutissaient aux principales portes de la ville. Il serait impossible de distinguer au milieu des décombres, un seul indice un peu complet d'un bâtiment. Des fouilles largement entreprises pourront seules permettre de retrouver les palais de Panticapée.

Parmi les rues, l'une des plus reconnaissables est celle qui menait du port à l'acropolis où elle aboutissait à la porte principale et, je crois, unique de la forteresse.

En examinant attentivement la place qu'elle occupait et qui ne prenait qu'une face de 45 pas de long du polygone irrégulier, il m'est venu dans l'idée que les médailles de T. J. Reskouporis qui représentent une porte de ville en

plein cintre avec deux tours couronnées de trois créneaux, pourraient bien n'être que le dessin de cette entrée que ce roi fit peut-être reconstruire. J'ai confronté le dessin avec le plan des localités, et il se trouve que tout correspond jusqu'aux détails de la distribution. Car en observant bien la porte, on voit qu'elle n'était pas pratiquée au milieu de ce côté du polygone, mais plus à droite, de façon que le côté gauche offrait plus d'espace; c'est ce qu'on remarque aussi sur les dessins de plusieurs médailles, qui, outre la tour, offrent encore le prolongement et l'angle de la muraille, ce qu'on ne voit jamais à droite où la tour manque quelquefois (1).

Au reste, voici quelques chiffres qui expliqueront ma pensée.

Longueur du côté du polygone, 100 pieds. — Angle de la muraille, 20 pieds. — Tour, 30 pieds. Porte, 20 pieds. — Tour, 30 pieds.

Passé la porte de l'acropolis, la rue se prolongeait tout au travers, en se repliant sur elle-même pour ménager la pente et menait directement au pied du pic à polypiers qu'on appelle

(1) Je possède deux médailles de T. J. Reskouporis avec ce type : M. de Koeppen, *Nord-Gestade des Pontus*, en a publié une, Pl. I, fig. 2 et 3. On voit sur la porte du revers de celle de M. de Koeppen, une statue équestre, dont on retrouverait peut-être des fragments si elle était en marbre.

Fauteuil de Mithridate, et qui occupe la partie la plus élevée de la forteresse. La base est enterrée sous des tas de décombres : tout le rocher a été taillé (1); mais c'est à la face qui regarde l'ouest qu'on avait mis le plus de soin. On y avait excavé une niche de 8 pieds de large, avec des degrés, pour y placer sans doute une statue : c'est à cela qu'on a donné improprement le nom de *Fauteuil*.

Au reste, il paraît que le rocher n'était qu'une partie d'un antique édifice dans lequel on l'avait compris; on en reconnaît la forme par les fondations de murailles qui l'entourent par l'O., le N. et le S.

Si j'attribue une destination religieuse à ce monument, je suis justifié par les fouilles que M. de Scassi a entreprises au pied du rocher, en suivant les indices de la rue principale; c'est là qu'il a trouvé le beau torse de la statue de Cybèle de grandeur colossale, en marbre blanc avec des bandes bleuâtres, l'un des plus beaux ornements du musée auquel M. de Scassi en a fait don. Des frises et des corniches en marbre viennent de la même fouille.

J'ai dit plus haut que *Cybèle*, *Rhéa*, *Astarté*, *Astara*, *Vénus Uranie Apaturienne*, n'étaient que différents noms de la même divinité, qui

(1) Voyez titre de la IVe série.

paraît avoir été apportée sur les rives du Bosphore par les colons de l'orient et que trouvèrent les colons milésiens qui l'adorèrent à Panticapée sous le nom de *Mère phrygienne* (μητερ φρυγία), comme on le voit dans l'inscription suivante (1). « Sous le règne de Pairisade, fils de Spartocus, Estiaia, fille de Ménodore, prêtresse, a érigé (cette statue) à la *Mère phrygienne.* » Cette inscription, gravée sur un grand cube de marbre brouillé de gris, de bleu et de blanc, serait de 284 ans avant J.-C., époque à laquelle Pairisade II monta sur le trône du Bosphore.

Les colons milésiens trouvèrent peut-être déjà un temple ou une chapelle de cette déesse sur le sommet de la montagne, et ils continuèrent de l'y adorer. Ceci était dans les mœurs, et les acropolis n'étaient, à dire vrai, que les murailles qui défendaient le *palladium*, la divinité protectrice du pays, dont le temple inspirait au loin le respect.

On ne voit pas la tête de Cybèle sur les monnaies de la ville de Panticapée, mais bien sur celles de plusieurs rois, entr'autres de Reskouporis Ier, de Mithridate III, de sa femme Ghépaipyris, et de T. J. Reskouporis : les numismates lui donnent le nom d'*Astarté* ou d'*Astara*,

(1) Elle a été trouvée à Kertche pendant l'automne de 1833.

qui est, comme je l'ai dit, synonyme de Cybèle.

Je crois que c'est encore à Cybèle qu'il faut rapporter l'inscription suivante, de plus de 500 ans postérieure à la première (1). « Chrestion, fils et petit-fils de Sala, princeps (dignité romaine), a élevé cette statue en *ex-voto* à la déesse Vénus Uranie Apaturie, la passionnée (μεθυση), l'an ϑλφ (539) du Bosphore (242 de J.-C.), au mois xandique. » Elle date donc du règne de Reskouporis IV, qui vécut du temps de l'empereur Gordien.

Je ne sais si c'est à la même divinité qu'il faut attribuer deux autres inscriptions trouvées à Kertche, et où il n'est fait mention que de Vénus sans autre épithète. L'une est de « Eisias, fils de Léloptixos de Byzance, qui érige une statue à Vénus (αφροδιτη) sur le tombeau de son frère Phrasidème (2). » Elle est sur un piédestal de marbre blanc. L'autre ne contient que ces mots: « Aristion, fils d'Aristophon, à Vénus (αφροδιτη) (3), » gravés sur un grand piédestal

(1) Trouvée à Kertche en 1827, gravée sur un socle de marbre blanc rubanné de bleu, long de 2 pieds 3 pouces, haut de 5 pouces. Publiée par M. Boeckh, *Corpus Inscrip.* n° 2109, *b*.

(2) Publiée par Boeckh, *l. c.* n° 2108, *g*. Les lettres sont de l'époque des Pairisades, mais mal gravées.

(3) Publiée par Waxel, n° 14, et par Pallas. Elle a été transportée à Taman où je l'ai vue.

où l'on avait ménagé un grand creux pour y placer la base de la statue.

Selon toute vraisemblance, les colons milésiens avaient associé à la Mère phrygienne, dans l'acropolis, le culte d'une divinité qu'ils avaient apporté avec eux, celui de *Cérès Thesmophore* ou *Législatrice*, la déesse des mystères d'Eleusis. C'est ce qui paraît par la moitié d'un autel circulaire de Cérès, qui a aussi été trouvée par M. de Scassi dans ses fouilles de l'acropolis, et qu'il a donnée au musée de Kertche, où j'ai relevé le dessin publié dans mon Atlas (1). Je reviendrai sur ce monument en parlant des vases tumulaires de Panticapée. Je ne citerai qu'une inscription qui prouve que Cérès avait un temple à Panticapée : quoique mutilée, on y lit : « . . . . . . , femme de Démosthènes, a érigé ce monument à *Déméter Thémophore*, sous l'archontat de Spartocus, fils d'Eumêle (2). »

(1) Voyey Atlas, IV[e] série, pl. XVII, fig. 1.

(2) Cette inscription a été trouvée à Kertche, dans l'été de 1824, par M. de Blaremberg qui l'a donnée au Musée. J'ignore si elle provient de ses fouilles sur le sol de l'acropolis. Elle est gravée sur un socle de marbre brouillé de bleu, de gris et de blanc, long de 1 pied 2 pouces, haut de 7 pouces. Elle a été publiée par Boeckh, *Corp. inscr.* n° 2106. J'aurais pu ajouter une seconde inscription, si son origine était certaine. Koehler prétend qu'elle a été trouvée à Kertche, et M. de Koeppen dit qu'elle vient

Ce Spartocus IV, père de Pairisade II, régnait de 304 à 284 avant J.-C.

L'intérieur de l'acropolis, qui avait 100 toises dans tous les sens, permettait facilement l'érection des deux sanctuaires de Cybèle et de Cérès, et il restait encore assez de place pour y loger des prêtres, une garnison, et pour y construire un palais à Mithridate, qui est venu y mourir. L'acropolis d'Athènes n'offrait guère plus de place que celle de Panticapée.

Le plateau de la montagne renfermé dans les murailles de la ville a été aussi décoré de palais et peut-être de temples, car plusieurs rochers à polypiers qui sont semés çà et là ont été taillés comme le Fauteuil de Mithridate. Les inscriptions et les médailles de Panticapée nous révèlent d'ailleurs plusieurs autres cultes à côté de ceux de Cybèle et de Cérès.

L'anthologie parle d'un temple d'*Esculape* où l'on conservait le vase d'airain qu'une gelée rigoureuse, éprouvée sur le Bosphore, fit

d'Anapa, *Nordg. des Pont.* p. 77 ; quoi qu'il en soit, la voici : « Aristonique, prêtresse de *Déméter* (Cérès), fille de Xénocrite, en l'honneur de sa propre fille *Démétries*, a érigé (cette statue) à *Déméter*. » Elle est gravée sur un piédestal marqué d'un enfoncement pour porter une statue. Publié par Boeckh, *Corp. insc.* n° 2108.

rompre subitement (1). Clarke suppose que ce temple a été remplacé par l'église grecque que j'ai décrite. On n'a retrouvé que la statue de ce dieu, en marbre de Paros, sans tête et passablement mutilée. J'ignore si c'est ce torse ou celui d'Hercule qui vient des fouilles de M. de Blaremberg sur le sol de l'acropolis, et qu'il a déposé au musée de Kertche.

Hercule, qui paraît souvent avec ses emblêmes sur les médailles de la ville de Panticapée, y avait aussi un temple; le torse de la statue a été retrouvé et déposé au musée.

Une inscription fait présumer que T. J. Sauromates avait placé une statue dans le temple de *Mars* (2).

Une autre inscription parle de *Bacchus* : « Sous le règne de Spartocus, fils de Pairisade, Aglaas, fils d'Hercule, à *Bacchus* (Dionysius) (3). »

(1) *Anthologia Brunck*, vol. II, p. 234, et Clarke, *Voyage*, II, p. 27, éd. fr.

(2) Trouvée à Kertche en 1828. Boeckh. *C.I.* n° 2108, *b*.

(3) Trouvée en 1833 à Kertche; gravée sur une base en calcaire moëllon, de 2 pieds de long, de 10 pouces de haut, avec un creux pour y placer une statue : elle n'a été publiée que dans le n° 103, 1835, de la *Gazette Allemande de Saint-Pétersbourg*, et indique le règne d'un nouveau roi Spartocus, fils de Pairisade (II?) qui n'est pas dans la liste des rois du Bosphore.

Deux monuments, érigés sur des tombeaux, font mention de deux autres divinités, *Diane d'Ephèse* et la *Peur*. Sur le premier on lit : « . . . . . Koir-os a érigé (cette statue) sur le tombeau de sa fille Itie en l'honneur de *Diane d'Ephèse* (αρτεμιδι εφεσειηι), sous Pairisades, archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes et de tous les Maćtes (1). » Le second porte : « Phanomaque a érigé cette statue à la *Peur* en expiation éternelle de la mort de son père, en l'honneur duquel il a terminé ce monument, sous Pairisades, archonte de tout le pays qui s'étend jusqu'aux sommités du Tauros (la chaîne taurique), et qui est limité par les montagnes du Caucase (2). »

Enfin, à juger des temples de Panticapée par les débris d'architecture que recèlent ses ruines, on peut s'assurer qu'ils étaient nombreux. On voit au musée de Kertche :

1° Trois chapiteaux doriques, d'un beau

(1) Marbre brouillé de bleu et de blanc, longueur 2 pieds 3 pouces, hauteur 1 pied. Elle n'a pas été publiée, et date du règne de Pairisades I. Elle a été trouvée à Kertche en 1833.

(2) Marbre brouillé de bleu et de blanc, long de 2 pieds 6 pouces, haut de 1 pied 2 pouces, trouvé dans les ruines de Panticapée en 1823. Boeckh, n° 2104. Cette inscription est une des plus explicites sur l'étendue de l'ancien royaume du Bosphore.

travail, en marbre bleuâtre, et sans abaque.

2° Deux chapiteaux aussi en marbre, d'un beau travail, provenant de pilastres d'ordre corinthien.

3° Une frise avec son architrave en marbre, ornée de têtes de bœufs jointes par des guirlandes de fleurs; la richesse des ornements et les proportions sont de l'ordre corinthien, et cette frise de 2 pieds de haut a pu appartenir à une colonnade de 12 à 13 pieds d'élévation, ce qui n'annonce pas un très-grand édifice. Voyez Atlas, IIIe série, archit. pl. 32 bis, fig. 1.

4° Une autre frise avec son architrave, en marbre, mesurant 2 pieds $\frac{1}{4}$ en hauteur, est aussi du style corinthien, et a pu appartenir à un temple un peu plus grand que le premier. La frise est ornée d'arabesques qui rappellent la maison carrée de Nîmes. Voyez Atlas, IIIe série, pl. 32 bis, fig. 2.

5° Un fragment d'architrave de 2 pieds 1 pouce de haut, appartenant à un bâtiment d'ordre ionique, annoncerait un édifice de proportions très-considérables, ayant une colonnade de plus de 30 pieds d'élévation. Même planche, fig. 3.

6° Une série d'oves et de dards, fragment qui indiquerait un bâtiment de proportions gigantesques. Même planche, fig. 5.

Chacun de ces fragments peut avoir appar-

tenu à un temple différent, et aucun ne provient d'édifice ou de temple chrétien.

Je ne sais de quelle manière les habitants de l'acropolis se procuraient de l'eau : je n'ai pas ouï dire qu'on ait trouvé des traces d'aquéduc ; d'ailleurs, d'où aurait-on pu amener une source sur un point si élevé, relativement à la contrée d'alentour? La ville basse était mieux abreuvée, on y avait amené du fond de la vallée des sources, qui sont peut-être celles qui alimentent encore les deux principales fontaines de Kertche. L'une, placée dans les anciennes limites des fortifications de Panticapée, à une hauteur absolue de 6 pieds au-dessus du niveau de la baie, n'est pas loin de la place actuelle et du rivage. Elle a été reconstruite par les Turcs avec des fragments de marbres antiques, et représente une grande niche du fond de laquelle l'eau s'échappe (1). Une inscription scellée à droite attire surtout les regards; elle est gravée sur un marbre blanc, et, malgré ses mutilations, témoigne que Sauromates III avait érigé un monument en mémoire de son père Mithridate Eupator, l'an 489 du Bosphore (162 de J.-C.), le 4 du mois gorpaios (7e des

(1) Elle fournit en 24 heures 3720 pieds cubes anglais d'eau; sa hauteur absolue a été calculée par le général Potier, ainsi que celle de l'autre fontaine.

Macédoniens)(1). L'autre fontaine, placée dans le bas-fond au milieu des constructions modernes, est moins abondante. Quoiqu'à 225 toises du rivage de la mer, son niveau absolu n'est que de 2 $\frac{1}{2}$ pieds anglais au-dessus de celui de la baie.

La porte principale de la ville, dirigée vers l'intérieur de la presqu'île, coupait la muraille de l'ouest par le milieu. On se rendait par là à Nymphée, à Théodosie. Il est très-facile de reconnaître la place de cette porte à laquelle on arrivait, je pense, par un pont pratiqué sur le fossé profond qui longeait la muraille.

Au-delà du fossé, la route passait sur le talus extérieur qui n'est composé que de débris de poterie de tous les genres, et d'autres déblais dont les habitants de la ville se débarrassaient en les déposant ici.

A 120 toises de la porte, la route atteint une allée de tumulus qui la bordent irrégulièrement des deux côtés sur plusieurs rangs. Ce n'est qu'à plus d'une verst (525 t.) qu'elle les quitte. Cette longue série de tombeaux m'a paru dater en grande partie de la fondation de la ville par les Milésiens. Je reviendrai là-dessus.

Plus tard, les demeures des morts prenant

(1) Publiée par M. de Stempkovsky, *Journal d'Odessa*, 1829, n° 39. Boeckh, *Corp. ins.* n° 2109, *c.*

plus d'extension ont envahi la montagne de Mithridate jusqu'à deux ou trois lieues de distance, et c'est là que sont les tombeaux des rois. L'on a semé aussi les tumulus sur l'autre côté du bas-fond, où ils forment trois grands groupes, dont le plus connu est celui qui s'étend du côté de la quarantaine actuelle.

Une porte qui était au-dessus de celle de Théodosie, menait à *Dia*, dans le voisinage de Kamouiche-Bouroune; le chemin franchissait le sommet de la montagne par un col peu profond. Cette route, sur la hauteur, était bordée des tombes des habitants les moins aisés qui faisaient déposer leurs urnes et leurs cendres autour d'un grand pic corrallique, élevé de 245 pieds au-dessus de la baie.

Telle était la Panticapée des Milésiens avec son plan régulier.

Plus tard, au fur et à mesure que le fond de la baie se combla, que le bas-fond s'agrandit et que l'espace qui séparait la montagne du port vint à empiéter sur la mer, la population se porta sur un sol facile et abandonna l'ancienne enceinte; d'ailleurs, lors de la conversion de Kertche au christianisme, dans le quatrième siècle, l'on vit ses rois disparaître et les hordes de barbares renverser les villes du Bosphore. La population fut réduite à peu de chose, et la Panticapée de l'empire d'Orient ne fut qu'une

ombre de ce qu'elle avait été. Dès qu'on eut assez de place au bord de la mer, on s'y fortifia, et l'acropolis milésienne et le sommet de la montagne, avec ses temples et ses palais, servirent de cimetière. Triste métamorphose qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Les faits que je viens d'alléguer, ressortent d'autant mieux depuis les fouilles qu'on a faites pour asseoir les fondements de la chapelle mortuaire qui devait renfermer M. de Stempkovsky. On avait choisi le point le plus élevé de l'acropolis dans le voisinage du Fauteuil de Mithridate, et m'y étant transporté en 1834, je fus fort étonné de ne trouver que tombes et qu'ossements où j'espérais voir des fondements de temple, des colonnes et des chapiteaux.

Jusqu'à une profondeur de 8 à 10 pieds, je ne vis qu'un tas immense de décombres de tous genres, de terre rapportée mêlée de poterie dite étrusque, et de fragments de marbre, de pierres à bâtir et d'inscriptions. Au milieu de ce sol nouveau se trouvaient une multitude de tombes entassées irrégulièrement les unes sur les autres et faites comme des caisses avec de minces plaques de calcaire tertiaire de Kertche, sciées avec un instrument. Les ossements étaient déposés dedans comme dans un cercueil; je n'ai vu aucun objet quelconque de prix ou même intéressant parmi les ossements. Les chrétiens

n'avaient pas l'habitude de déposer quelque chose auprès des corps dans les tombeaux.

Parmi les fragments d'inscription qui étaient entassés pêle-mêle, je ne puis m'empêcher de citer celui-ci, gravé sur du calcaire de Kertche: on lit ces deux mots mutilés :

ΣΤΑΔΙΑ
ΠΟΝΤΙ

Le Fauteuil de Mithridate, dans cette transmutation de destinée, fut aussi envahi par les tombeaux; car les Grecs n'alliaient jamais les temples avec les morts, qui souillaient les demeures des dieux par leur voisinage. On creusa sur son sommet aplani une espèce de sarcophage, semblable à ceux qu'on retrouve dans les églises cryptes d'Inkerman, de Tépékerman; sa longueur est de 7 ½ pieds, sa largeur de 1 ½ pied : le côté de la tête, qui est celui de l'orient, est taillé en demi-cercle. La tombe était recouverte d'une grande dalle, et on y arrivait par un escalier de cinq marches et de 2 pieds de large, taillé dans le flanc méridional du rocher.

La niche devint peut-être alors l'abside d'une petite chapelle chrétienne, tant sa forme rappelle ce que l'on voit dans les autres églises cryptes de la Crimée, et si je ne craignais de blesser la religion des admirateurs de Mithridate, je serais porté à croire qu'elle n'a été

taillée que dans ce but-là, et qu'elle ne remonte pas même au héros qui lui a donné son nom. C'est ce que des fouilles faites avec soin décideront.

Les autres pics coralliques qui sont semés sur le sommet de la montagne dans l'intérieur de la ville ont eu le même sort que le Fauteuil; leurs sommités aplanies recélaient deux ou trois sarcophages semblables au premier; tous ont été fouillés.

Un enfoncement circulaire nous avait fait croire que les habitants de la sommité de la montagne y avaient eu un puits : on fit des fouilles dans cet endroit, et au lieu d'un puits on trouva un grand sarcophage entier en marbre gris, qu'on a déposé au musée, sans ornement quelconque et sans inscription; je me suis demandé si jamais les anciens Grecs avaient pu déroger à leurs anciennes lois, pour permettre d'ensevelir un mort dans l'enceinte de leurs murailles. Qu'on lise la peine que Gycia, qui sauva Cherson de sa ruine, eut à obtenir cette faveur que le peuple voulait lui refuser après sa mort en violant une parole donnée (1). Ceci me fait supposer ou que le sarcophage est celui d'un chrétien, ou qu'il a été emprunté à une

(1) Constantin Porphyr. *De Admin. Imp.* c. LIII, p. 228, éd. Elz.

tombe antique pour servir de tombe à un chrétien; il aura été amené sur le sommet de la montagne et déposé dans une excavation déjà toute préparée. Ce sarcophage ne renfermait que des ossements.

Tumulus de Panticapée. — Groupe de la porte de Théodosie (1).

Le tumulus, sur les rives du Bosphore, est essentiellement milésien. J'ai déjà fait cette remarque sur la rive asiatique, où j'ai montré que les villes des Sindes n'offraient presque aucun monument de ce genre, tandis que Phanagorie, Képos, Kimmericum, reconnues par les auteurs comme colonies milésiennes, en étaient ornées de toutes parts.

On peut encore constater le même fait sur la rive d'Europe, où *Panticapée*, *Myrmekium*, *Porthmion*, *Nymphée*, villes milésiennes, se reconnaissent de loin à la foule de leurs tumulus, tandis que *Kimmericum*, aujourd'hui Opouk, et *Cherson*, colonie d'Héraclée et par conséquent dorienne, n'en offrent pas un. Les villes des Taures sont dans le même cas, à l'exception

(1) Voyez : Plan de Panticapée, carte du royaume du Bosphore. Le plan détaillé des tumulus de ce groupe est exact.

de la résidence de Skilouros, près de Simféropol, qui présente quelques tumulus non loin de ses murailles.

On m'objectera que mon assertion porte à faux quant à Cherson, vu qu'on voit sur la Chersonèse héracléotique plusieurs tertres qu'on prendrait pour des tumulus. Je me suis donné la peine de vérifier le fait, et je puis certifier que tous ces soi-disant tumulus, sans exception, ne sont que des amas de ruines de maisons de campagne, de tours, ou d'autres édifices : l'objection tombe d'elle-même.

Ainsi le tumulus comme tombeau est l'apanage des colonies ioniennes et ne l'est point des Doriens. Je ne sais jusqu'à quel point il faut pousser la conséquence de ce fait, et s'il tient à des divergences dans les idées religieuses des deux peuples sur les morts. Il serait intéressant de le vérifier en Grèce ou dans d'autres colonies que celles de la Crimée. Faut-il remonter jusqu'aux origines de la nation grecque, qui font descendre les Ioniens des Pélasges, et les Doriens des Hellènes? Il est certain que les Pélasges sont les auteurs des énormes tumulus qui recouvrent la Thessalie, la Macédoine et l'Albanie. Secondement, le tumulus sur les rives du Bosphore est, à peu d'exceptions près, antérieur au christianisme.

Après ces deux remarques générales, je passe

à la description des tombeaux de Panticapée. Ce que les ruines si maltraitées de cette ville n'ont pu nous révéler, peut-être l'apprendrons-nous dans la demeure des morts que le scrupule des anciens nous a conservée intacte, et que la civilisation actuelle se permet de spolier. Pour nous, heureusement, ce n'est pas la soif de l'or, mais bien l'amour désintéressé de la science qui nous guide, et qui nous fait apprécier autant la découverte du fer, du bronze, de la poterie informe, que celle des métaux précieux.

Le groupe des tumulus de la porte de Théodosie est le plus ancien de la colonie milésienne : c'est ce qui paraît par la nature des objets qu'on y a trouvés, et surtout par la forme plus effacée des tumulus.

C'est là que M. de Blaremberg, en 1824, a dirigé ses fouilles, les plus anciennes dont on connaisse les résultats. Un catalogue qu'il a laissé au musée de Kertche, donne les détails des objets qu'il a trouvés spécialement dans quatre tumulus, nombre d'autres qu'il a ouverts n'ayant amené aucun résultat parce qu'on les avait spoliés antérieurement. Dans la plupart il trouva la tête entourée de feuilles d'or battu, dont il était d'usage de faire une couronne. Il ne découvrit dans aucun des vases d'initiation aux mystères de Cérès Thesmophore, quoique

plusieurs fussent assez riches en ornements précieux ; pour en donner une idée, je ne citerai que le détail de ce que lui offrit le tumulus n° 3 (1), dont il fait, sans aucune preuve valable, le tombeau d'une femme du roi Eumêle.

1° Buste d'Isis en terre cuite, déposé au musée de Kertche.

2° Deux tourterelles de la même matière.

3° Fragment en plâtre représentant Sérapis.

4° Fragment d'un grand collier en argent carbonaté, terminé par deux têtes de lions (2).

5° Ornements en pâte vitreuse, imitant des grains de verre et autres petits ornements de femme (3).

6° Différents fragments de fer oxidé.

7° Deux médailles en bronze, oxidées, du roi Eumêle (mort en 304 avant J.-C.), ayant d'un côté la tête d'Apollon, et au revers un Priape vu de côté devant une branche de myrthe.

8° Une paire de bracelets en or, artistement travaillés.

(1) M. de Blaremberg avait relevé une carte où il avait indiqué la position de ses fouilles ; je n'ai pu me la procurer.

(2) Ce collier était dans le genre de celui que j'ai fait dessiner, IVe série, Archéol. pl. XXI.

(3) La planche 31 *a*, IVe série, offre des échantillons de ces ornements.

9° Deux pendants d'oreille en or, avec de petits Cupidons ornés de pierreries.

10° Deux bagues en or, avec pierres unies convexes.

11° Autre bague en or avec pierre gravée, figurant Minerve, d'un beau travail.

12° Epingle en or avec pierre, sur laquelle est gravé un papillon.

13° Autre épingle en argent, fragmentée, enchâssant une petite pierre sur laquelle est gravée une tête.

14° Quatre pendants d'oreille en chalcédoine.

15° Sept différents grains en chalcédoine et en verre percés.

16° Feuilles en or battu.

17° Lame d'or appelée *indication*, de forme ronde, offrant le type du revers d'une médaille connue, représentant le monogramme ΒΑ̂Ε, initiales du nom du roi Eumêle.

Il me serait impossible de détailler ce que ceux qui ont fouillé après M. de Blaremberg ont pu trouver dans ce groupe de tumulus. Seulement je sais que M. Karéïche avait porté son attention de ce côté en 1834. Ses recherches avaient été couronnées par la découverte de quelques beaux vases étrusques avec des figures, et lors de mon retour du Caucase, au mois de juillet de la même année, il me proposa de faire ouvrir encore quelques tumulus pour me don-

ner au moins une idée de leur disposition intérieure. Il n'était pas facile de tenir parole, la plupart de ceux que nous examinâmes les uns après les autres ayant déjà été visités avant nous; il fallait une aussi grande habitude que celle de M. Karéïche pour tomber sans se tromper sur un tombeau intact.

Parmi ceux que nous ouvrîmes le 11 juillet, deux m'ont paru mériter une description spéciale, non par les richesses qu'ils renfermaient, car nous n'y trouvâmes que quelques petits vases de peu de valeur, mais par leur disposition intérieure et par leur antiquité.

Le tertre du premier était à peine encore visible, et ses flancs effacés témoignaient déjà de sa haute antiquité (1). La tombe placée au centre du tumulus était simplement taillée dans le calcaire blanc tertiaire de Kertche; elle avait intérieurement près de 8 pieds de long, 3 ½ pieds de large et 3 pieds de profondeur. De grandes dalles de calcaire coquillier de Kertche en formaient le toit. On y avait déposé une famille de trois personnes dont les têtes étaient tournées vers l'E.

Au pied du tombeau, une amphore, dont j'ai donné les dimensions et la forme, IVe série,

(1) Voyez pour suivre ma description, Atlas, IVe série, Archéol. pl. 19, fig. 2. Plan et coupe du tombeau.

pl. 7, fig. 8 et 9, était appuyée contre l'angle. Elle avait été remplie de vin de *Thasos*, si je lis bien les lettres un peu singulièrement distribuées du cachet que le fabricant *Aristodama* avait appliqué sur son ouvrage. Les lettres sont du temps des Pairisades, c'est-à-dire du quatrième siècle avant notre ère. Il se trouvait à côté de l'amphore une coupe à deux anses (1), destinée aux libations et semblable à celle en or (2) du tombeau de Kouloba, et à celle en bronze dont M. le colonel C. P. de Bosset a enrichi le musée de Neuchâtel et qui vient de l'île de Samé (Céphalénie près d'Ithaque). Dans la coupe, une main amie avait déposé une petite fiole à parfum, que nous appelons communément, à tort peut-être, lacrymatoire (3).

Nous trouvâmes encore autour de la tête de la fig. 3 deux autres fioles, avec un petit vase semblable à une salière (4) : je ne le remarque que parce qu'il est parfaitement

(1) Marqué n° 5 sur le plan du tombeau, et dessiné IV[e] série, pl. IX, fig. 4. Sa destination présumée paraît sur un tombeau, IV[e] série, pl. 26, où une main détachée tient par l'anse une de ces coupes, dans le fronton du relief qui orne le tombeau.

(2) Voyez IV[e] série, Archéol. pl. 23, fig. 2.

(3) Même série, pl. 9, fig. 1 et 2.

(4) Même série, pl. 9, fig. 5.

de la même forme et de la même grandeur que ceux que M. le colonel C. P. de Bosset a découverts dans les catacombes de Samé. Tous sont en terre dite étrusque, vernissée de noir (1).

Les débris d'un grand lacrymatoire, brisé sans doute en rouvrant la tombe pour y déposer un corps, étaient semés dans tous les coins du tombeau (2).

Nous ne trouvâmes en fait d'objets en métal que deux bagues en cuivre aux doigts du n° 1 : le temps les avait tellement oxidées, qu'il n'a été possible de rien distinguer de ce qui avait été gravé sur le chaton ovale.

La tombe que nous ouvrîmes le 8 juillet différait de la première en ce que le corps était couché la tête tournée vers l'O. et les pieds à l'E. Du reste elle était taillée de même dans le sol calcaire et recouverte d'une unique dalle de pierre de Kertche sans trace d'inscription : on avait entassé par-dessus à 4 ou 5 pieds d'épaisseur la terre du tumulus. Pour toutes richesses, nous trouvâmes cinq petits lacrymatoires disposés autour de la tête.

La fortune ne nous avait pas favorisés par la

(1) Musée de Neuchâtel, sous les n°s 20 et 21, du don de M. le colonel C. P. de Bosset.

(2) IVe série, pl. IX, fig. 1.

découverte de quelques beaux vases antiques, qu'il m'aurait été intéressant de rencontrer et d'observer sur place à côté du mort.

Tumulus. — Groupe de la quarantaine de Kertche.

Ce second groupe, placé au-delà du bas-fond de Kertche, sur la côte qui embrassait la baie au septentrion, prouve clairement, par sa position, qu'il est moins ancien que celui qui borde la voie de Théodosie. D'ailleurs les tumulus en général sont moins effacés et d'une forme plus colossale, et les constructions intérieures, avec les objets qu'elles renferment, rappellent une époque plus rapprochée de nous, et plus conforme à une civilisation plus avancée.

Les tumulus sont aussi traversés par une voie publique qui se ramifiait en deux, la branche de droite se dirigeant sur Myrmekium, celle de gauche sur Porthmion. La plupart ont pour tombes des caveaux murés plus ou moins considérables qui sont déjà une preuve de perfectionnement, à côté des tombes creusées dans le calcaire blanc du groupe de la porte de Théodosie.

La rage des fouilles s'est portée ici plus que partout ailleurs, et j'ai pu visiter à loisir et mesurer plusieurs caveaux ouverts et abandonnés dont j'ai donné les dessins.

Le style le plus ancien paraît dans celui qui est représenté IVe série, archéol. pl. 18, fig. 6, 7 et 8. Dans le cœur du tumulus, de niveau avec le sol d'alentour, une porte s'ouvre sur un vestibule de 8 pieds 4 pouces de long et de 6 pieds de large, avec une voûte égyptienne, dont quatre assises de pierres en saillie formaient la hauteur. Figure 6. Une porte de 25 pouces de large sur 4 pieds, servait d'entrée au caveau funéraire placé dans une direction transversale au vestibule : la longueur entière du caveau était de 16 pieds 8 pouces, la largeur de 3 pieds et demi. Figure 7. Les murs étaient en quartiers de pierre de Kertche, sans ciment. La voûte plate n'était relevée que par un rang de pierres en saillie qui en diminuaient la largeur.

Cette forme est la plus antique parmi les monuments de Kertche et précède de beaucoup la forme cintrée qui date des Romains et qui fut employée pour plusieurs tombeaux; on en trouvera les proportions IVe série, pl. 19, fig. 1.

Un vestibule A, de 10 pieds de large sur 7 de profondeur, servait naturellement de première pièce; il manque rarement. Une corniche élégante qui en couronnait les murailles, servait d'imposte à la voûte en plein cintre. On avait pratiqué dans la paroi du fond deux ouvertures B B, espèces de portes très-basses de

2 pieds 10 pouces de large et de 3 ½ pieds de haut, qui menaient dans deux caveaux étroits CC voûtés en plein cintre : on avait fait usage ici de maçonnerie. Dans l'un des caveaux je vis un sarcophage mutilé, en pierre de Kertche ; l'autre était vide.

On peut juger de sa position dans le voisinage de la Quarantaine par la vue de Kertche, IIe série, pl. 42, dessinée du pied de ce tumulus qui occupe une partie du premier plan.

J'ignore ce que l'on a trouvé dans l'un et dans l'autre de ces tombeaux, que je donne pour modèles d'intérieur de la plupart des tumulus du groupe de la Quarantaine.

Le torse d'une statue en pierre de Kertche, que les ouvriers avaient jeté de côté, parce que ce n'était pas un métal précieux, sans doute, gisait près du dernier, à l'entrée d'une voûte égyptienne. Malgré ses formes grossières (1) qu'on a peine à expliquer, ce torse méritait quelque attention, parce que c'était le seul fragment de ce genre qu'on eût trouvé dans un tombeau. A ma prière, M. de Stemkovspky l'a fait transporter au musée.

Le nombre des caveaux d'un tumulus est illimité : l'on en trouva trois en perçant l'un de ceux qui gênaient la nouvelle route de Iénikalé :

(1) Atlas, IVe série, pl. 26, fig. 4.

sa forme très-effacée ne faisait guère supposer la rencontre d'objets précieux. Les deux premiers caveaux étaient des tombes d'hommes, suffisamment désignées par deux épées rouillées et un fer de lance. Dans le troisième reposait le squelette d'une femme avec une couronne de feuilles de laurier rose sur la tête; l'un des hommes était pareillement couronné. Les autres objets tenaient tous à la parure d'une dame de qualité; on y retrouva deux boucles d'oreille en or, de 2 pouces de long. Un collier en filigrane, large d'un pouce, dont le bord inférieur était garni de pointes en forme de lances; deux fibules (Brustnadel) en or, de 4 pouces de long avec des têtes; l'une était munie de trois petites chaînettes en or; une grande *bulla*, comme agrafe de ceinture, sur laquelle une tête de Mercure. Outre cela, beaucoup de plaquettes en or qui s'étaient détachées des habits tombés en poussière, et sur lesquelles on avait frappé en bosse des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Des perles en or, les plus grandes de la grosseur d'un pois à facettes, et de petits tubes percés en or, séparés par de petites fleurs dont l'émail était tombé, formaient des colliers de plusieurs rangs. Aux doigts, deux bagues en or, l'une très-massive avec une carniole, sur laquelle était une tête; l'autre aussi avec une carniole mobile représentant un

lion couché. Une troisième carniole avec l'image de deux hiboux fut trouvée isolée; la monture avait disparu. On avait déposé à côté du corps une monnaie en or de Philippe de Macédoine; un miroir en métal oxidé; une urne en argile de 2 pieds de haut; un vase peu profond en argile de 1 ½ pied de diamètre avec le couvercle; une flûte d'os dont il n'était resté qu'un fragment (1).

A la même époque (2), l'on fit une seconde découverte, due pareillement au hasard; à côté du troisième caveau, on en trouva un quatrième semblable aux autres, dans lequel étaient déposées deux grandes urnes étrusques et une amphore autour de la tête du mort, qui était couronnée d'une couronne de laurier en or. Avec cela, deux colliers, des boucles d'oreille précieuses et une monnaie en or : d'un côté la tête du roi Philippe, et de l'autre une Victoire ailée avec la légende βαϐιλεως φιλιππου (3).

La découverte de ces deux tombes si riches ayant excité l'ardeur des fouilleurs, on ouvrit successivement onze autres tumulus dans lesquels on ne trouva rien, parce qu'ils avaient été

(1) *Allg. Staatszeitung*, 1834, n° 341. Le comte Vorontsof a ordonné d'expédier ces objets à St-Pétersbourg.

(2) *Allg. Staatszeitung*, 1835, n° 8.

(3) Elle est d'un des Philippe qui ont régné après Alexandre-le-Grand.

déjà pillés : le douzième seulement renfermait quelques vases étrusques, des bagues, des boucles d'oreille en or, etc.; mais rien qui puisse en fixer l'époque (1).

Enfin je citerai encore une dernière fouille due pareillement au hasard, mais de six à sept ans antérieure à ces dernières.

En extrayant de la terre glaise des flancs d'un tumulus, on arriva tout à coup à un caveau qui enrichit le musée de Kertche d'un bon nombre de figurines en terre cuite, remarquables par la grossièreté des formes et du travail des bras : le dos aplati, fendu ou troué était disposé pour qu'on pût suspendre la figurine par des clous à la muraille du caveau. M. le gouverneur Stempkovsky, en voyant ce caveau sur le bord du tumulus, supposa qu'il devait y avoir quelque chose de mieux dans le centre, et il fit continuer les fouilles. Déjà il avait dépensé 75 francs et il commençait à se rebuter, quand M. Dubrux l'engagea à aller jusqu'à 100 francs. Avant d'avoir dépensé cette somme on était arrivé à un nouveau caveau, où nageaient dans l'eau deux vases étrusques d'un grand intérêt; l'un représentant la procession d'un taureau, et l'autre la mort de Priam avec des figures en relief.

(2) *Allg. Staatszeitung*, 1835, n° 74.

Telles sont les fouilles principales constatées parmi le groupe de la Quarantaine. On y en a fait nombre d'autres dont il serait impossible de rendre compte; mais toutes celles qui ont eu des résultats ont enrichi plus ou moins les collections des amateurs, et la plupart des beaux vases étrusques de Panticapée viennent de là. Aussi je crois que c'est le moment d'en dire quelques mots : ce sujet a été jusqu'à présent si vaguement traité, et néanmoins il touche de si près aux dogmes les plus mystérieux et les plus importants de la religion païenne, qu'il importe de s'en occuper.

Vases étrusques de Panticapée.

Il est sans doute intéressant de retrouver jusque sur les rives du Bosphore Cimmérien ces vases que leur première apparition en Italie a fait attribuer aux Etrusques et que d'après eux l'on a nommés vases étrusques. Ces vases, en terre sigillée rouge, d'un grain très-fin et d'une légèreté remarquable, étaient enduits d'un vernis brillant appliqué au moyen d'un procédé par lequel on ménageait sur le fond rouge des dessins de tous genres, scènes religieuses, scènes guerrières, allégories, fruits, guirlandes, arabesques, etc.

Mais bientôt l'on apprit que la grande Grèce était une mine encore plus féconde que le pays des Etrusques, et les collections de Naples, du Vatican, de Berlin prouvèrent sans réplique que l'art sigillé était aussi bien grec qu'étrusque.

Puis le champ des découvertes s'agrandissant, l'on a reconnu enfin que partout où la Grèce avait porté sa civilisation et ses colonies, l'on pouvait retrouver des vases étrusques, et il n'est pas jusqu'aux rivages lointains du Kouban et de la Mer d'Azof qui n'aient leur poterie sigillée et qui n'aient eu leur *fabrique*.

Au mot de fabrique, je lis la surprise et la désapprobation sur les traits de plusieurs de mes lecteurs, qui ne pourront supposer que l'art divin de Nola ait pu prospérer au milieu des Scythes sauvages.

Jusqu'à présent, le nombre des vases conservés à la suite des fouilles autorisées par le gouvernement, n'est pas, il est vrai, assez grand pour faire croire à l'alimentation d'une fabrique. Mais il est certain que la plupart des premiers vases trouvés en grand nombre soit à Kertche, soit à Phanagorie, ont été la proie de la dilapidation; tout ce qui n'était pas or a été brisé, et le peu qui a échappé à la main sacrilége des chercheurs de trésors a été dispersé de telle façon, que lors de mon premier séjour à Kertche en 1832, le musée ne possédait encore aucun

vase étrusque entier un peu remarquable. Les deux seuls qui fussent restés à Kertche étaient entre les mains de M. le gouverneur de Stempkovsky.

Le petit nombre de ceux dont on connaît les propriétaires appartenaient, l'un à S. M. l'impératrice-mère (1), deux autres au général Potier et au prince Volkonsky; un quatrième, qu'avait acquis le comte Bétencourt, avait été vendu à l'enchère pour 4,000 roubles assignats. Le chevalier Gamba, dans son Atlas, a donné le dessin d'un cinquième trouvé à Kertche. Pendant l'automne de 1832, il y eut encore trois ou quatre vases de perdus pour le musée de Kertche : d'heureuses fouilles entreprises en présence du comte Vorontsof avaient fait découvrir un tombeau riche en urnes : les dames qui étaient présentes obtinrent chacune la permission de faire choix de l'un de ces vases, pour souvenir de cette tournée gouvernementale, et c'est ainsi que j'ai vu chez madame Kaznatchéïeff, femme du gouverneur de la Tauride, un vase qui n'aurait pas dû sortir du musée de Kertche, qui en conserva cependant quelques-uns.

En 1834, où je passai quinze jours à Kertche, grâces à l'activité et au bonheur de M. Karéïche,

(1) Le musée de Kertche en a un dessin.

mon hôte et mon ami, le musée s'était enfin enrichi d'une suite de vases qui permettait d'étudier l'art étrusque de Panticapée. Plus d'une douzaine étaient d'un grand intérêt pour la science, et c'est en les étudiant que je vais prouver leur fabrication à Panticapée, et développer les idées qui ont présidé à leur confection, souvent mystérieuse.

Résumons d'abord l'esprit de l'antique.

La stabilité a toujours été le partage de l'Orient pour tout ce qui est mœurs et usages ; elle s'imprime et demeure attachée à toutes les formes des objets de la vie extérieure et jusqu'aux vases. Chaque forme et chaque vase a sa destination particulière invariable. Dès que les mœurs ne changent pas, les formes ne changent pas non plus. Parcourez toute la Crimée tatare et informez-vous dans chaque village de l'usage des vases dont se servent ces émigrés d'Orient, vous trouverez que c'est partout le même modèle et le même but.

J'ai réuni dans la huitième planche de la série d'archéologie quelques-unes de ces formes, les plus communes, la cruche à eau, la cruche à bois, les vases à mettre le *bekmess* ou raisiné, le mouton bouilli, le lait aigri, pas une forme n'est la même, quoique toutes visent à l'élégance.

Les Grecs partageaient avec l'Orient cette

stabilité et cette uniformité dans leurs vases. C'est ce qu'on observe d'une extrémité de la civilisation grecque à l'autre : on fabriquait en conséquence en Italie les vases étrusques sur le même modèle que ceux des îles de la Grèce et de Panticapée. Ceci est vrai, même pour les vases d'argile grossière.

Quant aux vases étrusques de Panticapée, on peut les diviser en deux catégories; en vases profanes, d'usage, d'offrande ou d'ornement comme *kados*, cratères, jattes, coupes, fioles ou lacrymatoires, et en vases sacrés ou funéraires proprement dits.

Les planches de la série d'archéologie de 7 à 15 ont été consacrées à en représenter l'ensemble et les détails. Les planches 7 et 9 résument les formes et les proportions antiques; la planche 8, les formes des vases tatares modernes; les autres sont destinées à rendre les scènes qui sont dessinées sur les différents vases antiques.

Et d'abord, prenons les formes. Les vases funéraires, sans exception, oscillent entre celles des fig. 2 et 5 de la planche 7, une urne à deux anses, d'une capacité plus ou moins grande. Toutes les autres servent à des usages profanes. Celle de la fig. 3 est celle d'un vase à eau pour boire ou pour verser. Les fig. 1 et 4, au col long et étroit, ont pu servir à contenir diffé-

rentes espèces de liquides. La fig. 7 est le *kados* antique ou vase pour puiser l'eau à la fontaine. Six lacrymatoires qu'on disposait en grand nombre dans les tombeaux, et qu'on prend généralement à présent pour des fioles à contenir des parfums, ont été reproduits dans différentes planches (1). La grandeur et les ornements sont très-variables.

Dans la pl. 9 se trouvent encore la coupe à libations, fig. 4, la petite jatte, semblable à une salière, fig. 5.

La jatte, fig. 6, l'urne avec des ornements en relief, fig. 7, la lampe à un bec, fig. 9, n'appartiennent pas au genre étrusque ; ils en diffèrent par la nature de l'argile qui, au lieu d'être sigillée rouge, tire sur le vert sombre et noirâtre, et n'a pas de vernis.

Toutes ces formes sont grecques et communes à toute la Grèce, à en juger par la collection de vases que M. le colonel C. P. de Bosset a recueillis dans les catacombes de Livato, à Cocolata, à Samé, à Ithaque, et dont il a enrichi le musée de Neuchâtel.

Tous les vases sacrés et profanes, à peu d'exceptions près, sont plus ou moins ornés de dessins, et le travail est le même pour tous.

(1) Pl. 7, fig. 6. Pl. 9, fig. 1, 2 et 3. Pl. 10, fig. 4 et 5.

D'après l'étude que j'en ai faite, il m'a paru que les contours des dessins avaient été formés avec un modèle appliqué comme celui dont on fait usage pour fabriquer les cartes, avec la différence que le modèle couvrait les parties qui ne devaient pas être noircies. L'esquisse ainsi produite, l'on dessinait ensuite à la main avec une plume de roseau, les détails, les plis des vêtements, les formes du corps. Les couleurs blanches et jaunes étaient appliquées à la fin avec un pinceau.

Ceci n'explique pas la nature du vernis noir et brillant qui devait être liquide comme de l'encre, puisqu'on pouvait y tremper en tout ou en partie les petits vases où il n'y avait rien à ménager, et qui portent les traces des gouttes qui ont ruisselé sur leurs flancs. — L'opération de la teinture effectuée, cuisait-on les vases au four ? C'est ce qu'on ignore aussi.

Sous le rapport historique et artistique, les vases religieux et funéraires méritent une étude particulière; cependant, avant de m'en occuper, quelques mots encore sur deux autres vases profanes.

Le *kados* ou cruche à puiser de l'eau.

Le *kados* ou la cruche à puiser l'eau à la fontaine est classique dans l'antiquité. Tous les peuples de l'Orient et les Grecs ont eu pour cela un vase d'une forme particulière. Ce vase

essentiel s'est conservé partout jusqu'à nos jours, chaque peuple lui donnant cependant la forme qu'il jugeait la plus convenable, suivant qu'on portait la cruche sur la tête ou sur l'épaule. C'est de cette dernière manière que la portait Rébecca, quand elle rencontra le serviteur d'Abraham près de la fontaine de Caran (1). Les héroïnes d'Homère la plaçaient sur la tête.

Le Grec donnait à cette cruche le nom de *kados*, qui est écrit en blanc sur celui que j'ai fait dessiner. Il a trois anses. L'impaire, qui remonte le plus haut vers le col, servait à tenir le vase quand on voulait verser l'eau dans de plus petits vases à boire : les deux autres sont les poignées pour tenir le kados en équilibre sur la tête.

La face du vase est ornée d'un fort beau dessin qui représente un héros ou peut-être un vainqueur couronné de laurier, auquel on fait des offrandes ; ce qui ferait supposer que c'est un *kados* d'honneur qu'avait reçu le défunt, ce dont on acquiert bientôt la certitude en lisant le

(1) *Genèse*, ch. XXIV. Voici Rébecca qui sortait, ayant la cruche sur son épaule;—et comme elle remontait, après avoir rempli sa cruche, le serviteur d'Abraham courut au devant d'elle et lui dit : « Donne-moi à boire de l'eau de ta cruche, je te prie. » Et elle lui dit : « Monseigneur, bois. » Et ayant incontinent abaissé sa cruche sur sa main, elle lui donna à boire.

mot ΔΩΤΟΣ, *donné*, gravé à la pointe sur le haut du dessin dont je garantis l'exactitude, l'ayant calqué sur le vase avec du papier végétal.

Les lettres du mot ΚΑΔΟΣ sont semblables à celles des inscriptions des Pairisades, c'est-à-dire de la moitié du quatrième siècle avant notre ère, ce qui est confirmé par le bractéate en or, avec un Priape vu de côté et le monogramme ΒΑΕ (qui est celui d'Eumèle, roi du Bosphore, mort en 304 avant J.-C.), trouvé dans un beau vase en bronze qui accompagnait le *kados* et d'autres vases étrusques.

Le *kados* des Tatares de Crimée est aussi à deux anses, parce que les femmes le portent sur la tête : sa forme est presque grecque. Pl. 8, fig. 1. A côté se trouve la cruche dont les Tatares se servent pour boire et pour faire leurs ablutions : elle n'a qu'une seule forme dans toute la Crimée. Pl. 8, fig. 2.

Les Géorgiens ont conservé de même le *kados* en terre sans ornement. J'ai dessiné celui qui est en usage dans l'ancienne Colchide; il est très-ventru (1) et n'a qu'une anse dont les Iméré-

(1) La cruche à vin des races géorgiennes n'est pas aussi ventrue que le kados, quoique d'une grande capacité : elle a le pied étroit et n'a qu'une anse; elle ne sert pas à boire; on a pour cela des cornes et des *koulas* : les Géorgiens des hautes vallées du Cyrus, qui sont mahométans, se servent pour leurs ablutions d'un vase en bois qui a

tiennes se servent pour le maintenir appuyé sur l'épaule à la manière de Rébecca, soit qu'elles aillent à la source ou qu'elles en reviennent, comme je l'ai représenté au bas de la planche.

Les Arméniens ont dérogé à cette simplicité et se servent de cruches en cuivre étamé, plus ou moins ornées de ciselures.

Vase de Priam. Pl. 8. fig. 1. Pl. 10, fig. 1.

J'ai dit comment il fut trouvé dans un tumulus du groupe de la Quarantaine. Sa forme, rendue pl. 8, fig. 1, indique, d'après son col très-étroit et son embouchure à large bord plat, un vase à mettre un liquide précieux. Mais on oublie bientôt sa forme en voyant ses ornements : l'artiste a représenté sur les flancs du vase la mort de Priam, s'appuyant d'un genou sur l'autel, et tendant une main suppliante à Pyrrhus. Celui-ci, coiffé d'un casque pour toute armure, saisit de la main gauche, qui porte le bouclier le malheureux roi par les cheveux, et de l'autre s'apprête à le percer de son glaive. Hécube semble vouloir s'attacher au corps de son époux pour échapper à la main d'un autre Grec qui veut l'arracher de cet asile. Il y a quelque chose de Virgile dans ce tableau, Pyrrhus saisissant Priam par les cheveux et

un goulot et qui ressemble en gros à celui des Tatares de Crimée.

s'apprêtant à le percer ; mais le vieillard, réfugié sur l'autel, est suppliant ; il n'est pas armé et ne brave pas le Grec comme Virgile le représente : Hécube est près de Priam ; mais ni Polyte massacré, ni ses sœurs ne sont là sur la scène embellie par le poëte (1). C'est l'ancienne légende, le mythe primitif de cette mort tragique.

Ce sujet est encore rendu plus intéressant par la manière dont il est représenté : les figures, au lieu d'être dessinées sont en relief, et ont été appliquées ou collées sur le vase. L'artiste a partagé son sujet en deux pièces, dont l'une comprend le groupe de Pyrrhus et de Priam, l'autre a été posée après celle-ci, ce que l'on reconnaît aux deux bras d'Hécube, qui ne sont pas même bien liés avec le corps de Priam.

Ce vase est l'unique de ce genre que je connaisse ; je n'en ai pas vu d'autres ni à Paris, ni à Berlin. Car je ne considère pas comme analogues les vases romains en terre sigillée rouge ornés de relief, qu'on retrouve partout où ces conquérants ont eu des établissements dans l'Helvétie ou dans les Gaules. C'est cette espèce que Legrand a en vue, quand il parle d'une fabrique

(1) *Æneïdos*, lib. II, vers. 542.

de vases étrusques près de Clermont, où l'on faisait des reliefs (1).

Ce sont des jattes, des cratères, des patères, en un mot des formes *hémisphériques* qui ont été jetées dans des moules, dans lesquels se sont imprimés les reliefs : les sujets sont ordinairement des chasses, des fêtes, des scènes guerrières, entre deux bordures d'oves et de dards; quelquefois le dessin est partagé par des encadrements de feuillage ou de colonnettes torses. Il est rare qu'en retirant le vase du moule, le relief n'ait pas souffert par le tiraillement ou l'aplatissement des traits.

Kertche fabriquait aussi des vases de ce genre; mais au lieu d'être rouges, ils étaient en terre sigillée verte. Du reste les procédés étaient les mêmes, et même on était arrivé jusqu'à la forme de l'urne qu'une main habile savait modeler sur le fond hémisphérique. Voyez celle que j'ai dessinée planche IX, fig. 7. Le vase retiré du moule, on y adaptait un pied. Le procédé mécanique entier s'explique facilement en voyant

(1) *Voyage en Auvergne*, page 12. Les ruines romaines en Suisse abondent en fragments de vases de terre sigillée rouge avec des reliefs, et il paraît qu'il en existait une fabrique dans le pays; en jugeant du rayon où l'on trouve le plus abondamment ces vases, l'on serait porté à croire qu'elle devait exister dans le voisinage des fabriques où l'on produit en masse la *terre rouge dite de Porentrui*.

les extrémités des feuilles et des festons passer sous le pied, au dedans duquel elles se rencontrent. Je n'ai pas remarqué qu'aucun vase dit étrusque de Panticapée ait été produit ainsi mécaniquement : si l'on remarque quelquefois des ornements en creux au fond des coupes et des jattes, ils ont été imprimés à la main au moyen de types mobiles et variés, suivant la nature du dessin, et quant au vase de Priam, c'est un produit purement plastique.

Panticapée avait une fabrique de figurines de terre cuite, que l'on suspendait, comme je l'ai dit plus haut, aux parois des tombeaux, et c'est cette industrie qui a donné l'idée d'appliquer aussi des figurines contre les flancs des vases étrusques : le vase de Priam n'a pas été le seul fruit de cette invention ; car j'ai vu au musée de Théodosie les fragments d'un second vase étrusque avec des reliefs appliqués.

Et ce qui prouve la vérité de ce que j'avance, c'est que ces reliefs pêchent par le même côté que les figurines ; toutes ont les extrémités très-mal travaillées, comme l'on peut en juger par les deux Vénus, fig. 2 et 3 de la planche XVI, 4e série. Le visage est passable, mais les pieds et les mains sont plus que grotesques : ces deux figurines appartiennent à la fouille dont j'ai parlé plus haut ; une dizaine d'autres figurines qui se trouvaient dans le même tombeau, ne sont pas

d'un travail plus parfait; le large chapeau à la bergère dont les deux Vénus et plusieurs autres figures sont coiffées, est une parure inusitée dans le reste de la Grèce, et qui ne paraît sur aucun monument que je connaisse : elle est vraisemblablement caucasienne, et rappelle les grands chapeaux en feutre écarlate de cette forme, que portent les princesses imérétiennes quand elles sont en voyage (1).

Cependant toutes les figurines ne sont pas du même style : il en est d'un travail exquis. Au reste, les figures ainsi que les sujets varient à l'infini : tantôt ce sont des Scythes à pied, à cheval (2); ou ce sont des faunes, des satyres; l'Olympe entier y est représenté.

Enfin, il est une dernière distinction à faire : quelques-unes de ces figurines en terre cuite sont au naturel, tandis que d'autres ont été enduites d'une mince couche de plâtre, dans lequel on a terminé les traits qui n'étaient qu'ébauchés en terre cuite, et c'est ce qui explique comment on trouve les extrémités des figurines si informes; elles ont été ou devaient être recouvertes de gypse et peintes ensuite de dif-

(1) Gamba, *Voyage dans la Russie Méridionale*, tome I, p. 133.

(2) Voyez Atlas, IVe série, pl. XVII, fig. 4, 5 et 6. Le Scythe à cheval est de ma collection; les deux autres figurines viennent du cabinet de M. Stempkovsky.

férentes couleurs, comme cela se voit sur un satyre poursuivant une nymphe jouant de la lyre, qui est chez moi.

Vases sacrés ou funéraires.

J'ai dit que parmi les vases qui sont déposés dans les tombeaux, il en était une catégorie qui avait vivement excité ma curiosité. Ces vases sont tous, sans exception, à deux anses et à doubles sujets, très-différents de nature et même de dessin.

J'ai pensé d'abord que ces urnes singulières étaient un produit local, un caprice d'artiste. Mais en parcourant les publications du chevalier Hamilton (1), et surtout la série de 300 planches de vases étrusques publiée à Rome en 1787 (2) j'ai trouvé à ma grande surprise que cette catégorie de vases à doubles anses et à doubles sujets, était indigène dans la grande Grèce comme à Panticapée, et j'ai cherché à me

(1) Peintures des vases antiques de la collection de son Exc. M. le chev. de Hamilton ; prem. édit. de Florence. Et Antiq. étrusq. grecq. et rom. tirées du cabinet de M. Hamilton, etc. Naples, 1766.

(2) Serie di trecento tavole in rame rappresentanti pitture di vasi degli antichi etrusci tratti dalla biblioteca Vaticana. Roma, 1787.

rendre raison de cette similitude à des distances si considérables. J'ai appelé ces vases *sacrés* ou *funéraires*, par suite de mes recherches, et s'il m'est permis, je vais en résumer les faits les plus importants.

J'appelle vases sacrés ou funéraires, des urnes à ventre large, à col peu rétréci, flanquées de deux anses qui partent du bord pour descendre presque perpendiculairement sur le ventre. Leur forme varie entre celles que j'ai dessinées planche VII, fig. 2 et 5. Ces caractères généraux comptent également pour la grande Grèce et pour Panticapée : la grandeur des vases est moyenne; il n'y en a pas au-dessous de 9 pouces de hauteur; quelques-uns ont jusqu'à 15 pouces.

A ces caractères qui peuvent être plus ou moins variables, ces urnes joignent une marque distinctive; ils sont ornés de deux dessins représentant des sujets si différents, qu'on a peine à croire qu'ils soient sortis de la plume du même artiste.

L'un très-varié, représente des scènes de la vie privée ou empruntées à la vie publique. L'exécution en est soignée, le dessin est fini, même élégant.

L'autre sujet par contre n'est qu'une ébauche grossière, faite à la hâte et à grands traits : c'est une éternelle répétition des mêmes personnages, avec quelques variations dans la pose, dans le

nombre des figures, et dans les emblêmes qui les accompagnent.

Ces dessins comparés aux reliefs connus des Thesmophories, on voit bientôt que ces personnages à longs manteaux sont des initiés qui représentent quelque scène des *mystères de Cérès Thesmophore*. En effet, qu'on compare les dessins des vases avec celui d'un autel de Cerès Thesmophore trouvé sur l'acropolis de Panticapée, et l'on verra que ce sont parfaitement les mêmes figures, les mêmes poses et les mêmes costumes (1).

Persuadé de la vérité de ce fait, je crois qu'on ne peut pas se faire une meilleure idée de la tendance et de l'importance de ces vases funéraires placés dans les tombeaux, qu'en les envisageant comme des epèces d'extraits de baptême qui prouvaient que le défunt avait été initié à tel ou tel degré aux mystères. Car quel était la tendance, le but principal des mystères ? L'enseignement du dogme d'une divinité toute puissante, punissant le vice, récompensant la vertu. C'est à cause du dogme qu'on s'initiait, parce que par la foi en ce dogme, on espérait un bonheur éternel après la mort.... Et l'initié en emportait même le gage dans la tombe. Le vase qui était son extrait de baptême, les initiés le

(1) IV[e] série, pl. XVII, fig. 1.

déposaient à côté du corps comme une garantie de son sort à venir.

Il devait donc y avoir sur ce vase principalement des symboles de ces dogmes régénérateurs, une scène d'enseignement analogue au rang et au degré qu'avait obtenu l'initié. J'ai cru d'abord que tous concernaient ceux de Cérès ou d'Eleusis; mais je me suis convaincu que quelques-uns avait trait aux *mystères orgiaques* ou de Bacchus (1). On n'a point trouvé de vases de ce dernier genre à Panticapée ; aussi n'en parlerai-je pas, et ne m'occuperai-je que des Thesmophories.

Les éléments essentiels qui caractérisent les représentations des mystères de Cérès, sont d'abord le costume. Chaque initié, à moins qu'il ne soit entièrement nu, porte un *pallium* ou manteau très-ample, sans manche, qui descend en longs plis jusque sur les pieds : il en rejette le bout sur son épaule à la manière romaine, et se trouve ainsi les bras croisés dessous ; quand il est en action, on le voit sortir alors son bras nu. Ce manteau est scrupuleusement ressemblant à

(1) Serie di trecento tavole in rame rappresentanti pitture di vasi degli antichi Etrusci, etc. Roma, 1787; in-folio, t. II, pl. 151, 156, 163, 169, etc. Les mystères de Bacchus ont une intime liaison avec ceux de Cérès par leur commune origine provenant des mystères d'Isis et d'Osiris.

celui des initiés qui font une procession autour de l'autel de Cérès Thesmophore ; c'est le même que celui des initiés d'Eleusis, et que celui dont est vêtue Cérès sur plusieurs de ses monuments (1). La seule distinction que l'on remarque quelquefois dans ce manteau, c'est que le col ou la partie supérieure est bordé d'une bande noire (2).

Les initiés ont toujours la tête nue : quelques-uns ont les cheveux retenus par un bandeau blanc et étroit qui doit avoir une signification, vu que tous les initiés, dans le même tableau, ne le portent pas, et qu'il est réservé seulement à ceux qui paraissent donner des instructions à un initié d'un rang inférieur (3). Ce bandeau retient, mais très-rarement, sur le front, un petit ornement (4). Est-ce la feuille *Persca* ou le petit serpent *khnouphis*, le *bon démon*, que l'on voit si fréquemment sur les images d'Isis et d'Osiris ?

La couronne de *laurier* ou de *myrthe* n'est pas prodiguée ; elle appartient à un person-

(1) Antiq. du P. Montfaucon ; éd. all. pl. X, f. 1, 2, 3. *Voy. du J. Anach.* V, p. 337.

(2) IVe série, pl. 11 et 13. Trec. tav., t. II, pl. 116, 122.

(3) Trec. tav. II, 174, 104, etc.

(4) IVe série, pl. 13. Est-ce peut-être ce que l'on doit prendre pour le *diadême* que le hiérophante, le héraut

nage important, peut-être au Hiérophante (1).

Avec le bandeau et le manteau, les accessoires essentiels sont le *bâton blanc*, que les initiés ont souvent à la main droite, et qu'ils tiennent perpendiculairement en avant (2), et le *strigille* ou *frottoir*, peint en blanc, légèrement recourbé. L'initié le présente à un autre initié, ou il le tient respectueusement pendant qu'un troisième personnage accomplit une autre cérémonie avec l'initié inférieur (3).

Parmi les *meubles* et emblêmes qui accompagnent les mystères, il faut compter encore comme essentiels l'*autel* en forme de pyramide tronquée qui s'élève souvent au milieu d'eux (4); une *grande tige* soit feuille, soit fleurs, qu'un des initiés a devant lui (5); et surtout les gâteaux sacrés qui ne manquent dans aucun tableau. Cet élément mystérieux consiste en figures de forme ovale, ronde, triangulaire ou

sacré, le porte-flambeau et l'assistant à l'autel avaient seuls le droit de porter? *Voy. d'Anach.* t. V, p. 334.

(1) Trec. tav. t. II, pl. 111, 112; t. III, pl. 206.

(2) IVe série, pl. 13. Trec. tav., t. II, 106, 109, 115, 119, 122, 174.

(3) Trec. tav. t. II, 104, 122, 174; t. III, 216, 229, 248, 256, etc. On se servait du *strigille* ou *frottoir* au bain.

(4) IVe série, planche 11, 12. Trec. tav. t. II, 119, 141, etc., etc.

(5) Trec. tav. t. II, 129, 122; t. III 233.

carrée. Ce sont certainement les *gâteaux* (*placenta*) de différentes formes, relatifs soit à l'histoire de Cérès soit aux dogmes enseignés aux mystères, déposés dans les cistes ou corbeilles dont l'inspection était interdite aux profanes. Les initiés se les montraient et les transportaient d'une corbeille dans l'autre (1).

Ces gâteaux sont tous marqués de signes mystiques (*placenta, variis signata umbilicis*, dit Clément Alexandrin), qui, quoiqu'en apparence variés, se réduisent à quatre.

1° La *barre* toute simple | ou avec deux points ·|·

2° La *croix* simple + ou cantonnée de quatre points ⁘ ou double + +, ou ressemblant à ces deux signes : ┼┼┤ ├┼┤ (2).

3° Le *croissant* simple ☾, ou avec des points ☽·

4° Le *point* ⊙ au milieu d'un gâteau rond (3).

Il est rare qu'on voie d'autres figures : je n'en puis citer que fort peu : un *poisson boule* (4); un *cœur* (5); une *clef*, une *serrure* (6). La *ceinture*

(1) *Voy. du J. Anach.* t. V, p. 340.

(2) Cette croix rappelle le *tau* sacré d'Isis, qu'on a toujours regardé dans l'antiquité comme la même que Cérès.

(3) Trec. tav. t. III, 212, 216, 217, 259.

(4) IVe série, pl. 12.

(5) Trec. tav. t. II, pl. 119.

(6) *Id.* t. III, pl. 212; t. II, pl. 119.

sacrée paraît rarement. Ces emblêmes sont placés quelquefois au-dessus de l'autel, où les initiés semblent les contempler (1), souvent ils se les passent ou se les présentent (2); on les trouve aussi suspendus au-dessus de chaque initié comme pour les caractériser, et alors ils méritent à juste titre le nom d'*indications* qu'on leur donne.

Quant à la mise en scène des initiés, elle est toujours extrêmement simple; qu'il s'agisse de la contemplation ou de la manipulation des gâteaux sacrés, ou d'autre cérémonie, les initiés sont toujours debout, leur contenance est grave, et lorsqu'ils marchent, ils le font d'un pas très-lent et majestueux.

C'est un initié seul, le bâton blanc à la main, ou deux initiés tournés l'un vis-à-vis de l'autre, leurs bâtons en avant : autre part, un autel en pyramide les sépare.

Deux initiés s'avançant l'un après l'autre toujours appuyés sur leurs bâtons, s'arrêtent respectueusement devant un initié paré d'un bandeau, qui leur présente le *strigille* peint en blanc.

Ce genre d'instruction varie à l'infini par de légers accessoires et l'on ne peut jamais dire

(1) IV série, pl. X, fig. 3, XI, n° 2.

(2) IVe série, pl. XI, n° 1 et n° 3. Peintures des vases antiques de la collect. Hamilton, t. II, pl. 61, 62. Trec. tav. t. II, 104.

qu'une scène soit la copie d'une autre. Mais il est des scènes plus relevées. Un prêtre de Cérès présente à un initié le *Cicéon*, l'espèce de boisson ou plutôt de bouillie qu'on avait aussi présentée à Cérès (1). On voit aussi une prêtresse de Cérès assise sur un pliant, célébrant les mystères qu'elle a droit d'enseigner, en présence d'un hiérophante couronné de laurier : elle tient de la droite le tambourin et de la gauche le vase de *Cicéon*, elle a devant elle un autel, sur lequel l'on distingue un petit vase et des fruits (2).

Je ne connais qu'un dessin où l'on ait représenté *la procession aux flambeaux*, partie essentielle des cérémonies; les initiés, contre l'ordinaire marchent rapidement; ils sont trois; deux s'appuient sur des bâtons; le troisième qui occupe la place du milieu, tient le flambeau (3).

Sur quelques vases, c'est un ange ou figure ailée qui accomplit les cérémonies, en présentant le vase de *Cicéon*, ou qui enseigne les mystères (4).

(1) *Voyage du J. Anacharsis*, t. V, p. 340. Trec. tav. t. II, 122, t. III, 231.

(2) Trec. tav. t. II, pl. 111.

(3) Trec. tav. t. III, pl. 243. Comp. Spon. *Voyage en Grèce*, II, 216, et *Voy. du J. Anacharsis*, t. V, p. 334. Le second des ministres aux mystères était chargé de porter le flambeau sacré, etc. p. 335.

(4) *Id.* t. III, pl. 217, 231, 241, 259.

Dans un dessin unique, les initiés se présentent des miroirs (1).

Autant la scène religieuse simple, grave et peu variée est dessinée grossièrement, autant la scène tirée de la vie publique est variée, dessinée avec goût et avec soin. L'on voit que ces mystères sont déjà depuis longtemps les actes d'une religion communiquée; la scène représentant l'initiation a déjà passé à la forme *quasi hiéroglyphique*, c'est-à-dire que le seul soin de l'artiste se porte sur la scène profane, comme l'originale et l'essentielle, puisqu'elle a trait directement à l'initié, tandis que la scène religieuse, qui n'est pour lui qu'un emblême général, il ne la dessine qu'à grands traits comme une signature de Napoléon. Dans quelques-uns de ces dessins à peine peut-on reconnaître les contours les plus saillants de la figure.

Jusqu'à présent rien n'a pu prouver qu'aucun de ces vases fût de fabrique de Panticapée. Le lieu de la fabrication ne peut se déduire que des sujets profanes qui seuls sont locaux et qui seuls peuvent porter les traces des moeurs et des costumes des pays où ils ont été travaillés. Or s'il y a une grande ressemblance entre les scènes religieuses de la grande Grèce et de Panticapée, il n'y en a aucune pour les scènes profanes. Celles

(1) Trec. tav. t. III, p. 230.

de cette dernière ville forment une classe à part et ont trait directement à la localité, et pour s'en convaincre, je prie qu'on jette les yeux sur la planche XI de la IVe série; tout y est scythe ou panticapéen. Sur le n° 1 on voit la tête d'un guerrier panticapéen coiffé du bonnet scythe; devant lui le buste de son cheval; derrière lui le griffon de Panticapée, qui paraît si souvent sur ses médailles, qui ornait les portes de la ville (1), et que nous verrons bientôt figurer sur d'autres monuments.

A ma grande surprise, j'ai trouvé le dessin d'un vase tout pareil dans la collection des *Trecento Tavole* (2); le sujet profane n'offre de différence, que celle qui est le résultat de la liberté d'un artiste qui termine un dessin dont l'esquisse lui est donnée. La forme du vase est exactement celle qu'on leur donnait à Panticapée, où l'on différait sensiblement de la grande Grèce pour le pied et pour les anses. Enfin, la bordure consiste en oves, qui est l'ornement adopté à Panticapée et non en grecques comme dans la grande Grèce. Ce vase vient donc des rives du Bosphore

(1) L'on voit au musée de Théodosie, sur une grande plaque de grès, le relief supérieurement sculpté d'un griffon de Panticapée, qu'on prétend avoir été trouvé comme ornement de la porte de l'ancien château que les Russes ont rasé.

(2) T. III, pl. 258.

Cimmérien, d'où il a été déposé au musée du Vatican. Nous verrons bientôt que ce n'est pas le seul que l'on soit allé chercher dans les tombes de la Scythie pour orner les musées de l'Europe.

Sur le vase n° 2, la scène est différente; c'est le Scythe lui-même à cheval dans son costume cousu de plaquettes d'or, combattant contre le griffon de Panticapée.

Sur le troisième vase, la scène est grecque, et le griffon paraît suivre dans quelque procession un porte-flambeau, pendant qu'il porte sur son dos un personnage chargé d'un emblême, peut-être d'un gâteau sacré.

Peut-on douter que ces trois vases ne viennent de Panticapée?

La planche XII en est encore une preuve. La fable ou plutôt l'histoire des Amazones est née sur le sol de Panticapée, sur les rives du Bosphore Cimmérien; est-il rien d'étonnant de voir ce sujet représenté sur les vases de Panticapée? Déjà Strabon a dit qu'il n'y avait pas d'histoire qui parût plus fabuleuse et qui fût plus avérée. Réduite à sa simple expression, c'est celle d'une peuplade caucasienne qui fait des incursions dans l'Asie mineure, qui y est exterminée à l'exception des femmes qui en reviennent. — C'est celle d'un peuple de même origine qui part des rives du Bosphore et qui, à l'imitation de

tant d'autres peuplades, longe les rives de la Mer Noire et arrive, à travers la Thrace, jusqu'à Athènes. Le fabuleux que les Grecs mettent dans leurs récits, est de leur cru; ils aiment à embellir les mythes de leurs héros, et au milieu du merveilleux dont ils entourent Hercule et Thésée, il est facile d'arriver à une juste appréciation du mythe. Hérodote touche déjà davantage à l'histoire, et Strabon enfin nous met sur son terrain, et par sa géographie nous savons où les trouver.

Rien de plus naturel donc qu'à Panticapée on s'occupât de ses voisins; les Bosphoriens étaient en contact journalier avec les Sauromates *Gunaikokratoumènes* (gouvernés par des femmes) ou avec les Ghèles (Gala ou Ingouches d'aujourd'hui), auprès desquels elles habitaient; ainsi je n'irai point chercher dans les hauts faits de Thésée ou d'Hercule, l'explication du combat représenté sur ce vase, mais je croirai plutôt y voir quelque trait de l'histoire locale.

Trois Grecs combattent contre autant d'*Amazones.* Les Grecs sont nus, armés de grands boucliers sur lesquels ils ont peint la tête de Méduse ou le serpent replié, qui inspirent de loin la terreur. Le principal personnage porte un casque à la façon de celui d'Achille ou de Thésée; les autres ont le bonnet de feutre presque rond; une espèce de manteau flottant est retenu sur leurs épaules.

Les Amazones par contre, ont le costume caucasien complet, le *bachelik*, bonnet que les Scythes portaient aussi, les pantalons serrés, l'habit tcherkesse, les souliers de peau tcherkesses, ce qui est aussi l'ensemble à quelque modification près du costume scythe représenté sur les monuments de Panticapée; seulement le costume des Amazones est d'une coupe plus élégante, plus coquette; il a passé par les mains d'une femme. Mais tous les deux, le Scythe et l'Amazone, sont couverts de plaquettes d'or cousues sur leurs habits. L'une des Amazones porte le petit bouclier rond, tressé en bois et échancré, des anciennes peuplades du Caucase et que les Galga ou Ingouches, les anciens voisins des Amazones, ont conservé jusqu'à nos jours (1). L'action de l'une des Amazones qui veut écraser le Grec sous une grosse pierre, est bien celle d'une montagnarde.

J'aurais tout dit sur ce combat des Bosphoriens et des Amazones, si je n'avais trouvé un sujet à peu près pareil représenté dans la collection des vases du chevalier de Hamilton (2); trois Amazones luttant non contre trois Grecs, mais contre trois Griffons de Panticapée. Je n'ai

(1) Pallas, *Voyage* t. 1, p. 473, et atlas, I, pl. 22.

(2) Peinture des vases antiques de la collection de S. E. M. le chev. de Hamilton; prem. édit. de Florence, t. II, pl. 9.

trouvé aucune indication de localité pour ce vase extraordinaire, ce qui me fait croire qu'il était étranger à l'Italie ou à la Grèce, et d'où peut-il venir encore, si ce n'est de la capitale du Bosphore dont il porte les emblêmes? Ce serait assez pour prouver son origine, si d'ailleurs jusqu'à des figures entières n'étaient des calques du premier vase. C'est ce qu'on peut dire de la figure de l'Amazone qui est renversée sur un genou sur le devant du tableau.

Je ne connais pas le revers du vase Hamilton, mais c'est de celui que j'ai dessiné qu'on peut dire que plus le dessin profane est beau, élégant, plus le dessin religieux est hiéroglyphique et grossier.

On peut encore juger de l'analogie qui existe entre quelques vases de la collection Hamilton et ceux de Panticapée, par celui qui est représenté pl. 13, IV[e] série de mon Atlas: qu'on le compare avec celui publié par le chevalier, tom. II, pl. 25. L'on reconnaît aussitôt sur les deux vases *la course aux flambeaux à l'autel de Prométhée*, à l'académie d'Athènes (1). Dans ces courses, trois hommes portant chacun un flambeau allumé, cherchent à se devancer, pour arriver au but fixé : le premier qui fournit la carrière sans éteindre son flambeau, a remporté

(1) Pausanias, liv. I, ch. 30.

la victoire. Le dessin du chevalier paraît représenter le départ, et le mien l'arrivée.

La course de Prométhée sur un vase de Panticapée étonnerait-elle plus qu'un combat des Amazones; le mythe de Prométhée ne vient-il pas du Caucase; n'y vola-t-il pas là le feu sacré; n'y fut-il pas attaché sur la cime la plus élevée pour être dévoré par un vautour?

La scène religieuse du vase dont j'ai donné le dessin, est l'une des plus intéressantes de toute la nombreuse série : les trois initiés sont ceints du bandeau sacré ou diadême qui ne pouvait être porté que par le hiérophante, le porte-flambeau, le héraut sacré et l'assistant à l'autel (1). En effet, l'on ne peut méconnaître dans l'un de ces trois initiés le héraut sacré s'appuyant sur son bâton; son manteau est plus riche et plus orné, et l'on dirait à sa pose majestueuse qu'il est occupé à questionner, sur les plus profonds mystères, un autre initié, ceint du bandeau, il est vrai, mais enveloppé du simple manteau sans ornements : ce dernier est dans une posture

(1) *Voy. du J. Anacharsis*, t. V, p. 334. Le hiérophante d'Eleusis était toujours choisi dans la famille des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes; le hérautsacré dans celle des Céryces, branche des Eumolpides. Antique théocratie qui imposa un culte aux Athéniens, et qui en garda soigneusement pour elle les honneurs. C'est une imitation de la théocratie égyptienne, juive, etc.

respectueuse, la bouche ouverte et semble répondre à ses questions.

En résumé, voilà donc les mystères d'Eleusis célébrés à Panticapée, et voilà une fabrique de vases étrusques constatée sur les rives du Bosphore Cimmérien. En serait-on surpris en voyant cette ville placée à la portée des plus belles et des plus puissantes couches d'argile à potier qu'on puisse désirer : elles s'étendent jusqu'aux portes de la ville, et pour s'en convaincre l'on n'a qu'à se promener jusqu'au *Cap Blanc* (Ak-bouroun) le long de la mer.

D'ailleurs, l'on n'admettrait aucune des raisons que j'ai avancées pour le prouver, que l'inspection seule des ruines de Panticapée, de Nymphée, suffirait : car la masse des fragments de vases étrusques d'un usage commun, qui y sont entassés, est si considérable, qu'on ne peut s'expliquer leur présence que par le voisinage d'une fabrique, et qu'on ne peut avoir recours à une exportation lointaine qui n'aurait jamais pu y suffire.

Tombeaux. — Troisième groupe, tombeau des Pygmées.

J'ai décrit d'abord le groupe des tumulus de la porte de Théodosie, le plus ancien, qui date de la fondation de Panticapée; j'ai passé ensuite en revue le groupe plus récent de la Quarantaine

qui nous révèle une génération plus jeune, et que la vogue avait rendu participant des mystères d'Eleusis. J'ai maintenant à parler encore de trois autres classes de tombeaux, de ceux des pauvres, des catacombes et des tombes des rois. C'est ainsi que j'aurai scruté tout ce que l'antiquité du Bosphore offre de plus intéressant.

En sortant de la porte qui menait à Dia, et en passant par un col de la montagne de Mithridate, on longe le pied d'un grand pic à polypiers qui fait suite au fauteuil de Mithridate, et que sa forme taillée faisait prendre pour une construction antique. C'est là que M. Karéïche, trompé par l'apparence, faisait fouiller pour pénétrer jusqu'au centre du rocher. Cherchant une issue, un passage souterrain, il avait attaqué vainement la masse rebelle par tous les flancs. J'avais beau lui dire que ses peines étaient inutiles ; il ne pouvait me croire et fouillait toujours, déterrant à chaque pas une foule d'amphores funéraires à deux anses, hautes d'un pied et demi à deux pieds, et remplies des cendres de la population pauvre qui ne pouvait atteindre à l'honneur du tumulus ou du sarcophage, lorsqu'à la fin de novembre 1832, le pur hasard lui fit découvrir un tombeau, tel qu'on n'en avait pas encore vu à Kertche (1).

(1) Il est dessiné IVe série, pl. 18, fig. 2.

Ayant remarqué au pied du rocher une pierre sépulcrale qui sortait de terre, il eut l'heureuse inspiration de la faire enlever; son extraction lui fit découvrir l'entrée d'un caveau funéraire très-antique qu'il fit déblayer.

Ce tombeau malheureusement avait été déjà dépouillé de ce qu'il pouvait renfermer de précieux; mais son intérieur, parfaitement conservé, était un dédommagement plus que suffisant de cette perte. La voûte était égyptienne, en calcaire de Kertche, avec cette particularité que la première assise était tranchée de biais. Voûte et murailles, tout était enduit d'un stuc très-fin, sur lequel l'art avait prodigué les peintures.

D'abord, au-dessous de l'origine de la voûte régnait tout autour du caveau, un bandeau d'un pied de large, formé d'une suite non interrompue de petits tableaux, sur lesquels on avait représenté les épisodes si variés de *la guerre des grues et des pygmées*, si connue par la fable.

Ici c'est le pygmée armé de la lance et du bouclier qui lutte avec peine contre la grue menaçante; là il est renversé sous les coups de son ennemi acharné; plus loin il l'attaque par la queue, et la grue se retourne pour punir le téméraire; puis il se sauve devant elle; il est renversé et repousse des pieds et des mains les coups impitoyables qu'elle lui porte : un autre pygmée

lutte corps à corps contre une grue, qui succombe enfin étouffée par le pygmée qui lui serre le cou.

Les frontons et les assises qui forment la voûte sont décorés de guirlandes et d'arabesques peintes à la sanguine comme les petits tableaux; le reste de la muraille imite le rustique. Au fond du caveau, au haut du fronton, on voyait encore deux paons buvant dans le même vase, et pour pendant sur la porte d'entrée, un génie ailé tenant en main une corbeille de fleurs.

Ce tombeau que M. Karéïche fit fermer d'une porte fut bientôt envahi, et le vandalisme, malgré toutes les défenses, l'a rendu si méconnaissable, qu'en juillet 1834, c'était à peine si l'on distinguait quelques traces des couleurs et des contours. Heureusement, M. Karéïche en avait relevé le dessin que je donne ici.

Catacombes de Panticapée.

Là où la foule de tumulus de la porte de Théodosie s'aligne vers la plaine et où l'on remarque les dernières assises de la roche qui va se perdre sous le niveau du sol qui forme le fond de la vallée, l'on voit une suite de légers enfoncements avec quelques petits tertres irréguliers. En cherchant de ce côté, on découvre des *puits* masqués

de 2 pieds et demi de large, de 7 à 8 pieds de long et de 15 à 20 pieds de profondeur, taillés dans la roche calcaire. Descendu au fond, après avoir enlevé une pierre ou l'obstacle qui bouche l'entrée d'une porte cintrée, large comme le puits, on pénètre dans une ou plusieurs chambres souterraines (1) spacieuses, taillées comme le reste dans une marne calcaire blanche, très-tendre comme la pierre d'Odessa, mais qui ne s'éboule pas.

Les corps, comme dans les catacombes de Cherson, étaient déposés au fond de grandes niches taillées en large dans la paroi. On y retrouve encore les traces de cercueils en bois. De petites niches d'un pied de haut, pratiquées où la place le permettait, étaient destinées aux offrandes.

Au reste ce qui prouve que ces catacombes sont beaucoup plus récentes que les tumulus, ce sont les lacrymatoires en verre qu'on y a trouvés, et qui sont généralement de date plus nouvelle que les vases étruques dont on n'a trouvé de traces dans aucune catacombe. Peut-être en voyant la pauvreté de leur ameublement faudrait-il croire que ce sont des tombes chrétiennes.

(1) Voyez IVe série, pl. 19, fig. 3, le plan et les coupes de l'une de ces catacombes.

Tumulus.—Groupe du Mont-d'Or ou tombeaux des rois du Bosphore.

J'arrive au dernier groupe de tombeaux et le nom de *Mont d'Or* que la légende lui a conservé semble nous annoncer de grandes choses. En prolongeant nos recherches au-delà du groupe de la porte de Théodosie, et en suivant l'ancienne voie des tombeaux jusqu'à 3 verst de Panticapée, nous voyons bientôt la montagne de Mithridate s'abaisser pour lui ouvrir passage par un étroit vallon. Se relevant aussitôt avec la même roideur et même à une plus grande hauteur, la montagne se prolonge ainsi jusqu'à la Mer d'Azof, dans une direction nord-ouest. On lui donne en général le nom de Mont d'Or.

Déjà un énorme tumulus qui domine la route à son passage entre les deux montagnes, annonce une race plus puissante que celle qui éleva les tombeaux de la plaine; quelques pas encore et l'on se croit au pied des pyramides d'Egypte.

Sur la crête de la montagne, à 323 pieds de hauteur absolue s'élève le tumulus du Mont d'Or, cône de près de 100 pieds de haut et de plus de 150 pieds de diamètre, de forme bombée, qui diffère de tous ceux du voisinage, parce quil est muré de haut en bas comme un monument cy–

clopéen. Il est revêtu à l'extérieur ainsi que les pyramides, par des gros blocs de pierre de Kertche, de 3 à 4 pieds dans toutes les dimensions, disposés en retrait sans ciment ni mortier.

Ce monument unique dans son genre par sa grandeur, était un tombeau, et de tout temps il a été l'objet mystérieux d'une infinité de légendes. Des traditions tatares, turques et même plus anciennes, parlaient d'immenses trésors cachés dans ce tombeau qu'on ne connut plus que sous le nom d'*Altun-obo* que nous avons traduit par Mont d'Or. Elles ajoutaient même qu'à chaque fête de saint Jean, une vierge se montrait sur le sommet du tumulus, attendant celui qu'elle a choisi pour partager avec lui les trésors que ce monument cyclopéen renferme (1).

On s'aperçoit que c'est toujours le même genre de légendes qui règne du sud au nord, et que celle du *Mont d'Or* n'est qu'une répétition de celle que les Tatares racontent au sujet du *rocher de Kisiltache*, les Lithuaniens au sujet de la *table d'or* enfouie dans les marais de Pokroi, et les Rughiens sur la *pierre de la Vierge* à Stubbenkammer.

(1) Clarke, *Voy. en Russie*, etc. II, 17, éd. franç. ajoute qu'en gardant son trésor, la vierge passe toutes les nuits dans les pleurs.

Un général russe nommé Rosenberg, qui ne croyait pas être dans les bonnes grâces de la vierge du Mont d'Or, pensa qu'il était plus facile de s'emparer des trésors de vive force que par la séduction : il employa une bonne partie de sa poudre à faire sauter ce monument, en commençant par le sommet. Mais la vierge se moqua de lui et il ne parvint qu'à défigurer le tumulus, en le tronquant et en ébranlant les murs cyclopéens.

Cependant une tradition tatare disait qu'il existait une entrée pour arriver au tombeau, et plusieurs fois les Tatares avaient tenté de s'y frayer un passage.

Ce ne fut qu'à la fin de 1832 que M. Karéïche eut l'idée de chercher soigneusement cette entrée (1) : 35 hommes travaillèrent pendant 15 jours, en attaquant le tumulus par le sud-est. Enfin on eut le bonheur de rencontrer l'entrée d'une galerie, par laquelle M. Karéïche pénétra sans obstacle jusqu'au centre du tumulus. Construite en grandes assises de pierres de taille sans ciment, elle avait 60 pieds de long, environ 10 pieds de haut, y compris la voûte égyptienne et entre 3 et 4 pieds de large.

Arrivé à l'extrémité, M. Karéïche se trouva

(1) Voyez la coupe de ce tombeau, IVe série, pl. 18, fig. 1.

tout à coup au bord d'un précipice qui s'ouvrait devant lui. Il vit avec étonnement que le centre du tombeau était formé par une tour circulaire de 35 pieds de haut jusqu'à la voûte et de 20 pieds de diamètre. Le sol de cette construction était à 10 pieds audessous du sol de la galerie, et la voûte se composait de quatre rangs de pierres en saillie.

Enfin M. Karéïche s'aperçut qu'on pouvait descendre au fond du tombeau par le moyen de quelques pierres placées comme des corbeaux de distance en distance, et déjà il comptait recueillir les immenses trésors que lui promettait la légende, quand à son extrême stupéfaction, il s'apercut que le tombeau était complétement vide. Sur le sol s'élevait une grande pierre carrée sur laquelle on avait déposé peut-être le sarcophage; à mi-hauteur était une grande niche vide. En vain l'on chercha à pénétrer plus loin, supposant que cette tour n'était qu'un puits pour arriver à d'autres caveaux cachés : rien ne révélait une issue, une pierre mobile, et l'on est encore à se demander aujourd'hui comme il y a cent ans, à qui a pu avoir été destiné ce magnifique et dispendieux monument, émule des pyramides par ses proportions.

J'ai placé la tour funéraire au centre du tumulus; mais les mesures que j'ai prises extérieu-

rement me feraient croire que je puis être dans l'erreur et que le diamètre du tumulus est beaucoup plus considérable que je ne l'ai marqué. S'il en était ainsi, cela justifierait le soupçon d'autres pièces intérieures.

Le remplissage entre la tour intérieure et le mur cyclopéen extérieur a été fait avec des fragments de pierres brisées provenant des déblais des belles carrières d'où l'on a extrait les énormes pierres de taille de cette construction; ces carrières sont encore ouvertes dans les flancs de la montagne, à peu de distance au S. O. du tumulus.

La légende grecque, celle qui, au commencement de ce siècle et à la fin du dix-huitième, avait voulu trouver sur la montagne de Kertche le fauteuil de Mithridate, voulut aussi que le Mont d'Or fût son tombeau, quoique l'histoire certifie qu'il a été enseveli avec une pompe royale dans le tombeau de ses pères à Sinope. On raconte que Souvarof, abusé par cette fausse tradition, voulut faire un pélerinage au sépulcre du grand roi, sur lequel il s'agenouilla et répandit des larmes (1).

Un autre fait remarquable ajoute au mystérieux du Mont d'Or; ce tombeau est placé pré-

(1) On m'a raconté le fait à Kertche. Clarke en fait aussi mention, t. II, p. 16.

cisément au point où se réunissent les deux embranchements d'un long rempart qui s'étendait de la Mer Noire à la Mer d'Azof. On peut suivre des yeux la partie de ce rempart qui se dirigeait vers la Mer d'Azof, depuis le pied du tumulus jusqu'à la gorge de Katerlès, qui s'ouvre dans un second rang de collines parallèles au Mont d'Or et à la montagne de Mithridate ; là, il est passablemant effacé, et le côté de l'ennemi est tourné vers l'ouest, c'est-à-dire le centre de la presqu'île. Il continue au-delà de la gorge de Katerlès, dont les sommités sont couronnées de ruines adossées aux pics coralliques ; mais j'en ignore la direction.

Au sud, vers la Mer Noire, ce rempart est effacé dans le voisinage du Mont d'Or dont la route de Théodosie longe le pied : mais on retrouve bientôt son allure en zig-zag, parmi les pics coralliques et les tumulus semés sur le dos de colline qui se termine par le Cap Blanc. Il aboutissait au golfe de Nymphée, aujourd'hui lac de Tchourbache, embrassant dans l'angle qu'il faisait avec le Bosphore, les ruines de Dia et ses tumulus.

Ce rempart en terre me semble être l'ancienne frontière du territoire de Panticapée et du royaume primitif du Bosphore avant la prise de Nymphée et de Théodosie qui n'en faisaient pas partie, et qui ne furent ajoutées au royaume, la

première qu'en 410 avant J.-C. par Spartocus II; la seconde qu'en 390 environ, par Leucon I. Cette limite abandonnée depuis 22 siècles a eu le temps de s'affaisser et de s'effacer de la surface du sol.

Mais par quelle singularité le tumulus cyclopéen se trouve-t-il ainsi sur le point de jonction des deux embranchements du rempart? Cette raison me ferait supposer qu'il est antérieur même à la construction du rempart, ou qu'il est lié aux événements qui ont amené son établissement.

En dedans du rempart, à 150 pas à l'est du tumulus du Mont d'Or, vers Kertche, je vis un autre monument du même genre que le premier, mais inachevé. Il consiste en une esplanade circulaire de 500 pieds de tour, de 166 pieds de diamètre, révêtue à l'extérieur d'une muraille cyclopéenne de pierres de taille carrées de 3 pieds de longueur et de hauteur. Je n'ai compté que 5 assises de pierres, mais je ne doute pas que l'on ait eu l'intention de l'achever et d'en faire un monument semblable au premier. Une révolution dans l'état, la mort du prince qui entreprenait de s'ériger un tombeau, comme le fesaient les rois d'Egypte, aura arrêté les travaux, ce qui explique sa dégradation actuelle. On a cherché à découvrir l'entrée d'une tombe ou d'un caveau au milieu de l'esplanade : ce fut en vain, car elle

assise sur la surface rocheuse d'un pic à polypiers qu'on a rasé et aplani.

Plusieurs rangées de pierres énormes entre ce tombeau inachevé et celui du Mont d'Or, indiquent d'anciennes murailles de maisons : aux restes de palais ou de maisons, s'adjoignent des traces d'anciens jardins, et sur la pente de la montagne, au milieu de ces ruines, vers le *Khouter Scassi*, il existe un beaû puits, bien conservé, encaissé de pierres de taille et plein d'eau. Ceci est bien extraordinaire, au milieu d'une contrée si sèche, si déboisée et si isolée, cela prouve que du temps de Panticapée, il n'en était pas ainsi, puisqu'on pouvait avoir des campagnes et des arbres sur des roches aussi sauvages aujourd'hui.

La vue du sommet de la colline, ou mieux encore du haut du tumulus est magnifique, et s'étend jusqu'au rocher d'Opouk, l'ancienne Kimmérion qui est à 9 lieues (36 verst) de là. Au nord, elle plane sur plusieurs jolies maisons de campagne, situées au pied de la montagne. Celle de M. Scassi est une vraie *villa* entourée de jardins et de vergers, où le propriétaire a fait planter 30,000 ceps de vigne, 3,000 pieds d'arbres dont 2,200 portant fruits, tous venus de France. Parmi les fruits, il y a 32 espèces de reinettes. On voit dans son parc le frêne et l'orme et le pin rouge du Caucase.

De plus petits tumulus sont semés çà et là sur la cime de la montagne, confondus parmi les pics à polypiers qui couronnent le Mont d'Or. M. de Blaremberg y a fait quelques fouilles qui sont décrites dans le catalogue du musée de Kertche : l'une entreprise dans un tumulus n° 5 du catalogue, a eu pour résultat la découverte de quelques objets précieux en or, en verre, en bois même, mais qui n'ont aucune portée historique. Autre part, il a trouvé plusieurs figurines en terre cuite, du genre de celles que j'ai décrites, et quelques vases aussi en terre cuite : pas d'urnes funéraires avec les représentations des mystères de Cérès.

J'aurais tout dit sur les tombes royales du Mont d'Or, si un hasard des plus heureux n'avait amené la plus magnifique et la plus riche des découvertes qu'on eût faites sur les rives du Bosphore.

Tombeau royal du Koul-oba.

Des soldats étaient occupés à extraire des pierres d'un tumulus passablement dégradé, quoique revêtu d'un mur cyclopique, qui s'élève sur la pointe orientale d'une montagne qui est adossée au Mont d'Or du côté du sud. Les Tatares ont donné à cette montagne qui n'est qu'un

contrefort ou une ramification du Mont d'Or, le nom de *Koul-oba* (tertre des cendres); il est en dehors de l'ancien rempart, à 6 verst environ de Kertche. Je crois important de bien fixer sa position. Les soldats en arrachant les pierres de ce tumulus, dont le diamètre par la base était de 165 pieds de roi environ, s'aperçurent qu'ils étaient arrivés à une construction intérieure, et M. le gouverneur Stempkovsky donna aussitôt ordre de poursuivre la fouille avec le plus grand soin.

On arriva bientôt au vestibule, large d'une toise en carré, et tourné vers le nord; il était recouvert par une voûte égyptienne en 3 assises de pierres qu'on fut obligé d'enlever, pour pouvoir pénétrer plus loin sans risque, parce que cette voûte était soutenue par des poutres réduites en poussière.

Au fond du vestibule on trouva la porte, haute de 8 pieds 10 pouces, large de 5 pieds 9 pouces; elle était fermée jusqu'à moitié hauteur par de grosses pierres de taille, et en haut par des pierres de grandeur moyenne. De grosses pièces de bois en formaient la couverte : mais ces poutres étant réduites en poussière, les pierres seules qui bouchaient la porte en soutenaient le dessus, qui menaça bientôt de s'écrouler (1).

(1) J'ai emprunté la description de l'ensemble du mo-

Cependant rien n'arrêtait plus la curiosité, et le passage était ouvert; tout promettait une riche moisson. MM. Dubrux et le docteur Lang furent chargés d'en aller faire l'inventaire. Pendant qu'une foule considérable assiégeait les abords du tombeau gardé par les soldats, ils pénétrèrent en frémissant d'attente dans un caveau funéraire qui, sans être bien grand, annonçait déjà la demeure d'un mort au-dessus du commun.

Il était bâti presqu'en carré, mesurant 15 pieds de l'est à l'ouest et 14 pieds du nord au sud. La porte ne répondait pas au centre, car du chambranle au coin de droite il n'y avait que 2 pieds de large, tandis qu'à gauche la distance était de 6 pieds.

La muraille était construite en pierres de taille qui avaient jusqu'à 3 pieds de long et 2 pieds de haut et d'assise. Cinq assises de pierres formaient sa hauteur de 7 pieds 8 pouces, jusqu'à l'origine de la voûte égyptienne, formée par 7 rangs de pierres faisant saillie, le premier rang de 5 pouces, les autres de 6 à 8 pouces, de façon qu'il ne restait pour former la clef de la voûte qu'un espace carré large de 2 pieds, fermé par une seule pierre. Ainsi, du sol à la voûte, le

nument et de la position des objets qu'il renfermait au rapport manuscrit de M. Dubrux.

nombre des assises de pierre était de 13, et le tombeau avait 16 pieds de haut.

A environ 10 pieds 10 pouces de hauteur au-dessus du pavé du tombeau, s'élevait un plafond en planches, qui est tombé lorsque les poutres sur lesquelles il était posé se sont pourries.

La voûte du tombeau était recouverte, jusqu'à une hauteur de 10 pieds, de pierres ordinaires que recouvraient de plus petits fragments, et ces messieurs estimèrent la contenance du tumulus à environ 1,000 sagènes cubes (1,268 toises cubes), nombre qui fait approcher sa hauteur de 70 pieds.

Le sol du caveau était pavé de pierres plates assez bien jointes. La place principale était occupée par un sarcophage formé d'une grande caisse en bois d'if, posée sur le pavé : cette caisse avait 8 pieds 9 pouces de long et 10 pouces de haut : elle était jointe par de grosses poutres dans lesquelles les planches étaient engrénées à plus de 3 pouces de profondeur. Le côté qui répondait à l'intérieur du caveau était ouvert; après qu'on eut ôté les planches des engrénures, on mit à découvert l'intérieur qui était divisé en deux par une planche.

Dans l'un des compartiments plus grand que l'autre et le plus rapproché de la muraille, était étendu le corps d'un homme de grande taille;

les os de la cuisse avaient 17 pouces $\frac{1}{4}$ de long; le crâne était extrêmement épais. Sur son front se remarquaient encore les lambeaux d'une *mître*, bonnet persan dont le sommet est plus étroit que le bas. Deux plaques en or en ornaient le haut et le bas. Celle du bas, large de 1 pouce 8 lignes, ornée de festons et de griffons (IVe série, pl. 20, fig. 2), l'emblême de Panticapée, était d'un travail bien moins soigné que la plaque supérieure, ornée de figures, de feuillages et d'arabesques.

Au cou était passé un *grand collier* en or massif, semblable à un anneau ouvert, dont les deux extrémités revenaient l'une sur l'autre (IVe série, pl. 21, fig. 3). On avait ciselé à chaque bout un Scythe à cheval, fournissant une course. Les deux bouts, sur une longueur de près de 2 pouces, étaient émaillés d'azur et de vert; le reste de l'anneau tordu ressemblait à une corde. Cette pièce était d'un fort beau travail. Ce collier est le même que celui qu'on retrouve fréquemment en cuivre et rarement en autre métal dans les tombes du nord, entre autres chez les anciens Lithuaniens.

Les deux bras étendus reposaient sur le côté. Celui de droite au-dessus du coude, était orné d'un cercle ou *bracelet* en or, large d'un pouce et orné de reliefs. En dessous des coudes, on trouva deux autres bracelets en

électrum (1), unis, larges de 1 pouce 8 lignes.

Une troisième paire de bracelets en or fin, ouverts (IVe série, pl. 20, fig. 4) embrassait les poignets; ils se fermaient par des sphinx persans ailés, dont les griffes tenaient un gros fil d'or qui servait à serrer le bracelet lorsqu'il était passé au poignet. Le travail en est fort beau, leur épaisseur est de 6 lignes.

Au pied du roi on remarqua une multitude de petites *pierres à feu* toutes tranchantes et entassées. Dans les deuils scythes, il était d'usage de se déchirer le visage et le reste du corps avec ces petits cailloux tranchants, et l'on déposait ensuite ces marques de douleur dans les tombeaux : c'est ainsi que j'ai trouvé les corps déposés dans un tumulus de Simféropol couverts de pierres à feu, dont j'ai rapporté des échantillons.

Dans le compartiment plus étroit du sarcophage étaient déposés les dieux et les armes du roi. L'on y trouva d'abord son *glaive* en fer, dont la poignée, revêtue de feuilles d'or, était ornée de figures de lièvres et de renards, repoussés dans la feuille comme dans les bractéates (IVe série, pl. 20, fig. 7). La lame avait été entièrement mangée par la rouille.

A côté du glaive, se voyait le *fouet tcherkesse*

(1) Mélange d'or et d'argent.

ou cosaque, orné d'une feuille d'or, et au-dessus le *bouclier* en or fin (IV[e] série, pl. 21, fig. 1). Son épaisseur est celle d'une pièce de cinq fr. Sa grandeur qui est celle du dessin, indique assez que ce n'était pas un bouclier proprement dit, mais plutôt une espèce d'*épaulette* repliée et adaptée à la forme du bras : il n'a que 8 pouces 8 lignes de long, et 7 pouces 9 lignes de large. Son poids est d'environ une livre et demie d'or. L'*ombe* ou milieu du bouclier était limité par un filet simple circulaire et par un filet d'oves, laissant un intervalle, large de 3 lignes et demie, sur lequel on avait ciselé des *dauphins* alternant avec des poissons parmi lesquels M. Agassiz a reconnu la *Dorade* (Chrysophrys aurata) et la *Murène* (Murœna Helena). Le reste du bouclier, divisé en douze compartiments par un filet, était couvert de masques imitant des têtes de méduse alternant avec des figures à barbe pointue, coiffées de mître, des mouches et des têtes de cheval marin.

L'*arc* et son *fourreau* en bois étaient tombés en poussière ; il n'en était resté que la plaque en *electrum* qui ornait l'oïstodoche (IV[e] série, pl 24, fig. 4). Sa longueur était de 19 pouces environ. On l'avait orné de reliefs repoussés, représentant une chèvre sauvage terrassée par un tigre, un cerf attaqué en face par le griffon de Panticapée et par derrière par le lion de Phanagorie : le cerf

était l'emblême de la ville de Diane, de Cherson. Un cheval marin remplissait la partie la plus large de la plaque et un masque, l'autre extrémité. Au-dessus de la queue du tigre, on lit ce mot grec ΠΟΡΝΑΧΟ, ciselé dans le métal.

A mon avis, l'artiste a voulu mettre sur son ouvrage son nom, qui se répète fréquemment sur les inscriptions de Sindique aujourd'hui Anapa, et de Panticapée, mais sous une forme plus récente ΦΑΡΝΑΚΟC. Quelques personnes ont supposé qu'au contraire, c'était le nom du roi *Pharnace*, fils de Mithridate. L'ensemble des objets que je viens d'énumérer et surtout la suite de ma description, peuvent bien nous faire croire à la tombe d'un roi; mais ce n'est pas celle de Pharnace, on n'aurait pas mis son nom là dans un petit coin perdu et sans aucune marque de respect.

On pourra se faire une idée de la forme d'un *oïstodoche* scythe par le relief fig. 1 qui est sur la même planche. La première et la troisième figures de droite le portent suspendu à la ceinture, sur le côté gauche. L'arc est dans son fourreau, sur lequel on a pratiqué une seconde poche plus étroite pour les flèches; c'est spécialement sur cette partie que s'adaptaient les ornements en or ou en argent, dont les guerriers embellissaient leur carquois.

Mêlée à ces armes, se trouvait encore une

botte en bronze, dont la pareille était déposée à droite du roi, vis-à-vis de la tête.

Toujours dans le même compartiment, mais à la hauteur de la tête du roi, l'on trouva dans l'angle extérieur cinq petites *statues* en *electrum*. J'en ai fait graver deux (IVe série, pl. 21, fig. 4 et 5). La figure 4 représente deux personnes qui s'embrassent en serrant étroitement une corne d'hydromel. Ce vase rappelle celui que tiennent des deux mains toutes les statues ou *babas* qui couronnent une partie de la Russie méridionale (IVe série, pl. 31, fig. 6). Peut-être me trompai-je sur le contenu de la corne. L'autre figure qui tient une bourse de la main droite et je ne sais quel instrument de la gauche, est un *Mercure* qui rappelle celui des Celtes.

M. de Stempkovsky avait reconnu l'Hercule scythe dans l'une de ces divinités; leur présence est très-extraordinaire dans ce tombeau. Leur costume rappelle les habits slaves et tatares, entre autres la robe de peau de mouton que les Tatares appellent *toun* ou *térétoun*, les Russes *touloup*, les Polonais *kozuch*, qui était l'habit scythe que l'on retrouve dans les plus anciens monuments (1). Cette robe dont la toison est intérieure, ou qui n'est bordée que d'une bande de pelisse par devant et par en bas, est taillée à

(1) *Imperium orientale*. Bandurii et J. Potocki.

toutes espèces de longueur, depuis la camisole tatare et la *katsaveïka* slave, jusqu'à la longue robe de peau de mouton du paysan russe. Ces différentes tailles sont toutes visibles dans mes dessins tirés de ce tombeau : on la voit très courte pl. 24, fig. 8, plus longue fig. 6 et 7. On reconnaît le vrai *sermedje* lithuanien et le *tchok* tcherkesse, fig. 1.

Tel était l'ensemble du sarcophage du roi ; tout autour de lui étaient déposés sur le pavé les objets qui complétaient l'ameublement de sa tombe, où l'on n'avait rien oublié de ce qui pouvait servir aux besoins de la vie matérielle. Car à ses pieds, une main prévoyante avait placé trois grands *chaudrons* en bronze coulé (IVe série, pl. 22, fig. 6 et 7). Deux sont ovales ou oblongs, le troisième est sphérique ; chacun repose sur un pied cylindrique dont la base élargie est munie de trois crampons, pour l'assujettir sur le sol. Ces trois vases avaient été souvent au feu et avaient servi de vase à cuire ou de marmite ; car une suie épaisse les recouvrait encore. L'intérieur était rempli d'os de mouton, chacun avait deux anses (1).

(1) Chaudron ovale : haut. 15 pouces 3 lignes, long. 20 p. 6 l., larg. 12 p. 6 l., prof. 11 p. 3 l. Chaudron sphérique : haut. 17 p. 6 l., larg. 16 pouces, prof. 12 p. 6 lig.

Un autre vase de forme oblongue remplissait l'angle de la porte en entrant ; il était en bonze et à demi-enterré ; il avait aussi servi à la cuisine, à en juger par les os de mouton dont il était rempli et par le pied qui le supportait ; il avait aussi deux anses (1).

Après la cuisine du roi, venait sa *provision de vin*, ses *cratères* et ses *coupes*. Le vin était contenu dans quatre *amphores* en argile, de petite dimension, placées debout contre la muraille à droite. On ne trouva dans ces vases qu'un dépôt terreux. Sur l'anse de l'un, on lisait ΘΑΣΙ et dessous ΑΡΕΤΩΝ ; au milieu on voyait un poisson. Ce vase renfermait du vin de Thase, qui devait avoir une certaine vogue, à en juger d'après le nombre d'amphores portant ce nom, déposées dans les tombeaux.

Deux grands *cratères* étaient naturellement placés auprès des amphores, car on buvait du vin mêlé avec de l'eau dans des cratères chez les Scythes (2). Le premier, le plus rapproché de la porte, était en argent et avait 17 pouces 8 lignes de diamètre ; il reposait sur un pied fort bas n'ayant que 10 lignes de hauteur. Le fond avait

(1) Haut. avec le pied, 21 p. 5 l., long. 26 pouces, larg. 16 p. 3 lig.

(2) Hérodote et le comte J. Potocki, *Voyage dans les steppes d'Astrakan*, etc. II, 169.

beaucoup souffert par l'oxidation. Il contenait quatre *vases à boire ;* l'un était un petit pot en argent assez bien conservé, le second du même métal ressemblait davantage à une tasse (IVe série, pl. 23, fig. 1); les deux autres aussi en argent simulaient des cornets à boire, d'un fort beau travail (IVe série, pl. 22, fig. 2 et 3) : l'un d'eux est terminé par un buste de bêlier, dont la tête ressemble à celle qui fait type sur une ancienne médaille de Panticapée (1).

Le second cratère en bronze, avec des anses d'une jolie forme, avait 16 pouces de diamètre et contenait aussi quatre coupes ou vases à boire en argent (IVe serie, pl. 23, fig. 2, 3, 4, 5 et 6, de grandeur naturelle). Le plus grand vase, fig. 6, est orné de ciselures dorées, où l'on reconnaît fort bien les oiseaux et les poissons de la Mer Noire et du Bosphore Cimmérien. A droite un *canard* plonge et avale une proie qu'il a saisie ; sous lui nagent un *labre* (*labrus*) et un *esturgeon* ; plus loin un *cormoran* les ailes étendues a saisi au vol un petit poisson que M. Agassiz n'a pu spécifier.

Le second vase, fig. 5, est plus petit, mais la forme est la même; comme le premier, il n'a pas de pied, et la partie inférieure est presque celle d'une sphère avec un col élargi par le bord. On

(1) Cabinet de M. Allier de Hauteroche, pl. II, fig. 10.

voit que ce n'était que des coupes à faire circuler et non à poser sur la table. Les ciselures en relief sont une variante du sujet figuré sur la plaque de l'*oïstodoche*. Le milieu dont j'ai donné le développement, pl. 24, fig. 2, est occupé par le combat du sanglier prêt à succomber sous la griffe d'un lion. A droite, un bouquetin du Caucase (*Touri* des Russes, *Capra ibex* Güld. — *Capra Caucasica* Schinz) est terrassé par deux griffons de Panticapée qui l'attaquent par devant et par derrière. A gauche, le cerf de Cherson (1) subit le même sort, déchiré par un lion, pendant qu'un guépard femelle (*Felis jubata*), la gueule béante, est sur le point de lui serrer la gorge.

Les ciselures du troisième vase (pl. 23, fig. 4, et pl. 24, fig. 3) sont presqu'une répétition du relief du vase précédent. La scène du cerf égorgé par un lion et par un guépard femelle en fait le principal ornement.

Le rôle que jouent le *sanglier*, le *cerf* et le *bouquetin* au milieu des *griffons* et des *lions*, confirme l'explication que j'ai donnée de ces scènes allégoriques ; car il y a intention manifeste dans ces reliefs. Le *lion* de Phanagorie et le *griffon* de Panticapée ne sont pas représentés

(1) Le *cerf* paraît plus souvent que la *biche* sur les médailles de Cherson.

toujours victorieux sans intention, tandis que le *cerf* de Cherson, le *bouquetin* du Caucase (1) et le *sanglier* du Kouban sont sans cesse terrassés et vaincus par eux.

Le quatrième vase en argent ressemblait à une tasse avec un pied, deux anses et un couvercle (IV[e] série, pl. 23, fig. 2 et 3). Sur le bord de la tasse était gravé le mot ΕΡΜΕΩ, qu'il est difficile de traduire autrement que par : « *je bois à Mercure* » : ὁ ἑρμῆς, était en effet la dernière coupe et la dernière libation d'un festin, portée en l'honneur de Mercure. Le couvercle était orné d'arabesques ciselées et dorées, fig. 2.

Au-delà des cratères et des amphores venait l'*arsenal* du roi, composé de deux lances et de plusieurs faisceaux de flèches déposés le long de la muraille : il ne restait que les fers et les pointes. Ces dernières, dessinées pl. 22, fig. 8, sont en bronze, triangulaires et munies de trois barbillons aigus qui empêchaient de les retirer des chairs : le bois en était très-mince et très-léger. Cette forme de flèches est celle qu'on retrouve dans les monuments scythes du midi

(1) Ne perdons pas de vue que l'antique Colchide, qui fait partie, par conquête, du royaume du Bosphore, s'appelait *Kadzaria*, et que ce nom venait de *Kadzaro*, un bouc.

de la Russie, à Simféropol, à Tchéhérin. La hampe des lances avait 15 pouces de long.

Entre ces amas de flèches et le sarcophage, on aperçut bientôt un second cadavre couché sur le pavé, sans sarcophage et en grande partie recouvert de terre, mais orné si richement, qu'il fut impossible de méconnaître *la femme du roi* qui l'avait accompagné dans sa dernière demeure. Elle était couchée dans le même sens que le roi, et sur son front reposait une *mître* semblable à celle du roi. La plaque en *electrum*, qui le terminait, témoignait d'une main habile; quatre femmes, costumées à la grecque, sont assises au milieu de guirlandes de *loto*, dont les tiges figurent les siéges et les dossiers (IV[e] série, pl. 20, fig. 1). Quatre masques de lions formaient, de chaque côté, les bords par où la plaque se rejoignait pour former le haut du bonnet, qui n'avait que 2 $\frac{1}{2}$ pouces de diamètre. La mître par le bas était bordée d'un bandeau ou diadême en or, large de 1 pouce 8 lignes, et orné dans toute sa longueur de petites rosettes émaillées.

La reine portait à son cou, comme le roi, un *grand collier* à extrémités mobiles, qu'on mettait en passant par dessus la tête et qui était l'apanage des personnes de distinction. Au lieu de cavaliers, celui-ci était orné, par les bouts, de deux lions couchés. Outre cet anneau, elle

avait encore au cou un autre *collier en filigrane* ou fils d'or, auquel étaient suspendus par de petites chaînettes en même métal, de petits flacons en or fin, comme ceux du médaillon, pl 20, fig. 3.

Cinq *médaillons* d'un travail parfait et de différentes grandeurs descendaient jusque sur sa poitrine, liés entre eux par de petites chaînettes pareilles aux premières, et par de petits flacons plus allongés que ceux du collier. Ils sont émaillés de bleu et de vert, comme d'autres objets que j'ai décrits.

Les deux plus grands de ces médaillons (pl. 20, fig. 3) représentaient des Minerves grecques, mais travaillées évidemment à Panticapée, comme l'indiquent les griffons ciselés sur les ailes de son casque. Les attributs de Minerve, outre le hibou et pégase ailé, sont les serpents de Méduse qui devraient orner son bouclier, un sphinx ailé (1) comme celui des bracelets du roi, et une garniture de têtes de biches sur la visière du casque. L'arabesque qui entoure le médaillon est aussi émaillée.

On découvrit au pied du cadavre un *magnifique vase* en *electrum* (pl. 22, fig. 1), ressemblant assez pour la forme et pour la grandeur à ceux qui étaient dans le second cratère,

(1) On pourrait croire aussi que c'est une syrène.

excepté que celui-ci a un pied. Je suppose qu'il contenait des parfums, avec d'autant plus de probabilité, que nulle part on n'a trouvé de lacrymatoires si essentiels dans les autres tombeaux. D'ailleurs ce vase, par sa position isolée aux pieds de la reine, n'annonce pas d'autre destination.

J'ai dit qu'il était magnifique; on en jugera par les ciselures développées pl. 24, fig. 1 : les détails en sont du plus grand intérêt pour l'art et pour l'histoire. Quatre groupes de figures se succèdent comme autant d'épisodes d'une même histoire, dans laquelle le personnage qui joue le principal rôle reparaît trois fois.

Dans le premier groupe, en commençant de gauche à droite, on le voit assis, les deux mains et la tête appuyées contre sa lance, prêtant une attention sérieuse au rapport que lui fait un guerrier. Au bandeau royal on reconnaît le roi, vraisemblablement celui qui a été déposé dans le tombeau. Son costume est complétement scythe; il a les pantalons étroits, les bottines et le *tchok* que j'ai décrits plus haut. Le guerrier qui lui fait un rapport est aussi un Scythe, agenouillé devant lui, habillé comme ceux des vases étrusques, et armé de la lance et du bouclier. Ni l'un ni l'autre n'ont l'oïstodoche guerrier; leurs cheveux sont longs et épars

sur leurs épaules ; mais le porteur de nouvelles n'a pas de diadême ; il porte le *bachelik* du Caucase ou *bonnet phrygien*, ou mieux encore le bonnet lithuanien, qui depuis des siècles garde cette forme chez le peuple. La figure qui suit tourne le dos au narrateur, et, appuyée sur un genou, elle est très-occupée à tendre un arc, que je suppose être celui du roi ; car ce guerrier porte le sien à son côté. On se prépare à la guerre.

Et cette guerre, elle a eu lieu ; on en voit les fruits, car le roi a été cruellement blessé. On le reconnaît dans cette figure souffrante à moitié assise, à moitié agenouillée, à laquelle une espèce de *mage* scythe arrache une dent au côté gauche de la mâchoire. En examinant le crâne du roi déposé au musée, j'ai vu qu'effectivement la mâchoire inférieure à cette place présentait les marques très-apparentes d'une blessure avec fracture qui aurait emporté plusieurs dents ; car il manquait deux grosses dents et une troisième, plus courte que les autres était attaquée d'une maladie qui avait fait enfler la mâchoire.

Le quatrième épisode représente encore le roi blessé à la jambe ; un guerrier la lui panse avec des bandelettes.

On remarquera que les pantalons et une partie du tchok sont recouverts de figures qui ont

l'air de broderies. Ce sont de petites plaquettes en or et en électrum cousues sur les vêtements. Les *Aorses* des rives du Tanaïs portent de l'or sur leurs habits, dit Strabon (1).

Ces plaquettes sont frappées ou repoussées comme les bractéates, percées de trous sur les bords, pour les coudre, et représentent une variété infinie de sujets. Le tombeau du roi en a fourni de riches exemples.

En examinant attentivement le pourtour du caveau, on s'aperçut, en effet, que le pied des murailles était jonché d'une multitude de ces plaquettes. Les parois offraient les indices des chevilles en bois, auxquelles on avait suspendu la riche garde-robe des deux grands personnages; elle était tombée par lambeaux et on ne retrouva que des tas de poussière, mêlée de petites plaques qui furent recueillies avec soin; le plus grand nombre de ces plaques adoptent des formes de triangle, de rosaces de différentes grandeurs, sans aucun relief. Sur d'autres sont imprimées de belles têtes de femmes ou de divinités, des figures d'animaux comme griffons, lions, lièvres, renards, etc., de formes très-variées. J'ai représenté quatre de ces plaquettes, intéressantes comme complément à l'ethnologie scythe (pl. 24, fig. 5, 6, 7 et 8).

(1) Strabo, lib. XI, p. 486, éd. Bas. Traduction de J. Potocki : *Voy. dans les steppes d'Astrakan*, t. II, p. 103.

En effet, la fig. 5, qui représente des femmes, prouve que si les hommes portaient alors le costume caucasien, il en était de même des femmes de cette époque, dont le long voile ou *tchadra* paraît être du même genre que celui que les femmes caucasiennes portent encore. La robe est flottante. L'une des femmes porte de la main droite un gobelet, et de l'autre une clef.

La plaquette fig. 7, représente deux archers scythes dos à dos, prêts à lancer leurs flèches.

Les fig. 6 et 8 sont celles de deux chasseurs scythes à cheval, poursuivant le lièvre. De la main gauche, ils tiennent les rênes, et de la droite, ils lancent le javelot.

A côté du corps de la reine on trouva encore deux bracelets d'or avec des bas-reliefs sur deux rangs, c'est-à-dire 6 figures sur chaque bracelet, dont la largeur est de 3 $\frac{1}{3}$ pouces.

Puis autour de la tête, on avait déposé six couteaux à manche d'ivoire dont les lames, par leurs formes, ressemblaient à des instruments de chirurgie. Un septième couteau (pl. 20, fig. 5), avec un manche en or et des reliefs, était mêlé parmi les premiers.

Un miroir en bronze, avec une poignée plaquée en or et ornée du griffon qui poursuit le cerf en relief, faisait encore partie des objets qui entouraient la reine.

On comprend que suivant les mœurs scythes, la reine avait été étranglée pour être déposée dans la tombe de son mari, et pour compléter les usages scythes, il fallait aussi découvrir le *serviteur du roi :* on le trouva effectivement couché en travers sur le caveau, le long de la muraille du sud, et autour de lui un assez grand nombre de plaquettes en or. Son casque et ses jambars en argent, fortement oxidés, étaient déposés avec les os d'un *cheval* dans un enfoncement de deux pieds en carré, qui occupait l'angle S. O. du caveau.

Parmi les débris qu'on retira de ce caveau, il se trouva plusieurs morceaux très finis de bois, qui appartenaient à des *instruments de musique*, la seule chose qui manquât pour rendre l'établissement complet. Plusieurs de ces morceaux offrent des dessins faits à la pointe, d'un travail exquis. On y voit un quadrige, une femme tenant un casque à la main, une esclave avec un grand vase offrant à boire à un cheval, des femmes assises, etc. Plusieurs de ces figures sont découpées; les costumes sont grecs.

Si tout ce que nous avons vu des objets qui ornaient le tombeau porte plutôt l'empreinte des idées scythes, des costumes et des usages de cette nation, il n'en est pas de même des ornements et des peintures du sarcophage, en bois d'if, dont la parfaite conservation m'a pro-

curé l'avantage de contempler une peinture sur bois, qui avait résisté à vingt et quelques siècles (pl. 25 et 25 *b*).

Ces *peintures* recouvraient les panneaux du tour du sarcophage. Le principal sujet est entièrement grec et prouve que si l'on a enterré un roi entouré d'un luxe scythique, ce sont des Grecs et des artistes de cette nation qui ont travaillé à ses funérailles. Deux victoires montées sur des quadriges, tournées l'une contre l'autre, remplissent les deux extrêmités du tableau, dont sept figures grecques, dans différentes positions, occupent le milieu, trois femmes et quatre hommes. Une oie et un cygne sont mêlés à ces figures, toutes représentées comme très-agitées, courant, gesticulant, etc., avec des expressions de joie, que justifie l'approche des deux chars de triomphe : les têtes avaient été presque toutes rongées. Les quadriges sont attelés de quatre chevaux blancs, dont deux sont mouchetés. Sur la frise qui emboîtait le panneau par-dessus, l'artiste avait représenté des guerriers tirant de l'arc.

En examinant attentivement ce genre de peinture, voici ce que j'ai pu comprendre de la manière dont elle avait été faite, et des couleurs qu'on avait employées.

La teinte des bras et des pieds des femmes, comme dans les peintures égyptiennes, diffère

de celle des hommes, et l'on ne s'est même pas servi des mêmes couleurs. La teinte des femmes est d'un rose fait avec du rouge et du blanc, comme les couleurs de Nuremberg. Celle des hommes est chair, comme s'ils avaient été brûlés par le soleil.

Le fond sur lequel on a appliqué les peintures est d'un léger violet. On a ébauché dessus les dessins avec une couleur brune semblable à du bistre, qui perce souvent à travers la couleur appliquée et lui tient lieu d'ombre. On jugera de la nature de l'esquisse et des contours par la planche 25 *b*, qui est un fac simile en grandeur naturelle d'une peinture d'un des côtés du sarcophage (1).

Le vert employé partout est du vert-de-gris.

Le bleu est azuré.

Des deux rouges qui se remarquent sur les costumes, l'un est fait avec de la craie rouge broyée, l'autre avec du cinabre.

Le rouge des ailes des victoires est du carmin.

Le brun du char est de la terre d'ombre.

Le bois, avant de commencer la peinture,

(1) L'on y retrouve encore le griffon et le guépard (*Felis jubata*), si souvent répétés sur les reliefs décrits plus haut. J'ignore comment l'idée est venue aux artistes grecs de dessiner cette espèce de tigre de patrie si éloignée ; car M. Agassiz dit qu'on ne peut mettre l'espèce en doute.

avait été passé à la chaux ou au gypse, qui paraît avoir donné à quelques - unes des couleurs, comme au rose, au violet, cette teinte blanchâtre de céruse qui se mêle à la couleur.

Il est fâcheux qu'on n'ait pu conserver le caveau, le côté du nord s'étant écroulé deux jours après l'exploration. Mais avant que le désastre arrivât, il s'était passé plusieurs faits qu'il est important de faire connaître pour bien juger de ce tombeau.

Le jour où il fut ouvert, les notables qu'on y envoya furent occupés à en faire le plan, et à relever la position de chacun des objets qu'ils y trouvèrent. Cela leur prit toute la journée, pendant que deux soldats gardaient les abords du vestibule.

Ces messieurs crurent avoir achevé vers le soir leur besogne; mais pour plus de précautions et afin de pouvoir faire de nouvelles perquisitions le lendemain, les sentinelles continuèrent à garder leur poste, avec la consigne de ne laisser pénétrer personne. Mais la foule qui s'était portée au tombeau la nuit par curiosité était si grande, que les sentinelles ne purent la repousser. On pénétra dans le caveau, où l'on fouilla partout, et c'est alors qu'on découvrit cette multitude de plaquettes en or qui jonchaient le pavé.

Pendant qu'on était ainsi occupé à fouiller et

à se disputer les dernières dépouilles, on s'aperçut que le caveau résonnait comme s'il était creux par-dessous : on leva les dalles du carré creux au coin du pavé et on trouva en effet un second tombeau beaucoup plus riche que le premier, et d'où sont provenues les masses d'or qui circulaient encore à Kertche lors de mon séjour. Il n'y avait pas une femme grecque qui ne portât quelque objet de ces fouilles comme objet de parure, surtout comme boucles d'oreille. L'on évalue à 120 livres pesant d'or la valeur des objets qui ont été trouvés dans les deux tombeaux; cela me paraît exagéré. Il en est revenu environ 15 livres pesant au gouvernement ; le reste a été dispersé.

Dans ce pillage, le vandalisme a été poussé à son comble; car l'on s'arrachait les objets, et pour se mettre d'accord, l'on partageait à coups de hache les plus précieux : tel fut le sort du bouclier en or qui faisait partie du caveau inférieur, et que le gouvernement a pu racheter en partie, pièce par pièce, au poids de l'or. J'ai fait dessiner, pl. 21, fig. 2, ce qu'on a pu retirer; la beauté du dessin fait vivement regretter ce qui manque, et à juger par la courbe du bord, on n'a ici qu'une minime partie du tout. Il paraît que la plaque d'or était si grande, qu'elle recouvrait toute l'étendue d'un vaste bouclier.

Une femme habillée à la grecque, et qu'on

prendrait pour une *furie* à voir sa longue chevelure emportée par la tempête, tient de ses mains la lance et le flambeau : des *loups* dont l'un porte un *labre* (labrus) dans sa gueule, l'entourent et achèvent la peinture de cette terrible divinité.

Sans inscription, sans médailles, qu'est-ce qui servira à nous fixer sur le nom du personnage royal qui a été enseveli ici, quand d'ailleurs l'histoire des rois du Bosphore est si peu connue? Ce n'est qu'à force de suppositions et de comparaisons qu'on pourra y parvenir.

En parcourant les suites de médailles qu'on possède des rois du Bosphore, on est d'abord fort étonné de trouver si peu d'analogie entre les costumes et les armes qui y sont représentés et ceux qui ornent les figures de ce tombeau.

De 225 de J.-C., date de la mort de Reskouporis jusqu'à la chute du royaume du Bosphore, la gravure est tellement dégénérée, que les figures des rois et des empereurs tant sur les monnaies en or que sur celles en cuivre, deviennent de grossiers hiéroglyphes, et dans une suite de cinquante médailles connues qui appartenaient à cette époque de 522 à 624 du Bosphore (225 à 327 de J.-C.), il ne s'en trouve par une qui offre les moindres traces d'un dessin artistique et correct. Ainsi notre tombeau n'est pas de cette époque.

De Polémon Ier, en 14 avant J.-C. jusqu'à Reskouporis III en 225 de J.-C., le dessin, les emblêmes, le costume, les armes sont tous romains; pas une trace de ce que nous trouvons dans les reliefs du tombeau : la tête du roi et le cou sont nus, ou un simple bandeau tient lieu de diadême, et le manteau romain est agrafé sur l'épaule. Le bouclier est rond et l'*oïstodoche*, si fréquent dans les époques précédentes, ne reparaît plus du tout. La barbe longue et les cheveux longs qui reviennent à la mode avec Roïmétalke en 136 de J.-C., seraient la seule analogie; elle ne s'étendrait sur rien autre.

Du grand Mithridate à Assandre, c'est-à-dire pendant le dernier siècle avant notre ère, nous avons une longue chevelure, mais point de barbe, une dynastie qui a pu porter la mître et qui a adopté quelques-uns des emblêmes du tombeau, pégase, le carquois, le cerf; mais le cerf paissant de Mithridate n'est point le cerf terrassé des reliefs; d'ailleurs Mithridate a été enseveli à Sinope, et nombre de raisons repoussent l'idée que ce soit Pharnace.

C'est donc à l'époque antérieure à Mithridate qu'il faut faire remonter ce tombeau, et si là tous les caractères nous manquent, ici tout concourt à rendre la chose très-vraisemblable.

La première raison qui vient à l'appui de cette

supposition est la lettre Γ qui se trouve plusieurs fois répétée sur les reliefs, et qui chaque fois a un jambage plus court que l'autre, forme qui disparaît complétement avant le grand Mithridate. Elle se trouve répétée entre autres sur un grand vase en electrum (pl. 22, fig. 5) de forme énigmatique, trouvé dans le tombeau. Il représente un cerf couché. Sur ses flancs sont ciselés un griffon, un *bélier ammon*, un lion, un chien tournant la tête (1), qui tous reparaissent sur les plus anciennes médailles de Panticapée (2); sur le cou se trouve ΓAI, qui peut être le monogramme de Pairisades.

Secondement, les deux médaillons de Minerve avec ses attributs, d'un si beau travail, ne peuvent appartenir qu'à une époque où les rois du Bosphore se faisaient gloire d'une alliance avec Athènes, et même d'être citoyens de cette ville, tels que Leucon, Pairisades Ier, Eumêle. Plus tard, on ne voit pas le moindre rapport entre cette ville et les rois du Bosphore successeurs de Mithridate.

D'ailleurs il n'existe pas trace de l'influence romaine ou de l'art romain dans aucune partie

(1) Le chien tournant la tête paraît sur une médaille d'Eumêle.

(2) Panticapée n'a pas frappé de monnaies particulières sous la domination romaine : le droit de battre monnaie appartenait aux rois du Bosphore.

du tombeau. La construction même du tombeau prouve qu'il est très-antique, puisqu'on n'avait pas eu assez de confiance dans la solidité de la voûte égyptienne et qu'on avait eu l'idée de la soutenir par des soliveaux et des poutres, dont on avait même fait le dessus de la porte, ce qui a entraîné l'écroulement du tombeau. On n'a pas trouvé de pareils moyens employés dans d'autres tombeaux plus récents.

L'on m'objectera que les costumes scythes ne cadrent guère avec l'idée d'en vêtir des archontes du Bosphore : il est cependant très-probable que l'habit scythe fut très en vogue sous les *Leuconides*, puisqu'on voit la plupart des personnages représentés sur les vases étrusques de Panticapée porter ce costume. Je dirais même qu'il devait être dans l'ordre des choses de voir ici régner les mœurs et les costumes scythes à côté du culte grec.

Les Scythes qui avaient envahi l'Asie centrale, détruits par la ruse de Cyaxarès, en 605, revinrent en petit nombre, espérant rentrer dans le territoire qu'ils avaient abandonné sur les rives du Bosphore; mais ils furent reçus par les enfants que leurs femmes avaient eus de leurs esclaves, pendant la longue absence de leurs maris. Repoussés de toutes parts, ils renoncèrent à passer par le Bosphore Cimmérien, et faisant le tour de la Mer d'Azof, ils crurent for-

cer les rebelles dans leur retraite au fond de la presqu'île de Kertche : ils traversèrent l'isthme de Pérékop et la presqu'île Taurique; mais leurs esclaves qui les avaient prévenus, avaient élevé un rempart en terre depuis la Mer d'Azof jusqu'à la chaîne taurique. Les Scythes désespérés eurent recours au fouet qui épouvanta si fort les esclaves qu'ils prirent sur-le champ la fuite, et les Scythes rentrèrent tranquillement en possession de leurs domaines, que les esclaves sindes cultivèrent pour eux. Les anciens Sindes de la presqu'île de Kertche étaient donc les habitants ou le peuple de la presqu'île de Kertche et de l'île de Taman, race mélangée de Méotes, avec les restes de la population kimmérienne, les habitants les plus anciennement connus de la Tauride. Les *aristocrates* du pays étaient les Scythes, qui prélevaient les tributs.

Ce fut chez ce peuple sinde, gouverné par les Scythes, que les Milésiens vinrent fonder les colonies de Panticapée, Nymphée, Theudosie, Phanagorie, Képos, etc., une soixantaine d'années après le retour des Scythes.

Ces colonies dépendirent d'abord directement de la métropole, payant quelque tribut pour leur établissement sur un sol étranger. Le commerce et l'industrie les enrichissant et les rendant plus populeuses, elles purent prétendre à une position plus indépendante : c'est ainsi que

Panticapée fut gouvernée par ses propres magistrats, les *archéanactides* qui demeurèrent à la tête de la municipalité de 480 à 438 avant J.-C.

Mais à côté de ces magistrats, il existait dans le Bosphore d'Europe et dans celui d'Asie, un pouvoir scythe ou maéte indigène, que l'ambition porta à s'assujettir des villes grecques. En 437 avant J.-C., un certain *Spartocus* s'empara du pouvoir à Panticapée, et remplaça les archéanactides. Pour ne pas effaroucher les Grecs que la royauté aurait effrayés, il ne prit que le titre d'archonte du Bosphore (c'est-à-dire Panticapée et Phanagorie), tandis qu'il prenait le titre de roi des pays qui entouraient les colonies et qui étaient son patrimoine.

Les colonies conservèrent leurs formes municipales, qui rappellent les bourgeoisies suisses et les villes impériales d'Allemagne, pendant 402 ans, jusqu'à Assandre qui prit le titre de roi du Bosphore en 36 avant J.-C.

Sous ce premier archonte et sous son successeur *Seleucus*, le rempart du Mont d'Or était la limite du territoire de Panticapée, et Nymphée, la colonie la plus voisine, était au pouvoir des Athéniens. La trahison d'un certain Gélon, grand-père maternel de Démosthènes, ouvrit les portes de Nymphée à *Spartocus II*, en 410 avant J.-C., et les Athéniens en furent dépossédés.

Satyrus I, fils de Spartocus II, fut néanmoins grand ami des Athéniens; ce fut lui qui agrandit le royaume sur la côte d'Asie : il fut tué au siége de Theudosie, et j'ai dit que Strabon rapporte que le tumulus du Koukouoba fut érigé en son honneur.

Leucon I, fils de Satyrus, fut reçu citoyen d'Athènes et prit Theudosie, à laquelle il laissa son administration municipale.

Pairisades I, fils de Leucon, agrandit encore la puissance du Bosphore par ses guerres glorieuses dans la Chersonèse taurique et en Asie; une partie de la chaîne taurique et des vallées du Caucase lui obéirent (1). Il m'est impossible, dans la crainte d'allonger un texte déjà si étendu, d'entrer dans les détails du règne de ce roi. Seulement il y a quelque vraisemblance que son esprit de conquête l'aura engagé à s'emparer de Cherson, quoique l'histoire ne fasse mention que de ses guerres contre les Scythes de la Chersonèse taurique. Mais parmi les médailles de Cherson, publiées par Sestini, musée Chaudoir, tab. I, fig. 5 et 6, l'on en trouve deux qui rendent le fait probable. L'une a d'un côté une tête de roi, ceinte du diadême, avec ces trois lettres XÉP, et au *revers*, une Diane avec le monogramme ΧΡ : la seconde ressemble à la

(1) Voyez l'inscription que j'ai citée plus haut.

première, à l'exception d'un astérisque placé devant le front du roi.—Ce monogramme, avec la tête du roi, ne peut être que celui de Pairisades I, dont les médailles de Panticapée, très-rares du reste, offrent aussi la tête, et pour revers un aigle, un astérisque, un sceptre et le monogramme ΠΑΡ.

Rien n'empêche à mon avis que Pairisades, roi du Bosphore, n'ait conquis momentanément Cherson, qui plus tard se soumit volontairement à Mithridate, toujours pour trouver un appui contre les Scythes de la Chersonèse taurique (1).

Diodore rapporte l'histoire tragique des trois fils de Pairisades, *Satyre*, *Eumêle* et *Prytan*, qui tous périrent de mort violente. *Satyre*, l'aîné, voulant apaiser la révolte d'Eumêle en Asie, fut blessé au bras dans un combat et mourut la nuit suivante. Le corps, remis à Prytan, fut conduit à Panticapée, et il fut enseveli dans le tombeau de ses pères avec toute la magnificence imaginable. Ainsi les rois Leuconides du Bosphore avaient une tombe de famille.

(1) Si cette explication n'était pas reçue, on pourrait expliquer la présence du *cerf* dans les reliefs en le regardant comme l'emblême des Tauro-Scythes, qui possédaient chez eux le principal et le plus ancien sanctuaire de Diane, sur la montagne de l'Aïoudagh, sur la côte méridionale de la Crimée.

Prytan fut tué à Képos, près de Phanagorie, dans une révolte contre son frère Eumêle, qui, pour n'avoir plus d'ennemis, fit massacrer les femmes et les enfants de ses frères et tous leurs partisans.

Six ans après, *Eumêle* lui-même périt misérablement sous les roues de son chariot, qui l'écrasa un jour qu'il se rendait à un sacrifice, et que ses chevaux prirent le mors aux dents.

Spartocus IV, fils d'Eumêle, succéda à son père et régna jusqu'à l'an 284 avant J.-C. Il est connu par des inscriptions.

Pairisades II, fils de Spartocus IV, régna longtemps sans qu'on connaisse l'époque de sa mort, ni la suite de ses successeurs jusqu'à Mithridate.

Lequel de ces rois remplit le mieux les conditions voulues du tombeau?... A mon avis c'est ou *Leucon* ou *Pairisades I*, quant aux allégories des reliefs. Mais comment décider la chose, quand on n'a nulle idée de ce qui a été trouvé dans le tombeau inférieur, qui seul pourrait nous éclairer!

Je m'en tiendrai seulement à ce simple énoncé : ces tombeaux appartiennent à des Leuconides, tant par les costumes, les emblêmes, les scènes allégoriques, la forme des lettres, l'architecture, etc.

Musée de Kertche.

Une telle profusion d'antiquités importantes demandait la fondation d'un musée, et cependant ce ne fut que très-tard qu'il vint à l'idée des habitants de Kertche de songer à une institution pareille. Le gouvernement jusqu'alors avait désigné pour entrepôt des objets trouvés sur le sol de Panticapée, le soi-disant Musée de Théodosie, où l'on déposa en effet plusieurs inscriptions et reliefs.

Enfin, MM. Dubrux, de Scassi, de Blaremberg, le général Potier, etc., sentirent la nécessité de garder à Kertche ce qui faisait la gloire des rois du Bosphore, et chacun donnant généreusement ce qu'il avait recueilli lui-même, on forma le noyau primitif d'un musée qui fut ouvert pour la première fois le 2 juin 1826. Le gouvernement le prit sous sa protection et loua *ad interim* une chambre de la maison de M. Dubrux, qu'on disposa aussi bien que la place le permettait. Jusqu'en 1833, il n'y eut pas d'autre musée, et M. Dubrux en fut le conservateur. La place manquant, on déposa les grandes pièces dans la cour, où cet ensemble produisait un effet très-pittoresque.

En 1833, on profita de l'érection d'un corps-

de-garde qu'on venait d'achever et dont on pouvait se passer pendant quelques temps pour y transporter les collections, en attendant qu'on eût construit sur le sommet de la montagne de Mithridate, le bâtiment que le gouvernement avait décreté sur une très-ancienne proposition de M. de Scassi.

Aujourd'hui, le nouveau musée est achevé, Copie fidèle du temple de Thésée à Athènes, on peut juger de l'effet qu'il doit produire de tous les points du Bosphore, surtout quand ses masses imposantes, illuminées de la base au sommet des frontons, se reflètent dans les ondes, en face de son souverain, qui vient saluer la ville de Mithridate.

Ce musée demande un savant consommé pour mettre en ordre, pour classer, pour déchiffrer des monuments qui sortent presque tous de la routine grecque ordinaire; ici, sur les confins de la Scythie, du Caucase, des Sauromates, autres costumes, autres mœurs, autre style. Jusqu'à présent on a songé davantage à amasser qu'à digérer; ignorant même ce qu'ils possédaient, les conservateurs ont laissé gaspiller souvent les choses les plus précieuses : je ne citerai qu'un fait qui m'est personnel.

Dans un premier voyage en juillet 1832, j'avais remarqué trois crânes de forme extraordinaire; l'un était complet, avec la mâchoire

supérieure; les deux autres n'étaient que des fragments de la partie supérieure de la tête : ils étaient remarquables par l'élévation du front, ce qui avait donné l'idée à M. Dubrux d'en faire des crânes de macrocéphales. On les avait trouvés du côté de Iénikalé dans de très-anciens tombeaux, et je supposais avec plus de raison qu'ils venaient des Kimmériens. Je jugeai important d'en faire un dessin avec les mesures exactes; et comme je ne passai que deux jours à Kertche, je renvoyai jusqu'en automne mon entreprise.

Dans cet intervalle, M. le professeur Ratké, qui vit ces crânes, en fut frappé comme moi, et lorsqu'il fut de retour à Dorpat, il engagea l'académie de St-Pétersbourg à chercher à s'en procurer un.

Mais quand je retournai à Kertche, le plus beau des crânes avait disparu; inquiet, je m'informai de ce qu'il était devenu : un témoin oculaire me raconta que deux voyageurs étrangers l'avaient obtenu de M. Dubrux, moyennant 100 roubles en assignats, et que l'un d'eux l'avait destiné au musée de Munich. Je fus très-affligé de cette spoliation, qui fut bientôt remarquée; car l'académie avait écrit pour demander l'un des crânes, et quand le nouveau conservateur, successeur de M. Dubrux, voulut les chercher, il ne trouva que les deux frag-

ments dont on ne voulut pas se défaire. J'ai écrit ces détails pour que ce conservateur sache où est son crâne, et pour qu'il n'accuse pas des innocents, comme il est très-porté à le faire.

J'ai décrit à leur place la plupart des monuments qui se trouvent au musée. Après les inscriptions et les trois torses de Cybèle, d'Hercule et d'Esculape, les tombeaux ou cippes avec bas-reliefs y forment une suite intéressante. J'ai dessiné, IVe série, pl. 26, fig. 5, l'un des plus complets par l'ensemble des objets. On a déposé aussi au musée quatre torses amenés de l'Asie mineure comme *lest* à Taganrok. M. le gouverneur de Stempkovsky les avait demandés pour Kertche; trois de ces torses sont d'un travail très-médiocre : le quatrième est celui d'une Junon en marbre de Paros; c'est le seul qui mérite quelque attention. Enfin les médailles que j'y ai vues n'étaient ni rares, ni nombreuses.

Excursion à Myrmekion, à Iénikalé, aux volcans de boue, etc.

Je fis un jour une excursion pour visiter la pointe de Iénikalé.

Après avoir traversé les tumulus de la quarantaine, du milieu desquels je dessinai la vue de Kertche qui est dans mon Atlas, je me rendis à

la quarantaine qui est à 4 verst de Kertche pour y visiter les ruines de Myrmékion. On appelle de ce nom un ensemble de constructions antiques qui ont été envahies en entier par le mur sanitaire du vaste établissement. Un petit promontoire qui s'avance dans la rade de Kertche en porte les restes les plus apparents. Un fossé avec un mur, coupant par une ligne arquée le promontoire, ferait supposer que l'acropolis ou la partie fortifiée de Myrmékion était là. Dans une première visite, je pris une construction circulaire très-solide en grosses pierres de taille semblable au tumulus rasé du Mont d'Or, pour un ancien temple; mais un hasard a fait connaître sa vraie destination. On voulut planter un mât et hisser un pavillon au milieu de la construction circulaire; des matelots chargés de l'opération, trouvant d'abord de la résistance pour enfoncer le mât, furent très-étonnés de le voir descendre tout à coup d'une longueur considérable. On eut l'idée de creuser, et l'on découvrit bientôt un double caveau, qui malheureusement avait été spolié depuis longtemps; mais on n'avait pu emporter un magnifique sarcophage en marbre blanc de Paros; son poids énorme n'avait pas permis de l'entraîner plus loin qu'à l'entrée du premier caveau, où on l'abandonna, non sans l'avoir mutilé d'une manière indigne.

Ce sarcophage a 8 pieds 3 pouces de long, 3 pieds de large, et 4 pieds 9 pouces de haut. Avec le couvercle, sa hauteur est de 8 pieds.

Le long côté qui forme la principale face du monument se trouve dans un état méconnaissable. On ne distingue à gauche qu'un groupe de trois personnes, dont la première est une femme assise en regard de deux hommes qui occupent l'extrémité du relief. Le plus rapproché de la femme est debout, en manteau et en chlamyde; il paraît vouloir partir, tandis que l'autre, habillé de même, semble écouter ce qui se dit.

A dos de la femme, c'est-à-dire en allant de gauche à droite, paraît une femme à genoux dont on ne trouve que la partie inférieure; après quoi vient une suite de pieds, d'après lesquels on devine qu'il y avait encore trois ou quatre personnes outre les quatre premières.

La base et la corniche sont semblables aux dessins, IVe série, pl. 26, fig. 2 et 7. Seulement aux angles, au lieu d'un lion et d'un renard, on a sculpté deux amours qui jouent.

Au revers du long côté, un génie placé au milieu soutient deux guirlandes de raisins et d'autres fruits. Au-dessus de chaque guirlande est un amour ailé, sur un char attelé de lions, les uns faisant face aux autres. Les deux extrémités du relief sont occupées par deux femmes dont

on a brisé les têtes, et qui semblent encadrer comme deux génies ces sujets si gracieusement exécutés. Les angles du soubassement sont remplis par un lièvre et par un chien.

Le côté étroit à gauche a été représenté IVe série, pl. 26, fig. 2. La figure principale est celle d'un roi, reconnaissable à son diadême, assis sur un siége recouvert d'une peau de lion. Il est aveugle, à moins que les creux des yeux n'aient été faits pour y placer des yeux de pierres précieuses. De la main gauche il retient son vêtement, et paraît tendre l'autre à un homme placé à côté de lui. Devant lui un guerrier tourné de face paraît prendre congé pour monter à cheval, tandis que derrière le roi, une autre figure en tunique s'avance en s'appuyant sur son épaule, comme pour écouter ce qu'il dit. La tête du roi seule est intacte; les autres ont disparu.

Le couvercle du sarcophage (IVe série, pl. 26, fi. 1) représente un divan grec, recouvert d'un tapis richement décoré, sur lequel un homme et une femme sont à demi-couchés; de leur bras gauche, ils s'appuient sur des coussins : les têtes ont été enlevées. Je ne doute pas que l'homme ne soit le roi du relief précédent : il a devant lui un livre fermé qui repose sur le coussin. Sa main droite repose tendrement sur l'épaule de la reine qui est devant lui; elle porte le

costume grec, et ses bras sont ornés de bracelets.

Le côté court est entièrement détruit.

Parmi les fragments dont le vandalisme a jonché le sol, j'en ai reconnu un que l'on ne sait comment faire cadrer dans ces reliefs : c'est une tête avec de petites oreilles de Satyre.

Le travail de ce monument est digne d'admiration, et je ne crois pas que le musée de Kertche possède rien de plus précieux. On est seulement frappé de la ressemblance étonnante qui existe entre ce sarcophage et celui de *Septime Sévère* (222 à 235 de J.-C.) et de sa mère *Mamméa* à Rome. La disposition des deux statues couchées est à peu près la même, et dans les reliefs on retrouve aussi l'empereur assis, tandis que des guerriers et des chevaux autour de lui se préparent à célébrer des jeux funèbres (1).

Cette analogie ferait supposer que le tombeau de Kertche est d'une époque voisine des règnes de *Roïmétalke* et d'*Eupator*, les premiers rois du Bosphore qui, après Mithridate, se laissent croître la barbe. Ils sont contemporains d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle. Mais c'est avec les têtes de Roïmétalke, que celle du sarcophage a le plus d'analogie.

(1) Montfaucon, éd. all. in-folio, p. 398, et pl. 137, f. 5.

Entre Iénikalé et la quarantaine, treize morceaux de jardins et de vignes sont les campagnes des habitants de Kertche : elles sont mal exposées et souffrent de la violence des vents du N. E.

Iénikalé est à 10 verst de Kertche, à la pointe de la presqu'île; le château a été bâti par les Turcs pour commander le passage du Bosphore, le chenal rasant pour ainsi dire la côte, et tout vaisseau étant obligé de s'exposer au feu des batteries, s'il veut faire voile dans la Mer d'Azof sans permission.

Au reste, la ville n'a ni port ni commerce, et elle n'est habitée que par des Grecs, qui s'occupent de la pêche du turbot. Je me fis montrer le fameux *soros* ou sarcophage enlevé à un tumulus de Phanagorie pour servir de bassin de fontaine. Ma curiosité satisfaite ne m'a pas instruit plus que Pallas, Clarke et de La Motraye. L'eau qui alimente cette fontaine arrive à la forteresse par un long aquéduc qui l'amène de plusieurs verst de distance : les sources ne sont pas loin des volcans de boue, ou plutôt, comme dans la presqu'île de Taman, elles sont associées à ce phénomène.

Les deux rangs de collines couronnées de pics à polypiers qui traversent en biaisant l'extrémité de la presqu'île de Kertche, ne s'arrêtent qu'aux rives du Bosphore, l'un à Iénikalé, l'autre un peu plus au nord; le château de Iénikalé est

bâti sur l'une des extrémités, le *fanal* sur l'autre. Entre elles existait jadis un baie qui a été remplacée par un lac, fermé par une barre sablonneuse. En remontant le vallon, depuis le lac, s'étalent en amphithéâtre les sources les plus variées, et les volcans; les géologues trouveront ici réunis tous les phénomènes que j'ai décrits plus haut.

Le sol tertiaire et quaternaire de la côte de Kertche se compose de l'étage à argile feuilletée, recouvert par celui de la marne blanche, avec des bancs de gypse. Le calcaire coquillier, autrement *pierre de Kertche*, termine cette série régulière (1). Les pics à polypiers, formation abnorme, sont semés, comme des tumulus, sur le dos des collines.

Les sources et les volcans ont leur siége principal dans les formations d'argile feuilletée et de marne blanche; en commençant à l'ouest près du *Khouter Khronévi*, la série commence par une source sulfureuse qui jaillit du pied d'une espèce de pic calcaire : sa température est de 13° de R., et le soufre nage par-dessus l'eau (2).

(1) Voyez Atlas, V^e série, géologie, plans et coupes.

(2) M. Ekhart, pharmacien de Kertche, a analysé en gros cette source, et a trouvé qu'elle contenait du *muriate de magnésie* en petite quantité, du *gaz hydro-sulfureux*, du *gaz carbonique* en grande quantité, du *natrium* en petite quantité, du *kalium* et du *silicium* en proportions incertaines.

Dans le voisinage de celle-ci en jaillissent d'autres qui semblent sourdre du milieu d'une boue noire, bitumineuse et brillante, qu'on ne peut remuer sans remplir l'air d'une forte odeur de sulfure d'hydrogène. Le bétail boit cette eau avec avidité.

Plus à l'est, des sources d'eau pure qui alimentent l'aquéduc de Iénikalé et une fontaine voisine du Khouter, remplissent le fond du ravin; et enfin en poursuivant sa marche vers le fanal, on arrive aux sources de naphte et aux volcans de boue.

On connaît ceux-ci depuis longtemps, et toujours on les a vus en activité (1).

Le principal cratère, celui qui paraît le patriarche de toute la formation volcanique, est un tumulus complétement isolé de 500 pieds de diamètre, de 35 pieds de hauteur. Son sommet présente un enfoncement de 6 pieds rempli par une flaque de boue et d'eau, de 70 pieds de long sur 35 de large. La boue grise, épaisse, exhale une forte odeur de soufre et de bitume. Çà et là sur cette vase épaisse se présentent des places liquides que percent d'instant en instant des bulles de gaz hydrogène qui ont jusqu'à 1 pied de diamètre : elles s'enflamment quelquefois, et l'on a vu ce volcan brûler assez souvent.

(1) V^e série. géol. plans et coupes.

Alors dans cette violente commotion, la boue se déverse de toutes parts par-dessus les bords; mais en temps de calme, le superflu s'échappe par une petite goulette excavée dans l'un des flancs de l'enceinte cratérique.

Des sources de naphte, de 14° de température, qui jaillissent à 150 pas du *tumulus-cratère*, au milieu d'une boue fine, d'un noir charbonneux, forment un filet d'eau qui passe entre le tumulus et une esplanade relevée de 10 pieds au-dessus du ruisseau. La surface présente le spectacle le plus bizarre qu'on puisse imaginer : on dirait les cheminées des enfers, la croûte du sol étant percée de trous noirs surmontés de petits cônes boueux, du milieu desquels s'échappent et la boue et les bulles de gaz hydrogène. Les points où les bulles se dégagent n'ont pas une température plus élevée que 11° $\frac{1}{2}$ de R. Au reste, partout le sol tremble sous les pas, et l'on craint d'enfoncer dans les antres de la terre.

Route directe de Kertche à Théodosie.

La presqu'île de Kertche a été fermée jadis par trois remparts que la politique a fait élever pour se défendre contre des voisins dangereux.

Le plus ancien est celui d'*Assandre*. Il part

de l'extrémité de la chaîne taurique, et va aboutir à la Mer d'Azof en dehors de la langue d'Arabat. Les esclaves scythes, sindes d'origine, l'avaient élevé pour se défendre contre leurs maîtres à leur retour d'Asie (1). Assandre, roi du Bosphore de 49 à 14 avant J.-C., le fit renouveler et fortifier de tours pour se défendre contre les invasions des Scythes; c'est pourquoi il porte son nom. Son allure est encore reconnaissable, ainsi que l'emplacement qu'occupaient les tours (2).

Le rempart du *Mont d'Or* était la frontière primitive du royaume du Bosphore et de la colonie de Panticapée. Les succès des Leuconides l'avaient transportée hors de la presqu'île de Kertche, en réunissant Nymphée et Théodosie au royaume. Assandre la fixa au rempart des esclaves scythes, qui, pendant plusieurs siècles, fut la limite du royaume.

Cependant les Chersonésiens avaient remplacé les Scythes de la Chersonèse taurique : ils avaient pris Panticapée pendant l'absence de Sauromate V, qui était allé piller l'Asie Mineure, malgré l'armée que lui opposait Constance. Pour rentrer dans sa capitale, Sauro-

(1) Hérodote, IV, c. 20. Les trois remparts sont dessinés dans la carte de Clarke.

(2) Strab. l. VII, lui donne 360 stades de long.

mate V avait dû rendre les prisonniers et le butin. Son petit-fils, Sauromate VI, qui régnait de 302 à 310 de J.-C., voulut se venger des Chersonésiens : il fut battu par eux auprès du rempart d'Assandre, forcé de jurer une paix par laquelle il promettait de ne pas passer ce rempart à main armée. Violant son serment, il reprit les armes, et consentant à terminer le différent par un combat singulier avec Pharnace, chef des Chersonésiens, il fut tué, et son armée subissant le joug des vainqueurs, fut obligée de se retirer jusqu'à moitié distance de Théodosie à Kertche, où les Chersonésiens permirent aux Bosphoriens de fixer leur frontière. Ceux-ci érigèrent alors le rempart d'*Akkos* ou de *Cybernicus*, qui commence au lac salé de Itar-Altchik, et va aboutir à la Mer d'Azof. Il est très-bien conservé ; le fossé tourné vers la Crimée est encore profond, et des tumulus qui longent le rempart feraient croire qu'il était soutenu par des tours (1).

Ces trois remparts, par la route directe de Théodosie, sont presque les seuls monuments anciens qui s'offrent à la curiosité. Le chemin par lui-même n'est rien moins que pittoresque.

(1) Const. Porph. *De adm. Imp.* cap. 53. Pallas, *Voy. dans les gouvern. mér.* t. II. Dessiné dans ma carte du royaume du Bosphore, Ire série, pl. 2.

Quand on a quitté les collines de Kertche, ses tumulus et ses pics à polypiers, le pays devient d'une monotonie semblable à celle d'une steppe. Partout des villages tatares abandonnés, de vastes cimetières, et fort peu d'habitants le long de la route.

La première station de *Soultanoufka* est à 23 verst de Kertche. Cette station a des sources, des puits; ceux qui vont de Théodosie à Kertche voient d'ici, pour la première fois, cet horizon couronné de *tumulus* et de *pics à polypiers* qui caractérisent les environs de Kertche (2).

A moitié chemin entre Soultanoufka et *Arghin*, deuxième station de 28 verst, on passe le rempart d'*Akkos*.

La troisième station est celle de *Porpatche*, à 27 verst d'Arghin. Porpatche est à peu de distance en dedans du rempart d'Assandre. D'ici l'on a 22 verst jusqu'à *Théodosie*.

Ceux qui se rendent à Simféropol et qui ont des chevaux à eux, peuvent éviter le détour de Théodosie, en se rendant tout droit par le milieu de l'isthme à *Krinitski*. On passe alors par *Armeil* et par *Karagos*, célèbre par sa mosquée antique qui appartient au style primitif de l'architecture tatare en Crimée. C'est une des quatre

(2) Ve série, géologie, coupes, plans, etc. pl. 15, fig. 5.

plus anciennes. J'en ai donné un dessin IIIe série, pl. 28.

C'est un grand dez, surmonté d'une coupole circulaire. Tout est ligne droite ou plein cintre. Ceci rappelle l'église de la forteresse de Soudag. A l'un des angles s'élève le minaret à douze pans avec sa galerie.

Le commerce appelle quelquefois les habitants de Kertche à se rendre au nord de la Mer d'Azof. Dans un cas pressant, quand on fait la route par terre, on passe par la langue d'Arabat, entre la Mer Pourrie et la Mer d'Azof. On quitte alors la grande route à Arghin. Ce trajet d'Arghin à Arabat est célèbre dans les légendes tatares; un berger qui ne craignait pas Dieu, disent-elles, fut changé en pierre avec tous ses moutons, et on vous montre en effet, à quelques verst d'Arghin, une multitude de pierres couchées à côté les unes des autres dans un lac qui se dessèche en été. Une plus grande pierre au milieu représente le berger. Un Tatare tremble d'approcher de ce lieu terrible, et n'ose y passer pendant la nuit. Près de là sont sept puits excellents qu'on appelle les *sept frères*.

Route indirecte de Kertche à Théodosie par Nymphée et Kimmerion.

J'ai suivi les différentes routes que je viens d'indiquer, à l'exception de celle de *Tonki* par Arabat. Il en était une qui devait m'offrir plus de charmes et une plus belle moisson d'observations. M. de Stempkovsky me fit mon itinéraire, m'instruisit de ce que j'avais à visiter, et je partis avec M. Karéïche, dont je n'ai pu lasser la complaisance : car il m'accompagna jusqu'à Opouk au commencement de novembre 1832. Et lors de mon retour du Caucase en 1834, se rappelant que M. de Stempkovsky lui avait fait la remarque qu'il avait négligé de me montrer quelques points intéressants, il voulut refaire encore une fois la course avec moi. Ainsi mon journal est le résultat de ces deux courses, qui ont pour but principal l'exploration de la côte de la presqu'île de Kertche, le long du Bosphore jusqu'à la Mer Noire.

Nous dirigeant vers l'ancienne quarantaine de Kertche, nous traversâmes le dos du cap Blanc (Akbouroun), hérissé de pics à polypiers. Deux groupes de tumulus se mêlent à ces jeux de la nature. L'un, composé de sept énormes tumulus, termine le cap Blanc (1). L'autre, lon-

(1) V[e] série, géologie, plans, coupes, pl. 15, fig. 3.

geant les pics par le revers méridional de la colline, s'étend jusqu'au tronçon méridional du rempart du Mont d'Or que j'ai décrit, et qui passe entre le dernier et l'avant-dernier tumulus.

De ce dernier groupe, en nous dirigeant directement vers la côte, nous abordâmes une haute falaise, dans laquelle une révolution a entaillé un enfoncement semi-circulaire, qui a l'air d'un immense théâtre ouvert en face de la mer qu'il domine.

C'est là qu'on avait placé l'*ancienne quarantaine*, qu'on a abandonnée depuis qu'on a établi celle de Myrmékion. On a cédé les maisons à des Grecs qui sont venus s'établir ici, dans une combe qui leur promettait de récompenser leurs peines. Elle était jadis plantée de vignes, qui prospéraient fort bien dans cette exposition au midi; il reste encore des traces des plantations et des murs de séparation. La nature de la culture avait fait appeler anciennement ce quartier *Ambélaki*, vignoble, du mot grec αμπελος, vigne.

Mais ce n'est pas pour ces vignes, que nous venions dans un coin si reculé de la côte. La pointe de terre qui ferme la combe au sud-ouest, est une riche mine de fer phosphaté et carbonaté aussi intéressante que celle de Taman, et où les fossiles que M. de Verneuil a publiés se trouvent avec une profusion incroyable.

La couleur que la falaise a empruntée à la mine de fer, lui a fait donner le nom de *cap Bleu* (Kamiche-bouroun), en opposition avec le *cap Blanc* (Ak-bouroun).

Entre la mine de fer et une campagne à laquelle on donne le nom de Kamiche-bouroun, sont les ruines de Dia, qui occupait ainsi l'extrême pointe septentrionale qui marquait l'entrée de l'ancien golfe de Nymphée, aujourd'hui *lac de Tchourbache ;* car les attérages du courant du Bosphore ont fermé l'entrée du golfe, et une large plage sablonneuse fait ceinture autour d'un premier lac qui occupe le fond du golfe, et de trois autres lacs qui se sont formés successivement. Leur formation appartient à l'histoire moderne, car avant 1830, les vaisseaux marchands de Kertche allaient hiverner dans le plus septentrional des petits lacs. Depuis lors, une barre de sable a fermé le port; on reconnaît sur la barre les bourrelets successifs des matériaux que le courant y a charriés : car, par la disposition du Bosphore, on voit que la longue langue de sable, dite du Sud, en grandissant a repoussé le chenal tout près de la côte d'Europe, et le courant contre la pointe méridionale du golfe de Nymphée, qui s'est présentée comme un éperon naturel pour ramasser les sables et les attérissements. . .

L'ancienne ville de Nymphée occupait préci-

sément cette pointe méridionale; mais pour aller la visiter, nous sommes forcés de faire le tour du golfe, et nous nous rendons d'abord à Tchourbache, village et campagne de M. A. V. Gourief, qui se trouve au fond du golfe, sur un sol plat autrefois sous les eaux. Il est plus commode de suivre cette route que de traverser la barre sablonneuse, en partie couverte d'eau, qui entretient la saturation des lacs; dans des années très-chaudes, ils peuvent produire un peu de sel; mais sa nature *naphteuse* en défend l'usage pour les salaisons; il n'y a dans la presqu'île de Kertche que le sel du lac Tchokrak qui soit parfaitement bon à cet usage.

Avant de nous rendre à Nymphée, que je dise un mot d'une ruine qui est dans le voisinage de Tchourbache. En remontant un petit ruisseau qui se jette dans le lac, nous vîmes bientôt les parois des rochers qui bordent son lit grandir insensiblement, et à 2 verst du village elles ont déjà l'air de deux murailles à pic, sur l'une desquelles, celle qui est à gauche en remontant, nous aperçûmes des tas de décombres. Un chemin antique nous mena sur le sommet du rocher, à l'entrée d'un grand château carré, qu'entourait une muraille aujourd'hui complétement ruinée et presque ensevelie sous le gazon. Un fossé défendait l'abord de la muraille. Nous fîmes vainement le tour de l'in-

térieur pour y trouver les traces d'un édifice quelconque ; tout a disparu.

Ce château antique n'est point entouré de tumulus comme Panticapée ou Phanagorie ; les tombes sont taillées dans la muraille de rochers, où M. Dubrux père en a ouvert plusieurs, sans y trouver rien d'important.

Donner un nom à cette ruine est plus embarrassant que la décrire : il est fort possible que ce soit le *Tyrictaca* de Ptolémée. Son éloignement est de 13 verst de Kertche (1).

Après cette première excursion, nous nous rendons enfin aux ruines de *Nymphée* avec M. Gourief, qui veut bien nous servir de guide. Elles sont à 6 verst de Tchourbache, et après avoir erré au milieu de quelques pics bizarres à polypiers, nous nous trouvons bientôt, en suivant un chemin qui me paraît l'ancienne voie grecque, au milieu d'une profusion de tumulus qui bordent la route à droite et à gauche, comme aux abords de la porte Théodosienne à Panticapée. Des traces de murailles et de champs rident la surface du plateau gazonné.

(1) Une carte manuscrite de M. de Stempkowsky, l'indique sous le nom de *Karmiche Kélessi* ; c'est celui d'un village voisin du rempart d'Akkos. Deux collines couronnées de calcaire de Kertche le dominent : on prétend qu'il existe une ruine sur l'une de ces collines.

A l'angle même qui marque la limite entre l'ancien golfe et le Bosphore, était la ville, bâtie sur une espèce de plate-forme, appuyée sur quelques rochers à polypiers. Il nous fut facile de suivre le rempart qui fermait une partie de la ville et la défendait même du côté du rivage; les faubourgs s'étendaient autour de cette acropolis.

Partout dans l'intérieur du rempart l'on retrouve des amas de décombres qui indiquent des construction considérables. En général, le sol, à plusieurs pieds de profondeur, n'est qu'un amas de débris de vases, parmi lesquels on en reconnaît beaucoup d'étrusques.

Des tumulus font cercle autour de la ville, n'en approchant qu'à une demi-verst : leurs rangs confus se terminent à la falaise qui borde la mer. Quelques-uns sont très-grands et coniques. M. Gourief, qui en a fait ouvrir plusieurs, n'y a pas trouvé des objets précieux comme à Panticapée.

Le port excellent dont parle Strabon n'existe plus, et au lieu des eaux du golfe, on voit à perte de vue des bancs de sable qui attristent les yeux, comme le glacier qui se serait emparé d'un champ fertile. Au milieu des ruines, on distingue fort bien les trois chemins par lesquels on descendait de la ville et de l'acropolis sur la plage, où étaient amarrés les vaisseaux. Les sables ont

tout envahi, à l'exception d'un rocher corallique isolé qui s'élevait jadis à plusieurs centaines de pas des quais du port, et que nous allâmes visiter à pied sec pour examiner une grotte creusée dans ses flancs par les flots : les Tatares y font hiverner leurs troupeaux; mais malheur à celui qui se hasarde en été à fouler la paille qu'ils ont abandonnée : *la grotte des Nymphes* ne le préservera pas du supplice qui l'attend.

Une petite colonie de Russes s'est établie au pied de l'acropolis, sur la partie du rivage qui borde le Bosphore : là se remarquent d'autres constructions et des puits d'excellente eau qui datent encore de Nymphée. La colonie est occupée de la pêche des harengs, dont les bancs annuels bordent le rivage. On a des exemples de coups de filet qui en ont amené jusqu'à 50 milliers. M. Gourief s'est beaucoup occupé de cette branche d'industrie, et le gouvernement a fait venir de Hollande, en 1833, un maître saleur pour enseigner l'art de les saler et de les fumer. D'après son dire d'expert, les harengs de la Mer Noire ne le cèdent en rien à ceux de Hollande; mais ceux de *Kamiche-Bouroun* sont encore plus gros et plus délicats que ceux du Danube. La pêche se fait du 15 octobre au 15 mars, seul temps où l'on trouve ce poisson. M. Jules de Hagemeister (Mémoire sur le commerce, p. 147) estime le produit de la pêche à

Kamiche-Bouroun de 2,000,000 de harengs. Le débit en est assuré dans le midi de la Russie. Peut-être était-ce aussi une branche du commerce de Nymphée ; car l'on sait que les Grecs tiraient du Bosphore une bonne partie de leurs salaisons.

Nymphée, colonie milésienne, fondée à la même époque que Panticapée, tomba au pouvoir des Athéniens sous Périclès. Un certain Gilon du Céramique, grand-père maternel de Démosthènes, livra ensuite la ville aux rois du Bosphore : cet événement eut lieu sous le règne de Spartocus II, vers l'an 410 avant J.-C.

Nymphée, du temps de Mithridate, était encore une place forte, où il avait logé une partie de son armée destinée à sa grande expédition par le midi de l'Europe, contre les Romains. La défection de Nymphée et de Théodosie qui suivirent l'exemple de Phanagorie, renversa tous les projets du roi, qui fut forcé de se donner la mort.

Il paraît que depuis lors, Nymphée tomba rapidement ; Pline la cite comme une ville qui n'existait plus que de nom : les guerres et surtout l'encombrement rapide de son excellent port ont été les causes de son abandon (1).

(1) Notice historique sur la ville de Nymphée, par J. Stempkowsky. Ce savant, dans cette notice, place Nym-

On ne connaît aucune médaille de Nymphée.

Akra, autre ville grecque, occupait la pointe du Takil-Bouroun, à en juger d'après Strabon. Ce cap qui est le point de transition entre le Bosphore et la Mer Noire, est aujourd'hui couronné d'un phare. Il nous aurait fallu faire un si grand détour que nous ne tentâmes pas même d'aller visiter cette partie de la côte, malgré l'espoir d'y faire des découvertes. Nous nous dirigeâmes vers l'extrémité d'un ancien golfe changé en lac comme celui de Nymphée, avec cette différence que la barre est moins considérable et que le lac est plus grand : on l'appelle *Tchougoulek;* il est salé, et la Comtesse Langeron et M. Dubrux avaient part au produit du lac. De petits filets d'eau entrent au fond du lac, rongeant le pied des collines qui l'entourent : je n'y vis

phée entre le *Cap Blanc* et la *Batterie de Saint-Paul*, suivant le témoignage de M. de Blaremberg. J'ai visité cette localité, où aucune ruine quelconque ne justifie l'opinion de M. Blaremberg. D'ailleurs on ne bâtit pas des villes dans des positions aussi peu commodes, sans port et sans abord facile du côté de la mer. Les dalles que M. de Blaremberg prend pour une jetée qui aurait abrité le port au nord, à la pointe du cap Akbouroun, sont les restes de couches de rochers sous-marins. M. de Stempkowsky s'était aperçu de cette grosse erreur, et c'est lui qui m'a indiqué la position de *Nymphée* où je suis allé la chercher. Je crois qu'il l'avait visitée lui-même.

qu'une marne blanche semblable à celle qui forme le cap blanc.

De là, nous traversâmes un plateau uniforme, coupé de plusieurs enfoncements que les pluies d'automne remplissent d'eau. Enfin, à 45 verst de Kertche, nous atteignîmes *Opouk*, village tatare au fond d'une belle rade que le cap *Elkenkalé* défend contre les vents du N. et de l'O. Nous logeâmes chez le préposé du *Cordon*, et dès que le jour put nous le permettre, nous courûmes aux ruines voisines.

Ici quelques notions géologiques doivent précéder l'archéologie. Une catastrophe volcanique a travaillé la surface du sol dont les accidents n'ont rien de commun avec le reste de la presqu'île. Tout est ici l'effet d'un phénomène isolé (1).

Un effort plutonien agissant sous la formation de calcaire tertiaire de Kertche, à couches horizontales, qui compose ici la surface du sol, a brisé cette écorce épaisse et compacte et en a soulevé les fragments à différentes hauteurs, sans trop les déranger de leur horizontalité.

Le plus gros fragment est la montagne même d'Opouk, bloc horizontal approchant d'un

(1) Voyez V[e] série, géologie, plans, coupes, etc. pl. 15, fig. 10.

parallèlogramme qui aûrait 1 verst de long et ½ verst de large.

La surface est élevée de 50 pieds environ au-dessus de la masse chaotique des autres fragments qui s'abaissent comme des degrés jusqu'à la mer, formant d'un côté le cap Elken-kalé qui ferme à l'ouest l'entrée de la baie d'Opouk, et de l'autre un cap rocailleux tout pareil qui marque à l'est l'entrée d'un ancien golfe aujourd'hui fermé par une barre comme tous ceux que j'ai décrits.

Ce déchirement ne s'est pas fait sans présenter tous les accidents de rupture ordinaire en pareil cas. Par exemple, la montagne d'Opouk qui a été soulevée le plus haut, est séparée des fragments voisins par une fente profonde, large de 30 pieds, où les angles rentrants et les angles sortants correspondent parfaitement.

Le fragment qui la flanque au S. O. est lui-même fendu dans toute sa longueur par 3 ou 4 fentes si profondes, qu'on n'en voit souvent pas le fond, et de 4 à 8 pieds de large. On dirait des fentes de glaciers. Les parois des fentes sont perpendiculaires, et de gros blocs de pierre servent de ponts par dessus. Ce second massif est élevé de 30 à 40 pieds au-dessus de l'étage inférieur qui borde immédiatement la mer, et qui est le plus accidenté : tout est rempli de fentes, de brisures et de fragments isolés; ici les couches

montrent leurs têtes; là elles font l'*entonnoir la chaudière*, et la terre végétale qui s'y est accumulée, favorise une belle végétation parmi ces rochers.

Enfin à quelque distance du rivage se présentent encore quelques pics de rochers isolés qui percent la surface des ondes et qu'on appelle *Karavi*.

Des porphyres pisiformes à noyaux de zéolithe qui jonchent la côte, me font croire qu'il s'est fait dans la mer une irruption qui a été cause de ce soulèvement isolé.

C'est là que très-anciennement une population nombreuse est venue s'établir, jouissant d'une position très-forte et très-avantageuse, l'ensemble des rochers s'avançant comme un large et magnifique môle entre deux ports excellents. Celui de l'est est fermé actuellement, mais celui de l'ouest, qui est celui d'Opouk, est encore un des mouillages les plus sûrs et les plus commodes pour les vaisseaux de guerre, qui sont parfaitement à l'abri des vents du nord et de l'ouest (1).

Mais avant d'errer au milieu des ruines muettes, n'aurions-nous point un nom à lui donner, un nom qui nous guide, qui réchauffe notre imagination en nous disant que nous ne sommes pas sur une terre étrangère?

(1) Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 371 et 373.

Je crois qu'un passage de *Symnus de Chio*, qui vivait 100 ans avant J.-C. ne peut laisser de doute sur ce nom. Je le transcris en entier.

« De la ville de *Lampade* au promontoire élevé de la Tauride, qu'on appelle le *Front du Bélier*, on compte 120 stades. C'est là que plusieurs prétendent qu'arriva Iphigénie, lorsqu'elle disparut autrefois de l'Aulide.

« Les Taures surtout y pullulent, et leurs *tourbes* nombreuses mènent dans les montagnes une vie errante. Barbares par leurs cruautés et par leurs meurtres, ils adorent une divinité aussi barbare qu'eux par ses crimes impies.

« Tout le pays qui s'étend ensuite depuis l'Athénéon jusqu'à Kytas, appartient aux Scythes.

« Plus loin s'étend le Bosphore Cimmérien et la ville de *Kimmericum*, où s'ouvre aux vaisseaux *un port, lorsque les vents se déchaînent depuis l'occident.* En face surgissent *deux îles rocheuses*, mais petites, très-peu distantes du continent.

« Panticapée, la dernière ville, s'élève à l'ouverture même du Palus Méotis; elle est surnommée la capitale du Bosphore. »

Aux caractères que Scymnus assigne à *Kimmericum*, il est facile de reconnaître notre ruine, que les deux îles rocheuses, qui sont les *Karavi*, distinguent de toutes les autres positions de la presqu'île.

Maintenant nous comprendrons le texte de Strabon, quand il dit : « Dans les montagnes des Taures, on rapporte qu'il y a aussi une montagne nommée *Trapezus*, comme la ville qui appartient à la Tibarénie et à la Colchide. Dans la même contrée est aussi le *mont Kimmericum*, souvenir de la puissance des Kimmériens sur le Bosphore des Palus Méotis, que l'on a aussi appelé, d'après eux, *Kimmérien.* » Nous croirons qu'il veut parler de la montagne d'Opouk, et nous ne ferons pas comme Ptolémée, qui place Kimmericum au centre de la Crimée, n'ayant pas compris Strabon qui réunissait ces deux localités à cause de leur analogie avec des noms étrangers à la Crimée.

Au reste, il paraît que Kimmericum, ainsi que la plupart des villes de la presqu'île de Kertche, était presque déserte du temps de Strabon et de Pline.

Le nom de *Kimmericum*, dans Constantin Porphyrogénète, est altéré sous la forme de *Kibernicus*, dans l'endroit où il raconte que les Panticapéens, battus par les Chersonésiens, furent forcés d'ériger pour frontière le rempart d'Akkos, qui s'étendait de la Mer d'Azof à *Kibernicus* (1).

Encore un souvenir des Kimmériens, et de

(1) Const. Porp. *De adm. imp.* ch. 53. Il ne dit pas

leur puissance sur le Bosphore avant l'arrivée des Scythes : peut-être même avaient-ils déjà creusé le rempart d'Akkos pour se fermer sur la côte d'Europe, comme ils l'avaient fait sur la côte asiatique du Bosphore : les Panticapéens ne firent que renouveler le rempart des Kimmériens, qui fut longtemps leur frontière. Pallas qui l'a mesuré, a trouvé qu'il avait 80 pieds d'épaisseur par la base, et que le fossé avait 40 pieds de large (1).

La montagne d'Opouk était une forteresse naturelle, le rocher était à pic tout autour, excepté vers le N. E. où l'on a construit une muraille.

L'extrémité S. E. du rocher avait été réservée pour l'acropolis; un mur de 200 pas de long et de 9 pieds d'épaisseur coupait cette partie du plateau qui formait une bande de 60 à 70 pas de large. Cette muraille épaisse était construite en gros quartiers de roc calcaire tiré des flancs de la montagne où les carrières sont encore ouvertes, et où des blocs, à demi-détachés, attendent en vain depuis deux mille ans la main qui doit terminer ce travail.

Le coin de la grande muraille aboutissait au

qu'ils creusèrent le rempart, mais que ce fut leur frontière depuis l'événement qu'il raconte.

(1) Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 294.

N. E. à une construction des plus solides. Les murs qui formaient un carré de 50 pieds de long, sur 45 de large, n'avaient pas moins de 12 à 13 pieds d'épaisseur; ils étaient construits comme la longue muraille, et rappellent les formes cyclopiques de la Grèce et du tombeau du Mont d'Or. Un fossé taillé dans le roc vif séparait ce bâtiment de la ville extérieure : l'entrée s'ouvrait sur l'acropolis; un mur la coupait en deux. Je ne puis dire quelle était la destination d'une pareille construction.

Le reste de l'intérieur de l'acropolis est rempli de ruines, de creux, et quelques couches du rocher faisant retrait sur la muraille à pic, on y avait taillé une suite de grottes informes qui servaient d'habitations.

Devant l'une des plus grandes, tout au bord du précipice, on a donné à un bloc isolé la forme d'un piédestal, comme pour y placer la statue d'une divinité : on voit les deux trous qui servaient à l'assujettir. Les abords du piédestal étaient aplanis comme une plate-forme à laquelle on montait par trois degrés.

Un puits carré taillé dans le roc fournissait l'eau à l'acropolis; il est presque comblé aujourd'hui.

J'ai trouvé parmi les ruines des pointes d'amphores et une poterie semblable à celle de Kertche.

Une grande porte mettait l'acropolis en communication avec la ville, dont les maisons étaient adossées en partie contre le mur extérieur; mais le quartier le plus populeux et le plus considérable m'a paru s'être concentré le long du bord du rocher qui regarde le S. O. M. Dubrux y a fait des fouilles et y a trouvé une espèce de pavé en mosaïque à 7 ou 8 pieds de profondeur. Une terre mêlée de briques, de débris de vases et de coquilles d'huîtres et de moules le recouvrait. L'on peut suivre avec facilité les fondations des murailles des maisons et des enceintes des cours. Le reste du plateau a été moins habité, à ce qu'il paraît, et de longs murs indiqueraient qu'une partie du sol a été occupée par des jardins. Aujourd'hui une tulipe bigarrée et une fleur ponceau, voisine des *Pæonia*, sont les seuls ornements de ce plateau abandonné.

Telles étaient la ville et l'acropolis; mais les moyens de défense ne se réduisaient pas à ces simples fortifications : il fallait défendre le reste de la presqu'île entre la baie et le golfe, il fallait rester maître de la mer et des ports, dans le cas où l'on serait attaqué du côté de terre.

La première mesure qu'on prit fut de construire une longue muraille qui part de l'angle S. E. de l'acropolis, et qui, par une ligne polygonale sortante, va aboutir au fond de la baie d'Opouk,

après un circuit de 1,400 pas. Une tour carrée marque le premier angle en partant de l'acropolis, et des ruines d'anciennes habitations et de cours s'étendent au pied du rocher le long des deux côtés de la muraille, qui a 6 à 7 pieds d'épaisseur et qui défend ainsi l'abord du côté de l'est où le village d'Opouk s'étend dans la plaine.

Des tronçons de murailles indiquent qu'on avait défendu de la même manière le côté de l'ouest, entre le rocher et le golfe. Le mur s'appuyait à l'angle qui marque la transition entre la mer et le golfe, sur un château bâti en gros quartiers de roc calcaire sur des rochers à pic.

Les habitations d'un bourg qui accompagnait le fort étaient éparses au-dessus de la forteresse sur la pente de la montagne et sur la plage qui borde l'intérieur du golfe. Un puits taillé dans le roc vif au pied du château fournissait d'eau les habitants. Un mur qui partait du point de contact entre le fort et le bourg ouvert, et que le sable a presque recouvert, m'a paru être une ancienne jetée ou un môle qui s'avançait dans le golfe; ce qu'on en voit a 6 pieds de largeur.

Tel est l'ensemble des fortifications de *Kimmericum*, qui embrassaient un espace de 7 verst carrés, dont tout ce qui n'était pas château, ville, ou rocher stérile, avait été occupé jadis

par des maisons de campagne, des jardins, dont on voit çà et là les murailles en pierres.

Des chemins dont la trace n'est point effacée menaient d'un château à l'autre ou d'un port à l'autre : des portes s'ouvraient sur la campagne. Une belle fontaine d'eau excellente qui ne tarit jamais au milieu de ce vaste ensemble de ruines où je ne rencontrai pas trace d'un être vivant, est la seule chose qui en interrompe la solitude. Les habitants tatares d'Opouk viennent puiser l'eau dont ils font usage à l'antique fontaine de Kimmericum : ils y viennent avec des chars traînés par des bœufs, et ils n'ont pas d'autre source pendant la plus grande partie de l'année.

Kimmericum, avec un bon port, est une position dont il serait facile de faire quelque chose; mais pour cela, il faut une autre population que des Tatares.

Kimmericum n'a pas plus été une ville milésienne que le château carré qui est à 2 verst de Tchourbache : on ne voit pas un seul tumulus ni sur la montagne, ni aux alentours ; il est probable que les tombeaux sont creusés dans le roc, peut-être aussi que quelques-uns des amas de pierres qu'on voit semés çà et là au pied du rocher sont d'anciennes pierres levées dégradées.

MM. de Blaremberg et Koehler croient que les Génois ont pris les pierres des ruines de Kimmericum pour bâtir *Kafa*; en effet, les

géographes *Méléti* et *Sanson*, du dix-septième siècle, assurent qu'elles ont été prises à *Tousla* (1). Or, Tousla était un village aujourd'hui détruit, bâti non loin des ruines de Kimmericum, sur les rives orientales du lac Salé, l'ancien golfe que j'ai décrit. Selon Chardin, *Tousla* signifie salines (2).

Course d'Opouk à la station d'Arghin.

Je quittai M. Karéïche à Opouk, et je continuai ma route en allant reprendre le chemin de poste à Arghin, qui est à 30 verst d'Opouk. Que ceux qui veulent savoir ce que c'est que de voyager chez les *Nogaïs* me suivent pendant cette longue journée, où seul, ignorant la langue, je fus obligé de passer par tous les caprices des habitants des steppes.

J'avais un ordre du gouverneur pour obtenir des chevaux dans les villages : ceux qu'on me donna à Opouk étaient de si mauvaises montures, que nous ne pûmes aller qu'au pas. Mon guide tatare, qui n'était rien moins que l'*ombachi* ou dizenier du village, s'excusait de son mieux, disant qu'il n'y avait chez eux ni foin,

(1) Krimskii sbornik de P. de Köppen, p. 106.

(2) Carte de la Crimée, par M. le général Moukhin, Carte du voyage de Chardin, en 1672.

ni herbe, ni avoine. Il me fit espérer qu'au village prochain je serais mieux servi. D'ailleurs le vent du nord soufflait dans tout son plein.

Kouïass était le premier village où nous devions nous arrêter; cependant il n'était qu'à 3 verst d'Opouk, sur le sommet d'un plateau, derrière un lac desséché. Il était sans eau, et chaque jour quatre bœufs étaient obligés d'en aller chercher à la source de Kimmericum, qui était à 4 ½ verst de là.

Après 3 verst de marche, attendre deux heures avant qu'on ait fait venir des chevaux frais de la *Tabouni*, n'est pas amusant, surtout dans la plus misérable hutte tatare qu'on puisse voir dans la steppe, sans fenêtre ni aucune commodité quelconque qu'un feu de chaume. L'ombachi n'avait pas à m'offrir d'autre asile, que celui des étrangers qu'on trouve dans chaque village et où la commune donne l'hospitalité. La règle générale est qu'on ne peut pas exiger que les Tatares vous mènent plus loin que le village le plus rapproché.

Le moullah fut mon nouveau guide jusqu'au village d'*Ouzounlar*, qui est à 8 verst de Kouïass : nous avions de bons chevaux et nous allâmes au bon trot, laissant à gauche une montagne isolée comme celle d'Opouk, et le lac d'Itar-Altchik.

Ouzounlar (vignobles en tatare) est dans un

bas-fond à l'extrémité du lac, au milieu des formations d'argile feuilletée. Je n'y trouvai, à force de patience, qu'un cheval éreinté, que l'*ombachi*, cagneux, aux yeux rouges, enleva sans façon à un Tatare qui venait de ramener ses chameaux de la steppe. Qu'on juge du zèle de cette bête qui venait de pourchasser des chameaux aux longs pas. Un guide qu'on me donna jusqu'au village de *Tchokoul*, distant de 3 verst, allait à pied plus vite que moi monté sur mon coursier; désespéré de ne pouvoir faire avancer ma monture, je changeai de rôle avec le guide; je passai entre le lac et l'extrémité du rempart d'Akkos, qui se termine entre Tchokoul et Ouzounlar.

A Tchokoul, point d'ombachi, personne ne répond à notre appel; tout le monde se cache : alors mon guide prend son grand courage et me mène jusqu'à *Kénéghez*, à 1 ½ verst de là, où d'autres contretemps m'attendaient. Point d'ombachi; la barraque des étrangers est fermée; l'ombachi a la clef dans sa poche : mon guide me dépose devant la porte et s'en va. J'arrête les passants qui me renvoient à l'ombachi, sachant bien qu'il est absent. Enfin un Tatare a pitié de moi et me mène chez un vieux moullah qui m'allume un feu de *fumier-tourbe* (1), et me donne

(1) Expression par laquelle Pallas désigne le fumier séché ou *kirpitche* des Russes.

un morceau de pain pendant qu'on court sur la steppe chercher des chevaux.

Ils étaient excellents et j'arrivai bientôt à *Dautéli*, grand village avec des sources d'eau douce et deux grandes mosquées, dont l'une était décorée d'un minaret. Leur élégance contrastait avec la pauvreté des *metchets* des villages que je venais de traverser, où je ne vis que de misérables huttes sombres, avec un feutre pour tapis au milieu, rien de plus : elles ne sont ni blanchies, ni même grossièrement plâtrées ; un vestibule dont le toit est emporté ou dont la muraille est à moitié renversée, n'en augmente pas l'apparence.

Nouvelle halte ; il était quatre heures du soir et je n'avais encore fait que 21 $\frac{1}{2}$ verst. Cette fois-ci l'ombachi me donna un *povoska*, espèce de chariot russe, et je croyais aller tout droit à Arghin ; mais, pour mon malheur, il y avait encore un village nommé *Sedjéout* sur ma route : mon guide, pour aucun prix, ne voulut aller plus loin ; il me remit comme on remettrait un ballot de marchandises, à l'ombachi du nouveau village, et partit sans vouloir de paiement.

La nuit s'approchait ; je suppliai donc l'ombachi de m'expédier le plus vite possible, pour Arghin. Pour toute réponse il me montra le ciel et me déclara qu'il était impossible d'aller

plus loin. — Boyar (1), restez chez nous, me dit-il. — Chez vous? mais je n'ai rien à manger! — Qu'à cela ne tienne; nous avons à boire et à manger à foison : nous vous traiterons splendidement; vous aurez un bon hôte et un bon lit, et demain, au premier cri du coq, nous vous donnerons une bonne voiture qui vous mènera tout droit à Arghin. D'ailleurs c'est *bairam* (fête) chez nous, et aujourd'hui personne ne voudra vous y conduire : c'est impossible.

Contre de telles raisons, il n'y a rien à dire, et je suivis en soupirant l'ombachi qui me fit entrer dans la maison d'un des premiers habitants du village; un long vieillard, avec des traits antiques qui contrastaient avec les traits de la race nogaïe, à laquelle on voyait bien qu'il n'appartenait pas.

Etendu autour d'un feu de *fumier-tourbe*, je pensais à la longue soirée que j'allais passer en bâillant, quand l'ombachi vint me reprendre pour me prier de passer chez l'un des richards du village chez lequel se célébrait la fête, dont je n'ai pu savoir le motif; car les registres des fêtes tatares n'indiquent rien de pareil aux environs du 6 novembre. Ce jour-là personne n'avait osé rien manger avant le coucher du soleil.

(1) Terme qui répond à *Monsieur*, à *Gentilhomme*, que les Tatares ont pris des Russes.

L'ombachi me fit passer par deux portes si basses, qu'elles n'avaient que 4 pieds de haut, et je me trouvai dans le salon du noble tatare. C'est encore l'Orient en Europe. Tout le tour de la chambre, qui n'avait pas 15 pieds de long sur autant de large, était meublé d'un divan bas, couvert de tapis de fabrique tatare. Le milieu de l'aire, en glaise battue, était recouvert d'un grand feutre gris, sur lequel paraissait un petit tabouret bien bas qu'éclairait une chandelle.

En face de la porte, l'hôte en pelisse de drap brun, bordée de chien jaune, accroupi à la façon turque, caressait une petite barbe peu épaisse et me salua, de concert avec toute la société, d'un *kôche-keldime* (soyez le bien venu), en me désignant une place à côté de lui.

Une dizaine de Tatares en pelisse de mouton, le bonnet d'agneau noir sur la tête, s'étaient déjà rassemblés, et à chaque instant il arrivait de nouvelles recrues. Debout vers la porte, chacun, droit comme un piquet, portant la main fermée sur le cœur, prononçait le *kôche-keldime* d'usage, auquel toute l'assemblée répondait par un *Allah raz olsoune* (Dieu vous vous le rende), fortement accentué.

Quelques Tatares, peut-être des étrangers, remplissaient une autre cérémonie. Commençant par les plus vénérables qui leur tendaient

la main droite, ils la tenaient entre leurs deux mains ouvertes et la portaient à leur front, faisant ainsi le tour de l'assemblée. D'autres fois, ils s'en tenaient aux plus anciens.

Quand un moullah ou un *hadji* (pélerin de la Mecque) entrait, chacun se levait et c'était à qui lui prendrait la main pour la porter à son front : les places d'honneur leur étaient réservées.

Les plus jeunes se contentaient de faire leur salutation, et se retiraient dans une chambre voisine, où ils osaient donner essor à leurs jeux et à leurs folies.

Bientôt aussi arriva la musique. La musique à Sedjéout! Bon Dieu, quel tintamarre : mes oreilles en frémissent encore de terreur : cependant l'orcheste n'était composé que d'une espèce de flageolet ayant l'air d'une clarinette et le son aigu d'une digne musette, et d'un énorme tambour de basque. Il n'y a que des oreilles tatares et bohémiennes capables de jouir d'une pareille harmonie. Le tambour était célèbre comme artiste dans tout le canton, par l'adresse qu'il mettait à manier son instrument.

Suivant l'air du flageolet, il ralentissait ou hâtait la mesure : tantôt c'était le pas lourd et long d'un chameau, tantôt le trot d'un cheval; ou bien l'on croyait entendre le feu de file d'un régiment, entremêlé de gros coups de l'artillerie; enfin c'était aussi une batterie de pièces de 48

mobilité, cette fumée qui s'échappait lentement, aurait fait croire à une assemblée des dieux qu'on encensait dans l'Olympe. Mais un coup d'œil jeté sur l'assemblée faisait vite disparaître ce songe riant, et de larges figures rondes comme la pleine lune, des sourcils noirs arqués comme deux arches de pont, des yeux noirs à fleur de tête, écartés l'un de l'autre, des os de joues si proéminents, des nez courts et épatés, une large bouche, n'avaient rien de commun avec la Grèce et les héros d'Homère : j'étais Kimri (1) égaré au milieu d'une tribu hunnique.

Il paraît que le temps commença aussi à paraître long à mes hôtes : car, à la façon des Arabes, l'un d'entre eux se chargea de le rendre moins long en racontant une histoire de sa façon. Le conteur qui se livra ainsi à sa douce inspiration était un moullah, mon voisin de droite, un long homme de soixante ans, à barbe noire et grise, à figure allongée, sur laquelle saillait un long nez aquilin qui séparait deux yeux noirs enfoncés, personnage qui formait disparate dans le reste de la compagnie, et qui venait sans doute de quelque village de la côte, où nombre de restes de peuplades kimmérienne, taure, gothe,

(1) M. W.-F. Edwards croyait trouver dans mes traits ceux qui caractérisent la race *Kimri*.

grecque et même génoise, ont été obligées de se faire Tatares.

Quoique je ne comprisse rien de tout ce qu'il disait, je m'amusai longtemps à le regarder et à l'écouter. Sa façon de parler lente, accentuée, ses mots répétés avant de pouvoir trouver les suivants, son hésitation qui engageait fréquemment quelqu'un de l'assemblée à lui souffler le mot qu'il cherchait, tout cela se sentait de son improvisation. Presque point de gestes : à peine un mouvement qui dût aider matériellement la parole et la pensée ; au contraire des conteurs orientaux qui multiplient leurs gestes à l'infini et qui font eux-mêmes tableau dans leurs histoires.

De temps en temps un plaisant s'avisait de l'interrompre pour dire une plaisanterie ou faire une question. Quant à lui, il ne perdait jamais son sérieux, malgré les rires de l'assemblée, dont les cous tendus, les yeux fixés sur le conteur et l'immobilité diversifiée, semblable à une fascination, auraient fait le sujet d'un beau tableau de genre.

L'improvisateur paraissait avoir partagé son histoire par chapitres; car tout à coup il s'arrêtait, rentrait pour quelques minutes en lui-même, malgré la vive impatience des auditeurs.

Cette histoire entre-coupée de la mélodie du tambour dura jusqu'à l'heure du souper : je ne

l'entendis pas jusqu'au bout ; caché par les deux moullahs, mes voisins, je m'enfonçai dans mon coin, et bien appuyé contre un coussin, je m'endormis jusqu'au moment où je ressentis une espèce de tremblement de terre... Toute l'assemblée se levait pour se débarrasser des pelisses incommodes; l'heure du festin était là, et l'hilarité s'emparait de ces Tatares, que la gravité n'abandonne guère.

On fit pour les dix-huit ou vingt assistants deux tablées : des essuie-mains de 10 aunes de long furent passés de l'un à l'autre pour faire le tour de chaque tablée. Un serviteur entra avec un grand bassin de bois et une cruche d'eau tiède et l'on commença les ablutions, en présentant le bassin au plus vénérable; mon tour vint aussi : un gros essuie-main épais et rude comme une serpillière servait pour tous.

On ne mit pas beaucoup de temps pour cette cérémonie, tant on était pressé de manger.

On replaça sur le tabouret renversé le grand plateau de cuivre de 4 pieds de diamètre. Chacun reçut sa cuiller de bois : de longues tranches de pain furent placées entre chaque deux convives, et le service commença par un grand plat de bois rempli des plus grands os de mouton bouillis et chargés de graisse : le moullah en prit le premier morceau, et chacun se jeta dessus avec avidité.

J'aurais eu peu de chose, si le conteur, mon voisin, n'eût pensé à moi; javais à peine commencé que déjà le plat se trouva vide. Ces Nogais m'étonnaient par la vitesse inconcevable et les délices avec lesquels ils avalaient d'énormes lambeaux de graisse.

Au premier mets succéda avec rapidité un second plat, consistant en côtelettes de mouton bouillies, qui disparurent en un clin d'œil, et le plateau fut bientôt jonché de monceaux d'os à moitié rongés : au reste, ces mets si simples étaient assez bien cuits.

Pour troisième plat, nous eûmes une soupe assaisonnée d'énormes morceaux de bœuf gras bouilli; rien de rôti. Toutes les cuillers se portèrent avec avidité à la *gamelle*, et quand il n'y eut plus rien, on servit aussitôt du lait cuit dans lequel nageaient de petits morceaux de pâte, enveloppant des lambeaux de graisse. C'est le plat appelé *klouski*, que l'on sert sur les tables polonaises, où il est fort goûté : il a été emprunté sans doute aux Tatares.

Pour cinquième plat parut avec pompe le mets de l'Orient, un grand bol de bois chargé de riz cuit à la graisse de mouton, et orné de petits raisins secs. Il n'en resta rien, pas plus que des mets précédents, tant l'appétit tatare sut y faire honneur. On trouva moyen de savourer encore une gamellée de *tchorba* ou bouillie d'avoine,

semblable à du gros *kliek* polonais bien épais (1).

Le dernier ragoût rendit le festin complet : on avait voulu imiter les sorbets de l'Orient et de Constantinople, en faisant tremper pendant vingt-quatre heures des morceaux de figues dans de l'eau ordinaire, ce qui lui avait communiqué un léger goût sucré. Au contraire de l'Orient, on servit ce sorbet dans un vase profond et à col étroit, et ce fut une bataille de grosses cuillères de bois qui se heurtaient et s'embarrassaient dans l'étroit passage.

Telle fut la conclusion du festin qui ne dura pas beaucoup plus d'un quart d'heure : un grand pot vert rempli d'eau passa de l'un à l'autre; ce fut toute la boisson qu'on servit. Le moullah prononça la bénédiction, puis recommença la cérémonie des ablutions des mains, de la barbe et de la bouche avec de l'eau tiède. Un gros morceau de savon passait de main en main; il était nécessaire après tant de graisse.

Quand le plateau fut enlevé, un serviteur vint balayer sur le tapis les miettes qui pouvaient

(1) Le *tchorba* est de la viande hachée menue, bouillie avec du blé (froment ou avoine) et du cumin. Les riches l'assaisonnent avec du beurre et des épices. On fait aussi le tchorba avec du millet cuit dans l'eau, auquel on ajoute du *katik* ou lait aigri et épaissi. V. de la Motraye et C.-H. Montandon.

y être restées, et la musique recommença ses trois pièces d'usage.

Les Tatares Nogaïs ne mangent pas de légumes; leurs villages n'ont pas de jardins pour en cultiver; ne vivant que de lait, de mouton, de bouillie, ils n'ont que des cours fermées en pierres pour y garder leur bétail.

Parmi les mets qui ne parurent pas sur la table et dont ils font cependant grand usage, il faut compter le *kaïmak* et le fromage de mouton, très-salé. On obtient le premier mets, qui est délicieux, en enlevant successivement sur le lait qu'on fait cuire, la peau grasse que l'on dépose dans un vase. C'est leur beurre.

Il était plus de minuit; je fis signe à mon hôte, qui me comprit fort bien, et qui en souriant me ramena chez lui.

Un Tatare n'est pas embarrassé pour donner un lit. Son seul luxe consiste en piles de matelats, épais de 3 pouces, doublés d'étoffe de coton à grands ramages et repliés en trois; en piles d'oreillers de la même étoffe; en piles de couvertures épaisses, pareilles au reste. Pendant le jour ces piles, rangées au fond de la chambre, en font la richesse et l'ornement. Un Tatare peut ainsi distribuer en un clin d'œil une douzaine de lits, qu'on étend à côté les uns des autres sur le feutre de la chambre.

Les *Mourzas* ou les Tatares plus riches ne se

contentent pas de cotonnade ; tout est doublé en soie ou en *châli*.

Je m'endormis fort content de voir cette journée écoulée. Reveillé à l'aube du jour par mon hôte qui allait faire sa prière et ses ablutions, j'éprouvai quelque mécompte en mettant le nez à l'air, de voir que le vent nous avait amené la neige et les frimats. Je m'en consolai et en attendant mon équipage, j'allai me chauffer au feu de fumier-tourbe qui brûlait déjà d'une flamme attrayante et qui répandait une douce chaleur dans la hutte, malgré les fenêtres sans vîtres et les portes mal jointes.

Mon hôte s'assit à côté de moi, et bientôt sa femme, encore parée depuis la fête de la veille, étant rentrée, vint aussi s'accroupir à côté de nous. Sa figure était agréable, quoique la nature n'eût rien oublié de ce qui caractérise la race nogaïe : de grands sourcils arqués, des yeux noirs, de longs cheveux noirs et rudes, qui lui descendaient derrière les oreilles jusque sur le cou, sous le voile qui recouvrait sa tête. Une grande pelisse bleue, bordée de fourrure, lui descendait jusqu'aux genoux. De grands pantalons turcs d'étoffe rouge à grands bouquets lui couvraient jusqu'à la cheville du pied.

La conversation roulait sur ce qui s'était passé la veille de part et d'autre chez les hommes et chez les femmes, quand la fille de mon hôte se

présenta sur le seuil de la porte : elle avait quinze à seize ans. Vive, elle eut bientôt chassé le chat du coin du feu pour s'y accroupir elle-même, et j'eus tout le loisir de l'examiner.

Jamais je n'ai rien vu de plus élancé : c'était une rose sur une tige de roseau, car elle était jolie. Son père étant de la race des Tatares des montagnes qui ont des traits presque grecs, et sa mère étant Nogaïe ; il en était résulté un mélange qui ne manquait pas d'agrément. Elle avait de sa mère des yeux noirs à fleur de tête et ses beaux sourcils ; mais sa figure ovale et non ronde et le bas du visage était de son père, et rappelait les traits des jolies Grecques de Kertche. Sa taille élancée est aussi quelque chose qui n'appartient pas à la race nogaïe ou tatare pure.

Elle portait un *fez* (calotte rouge) avec un grand galon d'or et une petite chaînette de paras et d'autres petites pièces de monnaie. Sa longue robe bleue, ouverte par devant, lui serrait la taille ; un jupon et de grands pantalons rouges à la turque, formaient le reste du costume. Elle me regardait d'un air curieux, et moi-même, je ne me lassais pas de l'examiner, quand on vint me dire que mon équipage était là. Il en était temps : oubliant incivilement ma jolie Tatare, je courus charger mon bagage. En croirai-je mes yeux et oserai-je avouer la nature de ce pom-

peux équipage tant promis, tant vanté! Une paire de bœufs attelés à deux roues, surmontées de deux rateliers!! La tourmente devenait affreuse; une pluie glacée, mêlée de neige, se mêlait à la tourmente : comment se laisser traîner nonchalamment dans une pareille voiture et par de pareils coursiers? Je fis le trajet à pied jusqu'à Arghin, où j'arrivai à une heure après-midi; je pris aussitôt la poste, et le soir j'étais logé commodément à Théodosie, *à la Ville de Constantinople*, auberge desservie par des Allemands.

La partie de la presqu'île de Kertche qui s'étend d'Arghin à la chaîne Taurique, est pauvre en sources : pour y suppléer, les Tatares creusent des bassins dans le sol; ils élèvent les bords au moyen d'une forte digue; ils n'ont pas pour leur bétail d'autres abreuvoirs; ils les appellent *aout*. La presqu'île est d'une nudité extrême; pas un seul petit taillis d'arbre : le bétail tatare détruit tout; cependant on retrouve des traces d'anciennes forêts qui ont recouvert une partie de la presqu'île.

Théodosie ou Kafa.

Théodosie est encore dans la presqu'île de Kertche, en dedans du rempart d'Assandre. Son port et sa large baie sont la limite où les

terrains monotones de la steppe tertiaire sont soulevés insensiblement par les approches de formations plus anciennes que les forces volcaniques ont rejetées du sein de la terre. Elles s'élèvent ainsi jusqu'au Karadagh.

A une époque inconnue, les Milésiens fondèrent ici une de leurs colonies, qui, d'abord indépendante, résista à la puissance des rois du Bosphore. Satyrus I fut tué en 393 avant J.-C. sous ses murs qu'il assiégeait. Leucon I, son fils et son successeur, fut plus heureux ; Théodosie fut unie au royaume du Bosphore, mais sous une forme qui prouve que ce fut par un traité ; car la colonie garda ses attributs municipaux, et le roi du Bosphore n'en fut que l'archonte comme à Panticapée.

On a des monnaies autonomes de Théodosie ; elles rappellent l'effigie et les emblêmes de Leucon I, qui consacra ainsi ses droits sur sa nouvelle conquête.

Du temps de Strabon et de Pline, Théodosie existait encore; mais déjà sous le règne d'Adrien, selon Arrien, ce n'était qu'une ville déserte, que l'invasion des Huns, en 375 de J.-C. acheva de renverser de fond en comble. Procope n'en parle pas, et Théodosie n'était plus qu'un endroit vague qu'on appelait *Kapha*. C'est ainsi que le désigne Constantin Porphyrogénète, lorsqu'il parle du combat qui eut lieu entre les Cherso-

nites et les Bosphoriens, du temps du grand Constantin.

Pendant que Théodosie reposait sous ses ruines, combien de fois la Crimée ne changea-t-elle pas d'habitants et de maîtres ? Les Goths, puis les Khazares, en 679 : dans le neuvième siècle, les Pétchénègues qui chassent les Khazares. Viennent les Komans ou Polowtses, qui se retirent enfin devant un pouvoir plus stable, celui des Mongols et des Tatares.

En 1266, Oran-Timour reçoit pour apanage *Solgate* (Eski-Krim) avec le sol de *Kafa*. Alors deux républiques célèbres, Gênes et Venise, se disputaient le commerce de la Mer Noire.

Le premier établissement officiel des Génois à Constantinople eut lieu en 1155.

En 1275, Gênes et Michel Paléologue fixèrent par un traité les limites du pouvoir du *podesta*, ou consul général génois à Constantinople.

En 1266, selon Odérico, les Génois firent leur premier établissement à Kafa, etc.

En 1280, la nouvelle ville fut fondée (1).

En 1281, traité entre les Vénitiens et Dchenghiskhan ; à la même époque les Génois essaient d'étendre leur commerce jusqu'à la Tana : ils s'établissent alors à *Cerco* (Kertche) et à *Ma-*

(1) Murawieff-Apostol, *Reise durch Taurie*, p. 176.

terca (Taman) : ils avaient le monopole du blé et du sel.

En 1295, grand massacre des Vénitiens par les Génois à Constantinople.

En 1296, 22 juillet, grande bataille entre les Vénitiens et les Génois, sur le Bosphore de Constantinople : les Génois la perdirent. Kafa, détruit par les Vénitiens et reconstruit par les Génois.

En 1318, érection d'un évêché catholique (1) par le pape Jean XXII à Kafa, qui était gouverné par un consul ; le podesta résidait toujours à Galata.

En 1345, 18 décembre, bref de la croisade prêchée par Clément VI en faveur de Kafa, menacé par Djanibek, empereur du Kaptchak.

En 1353 furent commencées, par Godefroi de Zoaglio, les fortifications de Kafa; elles furent achevées en 1386 par Benoît Grimaldi. On suppose que les Génois ont pris une partie de leurs matériaux dans les ruines de *Kimmericum*, aujourd'hui Opouk. Dans cet intervalle fut construite la tour du pape Clément.

En 1365, eut lieu la conquête de *Cembalo*

(1) Son éparchie s'étendait « A villa varia in Bulgaria usque ad Seray inclusive in longitudinem; et a mari Pontico usque ad terram Ruthenorum in latitudinem. » Bulla Joh. XXII, apud Wading, t. VI. p. 548.

(Balaklava) et de *Soldaïa* (Soudak), colonies grecques tributaires du khan, qui devinrent places fortes des Génois.

En 1380, 28 novembre, par un traité conclu aux *Trois Fontaines* de Kafa avec Ellias, bey de Salgate, qui agissait au nom de Tokat-Myche, khan du Kaptchak, les Génois obtiennent en propriété la *Gothie*, depuis Cembalo jusqu'à Soldaïa, ce qui les rend maîtres de toute la côte (1).

En 1475, 6 juin, prise de Kafa par les Turcs sous le règne de Mahomet II (2).

En 1774, 17 juillet, par le traité de Koutchouk Kaïnardji, *Kertche* et *Iénikalé* sont cédés à la Russie.

En 1779, révolte des Tatares contre leur khan Sahim-Ghiréï : ils sont conduits par le commandant de Kafa et battus par leur prince, que soutenaient les garnisons de Kertche et de Iénikalé. Les habitants de Baktchisaraï et de Kafa sont passés au fil de l'épée.

En 1783, la Crimée est incorporée à l'empire russe, et Kafa est détruit.

(1) La Gotia con li sui casai et con li soi povoli, li quali son christiani dalo Cembalo fino in Sodaia sea dello grande comun et seon franchi. Le comte G. Serristori, *Hammer Schwarzes Meer*, p. 13 et 14.

(2) Lisez les détails dans l'ouvrage de Mourawiew Apostol, cité plus haut, p. 192.

En 1672, Chardin comptait à Kafa 4,000 maisons, dont 3,200 appartenant à des musulmans, le reste aux chrétiens. Peyssonel en estimait la population de 85,000 âmes avant la prise de possession des Russes. C'est par erreur que Clarke compte 36,000 *maisons* dans l'enceinte des murailles, et 45,000 dans les faubourgs : il a voulu dire « *habitants.* » Aujourd'hui les documents officiels ne donnent à Kafa que 4,500 habitants (1). En 1829, on n'en comptait que 3,700 (2).

Ce fut donc en 1353 que les Génois, en faisant de Kafa le centre de leurs établissements en Crimée et dans la Mer d'Azof, sentirent la nécessité de le fortifier contre les attaques des Tatares du Kaptchak. Ils entreprirent de l'entourer d'un large fossé régulier, revêtu, ainsi que le rempart, par une solide maçonnerie en pierres de taille. De distance en distance, de fortes tours complétèrent le système des travaux, auxquels on ajouta, aux deux extrémités de l'enceinte qui venait aboutir à ce rivage, deux espèces de châteaux ou de citadelles.

(1) *Guide du voy. en Crimée,* par C. H. Montandon, 1834, p. 324. Jules de Hagemeister, *Commerce,* etc. l'estime de 5 à 6,000 habitants en 1835.

(2) *Notes sur les Provinces russes au-delà du Caucase,* par le comte L. Serristori.

Je n'ose dire ce que je ressentis en voyant ces beaux ouvrages des Génois si ruinés et bien à tort. Le gouverneur russe de Théodosie, Fanshave (Fensch), fit enlever le revêtement des remparts et des fossés pour en construire de mauvaises casernes. Les suites inévitables de cette imprudence se firent bientôt sentir ; ces magnifiques fossés servaient autant à l'écoulement des eaux de pluie et des torrents qui descendent momentanément des montagnes rapides et nues qui entourent la ville, qu'à la défense de la ville : en les démolissant, on les a comblés sur plusieurs points, et pas plus loin qu'en 1834, l'on a vu les eaux de pluie des montagnes, pénétrant par-dessus les fossés dans la ville, en ravager les maisons, les jardins, et y causer, dans l'espace de quelques heures, un dommage de plus de 300,000 francs.

Toutes les tours qui longeaient le rempart sont ruinées ; celle dite du *Pape Clément* présente encore trois pans de ses murailles ; elle était placée à l'angle le plus important et le plus élevé des remparts vers le nord, faisant face aux montagnes d'où l'artillerie peut, avec le plus de facilité, foudroyer la ville.

Cette tour est un souvenir de la grande croisade prêchée en 1345 par Clément VI, pour venir au secours de Kafa, menacée par Djanibek et les Tatares du Kaptchak : les secours qu'on

porta aux Génois leur permirent d'augmenter leurs fortifications, et ils firent placer en signe de reconnaissance au haut de la tour, une inscription en l'honneur du pape. Descendue du faîte où elle était inintelligible aux yeux des plus exercés, elle fut déposée au pied de la tour et transportée de là au musée de Théodosie, où elle excite la sagacité des voyageurs. J'en ai donné un dessin fidèle dans la vue de Théodosie que j'ai prise du pied de cette tour, et où tout voyageur qui visite ces ruines, vient jouir de la belle vue d'ensemble qu'on a sur la ville et sur la baie (1).

Au milieu de ce vaste tableau s'élève l'*ancienne citadelle* génoise, aujourd'hui démantelée; ses murailles abandonnées menacent ruine de toutes parts. En avant de la citadelle un bâtiment, reconnaissable à ses deux hauts contreforts, mais sans aucun luxe extérieur, fut autrefois *la principale église arménienne*, que des émigrés de cette nation vinrent construire sous la protection des Génois peu après le terrible tremblement de terre de 1319, qui détruisit Ani

(1) Cette inscription, écrite en lettres gothiques du quatorzième siècle, est presque incompréhensible tant sa rédaction latine est pleine de fautes et de solécismes. Du temps de Waxel, elle était encore enchâssée dans la tour. Voy. IIe série, pl. 43.

et qui épouvanta tellement une partie de la nation arménienne, qu'elle vint se réfugier chez les Tatares du Kaptchak, dans les environs d'Astrakhan : de là elle envoya des colonies en Crimée; elles s'établirent en 1340 avec l'approbation des Génois à Kafa, à Eski-Krim, et dans les environs de Soudak (1). Avant la prise de possession de la Russie en 1783, Peyssonel dit que les Arméniens avaient 24 églises à Kafa, et Le Vasseur de Beauplan, un siècle plus tôt, en compte même 32. La plupart sont détruites et ont passé à d'autres usages. Une seule n'a pas changé de destination; j'en parlerai plus bas. Celle dont il est question ici sert de magasin; son intérieur a conservé la distribution des édifices religieux de l'Arménie, un grand oratoire pour portique, et plus loin la nef, le dôme et le chœur avec les sacristies latérales.

J'ai copié sur les murs extérieurs deux inscriptions arméniennes, dont voici la traduction :

1° Que ce saint signe (la croix) intercède pour Grégoire . . . . en 886 (1437 de J.-C.).

(1) Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie*, I, p. 114.— P. de Koeppen, *Krimskii Sbornik*, p. 28. Une inscription du monastère de St.-George, près d'Eski-Krim en fait remonter la fondation, à la fin de la quatrième dizaine du quatorzième siècle.

2° Que ce saint signe intercède pour le seigneur George, pour Eranouy, pour Osky-Khanum, l'an 921 (1472 de J.-Ç.).

Kafa fut conquis par les Turcs onze ans après qu'on eut posé la dernière de ces inscriptions.

A droite de mon dessin, dans l'angle qui restait entre les anciennes fortifications et la citadelle, à la pointe méridionale de la baie, s'étendent les bâtiments de la *quarantaine* nouvellement construite, mais sans grande importance commerciale depuis que l'on a transporté à Kertche les marchés de la Mer d'Azof. Quand j'ai passé à Théodosie en juillet 1834, il n'y avait que 4 vaisseaux en rade, dont aucun ne faisait quarantaine. Cet établissement est fort bien entendu, et m'a paru propre et soigné : je visitai dans l'enceinte de ses murailles une petite mosquée, une petite église arménienne et une fontaine avec une inscription arménienne placée au-dessus d'un relief représentant un agneau. La quarantaine s'est trouvée une des premières exposée aux ravages de l'inondation dont j'ai parlé ci-dessus.

A gauche du tableau s'étend le long du rivage de la mer, qui présente une plage assez unie, la partie habitée de la vaste enceinte de la ville. C'est là qu'étaient, du temps des Génois et des Tatares, les principaux édifices ; il en reste à peine un aujourd'hui. La grande place de Théo-

dosie s'est élargie outre mesure par le vandalisme d'un gouverneur, et l'église catholique, ci-devant mosquée, avec sa belle coupole et son minaret tronqué changé en campanille, est presque le seul beau reste de l'ancien Kafa. Derrière se voit, au bord de la mer, la grosse ruine du *château génois*, qui fermait la ville du côté de la presqu'île de Kertche, dont la steppe uniforme cerne de ce côté-là la baie très-vaste et très-profonde, mais mal sûre et entièrement découverte au nord (1). Elle abonde en poissons voyageurs de la Mer Noire.

Après cette vue générale, je vais passer à la description de ce que Théodosie offrait de plus intéressant.

Bïouk-Djam (église-mosquée principale de Théodosie) et les *Grands-Bains*.

Cette grande mosquée, dont Pallas vante la magnificence et la noble simplicité, avait été

(1) C'est ainsi que s'exprime Peyssonel, *Traité sur le Commerce*, etc. I, p. 14 : il ajoute qu'elle est impraticable en hiver, et que les marchands qui y font hiverner leurs bâtiments, sont obligés de les tirer à terre pour éviter qu'ils ne se brisent sur les roches qui sont au fond de l'eau. M. Jules de Hagemeister, *Commerce de la Nouvelle-Russie*, ne lui trouve pas tous ces inconvénients et dit qu'il n'est presque jamais arrivé de malheurs dans ce port. (P. 58.)

construite par les Génois, dont elle était l'église épiscopale : elle datait du commencement du quatorzième siècle. Devenue temple mahométan, on lui conserva sa belle coupole de 9 toises de diamètre, et on l'entoura de onze plus petits dômes sur trois de ses faces. Peut-être qu'une partie avait déjà servi à l'édifice chrétien. On flanqua en outre la mosquée de deux minarets de 16 toises de hauteur, avec des escaliers en colimaçons. Cet édifice, tel que je viens de le décrire, existait encore dans son entier quand Pallas le fit dessiner dans sa vue de Théodosie, en 1794 (1).

Le gouvernement russe a pour système de convertir en églises grecques les plus belles mosquées des villes conquises, surtout quand les populations mahométanes les ont abandonnées. On voulut par conséquent faire de cette belle mosquée un temple chrétien. On commença d'abord par enlever le plomb qui recouvrait le toit, et qui fut vendu je ne sais au profit de qui. Le gouvernement assigna ensuite, d'après les devis des changements à faire, une somme de 40,000 roubles-assignats, valant alors presque le rouble en argent, et l'on commença les travaux en abattant une partie des petits dômes qui devaient faire place aux portiques à

(1) Atlas, t. II, pl. 14.

colones doriques qui se répètent d'une extrémité de la Russie à l'autre.

Mais après avoir abattu ces dômes élégants, après avoir amené à grands frais les tambours de colonnes qui devaient orner les portiques, dont on posa les bases, l'argent vint trivialement à manquer, et le gouvernement ne voulut plus faire d'autres avances. D'ailleurs les projets de l'impératrice Catherine II subirent pendant un certain temps l'effet d'un grand refroidissement de zèle en leur faveur, et pendant maintes années l'église projetée présenta le tableau d'une vraie ruine, dont l'aspect serrait le cœur. Un gouverneur de Théodosie, celui qui fit enlever les lions de Phanagorie, en vint jusqu'à faire transporter les plus belles colonnes destinées à l'église, dans son jardin hors de la ville, où étaient déjà les lions. Il fut mis en jugement et condamné à retransporter les colonnes et les lions; mais les uns et les autres sont encore dans son jardin.

Lorsque j'ai dessiné cette ruine en 1832 (1), il existait près de là un autre monument, les *Grands Bains* turcs, que l'exigence des ablutions nécessite dans le voisinage des mosquées. Ce bâtiment d'une grande proportion se composait de deux vastes salles éclairées par deux superbes coupo-

(1) Atlas, III[e] série, pl. 28.

les. La corniche extérieure de l'édifice pouvait servir de modèle par son élégante simplicité : on s'était servi de la brique pour faire des dentelures alignées sur le même cordon. Ce bàtiment entouré d'une multitude de petits dômes, sous lesquels étaient pratiquées les étuves, était susceptible de devenir un bazar public des plus grandioses, dès qu'on ne voulait pas lui conserver sa destination primitive. D'ailleurs c'était le plus beau monument de Théodosie dont il ornait la grande place (1).

Mais il offusquait la vue de M. le gouverneur Kaznatchéïeff, homme d'une ignorance profonde pour tout ce qui est beau et monumental. Il trouvait qu'il n'y avait pas assez de places au milieu d'une ville de 4500 habitants, pour y faire manœuvrer une armée, et il se mit dans la tête d'agrandir celle-ci, en faisant disparaître la ruine de la mosquée et les bains. Il proposa la chose au gouvernement, prétextant que ces deux bâtiments menaçaient ruine de toutes parts et devenaient dangereux. M. le comte Vorontsof, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie, qui dans ses tournées, n'avait peut-être pas porté son attention sur ces deux bâtiments, que son goût pour l'architecture lui auraient fait conserver,

(2) Pallas, *Voy.* etc. t. II, p. 286. Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 202.

crut, sur la foi du gouverneur civil, qu'il allait faire une œuvre méritoire et donna l'ordre de les abattre. Le comte était à Simféropol. A peine le gouverneur Kaznatchéïeff eut-il l'ordre en main, que sans perdre un moment il le fit mettre à exécution. A la vue d'un sacrilége pareil la population de Théodosie se récria et envoya en toute hâte un député au comte pour le supplier de faire arrêter au moins la démolition des bains. — Mais, répond le comte, ces édifices menacent ruine. —On a trompé Votre Excellence; les bains sont d'une solidité à toute épreuve, et il serait facile d'en faire un superbe monument en créant un bazar sous ses nobles coupoles. — Eh bien soit, nous verrons, qu'on expédie aussitôt une estafette avec l'ordre d'arrêter les démolitions.

Mais le gouverneur Kaznatchéïeff avait si fort à cœur son œuvre, et craignait tellement un retour du comte, qu'il n'avait pas perdu un instant, en accumulant une grande masse d'ouvriers sur le même point; il était parvenu, malgré l'extrême solidité des coupoles et des murailles, à causer de tels ravages dans l'édifice des bains, qu'il ne put plus être question de le conserver, l'œuvre de destruction est accomplie, et au lieu de la vue que j'ai dessinée IIIe série, pl. 28, l'on a sous les yeux une immense place vide, autour de laquelle se perdent quelques maisons sans apparence, dont les teintes blanches reflètent l'ardent soleil

de Crimée, et cet espace désert est là pour attrister les yeux et pour constater l'ignorance artistique de M. le gouverneur Kaznatchéïeff.

Eglises catholique et arménienne.

Heureusement pour Théodosie qu'il s'est trouvé encore parmi ses habitants des amis de l'art : sans cela la ville aurait pu perdre pour des raisons aussi plausibles deux autres édifices intéressants, les églises catholique et arménienne, les deux seuls monuments qui rappellent à présent dans tout Théodosie, l'occupation des Génois et des Tatares.

Lors de la conquête de la Crimée et de la prise de Kafa, le gouvernement assigna au culte catholique pour église, une mosquée moins vaste, il est vrai, que la première, mais dont l'architecture était imposante. Sur un cube repose un dôme circulaire, éclairé par 16 fenêtres en ogive écrasé oriental; la coupole en plein cintre a 45 à 50 pieds d'ouverture. Un minaret d'une hauteur considérable flanquait la mosquée. Tel était l'édifice; mais avant de le consacer au culte catholique, il avait déjà subi de notables déprédations; la partie supérieure du minaret était tombée, et la coupole avait été dépouillée de sa toiture en plomb. Longtemps la paroisse catholi-

que s'adressa au gouvernement pour demander des secours, afin de restaurer l'église qui se dégradait par les eaux de pluie qui s'infiltraient par la coupole. Le gouvernement répondit que la paroisse était assez riche et assez nombreuse pour le faire à ses frais. Elle prit courage, et lors de mon dernier séjour à Théodosie en 1834, l'église venait d'être entièrement restaurée à ses dépens.

Il en fut de même de l'église arménienne, l'un des plus anciens temples de cette nation à Kafa. Celui-ci intérieurement et extérieurement est une copie des édifices consacrés au culte en Arménie, et la tradition artistique s'y est conservée pure (1). Le portique surtout frappe les regards comme la partie la plus ornée de l'édifice. On se rappellera en le voyant la disposition et les ornements de celui d'Etchmiadzin : mais au lieu du plein-cintre nous avons ici l'ogive génois. Les moulures et les rosaces sont aussi variées que dans les styles gothique et bizantin. Dans les angles de la bordure qui encadre l'arcade du portique, on voit deux images de saint George, ce saint si fêté auquel les Géorgiens et les Arméniens ont tant de foi. Les murs intérieurs et extérieurs sont enchâssés de croix tumulaires placées les unes sur les autres comme en Arménie.

(1) Atlas, III[e] série, pl. 11.

Il est intéressant de voir avec quelle constance l'Arménien, dans ses colonisations lointaines, a conservé fidèlement les traditions artistiques de sa première patrie. J'en ai donné la preuve dans la planche où j'ai représenté l'église arménienne de Kafa, et où l'on trouve en même temps des monuments de la grande Arménie et de la Galicie (1).

Le bazar de Théodosie a été construit avec des colonnes turques de tous genres qu'on a réunies.

La ville de Kafa était entourée de nombreux jardins dont la fraîche verdure recouvrait en majeure partie les pentes aujourd'hui nues et stériles des collines. Théodosie n'a rien conservé

(1) L'une des plus anciennes églises arméniennes se trouve à Zvaniets, près du Dniestr en Podolie : l'intérieur en est revêtu de pierres de taille (grès de transition de Kitaïgrod), couvertes de ciselures d'une exécution très-soignée. Cette petite église date de la fin du 15[e] siècle; le château de Jasloviets en Galicie, dessiné III[e] série, pl. 11, a servi de résidence à la célèbre famille polonaise des *Konietspolski*, dont le dernier rejeton périt en tombant dans un puits qu'on montre encore. L'autre bâtiment servait de résidence à l'évêque arménien de Jasloviets, avant que les indignités commises par le père du dernier des Konietspolski sur les Arméniens, les eussent forcés de quitter cette ville pour se retirer à Léopol ou Lemberg, dont ils ont fondé la grandeur et la richesse actuelles.

de ce legs des Tatares, et deux régiments russes en un seul hiver, lors de la révolte de Kafa et des Tatares en 1779, se sont si bien chauffés qu'ils n'y ont pas laissé un seul arbre : aussi l'aspect du paysage qui encadre Théodosie est-il d'une aride tristesse. Il n'y a que la nouvelle promenade plantée le long de la mer du côté du petit château génois, qui promette de l'ombrage pour l'avenir.

Musée de Théodosie.

Avant de quitter la nouvelle Théodosie, jetons encore un regard sur l'antique colonie milésienne; car j'espère qu'en allant visiter le musée de la ville, j'y verrai les souvenirs de cette époque déjà si reculée. M. le docteur *Graperon* a la bonté de m'introduire dans ce sanctuaire de l'archéologie théodosienne et il me montre non loin de l'église catholique, à l'angle d'une des grandes places, dont Théodosie est riche, un petit édifice isolé, avec une coupole, que je reconnais pour une petite mosquée turque (1). Le fatalisme a fait place aux pierres. Deux lions en marbre blanc, amenés de Phanagorie, et placés à droite et à gauche de la porte en gardent l'entrée. La

(1) Atlas, III série, pl. 28.

porte lourde s'ouvre ; on ouvre un volet, et dans l'attente des nouveaux faits dont je vais enrichir l'histoire de la Théodosie antique, je suis bien surpris de ne me voir entouré que de monuments de Kertche ; pas une inscription de la colonie milésienne.

Pendant près de 30 ans, Théodosie eut le pas sur Kertche, qui n'était pour ainsi dire qu'un village; Théodosie fut le centre des affaires et du commerce de cette partie de la Crimée; elle eut un gouvernement. On y créa même un musée, et dès-lors tout ce qu'on trouva à Kertche et à Phanagorie, y fut déposé. C'est ainsi que la plus ancienne des inscriptions de Panticapée, celle de Leucon, s'y trouve, à côté d'un certain nombre d'autres plus ou moins importantes. L'une venait de Nikita ; j'en parlerai en son lieu.

Les seules inscriptions qui concernent Théodosie sont génoises et ont été enlevées des tours qui défendaient la ville. C'est là qu'est celle du pape Clément VI. Il semble inoui qu'on n'ait rien trouvé de la ville grecque : le fait est cependant vrai; Théodosie a été longtemps en ruines. Un millier d'années après, les Génois sont venus s'établir sur ce sol, l'ont fouillé et recouvert de vastes fortifications; les Tatares venus après eux accumulèrent les déblais pendant plusieurs siècles sur une étendue de terrain qui a dû contenir 80 mille habitants; en un mot, tout est si bien

effacé et enfoui sous les différents âges de construction, que l'antique position de Théodosie est une énygme, et que ce n'est que par conjecture qu'on la place sur le sol de la Quarantaine actuelle. On y a fait des fouilles qui ont produit un petit nombre d'antiquités grecques, des vases étrusques de terre rouge, vernissés en noir. D'autres fouilles opérées aux alentours de Théodosie, dans les nombreux tumules qui s'étendent vers la presqu'île de Kertche, ont amené à peine quelque résultat. En ouvrant deux ou trois tumulus qui devaient servir d'essai, on s'est contenté de les raser sans pénétrer dans le sein de la terre. On n'y a trouvé que deux vases d'une poterie très-grossière, un glaive, etc.

On conserve au musée des figurines en terre cuite, semblables à celles de Kertche et qui viennent des environs de Théodosie. On peut les comparer à celles qui ont été achetées en Anatolie par un ancien gouverneur qui les a données au musée. C'est encore la même fabrique. En fait de relief, il n'y a d'intéressant que le griffon dont j'ai fait déjà mention en parlant de Panticapée où il a été trouvé. Le travail de cet emblême de la capitale du royaume du Bosphore est fort beau, et il est à regretter qu'il ne retourne pas orner, soit le musée, soit un monument quelconque de la ville d'où il a été tiré : car à présent que Kertche a reconquis ses droits de ville, et s'est

créé un magnifique musée, il me semble que tout ce qu'on a déposé en attendant dans celui de Théodosie, doit retourner dans son lieu natal ; ce serait de toute justice. D'ailleurs en réunissant ainsi tous les monuments si importants de l'histoire du Bosphore dans le même local, n'est-ce pas en faciliter l'étude ?

M. le docteur Graperon montre encore le torse d'une statue de femme, trouvé dans son vignoble de Koze ; il serait difficile d'en donner une explication qui ne fût pas hasardée.

CHERSONÈSE TAURIQUE.

Tableau général.

Abstraction faite de la presqu'île de Kertche que je viens de décrire, la Chersonèse taurique ou Crimée, dans ses rapports physiques et historiques, peut se diviser en deux régions :

I. La *steppe*, pays de passage, qui embrasse près des trois quarts de cette surface, plaine à perte de vue, antique domaine des nomades, sol privé de forêts, mais riche en blé, en pâturages, où ont régné les Scythes, les Khazares, les Komans ou Polovtses, les Tatares Nogaïs.

II. La *région montagneuse*. Celle-ci est naturellement coupée en plusieurs territoires, vallées, bassins ou versants.

1° La *côte méridionale* de la Crimée du cap *Aïa*, près de Laspi, au *Karadagh*, près d'Olouzé, resserrée entre une haute montagne à pic de roches calcaires jurassiques et la mer ; terre pittoresque, étagée à l'infini sur les accidents

d'une côte schisteuse, ou coupée de courtes et profondes vallées. Là, la puissance des volcans et le fracas des soulèvements ont couvert le sol incliné de débris, de chaos, de roches erratiques qui ressemblent à des montagnes, et la nature impérieuse, gardant la main sur l'homme, a conservé ses formes sévères et sauvages, ses paysages sublimes où l'homme qui y a trouvé un asile, sent qu'il n'est pas le maître. La vigne, comme en Colchide, s'élance sur les arbres; le térébinthe et le plaqueminier, l'olivier et le grenadier, plantes intrues, prospèrent au milieu des noyers gigantesques et des arbres fruitiers de toute espèce. Le pin taurique, le genèvrier oriental et l'arbousier se collent contre les hautes murailles calcaires, et ce dernier en rougit les flancs. Tel est l'antique domaine des Taures (1), race voisine des Kimmériens, auxquels ils paraissent avoir été soumis dans le temps de leur puissance sur le Bosphore. Chez eux sont le *mont Trapèze* (le Tchatyrdagh) et le cap *Krioumétôpon* (l'Aïoudagh), où leur religion a érigé un de leurs temples à la terrible Diane, métamorphosée en Iphigénie. Au pied du rocher ensanglanté par des sacrifices humains est le village *Parthénith* ou de *la Vierge* cruelle,

(1) Est-ce un lambeau de la race finoise caucasienne? Je reviendrai bientôt sur cette opinion.

et plus loin la ville des *Lampades* ou des Fanaux.

2° La vallée de *Baïdar*, autre domaine des Taures, grand bassin couvert de champs, de pâturages et de forêts, fermé de toutes parts par des rochers jurassiques. Les embranchements de la vallée s'étendent jusque sur l'*Aïa*, cap bordé de précipices affreux, où il paraît qu'était le second sanctuaire des Taures.

3° Le *versant septentrional* de la chaîne Taurique, de Balaklava à Simféropol, vraie forteresse naturelle formée d'une suite de vallées adjacentes, toutes fermées du côté de la *plaine-steppe* par deux hauts rangs de rochers crayeux et tertiaires qui ressemblent à des murailles, pays de bois, de pâturages, de vin, de blé, de fruits. Les Taures y dominèrent aussi dans les temps les plus antiques, exerçant leur industrie sur le vaste hémicycle de rochers où ils ont creusé leurs villes et leurs demeures innombrables. Leurs chefs résidèrent sur les pics sauvages de Palakium, où ils eurent leur fort, cachant, sous le nom de *Lestrigons*, leurs brigandages et leurs pirateries au fond de la baie de Balaklava. Ils élevèrent encore tout près de là un autre sanctuaire à leur Diane sauvage, baignant d'un sang étranger les rochers de l'*Aïa*, et les terrasses qui portent le monastère de *St-Georges*. Ces Taures furent soumis aux

rois des Scythes, entre autres à Skilouros et à ses fils. Les Goths chassèrent les Scythes, et sous eux la contrée, devenue chrétienne, prit le nom de *Dory* ou *Doru* (la boisée), en contraste avec la steppe nue. Les Byzantins l'appelèrent *Klêmata* ou *Klimata* (le versant septentrional) et les Génois *Gothie.* Aujourd'hui ce sont les vallées du *Salghir*, de l'*Alma*, de la *Katche*, du *Belbek*, etc.

4° La Chersonèse héracléotique, plate-forme isolée, formant coin entre la mer, la steppe et la région montagneuse que conquirent les Doriens d'Héraclée sur les Taures : sol sec et pierreux, coupé de magnifiques ports, que l'industrie seule pouvait rendre habitable.

5° L'extrémité orientale des versants de la chaîne Taurique, depuis Simféropol jusqu'au Karadagh, pays composé de larges vallées, ouvertes au nord et à l'est, première proie du conquérant, sol qui changea cent fois de maîtres et d'habitants. Là sont *Karassoubazar* et la *Vieille-Crimée*, au milieu des ondulations crayeuses, et les formations tertiaires de la presqu'île de Kertche, gardant leur monotone apparence, montent encore depuis Théodosie jusqu'à Karadagh.

La grande route qui de Théodosie mène à Simféropol, capitale de la Crimée, est tracée tout entière dans ce cinquième territoire; évitant le plus qu'il est possible toute ondulation

du sol un peu forte, elle suit à grande distance le pied de la chaîne Taurique, errant au milieu des affleurements plus ou moins légers de la craie, du calcaire à nummulites et du tertiaire, dont elle coupe les limites irrégulières. Cette route n'est guère plus pittoresque que celle de la presqu'île de Kertche, et sauf les ruines d'*Eski-Krim* (la Vieille-Crimée) qu'on visite en passant, et Karassoubazar, je ne sais, sur cette longue distance de 107 verst, ce que je pourrais citer d'intéressant. Toujours au nord, une steppe à perte de vue, ou des exhaussements crayeux et tertiaires, très-arides pour tout autre que pour un géologue. D'espace en espace, les minces filets d'eau qui descendent de la chaîne Taurique vers la *Mer Putride*, sillonnent de leurs lits cette uniformité, et arrosent de belles prairies, avec quelques arbres, les seuls qu'on rencontre sur la route desséchée.

La chaîne Taurique est toujours dans le lointain, et laisse soupçonner l'existence de forêts en Crimée; mais celui qui ne s'est pas écarté de la grande route en allant de Kertche à Pérékop, peut réellement affirmer en conscience qu'il n'a pas vu un seul petit bouquet de bois dans toute la Crimée, sur une distance de 334 verst (85 lieues). C'est ce que des voyageurs m'ont assuré, lorsque je me préparais à faire ce voyage.

Eski-Krim (Vieille-Crimée).

On se détourne quelque peu de la route pour visiter la première résidence des princes tatares en Crimée. A la station de Krinitski (1), à 22 verst de Théodosie, un chemin se dirige à gauche dans un large vallon ouvert au N. E. entre les formations crayeuses et jurassiques. La craie qui encaisse le vallon au nord présente une longue crête nue, aride, qu'on appelle *Aghermiche;* les contre-forts boisés et jurassique du *mont Karassan* forment amphithéâtre au sud. Le large fond de la vallée est comme un golfe abandonné par la mer au milieu des deux promontoires.

Eski-Krim en embrassait toute la surface. La date de sa fondation est inconnue; mais en 1266, elle était l'apanage d'Oran-Timour. Sous les Mongols, elle fut une des principales villes de l'Asie, et il ne fallait pas moins d'une demi-journée à un cavalier monté sur un bon cheval, pour faire le tour de son enceinte. Peu de villes

(1) *Krinitski* a une source d'une limpidité extrême, et de 10° $\frac{1}{2}$ de Réaumur : elle est encaissée dans un tombeau d'Eski-Krim. *Zurichthal*, à 4 verst de Krinitski, a des sources sulfureuses dans le jardin du pastorat.

ont eu plus de noms différents. *Solgat* était son nom primitif : il a subi nombre de variantes. *Kremum* ou *Krimum* (dérivés de *kermen* ou *kerman*, château) furent en usage plus tard, quand Solgat fut abandonné pour une autre résidence, et pour marquer son origine antique, les Tatares l'appelèrent *Eski-Krim* (le vieux Krim). Selon Tounman, les Grecs la nommaient *Karéa* et *Karéônpolis* (χαρεα et χαρεωνπολις), dont le comte de Ségur fait *Karka* et *Karkoupol*. Enfin les Arméniens la connaissaient sous l'épithète de Kazarata (1).

Aujourd'hui, que reste-t-il de tant de grandeur ? Où sont les riches caravanes qui venaient déposer les produits de l'Asie dans les caravansérails de Solgate ? On est effrayé de voir comment d'aussi puissantes capitales peuvent disparaître en si peu de temps, et se recouvrir de champs et de pâturages, qu'interrompent seules quelques ruines plus solides qui ont su braver la destruction fatale qu'exercent d'émulation le temps et les hommes. Qu'ai-je vu à Eski-Krim ? Le guide qui me conduisait me fit observer cinq vieilles mosquées en ruines, aux flancs ouverts; un grand bain voûté, vis-à-vis de l'église grecque, et derrière celle-ci une sixième mosquée

(1) P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 338 et suiv. Comte de Ségur, t. III, p. 198.

en ruines, la seule où un moullah exerce encore ses fonctions. Peut-être est-ce celle que Bibarse, roi d'Egypte, originaire de la Crimée, fit construire en marbre et en porphyre, avec la permission du khan du Kaptchak. C'était la plus grande de la Crimée. Par-ci par-là, des traces d'anciens trottoirs, indiquent en plein champ la direction des rues. Quelques mûriers rabougris ont seuls échappé à la dévastation des beaux jardins, dont il reste à peine quelque trace. On a voulu établir une colonie d'ouvriers qui s'occuperaient de la culture des mûriers et des vers à soie. Ce projet venait du prince Potemkin. On fut obligé de l'abandonner, cet établissement n'ayant pu fournir, la dernière année de son entretien, que 20 livres de soie (1).

Les Arméniens sont maintenant presque les uniques habitants d'Eski-Krim, où ils ont une église; leur couvent de Saint-Georges, sur le mont Karassan, est l'objet de nombreux pélerinages (2).

Pour juger de la position d'Eski-Krim, mon guide me fit grimper du côté de l'Aghermiche, sur les flancs duquel on traverse en montant le double rempart qui entourait la ville; l'un était

(1) Pallas, *Voy.* t. II, p. 280.

(2) Id. id. 279. P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 28.

une muraille en pierres, flanquée de tours. Encore en dedans des murs, un immense espace était consacré aux tombeaux de toutes formes, dont le sol était jonché. Quelques-unes des tombes consistaient en voûtes carrées avec les angles arrondis. Des creux dans le sol marquaient la foule des sépulcres enfoncés. Au-delà des murs sur la hauteur, je m'arrêtai auprès du tombeau de *Mamai* et des quarante martyrs : on dit que ce Mamai était un ancien patriarche qui s'est immolé pour la foi avec ses quarante compagnons. Je n'en sais pas davantage; il paraît que c'est un saint musulman. On y va en pélerinage. A-t-on quelque maladie qu'on veuille guérir, on laisse quelque objet autour du tombeau, ou l'on pend une vieille guenille sur les arbres et des buissons qui l'entourent. J'y allais pour la vue, et elle est effectivement aussi vaste qu'on peut le désirer. Toute la vallée d'Eski-Krim s'étalait à mes pieds : je plongeais à l'est sur le golfe de Théodosie. Au nord la vue se perdait derrière Krinitski, sur les tristes rivages du Sevache ou Mer Putride.

LA COTE DE CRIMÉE,

DE THÉODOSIE A SOUDAK.

Ceux qui ont du temps devant eux, qui aiment le pittoresque, et qui ne craignent pas les fatigues d'une mauvaise route, feront mieux de prendre le chemin de la côte et de longer le pied de la chaîne Taurique baigné par la mer. Ce voyage, jusqu'à Soudak, se fait à cheval.

Je partis de Théodosie le 13 juillet 1834. Afin d'éviter les escarpements pénibles et rudement sillonnés par des ravins qui bordent la mer au-delà de Théodosie, je fus obligé de tourner par la vallée des Allemands qui s'écarte de la côte. Les extrémités de la chaîne Taurique de Théodosie à *Koktébel* consistent en formations tertiaires anciennes et récentes, qui ont reçu un mouvement d'ascension dans un des derniers soulèvements du système taurique, et qui s'appuient immédiatement avec la craie, sur les hauts rochers jurassiques.

Le tout présente l'ensemble d'un contrefort

tertiaire, découpé par petites vallées. Celle dite des Allemands est peuplée par une colonie de cette nation; l'argile feuilletée et la marne blanche se présentent ici comme aux environs de Kertche; et même un lac salé que je vis au haut de la vallée complète les caractères de ces formations. Une seconde vallée de même nature dont je traversai la tête, s'ouvre dans des formations semblables entre le cap *Kiik-Atlama* et le *cap Théodosie*. De là je parvins dans une troisième grande vallée, celle du Koktébel, qui n'est que le prolongement du golfe dessiné dans la côte, entre le cap Kiik-Altama et le cap Karadagh. Ici paraît la limite des terrains de la steppe et de la craie que cette vallée sépare des pics noirs pittoresques du Karadagh, qui commencent ici la longue série des hautes murailles jurassiques de la chaîne Taurique.

Les vallées tertiaires que je viens de signaler, sont de formes radoucies; mais la végétation en est pauvre, sèche et triste : pas un arbre, et presque pas d'habitants.

Le village de Koktébel, qui s'étend sur le rivage, est renommé par les *onyx* qu'on trouve dans les couches de craie qui s'étendent probablement au bord de la mer, et dans les rochers au-dessus (1).

(1) Pallas, II, 260.

Les escarpements du Karadagh dont les couches redressées regardent la mer, ne permettent pas de suivre la côte, tant elle est abrupte. Je tournai par le nord au milieu des roches jurassiques qui, quoique très-sauvages, sont plus abordables. J'eus même le plaisir, dans ce dédale aride, de trouver, à 4 verst du village, une fontaine qu'un khan de Crimée, dit-on, a établie avec des jardins et un palais, dont on voit la ruine à côté de la source. C'est un reposoir pour tous les voyageurs qui se rafraîchissent et bénissent leur bonne fortune.

Au-delà de la gorge rocheuse où est la fontaine, commencent les collines de schiste noir; cette formation si répandue dans le centre du Caucase, dont elle est la base neptunienne, joue le même rôle en Crimée, où elle est le socle qui supporte toutes les roches jurassiques. Sa position me la fait ranger dans le groupe liasique, sans que cependant cette assertion puisse être prouvée rigoureusement, puisque ce schiste ne renferme aucun débris fossile : je parle de l'étage inférieur, dont la puissance va au-delà de plusieurs milliers de pieds : car nous verrons d'autres suites de schiste alterner avec le grès du lias, ou avec le calcaire jurassique, et ce schiste-là n'est pas douteux.

Les pentes du schiste gazonnées me menèrent insensiblement dans la vallée d'*Otouze*, la pre-

mière qui porte les caractères de la côte de Crimée, c'est-à-dire qui, comme celles de Soudak, d'Aloucheta, de Yalta, présente dans un large écartement des roches calcaires, un thalveg, circonscrit par un amphithéâtre de collines schisteuses. La vue que j'ai donnée d'Otouze (1) fera mieux juger de cette forme physique du sol, que de longues paroles. A gauche dans l'angle du dessin, l'extrémité du Karadagh s'entr'ouvre pour donner ouverture à la vallée d'Otouze jusqu'à la mer. La crête de montagnes qui se relève à l'ouest, prend le nom de *Yetchekidagh*, et s'étend le long de la mer jusqu'à Koze. Partout le fond du vallon est schisteux.

La rupture entre le Karadagh et le Yetchekidagh, et marquée dans la mer par une baie que quelques antiquaires, dont M. de Blaremberg est du nombre, prennent pour le port des *Tauro-Scythes* mentionnés dans Scymnus de Chio. La présence d'anciennes ruines sur la côte a favorisé cette hypothèse, qui n'est justifiée néanmoins par aucun monument particulier : des monnaies antiques attestent seules la nature générale des ruines. M. de Kœppen (2), en a donné le plan : elles s'élèvent sur une colline au bord de la mer.

(1) Atlas, II[e] série, pitt. pl. 44 *a*.

(2) *Krimskii-Sbornik*, p. 102. Voyez aussi la belle carte qui accompagne le texte.

On y reconnaît une enceinte fortifiée, avec deux tours, l'une ronde, l'autre carrée, et plusieurs autres corps de bâtiment. Il est presque certain que cette localité est celle que les géographes des quatorzième, quinzième et seizième siècles appellent *Callitera* ou *Callita*, qui répond au *Djalita* du géographe de Nubie, le premier endroit habité par les Komans à l'est de Soudak, sur la côte de Crimée.

Au haut de la vallée, sur un sol moins resserré, se présente le village d'*Otouze*, divisé en deux groupes, le haut et le bas : les maisons blanches ressortent sur la verdure foncée. Les montagnes ne sont couvertes que de clairières. L'usage de la tuile pour les toits indique un climat plus humide que la côte occidentale qui n'a que des toits plats en terre. Les peupliers pyramidaux se dessinent fort bien dans le paysage où le vert de la vigne est plus clair, plus tendre que celui du feuillage des arbres, tandis que ce qui est prairie est d'un vert pâle, brûlé. La mosquée du village avec son grossier minaret, est ce qu'on peut voir de moins élégant. A gauche un moulin à vent tatare, avec huit ailes, est un échantillon de ce genre de constructions si simples et si légères, pivotant comme les moulins d'allemagne dits *bockmühle*. Les parois et même le plancher sont des claies de branches tressées.

Plusieurs particuliers ont fondé des établisse-

ments à Otouze, principalement pour la culture de la vigne, qui y réussit fort bien.

Je logeai chez un colon allemand nommé Frédéric Schieg, le chef d'une des cinq familles de cette nation qui sont venues s'établir ici. Je le questionnai sur ses possessions et sur ses redevances. Il me dit qu'il avait reçu du gouvernement 7 dessétines de terrain (765 ares de France), pour lesquelles il payait 12 roubles en argent et quelques copeks de capitation, sans compter les impositions gouvernementales; en sus il devait donner 5 roubles argent pour le terrain; ce qui faisait monter ses redevances de 50 à 60 francs de France par an.

Le 14 juillet, je continuai ma route vers Koze. Nul chemin ne peut suivre le rivage, que le Yetchekidagh flanque de toute sa hauteur avec ses rochers à pic, et je fus obligé de passer par un col élevé et des plus sauvages, qui unit le Yetchekidagh au *Sandikh-Kaïa*. Un des contreforts de ce dernier rocher se présente comme une muraille nue et menaçante au nord du chemin : les tatares l'appellent *Kiziltache-Kaïa* (le rocher de la pierre rouge).

Passé le col, je commençai à descendre vers le vallon de *Koze*, en franchissant une espèce de mur naturel formé par le calcaire noir à polypiers de Soudak : il repose immédiatement sur les schistes noirs avec lesquels il alterne et les

couches étant sur leur tête, la décomposition du schiste n'a laissé que le calcaire, qui est resté comme un mur naturel. C'est la liaison géologique entre le Sandikh-Kaïa et Yetchekidagh.

L'abord du vallon de Koze par ce chemin est très-pittoresque, et le paysage, circonscrit de toutes parts par des rochers nus, est très-sauvage : mais enfin la vue s'ouvre, et le chemin débouche dans un vallon qui doit sa verdure à un ruisseau, qu'on voit jaillir au pied des rochers. En donnant un dessin de Koze, je crois y avoir réuni tout ce que ce vallon présente d'intéressant. Il précisera ce que des paroles ne peuvent expliquer. Le spectateur est retourné vers le chemin que je viens de faire (1), et par conséquent il a à sa droite le Yetchekidagh, avec ses ruines de calcaire recouvrant le schiste, et à gauche, le Sandikh-Kaïa, dont les flancs à pic présentent, à partir de Théodosie, le premier échantillon des murailles jurassiques qui ne cessent de border la côte de Crimée jusqu'à Balaklava.

Entre les deux montagnes se dessine la digue de calcaire noir que je viens de traverser : elle est divisée en deux fragments, celui qui est le plus rapproché du Sandikh-Kaïa supporte les ruines

(1) C'est-à-dire qu'il regarde au N. E. Voyez Atlas, IIe série, pitt. pl. 44 *b*.

du fort de *Yeltighen*, dont la muraille s'étend sur le terre-plein qui paraît au milieu ; ayant à gauche trois pointes de rochers dont la plus haute s'appelle *Délikli-Kaïa* (1). Près de là sont les traces de tombeaux et d'une ancienne église.

Sous une voûte, au pied du rocher, jaillit la belle source de *Yetlighen-sou*, qui abreuve le village et rafraîchit ses vergers plantés dans le thalveg de la vallée ; car ce qui n'est pas arrosé est sec et aride. Les fruits de Koze sont d'une beauté remarquable.

Le premier plan du dessin est occupé par la mosquée de Koze, dont le style est celui des mosquées de village : autour de l'édifice religieux s'étend le cimetière tatare, dont les tombes comme à Otouze, et dans plusieurs autres endroits de cette partie de la Crimée, sont marquées par des colonnes parallèlipipèdes de grès liasique à anthracites, non taillées, qui se divisent ainsi naturellement en cippes et en pilastres comme les basaltes. Ces monuments funéraires sont extraits des carrières d'alentour, et on les retrouve à Otouze, à Soudak, à Yelbouzli.

La partie inférieure de la vallée, longue de 5 verst jusqu'à la mer, est couverte de vignobles, qui appartiennent en majeure partie à des parti-

(1) Voyez une vue spéciale de ce rocher, *Krimskii-Sbornite*, de P. de Kœppen, p. 109.

culiers de Théodosie. Les vins de Koze passent pour être les plus généreux de la Crimée ; quelques-uns ont le goût de terroir, qui se perd en vieillissant. C'est dans l'un de ces vignobles que M. Graperon a trouvé le torse que j'ai vu au Musée de Théodosie : ceci indique un établissement grec.

En continuant ma route, je passai à la sortie du village, à côté d'une autre antiquité, d'une vieille chapelle grecque dans le genre de celles de la côte sud-ouest (1). Elle mesure 24 pieds de long sur 12 de large. Au lieu d'une grande porte, elle n'a qu'une porte latérale avec un petit portique. L'encensoir est formé du chapiteau d'une colonne antique qu'on a creusé. Je crois que c'est l'église que mentionne Pallas sur la croupe du *Kadily-Bouroun;* elle était sous l'invocation de saint Jacques (2).

De Koze à Soudak, on ne chemine que sur du schiste, qu'un grand écartement des rochers calcaires supérieurs laisse à jour : à droite, la chaîne principale, et à gauche un labyrinthe de massifs qui, lancés dans la mer, y forment un haut et imposant promontoire, d'une teinte sombre, renommé chez les navigateurs. C'est le cap *Méganome*, composé de calcaire noir, al-

(1) Atlas, IIIe série, arch. pl. 4.
(2) Pallas, *Voy.* II, 253.

ternant avec du schiste noir, formation jurassique qui se répète autour de la forteresse de Soudak. Les Tatares donnent à chaque partie de ce cap différents noms, et pour dénomination générale, celle de *Bïouk-Sirt*. D'où provient le nom de *Méganome* (la grande habitation)? Y avait-il un grand bourg, une ville dans le voisinage? Serait-ce *Toklouk* qui jadis était considérable? Il faudrait avoir eu le temps de visiter soigneusement la contrée pour répondre à ces questions.

Mais il existe une preuve matérielle de l'existence d'une très-ancienne population dans le voisinage; ce sont les tombes, *pierres-levées*, dont Pallas donne la description dans son voyage (II, 251). « A quelques centaines de pas d'un rocher remarquable, que les Tatares appellent *Paralam-kaïa* (roc brisé), l'on distingue, dit-il, au milieu d'une plaine aride, les restes d'un cimetière très-ancien, qui ne ressemble aucunement à ceux des autres parties de la Crimée, si on en excepte les tombes non tatares de la vallée de Koze. On voit d'abord dix tombeaux rangés à la file, de l'est à l'ouest, sur une longueur de 32 pas. Ces tombeaux sont entourés de pierres plates, plantées en terre et comme divisées par compartiments; quatre d'entre eux forment des carrés de 8 pieds 9 pouces sur chaque face, et cinq autres des parallélogrammes dont les pe-

tits côtés n'ont que 4 pieds 5 pouces. Ils sont placés à d'inégales distances, et dans l'ordre suivant, de l'est à l'ouest :

4, 2, 8, 2, 8, 4, 4, 8, 7 ½, 8, 4, 4 pieds.

« Plusieurs paraissent avoir eu jadis une pierre plus élevée que les autres, à leur extrémité méridionale. On voit en outre au sud, à deux toises de distance, 3 tombeaux isolés sur une seconde ligne; et, près du bout du cimetière à l'est une colline plate entourée de pierres rangées circulairement, avec deux carrés isolés de pierres plates, dont la plus longue, placée de champ, est tournée vers le sud. Les Tatares regardent ces tombes comme l'ouvrage des Juifs; mais elles paraissent plutôt provenir d'une autre nation très-ancienne et peu nombreuse. »

On reconnaît à l'instant à cette description les tombeaux des bords de l'Atakoum près du fort St.-Nicolas, et ceux que j'ai mentionnés dans la presqu'île de Fontan, au-delà du village de Tchokrak-koï. J'en décrirai bientôt de pareils que j'ai visités près de Gaspra. J'ai déjà dit que je les attribuais aux Kimmériens, et que dans le nord de l'Europe nous avions l'équivalent de ces monuments dans les pierres-levées de la Bretagne, et dans les *Steinkiste* (coffres de pierre) de l'île de Rughen et des rives de la Baltique (1).

(1) *Darstellungen von der Insel Rügen*, von J. J. Grum-

L'enceinte circulaire en pierres rappelle aussi les tombes des anciens héros lithuaniens, formée d'un tumulus écrasé ou aplati, entouré d'un cercle de gros blocs erratiques de granite.

A quelques verst de Soudak, je traversai un beau vignoble établi par les frères Amanton, et dirigé alors par mademoiselle Jacquemart, qui se guérissait des blessures qu'elle avait reçues d'un Grec qui n'avait pu s'en faire aimer (1). Une jalousie furieuse l'avait porté à cet horrible attentat.

Un dernier contre-fort me séparait de Soudak : son pied se prolonge dans la mer où il forme un pic isolé, appelé *Altchak-hadjik-Kaïa*, l'un des moles naturels, qui ferme à l'est la baie de Soudak. La tête du contre-fort qui naît des flancs du *Mandjil*, forme un autre pic plus élevé, l'Aï-Ghéorghi, dont la partie supérieure est calcaire, ainsi que l'Altchak. Le col par où je passai est schisteux. Que celui qui veut jouir d'un magnifique coup d'œil vienne avec moi contempler d'ici la vallée de Soudak, qui s'étale enfin tout d'un coup à mes regards.

bke, 2 *ter*, *Theil*, p. 235. J'ai étudié ces monuments dans une excursion que j'ai faite, en 1830, sur l'île de Rughen.

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie*, etc. t. I, p. 325, 2e éd.

SOUDAK.

Monastère de Saint-Georges.

Pour jouir d'une vue plus magnifique encore, je montai au monastère de St-Georges, situé sur la tête du contrefort. J'arrivai par des pentes à peines recouvertes d'une maigre végétation de buissons, jusqu'au sommet où gisent les ruines de l'église, petit édifice semblable à celui de Koze; la voûte s'est écroulée, et je n'ai rien aperçu qui méritât la peine d'être relevé, soit peinture, soit ornement d'architecture. La vue seule compense toute la fatigue que peut coûter une pareille escalade, et l'on peut bien se donner la peine d'imiter les Grecs, non pour venir invoquer St Georges, mais pour admirer les œuvres du Créateur; car il est peu de sites en Crimée qui offrent un tableau plus riche, plus vaste, plus pittoresque de contrastes tirés de la nature ou de l'histoire : il présente en face la belle vallée de Soudak, dont on ne perd pas un détail. J'ai publié cette vue, et sa variété mérite un commentaire.

Assis sur le mur d'enceinte de l'église, mes regards se portent à gauche, où ils sont bornés par une partie de la ruine du monastère, masqué par des rosiers qui croissent sauvages sur la terrasse qui l'entoure. De là je plonge jusqu'à la mer : sur ses rives se dessine la forteresse de Soudak, couronnant son roc pelé, et l'on embrasse toute l'enceinte du château d'en bas avec ses hautes tours : la *tour de la Fille* (Kize-Koullé) termine cette pyramide de ruines, où il n'y a de vivant que le voyageur lointain ou les enfants de la colonie allemande, qui en font le théâtre de leurs jeux; leurs maisons sont en dehors des murailles.

Le *Kouchekaïa* ou *Sokolgora* des Russes (montagne du faucon) domine la forteresse avec sa croupe noire. De son pied se détachent d'autres rochers couronnés de deux pointes, visibles au-dessus de la forteresse : telle est la limite à l'ouest du Liman ou port de Soudak, dont le rocher de la forteresse forme l'autre jetée.

Au-delà des rochers du Liman, sur la ligne lointaine de l'horizon de la mer, se perd, sous une teinte de plus en plus brumeuse, la côte de Crimée que termine le dôme de l'*Aïoudagh*, le *Crioumetopon* des anciens, le vrai sanctuaire de Diane et d'Iphigénie.

Mais je reviens à droite du Kouchekaïa, et en suivant le dos des montagnes intérieures, j'arrive

au *Pertchem-kaïa*, la sommité la plus élevée, dont les flancs, nus et trop secs pour qu'on ait pu y planter de la vigne, sont sillonnés de ravins. Le plus apparent qui se presse entre deux contreforts blanchâtres, l'*Afourdagh*, dont une trace d'ombre marque la continuation jusque dans la vallée, au milieu des vignobles de l'amiral Mordvinof, est renommé par une source d'eau sulfureuse fort visitée par les Tatares : elle est à l'entrée du ravin à droite, non loin de la petite maisonnette : on y a creusé un bassin pour pouvoir s'y baigner.

En tournant enfin jusqu'à l'extrémité du paysage, je signale un léger promontoire; tel est le point de partage des deux embranchements de la vallée, qui, comme deux fleuves de verdure, viennent confluer ici. L'un, le plus éloigné, bordé de maisons sur la hauteur, porte le nom d'*Aï-Sava*, tandis que le plus rapproché, dont on ne voit qu'un petit coin avec des arbres et des peupliers, mène à *Taraktache*.

Que dirai-je maintenant du magnifique golfe de verdure qui prolonge au loin les rivages au milieu de ces montagnes pelées et grises? Dans ce dédale, où le vert des arbres et des hauts peupliers ressort sur le vert pâle de la vigne, quel plaisir de voir ces jolies maisons blanches si propres et si champêtres, semées çà et là, chacune au milieu de son riche domaine. Soudak

est une ville d'un nouveau genre; il n'y a ni rues, ni places, ni portes; c'est un village de Colchide. Le seul quartier ou l'on voie quelques maisons se rapprocher est celui de l'église, à côté de laquelle un Grec a bâti une espèce d'auberge. Mais ce n'est pas là que je cherche une maison amie, je vais chez M. Larguier, et mes yeux s'arrêtent sur trois maisons irrégulièrement groupées près de trois peupliers en-deçà du vallon, précisément au-dessous de l'angle intérieur de la forteresse. C'est là que je vais saluer un compatriote, au milieu des vastes établissements qu'il a créés pour la compagnie des vins de Crimée.

On aperçoit à peine les établissements du gouvernement, possédés jadis à *Achiklar* par le fameux prince Potemkin; ils sont vers moi en avant de ceux de la compagnie, et l'on ne distingue que la cime des peupliers et l'extrémité d'un vaste bâtiment. Ce domaine modèle comprend de belles caves et de beaux vignobles; le prince se l'était approprié après la conquête de la Crimée; mais à sa mort, le gouvernement rentra dans ses droits.

L'ensemble de ce paysage est découpé en entier dans les formations jurassiques ou liasiques; mais les révolutions plutonniennes ont tellement disloqué leur disposition régulière primitive, qu'on peut à peine suivre et recon-

naître dans ce labyrinthe ce qui appartient aux unes ou aux autres de ces formations. Le rocher de la forteresse, le Sokolgora, le Pertchemkaïa, consistent en calcaire noir à polypiers, entremêlé plus ou moins de couches de schiste noir. Les couches sont dans un état de confusion incroyable, se redressant, se recourbant comme dans la craie de Rughen; c'est un exemple en grand de ce que nous verrons si souvent dans la chaîne Taurique, de ces massifs qui, lorsque la chaîne principale s'est soulevée, se sont détachés brusquement, sont tombés les uns sur les autres, comme les déblais qui encombrent le pied d'une muraille renversée. Il n'y a pas un de ces massifs qui ressemble à son voisin; tout y est pêle mêle, et j'appelle cela un *chaos géologique*. Tous les débris ont une forme conique et pyramidale, et le paysage leur emprunte tout son pittoresque.

Le talus sur lequel ces fragments de la chaîne principale se sont accumulés, est en grande partie masqué; et vouloir suivre les rapports de concordance ou de discordance entre la base et le chaos est impossible. Seulement il paraît que le fond de la vallée de Soudak consiste en schiste noir comme le reste de la côte de Crimée. Il est par couches tantôt dures, tantôt tendres, ferrugineuses : il est quelquefois bulliforme, c'est-à-dire que toute la masse du schiste con-

siste en grandes boules formées de couches concentriques. Assigner un âge à ce schiste qui n'est pas jurassique, puisqu'il est superposé par le grès du lias, sera, comme je l'ai dit, toujours difficile. Ce dernier paraît au-delà du Sokolgora, au cap *Thikénin-Kaïassi*, où il ferme à l'ouest le Liman de Soudak.

La vallée de Soudak n'a pas d'abord été vallée à l'époque du soulèvement de la chaîne Taurique; elle a commencé par être golfe, comme le prouvent des formations plus récentes déposées en couches horizontales qui recouvrent une partie du fond de la vallée. Le principal dépôt de cette nouvelle création consiste en lits de glaise et en un gros pouding, composé de débris des roches avoisinants, que la mer a roulés et déposés en couches épaisses. On peut suivre l'horizontalité de ces lits jusque bien avant dans la vallée; leur hauteur absolue peut atteindre 100 pieds au-dessus de la mer. Pallas a déjà signalé ce fait, en visitant le bord de la mer depuis le cap Altchak-Kaïa jusqu'au Méganome; il a trouvé aussi là à plusieurs toises au-dessus du niveau actuel du rivage un terrain moderne avec des coquillages qu'il croit être identiques avec ceux de la Mer Noire, et qui sont sans doute quaternaires. L'ensemble de nos observations, ainsi que la nature du sol, prouvent qu'avant le soulèvement de la steppe taurique et de la pres-

qu'île de Kertche, la côte de Soudak au Méganome était découpée en baies plus profondes qu'aujourd'hui (1). Mais du reste, ici se termine cet ancien empiètement; plus loin, jusqu'à Balaklava, je n'ai trouvé nulle trace de formations tertiaires appuyées sur les flancs de la chaîne Taurique.

Le monastère de St-Georges a une superbe source d'eau délicieuse dans son voisinage; elle jaillit entre le schiste et le calcaire jurassique que couronne la montagne.

Les grès à anthracites appartenant au lias, que j'ai signalés autour de Soudak, ont fait croire à un mineur allemand nommé *Hensius*, qu'il existait de vastes dépôts de houille à Soudak : le comte Vorontsof, trompé par des échantillons de lignites disséminés, s'est empressé de l'aider dans ses sondages; le ministre, à St-Péterbourg, en attendit vainement les beaux résultats qu'on lui avait promis : il envoya un officier des mines à Soudak pour vérifier le fait. Si l'officier avait été tant soit peu géologue, à la simple inspection des roches, il eût dit que la chose était impossible, et que fouiller comme Hensius le faisait au milieu d'un chaos de roches jurassiques entassées sur des roches liasiques, ne pouvait aboutir qu'à faire trouver quelques débris de

(1) Voyez V[e] série, géologie, plans, coupes, pl. 26.

lignites, et que d'ailleurs, à supposer qu'on pût percer le jura, le grès liasique et une épaisseur de quelques mille pieds de schiste qui ne renferment pas le moindre indice de houille, on aurait sans doute bien d'autres milliers de pieds à percer à travers le calcaire conchylien, le grès bigarré, le calcaire pénéen, le grès ancien, jusqu'à la houille. Leurs fouilles ont été opérées au pied de la forteresse où je suis allé les visiter; du chiste noir et quelques troncs de lignites furent les seuls résultats de ces coûteuses recherches.

Sur la vigne et les vins de Crimée.

Après cet aperçu pittoresque et géologique de Soudak, je crois qu'il est temps de descendre dans la vallée où l'on m'attend; mais ce ne sera pas pour parler fossiles, calcaire jurassique ou chaos géologique. Au milieu des caves et des pressoirs de la compagnie, une autre question va m'occuper; il s'agira de parler vignobles, vins et commerce, et personne en Crimée ne peut donner là-dessus de meilleurs renseignements que M. Larguier, quand bien même on serait passablement distrait par les beaux yeux de mesdemoiselles ses filles.

La compagnie des vins de Crimée est une

société d'actionnaires dont le principal but est d'ouvrir des débouchés aux produits vignicoles de la Crimée. Cette nouvelle branche d'industrie, qui a fait de très-grands progrès depuis le commencement de ce siècle et surtout depuis que le comte Vorontsof a été nommé général-gouverneur de la Nouvelle-Russie, trouvait le principal obstacle à son développement dans le manque d'écoulement de ses produits. De tout temps, je le sais, la Crimée a exporté des vins dans le midi de la Russie. Bronevski, au milieu du seizième siècle, dit que Soudak avait de grands vignobles qui produisaient le meilleur vin de la Crimée. De La Motraye, en 1711, parle d'un vin de Soudak (Sudac) qui ne différait pas du Bourgogne pour la couleur, et qui ne lui cédait en rien pour le goût (1). Autre part il cite le vin de Katche (Catchik) qui pétille dans le verre comme celui de Bourgogne et de Champagne et qui est excellent (2). On le vendait 1 béchelik (2 ½ centimes) la bouteille.

Plus tard Peyssonel, en 1762, dans son traité du commerce de la Mer Noire, parle des vins de Crimée, dont il vante l'excellence et l'abondance : ils sont blancs, forts légers et très-diurétiques; il n'y a que le vin de Soudak qui

(1) *Voyage de De la Motraye en Europe*, etc. II. p. 53.
(2) *Id. Id.* p. 48.

soit fort, et on peut le mettre au rang des vins de liqueurs. Les qualités les plus estimées viennent de Soudak et des rives du Belbek, de l'Alma et de la Katche.

Les prix de ces vins étaient, à cette époque, de 5 à 6 paras (40 à 45 cent.) l'ok de vin de Soudak, ce qui ferait 32 à 38 cent. le litre (18 à 20 creutzer le pot de Neuchâtel) (1).

Le vin de Belbek se vendait 3 $\frac{1}{2}$ à 4 paras l'ok (26 $\frac{1}{4}$ à 30 cent.), ce qui ferait 22 à 25 cent. le litre (11 à 13 creutzer le pot).

Les vins de la Katche et de l'Alma valaient 2 à 2 $\frac{1}{2}$ paras l'ok (15 à 18 $\frac{5}{4}$ cent.) ce qui ferait 13 à 15 cent. le litre (7 à 8 creutzer le pot).

Les Kosaques de l'Ukraine et les Zaporoghes en emportaient chaque année 100,000 oks

(1) J'ai adopté pour base de mes calculs les proportions suivantes :

L'ok tatare pèse 2 $\frac{27}{40}$ liv. poids de marc.

Le védro russe pèse 26 $\frac{3}{4}$ liv. contient 10 quarts ou oks tatares.

Le litre contient 50 $\frac{5}{12}$ pouces cubes, et pèse 2 $\frac{2}{11}$ liv.

Le pot de Neuchâtel contient 96 pouces cubes de France et pèse 4 $\frac{1}{65}$ liv.

La pinte de Paris contient 46 $\frac{95}{100}$ pouces cubes et pèse 2 $\frac{1}{51}$ liv.

Par conséquent le védro équivaut à 12 $\frac{1}{10}$ litres, et à 6 $\frac{7}{10}$ pots de Neuchâtel et à 13 pintes de Paris.

Voyez Pallas, *Voyage*, II, p. 482. Peyssonel, *Traité du Commerce*, I, p. 202 et 264.

= 10,000 védros = 1,210 hectolitres = 66,666 pots (1).

Pallas écrit qu'en 1784, lors de la prise de possession de la Crimée, le védro de vin de Soudak se vendait de 15 à 20 cop. arg. (5 à 6½ cent. le litre = 3 à 4 creutzer le pot).

Pendant la guerre de Turquie, en 1793, il monta jusqu'à 2 R. arg. le védro (65 cent. le litre = 12 batz 1 creutzer le pot).

En 1794, les prix étaient tombés à 1 R. arg. 50 cop. le védro de vin de Soudak; les vins de Koze et de Toklouk étaient à 1 R. arg. 30 cop. Celui de Taraktache à 1 R. arg.

Les mauvais vins de Koulak et de l'Alma valaient à peine 60 à 70 cop. le védro (20 à 25 cent. le litre = 10 à 12 creutzer le pot).

Mais les vins qu'exportait la Crimée, malgré les éloges que leur donnent les auteurs que je viens de citer, n'étaient pas en état de lutter contre les vins de France et de la Grèce; la consommation ne s'en faisait que chez le peuple, et la classe aisée, habituée aux vins de Sauterne, de Bordeaux, de Hongrie, du Rhin, ne pouvait trouver de l'attrait dans les produits de Soudak et de la Katche, où la vigne, arrosée selon les procédés grecs et tatares, ne donne à proportion qu'un vin aqueux faible, sans corps et de peu de

(1) Peyssonel, *id.* I, p. 161.

garde. Celui de la Katche pouvait à peine passer l'année. Ainsi celui que l'on appelait de bonne qualité en Crimée était si inférieur, que la réputation des vins de Crimée pouvait passer pour nulle. D'ailleurs le peu de soin que l'on mettait à cette fabrication contribuait beaucoup à cette infériorité. Il fallait faire subir une révolution complète à la culture de la vigne pour la mettre en état de rivaliser avec succès contre les produits étrangers (1).

Rien n'a arrêté les auteurs de cette noble entreprise ; le comte Vorontsof à la tête, n'a épargné ni argent, ni conseils, ni encouragement. On a fait venir de France, d'Espagne et des rives du Rhin les plants les plus renommés, et le comte en a réuni 200 espèces en petites plantations à Aloupka, pour y faire des expériences. On a appelé de bons vignerons, consulté les meilleurs ouvrages sur la vigne. Les meilleurs terrains sur la côte ont été soigneusement défoncés et couverts de belles plantations. On a choisi les expositions les plus favorables. Des tonneliers ont enseigné l'art de traiter les vins,

(1) Lisez dans le *Voyage de Mouraviev-Apostol en Crimée*, p. 164, édition allemande, sa critique sur la culture de la vigne et sur les vins de Crimée. Comparez avec celle du marquis de Castelnau, *Histoire de la Nouvelle-Russie*, III, 290.

et on a bâti de vastes caves meublées de beaux vases : en un mot, on a tout fait ; on n'a épargné ni peine, ni dépenses. Mais l'on n'en était pas plus riche, parce que les consommateurs habitués s'en tenaient aux vins bon marché de Soudak et de la Katche, et n'osaient se compromettre avec les nouveaux vins, qu'une culture plus soignée et des frais considérables rendaient plus chers. Les mauvais vins se vendaient toujours ; les bons restaient chez les propriétaires.

Ceux-ci conçurent alors le projet d'une association qui porterait remède à ce fatal état de choses. Au moyen d'un capital considérable, la compagnie des vins, gérée par un directeur (M. Larguier), devait se trouver à même d'acheter des propriétaires des vins de choix, qu'elle garderait dans ses caves, et se mettant en relation avec les principales villes de la Russie, elle devait par ses commis-voyageurs faire connaître les différentes qualités de vins fins de la Crimée, en avoir des dépôts dans ces villes, leur donner la vogue, et détruire ainsi le préjugé qui régnait contre eux. Ceci était d'autant plus urgent que les marchands de vin par leur avidité, travaillaient chaque jour à augmenter cette mauvaise réputation. La majeure partie des vins faibles de Soudak et de la Katche, achetés par eux aux plus bas prix à l'époque de la vendange, et transportés en moût rapidement dans leurs ca-

ves à Moskou et autre part, y devenaient par toutes espèces de drogues et de falsifications, des vins de Crimée ou d'autres pays auxquels on donnait de grands noms, démentis dès qu'on en avait goûté. C'étaient de vrais poisons.

Le gouvernement était intéressé à voir prospérer cette compagnie qui pouvait conserver à la Russie une partie des sommes qu'elle paie à l'étranger. Elle transporta son principal établissement à Soudak, qui devint le centre de ses opérations d'achat. Pour la vente, elle ouvrit des caves et un bureau de commerce à Simféropol.

Les premiers commencements ont été pénibles, il a fallu tout créer, et pour une aussi vaste exploitation, dont les ramifications s'étendent jusqu'à St.-Pétersbourg et Moskou, on a dû s'attendre à des essais infructueux. D'ailleurs la compagnie visant au profit de l'établissement, n'a peut-être pas mis assez de choix dans ses achats, préférant des vins à des prix modiques à ceux qui étaient plus élevés, sans songer au grand but de l'entreprise, qui était de donner *de la réputation* aux vins de Crimée. Je sais que tel est le reproche que l'on a fait à la direction. Mais abstraction faite de l'esprit de critique qui ronge toute entreprise nouvelle, que l'on vante quand elle nous fait du bien, que l'on déchire lorsquelle n'en fait qu'au voisin, parlons fran-

chement, la compagnie pouvait-elle assurer et obtenir cette réputation sans compromettre son nom et ses intérêts ? Pour tout homme impartial, la réponse est facile : 1° Les qualités des vins des nouvelles plantations de la Crimée sont précaires, variables, si transitoires, qu'ils ne peuvent avoir encore de réputation; 2° on a mis ces vins à des prix si exorbitants que toute spéculation pour la compagnie est impossible.

Ceci m'entraîne à dire quelques mots de l'état de la culture de la vigne en Crimée, de son présent, de son avenir. L'ancienne culture pratiquée par les Grecs et les Tatares qui ne visaient qu'à la quantité, s'était portée tout entière sur des terrains plats, sur des fonds de vallée, faciles à irriguer. Tout tendait à avoir des raisins à gros grains, à grandes grappes, et sur un sol gras, dans un pays chaud; en soumettant la vigne à la taille en cerceaux, on obtenait une grande abondance de vin, mais d'un goût plat, sans bouquet, sans force, à peu d'exceptions près. Le vallon de Soudak, qui présente une étendue de 5 $\frac{1}{2}$ verst de la mer à Taraktache, se prêtait le mieux à ce genre de culture, et je ne doute pas que dans les temps les plus reculés l'on n'aie déjà planté de la vigne ici, alors que l'antique *Athénaïon* s'élevait où l'on voit aujourd'hui les ruines de Soudak. Il en est de même de Koze, de Kobsèle, qui avec Toklouk ont été longtemps

les seuls vignobles importants de la côte de Crimée : car Aloucheta qui est aussi favorablement situé que Soudak, et qui sous les Grecs anciens produisait beaucoup de vin, à en juger par les nombreuses amphores enterrées au milieu de ses ruines, était tombé à rien.

Les autres vignobles de la Crimée s'étendaient dans les vallons de la Katche, du Belbek et de l'Alma : le sol marneux ou calcaire est chargé des débris du schiste des montagnes; le fond des vallées passablement large est plat et facile à irriguer. Mais placés sur le revers de la chaîne Taurique et presque dans la steppe, ces vignobles jouissent d'un climat moins favorable que Soudak, et sous les mêmes conditions de culture, ses vins sont très-inférieurs aux premiers; souvent ils ne sont pas potables, à l'exception de celle du vallon du Belbek, qui, plus voisin de la mer, et moins élevé que les deux autres, peut produire des vins soignés qui ne le cèdent pas beaucoup à ceux de Soudak. On enterre la vigne dans ces vallons. Cette culture est aussi fort ancienne dans cette partie de la Crimée, puisqu'on trouve des pressoirs taillés dans le roc vif, dans les grottes de *Katchikalène*.

Tels sont les anciens vignobles de la Crimée.

Les nouveaux vignobles s'étendent de *Kourou-Ouzène* à *Laspi*, sur le pied méridional de la chaîne Taurique, le long de la mer.

L'une des premières plantations fut celle de Laspi ; M. Rouvier avait fait un accord avec le gouvernement pour amener des mérinos et planter en ceps étrangers un certain espace de terrain qui devait lui être donné ; pour avoir plus vite fait, il écarta ses ceps d'une manière prodigieuse, comme on pouvait s'en convaincre encore du temps que j'étais en Crimée. Il avait amené de Malaga ses sarments, qui produisent un vin qui a conservé quelques-unes de ses qualités primitives (1).

En 1826, le comte Vorontsof fit commencer les premiers défoncements au grand Aïdaniel, qui formait en 1834 un vignoble de 72,000 ceps.

La princesse A. S. Galitzine et le baron Berkheim ont commencé à peu près à la même époque, et l'élan une fois donné, il faudrait bien des pages pour énumérer toutes les nouvelles plantations que l'industrie a créées comme par féerie le long de la côte.

Ces vignobles qui comptaient, en 1834, déjà plus de 2,000,000 de ceps, ont tous à peu près le même climat, la même exposition, le même sol. Le climat de la côte, par les grands et vieux oliviers, par l'arbousier qui croît sur les montagnes, par les plaqueminiers, les térébinthes, in-

(1) *Histoire de la Nouvelle-Russie*, par le marquis de Castelnau, III, p. 216.

dique assez qu'il est l'égal pour la chaleur, de celui de la Provence. Les hivers y sont doux, les printemps sont précoces, les étés chauds et orageux, les automnes prolongés. En hiver, il est très-rare de voir le thermomètre descendre au-dessous de 6 à 7° Réaumur. Le sol consiste principalement en schiste noir ou brun décomposé, mêlé de débris de calcaire jurassique, ou de porphyre terreux. Ce sol mélangé est devenu une terre glaise grise ou jaunâtre, plus ou moins pierreuse, très-compacte, et qu'en temps de sécheresse il est impossible de travailler; c'est du roc; on ne peut défoncer un sol pareil qu'en hiver, lorsqu'il est amolli par les pluies. Tous ces terrains sont dans la catégorie des *fortes terres* du pays de Neuchâtel.

Quant à l'exposition, elle est aussi à peu près la même pour tous, à peu d'exceptions près. La côte méridionale de la Crimée, composée d'une base haute et étroite de schiste, qui est couronnée d'une muraille de rochers calcaires, s'élève rapidement, et les vignobles, étalés sur les pentes très-inclinées qui regardent le midi, sont travaillées par terrasses et par murets comme à Neuchâtel et dans le pays de Vaud. Par conséquent, la couche fondamentale du sol étant fortement penchée, il arrive que le cep est, pendant l'hiver, abondamment fourni d'eau, par une multitude de sources qui suintent ou se glissent sur

le schiste, et qui font de la surface du sol une espèce de marais incliné. Mais dès que la sécheresse arrive, l'eau disparaît entièrement, et le cep se trouve à sec; les ravins nombreux qui coupent profondément le schiste, contribuent beaucoup à soutirer l'humidité du sol. Le raisin est retardé par la sécheresse et les grandes chaleurs qui sont ordinaires sur la côte, et ne se développe bien qu'avec les pluies de septembre : retardé ainsi et recueilli très-tard, il perd sa qualité de vin fin. Où croissent ensemble la vigne et l'olivier, le vin perd de ses qualités délicates, qui distinguent les vins de France, de Suisse, du Rhin, et l'on n'a jamais parlé des qualités éminentes des vins d'Espagne ou d'Italie, qui n'entrent pas dans la catégorie des vins aimés des gourmets.

Telles sont les conditions générales de presque tous les vignobles de la côte méridionale, je n'en excepterai que celui d'Aloucheta, heureusement placé comme celui de Soudak, au fond d'une vallée, que la sécheresse ne peut jamais entièrement atteindre.

Ces considérations générales sont confirmées par l'expérience; tous les vins des nouvelles plantations de la côte ont une tendance à prendre le goût de vin d'Espagne; le blanc en prend la teinte, et le rouge perd de son bouquet. Cependant ce n'est pas faute de choix dans les cé-

pages, car la majeure partie des vignobles sont composés de cépages originaires de Bordeaux, de la Bourgogne ou du Rhin ; on ne pouvait mieux choisir, et même plusieurs portions de vignobles sont plantés des originaux qu'on a amenés à grands frais de ces pays, et qu'ils soient au premier, au second ou au troisième degré descendus des cépages de la France ou du Rhin, leurs produits présentent tous le même résultat et les mêmes altérations aux dépens du goût primitif.

Dès qu'une plantation nouvelle, au bout de trois ou quatre ans, commence à produire quelques grappes, le vin qu'on en exprime indique assez bien les qualités du plant originaire; ce serait quelquefois à s'y méprendre : j'ai bu ainsi de ces nouveaux crûs qui faisaient augurer une réussite complète..... mais on se trompe : deux ans sont à peine écoulés que la nature du vin change, et d'année en année cette différence est plus marquée, et au bout de huit à dix ans, on n'a plus du Bourgogne ou du Bordeaux, mais un vin particulier plus fort, plus spiritueux que ces deux vins, mais moins fin. Les vignobles du grand Aïdaniel du comte Vorontsof, plantés en 1826 de ceps venus de France, et ceux du baron de Berckheim, aussi à Aïdaniel, ont fourni les mêmes observations, là même où les ceps ne sont nullement mélangés. Car dans les autres vignobles, on ne s'est pas tenu si strictement a

cette séparation par plants de différente origine, et les cépages sont composés pêle-mêle de *gros Bourgogne*, de *Pineau fleuri*, de *Rissling*, de *Bordeaux*, de *Kakour;* ce dernier plant, d'origine inconnue, produit un vin fort, en abondance; lorsqu'il est bien gouverné il acquiert, disent quelques connaisseurs, un goût très-agréable et un bouquet qui le ferait rechercher même de la vieille Europe, vu qu'il diffère entièrement de celui de tous les autres vins connus (1). On a planté aussi une certaine quantité d'*Aléatico*, et on a essayé quelques anciens plants de Crimée venus de Katche.

Le raisin qui paraît avoir le moins perdu de ses qualités primitives par le changement de climat, c'est le *Rissling* des rives du Rhin. On l'a propagé surtout dans la vallée d'Aloucheta, où un sol schisteux mêlé de particules calcaires et de détritus du grès du lias, plus léger et moins exposé à la sécheresse que celui du reste de la côte, paraît lui convenir et lui rappeler les qualités du sol primitif. On a aussi planté à Miskhor, chez M. Léon Narichekine, un quartier de Rissling qui, en 1834, produisait un vin fort bon, d'un goût fin, sans avoir cependant les qualités exquises des vins du Rhin : mais l'expérience n'avait pas encore appris si ces qualités lui reste-

(1) *Guide en Crimée*, par C. H. Montandon, p. 329.

raient ou s'il suivrait la tendance des autres vins de la côte.

En résumé, tout ceci prouve que les vins de la côte de Crimée sont encore dans une époque de transition et ne peuvent avoir de réputation stable, qui ne se dessinera qu'au bout d'un certain nombre d'années. Alors seulement on pourra parler des vins de Crimée, et ils pourront, par des qualités qu'ils auront à eux, soutenir une réputation méritée et lutter contre d'autres réputations qu'ils parviendront peut-être à balancer. Ce sera sans doute un milieu entre les vins fins du nord et les gros vins spiritueux du midi. Mais la Crimée jouit de tant d'espèces de climats, de sols, d'expositions, que je ne doute pas que si l'on ne peut obtenir des *terres fortes* de la côte de Crimée les qualités de vins fins que l'on en attendait, l'on ne puisse les obtenir autre part. Je ne citerai qu'un exemple.

Ce n'est pas une expérience de quelques années qui a appris que le sol et le climat de la Chersonèse héracloétique étaient aussi favorables à la culture de la vigne que ceux de la côte de Crimée; car déjà dans l'antiquité, quatre siècles avant notre ère, cette péninsule avait des vignobles, des caves et des amphores. D'ailleurs, cela est prouvé par une inscription trouvée en 1794 dans les ruines de Cherson, et où le peuple entre autres vote

une couronne de lierre à Agaziklêktê, *qui a fait fleurir la culture de la vigne dans la campagne* (1). Cette culture était une branche de l'économie et du commerce des Chersonésiens.

M. Bardac, capitaine du port de Sévastopol en 1803, a ramené avec succès la vigne sur un sol où les troupeaux de moutons et de chèvres des Tatares l'avaient extirpée. Il a planté comme essai près de Sévastopol, sur les pentes d'un ravin qui s'ouvre à l'extrémité de la baie du sud, un petit vignoble dont il a fait venir les plants de Smyrne; d'heureux résultats ont encouragé d'autres particuliers, entre autres M. Tcherniafski, et en 1834, MM. Bardac fils et Tcherniafski récoltaient un vin rouge qui ne le cédait en rien ni pour la qualité, ni pour le goût, ni pour la couleur à aucun vin rouge du reste de la Crimée, *sans exception*. Je ne ferai pas valoir ma propre expérience, qui pourrait être suspectée; mais j'en appellerai au témoignage de connaisseurs qui n'étaient rien moins qu'intéressés à dire du bien de ce vin, à celui de M. le baron Berckheim, qui passait pour avoir les meilleures qualités de vins de la Crimée, et qui, après avoir

(1) *Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la Mer-Noire*, par Léon de Waxel, n° 4. Clarke, *Voyage*, etc., p. 117. Elle est aujourd'hui au musée de Nicolaïef.

goûté ceux de M. Bardac, disait que, pour le moins, ils valaient les siens. Jamais je n'ai vu une surprise pareille à la sienne, en faisant cette découverte. Car ces vins ne sont pas connus; ils n'ont pas de réputation, parce que MM. Bardac et Tcherniafski ne sont ni des comtes Vorontsof, ni des princesses Galitzine, qui ont en main les moyens de faire connaître leurs vins. M. Bardac vendait son vin 6 R. ass. le védro (50 centimes le litre = 1 fr. le pot); il ne trouvait aucun profit à apporter à la fabrication des soins que personne ne lui paierait; il se contentait de soigner celui dont il avait besoin pour sa consommation particulière.

Cette supériorité des vins de Sévastopol s'expliquera peut-être par la nature du sol qui est composé d'un détritus de calcaire coquillier tertiaire, et de cendres et débris volcaniques qui composent une partie du sol; le fond sur lequel repose la terre végétale est la roche calcaire elle-même.

La compagnie des vins aurait dû acheter des vins Bardac et Tcherniafski, si elle voulait présenter aux amateurs quelque chose de national; car ils sont ce qu'ils doivent être, et le prix leur aurait permis de spéculer; non pas que les propriétaires de la côte, charmés d'avoir obtenu des échantillons qui rappelaient les vins étrangers, les aient mis à des prix exorbitants, chacun

voulant rentrer le plus vite possible dans les fonds qu'il a avancés pour son entreprise. Quand je dirai que j'ai vu estimer jusqu'à 24 roubles-ass. le védro, de petites quantités de ces nouveaux vins, ce qui équivaudrait à près de 2 fr. le litre, on verra que des prix pareils sont hors de la spéculation. Il en est de même d'une bonne partie des vins de la côte, quoiqu'à des prix moins exagérés.

Quelques données sur les prix des terrains, sur leur rapport et sur d'autres questions, termineront ce petit aperçu.

Encore au commencement de ce siècle les terrains de la côte de Crimée étaient pour rien : des propriétaires, parmi lesquels je citerai le général Révélioti, ont pu acheter pour une bagatelle des étendues immenses de terrains qu'ils ont vendus plus tard cinquante fois leur valeur primitive (1). Des terrains propres à la culture de la vigne, que l'on vendait d'abord

(1) Le duc de Richelieu, en 1817, fit acheter pour 3,000 francs la terre d'Oursouf, comprenant 140 dessétines de terrain. On y a dépensé 20,000 francs en bâtisses et en défrichements. En 1834, le comte de Vorontsof, qui en était devenu le propriétaire, a gardé pour lui cent dessétines et a revendu la maison avec 40 dessétines pour 100,000 fr. La terre de Khanime, comprenant 80 dessétines de terrain, fut achetée pour M. Darius Poniatovski 6,000 francs; en 1834 on l'estimait déjà plus de 80,000 francs.

dans la vallée d'Aloucheta 40 à 50 francs la dessétine (1), sont montés en peu d'années à 800 et à 1,000 francs. Ce prix s'est soutenu comme moyenne sur la côte.

La valeur des vignobles plantés était bien différente ; elle était considérable, sans que je puisse citer une appréciation un peu certaine : d'ailleurs les possesseurs de vignobles n'étaient pas disposés à les vendre. L'estimation d'un vignoble ne se fait que d'après le nombre de ceps et non d'après l'étendue du terrain ; ce nombre varie considérablement et suivant la nature du sol, l'on y plante de 7,000 à 12,000 ceps, ce qui n'est pas la moitié de ce que l'on en met dans les vignobles de Neuchâtel (2).

(1) La dessétine, mesure de surfaee russe, contient 104,000 pieds carrés de roi ; elle correspond à 109,26 ares de France, ou à 28-$\frac{2}{5}$ ouvriers de Neuchâtel.

(2) On compte 1,000 ceps par ouvrier dans les *terres fortes* (soit 25,000 ceps par dessétine), et 1,200 ceps dans les *terres légères* (soit 34,000 ceps par dessétine). Quoique l'on se plaigne généralement de la difficulté d'écouler les vins, les bons vignobles sont toujours excessivement chers ; on les a payés encore en 1842, de 45 à 50 louis l'ouvrier (28 à 31,000 francs l'hectare) ; on les payait il n'y a pas longtemps jusqu'à 70 et 80 louis l'ouvrier (44 à 50,000 francs l'hectare), tandis que les vignes d'un petit rapport, dans des terrains graveleux, se vendent 6 louis l'ouvrier (3,800 francs l'hectare).

En 1834, la Crimée possédait en plantations anciennes et nouvelles, environ 7,100,000 ceps, répartis comme suit :

Côte S. O. de Crimée. . .	1,600,000 ceps.
Soudak, etc.	2,000,000.
Vallée de la Katche. . . .	2,000,000.
— de l'Alma.	500,000.
— de Belbek.	500,000.
Colonies allemandes. . .	500,000.

587,000 ceps avaient été plantés en 1833, et l'on devait en planter davantage en 1834.

En 1832, la récolte en vin s'est montée à 267,000 védros (32,307 hectolitres), où la côte S. O. figurait pour 14,000 védros (1,694 hect.), Soudak pour 50,000 védros (6,050 hect.), et la Katche pour 65,000 védros.

En 1833, la récolte s'est élevée à 200,000 védros (22,420 hect.), où la côte sud-ouest comptait pour 20,000 védros (2,420 hect.), Soudak pour 30,000 védros (3,630 hect.), et la Katche pour 80,000 védros (9,680 hect.) Les prix des vins ordinaires, en 1833, étaient, en moyenne, de 3 roubles ou francs le védro. A Soudak il était de 4 et 4 $\frac{1}{2}$ francs (32 à 38 cent. le litre), et à la Katche de 2 à 2 $\frac{1}{2}$ francs (16 $\frac{1}{2}$ à 20 $\frac{2}{5}$ cent. le litre) (1).

(1) M. de Stéven, dans son rapport imprimé dans la

Ruines de la forteresse de Soudak.

Il est peu de ruines qui présentent un aspect plus grandiose, plus mélancolique et plus silencieux que celles de la forteresse de Soudak. L'on y va seul, se laissant guider par les souvenirs que l'on a recueillis, et par les sentiers presque effacés que les visiteurs ont tracés au milieu des murailles et des édifices abandonnés. Nul *cicérone* ne vient vous molester de son inflexible itinéraire, et vous fatiguer de son ennuyeuse érudition. On suit son instinct, et dans cette foule de monuments, la pensée et l'intelligence qui scrutent s'adressent au premier qui se présente. Je ne songe pas à suivre d'autre méthode dans mon pélerinage aux ruines de Soudak.

Je traversai les beaux vignobles, et, me dirigeant vers la mer, j'abordai bientôt le pied du rocher erratique pyramidal, qui porte les trois étages de la forteresse, monument aussi vaste que fort, pour les temps où il fut construit. Ce rocher à pic du côté de la mer, qui en baigne le pied, est manifestement inabordable de ce côté là. Mais du côté de l'intérieur de la vallée, ses flancs, d'abord très-escarpés, s'abaissent à mi-

Gazette Allemande de Saint-Pétersbourg, n° 109, $\frac{15}{27}$ mai 1834.

hauteur, sur une terrasse. Le talus de la terrasse est bordé d'un rempart très-haut et très-épais, flanqué de dix tours rondes ou carrées, formant un arc irrégulier en avant du rocher principal. La porte d'entrée défendue par un ouvrage extérieur, partage presqu'en deux moitiés égales la muraille. On y arrive insensiblement sur le dos des couches de gros poudingue récent dont les dépôts horizontaux abordent les flancs du rocher auquel ils servent de pont naturel (1). Là, devant la porte, s'étend au N.-O. la colonie allemande, bâtie sur les ruines d'un village tartare ou turc, qui avait lui-même succédé au faubourg génois de *Soldaya*. Entre le village et la porte coule, dans un bassin, composé de pierres antiques, une belle fontaine, que jadis les Génois avaient amenée jusque dans la forteresse; on l'a ornée d'un relief tiré des ruines, représentant saint Georges tuant le dragon; à droite est un écusson aux armes du doge Adorno : celui de gauche est effacé.

La porte principale est percée dans l'épaisseur d'une haute tour carrée, dont une inscription, qui est à droite en entrant, rappelle le fondateur. Je l'ai copiée sans difficulté, quoiqu'elle soit écrite en lettres gothiques, et elle porte ce qui suit :

(1) Atlas, IIe série, pl. 45 et pl. 64, fig. 3 et 4.

✝m. ccc. lxxx u die prima augusti gpre regiminis | hgregy et potentis viri dni iacobi gorsevi honor | abilis consulis et casteldani soldaye (1).

(1385, le premier jour d'Auguste, dans le temps du gouvernement de noble et puissant seigneur Jacob Gorsev, l'honorable consul et châtelain de Soldaye.)

Au coin, dans un petit cartouche après Soldaye est un petit lion, et, sous l'inscription, l'on a sculpté trois écussons; au milieu, celui de Gênes, à la croix de gueule sur champ d'argent; à droite, les armes du doge Adorno; à gauche, celles du consul Jacob Gorsev.

Le premier terre-plein auquel on arrive après avoir passé la porte, est la forteresse inférieure dont le sol plus ou moins ondulé et incliné est couvert de ruines, dont le principal groupe se présente en face, dès qu'on est entré. Là sont les immenses citernes murées en briques et capables de contenir une provision d'eau suffisante pour l'entretien d'une garnison pendant plusieurs années. Des aquéducs en tubes de terre cuite y amenaient les eaux de pluie du sommet du rocher et des fortifications supérieures. Tout près

(1) Publiée par Léon de Waxel. *Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la Mer-Noire*, n° 21, et par Pierre de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 128.

de là s'élèvent encore quelques maisons génoises de style gothique, avec des dates et des écussons : ce sont les seules qui aient échappé à la destruction, lorsque les Russes ont eu la malheureuse idée de tout détruire dans la forteresse, pour y ériger de vastes casernes, abandonnées aujourd'hui : autres ruines fort peu intéressantes qui sont venues se joindre aux anciennes.

Mais je n'ai pas la patience de m'arrêter longtemps ici; mes yeux ont déjà remarqué du milieu des vignes un édifice énigmatique, et je suis pressé d'aller l'examiner. Pour y arriver, je suis obligé de longer intérieurement le mur jusqu'à la dernière tour au N. E. où il fait un angle aigu, et remonte le long du bord du rocher en précipice, qui est baigné par la mer. Là, perché sur l'abîme, se trouve l'édifice (1) dont j'ai peine à me rendre raison ; car il me semble qu'il porte les marques de plusieurs styles et de plusieurs cultes.

L'on sait que depuis le huitième siècle, Soudak a eu des évêques, dont M. de Kœppen a cherché à compléter la série (2). Jusqu'en 1204, cette ville reconnut la suzeraineté de l'empire grec ; elle avait eu ses princes particuliers, qui

(1) Atlas, II[e] série, pl. 64, fig. 3 et III[e] série, pl. 29.

(2) *Krimskii-Sbornik*, p. 129.

furent exterminés par les Kaptchaks (Komans), dont *Sougdaï* devint la capitale : son commerce alors était très-florissant (1).

Mais déjà, en 1237, les Tatares mongols détruisirent l'empire des Komans, et Soudak redevint une ville chrétienne. Quand Rubruquis y passa, en 1253, *Soldaia* était alors le principal port de la Crimée ; la ville payait un tribut à Baatou, khan des Tatares ; mais elle avait ses chefs particuliers et son évêque, qui logea Rubruquis dans l'*église épiscopale* (2).

Dans le commencement du quatorzième siècle, les Tatares mahométans, dans un de leurs accès de fanatisme, chassèrent les chrétiens de la Crimée, et convertirent les églises de Soudak en mosquées. Mais en 1323, le pape Jean XXII demanda à Ousbek, khan de Kiptchak, qu'il voulût bien permettre aux proscrits chrétiens de revenir à Soudak, en leur rendant leurs églises, et en leur permettant l'usage des cloches, et Soudak redevint chrétien. Il ne paraît pas que les Tatares aient alors exercé en Crimée autre chose qu'une espèce de suzeraineté ; les habitants de Soudak ne leur payaient qu'un tribut à volonté (3).

(1) Reuilly, *Voyage en Crimée*, p. 84.
(2) *Collection Bergeron*, p. 3.
(3) *Krimskii-Sbornik*, de P. de Kœppen, p. 114 et suiv.

Ce ne fut donc pas sur les Tatares, que le 18 juin 1365, les Génois prirent Soudak, mais bien sur les Grecs, que Bronevski (1) traite de gens superbes et sans accord (*et disides*). Alors les Génois construisirent petit à petit la forteresse, composée de trois étages, l'inférieur qui renfermait trois grandes églises catholiques (2) celui du milieu et le plus élevé. Chaque tour eut son inscription, qui devait rappeler l'époque de sa construction.

Lorsque Soudak fut pris par les Turcs en 1575, ils laissèrent la forteresse dans le même état, se contentant d'en changer les églises en mosquées, d'y tenir une garnison qui relevait immédiatement de l'empire ottoman, et non du khan des Tatares : c'est pourquoi Soudak, jadis ville si commerçante, tomba dans une entière décadence et presque dans l'oubli.

Après cette longue lutte d'un millier d'années, l'on ne retrouve plus que ce seul édifice religieux. Il est probable que c'est l'un des trois dont parle Bronevski ; mais qu'est-ce qui porte à croire que c'est celui dans lequel fut logé Rubruquis, en en 1253, l'église épiscopale qui datait déjà du huitième siècle ? C'est un mélange tellement in-

(1) *Martin Bronovii Tartaria*, p. 282 et 283, éd. Elz. 1630.

(2) Id. *Templa tria maxima Catholica.*

time de l'église et de la mosquée, qu'il est très-difficile de dire laquelle a précédé l'autre. Cependant voici les raisons qui me font pencher pour cette dernière forme.

D'abord l'édifice est orienté comme une mosquée, c'est-à-dire que le *maharab* (niche de l'iman où l'on a placé ensuite l'autel) est tourné vers le midi, ce qui ne peut avoir lieu dans les églises grecques qui ont invariablement leur chevet tourné vers l'orient : par conséquent cet édifice n'a pu être primitivement une église grecque. Ensuite, on reconnaît ici au premier coup d'œil le type des mosquées primitives de la Crimée, telle que celle de *Karagos* que j'ai décrite plus haut. La partie antérieure, marquée B, se composait comme dans les mosquées antiques de la Crimée, d'un portique, l'équivalent de la tribune des églises du dixième siècle; il prenait tout le large de l'édifice, et était séparé de la coupole par une arcade en ogive oriental écrasé, supportée par deux pilastres et deux demi-pilastres carrés, de 9 pieds d'élévation avec base et chapiteau. Le portique est éclairé par deux étages de fenêtres basses carrées, placées en alternant les unes au-dessus des autres. Tout ceci est tatare, et rien ne rappelle les absides et la forme en croix des églises grecques, ni le génie génois, qui aurait placé ici de belles fenêtres gothiques.

Enfin, la coupole en plein cintre, les pendentifs, les ornements du maharab et des chapiteaux sont de style mongol-oriental et non génois.

Je ne crois donc guère me tromper en faisant remonter cette mosquée à l'époque où les Tatares fanatiques chassèrent les Grecs chrétiens de Soudak, au commencement du quatorzième siècle. D'autres, pour avoir plus vite fait, l'attribueraient tout simplement aux Turcs, lorsqu'ils eurent pris Soudak aux Génois en 1475. mais cela n'expliquerait pas ce qu'il y a de génois dans cette mosquée; car il est évident que le maharab, dont l'entourage est un travail oriental avec ses rosaces et ses dents triangulaires, a été changé par eux en autel comme en fait foi une inscription gothique avec une date illisible à présent, parce qu'elle est barbouillée de chaux, gravée au haut du cadre. Peut-être ont-ils voulu rappeler l'époque de la prise de Soudak sur les Grecs, le 18 juin 1365. Il sera facile au gouvernement de faire faire cette recherche en ordonnant qu'on nettoye l'inscription.

Deux fenêtres percées dans la muraille de l'est, donnent dans un portique voûté qui longeait ce côté de l'édifice ; les cadres en sont aussi d'un travail de dentelle très-commun à l'Arménie et à la Géorgie. Sur celle marquée *b* sur le plan, se trouvait une inscription gothique gé-

noise, en deux lignes en grande partie effacée; on ne lit que la fin de la première ligne *edeo*, et celle de la seconde Solda*ya*.

Enfin dans le coin E, près de la porte d'entrée je lus encore une autre inscription génoise, dont j'ignore l'origine et qui avait été placée là : m. cccc. l. die prima junii tpre regiminis egregii viri dni Benedicti de..... Consulis et Castelani Sol..... Le nom de famille et l'écusson ont été effacés avec intention.

Voilà des preuves que les Génois ont fait de cette mosquée une de leurs églises, la principale peut-être, celle où plus de mille d'entre eux périrent en se défendant courageusement, lors de la prise de Soudak par les Turcs (1). Puis les Turcs qui sont venus après eux, ont effacé ce qui rappelait le christianisme, jusqu'à ce que les Russes, à leur tour, soient venus célébrer leur culte dans ce temple si disputé. Son histoire a donc cinq phases.

1° Mosquée tatare-mongole.
2° Temple rendu aux chrétiens grecs.
3° Eglise catholique génoise.
4° Mosquée turque.
5° Eglise grecque-russe.

Les matériaux des autres églises de la forteresse ont été employés à construire la nouvelle

(1) Bronovii Tataria.

église russe qui est au milieu de la vallée, et qui est dédiée à Notre-Dame.

En tournant autour de l'église dont je longeai le portique ruiné, je m'aperçus qu'en grimpant par un sentier escarpé, je pourrais parvenir au château du Milieu, le *Katara-Koullé* (1) des Tatares, que l'on voit dans mon dessin au-dessus de l'église. Cette partie des constructions est bâtie à mi-côte du rocher à pic, au-dessus de la mer, sans cesse agitée autour de sa base. Des genévriers de l'Orient se sont hasardés le long des murailles en ruines qui sont ouvertes de ce côté-là. La principale tour du château du Milieu est construite dans le style noble du quinzième siècle avec des arcatures pour corniches, et son sommet est couronné de créneaux arrondis.

Passant par l'ouverture de la muraille, je me trouvai au bord du précipice, sur une étroite lisière de rochers sur lesquels on a placé les tuyaux qui ramassaient les eaux de pluie des châteaux d'en haut. Je grimpai derrière le château par ce sentier, en frémissant à la vue de la mer qu'on surplombe à une si grande profondeur, et j'arrivai enfin au troisième château, le

(1) P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 125.

Kize-Koullé (château de la fille), la vraie *acropolis* qui couronne le rocher; ce n'est dans le fait qu'une simple tour carrée, voûtée, liée au reste des fortifications par une muraille, mais placée là comme un aire de faucon, pour dominer sur toute l'immensité de la mer, sur l'ensemble des fortifications, sur les embranchements de la vallée et sur le circuit de l'ancien port de Soudak, dont on saisit tous les détails et d'où l'on peut suivre tous les mouvements d'une flotte. Cette vue est ravissante, quoique d'un sévère comme peu d'endroits peuvent en présenter. Car un point pareil résume tout un pays, toute une histoire.

Du Méganome au Kastèle et à l'Aïoudagh, l'œil suit la côte et se promène sur les terrasses naturelles multiples adossées à la muraille Taurique : mais rien n'égale l'effet du port antique, aujourd'hui désert; le rocher le plus rapproché de la forteresse l'abrite du côté du nord; c'est le *Kouche-Kaïa* ou *Sokolgora* (1), fantastique, dont la muraille à pic nue, beaucoup plus élevée que la forteresse, regarde le rivage. Là une légère terrasse couverte de rochers éboulés et parsemée de genèvriers noirs, avait permis de

(1) *Kouche-Kaïa*, tatare; *Sokolgora*, russe, signifient montagne du faucon; M. de Kœppen lui donne le nom de *Odadji-Klarein-bouroun*.

pratiquer le sentier qui de la forteresse menait au port, dont la principale enceinte se dessine entre le *Kouche-Kaïa* à l'est et le *Tchikine-Kaïassi*, autre rocher fantastique et inabordable à l'ouest, au bord de la mer.

Le fond de la baie, fortement en talus, quoique exempt de rochers à pic, était occupé par l'ancienne ville du port. Aujourd'hui le prince géorgien Kerkéoulidzef en est le propriétaire, et en prenant possession de cet amphithéâtre abandonné, couvert de forêts, où il a établi une colonie de vignerons, il a cru faire la découverte d'un *Nouveau-Monde* (1).

Si la vue est belle le long de la mer, elle ne l'est pas moins quand l'œil se repose sur la colonie suisse qui a remplacé Scythes, Grecs, Komans, Génois et Turcs, et sur le beau golfe de verdure qui s'avance au milieu des rochers pelés et grisâtres que j'ai décrits plus haut.

Et quand on laisse le champ libre à son imagination au milieu de ce tableau, qu'on retourne en arrière, quel conflit d'événements bizarres! Soudak comme Panticapée est aussi un point où l'Orient vient heurter contre l'Occident. Soudak, port des Tauro-Scythes : où sont-ils les adorateurs de la cruelle Diane? Soudak, château grec; Soudak, fief de la Gothie; qu'est-il resté de la

(1) Tel est le nom qu'il a donné à sa terre.

Gothie criméenne, et qu'on me montre un seul Goth en Crimée? Soudak, capitale du royaume des Komans, *grand emporium* où les caravanes de l'Orient venaient décharger les produits de la Chine et de l'Inde sur les vaisseaux de l'Occident : qui peut montrer maintenant le moindre vestige de ces anciens Komans, et sur quelle géographie retrouver le nom de *grande Koumanie*, qui effaçait ceux de Tauride, de Crimée? Soudak, envahi par les hordes tatares-mongoles, échappées du plus profond de l'Orient : ses Grecs chrétiens chassés, ses églises changées en mosquées, et malgré tant d'intolérance, la parole d'un pape suffit pour restituer aux chrétiens leurs temples grecs, que des Génois catholiques, hardis négociants de l'Occident, viennent occuper à leur tour. A leur commandement s'élèvent ces remparts, ces trois châteaux, ces immenses citernes, ces tours avec de pompeuses inscriptions, et le commerce de l'Asie est encore lié à celui d'Europe par Soudak.

Mais ce ne sont pas encore toutes les vicissitudes de Soudak, capitale, évêché, vaste port de mer, forteresse imprenable. Kafa est tombé au pouvoir des Turcs, et Soudak tient encore. Les Turcs, alors fanatiques et vainqueurs, et depuis 1453, maîtres de Constantinople, bloquent, de leur flotte nombreuse, ce rocher, nouveau Gibraltar. La famine peut seule forcer les Génois

à se rendre; ils se défendent même dans leurs églises, leur dernier refuge. Ainsi, Soudak a été pour ainsi dire rayé de la liste des villes en 1475. Tout s'effaça sous les Turcs barbares : le port et la ville se couvrirent de forêts; il n'y resta que les ruines d'une église avec un espèce de couvent dédié à saint George (1). L'évêque et le troupeau s'enfuirent : Soudak ne conserva que ses vignerons et son vin rouge.

Jusqu'en 1781, Soudak dormit; château turc au milieu d'une puissance tatare, celle-ci n'y eut aucun établissement. Lorsqu'à cette époque le prince Potemkin prit possession de la Crimée pour l'impératrice Catherine II, on crut un instant que Soudak allait redevenir capitale, forteresse, tant on s'empressa de démolir pour rebâtir des casernes au-dedans et au-dehors; mais aujourd'hui Soudak dort plus profondément que jamais, et ses ruines s'affaissent chaque jour davantage.

Pour jouir de ce paysage sous toutes ses faces, et surtout de l'effet pittoresque de la forteresse, j'escaladai un rocher sauvage qui en est séparé à l'ouest par un ravin étroit et profond (2). C'est

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, II, p. 231 et 243.

(2) Pallas, vig. 20, soit B, vig. 6, a donné une vue très-fidèle de ce rocher, avec la petite église et la tour sur le premier plan.

de là que je dessinai la vue que j'ai publiée IIe série, pl. 64, fig. 4. On voit sur les flancs du rocher qui regarde la mer, des restes de fortifications presque inabordables aujourd'hui ; dans le lointain se dessine le cap Méganome, et sur le premier plan s'élève une grande tour carrée, crénelée comme celles de la forteresse, mais sans porte; on ne peut y entrer qu'au moyen d'une haute échelle. Elle surveillait de ce côté-là l'abord de la forteresse et du port. A côté de la tour s'élève une petite chapelle grecque antique; l'on distingue encore assez bien les anciennes peintures à fresque qui recouvraient ses murailles.

Le géologue fera bien de descendre dans le fond du ravin, car nulle part il ne trouvera de plus beaux fossiles jurassiques en Crimée, et surtout un plus grand nombre de polypiers, *Scyphia parallela*, *reticulata*, *Nesii*; *Anthophyllum obconicum*, *turbinatum*, *piriforme*; *Astræa*; *Rhodocrinus*; *Pentacrinus*; *Funglia*, etc. Rien n'est abnorme comme les couches de calcaire et de schiste noir qui composent ces rochers erratiques ; et ce sera encore pour lui le sujet d'un autre genre de recherches que de vouloir en démêler le chaos comme j'ai voulu le faire. Les couches de calcaire noir renferment des térébratules, des ammonites, des peignes, des huîtres, des limes et d'autres fossiles qui

sont tous altérés et peu faciles à déterminer : le schiste n'est pas riche en êtres organiques.

Pour compléter cette étude, qui met sur la voie des révolutions plutoniennes de la Crimée, rien n'est plus instructif que de suivre ensuite le sentier de chèvre qui mène le long du Kouchekaïa au *Nouveau-Monde*, au milieu d'un labyrinthe de fragments de rochers entassés, à peine ombragés de quelques genèvriers. C'est de là que je pris la vue de l'ancien port de Soudak et du Nouveau-Monde : le liman offre un ancrage sûr aux vaisseaux les plus grands, sur un fond d'argile. De nulle part le Kouchekaïa ne se présente avec plus de majesté ; et quand on ne serait pas géologue, il vaudrait la peine de venir tout exprès ici, pour admirer sa muraille hardie, ainsi que les formes extraordinaires de Tchikine-Kaïassi, dont les pics de grès liasique marquent à l'ouest la limite du port. Ces grès, à l'ouest de Soudak, sont exploités comme pierre-meulière.

ROUTES

DE SOUDAK A ESKI-KRIM

ET A KARASSOUBAZAR.

La grande route actuelle qui établit la communication entre Soudak et le versant septentrional de la chaîne Taurique, suit le tracé de celle que fréquentaient dans le moyen-âge les caravanes de l'Orient, quand Soudak était leur entrepôt de commerce. La première partie de la route passe au travers des vignobles qui remplissent la vallée schisteuse jusqu'à *Taraktache*, grand village où cesse la vigne (1). Le chemin continue à suivre les rives du ruisseau Taraktache pendant une dizaine de verst; le vallon étroitement encaissé est d'un aspect des plus sauvages, qu'augmente la nature du sol, dont les couches le plus souvent redressées sur leur tête, ne montrent que d'énormes bancs de cailloux roulés, agglutinés; à Taraktache, elles se redressent presque perpendiculairement. Je pense

(1) Pallas a donné t. II, pl. 15 de son Atlas, une vue du rocher de *Taraktache* (rocher-peigne).

que ces poudingues appartiennent au groupe du lias qui forme visiblement dans la plus grande partie de la Crimée la base de l'étage jurassique.

Pour des voyageurs qui n'ont vu que le nord, rien ne frappe, en suivant ce vallon, comme les beaux poiriers à feuilles de saule qui bordent le ruisseau. Lorsque je les vis pour la première fois, en juillet 1832, à la forme allongée et argentée des feuilles, je les pris pour des oliviers, et je ne fus détrompé que lorsque je trouvai des poires au lieu d'olives. Partout prospère, sur les parois échauffées, la câpre avec ses superbes fleurs.

A 10 verst de Taraktache, l'on arrive au pied du col qu'il faut traverser; la montée est de 2 ¼ verst : le revers présente une pente plus douce, et à 15 verst de Taraktache l'on arrive à *Yelbouzli*, dans le ruisseau duquel on trouve un schiste jaunâtre, alternant avec des couches bleues. Le cimetière de Yelbouzli est rempli comme celui de Koze, de cippes de grès à anthracites.

A Yelbouzli, la route se bifurque en entrant dans les formations crayeuses; une des branches mène par *Chakh-Mourza* à Eski-Krim, qui est à 11 verst de là. L'autre branche allant rejoindre à Andol (1) la grande route de Théodosie,

(1) Andol est à 7 verst de la station de Bouroundouk et à 28 verst de Karassoubazar.

tourne par la steppe avant d'atteindre Karassoubazar.

Ce trajet n'a d'intéressant que la roche *Ak-kaïa*, qui s'élève à droite de la grande route à 4 verst de Karassoubazar. De la route, en voyant cette muraille régulière de craie, élevée de 4 à 500 pieds au milieu des collines légèrement couvertes de verdure, on dirait une grande forteresse avec ses vastes remparts : elle présente une de ses faces à l'ouest et l'autre au sud. La base du rocher visible sur une longueur de 3 à 4 verst, consiste en craie d'un blanc grisâtre, dont les couches conservent sur cette longue distance une parfaite horizontalité. Les pétrifications nombreuses qu'on y trouve appartiennent toutes à l'étage de la craie blanche de Meudon : ce sont l'*Inoceramus Cuvierii*, le *Balemnites mucronatus*, la *Gryphæa vesicularis*, la *Scyphia Oeynhausii*, la *Scyphia Sackii*, etc. (1). Au-dessus de la craie repose, dans une disposition parfaitement concordante, un banc horizontal de calcaire compacte à *nummulites* de 30 à 40 pieds d'épaisseur, qui finit par marquer complétement la craie.

Je suivis un sentier qui mène sur le sommet de la plate-forme ; au pied du rocher on extrait dans des puits le *Kéfé-kill*, ou savon de Kafa,

(1) Atlas, V[e] série, Plans, Coupes, pl. 14.

d'une couche de schiste savonneux qui appartient à l'étage du grès vert. Avant d'arriver au sommet, je m'arrêtai à visiter plusieurs grandes cryptes, les premières un peu considérables qu'on trouve du côté de l'est de la presqu'île Criméenne. Elles ont de 15 à 20 pieds de haut, suivant qu'on les mesure à l'entrée ou dans le fond; leur profondeur est d'une quarantaine de pieds, et l'une a le double en largeur. On les a taillées dans la partie supérieure de la craie, de manière que le calcaire à nummulites, qui est beaucoup plus compacte, tient lieu de plafond. Deux de ces grottes sont accolées l'une contre l'autre, n'étant séparées que par un mur en craie de deux pieds d'épaisseur, dans lequel on a percé une porte de communication. Toutes ces cryptes qui ne présentent aucune disposition intérieure remarquable ou particulière, servent aujourd'hui de retraite aux brebis, et elles sont encombrées d'une couche épaisse de fumier, que l'on exploite pour le chauffage comme une mine de charbon de terre (1).

La vue que l'on a de l'intérieur de la seconde

(1) L'on trouve encore des cryptes plus ou moins bien conservées, avec des traces de travaux faits de main d'homme, dans les rochers qui sont au sud de la route de Théodosie et du village de Mélek, traversé par un ruisseau qui arrose les plus belles prairies de la Crimée : on dit qu'elles rapportent jusqu'à 30,000 koppes de foin par an.

crypte mérite à elle seule qu'on se détourne un peu de sa route. On voit une belle chaîne de montagnes border l'horizon, et, pour second plan, la vallée de Karassoubazar, dont la ville s'étale sur une courbe irrégulière, présentant ses innombrables toits rouges, au milieu de la verdure des jardins. Le vaste sommet du rocher, légèrement gazonné, est plat comme une table, et à le voir aujourd'hui si désert et abandonné aux troupeaux de chèvres et de brebis, on ne soupçonnerait pas qu'il a retenti souvent des chaleureuses allocutions des *meetings* tartares.

Après la famille régnante des *Ghirei*, la race la plus puissante en Crimée était celle des *Chirines*, répandue de Karassoubazar à Kertche, et possédant de vastes domaines et de grands priviléges, qu'elle devait à un certain *Dangy*, bey, qui, dans une révolte générale, sauva le dernier rejeton de la famille des Ghirei, qu'on avait exterminée. La noblesse, fatiguée de l'anarchie, ayant élevé ensuite ce jeune homme à la dignité de khan, celui-ci combla Dangy et sa famille, dont descendent les *Chirines*, des témoignages de sa reconnaissance; ils avaient les seuls en Crimée la prérogative d'épouser des filles de la famille des Ghirei. Peyssonel rapporte une autre tradition par laquelle un Chirine, compagnon de Djinghiz-Khan, serait entré le premier en

Crimée et en aurait fait la conquête ; ce qui faisait prétendre orgueilleusement à cette famille qu'elle avait plus de droits au trône que la famille régnante.

Ces priviléges et cette puissance excitèrent chez eux une ambition et un esprit d'opposition qui les rendit souvent redoutables aux khans; au moindre sujet de mécontentement, le chef de la famille qui portait le titre de Chirine, convoquait son parti, et l'on voyait bientôt tous les chefs de famille accourir avec leurs vassaux sur le sommet de ce rocher qui, foulé sous les pieds de milliers de chevaux, retentissait de cris de vengeance ou de projets de révolte : c'est pourquoi les Russes lui ont aussi donné le nom de *Chirinskaïa-gora* (1).

Le 18 juillet 1834, pour ne pas refaire la route que j'avais suivie en 1832, je pensai à traverser la muraille Taurique par un autre point : le trajet ne peut se faire qu'à cheval. A partir de Soudak, j'entrai dans l'embranchement occidental de la vallée, qu'on appelle Aï-Sava, et qui mène à Koutlak, en tournant autour du Pertchemkaïa.

La vallée de Koutlak est fermée vers la mer

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, t. II, p. 271 et 387. Peyssonel, *Traité sur le commerce de la Mer-Noire*, t. II, p. 269. *Mémoire sur la Petite-Tatarie.*

par les montagnes schisteuses du *Nouveau-Monde*, avec quelques débris isolés de calcaire. Au nord pareillement, montagne de schiste, que couronne le calcaire de la chaîne principale. *Koutlak* a des vignobles qui n'ont aucun renom.

De Koutlak à *Kapskhor*, je ne vis que du schiste : avant d'atteindre ce grand et beau village tatare avec une mosquée neuve, je traversai l'étroite vallée de *Voron*, tapissée de vignes qui s'étendent de la mer au village, sur une longueur de 6 à 7 verst. La vallée de Kapskhor est plus large que celle de Voron, et a une légère ressemblance avec celle de Soudak. Les Tatares cultivent partout la vigne et des arbres fruitiers, dont ils firent leur principal revenu en transportant leurs fruits et leurs raisins à Karassoubazar.

Je remontai la vallée de Kapskhor à l'ombre des vergers jusqu'à *Chélène;* on compte 6 verst pour cette distance. Chélène est au pied de la muraille qui forme la chaîne Taurique. Ici cesse le schiste noir, et du fond du vallon surgit successivement un calcaire rouge, espèce de marbre recouvert par une suite considérable de couches de gros poudingue, que recouvre du calcaire gris jurassique. L'escalade est des plus pénibles pour arriver au sommet de la montagne, dont la face est très-escarpée en regard de la mer. Mais à peine eus-je atteint la sommité, que je fus bien

étonné, après tant d'efforts, de me trouver sur une plaine doucement inclinée vers le nord, qui repose sur le dos des couches du calcaire jurassique.

C'est le premier exemple de ces plateaux gazonnés de montagnes, qui forment une suite presque continue le long de la chaîne Taurique; les Tatares les appellent *yaïla*; ils servent d'alpage pendant l'été à de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres, pour lesquels on paie aux propriétaires des pâturages un impôt appelé *yaïlak*, consistant en une quantité relative de moutons et d'agneaux. Ces plateaux, plus ou moins réguliers, indiquent tous un fait géologique, qu'un examen détaillé des diverses formations qui composent le sol de Crimée confirme en plein.

Loin d'avoir ici, comme au Caucase, un système complet de soulèvement avec *crêts* opposés de calcaire jurassique, *combes* (1) de schiste supposé liasique, et *dômes* ou ballons de roche ignée, jouant le rôle du lévier, nous avons à peine en Crimée la moitié du système. Toute la longueur de la chaîne Taurique ne présente que le *crêt* septentrional; l'autre est resté au fond de la mer; et quand au lévier, il manque le plus sou-

(1) Ces termes sont empruntés à la théorie de M. Thurmann de Porrentruy.

vent, ou s'il se montre comme aux dômes du *Kastèle* et de l'*Aïoudagh*, jamais il ne s'élève à la hauteur du crêt; ce qui n'est pas le cas du Caucase, où les dômes de l'*Elbrous*, du *Passmta*, du *Kasbek* s'élèvent à une hauteur beaucoup plus considérable que les crêts.

Il est clair, en admettant cette hypothèse, que les crêts qui sont en regard de la mer doivent être abruptes, présentant leur face composée de couches entassées qui plongent en sens opposé du crêt. Tous les étages présenteront cette disposition, depuis le schiste qui forme la base du crêt jusqu'au calcaire jurassique qui le couronne de sa puissante corniche. Mais si vous vous transportez sur le revers du crêt, ou plutôt sur son versant incliné vers le nord, plus de muraille à pic; la pente suit le dos des couches, que recouvre le gazon des *yaïla*. Ceci s'applique à toute la chaîne Taurique, dont l'étude devient nécessaire pour bien comprendre le caractère des sommités inabordables du Caucase.

Je descendis doucement la yaïla de Chélène, traversant d'abord des pâturages, puis des champs; bientôt ma route atteignit la rive d'un ruisseau et un ravin couvert d'arbres; je trouvai, au bas de la montagne, *Tchermalik*, village tatare au milieu de formations schisteuses mêlées de calcaire gris en fragment qui commencent l'étage de la craie, sur laquelle on marche jus-

qu'à Karassoubazar : le pays ne présente que des collines basses peu accidentées.

Karassoubazar (le bazar de l'eau noire) est la première ville tatare considérable que je rencontrai au nord du Caucase; elle a 15,000 habitants; ma surprise fut grande de trouver en Europe, jusque dans ses plus petits détails, l'Orient que je venais de quitter. Karassoubazar et Baktchisaraï sont les villes que l'impératrice Catherine II réserva exclusivement aux Tatares ; elles ont conservé pure leur forme primitive, commandées par les mœurs et les habitudes de l'Orient. Je me crus à Erivan ou à Gandja, en parcourant ses rues étroites, tortueuses, bordées de hauts trottoirs irréguliers, qui resserrent quelquefois tellement le milieu boueux de la rue, qu'à peine on peut y passer à cheval. Les canaux d'irrigation augmentent la fange, et les hasards d'une communication propre et commode. Au reste, ces rues m'ont rappelé nos chemins fermés de hautes et tristes murailles qui circulent au milieu des vignobles de mon pays. De distance en distance, on trouve une porte qui s'ouvre sur une cour, au fond de laquelle sont les maisons cachées au regard, ainsi que les vastes jardins qui les entourent. Là vivent les femmes et les enfants, pendant que les hommes courent à leurs boutiques au bazar, ou bien se rendent à leurs ateliers, qui, comme dans

l'Orient, sont tous réunis par groupes : c'était aussi le cas en Occident, comme le témoignent les noms des rues des anciennes villes. J'ai parcouru avec intérêt la rue des couteliers et serruriers, qui étaient naguère très-renommés jusqu'en Colchide et dans l'intérieur du Caucase; mais Karassoubazar n'est rien en comparaison de Baktchisaraï, qui comptait jadis jusqu'à cent boutiques de couteliers. Du temps de Peyssonel (1755), la Crimée fabriquait jusqu'à 400,000 couteaux à manches immobiles, renfermés jusqu'aux deux tiers de la poignée dans des étuis de maroquin, dont la fabrication est un article de première importance pour Karassoubazar.

Les seuls monuments ou édifices que l'on voie dans une ville pareille, sont ceux qui appartiennent à la vie publique, les karavansérai que les Tatares appellent *khans*, les bazars, les mosquées et les églises.

Les khans nombreux dont on comptait vingt-trois du temps de Pallas, n'ont rien de l'élégance architecturale de ceux de Tiflis : le plus considérable, le *Tache-khan*, construit en 1656 par *Seffer-Gasy-Atchéïou*, ministre de Mechmet-Ghireï, est un vieil et immense édifice carré, qui ne présente à l'extérieur que quatre hautes murailles tristes et nues (1) : l'intérieur est rempli

(1) On jugera de l'effet de l'un de ces khans par celui

de boutiques qui sont ainsi protégées contre les voleurs. Un des khans les plus récents, celui des *Arméniens*, contraste par son luxe avec les autres. Il est construit comme un passage de Paris, seulement sur une plus grande échelle : il est plus large ; sa voûte haute et cintrée est éclairée par des fenétrages ; les boutiques rangées de part et d'autre laissent assez de place pour circuler, et même pour se promener comme dans la galerie d'Orléans.

Je n'ai vu aucune mosquée remarquable parmi les vingt-deux qu'on compte à Karassoubazar. Son église grecque mérite d'être visitée par son originalité : elle est bâtie en croix avec un dôme qui en éclaire le centre. Son portique s'ouvre au milieu par une grande arcade appuyée sur deux colonnes, avec piédestaux et ornements imitant le ionique. Deux colonnes plus petites et sans piédestaux contrebutent aux angles les arcades latérales beaucoup plus basses que celles du mi-

qui se présente au-devant de la vue que Pallas a donnée de Karassoubazar, t. II, pl. 13. La vue prise du sud, des hauteurs que baigne le ruisseau *Tunas*, porte entièrement sur la partie orientale de la ville, et sur ses immenses cimetières semés de pierres funéraires : ces cimetières grandissent d'une manière effrayante dans les villes populeuses musulmanes, pour lesquelles c'est un crime de remuer la cendre des morts.

lieu. Les portiques latéraux sont sur le même modèle.

Une chose curieuse à visiter encore, ce sont les cafés et les jardins attenants, où les inoccupés se réunissent pour fumer, pour jouer ou pour écouter un conteur. Ces cafés sont partagés en plusieurs cases ou compartiments séparés par un grillage très-bas, contre lesquels on appuie les coussins. Chaque case est, dans le fait, un divan carré, avec une petite table au milieu, sur laquelle se trouvent des pinces et un brasier pour allumer sa pipe; on y pose sa tasse de café. Une allée sépare les cases par le milieu, chacune ayant sa porte indépendante. Là se place le conteur, qui fait aussi le métier de fripier ou de revendeur. Il commence un conte des mille et une nuits, se repose de temps à autre, s'adressant à ses graves auditeurs, auxquels il a soin de dire, en faisant passer une petite assiette, que l'histoire deviendrait encore cent fois plus belle si on pouvait l'encourager par la vue de quelques piastres, et j'ai presque toujours vu que cet appel faisait son effet sur ces Tatares avides de merveilleux. Le conteur, sans être aussi gesticulateur que le Persan, sait aussi fort bien unir le geste au discours fleuri. Après le conteur, c'est le tour des chanteurs, qui croient ajouter à l'harmonie, en chantant d'une voix chevrotante, accompagnés d'un violon et d'un tambourin.

Là, chacun conserve encore son costume, et le Tatare de toutes les conditions, l'Arménien, le Grec, se présentent dans toute leur originalité.

A ne voir que ce que je viens de décrire, l'on n'aurait néanmoins aucune idée de Karassoubazar, si l'on ne se donnait la peine de monter sur l'une des collines crayeuses qui l'entourent. C'est ce que je fis lors de mon premier séjour, accompagnant deux dames qui, pour juger plus vite de l'ensemble de la ville, et sans y entrer préalablement, montèrent avec moi sur la hauteur du cimetière grec. En contemplant cette grande étendue couverte de jolies maisons à toits rouges, semées de pavillons au milieu de beaux jardins; en suivant des yeux les rues qui se glissent et se ramifient comme les sentiers d'un parc anglais, nous étions à nous dire qu'au lieu de faire le tour de la ville, nous aurions plus vite fait de la traverser, pour rejoindre notre compagnie au khan grec. Mais à peine entrés dans ce dédale, dont nous admirions d'en haut la verdure, tout disparut derrière la monotonie des tristes murs de terre grise : rien ne faisait reconnaître la belle maison, le beau jardin, les hauts peupliers, d'après lequels nous comptions nous orienter; nous nous perdîmes; nous n'étions compris de personne, et la nuit était venue, quand enfin, à force de me diriger

vers le point qu'éclairait la dernière lueur du crépuscule, nous nous trouvâmes devant notre khan, que je soupçonnais de ce côté-là, tout près d'un vieux minaret, dont la barre noire se dessinait encore sur l'horizon.

Karassoubazar est très-probablement l'une des villes mentionnées par Ptolémée dans l'intérieur des terres ; mais dans ce dédale de longitudes et de latitudes fausses ou falsifiées par les copistes, sous quel nom la chercher? La plus probable des suppositions est peut-être encore bien loin de la vérité.

Etant à Karassoubazar, il est naturel de visiter la source du Karassou qui est dans le voisinage, à 6 verst au midi de la ville. Je n'entrerai pas dans l'appréciation des critiques que les voyageurs ont élevées pour ou contre la beauté de ce passage (1). Jusqu'à Karassoubéchir, l'on marche sur des formations crayeuses, fort peu pittoresques ; au-delà du village, la terre semble s'entr'ouvrir; le sol peu accidenté est sillonné par une large fente, profonde de 150 à 200 pieds, encaissée par des roches jurassiques qui commencent à surgir. La fente se termine par une gorge étroite, hérissée de rocs, sur

(1) *Lettres de lady Craven*, éd. angl. t. IV, p. 169. Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 270. C. H. Montandon, *Guide*, etc. p. 318.

lesquels bondit une eau qui se précipite en nappes et en cascades. La fente est remplie par un beau ruisseau d'une couleur bleuâtre qui lui a attiré l'épithète de *Karassou* (eau noire). L'onde en serpentant laisse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre des morceaux verdoyants couverts d'arbres et de vigne sauvage. Rien n'annonce qu'on va trouver à ses pieds ce beau tableau.

Mais il faut descendre et visiter de plus près un grand rocher caverneux, dont les flancs se composent d'un calcaire fragmenté en mille et mille débris anguleux. Il paraît que cette assise de roc repose sur une couche schisteuse qui tient l'eau; car on la voit sourdre à gros bouillons du pied de cette roche, ou filtrer de toutes parts comme à travers un crible. Le roc rongé est percé de cavités profondes et arrondies qui ajoutent à la beauté du spectacle. Des plaques de verdure séparent les différents courants et les environnent d'un éternel printemps (1).

Les poudingues ont une grande épaisseur parmi les calcaires du Karassou.

(1) Atlas, V^e^ série, coupes, plans, etc. pl. 24, fig. 1.

SIMFÉROPOL.

La route de Karassoubazar à Simféropol ne présente rien de remarquable. A mi-chemin se trouve la station de *Zouïa*, près de laquelle s'élèvent deux grands tumulus. On passe alternativement sur la craie et sur les tertiaires dont les formations présentent leurs *falaises* escarpées en regard de la chaîne Taurique, en plongeant légèrement au N. vers la steppe, ce qui offre au voyageur un horizon fort extraordinaire, composé de terrasses et de rampes successives (1).

Enfin, j'arrivai à *Simféropol*, la capitale de la Crimée; ici le théâtre géologique change, et l'on entre dans la troisième portion montagneuse que j'ai signalée plus haut. Ce que la chaîne Taurique avait encore d'énigmatique à Soudak, s'explique ici : les agents, les moteurs sont à côté des effets : la nature étale aux yeux de chacun ses secrets, et ce que l'on ne peut deviner qu'hy-

(1) De Verneuil, *Mémoire géologique sur la Crimée*, pag. 17.

pothétiquement dans d'autres pays, on le voit, on le touche ici, et la conviction est sans arrière-pensée. Que le lecteur prenne la carte neuvième de la cinquième série; il suffira d'y jeter un coup d'œil pour comprendre les grands traits de l'esquisse géologique du pays.

La portion de la Crimée que j'y ai dessinée, embrasse l'angle S. O. de la partie montagneuse de la presqu'île, et présente l'ensemble d'un grand *cratère d'éruption et de soulèvement*, de 20 lieues de long, de 10 de large, différant de ceux que l'on connaît, en ce qu'il est *annulaire* au lieu d'être central, c'est-à-dire que les éruptions ignées se sont fait jour tout autour d'une portion de la chaîne Taurique, formant une ligne elliptique presque continue. Le massif central est composé, comme à Soudak, des trois étages de formations que j'ai indiquées : 1° schiste noir supposé liasique; 2° grès liasique; 3° calcaire jurassique mélangé de couches marneuses ou schisteuses.

On peut encore mieux qu'à Soudak se convaincre que ce massif qui forme la moitié de la chaîne Taurique, est le crêt septentrional qui bordait le long cratère qui a disloqué en deux la chaîne du Caucase et celle de Crimée; mais par quelle cause est-il arrivé qu'il n'y ait que le crêt septentrional de soulevé, tandis que l'autre, en opposition avec ce qu'on voit au Caucase, est

encore caché sous les ondes de la Mer Noire? N'a-t-il poit été soulevé une fois, et ne s'est-il point enfoncé ensuite? Il est permis à chacun de faire son hypothèse, je ferai la mienne plus tard.

Aujourd'hui la ligne cratérique est marquée au Caucase par des jets de porphyre et de granite. En Crimée, aucun jet ne paraît de Soudak à Aloucheta; d'ici à l'extrémité occidentale, les roches plutoniennes sortent sous la forme de *dômes*, de *crevasses cratériques*, de *jets;* les dômes sont ceux du *Bïouk-Ouraga*, du *Kastèle*, de l'*Aïoudagh*, composés de granite ophitique. Les crevasses cratériques sont celles de l'*Aïthodor*, sur Bïouk-Lambat, et d'*Aloupka*, aussi dans le granite ophitique, on trouve des jets de porphyres amygdaloïdes globuleux ou pyroxépiques à *Koutchouk-Lambat*, à *Limène*, à *Foroze*, à *Laspi*, etc.

Le soulèvement et la dislocation de la chaîne Taurique a eu lieu principalement par les dômes d'ophitone à la fin de l'époque jurassique. Leur éruption a été simultanée avec la grande éruption serpentineuse qui bouleversa tout le bassin de la méditerranée, immédiatement avant le dépôt des craies (1). A la suite de cette violente

(1) *Bulletin de la Société géolog. de France*, réunion d'Alençon, 1837, p. 28. Théorie de M. Boblaye.

commotion, la Crimée se dessina sous l'aspect d'une longue île, dont les yaïlas étaient la plate-forme; elle s'étendait de Bala-Klava au Kara-dagh, près d'Otouze. Sur le pied septentrional de cette île, se déposa petit à petit une série de nouveaux terrains qui ont l'air de former un récif en face de l'île. Ces nouveaux terrains sont : 1° le *néocomien*, sédiment sablonneux, jaunâtre, ferrugineux, plus ou moins riche en polypiers et en mollusques;

2° Le *schiste gris* inférieur de la craie.

3° Le *grès vert*;

4° La *craie blanche* de Rughen et de Meudon;

5° Le *calcaire à nummulites* (1).

Cette série crayeuse qui se présente en couches continuellement concordantes avec ses falaises au midi, et une légère inclinaison vers la steppe, est la muraille naturelle d'un second cratère d'éruption, la moitié septentrionale du cratère *annulaire* que j'ai décrit plus haut. M. Thurmann appellerait cela une *combe* marquée entre l'ancien massif central et le nouveau *crét* crayeux. Le *thalweg* de cette longue *combe* est percé d'une suite de jets porphyriques et mélaphyriques, ceux de *Simféropol*, de *Sa-*

(1) V° série, coupes et plans, pl. 13.

bli, de *Badrak*, de *Kokkoze* et du *cap Parthénique*.

Il me paraît certain que déjà, à l'époque du premier soulèvement, et antérieurement aussi, des masses ignées ont su se faire jour à travers l'angle de brisure du crêt jurassique, comme on le verra plus bas : mais l'inspection des masses basaltiques et amygdaloïdes du cap Parthénique (Féolente) est là pour prouver que la principale éruption a dû se faire le long de la combe, à la fin de l'époque du calcaire à nummulites. Cette éruption a détruit une partie des formations crayeuses, et a commencé à fendre et à façonner ce qui restait de ces formations, comme nous le voyons aujourd'hui : elle a ouvert la plupart des portails par lesquels le *Salghir*, l'*Alma*, la *Badrak*, la *Katche*, etc., coulent vers la steppe, comme en s'échappant d'une écluse.

Cette époque éruptive fut suivie par le dépôt d'une masse considérable de *marne blanche* extrêmement feuilletée (argile plastique), de 100 à 200 pieds d'épaisseur, remarquable par une absence presque complète de fossiles, à l'exception d'écailles de poissons et d'un petit banc d'huîtres tertiaires qui reposent immédiatement, au cap Pathénique, sur le sommet des jets basaltiques. On voit que cette marne calcaire, d'un blanc éclatant, brillant, est une roche remaniée. Sa nature peu solide l'a empêchée de se présen-

ter en falaises comme le grès vert et le calcaire à nummulites ; aussi son dépôt se reconnaît-il à une large terrasse qui forme une combe parallèle à la première entre le crêt du calcaire à nummulites et celui du tertiaire récent (1).

Le dépôt de la marne blanche se termine d'une manière fort extraordinaire, par une couche de coquillages marins, d'eau douce et terrestres, tels que *Pleurotomes*, *Limnées*, *Planorbes*, *Hélices plébéiennes*, etc. que renferme ou que recouvre une couche plus ou moins épaisse de cendres volcaniques et de scories. Cette couche se remarque dans tout le pourtour de la baie de Sévastopol, et le long du promontoire Parthénique. Elle se retrouve jusqu'au centre de la Crimée, près de Simféropol, où les débris volcaniques se reconnaissent à peine, mais où les fossiles sont toujours les mêmes. Les dépôts de fer hydraté et phosphaté, accompagnés des *Cardiums* innombrables, de formes et d'espèces nouvelles, des *Mytiles*, des *Lymnées*, des *Paludines*, des *Néritines*, qui se voient à *Kamiche-bouroun* et à *Taman*, paraissent appartenir à la même époque.

Ainsi, lorsque l'Arménie centrale, hérissée de volcans, créait pendant l'époque tertiaire ses bassins qu'elle détachait de la mer Caspienne ou

(1) Atlas, Ve série, géol. plans, coupes, etc. pl. 19.

de la Mer Noire, il existait à l'extrémité occidentale de la Crimée, d'autres volcans qui y opéraient leurs révolutions. Où sont ces volcans? La mer les a engloutis.

Il est fort remarquable que la ligne d'éruption de la Crimée réponde à la dépression du lit du Don, de la Mer d'Azof, de la Mer Noire, du détroit de Constantinople, de la Mer de Marmara, des Dardanelles, etc.

La fin de l'époque tertiaire est marquée par le dépôt des assises horizontales de calcaire coquillier, dit *calcaire de la steppe* ou *calcaire de Kertche*. Il se dessine en falaises au bord de la combe de la marne blanche, dont il forme le crêt septentrional, parallèle à celui du calcaire à nummulites. Ainsi le versant septentrional de la chaîne Taurique présente, au point de rupture du massif jurassique, 1° une *combe* percée de roches ignées; 2° un *crét* composé de tous les étages de la craie, du néocomien au calcaire à nummulites; 3° une *combe* ou terrasse de marne tertiaire blanche, sans fossiles, terminée par une couche volcanique proprement dite; 4° un *crét* de tertiaire récent ou de la steppe.

Ce résumé systématique servira de clef aux descriptions détaillées de mes différentes excursions dans cette partie de la Crimée, dont Simféropol sera mon point de départ.

Sur un lambeau (1) de la falaise de calcaire à nummulites, qui regarde au sud-est la vallée du Salghir, et au nord-est le portail par où cette rivière s'échappe vers la steppe, s'étendent les ruines du Simféropol primitif, une forteresse, ancienne résidence sans nom de Skilouros, roi des Scythes, l'ennemi de Mithridate. Les Tatares appellent cet amas de ruines *Kermentchik* (le petit château). Une faille qui a fendu le calcaire à nummulites du haut en bas, sépare ce lambeau et ces ruines de la terrasse de marne blanche sur laquelle est assis le Simféropol d'aujourd'hui, capitale à deux époques distinctes : d'abord c'est *Akmétchet*, résidence du kalga-soultan sous le règne des Tatares; puis c'est *Simféropol*, où sont concentrées les autorités russes de la Crimée.

L'*Akmétchet* (mosquée blanche), comme résidence du kalga-soultan, était la seconde ville de Crimée. Ce prince était le vicaire-général du khan des Tatares; à sa mort il prenait les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur, nommé par la Porte. Il prenait le commandement des armées, quand le khan ne pouvait s'y rendre. La cour du kalga était exactement composée comme celle du khan, d'un *visir*, d'un *defterdar* (contrôleur-général), d'un

(1) Voyez Atlas, V^e série, pl. 9 et 19.

divan-effendi (secrétaire d'état), d'un *kadi*, (juge) : il avait comme lui parmi ses femmes une *anabeï* et une *ouloukhani*, avec une juridiction particulière. Son commandement s'étendait de Akmétchet à Kafa exclusivement. On pouvait appeler du jugement du kalga au grand divan; mais ses ordres, passeports et commandements avaient la même valeur que ceux du khan (1).

Le kalga avait son palais à l'entrée de la faille, au bord du Salghir : les ruines le dominaient d'un côté, et Akmétchet, sa capitale, de l'autre. Là s'élevait un groupe irrégulier de bâtiments qui embrassaient de beaux jardins supérieurement arrosés par une source d'eau vive qui jaillit au fond de la faille, et qui était assez abondante pour nourrir des jets d'eau et entretenir de grandes pièces d'eau sur lesquelles le kalga avait plusieurs nacelles pour son amusement (2). Aujourd'hui toute la gloire du kalga a disparu; et qui reconnaîtrait, dans les usines d'une brasserie et d'une brandevinerie, et dans les bancs d'un jardin public où l'on va danser et boire de la bière, son palais, son harem et ses bocages parfumés de roses?

(1) Peyssonel, *Traité du Commerce*, II. p. 252 et 259.

(2) J'ai trouvé le 23 août et le 20 septembre 1832, la température de cette source de 9°,8; M. de Kœppen, le 3 octobre 1833, l'a trouvée de 9°.

Akmétchet, bâti sur la partie de la terrasse la plus rapprochée des ruines scythiques, ressemblait au Karassoubazar tatare que j'ai décrit, par ses rues étroites et tortueuses, par ses murailles blanchies, percées de portes comme dans nos vignobles. Quelques mosquées peu dignes de remarque entrecoupaient cette monotonie. Le Simféropol russe s'est prolongé à côté d'Akmétchet, sur la partie de la terrasse blanche tournée vers la steppe, et autant la ville tatare est ramassée, tortueuse et cachée, autant la nouvelle ville est large, alignée, dilatée. Ce n'est pas qu'il soit fort judicieux sur un sol blanc et poudreux, sec et aride, d'ouvrir ainsi de larges carrières aux rayons du soleil ; mais ainsi le veut le grandiose de l'étiquette d'une capitale. La ville s'accroît rapidement, et la nouvelle église grecque, fort belle quoique bâtie dans le style monotone des édifices à trois portiques à colonnes, avec un dôme, que j'ai vue s'élever en 1832, hors de la ville pour ainsi dire, au milieu de la plaine vide, était déjà entourée de maisons et même de rues en 1834.

Au reste, il me serait impossible de signaler aucun édifice remarquable et monumental parmi ceux qu'on vient d'élever ; tous sont dans un style simple et sans grande prétention : quelques-uns forment des masses assez considérables.

Une seule chose justifiait le nom prophétique

de Simféropol (la ville du centre utile), donné par l'archevêque Eugène; c'était son marché qui se tenait tous les vendredis dans une immense place, entourée de *bouznik* (vendanges de *bouza* ou bière de millet), où les Tatares allaient s'amuser et danser au son des violons et des tambours de Bohémiens. Ce marché avait obtenu une grande importance, parce que la côte de Crimée pouvait facilement, par la chaussée d'Aloucheta, s'y approvisionner de toute espèce de comestibles. Que tout voyageur qui arrive de l'occident ou du nord de l'Europe, par les plaines de la Russie, ne néglige pas d'aller visiter ces marchés, s'il cherche des observations pittoresques et plaisantes sur les moeurs, les costumes, les traits des populations qui se réunissent ici fraternellement; les Tatares-Nogaïs de la steppe et les Tatares des montagnes, race mélangée de Taures, de Scythes, de Grecs, de Goths et de Tatares; les Allemands de Neusatz, de Friedenthal et de Rosenthal, se pressent les uns les autres, rangés avec leurs denrées sur de longues lignes : chacun d'eux cherche à baragouiner la langue de l'acheteur; tantôt c'est du tatare, ou c'est du russe ou de l'allemand : le Russe, confondu dans les rangs de ces peuples soumis, avec ses denrées du Nord, reste seul Russe.

Mais le Simféropol que j'aime n'est pas celui qui est sur la hauteur, sur la steppe poudreuse

et desséchée. Mon Simféropol est dans la vallée, sur les rives du Salghir. Une belle chaussée qui tranche les couches de la marne blanche et du calcaire à nummulites, y conduit ; on laisse à gauche un grand jardin public, avec les caves de la compagnie des vins ; à droite, au bas de la descente, deux ou trois carrés grossièrement murés passent pour être des tombeaux de saints musulmans que la foule pieuse vient implorer en cas de maladie, en étendant des lambeaux de vieux linges sur les pierres rongées par le temps. Pendant les ardeurs de juillet, c'est ici qu'on trouve un refuge, sous les ombrages et dans la magnificence des vastes vergers que rafraîchissent les ondes du Salghir. Mais une invitation plus pressante encore m'y appelle : c'est celle de l'amitié. Qui pourrait oublier l'hospitalité, l'amabilité des familles de *Serre*, *Milhausen*? N'est-ce pas aussi là que M. *de Stéven*, successeur de Pallas, a sa modeste campagne, au pied du lambeau de calcaire à nummulites qui fait le pendant de celui des ruines, et forme l'autre côté du portail de la vallée du Salghir. Son portique, qui regarde le sud-ouest, domine les terrasses de son jardin, où le savant botaniste aime à faire prospérer des plantes rares et lointaines ; quelques sentiers bordés de massifs d'arbres et d'arbustes fournissent un ombrage délicieux à toutes les heures de la journée, et mènent à une vigne qu'il a

plantée ; c'est un des premiers essais que l'on a faits dans la vallée du Salghir, que sa hauteur relative de 789 pieds au-dessus de la mer rend moins favorable que toutes les autres vallées à la culture de la vigne, dont il faut enterrer les ceps pendant l'hiver. Cet essai avait réussi et avait encouragé plusieurs autres particuliers à imiter M. de Stéven. Un berceau de vignes qui traversait le jardin et la vigne, menait au verger riche en arbres fruitiers et traversé par un canal du Salghir où prospérait l'*Unio Steveniana*, Kryn (1).

Des terrasses, la vue dominait la vallée et les vergers ; l'œil pénétrait jusqu'au Tchatyrdagh, qui s'élève sur l'horizon comme une large *tente* (2). La pièce qui s'ouvrait sur le portique, était une salle à manger avec une bibliothèque et une chambre de travail à droite, et à gauche un salon où M. de Stéven réunissait, chaque jeudi, ses amis à dîner ; jour de fête, de discussions, de nouvelles et d'amitié, auquel ne manquait pas celui qui était à portée de Simféropol. L'herbier avec le portrait de Pallas était à l'étage supérieur dans une grande pièce disposée pour

(1) *Unio* testa ovato-oblonga, crassa, rugosa, tumida, radiis flavis et viridibus picta, margine interiore in callum valde incrassato.

(2) Pallas, *Voyage*, etc. *Vue du Tchatyrdagh*, t. II. p. 196, vignette 15.

cela, avec un balcon sur le portique. Une chambre, dans une maison attenante, était réservée pour les amis qui venaient en visite, ou pour les voyageurs qui se trouvaient heureux d'étudier la Crimée sous la direction d'un savant comme M. de Stéven. Qui pourrait énumérer les noms de tous ceux qui sont venus de l'Allemagne, de la Suisse, de la France ou de la Suède, trouver instruction et hospitalité dans cette chambre modeste? Combien de pages de mon journal m'ont été dictées dans cette retraite paisible.

Le Salghir sépare le domaine de M. de Stéven d'un autre domaine qui appartient aussi à l'histoire, celui de madame Pallas, qu'elle avait créé. L'ayant vendu au gouverneur, feu M. de Narichekine, celui-ci s'est bâti une demeure somptueuse, d'un style oriental, qui va si bien sous les majestueuses pyramides des peupliers de Crimée. Cette campagne était devenue, par les soins de sa veuve, l'une des plus belles de la Crimée et un centre d'urbanité. Aujourd'hui c'est la politique et les affaires de la Nouvelle-Russie et de la Crimée qui se discutent où l'on n'entendait naguère causer que sciences et philosophie pratique. M. le comte Michel Vorontsof, général-gouverneur de la Nouvelle-Russie, en a fait l'acquisition; il était urgent qu'il eût un hôtel dans la capitale de la Crimée, sa province favorite.

Parmi les autres campagnes des rives du Salghir, je citerai encore les jardins et les vergers de M. de Serre, ancien associé de Vauquelin. Peu d'autres domaines pouvaient rivaliser avec celui-ci pour la position, l'excellence des fruits et le rapport des arbres, privilége que la famille de Serre devait à la supériorité des soins qu'elle leur donnait. Tout les fruits à pepins ou à noyaux de l'Europe tempérée y réussissaient à merveille, prunes, pêches, abricots, pommes et poires. Toutes les variétés de l'Europe y avaient été transplantées par les soins de son possesseur qui en tirait un revenu annuel de 3 ou 4,000 fr. Les marchands de fruits de Moscou viennent en automne louer les vergers; ils se chargent de les garder, et ils font la cueillette des fruits au fur et à mesure qu'ils les trouvent en état d'être chargés et expédiés à leurs magasins à Moscou. Naturellement ils préfèrent les fruits les plus durs, qui se conservent et supportent le mieux les secousses d'un long trajet. Aucune espèce ne répond mieux à toutes ces exigences que la pomme *sinape*, compacte, d'une forme oblongue, de belle apparence, pouvant se conserver sans se rider jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, époque où elle acquiert un goût exquis: elle est de la grosseur des pommes d'api. On prétend qu'elle est originaire de Sinape, dans l'Asie mineure; sa maturité tardive est cause qu'on ne

peut la faire réussir plus au nord. Dans l'estimation des jardins, les marchands russes ont surtout égard à cette pomme que M. de Serre a propagée dans ses vergers. On l'emballe tout simplement dans de grandes *télégues* (chariots découverts), dont la corbeille haute est tressée en osier. Les fond et les côtés sont garnis de paille; les pommes sont déposées par lits et le tout recouvert d'une couche de paille et d'une toile fortement serrée pour contenir les fruits : un chariot pareil pèse dix quintaux; il est traîné par un cheval : c'est étonnant avec quelle rapidité ces voituriers ont exécuté leur voyage pour Moscou, et même jusqu'à St-Pétersbourg, où les pommes sinapes sont très-recherchées et payées fort cher. Les marchands russes expédient aussi beaucoup de rainettes, de poires Saint-Germain, etc.; mais ils n'en font pas autant de cas tant s'en faut que des sinapes.

Cratère d'éruption et de soulèvement de la vallée du Salghir à Simféropol.

Il ne faut pas aller bien loin de Simféropol pour que le géologue puisse faire l'application de la théorie que je viens de donner des soulèvements de la Crimée (1). En remontant la vallée

(1) Atlas, Ve série, pl. 19. Coupes et plans.

du Salghir, la route coupe successivement l'étage marneux blanc, puis toute l'épaisseur du calcaire à nummulites. Sa hauteur, exprimée par la falaise, est de 60 à 70 pieds : j'ai compté à peu près trente couches, par un jour de neige. Chaque couche étant plus dure sur ses joints que dans son centre, les joints forment des saillies sur lesquelles la neige peut se déposer.

Tout est gigantesque dans les fossiles de cette formation nummulitique : ce sont des *Nautiles* de 9 à 10 pouces de diamètre, un *Conoclypus conoideus* Ag. (Galerites conoïdeus Lam.), de 4 pouces de haut, de 5 pouces de large (1); un *Conoclypus Du Bois* Ag. de 1 $\frac{1}{4}$ pouce de haut, de 3 $\frac{1}{4}$ de large (2); un *Amblipygus latus* Ag. de 2 $\frac{1}{2}$ pouces de large; l'*Ostrea latissima* Desh. (*diluviana* Pall.), dont la valve inférieure pèse 4 livres et a 2 $\frac{1}{2}$ pouces d'épaisseur, près des crochets (3); une *Cérithe*, voisine du *Ceri-*

(1) Atlas, V^{e} série, Fossiles, pl. 1. fig. 22-24, où il est indiqué sous le nom de *Echinolampas Agassizii*. *Description des Echinodermes fossiles de la Suisse*, par L. Agassiz. Première partie p. 65, tab. X, fig. 14-16.

(2) *Description des Echinodermes fossiles de la Suisse*, par L. Agassiz. Première partie, p. 67, tab. X, fig. 11-13.

(3) Elle est marquée sous le nom d'*Ostrea gigantea* Desh. dans mon tableau des fossiles crayeux. *Bulletin de la Société géologique de France*, réunion d'Alençon, 1837, p. 385.

thium giganteum, dont le premier tour de spire a 5 pouces de diamètre et 2 pouces de hauteur; un *Trochus giganteus* de l'espèce des Pleurotomaires, ayant 4 pouces de haut, 5 pouces de large; une *Ovula tuberosa* Duclos, à proportion (1). On y trouve des *cônes*, des *ampulaires*, des *turritelles*, des boucardes, des *crassatelles*, la Terebratula vitrea, etc.; mais aucun de ces fossiles, à l'exception de l'Ostrea latissima, des térébratules et des échinodermes, ne paraît sous autre forme que celle des moules, tous pétris dans une pâte de nummulites tellement abondantes, que les autres fossiles paraissent noyés dedans (2).

Sous le calcaire à nummulites sort la craie blanche de Meudon, que l'on peut surtout étudier derrière la maison de M. de Stéven (3).

(1) *Mémoire Géologique sur la Crimée*, par M. de Verneuil, p. 20.

(2) *Mémoire sur la Crimée*, par M. de Verneuil, p. 66 et suiv., où M. Deshayes décrit cinq espèces de nummulites, *Nummulites irregularis*, pl. 5, fig. 15-16. *Nummulites distans*, pl. 5, fig. 20, 21, 22. *Nummulites polygyratus*, pl. 5, fig. 17, 18, 19. *Nummulites rotularius*, pl. 6, fig. 10 et 11. *Nummulites placentula*, pl. 6, fig. 8, 9.

(3) On trouve aussi dans cette craie des nummulites; mais elles sont différentes des premières et plus petites : elles sont accompagnées de petits disques, parfaitement semblables à des nummulites, mais que leur structure me

Le grès vert est masqué par des talus très-inclinés, et la formation crayeuse en général paraît sur ce point de la Crimée moins considérable, ou pour mieux dire moins puissante que plus à l'est, vers Baktchisaraï, où elle prend un développement extraordinaire, et intéressant à étudier.

Sous le grès vert ressort par lambeaux une formation jaunâtre, semblable pour les caractères et les fossiles à la pierre jaune du néocomien neuchâtelois (1). Tous ces différents étages de la craie sont à stratification parfaitement concordante. Quant aux limites du néocomien, elles se dessinent par golfes et promontoires, ou par îlots isolés, qui s'avancent ou reculent sur une formation complétement étrangère aux premières. C'est un poudingue composé de cailloux roulés de phyllade, de grès ancien, de gros

fait ranger parmi les polypiers en gâteaux, avec un bourrelet au milieu.

(3) Ce calcaire néocomien est caractérisé par les *Nautilus simplex* et *elegans*, de Neuchâtel et du Mormont, canton de Vaud, les *Terabratula biplicata*, *vicinalis* des marnes néocomiennes de Neuchâtel, la *Terebratula Dyphia* des craies d'Italie, les *Terebratula alata*, *concinna* et *striatula;* par l'*Exogyra Coulonii de Neuchâtel*, le *Discoïdea macropyga* et les *Cidaris clunifera* et *vesiculosa*, aussi de Neuchâtel. *Voy. Bulletin de la Société Géologique de France*, réunion d'Alençon, 1837, p. 71.

blocs de roches granitiques, et surtout de jaspe et de quarz hyalin, de toutes grosseurs, liés par un ciment alumineux verdâtre. Le quarz blanc s'y trouve souvent dans une proportion à couvrir le sol de ses fragments. Ces matériaux, plus ou moins grossiers, sont partagés en couches innombrables, épaisses de plusieurs pieds, alternant avec quelques lits schisteux, toutes dressées perpendiculairement sur leur tête, et formant par leur affleurement des sillons d'une régularité incroyable, dont le fond de la vallée est pavé sur une longueur de plusieurs verst.

Ce redressement paraîtrait inexplicable, si l'on ne voyait s'avancer comme un golfe au milieu de ces couches redressées, les jets de granite ophitique et de porphyre de *Djinsofou* et de *Eski-Orda*, agents visibles et naturels du soulèvement. Ces jets ignés sont de forme arrondie; leur surface est légèrement gazonnée; sur quelques points l'on reconnaît des pics ronds qui ressemblent à des tumulus ou à des cratères. En surgissant ils ont empâté plusieurs masses considérables de poudingue, qui ont conservé leur structure stratifiée, comme cela se voit en face de Djinsofou. Ce poudingue redressé se prolonge plus loin à l'est vers la colonie de Neusatz, sur les rives de la Zouïa, ce qui prouve irrévocablement qu'il appartient à une époque fort ancienne, puisque dans sa verticalité, il passe

sous un promontoire de la chaîne Taurique composé de l'étage entier du jura de Crimée, dans son état normal, avec ses couches régulières horizontales (1).

Ainsi, avant le dépôt du jura en Crimée, il y avait eu déjà en Crimée un mouvement violent dans le sol, et des éruptions granitiques; ce que d'autres observations que j'exposerai plus bas, prouvent encore. Le calcaire jaune néocomien de *Kourtsi*, a été déposé immédiatement sur ces roches ignées. Mais tout ne s'est pas terminé par ce soulèvement et cette éruption. En visitant le *crêt* du tertiaire de la steppe, à l'issue de la vallée au nord, près de *Saraïli-kiat*, on remarque qu'il a dû y avoir une violente catastrophe au moment où a commencé le dépôt des formations tertiaires récentes : car la couche à *hélices*, à *lymnées*, à *paludines*, qui paraît au toit de la marne blanche, depuis le centre de la Crimée jusqu'aux rivages de Sévastopol où elle est mêlée de *cendres volcaniques* et de *lapilli*, indique trop bien un bouleversement diluvial qui a ravagé l'île Taurique, pour qu'il soit possible d'en douter. Au-dessus paraît un *grès oolithique*, composé surtout de quarz blanc et de silex corné, avec des empreintes de Vénus et de Boucardes mal conservées ; sa structnre indique

(1) Atlas, V^e série, Coupes et plans, etc. Pl. 19.

qu'il a été déposé au milieu d'une grande agitation des eaux : il est entrecoupé de lits de sable jaunâtre, de gravier; son épaisseur est de 20 pieds.

Puis vient un amas de galets, aussi de 20 pieds d'épaisseur, consistant principalement en quarz blanc roulé, en schiste, en grès, en silex gris et blanc de la craie, roulé et fracturé, en craie blanche roulée; point de calcaire jurassique noir, ni de calcaire à nummulites et de néocomien. Beaucoup de cailloux paraissent évidemment avoir été altérés et comme brûlés. Je ne puis interpréter cet amas de galets sans ciment que par une décomposition violente des poudingues par une éruption porphyrique.

La couche de galets est superposée par une couche de 7 à 10 pieds d'épaisseur d'argile rougeâtre ou jaunâtre sableuse, telle que celle qui cimente les poudingues du voisinage du Tchatyrdagh.

Je regarde comme contemporains de ces dépôts, les dépôts de galets de *Zouia*, et surtout le grand dépôt de cailloux roulés qui repose immédiatement au sommet de la colline à l'est de Mamak, sur la tête des couches du poudingue. Outre les débris du poudingue lui-même, il renferme comme les galets de Saraïli-kiat, des calcaires de la chaîne Taurique, du marbre noir, des grès ancien, des débris de molasse (peut-

être du grès vert), du quarz blanc, du jaspe, des roches porphyriques ou granitiques (1).

A présent il ne me reste plus qu'à prier mon lecteur de me suivre dans mes diverses excursions dans le sud-ouest de la Crimée. Je les distribuerai en deux groupes principaux : le premier résumera la description de la chaîne Taurique, ses cols, la côte de Crimée et les demeures des Taures, le second est destiné à faire connaître le versant septentrional et la grande combe ignée, intermédiaire entre le calcaire jurassique et la craie, depuis l'antique Chersonèse héracléotique jusqu'à Simféropol : là nous étudierons essentiellement les demeures des Troglodytes, les Goths et les ruines du moyen-âge. J'espère que mon lecteur m'excusera s'il a quelque peine à me suivre, qnand je lui ferai perdre haleine à gravir les sentiers les plus sauvages; je ne serai pas souvent sur les grandes routes.

(1) La position de ce dépôt, et surtout la nature rougeâtre des couches d'argile produites par le ciment décomposé, pourraient faire croire que l'effort plutonien s'est fait sentir, dans la vallée de l'*Angar*, dans les poudingues rouges du pied du Tchatyrdagh, plutôt que dans les granites de Djinsofou.

LA VALLÉE DU SALGHIR.

Etage jurassique à Térénaïr. — Gorge et grottes de Kisilkoba. — Jénisala. — Vallon de l'Angar. — Col de la route d'Aloucheta. — Tchatyrdagh.

La grande route ordinaire suit les rives du Salghir en le remontant. Commode, champêtre, ombragée souvent de magnifiques trembles et de hauts peupliers, elle ne quitte un village tatare que pour rentrer dans un autre : toutes les maisons sont couvertes en tuile, et les minarets blancs se confondent de loin avec les peupliers et les frêles cheminées. L'on ne quitte les jets d'ophitone et de porphyre qu'au village de *Kilbouroun*, belle campagne de M. Pérovski (1). Le

(1) Je ne sais sur quel fondement M. le duc de Raguse, t. I, p. 305 de son Voyage, transporte la forêt d'Hylée, où fut tué le sage Anacharsis, aux environs de Kilbouroun, sur les rives du Salghir, tandis qu'il est reconnu de chacun que l'Hylée s'étendait vis-à-vis de la ville actuelle de Cherson, à gauche du Dnépr : les restes de cette forêt existent encore. Voy. le comte Jean Potocki, *Voyage dans les steppes d'Astrakhan*, I, 178.

fond de la vallée consiste plus loin en un grès plus ou moins tendre, et en schiste qui s'appuie sur les marbres rouges du pied du Tchatyrdagh. Ces dépôts récents sont peut-être crayeux, comme le feraient croire une ammonite que j'ai trouvée près de *Biouk-Tavèle*. Ce terrain mérite d'être étudié et distingué des alluvions du Salghir. Cette route en fait d'antiquités n'a qu'*Eski-Saraï*, construction énigmatique, entourée d'un haut mur en parallélogramme, crénelé, et dont les Tatares ont fait un palais inachevé pour un de leurs khans.

Mais je prèfére remonter la vallée du petit Salghir, et passant par *Mamak*, au contact des poudingues et des porphyres, je m'avance vers une paroi qui ferme à l'est comme une muraille, les vallées des deux Salghirs et s'étend de *Djamataï* jusqu'à *Yénisala* où elle rejoint la chaîne principale et s'appuie sur les poudingues rouges. C'est cette muraille qui m'a paru fermer de ce côté le cratère annulaire que j'ai cité plus haut; dans sa longueur de 20 verst, elle est lézardée par un nombre considérable de fentes qui pénètrent dans le centre des massifs et se terminent comme des impasses; ce sont autant de petits vallons étroits causés par des déchirements, et dont plusieurs recèlent des villages : en y pénétrant l'on peut y étudier avec facilité presque toute l'épaisseur de l'étage jurassique, et c'est

avec admiration et reconnaissance que l'on s'abandonne à des recherches que la nature semble prendre plaisir à vous faciliter.

J'ai donné, V^e série, pl. 12, fig. 1, une coupe de ces terrains entre Djamataï et Térénaïr; la hauteur totale de ceux que j'ai étudiés est de 85 à 90 pieds, l'inclinaison des couches touche à l'horizontalité, elle n'est marquée que vers l'E. où elle est de quelques degrés.

Entre deux bancs d'oolithe miliaire, compacte, caractérisée par des nérinées, s'étend une couche de terre schisteuse noire ou bleuâtre, renfermant aussi de petites nérinées qui tombent en poussière quand on les touche. Ce schiste renferme des fragments de lignites que le possesseur de Térénaïr, M. Kortchan, a fait passer pour de la houille. Il m'avait prié de visiter ce gisement, espérant que je le confirmerais dans sa découverte, à la suite de laquelle il s'était empressé d'entrer en marché de livraison avec le gouvernement pour la flotte de Sévastopol. Mais je fus bien fâché de ne pouvoir, ni pour or ni pour prière, souscrire le document qu'il exigeait de moi. Il ne se rebuta pas, et trois ans plus tard, il voulut obtenir de M. de Verneuil ce que je lui avais refusé. M. de Verneuil ne fit que rire de ses prétentions (1).

(1) *Mém. géolog. sur la Crimée*, p. 29.

Des marnes jaunâtres à ménilithes, du schiste sablonneux séparent l'oolithe miliaire inférieure d'un banc d'oolithe à plus gros grains irréguliers, de 40 pieds d'épaisseur, divisé par couches d'un à 3 pieds. Ces grains oolithiques sont ou des grains de sable enduits d'une pâte calcaire jaunâtre, ou de petits coquillages revêtus de la même substance; ils sont de toutes formes. Cette oolithe est riche en fossiles; ce sont principalement des *nérinées* de diverses espèces, des *Turbinolies*, des *Avicules*, la *Modiola plicata* et *vauscripta* Sow.; l'*Ampularia obesa*, l'*Exogyra decussata*, le *Spondylus corallifagus* Goldf., etc.

Après quelques minces feuillets de schiste, l'étage se termine par un banc de polypiers, formant une roche jaunâtre, qui ne consiste qu'en tubes de coraux ramifiés dans tous les sens et en madrépores. Ainsi se termine la formation jurassique à Djamataï.

On a essayé de creuser un puits artésien dans l'une des gorges de Djamataï: il a, dit-on, 14 sagènes (de 7 pieds anglais) de profondeur, et traverse principalement les lits d'oolithe miliaire et de terre noire. Ce puits artésien qu'on vante tant, n'est qu'un badinage qui donne 1 pied cube d'eau dans 23 minutes, expérience que j'ai faite avec soin en présence MM. de Stéven et Milhausen.

L'étage jurassique dans son état normal, très-

peu altéré par conséquent, se prolonge jusque près de la gorge de *Bora*, en s'élevant petit à petit : là, par je ne sais quelle transition, la muraille commence à s'élever davantage, et les couches conservant une inclinaison assez voisine de l'horizontalité, tout en prolongeant vèrs le nord, prennent une teinte grise ou noire. Dans cette paroi rongée par le temps, et assez à pic, s'ouvrent plusieurs gorges peu profondes, mais dont toutes les parois sont aussi à pic. L'une des plus remarquables est celle de *Kisilkoba*, à 12 verst de Djamataï. Elle a peut-être 2000 pas de profondeur et les $\frac{2}{3}$ en largeur. Le village de ce nom est à l'entrée.

On pénètre dans la gorge en suivant un sentier escarpé le long du ruisseau Kisilkoba qui jaillit à mi-pente du creux, sous les roches calcaires. La partie inférieure de la gorge, jusqu'à une hauteur de 400 pieds à peu près, consiste en grès et en poudingue rouge, dont les couches inclinées vers le nord présentent au fond de la gorge leurs têtes coupées de biais, pour porter sur un plan légèrement incliné aussi au nord, le calcaire jurassique dont les premiers lits sont renflés par place et ondulés (1); ils sont fendus dans plusieurs sens. La roche calcaire est rouge ou rose, teinte qui lui donne les qualités

(1) Atlas, V[e] série, pl. 12, fig. 7.

du marbre; des dépôts et des filons de terre rougeâtre mêlés au calcaire, sont cause sans doute de sa teinte.

Quand on a erré parmi les arbres, le long du ruisseau, on escalade d'abord une pente très-escarpée dont les débris de roche sont entremêlés de poterie de différents genres : on pourrait supposer que cette enceinte a été habitée. C'est de là que j'ai dessiné la vue que j'ai donnée IIe série, pl. 49. Elle représente le fond de l'amphithéâtre des roches de *Kisilkoba*, et l'on pourra suivre sur mon dessin ma description. Des accumulations de tuf, dans lequel on a taillé plusieurs grottes, forment une terrasse de quelques arpents carrés de surface, couverte d'arbres et surtout de cormiers. On ne peut rien trouver de plus beau, au milieu d'une vue sauvage, pour se créer un ermitage digne de remplir le but d'une vie contemplative; retiré du monde, l'ermite ne le voit que de loin, planant sur Aïan et sur le Tchatyrdagh, qui sont en face de l'ouverture de la gorge. Des traces d'habitations indiquent assez que plus d'un projet semblable a été mis exécution.

Une source jaillit au fond de la terrasse où elle arrive par des canaux souterrains; mais ce n'est que le trop-plein qui dégorge ici, après les pluies d'hiver et les orages de l'été. L'eau formant alors un ruisseau considérable, tombe en

cascade du haut de la terrasse dans le fond de la gorge, où elle écume sur les rochers entassés. Ce rocher souterrain a dû changer plusieurs fois de cours; car on trouve au-dessus de ce canal inférieur, plein, deux autres étages de canaux vides, qui forment aujourd'hui une série de grottes majestueuses, dignes d'attirer l'attention par leur immense étendue.

Les moins élevées et les moins fréquentées, quoique les plus belles quant à l'entrée et à l'importance, s'ouvrent au-dessus de la cascade par un beau portail naturel de 20 pieds de haut. Le sol de la grotte va en descendant dans le sein de la montagne, et l'on marche dans le sable. A mi-profondeur, mon guide me montra une montée par laquelle on peut pénétrer dans des canaux d'une telle grandeur, qu'un Français, M. *Odinet*, a marché toute une journée avec le guide Mambet, muni de provisions et de flambeaux, sans pouvoir en atteindre le fond. Dans la grotte inférieure, on est arrêté à 60 pas de l'entrée par un bassin d'eau limpide. Entre les couches de calcaire, on recueille une glaise jaune et rouge que les Tatares de Karassoubazar exploitent pour fabriquer des pipes.

Les grottes supérieures sont à 200 pas au-dessus de la terrasse; on y arrive avec peine en grimpant sur les pierres roulantes. J'en ai donné un plan V^e série, géol. pl. 12, fig. 11. On y

entre par un trou très-bas, en rampant; mais bientôt le couloir s'agrandit et l'on peut se tenir debout. A 50 pas l'on atteint le premier caveau, qui a de 15 à 20 pieds en différents sens. Jusque-là la direction est N. E. Plus loin elle devient N.O. et l'on passe successivement dans trois nouveaux caveaux, dont les parois sont recouvertes de stalactites blanches : le dernier surtout est d'un fort bel effet aux lumières, la couleur rouge du roc contrastant avec la blancheur des stalactites. La longueur du couloir que l'on suit ordinairement est d'environ 700 pieds. Ce passage souterrain m'a paru l'effet du déchirement d'une couche, la supérieure et l'inférieure restant intactes pour former le sol et le plafond du passage.

Supposant que cette dislocation datait du soulèvement de l'île jurassique de Crimée, j'avais pensé qu'il serait intéressant de faire des recherches dans ces grottes pour y trouver des ossements fossiles. J'en avais écrit à un professeur, membre de l'académie de Berlin, m'offrant de surveiller les fouilles, si le musée voulait bien payer les ouvriers nécessaires ; j'ai attendu en vain; je n'ai pas eu même de réponse. J'espère que l'académie de St-Pétersbourg fera en faveur de quelqu'autre voyageur ce que celle de Berlin n'a pas voulu faire pour moi.

A *Koutchouk-Yankoï*, qui n'est qu'à 2 verst

de Kisilkoba, s'ouvre une gorge toute pareille à celle que je viens de décrire; par là s'échappe l'une des sources du Salghir qui, comme la plupart des grandes sources de la chaîne de Crimée, jaillit entre l'étage calcaire et les roches de grès ou de poudingue inférieures.

Ici se termine la large vallée du Salghir qui s'engouffre entre le pied du Tchatyrdagh et les massifs calcaires qui montent vers les sommités du *Samarkaïa*, s'appuyant sur les gros poudingues rouges dont les masses rongées, sous les noms de *Kisilkaïa* et de *Siméonkaïa*, closent la vallée. Elles forment le col qui sépare le mont Samarkaïa du Tchatyrdagh, et la nouvelle chaussée en atteint la dépression à 2479 pieds de hauteur absolue.

Yénisala occupe le fond de la vallée, s'étendant sur quelques collines de schiste qui sortent sous les poudingues rouges. Ce village grec, abandonné en 1778, n'offre plus que les ruines d'une chapelle et des tombeaux. Ses habitants, transférés aujourd'hui sur les rives de la Mer d'Azof, dans le district de Marioupol, ont fondé un nouveau Yénisala, qui ne leur a pas fait oublier l'ancien (1) : car fort peu de temps avant ma visite à M. Nestor Grot, possesseur actuel

(1) Les colons grecs ont donné à leurs villages tous les anciens noms de ceux qu'ils habitaient en Crimée.

d'un domaine qui remplace le village détruit, on avait vu arriver à l'approche de la nuit deux vieillards qui demandèrent l'hospitalité. Dès l'aube du jour, on les vit se traîner avec empressement vers les tas de pierres et les fourrés d'arbres, devenus sauvages, qui ont succédé aux maisons et aux jardins, et ce fut une scène attendrissante que celle où chacun d'eux put montrer à l'autre la pierre du foyer ou l'angle du mur d'une demeure qu'ils avaient quittée depuis cinquante ans et qu'ils n'avaient pu oublier. Avant de mourir, ils avaient voulu revoir les lieux de leur naissance, et ils emportèrent tous deux quelques rejetons de leurs anciens jardins pour les replanter dans les nouveaux.

On rejoint la grande route à peu de distance de Yénisala : elle suit d'abord le thalveg du frais vallon de l'*Angar*, qui paraît une profonde déchirure ménagée dans les poudingues rouges au pied du Tchatyrdagh. Une place ombragée, qu'on appelle *Tavchan-bazar* (le marché des lièvres), sert de repos aux voitures qui se préparent à passer la montagne ; jusque-là la route n'a présenté aucune difficulté ; mais la montée qu'on a devant soi est rude ; nos ingénieurs européens n'eussent pas commis la faute qu'on peut reprocher à M. le colonel Chipilof ; ils auraient pris de beaucoup plus loin la montée, et auraient ménagé considérablement les pentes.

Le schiste se montre au fond de la vallée de l'Angar surmonté de poudingue rouge qui prête un aspect unique au paysage. Les extrémités du Kisilkaïa et du Siméonkaïa, qui dominent la route, sont couronnées de deux îlots de calcaire jurassique, dont les fragments encombrent le lit de l'Angar; là où leurs masses obstruent pour ainsi dire le passage, se trouve l'une des murailles dites *Démirkapou* (portes de fer) qui garantissait la Crimée méridionale des invasions du nord.

Avec la route, qui est ici bordée de *Belladona*, le schiste noir monte; les poudingues rouges s'écartent et s'asseyent sur le col schisteux pour former une série d'accidents topographiques qui intéressent la géologie. Mais avant de m'en occuper, j'ai la souree du Salghir à visiter et le Tchatyrdagh à escalader.

J'ai déjà appelé l'attention sur la possibilité d'une grande commotion et de grandes altérations dans les roches du vallon de l'Angar et du pied du Tchatyrdagh, à une époque donnée, voisine des tertiaires récents. Nulle part, il est vrai, je n'ai vu de traces d'un agent igné : mais ses effets sont si visibles qu'on ne peut les nier. Car comment s'expliquer la nature rouge de ces poudingues et de ces marbres fissurés et remplis de filons de terre rouge, qui n'est que locale et se trouve substituée aux oolithes naturelles de Té-

rénaïr, et aux poudingues verdâtres de Mamak, sinon par l'action d'un gaz plutonien ? Comment voir dans ces grandes déchirures de gorges, de grottes et de vallons, et dans ces roches soulevées, écartées, isolées même, autre chose que les antres, les cheminées, les gouffres par lesquels l'effort plutonien a eu lieu ? Dans ce conflit hypothétique, le vallon de la source du Salghir est une belle page à consulter.

A juger d'après la longueur du cours, ce titre devrait appartenir à la *Kisil-Koba* ou à l'*Angar*. Mais comme c'est la masse d'eau fournie qui doit décider, nous irons chercher la nymphe du Salghir, plus à l'ouest, au pied du Tchatyrdagh. Là, à 4 v. de Tchafki, s'étend sur des rochers calcaires le village d'*Aïan*, habité par des Tatares (1). J'allai loger chez l'un d'eux nommé *Abla*, dont la maison, la dernière vers la source, dominait le vallon étroit par lequel elle a trouvé un passage. Nous descendîmes à pied, et en me trouvant au fond, je pus me convaincre que ce n'était pas autre chose qu'une fente profonde, dans une montagne de marbre rouge, qui n'avait que le thalveg nécessaire pour le lit de la rivière. Nous la remontâmes en sautant sur les pierres, et à ½ verst d'Aïan, nous vîmes la

(1) *Aïan*, contraction de ἅγιος Ἰωάννης, saint Jean. Voyez Atlas, IIe série, pl. 48.

fente se fermer par un cul-de-sac, creusé à vif dans le sein même de la montagne. Sous un roc énorme, couronné d'autres rocs brisés, s'ouvre une large bouche qui vomit le Salghir tout entier au milieu des blocs mousseux (1). L'onde à peine échappée écume sur un premier banc de marbre, qu'elle franchit en cascade. Le bruit de l'onde qui tombe, se mêle au froissement de celle qui se presse dans les gouffres, ou, pour dire le mot, dans les entrailles de la montagne. Et c'est à la lettre : car, grimpant au haut du roc qui se cintre sur la source, je pénétrai dans une grotte où je vis, à mes pieds, dans un gouffre qu'on dit avoir plus de 100 pieds de profondeur, le ténébreux Salghir bouillonner et tournoyer, arrivant des profondeurs de la terre pour paraître à la lumière du jour. Ces gouffres souterrains, comme les cavernes de Kisilkoba, pénètrent jusque dans le vif de la montagne, où ils communiquent avec les gouffres et les abîmes qui conservent de la neige pendant toute l'année, sur la cime du Tchatyrdagh.

L'eau du Salghir, en sortant, marque 8° de Réaum. (2).

Le roc qui constitue les parois du gouffre et

(1) Atlas, IIe série, pl. 48.

(2) P. de Kœppen, *über* 130 *Quellen Tauriens*, p. 11, l'a trouvée de 7°,4.

de son pittoresque écouloir, est un marbre rouge et rose, veiné de blanc. Les couches, quelquefois assez apparentes, sont relevées sur leur tête, courant de l'est à l'ouest, en regard de la vallée du Salghir; elles sont entrecoupées de poudingues à gros cailloux et de schiste. Le sens de ce redressement de couches est en contradiction avec ce qu'on voit tout autour d'Aïan.

Le même Tatare, Abla, me servit de guide sur le Tchatyrdagh : nous l'escaladâmes le 29 août 1832, par le flanc oriental, tournant d'abord autour du pied, en nous dirigeant vers Tchafki. D'ici, la vue plonge sur l'extrémité de la vallée du Salghir : on voit Koutchouk-Yankoï et Kisilkoba, et l'on pénètre jusqu'au fond de leurs antres. Ce premier trajet se fait sur du schiste, qui constitue, jusqu'à une grande hauteur, la paroi occidentale de la vallée de l'Angar. En remontant, nous retrouvâmes bientôt le marbre avec ses couches à fleur de terre, et ce fut pour nos chevaux un pénible exercice que d'en escalader les flancs couverts de ravins et sur lesquels les débris se sont entassés. Enfin, nous élevant d'assise en assise, sur un sol aride où paissent des moutons, nous parvînmes, après 6 à 7 verst de marche, sur la table du Tchatyrdagh : en effet, on peut lui donner à juste titre ce nom. C'est un des plus beaux échantillons de *Yaïlas unics*, de 6 à 7 verst de longueur sur 3 verst de large, presque hori-

zontales. La nature a employé à ce pavé régulier les têtes des couches du calcaire noir qui affleurent en se redressant d'autant plus qu'on approche de l'extrémité méridionale de la montagne (1), les couches les plus dures forment des sillons sur lesquels la végétation est presque nulle, tandis que les intervalles légèrement enfoncés présentent des bandes de tapis vert où paissent les troupeaux.

De fréquents enfoncements verdoyants de 40 à 100 pas de diamètre interrompent encore l'uniformité du sol : ils rappellent ceux que l'on voit sur quelques sommités du Jura, près de Neuchâtel ; mais leur profondeur ne dépasse pas

(1) Les partisans des roches polies et des glaciers me demanderont si dans cette vaste tranche de couches fort extraordinaires, qui forme la surface de la yaïla, je ne crois point voir une surface unie par les glaces : je ne puis rien affirmer, rien nier. Le seul fait prouvé par l'histoire géologique de la Crimée nous enseigne que les yaïlas de la Crimée ont été des sommets d'îles pendant les époques crétacées et tertiaires, et que par conséquent le temps depuis lequel elles exposent leurs surfaces nues et rocheuses aux injures de l'air est très-long, incommensurable pour nous. Vouloir expliquer dès-lors les agents qui ont pu niveler ainsi le sol, me paraît pour le moment impossible. J'observerai que ces tranches de couches plus ou moins redressées, se remarquent dans des terrains encore plus anciens, comme je l'ai fait remarquer au fond de la gorge de Kisilkoba et aux environs de Mamak.

8 ou 10 pieds. Souvent le roc vif encadre ces enfoncements. Il en est qui s'éloignent de ce que je viens de dire par leurs proportions; ce ne sont plus de simples dépressions, mais des gouffres profonds, inabordables, où la neige se conserve pendant toute l'année.

Ces gouffres et ces enfoncements ménagés entre les têtes des couches sont autant d'entonnoirs où l'eau s'engouffre dans les abîmes de la montagne, jusqu'à ce qu'elle rencontre le schiste qui l'arrête et la force à s'échapper par une issue quelconque au pied de la montagne. La plus abondante des sources est celle du Salghir, qui n'est qu'une miniature de celle du Rhin ou du Rhône : car comment le Tchatyrdagh, élevé de 4,740 pieds, n'ayant presque pas de forêts pour couvrir sa tête chenue, pourraît-il fixer sur lui la fraîcheur et l'humidité?

Si la cime est nue, on ne peut pas en dire autant des pentes orientales qui, surtout dès que le schiste paraît, sont parées d'une riche verdure de charmes, de frênes, de hêtres, etc. Point de conifères. Cette végétation se hasarde quelquefois jusque sur le bord de la table, où j'ai vu, dans les fentes du roc, de beaux hêtres qui semblaient braver en hardiesse les arbousiers qui se montrent sur les rochers les plus inabordables.

Notre sentier nous mena longtemps le long

de l'escarpement oriental; l'adresse des chevaux est incroyable au milieu des pierres, si près du bord du précipice. Mais la vue superbe dont on jouit de si haut distrait; elle plane à vue d'oiseau sur le vallon de l'Angar, au fond duquel on voit serpenter le chemin d'Aloucheta, au milieu des collines boisées.

Mais si cette vue est enchanteresse, que dirai-je de celle que l'on a de l'extrémité orientale du Tchatyrdagh? En effet, après la table uniforme, on arrive tout à coup au pied d'un surgissement des couches qui, en s'élevant de 6 à 700 pieds au-dessus du plateau inférieur, forment cette partie de la montagne qui lui a fait donner le nom ancien de *Trapezus*, et chez les modernes celui de *Tchatyr-dagh* (montagne de la tente). Sa forme en effet est celle d'une longue tente qui prendrait tout le large de la montagne. La pente en est moins escarpée du côté de la table où les couches ascendent : mais elle est presque à pic du côté d'Aloucheta, où se présentent les têtes des couches; le sommet est en dos d'âne. Il faut se placer sur cette crête pour jouir de la vue la plus étendue et la plus intéressante : elle ne change pas pour les objets les plus éloignés, qu'on se place sur la pointe orientale ou sur l'occidentale.

Ce qui me frappe le plus, c'est de voir autour de moi, à mes pieds, l'immense labyrinthe de

collines et de contreforts, bas, arrondis ou coniques, presque tous boisés, d'un beau vert frais, qui remplissent la longue combe ignée que bordent, d'un côté, le haut *crêt* jurassique, semblable à un mur de marbre, et de l'autre, les falaises de la craie, du calcaire à nummulites et du tertiaire. Ces falaises que l'on voit commencer derrière Karassoubazar avec une régularité étonnante, se prolongent uniformément sur une ligne qui paraît semi-circulaire, comme un boulevart blanc, sans interruption jusqu'à Sévastopol, où elles plongent sous la mer.

Cette ligne blanche que surmonte Tchoufout-*Kalé*, coupe singulièrement le paysage, et sert de démarcation à la steppe qui recule, dans son effrayante monotonie, derrière cette forte barrière. Quelques points s'aperçoivent çà et là sur cet *océan terrestre*, et au bout d'un long contour que fait la mer azurée, on devine même *Kozlof* dans son désert. A l'est, l'œil soupçonne aussi les rives ténébreuses ou vaporeuses du *Sivache* : ce n'est pas la belle partie de la Crimée.

Mais retournons dans le beau labyrinthe de verdure qu'alimente la fraîcheur du schiste et du grès. C'est là que l'œil se perd au milieu de tous les défilés des montagnes ; mais il s'attache surtout au fil moins embrouillé des vallons du *Belbek* et de la *Katche*, qui, comme de grandes

branches munies de nombreux rameaux, coupent ce vaste tapis vert.

La vallée du *Salghir* et celle de l'*Alma*, la première à droite, la seconde à gauche, rivalisent par un contraste surprenant. Plus le Salghir s'enorgueillit de voir que sur ses deux rives l'homme ait laissé à peine une place sans s'y créer une habitation, plus l'Alma se plaît à conserver ses ondes vierges loin du bruit des hommes, à les cacher sous d'épais ombrages.

Sur le Salghir, des jardins innombrables encadrent une foule de villages aux huttes chétives, il est vrai; mais Simféropol dans le lointain, en fermant la vallée, paraît avec quelque pompe, et son dôme blanc sur l'horizon de la steppe rappelle celui de St-Pierre sur la campagne romaine. Sur l'Alma, au contraire, à peine de la pointe occidentale du Tchatyrdagh qui penche sur la vallée, entrevoit-on briller l'onde sur les roches schisteuses. Un prêtre dont j'ignore le nom, est le seul qui ait tenté de faire un établissement dans ces solitudes. Sur les bords de la rivière jaillit une fontaine appelée *Saulouk-Sou* (eau de santé); on lui attribue de grandes vertus curatives. Le troisième jour des fêtes de Pâques on s'y rend de Baktchisaraï, de Simféropol et des lieux avoisinants en partie de plaisir. Ce prêtre a voulu profiter de cette vogue pour y

établir des bains de boue (1). Un seul village, le grand *Béchev*, bâti sur les deux rives de l'Alma, au milieu des jets de porphyre et d'ophitone qui percent sous le schiste, au-dessus et au-dessous du village, interrompt cette monotonie jusqu'à la barrière de la craie.

Avant l'établissement de la chaussée d'Aloucheta, cette vallée était un des principaux passages pour se rendre sur la côte de Crimée par le col occidental qui sépare le Tchatyrdagh de la Babougan-Yaïla.

En portant mes regards au sud-ouest, mon œil ne peut pénétrer par-dessus le boulevart de calcaire noir qui longe la côte. Le *Kastèle*, petit comme un tumulus, au bord de la mer, est le seul point qui soit visible; la côte pittoresque, les jardins de fées et les trois riches baies de Koutchouk-Lambat, d'Oursouf et de Yalta sont couverts du voile d'Isis. Seulement en dépassant son extrémité occidentale, l'on distingue parfaitement les deux rochers qui commandent le port de Balaklava, et en suivant la mer on découvre encore plus loin la rade, la grande baie et les ports de Sévastopol.

(1) M. de Kœppen, *über* 130 *Quellen Tauriens*, in-4°, p. 16, a trouvé la température de cette source, 6 septembre 1833, de 6° R. Il dit que c'est le 1er de juillet qu'on s'y réunit pour assister à la célébration d'un service divin. Comparez avec Montandon, *Guide du Voyageur*, etc. p. 297.

Il n'en est pas de même de la côte de l'est ; car en passant à côté et par-dessus le mont *Téïrki*, dont les couches de grès, découpées en formidables aiguilles, couronnent le mont comme de gigantesques glaçons et menacent *Démirdji*, bâti au pied, on aperçoit toute la côte de l'est, avec la baie et les promontoires lointains de Soudak.

La riche vallée d'Aloucheta, avec ses vignobles productifs, est le point de partage entre les deux côtes rivales. Telle est la vue générale de ce grand observatoire, dont Pallas a trouvé la flore composée d'un mélange de plantes alpines et de plantes de la steppe, suivant la différence d'exposition de ses nombreuses terrasses (1).

Je venais d'escalader le Tchatyrdagh par son escarpement, côté oriental ; je voulus, le 3 août 1834, le visiter par le côté opposé. Cette excursion offrira aussi de curieux résultats au géologue ; car, en suivant un sentier qui passe par *Bïouk-Yankoï*, je me trouvai bientôt sur les poudingues rouges les plus développés que j'aie remarqués en Crimée. Je prie le lecteur de regarder ici la carte géologique que j'ai mentionnée

(1) *Voyage en Crimée*, p. 205. Voyez la nomenclature des plantes qu'il y a recueillies.

plus haut. Ces poudingues, mêlés de couches minces de grès, montent avec le sentier, et, à la hauteur de l'*Eklissa-Bouroun*, on se trouve avec lui au niveau de la yaïla du Tchatyrdagh. Ici quelques couches du calcaire jurassique qui forme la corniche de la montagne, séparent le poudingue de deux petits îlots de schiste qui ont percé sur les bords de la yaïla. C'est à ne pas en croire ses yeux que de suivre la confusion qui règne en général dans le centre de la chaîne Taurique, autour du Tchatyrdagh.

L'*Eklissa-Bouroun* (promontoire de l'église) paraît en suivant de là une ligne à l'ouest vers l'Alma, la frontière du schiste et du poudingue dont la teinte rouge prête au paysage un aspect si singulier avec le vert des bouquets de bois qui le recouvrent. Au-delà du promontoire, le chemin descendant de la grande yaïla du Tchatyrdagh, sur une terrasse secondaire, appelée *Ouzoun-Alan-Yaïla*, qui longe l'escarpement jusqu'à son extrémité sud-ouest, l'on peut suivre, une par une, toute la longue série de couches qui forment la grande yaïla et le boulevart méridional, comme je l'ai dessiné pl. 12, f. 4 et 5. C'est le profil le plus net que je connaisse pour bien voir les couches tranchées sous le même niveau sur une aussi grande longueur (1). La

(1) M. Montandon, *Guide du Voyageur*, etc. p. 240.

yaïla est ombragée de hêtres, de charmes, d'érables champêtres.

Dans la ligne de l'angle du Tchatyrdagh au *Kantchardagh* ou *Sinabdagh*, j'ai vu les restes d'une muraille qui fermait le passage de ce côté-là, commençant au bord du précipice et s'appuyant contre l'escarpement impraticable du Tchatyrdagh : elle est composée, comme les murs cyclopéens, d'énormes blocs de pierres couverts de mousse ; nulle trace de ciment. C'est un des *Démirkapou* (portes de fer) de la chaîne Taurique. Au-delà, je regagnai, dans un bois de hêtres magnifiques, qui forme la ceinture du Tchatyrdagh au midi, la route que j'avais parcourue précédemment en descendant de la haute cime. Au-dessus du bois se trouve la limite du calcaire noir du Tchatyrdagh, du grès et du schiste qui paraît en-dessous en couches concordantes, pareillement inclinées et qui forment un terrassement d'une inclinaison très-douce. Là jaillit à une hauteur de 2706 pieds une source qui mar-

indique, sans en bien préciser la place, une immense caverne percée dans cette muraille calcaire : sa profondeur n'est pas connue ; mais au dire des Tatares, elle s'étend à plusieurs verst dans les flancs du rocher. Le premier caveau peut avoir 50 pieds de haut, et cinq carrosses y marcheraient facilement de front : les parois en sont couvertes de mousse ; la glace s'y conserve toute l'année.

quait 8° Réaum. le $\frac{29 \text{ août}}{10 \text{ septembre}}$ 1832. Ruines d'anciennes habitations.

Korbékli est à quelques verst plus loin dans un étroit vallon excavé dans des parois de schiste (1).

(1) Pour juger de la position de Korbékli, voy. Atlas, V[e] série, plans, coupes, pl. 11 à gauche.

COTE DE L'EST.

Aloucheta. — Démirdji. — Côte dite de l'Est. — Kourou-ouzène. — Koutchouk-ouzène. — Touvak. — Oulou-ouzène. — Karabi-Yaïla.

L'Européen du nord, qui, après avoir traversé la steppe et le versant septentrional de la chaîne Taurique, descend en aspirant avec volupté l'air chaud de la côte, est bien surpris, à l'approche des villages, de voir si peu d'élégance, si peu de luxe d'architecture : telle a été ma première réflexion lorsque je passai les cols du Tchatyrdagh, en 1832, en compagnie de quatre aimables dames qui venaient prendre les bains de mer à Aloucheta. Le passage d'un versant à l'autre a suffi pour changer considérablement le climat; l'air est beauconp plus chaud, la pluie plus rare; les habitants, pour se défendre de l'un sans craindre l'autre, se sont construit des cavernes; c'est presque le terme : les maisons presque toujours adossées par un côté quelconque au rocher ou aux pentes rapides de la côte, sont à moitié dans

la terre. L'on ne voit qu'une partie des murs construits en pierres brutes, liées avec de la terre glaise; la façade tournée entre le levant et le couchant, consiste en trois ou quatre poutres grossièrement équarries, qui, tenant lieu de colonnes, supportent l'architrave d'un portique qui prend tout le large de la maison; c'est celui des héros d'Homère. Là, le Tatare reçoit les étrangers et leur fait honneur, abrité contre les rayons ardents du soleil, tandis que la femme dans des appartements intérieurs, qui n'ont souvent de jour que par la cheminée, mène une vie retirée, et prépare tout ce qu'exigent les besoins de la maison. Des toits plats en terre couronnent le sommet de l'édifice, servant de terrasse pour y prendre le frais le soir.

Au premier sentiment de curieuse surprise se joignit un grand étonnement, quand je retrouvai plus tard cette architecture généralement adoptée dans plusieurs parties de l'Asie que j'ai visitées : cette similitude de mœurs à de si grandes distances et chez des peuples si divers, prouve que cette architecture est plus ancienne que les Tatares et qu'elle fut adoptée déjà par les Taures et les Grecs de l'antiquité. *Kobékli* n'a pas d'autres édifices, et il en serait de même d'Aloucheta, si sa position n'y avait attiré de nouveaux colons qui ont apporté les toits de l'Europe dans la vallée.

Il est peu de plus belle position sur la côte que celle d'Aloucheta dont la vallée, en très-peu d'années, s'est couverte de vignobles qui, en 1834, comptaient plus de 355,000 ceps (1). Aloucheta, par conséquent, a dû être de tout temps un endroit considérable sur la côte de Crimée : néanmoins l'histoire ne nous a gardé nul souvenir de ce qu'il était avant le sixième siècle de notre ère, que l'empereur Justinien fit reconstruire son château, alors déjà connu sous le nom d'*Alouston* (2). Aujourd'hui les ruines de ce château couronnent un monticule isolé de schiste, très-voisin de la mer, baigné à l'est par le *Démirdji-ouzène*, et à l'ouest par l'*Oulou-ouzène* qui vient de Kobékli. Une acropolis occupait l'angle S. O. Trois tours, l'une ronde en commençant à droite, la seconde carrée, la troisième hexagone, défendaient l'enceinte extérieure. L'épaisseur du mur et des tours varie de 1 toise à 1 $\frac{1}{2}$ toise. Les Tatares ont bâti leurs huttes sur les ruines, ou les ont appuyées contre les pans les mieux conservés.

L'ancienne ville d'Aloucheta avait été construite en face du fort sur la rive droite de l'Ou-

(1) Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 125.

(2) Dans son *Krimskii-Sbornik*, M. P. de Kœppen, p. 154, donne un plan exact des ruines d'Aloucheta, qu'il sera bon de consulter. Voyez aussi Atlas, IIe série, pl. 47, et Ve série, plans et coupes, pl. 11, une vue d'Aloucheta.

lou-ouzène, le ruisseau d'Aloucheta; son sol aujourd'hui désert, couvert de buissons ardents, de vigne sauvage et de tamarix, embrassait les ondulations de quelques collines de schiste, arrosées de petits filets d'eau. Là, j'ai vu nombre de ruines de maisons, entourant les restes de plusieurs églises grecques, placées sur les points les plus élevés; ces églises sont d'une dimension plus considérable que les chapelles grecques qui sont semées le long de la côte; elles rappellent les églises de Cherson: l'absyde semi-circulaire de la principale indique le siége d'un évêque, ou au moins d'un prêtre d'un rang supérieur (1); elle était construite à la manière byzantine, en briques et en pierres, et, parmi ces premières, j'en ai trouvé qui portaient des lettres grecques, de 3 pouces de haut, qui avaient servi à la composition d'une inscription. M. Fauchère, en traçant la nouvelle chaussée de la côte dans ces ruines, a déterré bon nombre de jarres ou *koupchines* en terre cuite, propres à conserver le vin; on les enterrait comme en Iméreth et en Géorgie (2).

La vue que j'ai dessinée de la vallée d'Aloucheta, du haut de ces ruines, a été coloriée géo-

(1) Pallas, II, 194, dit expressément qu'Aloucheta était un siége épiscopal.

(2) Les plus grandes à Aloucheta, ont 2 ½ pieds de diamètre.

logiquement pour la Ve série, et il suffira de peu de paroles pour en donner la clef. Tout ce que l'on voit de la disposition des couches indique un violent redressement du schiste, des grès et poudingues, et du calcaire en regard de la mer; elles offrent ici une concordance de couches qui n'existe pas sur le versant septentrional, comme je l'ai remarqué. Le massif le plus frappant au milieu de ce grand cirque, est celui du mont Téirké, qui présente un développement de poudingue et de *grès vert à anthracites* très-considérable. Les couches épaisses, fendues perpendiculairement et rongées par les injures du temps, font paraître tout le rocher comme hérissé d'une quantité prodigieuse de tronçons de colonnes arrondies par le haut.

Démirdji est bâti au milieu des fragments de grès et de poudingue qui se sont écroulés; sa position est fort belle, et son ancienneté se trouve confirmée par son vieux château et son église grecque assez bien conservée, qui s'élevait au milieu du château (1).

Aloucheta est la limite entre ce qu'on appelle *Côte de l'est et Côte de l'ouest*, côtes rivales qui cherchent à se disputer la palme de la fertilité et de l'agrément des positions. Mais, à mon avis,

(1) Atlas, IIe série, pl. 46. *Krimskii-Sbornik*, par P. de Kœppen, p. 18 et 19.

les propriétaires de la Côte de l'est ont tort, et leur côte tant vantée ne pourra jamais rivaliser avec l'autre partie que la nature a favorisée d'une manière toute particulière. Les jets ignés d'ophitone ne dépassent pas Aloucheta, et tandis que les dômes du Kastèle, de l'Aïoudagh, de Limène forment des promontoires, des baies et des accidents sublimes de paysage, vous ne trouvez sur cette Côte de l'est qu'une éternelle et monotone répétition de contreforts de schiste noir et de ravins étroits, où le commun des voyageurs s'ennuie à descendre et à grimper péniblement; le géologue seul peut s'y distraire à étudier les *méandres* sans fin que forment les plissements des couches du schiste. Je citerai entre autres les parois du ravin de l'*Ediev*.

Les contreforts sont maigrement recouverts de charmes, de térébinthes, de genèvriers de l'Orient (*Juniperus excelsa*) les plus beaux que j'aie vus en Crimée, et qui ont 1 ½ pied de diamètre. Sur les bords des ruisseaux prospère l'*Agnus-Castus*.

Kourou ouzène (le ruisseau sec), où M. le docteur Lang a ses vignobles, est le premier vallon habité. M. Lang y possède 8,000 dessétines de forêts et de terrains vagues ou cultivés. Le contrefort *Manganar* sépare ce vallon de celui de *Koutchouk-ouzène* (le petit ruisseau), dont un autre contrefort, qu'on appelle *Kutilla*,

marque la limite du côté du Touvak. Elevé de 500 pieds, on jouit de là d'une vue étendue, qui n'a de bornes que le Kastèle et l'Aïoudagh à l'ouest, Soudak et le Méganome à l'est, et l'imposante masse du *Téirki* au nord.

J'arrivai à *Touvak* précisément lorsqu'on emmenait une jeune épouse dans la maison de son fiancé. On avait tendu sur deux chariots des espèces de tapis pour former une couverture impénétrable aux yeux des mortels curieux ; mais le tout était si bas, qu'assises dans le fond du chariot, la fiancée et les paranymphes (suivantes) pouvaient à peine s'y tenir la tête levée. Je n'ai pas vu la fiancée ; cela est impossible, d'ailleurs, tant elle est chargée de voiles et de couvertures.

Au devant du tombereau se tenait un des accompagnants, assis et portant deux petites bougies allumées en plein jour. Dans un troisième chariot on avait chargé la dot qui consistait en tapis, couvertures, oreillers, etc. On attela devant chacun des chars une paire de bœufs : le fifre et le tambour entonnèrent l'hymne du départ, et toute la caravane s'en alla descendre à 100 pas de là.

Le coup d'œil est joli, quand la foule des gens s'empresse autour de la fiancée au moment du départ : les toits des rues d'alentour sont chargés d'hommes et d'enfants , et une trentaine de

petites filles parées de tous leurs atours et coiffées de la barette rouge, couverte de petites pièces d'or, qui cache la tige d'une infinité de petites tresses, semblent contempler avec avidité et timidité ce spectacle auguste, où elles espèrent bien un jour jouer le rôle principal.

De Touvak, je regagnai la partie supérieure du Kourou-ouzène dont un embranchement, flanqué du mont Téirki et de la Karabi-Yaïla, prend le nom de *Oulou-ouzène* (le grand ruisseau). Un village qui fait partie des domaines de M. Lang, est bâti dans l'endroit où le *thalveg* du ruisseau présente les premières bandes cultivables. Quoique cette partie soit élevée, la vigne y croît encore.

Au-dessus du village le ruisseau devient torrent et bondit sur d'énormes blocs roulés de poudingue et de calcaire entassés sur le schiste (1). Puis tout à coup, à 2 verst d'Oulou-ouzène, à la frontière des poudingues aux couches redressées comme un mur, on le voit se précipiter d'une hauteur de 40 pieds en cascade (2). Ce

(1) Voyez IIe série, pl. 48, une vue d'un moulin à foulon tatare, établi sur ce torrent, au milieu des blocs qui encombrent le ruisseau. Quelques ceps de vigne servent de toit à ce bâtiment qui rappelle l'enfance de l'art.

(2) Atlas, Ve série, plans, coupes, etc, pl. 24, fig. 3, dessin de la cascade de Djourdjour ou d'Oulou-ouzène.

paysage sauvage mérite d'être visité. En remontant encore le ruisseau d'une centaine de pas au-dessus de la cascade, on trouve enfin la limite du calcaire gris, puant, fragmenté et recimenté ; il repose à couches concordantes sur les poudingues (1).

Il existe un chemin ou plutôt un sentier qui mène d'Oulou-ouzène à Karassoubazar, à travers la *Karabi-Yaïla*. J'étais curieux de comparer cette portion de la chaîne Taurique avec le Tchatyrdagh : j'en fis la traversée et je puis dire en général que ces faits sont toujours les mêmes. On me fit grimper à cheval pendant deux heures, dans le fond d'une longue et sauvage vallée, avant d'atteindre le sommet de la montagne, bordé d'une ceinture de charmes. Nous étions à peine arrivés au faîte, où est encore un *Démir-Kapou*, que nous commençâmes à descendre comme s'il y avait eu une espèce de crêt, semblable à la cime du Tchatyrdagh. Au bout de 300 pas commence alors une plaine haute ou yaïla, la plus large de celles qui couronnent les sommités tauriques, et avec la yaïla surgissent derechef les longs sillons produits par les têtes dures et saillantes des couches. L'allure en est de O. S. O. vers E. N. E. et ils traversent toute

(1) Atlas, Vᵉ série, pl. 12, fig. 10, vue du fronton N. E. du Samarkaïa vu d'Oulou-ouzène.

la longueur de la yaïla, les couches qu'ils représentent plongeant vers le nord comme au Tchatyrdagh. Les intervalles plus ou moins creux sont de 8 à 10 pieds, et présentent ou des bandes gazonnées, ou des amas de petits fragments de rocher; mais il paraît que dans l'intérieur la roche est compacte.

La vue est immense du côté de Pérécop. Des creux gazonnés et des bas-fonds comme sur la yaïla du Tchatyrdagh interrompent la régularité des sillons, et indiquent similitude de formation et de révolution. Quelques-uns des bas-fonds recèlent des sources ou des réservoirs, qui viennent bien à propos aux moutons et aux chevaux qui paissent en été, et qu'on retrouve même jusqu'à la fin de décembre rongeant les herbes sèches sur les places dépouillées de neige.

La pente de la yaïla n'est pas grande; on dirait une espèce de steppe sur une montagne. Voilà encore un exemple d'une tranche uniforme de 10 verst de large, à travers une formation relativement immense, qui compterait entre mille et mille cinq cents têtes de couches, et peut-être davantage. En approchant de l'extrémité septentrionale de la yaïla, l'inclinaison des couches devient toujours moindre, et à Kazanlé à peine diffèrent-elles de 15° de l'horizontalité.

Cette yaïla, comme le Tchatyrdagh, est parsemée de grottes et d'abîmes, de cavernes et de

glacières. A 8 verst de Kazanlé, je visitai une première grotte : une portion de rocher affaissée se présente en coupe (1). De plain-pied avec la pelouse s'ouvre, dans la paroi, une grotte peu profonde, qui n'est qu'une excavation accidentelle. Les bergers s'y réfugient dans les mauvais temps.

Une autre caverne de 4 verst plus rapprochée de Kazanlé, paraît avoir été produite par une autre cause (2). Son entrée commence par un gouffre dans une paroi de laquelle s'ouvre un grand portail qui permet de pénétrer dans l'intérieur de la montagne, où l'on trouve une glacière naturelle. La voûte est composée de grands blocs de calcaire restés en place, avec leur pose horizontale. Mais en examinant devant et derrière ce portail, on voit que la yaïla s'est enfoncée. Ici donc, pour former cette caverne, il s'est fait un grand écartement qui a produit le ravin *a*, le gouffre *b* et l'enfoncement *c*, tandis que toute la voûte du rocher *d* est restée intacte au-dessus des fragments qui se sont écoulés dans l'abîme : cette circonstance me fait supposer que l'écartement s'est opéré de bas en haut, ses effets étant plus considérables dans le fond qu'à la croûte. Les Tatares appellent cette caverne

(1) Atlas, Ve série, géol. plans, coupes, etc. pl. 24, fig. 4.
(2) Id. id. fig. 5 et 6.

Gugourdjine-Koba (grotte aux ramiers). La Karabi-yaïla renferme encore un gouffre de ce genre beaucoup plus considérable encore ; les eaux et les neiges s'y accumulent et y forment la plus grande glacière naturelle de la Tauride (1).

(1) Les Tatares la connaissent sous le nom de *Bouzlouk*, et les Russes sous celui de *Lédianaïa Yama*, gouffre de glace. Hablitz, *Description physique de la Tauride*, p. 43, la décrit très-exactement : il dit que la neige et la glace sont à 27 toises de profondeur.

COTE DE L'OUEST.

Cratère d'éruption et de soulèvement du Kastèle, du Koutchouk-Ouraga, de l'Aïthodor. — Terrain erratique et chaos de Sunenkaïa. — Karabagh. — Bïouk-Lambat.—Koutchouk-Lambat.

Quelle intéressante excursion que celle que je vais commencer! Que n'ai-je l'éloquence digne d'un pareil sujet! Comment approcherai-je de la grandeur des tableaux qui vont se dérouler à mes yeux! Comment m'élèverai-je à la hauteur des œuvres de Dieu, et mon intelligence suffira-t-elle pour les comprendre? Ne m'égarerai-je point en remontant si loin dans les domaines de la création et des sources de l'histoire? Hélas! je me suis lancé en aveugle dans cette carrière; je prendrai courage, puisqu'il faut l'achever.

En voyant les cratères d'ophitone de Djinsofou et de Béchev, et les puissants amas de poudingue rouge, dont les efflorescences ont pénétré jusque dans les marbres du Tchatyrdagh et de Kisilkoba, on s'explique le Tchatyrdagh, isolé

comme une île et les profondes vallées qui le séparent des deux longs tronçons de la chaîne Taurique. Mais on n'a vu que la moindre partie des agents plutoniens, et en jetant les yeux vers l'ouest, au départ d'Aloucheta, on a bientôt jugé de l'ensemble du phénomène, à l'aspect de la Babougan-yaïla, la rivale du Tchatyrdagh, s'appuyant si haut sur les dômes d'ophitone du Bïouk-Ouraga et du Kastèle qui sort sa tête arrondie du milieu des schistes qui bordent le rivage. La vue géologique que j'en donne (1) n'a pas besoin de long commentaire.

Deux chemins ici laissent aujourd'hui le voyageur dans l'embarras du choix. La nouvelle chaussée se dessinant au milieu des ruines de l'ancien Aloucheta, sur les collines schisteuses, s'élève assez pour doubler commodément le col qui joint le Kastèle au Koutchouk-Ouraga. Elle est remarquable par la beauté des points de vue; on plane sans cesse sur le beau golfe marqué entre le Méganome et l'Aïoudagh, dont l'enceinte est digne du pinceau d'un habile peintre. L'ancienne route cotoyait d'abord le rivage de la mer, jusqu'au pied du Kastèle, où cessait toute possibilité de se frayer plus loin un passage, si ce n'est en montant jusqu'à mi-côte de la montagne, où la nature avait ménagé une étroite

(1) V[e] série, géol. plans, coupes, etc. pl. 20.

terrasse, taillée dans les flancs du Kastèle. Telle est la première route que j'ai faite, et c'est en la suivant que je continuerai ma narration.

La vue de Kastèle, au premier moment, frappe par ses formes extraordinaires ; jusqu'à présent je n'avais rien vu de pareil en Crimée. Il a l'air d'un dôme aplati, présentant sa tête et son plus fort escarpement en face de la mer. A l'extrémité opposée ses flancs s'abaissent et prennent une courbure plus radoucie, comme opprimés par les masses schisteuses qui pèsent dessus. Je donne ces détails avec intention.

Dans tout son pourtour, la roche est à nu, et les contreforts de schiste qui s'appuient dessus vers Aloucheta et vers Karabagh, ne montent qu'à mi-côte. Le Kastèle entier est un granite ophitone très-pur, homogène, bleuâtre, parsemé de cubes de fer sulfuré ; tel il paraît à sa cime dénudée, présentant des traces jaunes et rouges de décomposition. Là, il est par plaques verticales et se casse par cubes ou parallélipipèdes ; la cassure est plate, quelquefois écailleuse : on trouve des plaques d'ophitone qui n'ont que 2 à 3 pouces d'épaisseur et qui sont entassées les unes sur les autres. Quelques lits sont composés d'ophitone globuleux ou à faces sphériques concentriques. Chaque boule a de 2 à 3 pieds de diamètre, et consiste en enveloppes régulières appliquées à l'infini les unes sur les autres, ayant

de 1 à ½ ligne d'épaisseur : les surfaces sont légèrement décomposées et teintes de brun et de jaune. Les boules formant des lits de plusieurs pieds d'épaisseur, sont comprimées et aplaties par les parois en contact; mais l'effet de cette compression diminue en approchant du centre où les noyaux n'ont rien d'anguleux. L'*ophitone* ou *granite ophitique*, d'après M. Cordier, est une roche où le *feldspath* et le *pyroxène* sont à grains fins, distincts, et disséminés à peu près dans la même proportion. Quand il se décompose, il prend une teinte brune, qu'il doit à la décomposition du pyroxène, et Pallas fait le plus heureux des rapprochements en appliquant alors l'épithète de *Soukarnoi-Kamen* (biscuit de pierre) que les paysans russes donnent au *grunstein* de l'Oural; car en effet cet ophitone décomposé a quelque ressemblance avec le biscuit de mer russe pétrifié (1).

Les pentes inférieures de la montagne sont masquées par le *détritus* qui s'y est accumulé, entraîné par son poids et par les pluies; c'est une terre jaunâtre, terne, légère, ferrugineuse, dont la partie nord-est du Kastèle, comme la plus décomposée, offre les plus grands amas. Enfin un dernier fait expliquera la nature de la compo-

(1) *Mémoire géologique sur la Crimée*, par M. E. de Verneuil, p. 34.

sition et des révolutions de cette montagne. Sur ses flancs, à mi-hauteur, en regard de la mer, se sont ouverts deux espèces de cratères semblables à des entonnoirs dont les flancs sont composés de blocs roulés, arrondis, d'ophitone. C'est une répétition du phénomène que j'ai observé plus tard dans les jardins du comte Vorontsof, à Aloupka. Au Kastèle, le cratère le plus visible a 20 pieds de profondeur au moins, et nulle issue. Le fond est planté de jardins.

La terrasse étroite du Kastèle que j'ai mentionnée plus haut était donc le seul passage un peu commode que la côte pût offrir. Fidèles à leur système, les plus anciennes populations de la Tauride y avaient établi l'une de leurs fortifications, que la tradition tatare a baptisée du nom de *Démir-kapou* (porte de fer). Trois murailles en formaient l'enceinte : les deux plus courtes avaient de 200 à 250 pas de développement, s'appuyaient par un côté sur les flancs à pic du Kastèle, et descendant dans une disposition parallèle, venaient aboutir aux deux extrémités de la troisième muraille qui bordait l'escarpement irrégulier de la terrasse sur une longueur de 5 à 600 pas (1).

Les murs sont composés de gros blocs de gra-

(1) On en trouvera un plan dans la Ire série, géographie ancienne et moderne, pl. 17.

nite ophitone, entassés les uns sur les autres, sans ciment quelquefois; ils ont une toise d'épaisseur et autant de hauteur, plus ou moins : ils ne diffèrent en rien de celui que j'ai décrit à l'ouest du Tchatyrdagh. L'intérieur qui n'est qu'une bande étroite, renfermait quelques grossiers édifices; j'ai cru même avoir reconnu, à l'angle sud-est, les restes d'une tour grossière. Tout témoigne ici de l'enfance de l'art, et rappelle les constructions cyclopéennes de la Grèce, ou même les camps gaulois de la France et de l'Helvétie. J'attribue en Crimée ces ébauches de constructions aux Taures. De ce côté du Kastèle, je n'ai pu trouver trace d'une construction grecque ou génoise, à l'exception des fondations d'un petit édifice qui est en dehors du fort, vers Aloucheta, au milieu de quelques arbres. Les Taures, à mon avis, sont aussi les auteurs d'une seconde forteresse beaucoup plus considérable que la première, et qui embrassait une partie de la sommité de la montagne. Une muraille construite sans ciment s'étend du nord au sud, d'un précipice à l'autre, et renferme des traces nombreuses d'habitations mêlées de beaucoup de fragments de vases en terre cuite, de différentes espèces. M. de Kœppen y a trouvé de la chaux, ce qui l'a étonné, vu que la grande muraille n'en offrait point de tra-

ces (1). Mais il est probable que des générations qui ont connu la chaux ont succédé aux anciens Taures ; car on a trouvé en établissant la chaussée en 1833, sur le col du Kastèle, un aquéduc de 7 à 9 pouces de diamètre, muré à la chaux, qui menait l'eau d'une source nommée *Vrissi*, sur la cime du Kastèle. J'ai vu ce canal qui n'a rien de remarquable que le ciment de tuile pilée (*korossana* des Tatares), et le mastic de chaux dont il est enduit.

En explorant la contrée avant qu'on eût construit la route, je passai du Kastèle au *Koutchouk* et au *Bïouk-Ouraga* qui le dominent, et qui ont percé sous l'angle de la Babougan-yaïla, au milieu des schistes bouleversés. Mais en surgissant ainsi, ils ont couvert de blocs de granite ophitique et de calcaire noir toutes les pentes qui sont au-dessous jusqu'au bord de la mer, du côté de Karabagh ; ils en ont rempli de même le vallon qui mène à Aloucheta : les blocs sont petits. En s'égarant au milieu des forêts et des blocs qui recouvrent le Koutchouk-Ouraga, ainsi que l'autre, l'on s'imagine arriver aux confins des habitations des hommes ; quelle a été ma surprise de trouver, au milieu d'un pays si sauvage, des allées de

(1) P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 158.

chênes plantées de main d'homme sur les pentes de la montagne.

Les ruines d'une chapelle de *Aï - Brokoul* (St-Proclus), qui ne sont pas loin de l'aquéduc, sur un exhaussement du sol, ont fait supposer à M. de Kœppen que le Kastèle pourrait bien être le *Pangropulle* ou *Pangropoli* des géographes des quatorzième et quinzième siècles. Mais à en juger par le fragment de la carte de Fréduce d'Ancone (1497), que j'ai sous les yeux, Pangropoli devait être à l'ouest de l'Aïoudagh, exprimé sur la carte par un petit ovale et par deux points noirs qui, dans la mer, représentent les rochers de *Tachelar*, entre l'Aïoudagh et Yoursouf.

Redescendu sur le rivage de la mer, du haut des terrasses du Kastèle, je suis toujours l'ancienne route, longeant une haute paroi de schiste noir qui, entre le *Tsikournine-Déré* et le ruisseau *Kara-ouzène*, reflète les rayons d'un soleil ardent qu'on a peine à supporter. Cependant cette paroi mérite d'être étudiée par le géologue qui veut se faire une idée des torsions et plissements que les couches du schiste ont subis au pied des dômes d'ophitone. Mais bientôt le chemin quitte les sables du rivage, et montant un peu péniblement sur un sol terrassé qui domine la mer, je suis bien récompensé de mes fatigues en trouvant ici la demeure champêtre

et commode d'un ami comme on est trop heureux d'en rencontrer de temps en temps dans la vie. M. *Pierre de Kœppen* a acheté des Tatares de Bïouk-Lambat quelques jardins et des portions de terrain vague, qui s'étendent au-dessous du village. Il en a défoncé une partie pour de la vigne ; le terrain inférieur, le plus plat, est resté verger, et sa maison, bordée d'un long portique taurique, domine en haut tout son domaine et le vaste horizon de la mer. C'est dans cette retraite champêtre, à laquelle il a conservé le nom de *Karabagh,* que j'ai goûté les douceurs de la plus aimable hospitalité. La vue d'un beau ménage, d'une famille heureuse, repose le voyageur de bien des fatigues ; car il ne trouve pas cela partout ; et M. de Kœppen si instruit, si zélé, si consciencieux dans ses études sur l'histoire et les antiquités de la Crimée était pour moi le meilleur et le plus complaisant des guides. Karabagh d'ailleurs est une fortune à trouver pour un géologue qui veut bien s'initier dans les bouleversements de notre globe et en rechercher les causes. Que j'en fasse la tableau succinct.

Autour des jets de roches ignées et au-dessus, se présentent naturellement au premier coup d'œil les grands effets, les grands traits des bouleversements exprimés par de grandes lignes de terrains soulevés, par des chaînes entières de

montagnes. Mais il est des effets partiels, des accidents particuliers, qu'il est aussi nécessaire de suivre et d'étudier, et ce sont souvent ces petits détails qui sont les plus sûrs indicateurs du mode et des circonstances qui ont accompagné les grandes catastrophes.

Les blocs de granite remplissent le fond du ravin de Tsikournine-Déré; mais ils viennent des Ouraga et du Kastèle. Ils cessent : puis, à Karabagh, les blocs erratiques reparaissent et recouvrent toutes les pentes schisteuses de la manière la plus irrégulière, sans qu'on puisse attribuer leur éruption à un petit jet d'ophitone qui paraît sur le rivage. Ce n'est pas ici qu'il faut chercher ni digue de glacier, ni moraine.

Curieux de connaître la *source* de ces blocs, je poursuis mon inspection le long de la côte ; mais tout à coup plus de blocs : ils cessent au bord du ravin le plus voisin de Karabagh, et lorsque je cherche à poursuivre leurs traces, mes yeux sont frappés tout à coup du spectacle le plus extraordinaire (1). Ce ne sont plus quelques blocs isolés, semés çà et là; mais c'est tout une montagne fracassée en mille et mille fragments, qui aurait amoncelé ses débris au long et au large. Je me hâte, et à 1 verst de Karabagh, au-delà du *Kakouion-Déré*, j'entre dans ce dédale,

(1) Atlas, V[e] série, coupes et plans, pl. 23.

qu'on a appelé à juste titre *chaos*, et qui est connu des Tatares sous le nom de *Sunenkaïa*. Là, le chemin a peine à se frayer passage au milieu des blocs énormes, grands comme des maisons, hauts comme des tours, d'un calcaire noir, puant, qui hérissent le sol, jetés au hasard, entassés ou appuyés les uns sur les autres, présentant mille dédales; on croirait voir ici des aiguilles ou des pyramides dressées; là les énormes ruines d'un édifice cyclopique. Plus loin c'est l'aspect sauvage et déchiré d'un glacier, dont les jets groupés cherchent à se surpasser en grandeur. Le sumac, le noyer, la vigne sauvage, la ronce, le buisson ardent, l'épine blanche à petits fruits, l'azerolier poussent, à travers les fentes profondes, leurs racines qui vont chercher au-dessous l'eau qui filtre sur le schiste, la base du chaos (1).

La mer a rongé ce schiste facile à décomposer qui présente ainsi partout une haute falaise. Nombre de blocs ne trouvant plus d'appuis se sont écroulés dans la mer, et forment tout le long du chaos une ceinture de blocs contre lesquels la mer vient décharger sa furie.

(1) Quelques petites sources qui jaillissent entre le schiste et les débris calcaires, non loin du rivage, montraient, le 29 août 1832, à midi, 8° R. M. de Kœppen, dans deux observations du 24 avril 1834 et du 6 juillet 1837, l'a trouvée de 7° R.

J'avais admiré ce tableau avec une aimable compagnie; mais aujourd'hui, monté sur l'un de ces rocs, la mer seule fait entendre son tonnerre, et moi, isolé au milieu de l'écume tourbillonnante, je plane comme l'aigle des mers sur ce grand désordre de la nature. Je vois les vagues comme un mur sinistre s'avancer sourdement pour affronter la falaise rocheuse qui l'arrête; toute sa force se brise sur les écueils; l'onde jaillit, s'élance dans l'air, forme des tourbillons d'écume qui retombe en pluie blanche, et le roc n'est pas même ébranlé. On peut juger de leur grosseur en les voyant sortir de leur cime élevée à une si grande distance du profond rivage. L'imagination toujours prête à créer, croit voir dans ces blocs les formes d'un rabbin ou d'un moullah : l'écume s'élance par-dessus leur tête élevée de 20 pieds. De plus habiles inventent des légendes piquantes, et prétendent reconnaître parmi ces pierres un moine auquel Dieu avait ordonné d'aller opérer la conversion d'un puissant seigneur du voisinage, fameux par ses débauches. Le moine se rendit auprès de lui; mais, oh faiblesse! le seigneur fut plus puissant que le moine qui, bien loin de convertir le pécheur, se laissant envelopper dans ses filets, écouta sa langue dorée, et passa plusieurs jours avec lui dans les festins et les plaisirs. Dieu irrité ne le voyant pas revenir, l'appela de dessus

les vagues de la mer où il l'attendait; le moine confus, s'avança lentement sur les flots, cherchant une excuse à sa désobéissance; mais Dieu ayant écouté ses vains échappatoires, lui dit: Impie, c'est ainsi que tu exécutes mes ordres; tu t'es laissé corrompre par celui que tu devais ramener au bien : pour ta punition, je te condamne à faire pénitence ici au milieu des flots, sans bouger, jusqu'au jugement dernier. Dieu dit, et le moine est resté là.

Le chaos, le long de la mer, a $\frac{1}{2}$ verst de large et cesse dans le voisinage d'un jet de porphyre noir qui s'avance dans la mer pour former en même temps le cap *Plaka*, et le môle qui ferme à l'est le port de *Koutchouk-Lambat*. Mais plus haut en remontant sur le schiste jusqu'à 1 $\frac{1}{2}$ verst du rivage, il s'élargit et se fait ceinture au-dessus de Koutchouk-Lambat même. J'ai parcouru nombre de fois ce labyrinthe et chaque fois avec une nouvelle surprise; car malgré la sévérité, l'aridité d'un sol pareil, partout j'ai retrouvé la main des hommes, et quand je me croyais au milieu des groupes de roches les plus ignorées, les plus inabordables, c'est là que je trouvais leurs plus nombreuses demeures, placées sur une foule de terrasses irrégulières, dont ils avaient profité. Des murs grossièrement travaillés sans ciment, s'appuient sur les blocs, se groupent autour. Beaucoup de débris de tuiles, et

de poterie gisent sur le sol, presque dans chaque ruine de maison, j'aperçus aussi un gros bloc plat de granite ophitone, qu'on y a apporté pour y établir sans doute un foyer. Autour des habitations, chaque petit coin de terre avait été changé en jardin dont les anciens enclos sont encore visibles. Une source traversait le chaos.

Ces scènes extraordinaires, ces grands bouleversements dans la nature, frappent même le plus simple, qui, dans son ignorance, cherche à s'expliquer le puissant phénomène par une cause quelconque. Quand il n'en trouve pas de visible, il en cherche une extraordinaire; il appelle à son secours les diables et les anges, et tout s'explique. C'est ainsi que les habitants de Biouk et de Koutchouk-Lambat, témoins du désordre du chaos, dont ils ne savaient s'expliquer les raisons, ont su inventer une légende qui satisfait leur intelligence.

Un puissant seigneur, Désentels, possédait tout le terrain qui s'étend d'Aloucheta à l'Aïoudagh. Il l'avait conquis par la force de son bras. Son fils voulut couronner son œuvre en bâtissant un puissant château sur un grand rocher qui s'élevait entre Koutchouk-Lambat et Karabagh. Pour l'élever, il força ses sujets à travailler plus qu'ils ne le devaient par leurs corvées.

Le château prêt, afin de l'inaugurer dignement, il invite un moine de l'Aïoudagh à venir

consacrer son œuvre inique. Celui-ci refuse de bénir un ouvrage élevé par des moyens illégitimes. Le seigneur irrité prie alors les invités qui devaient assister à la cérémonie, à se réjouir avec lui, sans s'inquiéter du moine têtu, dont il promet bien de se venger dans l'occasion. Mais pendant la nuit, un violent tremblement de terre ébranle les entrailles mêmes du rocher; le rocher se brise, s'écroule en mille fragments et ensevelit sous ses énormes ruines le puissant seigneur, ses amis et son château; tout disparaît dans cette mémorable catastrophe.

Plus on remonte, plus les blocs gagnent en hauteur, et il faut escalader la pyramide informe de Tsaliakope, élevée de plus de 200 pieds, pour jouir du plus sauvage et du plus sévère paysage qu'on puisse se représenter (1).

La limite du chaos est très-nette; il s'appuie sur deux protubérances de grès, qui sortent au-dessus du chaos. Mais ce n'est pas ce que cherche mon œil inquiet : il se porte vers l'amphithéâtre des hautes montagnes pour voir s'il ne devinera point les causes d'une pareille catastrophe. Je les soupçonne de loin, et je brûle d'aller confirmer mes suppositions par de nou-

(1) Atlas, Ve série, coupes et plans, pl. 23. Etudes du terrain erratique du Karabagh.

velles courses. De plus je voudrais retrouver le cratère qui a vomi les blocs d'ophitone de Karabagh. C'est pourquoi j'escalade péniblement les pentes qui supportent le plateau élevé de Biouk-Lambat, et étudiant des yeux les champs de blocs bleuâtres que l'escarpement a retenus malgré eux, je les suis comme le fil du labyrinthe.

Enfin, arrivé au-dessous du village, je vois percer deux petits jets d'ophitone : mais je ne puis croire qu'ils aient lancé tous ces blocs erratiques. Je traverse le village et la grand'route; je monte encore et j'arrive enfin au pied d'un nouveau chaos, deux hautes collines composées, au lieu de fragments de calcaire, de blocs d'ophitone entassés pêle-mêle. Ces blocs sont d'une grande taille et arrondis; on voit qu'ils ont surgi sur place et qu'ils ont versé leur trop-plein sur la pente, jusqu'à la mer.

C'est un spectacle curieux qu'un cratère de ce genre, qu'une énorme bouche par laquelle ont surgi ces gros fragments brisés dans le sein de la terre, broyés et arrondis au fur et à mesure qu'elle les vomissait. Un partisan des glaciers me dira en battant les mains de joie que j'ai trouvé là une moraine; mais je lui répondrai : Que les travaux qu'on a exécutés au pied de la colline pour établir la chaussée, ont fait trouver la roche en place, consistant en ophi-

tone jaunâtre à fissures angulaires, qui repose sur des lits d'ophitone globuleux, semblable à celui que j'ai décrit plus haut. Le schiste en contact avec l'ophitone est extrêmement altéré et brisé dans ses couches, et le calcaire gris, qui est dans le voisinage, devient marbre rouge auprès de la colline de l'*Aïthodor*. Secondement, aux blocs d'ophitone n'est mêlé aucun débris du calcaire noir du *Balgatur* qui domine l'Aïthodor, dont il est séparé par un profond vallon de schiste; une moraine renfermerait les deux espèces indistinctement. Enfin, aucun bloc d'ophitone ne se montre au-dessus de la colline d'Aïthodor; vomis par ce cratère, ils n'ont pu se répandre qu'au-dessous en roulant jusqu'à la mer.

La colline la plus élevée a servi de refuge à d'anciennes populations comme les roches inaccessibles du chaos. Le sommet même est occupé par les ruines de l'église grecque de St.-Théodore (Aïthodor), bâtie en ophitone taillé, et en tuf qui a servi à la confection des voûtes et de quelques autres parties de l'édifice. Le bâtiment est composé de deux corps; l'un, plus grand que l'autre et carré long, à l'ouest (1); l'autre ayant la forme des chapelles

(1) M. de Kœppen, *Sbornik*, p. 163, lui donne 13 pas de long, 9 de large.

grecques de la côte, avec une absyde, à l'est. Le bâtiment était entouré d'un mur d'enceinte, au dedans duquel était le cimetière. Au pied du mur, parmi les grands blocs de granite ophitique, des terrasses nombreuses sont occupées par des ruines de maisons, en murs grossiers sans ciment. Enfin à l'ouest, entre les deux jets d'ophitone, se trouve, sur un terrain plat, les ruines d'une seconde chapelle grecque, plus petite que la première, et entourée d'un cimetière, avec des plaques d'ophitone, et des pierres dressées à la tête du tombeau.

Cependant, je suis au sommet de l'Aïthodor, et après que j'ai scruté ce sol énigmatique, que j'ai erré parmi les pierres et les ruines muettes, sans inscriptions ni relief quelconque, je m'assieds sur l'un des blocs, et c'est alors seulement que je me recueille pour admirer et deviner les éléments de cette vue extraordinaire, dont une fatalité m'a fait perdre le dessin. C'est alors du haut de cet observatoire, que pour la première fois je saisis l'ensemble de tout ce système géologique et que je puis relier tous les faits les uns aux autres. J'indique ce point aux géologues pour qu'ils viennent y étudier comme moi : ils verront le *Kastèle*, les *Ouraga*, l'*Aïthodor*, grouper leurs forces réunies, comme un immense lévier, sous l'angle et sous les flancs de la *Babougan-Yaïla*, aux couches redressées. Ils

verront au N. E., au-dessus d'eux, le *Balgatur* et le *Paraghilmène* (roc brisé), deux grosses montagnes aux flancs à pic, n'être cependant que deux énormes fragments de calcaire gris, qui lors du soulèvement se sont détachés de la chaîne principale, et ont glissé mille pieds plus bas sur le schiste. Ils en diront tout autant de l'*Aïan-Kaïa*, qui est tombé plus bas encore au sud de l'Aïthodor, et dont les puissants débris touchent le plus près au *chaos de Sunenkaïa*, qui enfin, c'est tout clair, n'est qu'un champ de menus débris que cette violente catastrophe a précipités jusqu'au bord de la mer.

Ainsi tout est expliqué, tout est compris, au moins pour moi, jusqu'à un certain point. Mais entre l'*Aïan-Kaïa* et l'*Aïthodor* que je domine, je remarque encore une colline isolée que je veux visiter, en retournant à Karabagh. Derechef une double ruine, un fragment consistant en grandes masses confuses et disjointes de marbre gris et rougeâtre, mêlé de petits cailloux de schiste rouge et de quarz, autour duquel les hommes étaient aussi venus entasser leurs habitations, maintenant en ruines : mais ce sont les plus récentes de toutes.

La chapelle de ce groupe considérable de maisons, que le *Biouk-Lambat* actuel a remplacé, était au S. E. au pied de la colline ; elle avait 20 pieds de long et 12 de large : elle est assez

bien conservée. Les tombeaux disséminés tout autour consistaient en grandes dalles d'ophitone, recouvraient des espèces de caveaux, dans lesquels on a trouvé deux ou trois corps. Au-dessous de la chapelle recommencent les ruines du village, qui est sans aucun doute le Bïouk-Lambat que les Grecs ont quitté lorsqu'ils ont émigré sur les rives de la Mer d'Azof.

Aïthodor est plus ancien que cela, malgré ses petites églises; mais rien ne me paraît remonter plus haut que les ruines du chaos qui, sans édifice religieux, occupent l'amphithéâtre de la baie de Koutchouk-Lambat. Je n'hésite pas à faire remonter de pareils vestiges jusqu'à l'époque des Taures sauvages, et certes, rien ne cadre mieux aussi avec la géographie antique, qui par l'organe de Scymnus de Chio, un siècle avant J.-C., nous apprend qu'il existait déjà alors une localité, ville ou bourgade, *des Lampades* (λαμπαδων) distante de 120 stades d'un promontoire élevé qu'on appelle le *Front du Bélier* (Kriou-Métôpon). Le *Koutchouk* ou *petit Lampade* en opposition avec le Bïouk ou grand Lampade, est aujourd'hui un petit village tatare au fond d'une baie, avec un bon ancrage, défendue à l'est par le promontoire *Plaka*. Le sol du tour de la baie est du schiste, et les généraux Borosdine qui en ont acquis en propriété une bonne partie, y ont planté de

beaux vignobles. Ce petit vallon est une des plus chaudes expositions de la Crimée.

La vieille route passe par Koutchouk-Lambat, tandis que la nouvelle traversant Bïouk-Lambat, s'en va faire sur la hauteur d'immenses contours pour éviter de descendre dans des ravins profonds et fréquents, creusés dans le schiste : elle va déboucher tout droit à Kisiltache. Si le voyageur qui désire étudier sincèrement la Crimée, veut me croire, il ne la suivra pas; il n'ira pas se griller au soleil contre ses hautes parois noires de schiste triste et nu, pour éviter, il est vrai, quelques montées un peu pénibles, mais en laissant de côté ce que la Crimée a de plus intéressant.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

Voyage de Petigorsk à Temrouk 5
Ile ou dos de Kandaur. 24
Temrouk. — Ile et château Adass. 26
Redoute de Souvarof. — Tyrambé. 29
Station et bas-fond de Pérésippe. — Ancien bras de mer. 33
Ile Kimmérienne ou de Fontan. — Les Kimmériens. — Fontan. — Volcan de boue de Koukouoba. — Volcan de boue et naphte de Koutchougourai. 34
Ile de Phanagorie. — Mont Choumoukai ou Koul-oba. — Volcans Koussou-oba et Bekul-oba. — Ak-denghisovka. — Temple de Diane Agrotère. — Monuments de Comosarye. — Phanagorie, son port, ses tumulus. 55
Ile Sindique. — Taman. — Korokandame. 80
Excursion au cap Tusla. — Cygnes. 91
Bosphore Cimmérien. 103
Kertche moderne. 108
Panticapée. 118
Tumulus de Panticapée. — Groupe de la porte de Théodosie. 137
Tumulus. — Groupe de la quarantaine de Kertche. 145
Vases étrusques de Panticapée. 151
Vases sacrés ou funéraires. 165

Tombeaux. — Troisième groupe, tombeau des Pygmées. 181
Catacombes de Panticapée. 184
Tumulus. — Groupe du Mont d'Or ou tombeaux des rois du Bosphore. 186
Tombeau royal de Koul-oba. 194
Musée de Kertche. 228
Excursion à Myrmekion, à Ienikalé, aux volcans de boue, etc. 231
Route directe de Kertche à Théodosie 239
Route indirecte de Kertche à Théodosie par Nymphée et Kimmerion. 244
Course d'Opouk à la station d'Arghin. 263
Théodosie ou Kafa. 280
Bïouk - Djam (église - mosquée principale de Théodosie) et les *Grands Bains*. 290
Eglises catholique et arménienne. 295
Musée de Théodosie. 298

Chersonèse Taurique.
Tableau général. 302
Eski-Krim (Vieille Crimée). 307

La côte de Crimée de Théodosie à Soudak. 311

Soudak.
Monastère de St-Georges. 323
Sur la vigne et les vins de Crimée. 330
Ruines de la forteresse de Soudak. 350

Routes de Soudak à Eski-Krim et à Karassoubazar. 366

Simféropol. 382
Cratère d'éruption et de soulèvement de la vallée de Salghir à Simféropol. 397

La vallée de Salghir.
Etage jurassique à Térénaïr. — Gorge et grottes de Kisilkoba.—Jénisala.—Vallon de l'Angar. Col de la route d'Aloucheta. — Tchatyrdagh. 405

Côte de l'est.
Aloucheta. — Démirdji.— Côte dite de l'Est. — Kourou-ouzène. — Koutchouk-ouzène. — Touvak.—Oulou-ouzène.—Karabi-yaïla. 429

Côte de l'ouest.
Cratère d'éruption et de soulèvement du Kastèle, du Koutchouk-Ouraga, de l'Aïthodor. — Terrain erratique et chaos de Sunenkaïa. — Karabagh.— Biouk-Lambat. — Koutchouk-Lambat. 441

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

VI.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie
de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME VI.



PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

Sm 1843.

TABLE

DES MATIERES.

Pages.

Quelques mots sur la géographie et l'histoire ancienne de la côte de Crimée. 5

Parthénith, l'Aïoudagh (Bïouk-Kastèle, Krioumétôpon.) 21

Artèk, Oursouf. 27

Kisiltache. — Ghélinkaïa. — La Pyramide. 37

Aï-Daniel. — Chaïtankaïa. 43

Nikita. — Palikastre. — Marsanda. 55

Yalta.—Livadia.— Outchansou et mont Mégabi. 63

Orianda Impérial. — Ruine. — Mourgoudou.— Cap Aïthodor et pierres levées. — Gaspra. — Koureis. — Miskor. — Aloupka. 66

Cratère d'éruption et de soulèvement de Limène. 82

Cratère d'éruption et de soulèvement de Foroze et Laspi. 89

Aïa. — Kokia-Issar. 104

Varnoutka. — Balaklava. 109

Chersonèse héracléotique.

Résumé de sa constitution géologique. 118

Description physique et historique de la Chersonèse héracléotique.

Vieille Cherson. — Nouvelle Cherson. 130

Cherson ville. 137

Murs d'enceinte. —Tours. — Portes. *Ibid.*

Rues. — Places. 140

Eglises. 141
Maison de Lamachus. 157
Cryptes tumulaires. — Enceintes circulaires. 164
Remarques générales sur la Chersonèse héracléotique.
Vignobles de Cherson. 173
Campagnes de la Chersonèse. — Donjon.—Tholos. 183
Temple d'Iphigénie. — Promontoire parthénique.—Monastère de Saint-George.—Cryptes. — Ruines voisines du monastère. 192
Sévastopol. 202

Versant septentrional de la chaîne taurique de la Chersonèse héracléotique, à Simféropol. 216
Baie de Sévastopol. — Aktiar. — Ermitage. — Ruine d'un village chersonésien. —Aquéduc. — Tunnel. — Monastère. 239
Inkerman. — Eglise crypte. — Château de Kténos (Eupatorion, Théodori). — Ville crypte. 250
Trajet d'Inkerman à Mangoup.—Terre à foulon (Keffé-kil). — Tchorgouna, campagne de Hablitz — Chouli, campagne de Pallas. 264
Mangoup. 272
Tcherkess-kerman. 287
Albat. — Fitzki ou Katchikalène, vallon de la Katche. 294
Tépékerman. 305
Baktchisaraï.—Tchoufoutkalé (Kirkor).—Vallée de Josaphat.—Monastère de l'Assomption. — Cryptes. — Eski-Yourt. 320
Formation crétacée à Baktchisaraï.—Néocomien

à Mangouche. — Cratère d'éruption de la Badrak et de l'Alma. 349

Ruines de Mangouche : fort, église, cimetière. — Cryptes de Badrak. — Sabli. 369

Kermentchik près de Simféropol. — Tumulus. — Fort de Saraïli-kiat. 378

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

QUELQUES MOTS

SUR LA

GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE ANCIENNE

DE

LA COTE DE CRIMÉE.

La géographie ancienne n'est rien moins que riche en détails sur la côte de Crimée. Entre Théodosie et le port des Symboles (Balaklava) elle ne connaît que deux montagnes et deux villes, *Athénaon* et le mont *Trapèze*, la ville des *Lampades* et le mont *Krioumétôpon*, auxquels, dans le quatrième siècle, Procope ajoute deux châteaux : *Alouston* et *Gorsoubitaïs*.

Sur ces six localités, deux sont encore l'objet des controverses des archéologues, Athénaon et le Krioumétôpon. A cause d'une distance indiquée trop en gros, l'on ne sait si l'on placera la première à Otouze, à Koze ou à Soudak, et quant au Krioumétôpon ou Front du bélier, l'incertitude a été telle jusqu'à présent, que *Pallas* et d'après lui *Reuilly*, l'ont placé sur les hau-

teurs de l'Aï-Pétri, près d'Aloupka; le marquis de Kastelnau l'a vu dans le Mont Ilia près de Lapsi; M. Montandon le transporte au cap Aïthodor : Clarke, Héber, Mouraviev-Apostol et M. P. de Koeppen seuls, prennent l'Aïoudagh ou Bïouk-Kastèle pour l'équivalent de ce célèbre promontoire.

Je crois nécessaire de résumer les fragments très-brefs de texte qui nous sont parvenus, afin de résoudre ces incertitudes (1).

Le texte de Scymnus de Chio, le plus ancien géographe qui parle de la côte de Crimée, mentionne simplement *Athénaon*, ajoutant que les Scythes possédaient tout le pays qui s'étendait de cette ville à Kytas.

Le Périple anonyme, plus explicite, compte 200 stades de Théodosie à *Athénaon :* à la même distance, Arrien place le *port désert des Tauro-Scythes*, épithète qu'il donne à Athénaon, et qui prouve que cette ville où résidaient les Scythes du temps de Scymnus (c'est-à-dire 100 ans avant J. C.), était abandonnée du temps de l'empereur Adrien. J'ai prouvé que nulle position ne répon-

(1) Parmi les auteurs qui ont parlé de la côte de Crimée, *Hérodote* écrivait 469 ans avant J.-C., *Scymnus de Chio* 100 ans avant J.-C., *Strabon* 29 ans après J.-C., *Arrien* 110 ans après J.-C., *Ptolémée* 211 ans et *Procope* 550 ans après J.-C. Le *Périple anonyme* a traduit en prose les vers de Scymnus.

dait mieux à ce port important des Scythes que Soudak.

D'Athénaon au *mont Trapèze* de Strabon (le Tchatyrdagh), et au château d'*Alouston* de Procope (Aloucheta), pas un nom connu.

Plus loin la ville des *Lampades* (des Fanaux), dont le nom a bravé vingt siècles, était la seule résidence des Taures, connue de Scymnus; les ruines de tout âge semées autour de *Biouk* et de *Koutchouk-Lambat*, font transition entre la ville antique et les villages actuels.

Arrien l'appelle simplement *Lampas*, quand il dit : « Du port désert des Tauro-Scythes à *Halmitis-Taurique* (εἰς ἀλμῖτιδα τῆς ταυρικῆς), il y a 600 stades, et de *Lampas* au port des Symboles 520 stades. On voit que ces deux localités, *Halmitis* et *Lampas*, n'en forment qu'une ou sont bien rapprochées, puisqu'il les substitue l'une à l'autre (1). »

Enfin nous arrivons au point le plus contesté.

(1) *Halmitis* peut se dériver de ἄλμα, saut, endroit où l'on saute, ou sur quoi l'on saute. Ce nom n'aurait-il point quelque rapport avec le rocher du haut duquel on précipiterait les corps des victimes offertes à la Diane Taurique, dont il sera fait mention plus bas? Remarquons encore que la rivière Alma prend sa source sur le versant septentrional de la chaîne Taurique, opposé au plateau sur lequel est bâti Biouk-Lambat.

« De la ville des Lampades, dit Scymnus, au promontoire élevé de la Tauride, qu'on appelle Krioumétôpon (le Front du bélier), on compte 120 stades (c'est-à-dire une quinzaine de verst). »

Dans un rayon pareil il n'y a et il ne peut y avoir que l'Aïoudagh ou Grand-Kastèle qui réponde à cette position. D'ailleurs, lisez Strabon: « En avant de la côte Taurique, dit-il, se détache fortement vers le midi, dans la mer, un promontoire qui se dirige vers la Paphlagonie et la ville d'Amastris; on l'appelle *Krioumétôpon*. Au cap correspond celui de Carambis en Paphlagonie, au moyen desquels le Pont-Euxin est comme partagé en deux. »

Peut-on désigner plus clairement cette montagne isolée qui se détache en promontoire bien loin dans la mer? et qu'on trouve un seul point de la Crimée qui réunisse aussi bien tous les caractères voulus, forme, position et distance relative (1).

(1) Ptolémée place le *Krioumétôpon* à peu près à moitié de distance entre Théodosie et Chersonesus; Pline compte, pour la première moitié de Théodosie au Krioumétôpon, 122 mille pas romains, et pour la seconde 145 mille pas. Quoique vagues, ces deux mesures conviennent très-bien à l'Aïoudagh, mais ne peuvent s'accorder avec aucune des hypothèses de Pallas, du marquis de Kastelnau ou de M. Montandon.

Je regarde donc comme certain que l'*Aïou-dagh* ou montagne de l'Ours est le Front du bélier ou *Krioumétôpon* des anciens, et c'est autour de cette montagne classique des Taures que je transporterai le théâtre des récits d'Hérodote et de Scymnus.

« C'est là (au Krioumétôpon), dit Scymnus, qu'on prétend qu'arriva Iphigénie, lorsqu'elle disparut autrefois de l'Aulide. Les Taures y abondent et leurs tourbes nombreuses mènent dans ces montagnes une vie errante. Barbares par leurs cruautés et par leurs meurtres, ils adorent eux-mêmes une divinité qui leur ressemble par ses crimes impies. »

Au Krioumétôpon aborda donc Iphigénie, et là se trouve le temple de cette cruelle Diane Taurique; et comme pour certifier le fait, le village tatare qui est bâti au pied de la montagne, porte encore le nom de *Parthénith* en l'honneur de la *Divinité vierge*.

Maintenant que nous connaissons la localité, il est intéressant de lire ce qu'Hérodote nous a transmis des moeurs et des sacrifices des Taures.

« Les Taures, dit-il, habitent la partie montagneuse de la Tauride, jusqu'à la Chersonèse âpre (*Trachée*) qui appartient à la mer qui est sous le vent d'est. Les Scythes, par contre, occupent la steppe sur les Taures et les pays qui s'étendent vers la mer de l'est, ainsi que les

côtes occidentales du Bosphore Kimmérien, et la rive du Palus jusqu'au Tanaïs qui se décharge dans une anse du Palus.

« Les Taures ont des coutumes particulières ; ils immolent à *une vierge* (παρθένῳ) les étrangers qui échouent sur leurs côtes et tous les Grecs qui y abordent et qui tombent entre leurs mains. Après les cérémonies accoutumées, ils les assomment d'un coup de massue sur la tête. Quelques-uns disent qu'ils leur coupent ensuite la tête et qu'ils l'attachent à une croix, et qu'ils précipitent le corps du haut d'un rocher sur lequel le temple est bâti.

« D'autres conviennent du traitement fait à la tête ; mais ils assurent qu'on enterre le corps, au lieu de le précipiter du haut du rocher. Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon ; quant à leurs ennemis, si un Taure fait dans les combats un prisonnier, il lui coupe la tête et l'emporte chez lui ; il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison et surtout au-dessus de sa cheminée. Ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers, afin, disent-ils, quelle garde et protège toute la maison. Ils subsistent du butin qu'ils font à la guerre.

Ce tableau des Taures peut servir de commentaire à ce que dit Homère des Taures-Les-

trigons qui demeuraient autour de Balaklava. Remarquons encore que nous retrouvons peut-être dans ces paroles d'Hérodote, la source de l'usage que j'ai mentionné plus haut, t. IV, p. 434; les Osses et les Lithuaniens aiment comme les anciens Taures à suspendre sur des perches, autour de leurs habitations, des têtes et des ossements, qui dans l'origine étaient humains, et que la civilisation a changés en têtes de chevaux, etc.

Hérodote dit seulement qu'on immolait à *une* ou à *la Vierge* les étrangers, sans nommer cette divinité Taure, si redoutable et si cruelle; d'autres auteurs l'appellent *Oreilokhèn* (ὀρειλόχην) la Montagnarde (1). Sa ressemblance avec la Diane antique des Grecs, l'avait fait surnommer la Diane Taurique. Les Grecs anciens, aussi barbares que les Taures, offraient à cette Diane de jeunes garçons et de jeunes filles. L'horreur que de pareilles coutumes inspirèrent aux peuples à mesure qu'ils se civilisèrent, engagea sans doute les prêtres, hypocrites en tous temps et en tous lieux, à substituer à ces massacres humains des cérémonies moins cruelles, et cela par un signe convenu de la divinité. Ainsi naquit, dit-on, le mythe d'Iphigénie remplacée par une biche. On

(1) Ὀρειλόχης pour ὀρειλεχής, qui demeure dans les montagnes.

se contenta de fouetter rudement les enfants devant l'image de Diane Orthia (1).

Mais il y a ici plus qu'un mythe. Que je dise d'abord ce qu'était la nation *taure*. La chaîne Taurique joua en petit le même rôle que la chaîne du Caucase, c'est-à-dire qu'elle fut le refuge des peuples d'affinité finnoise, lors des invasions des races indo-germaniques au nord du Caucase. La chaîne Taurique, sous le rapport ethnographique, fut un petit îlot *finnois*, bastionné par la nature contre les races *Sanscrites*, dont la plus ancienne, celle qui joua le premier rôle connu, fut celle des Kimmériens. Ce fut avec raison qu'on appela ces *assiégés*, *Taures* ou *Montagnards* (2).

Tout ce que nous savons des Taures, vient à l'appui de la place que je leur ai assignée parmi les races tchoudes ou finnoises. Par leurs mœurs, ils sont frères des Tchétchenses et des Lesghes, ces tribus farouches qui ne reconnaissent point d'étrangers au milieu d'elles. Ils ressemblent aux anciens Tcherkesses qui avaient aussi la

(1) Boeckh, *Corp. Inscr.*, t. II, p. 89.

(2) *Toïra*, en assyrien, montagne, chaîne de montagnes; *tyrou*, en chaldéen, *touro* en syrien. Dans la petite Asie *Taër*, Alpes. Chez les races turques *tau*, montagne. Chez les Celtes *tor*, *tour*, une tour, un bâtiment rond et élevé, aussi un rempart : *or*, front, façade, devant. En grec ὄρος, montagne.

coutume d'immoler tous les étrangers qui venaient aborder chez eux (1). Leur divinité *vierge* se confond avec l'*Anahid* ou *Vénus Lune* des Arméniens, avec la *Vénus nocturne*, la *Vénus Uranie;* elle est la même que la *Diana Lucifera* ou *Tœdifera*, qui porte la lumière ou tient un flambeau (2); le culte qu'on lui rendait chez les Géorgiens et chez les Albaniens du Caucase, était le même que celui qu'elle recevait en Tauride.

« Les Albaniens, dit Strabon, adorent comme divinité le Soleil, Jupiter et la *Lune* (Anahid), celle-ci surtout dont le temple est sur les frontières de l'Ibérie (Géorgie). Le prêtre qui le dessert est le second en honneur après le roi. Il préside aux fêtes sacrées et commande sur le territoire sacré qui est grand et bien peuplé : nombre des serviteurs religieux sont inspirés par la divinité et prophétisent. Celui que l'esprit de la divinité saisit le plus, s'en va errer

(1) Appien, p. 1066, lib. Mithrid. *Voy. autour du Caucase*, t. I, p. 58.

(2) Ce titre de Vénus Lune et Porte-Flambeau pourrait avoir quelque rapport avec le nom de la ville des Lampades (fanaux ou flambeaux) : peut-être y célébrait-on une fête avec des flambeaux en l'honneur de la divinité vierge ; peut-être qu'un feu sacré lui était consacré comme les anciens Lithuaniens et les Finnois le faisaient pour leurs dieux Perkoun et Joumala.

seul dans les bois, où le prêtre le fait saisir et lier avec des chaînes sacrées; on le nourrit somptueusement pendant une année, après quoi on le produit aux sacrifices de la déesse pour être immolé avec les autres victimes. Voici comment on procède à ce sacrifice. Quelqu'un qui est expérimenté dans cet art, tenant la hache dont il est d'usage de se servir pour sacrifier un homme, et sortant de la foule, la lui enfonce dans le cœur par le côté; quand la victime tombe, ils en tirent certains signes de divination qu'ils expliquent en face du public : puis, transportant le corps dans un lieu désigné, chacun passe par-dessus en manière d'expiation. »

L'analogie est encore plus grande entre les Taures et les Tchouds-Finnois des rives de la Baltique, ces fameux pirates qui, sous les noms de Koures, de Lives et d'Esthes, infestèrent les rives de la Baltique de leurs brigandages, jusqu'aux onzième et douzième siècles de notre ère. Il existait, parmi ces Finnois, une loi qui ordonnait de brûler quiconque n'était pas de leur croyance; tout étranger dont ils pouvaient s'emparer, tout prisonnier de guerre était sacrifié à leurs divinités : « Chacun fuit cette nation la plus cruelle, à cause de la trop grande cruauté de son culte, dit Adam de Brême. » Quand leur bonne fortune ne leur procurait pas des

victimes humaines, ils en achetaient pour les martyriser de la manière la plus barbare et jeter les lambeaux de leurs corps déchirés aux oiseaux de proie. Ils leur arrachaient quelquefois le cœur pour le griller et pour le manger; d'autrefois ils les rôtissaient lentement sur des charbons (1). Ce fait de la ressemblance des Tchouds-Finnois avec les anciens Taures, vient encore fort à propos à l'appui de ce que j'ai avancé de la dislocation, qui a eu lieu très-anciennement, des races finnoises par les races indo-germaniques qui ont fait coin entre les Finnois du nord et ceux qui se sont réfugiés dans les vallées du Caucase et de la Tauride (2).

Mais comment se fait-il que la divinité vierge des Taures ressemble tant à la Diane Orthia, l'une des divinités primitives des Grecs? Cela vient de ce que la nation grecque était aussi entée sur un lambeau finnois, antérieur à l'arrivée des races indo-germaniques dans la Grèce. Les fables des

(1) Joh. Ludw. Borger, *Versuch über die Alterthümer Lieflands*; Riga, 1798, p. 91. De Bray, *Histoire de la Livonie*, t. I, p. 36.

(2) Voy. plus haut, t. IV, p. 359, note 2. Voyez encore t. I, p. 148 et 149, un fait qui prouve que cette dislocation a porté non-seulement sur des races tchouds-finnoises, mais aussi sur des races indo-germaniques, qui ont été repoussées vers le nord avec les Finnois par de nombreux arrivants.

Cyclopes, de Polyphème, sont des souvenirs de cette race primitive.

Comme j'ai cherché à le démontrer, les Grecs dans les temps les plus anciens se sont trouvés en rapport direct avec le bassin de la Mer Noire : tous leurs regards, toutes leurs expéditions se tournèrent vers l'Orient. L'expédition de Phrixus et de Hellé, celle des Argonautes, les longs errements d'Ulysse sur les côtes de la Colchide, de la Tauride et du Bosphore Cimmérien, les Akhéens revenant de Troie, que la tempête jette sur les côtes des Tcherkesses, prouvent que le mythe d'Iphigénie et d'Oreste n'est point un fait isolé, mais qu'il se rattache à des données historiques et à de fréquentes communications entre les aventuriers grecs et les pirates taures. On ne saurait se l'expliquer autrement. D'ailleurs il est trop détaillé, il a l'air trop authentique pour que ce soit un simple mythe.

Que ce soit faux ou que ce soit vrai, Iphigénie, fille d'Agamemnon, va être sacrifiée à Diane Orthia, pour obtenir de la déesse le vent qui doit faire sortir la flotte de Grecs du port d'Aulide. Le sort était tombé sur la fille du premier des *Skeptoukhes*. Le grand-prêtre Calchas aurait bien désiré accomplir son sanglant sacrifice; mais effrayé par les murmures de l'armée, il se rendit aux menaces en interprétant d'une ma-

nière plus humaine les ordres sacrés, ou Agamemnon parvint-il à lui enlever sa proie en l'expédiant sur un vaisseau pour la cacher dans une région lointaine, c'est ce qu'il sera difficile de décider au milieu des divergences des anciens auteurs. Cependant cette dernière interprétation offre plus de vraisemblance que la première.

Iphigénie arriva en Tauride, et malgré l'anathème qui reposait sur les étrangers, elle fut reçue prêtresse dans un temple de la divinité vierge des Taures, se vengeant sur tous les Grecs de l'affreux martyre dont on l'avait menacée. Mais quinze ans environ plus tard, Oreste qui vient de tuer sa mère adultère et Egisthe, le meurtrier de son père, obéissant à *la loi du sang*, est tourmenté par les furies, et n'obtient pas d'autre oracle pour se purifier de son crime, que d'aller enlever chez les Taures *la statue de leur déesse*. L'on sait que débarqué avec Pylade, ils furent saisis l'un et l'autre par l'ordre de Thoas, le roi des Taures, et que l'un d'eux devait être sacrifié. Personne n'ignore le combat de générosité qui s'éleva entre ces deux amis, la reconnaissance étrange qui eut lieu entre Iphigénie et son frère, au moment où elle allait exécuter le sacrifice. Les liens du sang ne sont pas étouffés, et Iphigénie prête son secours à Oreste pour enlever la statue que l'on

cache dans un faisceau de fagots ; on la descend ensuite le long du rocher dans un petit vaisseau qui favorise leur fuite à tous trois. Avant de quitter le rivage, Oreste y dépose sa chevelure de deuil.

J'avoue que cette expédition d'Oreste et de Pylade ne me paraît rien moins que fortuite ; elle me semble avoir été dictée par le dessein de ramener de son exil Iphigénie que sa famille n'avait pas perdue de vue. On peut croire que la disparution subite et secrète de la grande-prêtresse et de la déesse elle-même, dut surprendre la superstition cruelle des Taures, qui dès-lors confondirent la prêtresse avec la divinité, et sacrifièrent les étrangers naufragés, autant pour plaire à leur divinité que pour les venger l'une et l'autre de leur prétendu enlèvement. Le récit d'Hérodote le prouve clairement : « Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices, est Iphigénie, fille d'Agamemnon. »

Mais quel a été le théâtre de cet événement ? Peut-il y avoir de doute à cet égard ? Sans doute, car les anciens ne sont pas d'accord à ce sujet. Hérodote dit seulement qu'on sacrifiait à Iphigénie, dans un temple au haut d'un rocher, sur la côte montagneuse des Taures, sans indiquer de localité. Scymnus de Chio, cent ans avant notre ère, est le premier qui l'indique, en faisant

débarquer Iphigénie, lorsqu'elle disparut de l'Aulide, à *Parthénith*, au pied du Krioumétôpon, où les Taures sacrifiaient à leur divinité. Ainsi les deux récits se complètent, et il est prouvé que la plus ancienne opinion des Grecs plaçait le théâtre du mythe d'Iphigénie sur la cime de l'Aïoudagh. Je ne sais ce qui a fait abandonner cette antique tradition pour une nouvelle. On lit dans Strabon : « A Cherronesus, il se trouve un temple d'une *certaine divinité vierge* (παρθενόυ ἱερὸν, δαίμονος τινος) qui a donné son nom au promontoire *Parthénique* (de la Vierge) situé à 100 stades de la ville, sur lequel se trouve encore une chapelle de ladite divinité avec sa statue. »

La véracité et l'exactitude reconnues de Strabon, ne permettent pas de douter de l'existence du temple et de la chapelle de cette divinité vierge des Taures, *qu'on voit ailleurs tant de fois répétée, sous la figure de Diane*, sur les nombreuses médailles de Cherson. Pline et Ptolémée parlent aussi du cap Parthénique, qu'ils ont sans doute emprunté à Strabon. Il est clair, d'après les propres expressions de ce dernier, qu'il veut parler de la déesse vierge, sans nom, des Taures; mais il ne fait aucune allusion à Iphigénie, quoiqu'au livre XI, il sache fort bien qu'Oreste et Iphigénie sont allés de la Scythie Taurique en Cappadoce.

A mon avis, les paroles de Strabon ne prouvaient qu'un fait, celui de l'existence de plusieurs temples de la divinité vierge sur la côte des Taures. Les colons de la Chersônèse trouvèrent sur le haut promontoire qui les séparait de Palakium, le temple que les Taures de cette ville avaient érigé sur le bord du rocher, et selon leur coutume ils acceptèrent ce nouveau culte qu'ils assimilèrent à celui de Diane. Voilà le fait, il me semble. Néanmoins, tous les auteurs se trompant ont voulu, de propos délibéré, voir dans Strabon plus qu'il n'y avait, et ont transporté le lieu de la scène d'Oreste sur ce cap Parthénique. Si Iphigénie est la même que la divinité taure, il est clair qu'on peut donner son nom aux ruines du temple qui sont encore visibles au bord du promontoire; mais y chercher les traces d'Oreste, de Pylade et du roi Thoas, etc., sera toujours contraire à la tradition primitive.

Pour en revenir à la pluralité de ces sanctuaires de la divinité taure, je remarquerai que tous étaient au bord d'affreux précipices, du haut desquels les prêtres pouvaient lancer leurs victimes presque jusque dans la mer. Ces lieux qui inspiraient la terreur, que les navigateurs se montraient de loin, reçurent l'épithète de *sacrés* (Aïa), que porte le promontoire Parthénique, le cap Aïa près de Laspi, et l'Aïoudagh lui-

même, quoiqu'on prétende le faire dériver de *Aïou*, en tatare ours (1).

Parthénith, l'Aïoudagh (Baïouk-Kastèle, Krioumétôpon).

Après ce commentaire sur la géographie et sur l'histoire religieuse de l'antique côte des Taures, je vais confronter les faits avec les localités.

On peut s'attendre que la nature, à la sortie du chaos de Karabagh, rentre aussitôt dans la paix, et la terre dans son état normal, que tout reprenne son allure symétrique. J'espère le contraire; je m'attends à ce qu'elle m'offrira quelque tableau encore plus beau de ses forces gigantesques et de ses puissantes créations pour justifier la prédilection que tous les peuples de la côte, à commencer par les Taures, ont eue pour ce sol extraordinaire.

Traversant le chaos de *Sunenkaïa* et Koutchouk-Lambat, je chevauche lentement avec

(1) Ἅγιος, saint, sacré. Le cap Parthénique s'appelle ainsi *Aïa-bouroun*, le cap sacré. Dans la carte de Nicolas Witsen (1697), cet auteur l'appelle Ajajedoge, comme aujourd'hui l'Aïoudagh, preuve que l'origine de ces deux noms vient de ἅγιος et non de *aïou*. P. de Koeppen, *Krimskii Sbornik*, p. 167. Il existait une ville et un cap *Parthenium* aux environs de Kertche, entre l'embouchure du Bosphore Cimmérien et la Mer d'Azof.

mon suredji (guide) tatare, qui ne comprend rien à mes coups de marteau et à mes questions sur les noms des ruisseaux et des rochers que nous rencontrons sur notre route. Elle est pénible peut-être, mais si pittoresque et si variée pour mes études favorites, que j'en oublie la fatigue. Ainsi nous gravissons avec peine le pic de *Ramata*, qui est au-delà de Koutchouk-Lambat. Nos chevaux viennent de baigner leurs pieds dans la mer, et maintenant nous escaladons les flancs noirs et sans végétation de la montagne qui plonge tout d'une pièce dans la mer; je l'ai étudiée en montant et j'ai retrouvé ici les lits d'ophitone en boules du Kastèle et de l'Aïthodor. Mais arrivé au sommet j'oublie l'ophitone et ma route; je suis arrêté tout-à-coup malgré moi par l'un des plus beaux paysages de la Crimée. Enfin, voilà l'*Aïoudagh;* son dôme arrondi semble couché sur les flots brillants, sur lesquels il forme un long promontoire. C'est bien le Krioumétôpon; car il ne faut pas un grand effort d'imagination pour reconnaître de loin un front de bélier, dont le contour des cornes s'arrondirait derrière la tête. Je comprends aussi qu'on puisse prendre cette forme pour un ours couché, endormi.

Une vallée profonde et noire me sépare du front du bélier; c'est celle de *Parthénith* aussi antique que la divinité taure. Nous descendons

par des degrés pratiqués dans les rochers, jusqu'au village semé par petits groupes de maisons au fond et sur les flancs de la vallée. A voir ces maisons grossièrement maçonnées et ces toits en terre, je me fais illusion et je me crois encore au temps des Taures. Une plage sablonneuse et commode permettait aux navigateurs homériques de tirer leurs vaisseaux sur le rivage. Deux ruisseaux arrosent le fond de la vallée. Les habitants de Parthénith, fort à leur aise, y cultivent leurs vergers; la facilité des irrigations leur permet de semer du lin et du tabac; on vante ce dernier qui est préférable à tous ceux de la côte. Encore aujourd'hui les Parthéniens ont des barques qu'ils utilisent en faisant des transports de provisions le long de la côte. Le Front du bélier défend leur baie contre les vents d'ouest. En escaladant la montagne par un sentier rapide, après une heure de marche, on arrive au sommet où l'on trouve les ruines d'un vieux château, dont les murs sont composés de grandes pierres brutes qui sont posées à sec, sans ciment. L'ensemble des fortifications forme un grand demi-cercle, dont le mur qui en est la corde a 728 pieds de longueur; leur épaisseur n'est pas de moins de 4 pieds et demi, et la hauteur où la muraille est encore visible ne dépasse pas une toise. Le côté du mur semi-circulaire, dont le pied était abordable à l'extérieur, était défendu inté-

rieurement par 13 tours placées à 17 ou 18 pas l'une de l'autre. Elles avaient 16 pieds et demi de front, et 9 pieds de côté. L'épaisseur de ces murs intérieurs ne dépassait pas 2 pieds. L'autre mur, placé au bord d'un précipice, était sans tour (1).

A considérer le style de cette construction, il est impossible d'y reconnaître une des constructions des Grecs du Bas-Empire ou des Génois, qui sont toutes murées à chaux et à mortier, comme en font foi les ruines d'Aloucheta, d'Oursouf, de Soudak, de Théodosie, de Balaklava. Cette manière de bâtir est celle qui caractérise les murs du petit Kastèle, de Démirkapou et d'autres constructions antiques de la Crimée. Elle rappelle les murs cyclopéens de *Kimmericum* (Opouk) et des tumulus du Mont-d'Or, et je ne suis pas éloigné d'attribuer de pareilles fortifications aux Taures ou aux Taures-Scythes. Cette petite forteresse n'a jamais été habitée depuis 1475, c'est-à-dire depuis la destruction de la puissance génoise en Crimée; mais il n'y a aucune raison de croire qu'elle ait été habitée précédemment par les Génois eux-mêmes ou par les Grecs. L'intérieur ne ren-

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 169, où se trouve un plan approximatif que je reproduirai dans la partie géographique, pl. 17.

ferme pas de trace de temple ou d'autre édifice.

Si l'on veut chercher les traces d'un bâtiment de ce genre, il faut s'arrêter dès que l'on est arrivé sur le faîte de la montagne, à moitié chemin entre le village et le château ruiné, et là, on trouvera du côté de la mer, au milieu de grands arbres, les restes d'un monastère long de 6 toises, large de 3, dédié à *St. Constantin* et à *sainte Hélène*, que Pallas trouva encore entouré d'un mur de défense que M. de Koeppen a cherché inutilement. Les Tatares montrent la place où se trouvait une des colonnes du temple; elle a été transportée au jardin du comte Vorontzof à Oursouf où je l'ai vue. Elle est ornée d'une grande croix en relief; on s'est servi d'un marbre rubanné de bleu et de blanc, semblable à celui dont j'ai mentionné plus haut l'emploi. MM. Pallas et Cripps (1), compagnons de voyage de Clarke, n'ont vu qu'une seule colonne; mais celui-ci ajoute que précédemment il y en avait quatre, deux de marbre blanc et deux de marbre vert, et que le prince Potemkin en fit enlever deux pour décorer une église qu'il bâtissait à Cherson ou dans le voisinage.

A juger par analogie et par la constance que

(1) Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 188. Clarke, *Voyage*, etc. t. II, p. 165 et 166.

les hommes mettent à enter un culte sur un autre, comme je l'ai dit maintes fois (1), je ne doute pas que le temple de la *divinité vierge* des Taures n'occupât la même place que le monastère, et si l'on veut faire des fouilles intéressantes, il faudra creuser sur cet emplacement dont l'histoire touche aux confins de toute science archéologique.

Ici Iphigénie aurait exercé sa cruelle mission; ici lui sont apparus Oreste et Pylade : ici l'on précipitait le corps des victimes du haut des rochers qui bordent la mer, et l'immense vue que l'on a aujourd'hui, coup d'œil qu'une âme reconnaissante et confiante jette sur les œuvres magnifiques du Créateur, plus vaste encore alors, parce que la cime était dépouillée d'arbres, n'était qu'un tragique observatoire d'où la prêtresse avide planait sur le vaste horizon des mers et y cherchait sa victime (2).

Le sentier rapide qui mène du village au monastère est semé de débris de briques et de vases en terre cuite. L'extrémité du promontoire de l'Aïoudagh est terminée par une petite construc-

(1) Voyez plus haut, t. I, p. 133, t. III, p. 146 et 369.

(2) Du sommet de l'Aïoudagh, on voit le petit Kastèle, l'Aï-Thodor près Bïouk-Lambat, ainsi que les châteaux-forts de Kisiltache, d'Oursouf et de Nikita. P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 173.

tion, dont il n'est resté que les quatre murs, et qui a une toise en carré.

La cime de l'Aïoudagh est complétement boisée, tandis que ses flancs verdâtres ou noirâtres sont nus. La hauteur de la montagne, calculée par M. Chatillon, est de 1795 pieds de roi.

Il existe à peine un sentier possible pour descendre de l'Aïoudagh vers Artèk et Oursouf, et il faut redescendre au village de Parthénith, pour pouvoir continuer sa route.

Artèk. Oursouf.

Au milieu des ombrages frais de Parthénith le voyageur s'arrête de préférence sous l'un des plus grands noyers de la Crimée; cet arbre entouré de bancs est historique, et l'on se rappelle la lettre que le prince de Ligne écrivit à l'abri de son feuillage, pour peindre à l'impératrice Catherine II l'effet magique que produisait sur son imagination un pays si nouveau pour lui.

La route ordinaire serpente au milieu des vergers et s'élève bientôt au milieu des ruines de roches noires et vertes de mélaphyre et d'ophitone, sur le col qui joint le dôme isolé à la chaîne taurique. Le vallon de Parthénith rempli de jets de porphyre paraît un vrai cratère d'éruption jusqu'à *Dermenkoi*, et les ruisseaux, avant d'atteindre les vergers, se précipitent sur les por-

phyres. Du point le plus élevé du col, qui a 718 pieds de hauteur, la vue est magnifique et s'étend sur tout le golfe de verdure de la vallée d'Oursouf, renfermée entre l'Aïoudagh et le cap Nikita. C'est un des plus beaux paysages de la Crimée. Il semble qu'on va toucher de la main les flancs de l'Aïoudagh, dont les masses ophitiques se détachent par grandes plaques dressées sur leur tête; de nombreux fragments jonchent le sol et forment une ceinture aride autour de la montagne. De toute part le schiste qui paraît à peu de distance de l'Aïoudagh, se cintre, se redresse comme si le dôme igné en perçant cette croûte noire l'avait entraîné, repoussé dans son mouvement d'ascension.

Du col de l'Aïoudagh, la même route descend jusqu'au rivage de la mer, en traversant les domaines d'Artèk, dont celui qu'on laisse à gauche au pied de la montagne, a appartenu à M. Gustave Olizar, qui lui a donné le nom de *Kardiatrikon* (consolation du cœur). Depuis peu d'années, il l'a cédé au colonel Potemkin, qui a de beaucoup augmenté les embellissements et les cultures dont le domaine était susceptible. Il en est peu sur la côte qui puisse rivaliser pour la richesse et le pittoresque de l'exposition, la largeur du paysage, la qualité du sol. Les personnes qui pourront obtenir la faveur de visiter Kardiatrikon feront bien d'en profiter, et d'aller

jouir de la vue que l'on a du haut des terrasses sur lesquelles s'élèvent les maisons d'habitation et d'économie : puis descendant de là par un sentier charmant, ménagé dans les vignes, et parmi les plantations de tout genre d'un petit parc où l'on retrouve les plantes et les arbres des pays chauds, elles rejoindront la route sur le rivage de la mer. Au-dessus des habitations de Kardiatrikon, au pied de la montagne, il est facile de retrouver les traces des plus anciennes habitations, mêlées de tuiles et de briques, au milieu desquelles on a découvert une petite inscription en grec moderne (1).

En suivant le rivage bordé d'*Agnus Castus* (Uzéen-Agatche en tatare), qui aiment la fraîcheur des ruisseaux qui viennent ici se perdre dans les flots de la mer, on laisse à gauche plusieurs nouvelles campagnes dont la plus considérable, comprenant un *mas* de 80 dessétines de terrain presque entièrement cultivable, appartenait à M. Darius Poniatovski ; ce domaine (2) auquel on travaillait, était susceptible de devenir très-productif, et l'on pouvait y créer des établissements dignes d'envie, tant pour la vue que pour l'agrément de la position et des jardins.

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 172.

(2) Il est marqué sur la carte de M. de Koeppen sous le nom de *Khanimi*.

Une pareille campagne aurait été mon ambition.

Plus loin, s'élevant un peu, l'on atteint *Aïan* ou *Sououksou* (eau fraîche), domaine voisin, dont une belle source fait la richesse ; mais c'est à tort qu'on l'appelle eau fraîche, car sa température ne descend pas au-dessous de 11° $\frac{1}{2}$. Une source que j'ai observée près de la maison de M. Poniatovski, était au même degré. Elles jaillissent toutes deux dans un schiste chargé de débris calcaires ; mais à peine a-t-on passé Sououksou, que le spectacle qui s'est offert à Karabagh et à Bïouk-Lambat, recommence sur une échelle plus grande encore..... Une montagne fracassée a semé le sol de ses débris et jusqu'au-delà d'Oursouf, l'on marche au milieu d'un chaos.

Ici, je ne puis m'empêcher d'anticiper sur ma narration et de prier mes lecteurs de se placer avec moi sur la pointe du Petit Aï-Daniel, d'où ils jouiront mieux que partout ailleurs de l'ensemble de ce grandiose assemblage de révolutions géologiques (1). La planche XXII de la série géologique a été coloriée dans ce but; l'on verra en face le *dôme granitique* de l'Aïoudagh, sortant des flots : de longues fissures déchirent ses flancs escarpés, comme le Petit Kastèle, et ses débris ont été semés par suite des éboulements

(1) Atlas, IIe série, pl. 51, et Ve série, pl. 22.

sur la partie la plus voisine de la large ceinture de *schiste noir* qui l'environne.

Au-dessus du schiste, on suit le *grès du lias* et les *poudingues rouges*, dont l'inclinaison des couches approche de celle que des circonstances favorables rendent plus visible dans la *chaîne calcaire* où leur allure rappelle le *crêt* à couches redressées d'un grand cratère d'éruption et de soulèvement. Mais ce qui frappe dans ce grand tableau, sans étonner cependant, ce sont ces grandes ruines de calcaire qui sont semées ou entassées sur le schiste. On reconnait fort bien ici les ruines d'un monde qui s'est écroulé, et les restes de la montagne qui a été crevée et soulevée comme nous la voyons. L'on voit une *pyramide* dominer cet éboulement à côté du bloc arrondi de *Ghélinkaïa* : plus bas l'on distingue le massif isolé qui porte les ruines pittoresques du château d'Oursouf; plus loin, vers l'Aïoudagh sont de vrais chaos de gros fragments entassés; cà et là, existent des massifs qu'à leur grandeur, à leur hauteur de plusieurs centaines de pieds, à la régularité de leurs couches renversées, l'on prendrait pour la roche sur place, si ces rochers erratiques n'étaient noyés, au milieu d'un chaos, comme au milieu d'un moraine (1). Le plus grand de ces rochers

(1) La roche calcaire, brisée souvent en petits fragments

touche à la source de Sououksou qu'il domine comme une haute muraille. Enfin les débris de ce terrain erratique paraissent remplir aussi une partie de la baie d'Oursouf, comme le prouvent les deux rochers de *Tachelar* (les pierres), qui, dans une mer profonde de 160 pieds environ, sortent leurs cimes de 170 pieds au-dessus de flots, ce qui leur donne une hauteur entière de 330 pieds environ. La mesure de ces fragments donnera une idée de celle des autres.

Tel est le pays que ma route traverse; çà et là quelques fragments de schiste sortent sous le chaos qui se trouve même partagé en deux par un profond ravin de schiste, où l'on peut étudier la superposition du sol.

Au milieu de ces rochers entassés pêle-mêle au hasard, appuyés les uns sur les autres, l'on ne fait pas un pas que l'on ne trouve des traces d'antiques habitations, avec des murs taures, tels que ceux que j'ai signalés plus haut, elles couronnent entre autres deux mamelons arides. De l'autre côté du ravin d'où j'ai dessiné la vue, II[e] série, pl. 64, l'on atteint déjà les marques de la nation tatare, dont les tombes se mêlent à de

angulaires, a été régénérée par un ciment calcaire produit probablement par les eaux qui ont suinté parmi ces déblais erratiques.

plus anciens sépulcres; d'ici l'on peut le mieux juger de la grandeur du massif erratique couronné des ruines des tours du vieux château d'Oursouf. Les établissements les plus considérables sont de l'autre côté, et consistent en fortifications de plusieurs époques. Les tours et murailles qui s'appuient sur les deux rochers et semblent en défendre hermétiquement l'abord de toutes parts, appartiennent sans doute au château bâti par l'empereur Justinien (1). Les murailles sont solidement construites à la chaux et en pierres grossièrement taillées. En avant de ces constructions primitives, s'étend autour d'une terrasse naturelle un second système de défense, composé de deux fortes murailles à la chaux et en pierres brutes, dont l'une fait face à la mer et l'autre à la vallée et au village d'Oursouf. Ceci a l'air génois, car Pallas a encore vu les embrasures pour des canons, dont deux étaient dirigés vers la mer, et cinq vers la vallée. Au-

(1) Procopii, *Cæsarensis de Ædificiis*, lib. 3, cap. 7. Præterea cum Bospori et Chersonesis quæ urbes maritimæ in eo littore transpaludem Mæotidem ultraque Tauros ac Tauroscythas ad Imperii Romani limitem sitæ sunt, cum, inquam, harum urbium muros funditus labescere comperisset, pulcherrimos fecit ac validissimos. Ibidem *Alusti* castellum extruxit et *Gorzubitense*.

jourd'hui, il ne reste plus que quelques pans de ce grand bastion (1).

Pour s'assurer l'usage d'un petit port protégé par un môle et par le rocher du château, l'on avait fait descendre jusqu'à la mer une muraille appuyée d'une tour ronde. Il n'y a de visible que les cases taillées ou creusées dans le rivage escarpé pour y mettre à sec les galères pendant les tempêtes de l'hiver.

Aucune de ces constructions ne ressemble par le style et la nature de la maçonnerie à celles de l'Aïoudagh, du Petit Kastèle et des Demir-Kapou que j'ai attribuées aux Taures.

Celui qui se sentira la force de grimper sur le sommet des rochers, ne regrettera certes pas ses efforts; car il est rare de trouver une vue plus riante, plus vaste et plus variée. Sans doute c'est toujours l'Aïoudagh, la mer, le Nikita-Bouroun, la chaîne Taurique, etc., mais jetez les yeux devant vous; est-il rien de plus curieux que la bourgade tatare que vous voyez à vos pieds?

(1) Comparez la vignette B. 7, t. II, p. 185, de Pallas où les murailles sont presque entières, avec la vue que je donne IIe série, pl. 51. Le dessin d'Oursouf, publié t. III, p. 227 par le marquis de Castelnau, est vrai en général; mais les détails des ruines ne sont rien moins qu'exacts : il a changé la pointe du rocher la plus rapprochée de la mer en une tour qui n'a jamais existé, comme je m'en suis convaincu. La batterie génoise est beaucoup trop élevée.

de grands noyers, des figuiers, des peupliers, forment des labyrinthes de verdure au milieu des huttes que séparent encore d'énormes ruines de roches calcaires stériles. Aux mois d'août et de septembre, cet ensemble est vraiment bizarre, car on voit tous les toits plats en terre, bariolés de rouge, de bleu, de jaune; ce sont des prunes, des pommes, des cormes, que la timide Tatare sèche soigneusement, les remuant de temps en temps avec la main : son œil défiant guette la venue des indiscrets, et au moindre bruit on la voit s'enfuir, à moins que ce ne soit une vieille sans dents, aux cheveux teints en rouge avec la racine grisonnante. Celle-là reste.

En dehors du village, Madame Kaznatchéïeff, la femme du gouverneur, a placé ses économies sur l'acquisition d'une jolie propriété située au bord de la mer ; ayant eu l'occasion d'ajouter à *cette première* portion une propriété dont la route publique la séparait, M. le gouverneur n'a rien trouvé de plus simple et de plus court que de transporter la route plus loin et de lui faire faire le tour de son domaine, allongeant passablement ainsi l'ancien chemin. Il n'est rien de triste comme l'abus du pouvoir dont tout un public pâtit.

Au-delà de cette campagne que l'on a baptisée du nom sonore de *Minga*, la route suit le

bord de la mer, dont les ondes toujours agitées refoulent sans cesse la plage sablonneuse; le voyageur distrait par les longs roulements des vagues, et marchant à l'ombre des peupliers et d'une haie d'*agnus castus*, découvre tout d'un coup l'approche d'une nouvelle campagne, masquée par de beaux arbres et des plantations de toutes espèces, vignes, jardins, parc et vergers. A sa question, le guide lui répond par le nom révéré de Richelieu, et je ne crois pas que personne contemple sans émotion l'asile que ce grand homme voulait se créer au milieu des populations tatares de la côte sauvage, sans chemin, sans ressources quelconques; cette maison est le premier essai de colonisation russe sur la côte de Crimée. Le duc de Richelieu avait acheté en 1817 cette campagne, qui lui donnait des droits sur Oursouf, pour 3,000 francs. En 1825, avec Koutchouk-Lambat et Nikita, c'était encore la seule colonie qu'on rencontrât sur la côte; les temps ont bien changé. La maison que fit construire le duc était un vrai palais aérien, car tout y était escalier ou galerie, à l'exception de deux ou trois petites pièces réservées au centre de l'édifice; on voit que le propriétaire ne voulait que de l'air et de la vue : il n'en a jamais joui. Il légua ce domaine au colonel Stempkovsky, gouverneur de Kertche, qui l'a vendu au comte Vorontsof : malgré

les changements et les agrandissements qu'il y a faits, le comte n'a jamais aimé Oursouf; il a toujours préféré le pierreux, l'étroit, le rapide Aloupka à la vallée fraîche et grandiose d'Oursouf et au superbe promontoire du Front du Bélier, terre classique où les mythes et l'histoire se donnent la main. Il a revendu Oursouf à un seigneur russe, se réservant cependant 100 dessétines de terrain, si l'envie lui prenait d'y refaire un établissement.

Kisiltache. — Ghélinkaïa. — La pyramide.

Mon lecteur qui m'a suivi jusqu'au-delà d'Oursouf, ne s'étonnera pas si je le ramène encore un instant en arrière jusque sur le col de l'Aïoudagh, et si je lui propose de m'accompagner par une autre route. Au lieu de suivre les rives de la mer, je me dirige à travers un sol ondulé et légèrement boisé à mi-côte vers le village de *Kisiltache*. Là, sur la limite du schiste et d'un grès rouge qui recouvre le schiste de ces collines, plusieurs ravins qui se creusent de plus en plus en approchant de la mer, coupent légèrement le sol peu incliné; c'est sur cette terrasse naturelle que s'étend Kisiltache, l'un des beaux villages de la côte, caché dans les noyers et les hauts peupliers. Quelques fragments de rochers semés çà et là sont des trai-

nards des chaos d'Oursouf; j'y ai trouvé des térébratules jurassiques, l'*ornithocephala* entre autres, qui appartient au *Coral-rag supérieur* en Allemagne. Ces débris reposent indifféremment sur le schiste et sur le grès rouge, et l'on s'étonnerait de les voir en si petit nombre quoique plus rapproché de la muraille jurassique, si en perçant le rideau épais des noyers qui masquent la vue, l'on ne retrouvait à quelques cents pas au-dessus du village, de nouveaux échantillons erratiques qui ne laissent rien à désirer. L'un est le rocher isolé de *Ghélinkaïa*, autrement appelé *Kisiltache* (la pierre rouge). Il est posé sur le grès rouge à peu près comme un des énormes blocs de granite des Alpes sur les flancs du Jura. Sa hauteur est de 80 pieds environ, sa longueur de 2 à 300 pieds : ce bloc est séparé en trois fragments, et les couches redressées, arrondies à leur sommet se trouvent dans un sens opposé à la disposition générale de la chaîne. Trois faces du rocher sont à pic; la quatrième qui regarde la chaîne taurique a arrêté des déblais qui ont fait une espèce de pont naturel contre le rocher. Le côté étant facile à aborder, il a fallu le défendre contre les attaques, et l'on a construit à chaux un mur d'un précipice à l'autre, avec une tour carrée qui défendait la porte. Je n'ai vu que cela : la plateforme même du rocher, quoique assez vaste, ne

renferme pas d'autres traces d'édifice. Je n'ai pas besoin de dire que l'on a d'ici une vue magnifique, et M. de Koeppen suppose qu'un pareil observatoire a dû servir à entretenir des signaux avec le château d'Oursouf et avec la cime de l'Aïoudagh, ce qui aurait été fort superflu cependant, si l'une des principales routes de la côte, de Parthénith et d'Oursouf surtout, n'avait passé tout près de là pour traverser la chaîne taurique par le *Gourbeté-Déré* : elle tendait à Katchi-Kalène et dans la vallée de la Katche par Kououche.

Kisiltache a aussi ses légendes. Les Tatares de Kisiltache racontent qu'une jeune fille poursuivie par un ravisseur, se sauva sur ce rocher; voyant qu'elle ne pouvait échapper, elle se jeta du rocher en bas. Sa chute fut si heureuse qu'elle arriva au pied du rocher sans se faire aucun mal. Les Grecs ou les habitants d'alors du village, reconnaissants envers la divinité, consacrèrent cette place à Dieu et y construisirent un monastère. Ils ajoutent que le nom de *Kisiltache* (pierre rouge), doit se prononcer *Koésiltache* (la pierre de la Vierge), quoiqu'il soit manifeste que le premier nom est le vrai, à voir le rocher qui est effectivement teint de rouge sur ses faces, comme les rochers de Kisilkoba.

Quel rapport cette antique légende que les Tatares ont recueillie des Grecs peut-elle avoir

avec la divinité vierge des Taures, avec Iphigénie, avec les victimes qu'on précipitait du haut d'un rocher. Ne serait-ce point une allusion à l'histoire d'Iphigénie, qui expliquerait comment cette étrangère fut sauvée et consacrée au service de la divinité? Quant au monastère que mentionne la légende, il paraît que ce n'est qu'une invention des Tatares, car il n'y a pas trace d'église ni de chapelle sur ce rocher. Mais certes, pour une cérémonie comme celle des Taures, pour un sacrifice comme ceux qu'ils faisaient, il n'y avait pas d'endroit plus commode, pas d'autel plus beau et mieux exposé à la vue d'une immense foule de spectateurs. Alors on pourrait interpréter le nom de *Ghélinkaïa* (la pierre du rire) (1), et lui supposer la même origine qu'au rire sardonique des enfants sardes qui, en riant, tuaient leurs pères âgés de 70 ans, à coups de bâton, et les précipitaient du haut d'un rocher (2).

D'autres faiseurs de légendes changent quelque chose à celle que je viens de raconter : il s'agit toujours d'une vierge; mais elle ne fuit pas, elle ne se précipite pas : au contraire, comme celle du Mont d'Or, près de Kertche,

(1) γελαω, je ris, je me moque.

(2) *Natalis comitis mythologia*, p. 65, *Coloniæ Allob.* 1612.

elle réside sur le sommet du rocher, et la veille de chaque St-Jean elle apparaît aux passants, leur sert à boire, attendant avec impatience l'élu, l'amant qui lui aidera à partager les trésors qu'elle garde.

Je le répète, c'est quelque chose d'extraordinaire de retrouver la même légende d'une *divinité vierge*, perchée sur un rocher ou sur un tertre élevé, gardant des trésors pour son amant, et apparaissant la veille de chaque St-Jean, répétée à de si grandes distances, depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'à l'île de Rughen (1). Cette vierge ne peut être que la déesse *Ligho* ou *Lido* des Lithuaniens et des Lettoniens, leur Vénus, leur déesse de l'*Amour* et de l'*Amitié*, révérée encore aujourd'hui dans leurs chants, et dont la fête se célèbre chaque année, la veille de la St-Jean. Les femmes en chantant courent dans les bois et au bord des ruisseaux chercher des fleurs auxquelles elles attribuent de grandes vertus. Les hommes allument de grands feux dans les bois ou au milieu des

(1) La Vierge près de *Kertche*, apparaît au sommet du fameux tumulus du Mont-d'Or ; à *Kisiltache*, c'est sur la cime du *Ghélinkaïa;* à *Pokroi*, en Lithuanie, elle se poste sur un petit tertre, au milieu d'une prairie baignée par la Kroi ; à *Rughen*, elle s'est réfugiée sur le Waschstein de Stubbenkammer, gros bloc erratique de granite, qui s'élève au-dessus des flots du rivage.

champs, ou mettent le feu à une tonne de goudron suspendue à une haute perche, et dansent autour avec des flambeaux : puis ils font des processions autour de leurs maisons et de leurs propriétés. Maintenant après ce que j'ai dit de la divinité vierge des Taures, que chacun fasse son hypothèse comme il le jugera convenable.

Le bloc erratique de Ghélinkaïa n'est pas le seul qui mérite d'être visité. Plus à l'ouest, et dans une position plus élevée, on en voit un second qui s'est arrêté au bord d'un talus, sur le grès rouge et sur le schiste : sa forme est pyramidale. Il a près de 200 pieds d'élévation ; il est fendu du haut en bas : la moitié la plus avancée sur le bord du talus, s'est détachée entièrement de l'autre moitié et a glissé plus bas, sans doute parce que le sol a cédé, en sorte qu'elle présente une fente de 6 à 7 pieds de large. Les faces de la pyramide qui n'offre presque pas de traces d'une structure stratifiée, sont marquées de tous côtés de fentes et de fissures dirigées en tous sens, dans lesquelles quelques cormiers et d'autres arbustes ont pris chétivement racine. La base du rocher est libre et n'est encombrée que de peu de débris calcaires.

En montant derrière ces rochers erratiques sur les couches de grès rouge, l'on trouve bientôt les couches en place de la roche jurassique qui fait mur pour couronner cet amphithéâtre.

La nature fournit heureusement ici un moyen curieux de reconnaître de loin ces couches successives et leur direction. Le pin taurique qui s'élève jusqu'à la tête de la Yaïla, ne pouvant tapisser des pentes à pic de 1000 pieds d'élévation et plus, a su pourtant prendre racine dans les interstices des couches; c'est ainsi qu'il forme des lignes ou allées régulières sur le roc nu, indiquant une allure et une inclinaison telle que l'offre mon dessin.

Une source qui jaillit au pied du rocher de Ghélinkaïa, marquait le 3 septembre 1832 11° de R. Voilà, au milieu de ces chaos calcaires, une troisième source qui indique une température plus élevée que la température moyenne des sources (1).

Aï-Daniel. — Chaïtankaïa.

Je m'arrête quelques instants à *Aï-Daniel*, parce qu'il m'est impossible de passer sur ces promontoires qui ferment à l'ouest la baie

(1) M. de Koeppen, *Ueber* 130 *Quellen Tauriens*, p. 29, cite, sur une source de *Kisiltache*, des observations faites les 22 et 23 juin 1837 à différentes heures, qui lui donnent de 10°,3 à 10°,8. Page 30, il en cite d'autres sur *Sououk-sou* qui vont de 9° et 9°,8 en janvier 1834, à 11° en septembre 1833. Les fontaines d'*Oursouf* vont de 10° à 11°, (p. 30). Je trouvai le 5 septembre 1832 la température de la principale de 10°,8 de R.

d'Oursouf, et qui en apparence n'offrent rien de remarquable, ni ruines, ni monuments, sans saluer des amis, et sans séjourner même quelques jours chez eux, tant ils me font bon accueil. Heureusement pour moi, car ce peu de jours que je mets à profit pour des excursions, me prouvent que c'est ici que l'on peut le mieux arriver à une conclusion sur la distribution et sur la nature des formations de la côte de Crimée. D'ailleurs, n'est-il pas fort agréable de s'asseoir sur le gazon, sous un des beaux sorbiers du jardin Jackson, pour y revoir sans se lasser l'admirable panorama de la vallée d'Oursouf et du Front du Bélier, dont j'ai donné le dessin (1). J'y suis ma route et le fil de toutes mes excursions comme sur une carte de géographie. Je vais les résumer, et sans revenir sur Kisiltache que j'ai déjà décrit, je terminerai ainsi la description du beau cratère de soulèvement d'Oursouf qui se termine au cap Nikita.

En quittant le rivage de la mer et les schistes du fond de la vallée d'Oursouf, où fleurit le câprier, l'ancienne route qui se dirige sur le col élevé du Nikita-Bouroun, monte en serpentant jusqu'à l'Aï-Daniel-Jackson, sur un grès intéressant à étudier. Il est d'un gris verdâtre, le plus souvent d'un grain très-fin, siliceux; il est teint

(1) Atlas, IIe série, pl. 51, et Ve série, pl. 22.

et cimenté par une masse serpentineuse qui devient argileuse. Il renferme des lits d'un poudingue composé pour ainsi dire de gros gravier, principalement de quarz blanc, rose, brun, de talc, de serpentine et de fragments d'un grès plus ancien. Il s'y trouve même des cailloux roulés de la grosseur du poing, des noyaux de fer.

En fait de fossiles, je n'y ai trouvé que la *Monotys decussata* Munster (Avicula monotys), caractéristique pour le lias, un petit peigne, une térébratule, une petite huître et des débris de bois carbonisés à l'extérieur et le plus souvent silicifiés à l'intérieur. Outre ces lignites, on y voit des traces nombreuses de plantes à feuilles de bambous ou de roseaux (1) : elles sont couchées dans tous les sens sur les joints des couches minces qui n'en présentent pas d'autres traces dans leur épaisseur : on dirait donc que *ce n'est qu'entre les joints* que les roseaux se sont déposés. Il y en a de toutes les grandeurs

(1) Les échantillons de ces plantes, que j'ai rapportés, ont été confiés à M. le professeur Gœppert de Breslau pour la publication de sa Flore fossile : j'y avais joint d'autres morceaux de plantes fossiles de mes voyages, entre autres deux cônes de conifères trouvés dans le grès vert de Kislavodsk. M. Gœppert n'a eu l'attention ni de me renvoyer mes échantillons ni de me communiquer au moins quelques notes à ce sujet depuis sept ans qu'il les a.

depuis plusieurs lignes de large jusqu'à plusieurs pouces; leur surface paraît quelquefois comme chargée d'oxide de fer; d'autres fois ils sont simplement carbonisés, ou ils se sont convertis en anthracite.

Ce grès verdâtre ou gris, monte avec le schiste depuis le bord de la mer, se cintre tout autour de la vallée d'Oursouf où ses dénudations présentent une large bande de gros blocs de grès sur place (1); puis il s'élève jusque sous le rocher erratique de la pyramide, où il devient gris-rouge en changeant de couleur (2).

En suivant le rivage de la mer au-delà de Grand Aï-Daniel qui appartient au comte Vorontsof, j'ai trouvé que le grès que je viens de décrire était recouvert de schiste noir, puis de calcaire fracturé, après quoi revenait le grès avec une puissante formation de calcaire jurassique, formant le promontoire de Nikita. Ce promontoire, limite extrême des baies d'Oursouf et de Yalta,

(1) Ces brisures datent du soulèvement de la vallée; ce grès est une excellente pierre de taille, d'une exploitation facile.

(2) En classant ces grès à *lignites* et à *anthracites* parmi les roches liasiques, ainsi que l'a fait aussi M. de Verneuil, je ne prétends point en inférer que les *anthracites* des Alpes soient décidément de la même formation. Je laisse au Mémoire de M. Alphonse Favre sur les anthracites des Alpes toute sa portée.

est un grand contrefort qui se détache de la chaîne principale, et qui envoie les assises jurassiques plonger dans la mer.

Il m'importait de remonter jusqu'au point d'attache de ce grand massif. C'est pourquoi, le longeant jusqu'à la hauteur où passe la nouvelle route, j'arrivai à une première paroi où je trouvai une tranche complète des diverses formations de ce massif; j'en ai donné le dessin V^e série, pl. 12, f. 1. Tous les terrains que je viens d'explorer successivement y sont résumés.

Le grès par couches assez régulières, prenant en grand l'inclinaison et la courbure du dos du promontoire, s'élève à 40 ou 50 pieds de haut, il est caractérisé par les débris de roseaux et de bambous : ses couches sont brisées par blocs angulaires. A son toit commence une couche de quelques pieds de schiste, alternant une dizaine de fois avec un calcaire noir, qui prend le dessus et termine cette succession. Ce dernier est fissuré de toutes manières et paraît avoir subi deux altérations principales. Par la première, la texture de la roche s'est remplie de filons de spath calcaire, et les pétrifications ont disparu. Par la seconde, les couches fissurées se sont remplies d'une argile rouge qui a rongé les joints du calcaire et lui a donné une teinte rougeâtre comme au rocher de Kisiltache.

Je fus arrêté ici, et pour arriver à la tête du

contrefort, je fus obligé de prendre une autre route (1). C'est une des jolies promenades que j'ai faites en Crimée ; je l'ai renouvelée plusieurs fois, et je la conseille, à ceux qui ont de bonnes jambes s'entend, et qui veulent connaître la côte de Crimée sous un jour tout nouveau. Le but de cette excursion est le *Chaïtankaïa* (la Roche du Diable).

En prenant le Petit Aï-Daniel-Jackson pour point de départ, je profitai de l'ombrage des frênes et des charmes chargés de vigne sauvage, dont les branches pendantes semblent la chevelure verte et échevelée d'une naïade ou d'une nymphe qui se repose près des grands noyers qu'arrosent plusieurs filets d'un ruisseau caché dans la verdure. Les azeroliers et les cormiers aux fruits oranges et rouges, le sorbier domestique élégamment découpé, aux grosses grappes de fruits vermeils, le pommier montrant autant

(1) Entre le *Grand Aï-Daniel* et le *Petit Ai-Daniel Jackson* se trouve l'*Aï-Daniel Berckheim*, l'un des meilleurs vignobles de la côte : il contient 60 mille ceps, Pineaufleuri, Bourgogne et Rissling. Le Grand Aï-Daniel du comte Vorontsof renferme 72 mille ceps. Les meilleures espèces de vins qu'il produise sont le Bourgogne, le Bordeaux, qui approche assez de l'original, l'Aleatico, etc. Mais tous les vins d'Aï-Daniel, même ceux du baron Berckheim, prennent un goût de vin d'Espagne qui deviendra toujours plus fort.

de pommes que de feuilles, le fusain, le sumac, l'épine-vinette, le lierre se mêlent à la végétation des hauts arbres.

La pente d'abord douce devient de plus en plus rapide, et où le grès remplace la formation inférieure du schiste, elle est très-pénible. Jusque-là le charme mêlé au poirier torminal forme un bois touffu coupé de plantations de tabac; ici, à la limite du grès, s'échappe sur le schiste une belle source que j'ai observée le 7 septembre 1832. Elle marquait 9° à 11 heures du matin : le 10 août 1834, à la même heure, elle ne marquait que 8°.

Avec les dernières couches de schiste et de grès, le charme disparaît tout à coup, et il est remplacé par le pin maritime (1), dont les larges abattis dégagent le paysage le plus sauvage. A

(1) Pallas donne ce nom au pin à *tête élargie* de la côte de Crimée; mais M. de Stéven le regarde comme constituant une espèce particulière sous le nom de *pin taurique*, le même, vraisemblablement, que j'ai vu à Ghélindjik et à Pitsounda : la petite différence que l'on pourrait remarquer dans les écailles acuminées des cônes des exemplaires venant de ces dernières localités n'est pas constante dans tous les échantillons. Le pin taurique est particulier à la côte de Crimée; il la borde sur plusieurs points, tandis que le *pin sylvestre*, qui se trouve sur le revers septentrional de la chaîne et qui s'avance sur les yaïla, ne paraît sur le versant méridional qu'au-dessus de Nikita et d'Oursouf.

peine se croit-on en Crimée en face de cette muraille de rocher de 50 à 100 pieds de hauteur, qu'on appelle le *Chaïtan-kaïa* et qui barre le passage. Le pied de la roche est masqué à une grande profondeur par des débris de la montagne, qui se sont entassés sur les grès. Ces blocs à angles aigus, de 10 à 20 pieds d'épaisseur, forment un chaos inabordable, à travers lequel il n'y a que des chamois qui puissent se hasarder. Le pin dont la tête est souvent élargie, quand elle n'est pas brisée, s'est implanté sur les blocs ou est allé chercher sa nourriture dans la profondeur des intervalles. Il s'applique aussi sur la surface à pic du grand rocher, faisant pousser ses racines dans les joints des couches, et c'est par cette échelle naturelle que l'on peut juger de la puissance des assises du calcaire, puisqu'un pin ne faisait que le quart de leur hauteur. Cette témérité de végétation est d'un charmant effet.

La plupart des blocs détachés se sont accumulés dans une espèce de gorge ou de ravin qui a mis à nu la base du rocher à une plus grande profondeur. Par ce couloir ils ont roulé plus bas, jusque sur le schiste inférieur qu'ils recouvrent à ne plus le reconnaître.

De la lisière du chaos s'échappe avec grande abondance parmi les schistes supérieurs au grès, une source de 5°,5 de R., température très-

basse que je n'ai remarquée à aucune source en Crimée. Je ne puis me l'expliquer qu'en supposant qu'il existe, dans les profondeurs de ce chaos, des amas de neige et de glace que la température extérieure ne peut atteindre et ne peut fondre qu'avec peine dans le courant d'un long été; car j'observais la source le $\frac{7}{19}$ septembre 1832.

Le Chaïtan-kaïa n'est qu'un premier escarpement des assises jurassiques; il s'en présente encore plusieurs jusqu'au faîte du crêt géologique : là, des archéologues mieux instruits que je ne l'ai été, iront voir au rocher de *Gramata*, une inscription écrite en lettres peintes en rouge, étrangères à la langue tatare (1). Près de là, selon le dire des habitants de Nikita et d'Oursouf, il existe une fortification à laquelle ils donnent le nom de *Kalé;* elle est en terre et non en pierres (2).

A la hauteur du Chaïtan-kaïa, au-devant du chaos, je trouvai le chemin qui, de Nikita, mène directement à *Gramata* et aux autres cols de la Yaïla. Je redescendis par ce chemin, jouissant de là haut d'une des plus jolies vues de la côte. Le chemin me mena le long du bord d'un précipice où je ne vis que du grès entassé, celui qui

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 174.
(2) Id. p. 175.

paraît sous le Chaïtan-kaïa. De là, plongeant sur le Nikita-Bouroun (promontoire de Nikita), je ne pus plus en douter; le massif entier n'était qu'un morceau détaché, séparé par une faille de la montagne principale, et enfoncé dans la mer; ceci explique la peine que l'on a à suivre les horizons des formations entre Oursouf et le promontoire de Nikita : la confusion vient de cette grande faille, et de la hauteur relative des assises au massif principal et au massif détaché.

Les fossiles que l'on retrouve dans le calcaire noir jurassique d'Aï-Daniel, tant sur place que dans les blocs erratiques semés sur le schiste et sur le grès, sont les suivants : *Manon. Scyphia Nesii* Goldf. *Scyphia reticulata* Goldf., caractéristique pour le Jura sup. du Rander. *Scyphia parallela* Goldf. Jura sup. *Ceriopora Anthophyllum decipiens* Goldf. très-semblable. *Hemicidaris undulata* Agass. Echinodermes fossiles de la Suisse. Tab. 18, f. 25 et 26. *Cidaris maximus* Goldf. *Cid. nobilis* Münster. *Cid. Blumenbachii* Münster. *Cid. filograna* Agass. l. c. Tab. XXI a, f. 11. *Cid. marginata* Goldf. *Cid. spatula* Agass. l. c. Tab. XXI a, f. 24. *Cid. nov. spec. Arbacia, nov. spec. Diadema. Pentacrinus scalaris*, *Pent. lævis. Apiocrinus rosaceus* Mill. Jura de Amberg. *Apioc. mespiliformis ?* Jura sup. *Rodocrinus echinatus. Encrinus*, 2 esp. nouv. *Terebratula flabellula* Sow. *Ter.*

ornithocephala Sow. *Ter. semiglobosa* Sow. *Ter. curvata* Schlotth. *Ostrea rugosa* Münster. *Mytilus* voisin du *Pectinatus*. *Lima*. *Pteroceras*. *Ammonites plicatilis* Sow. couches du Jura supérieur du Rander (1).

Avant de passer la limite de la vallée d'Oursouf, que j'exprime encore quelques dernières considérations géologiques sur l'ensemble des phénomènes que je viens d'observer. Les deux dômes du Kastèle et de l'Aïoudagh ont commencé par être une masse liquéfiée. Ils se trouvent maintenant sous une forme compacte : ils est clair que leur refroidissement s'est opéré dans des moules qui les emboîtaient. Cela admis, où sont ces moules? De deux suppositions l'une : ou les dômes se trouvent dans leur position normale, et les moules ont été détruits; ou les dômes s'étant réfroidis et consolidés dans le sein de la terre, ont été soulevés ensuite, et ils sont montés tout d'une pièce, s'échappant de leur moule.

La première supposition admettrait le système complet de la chaîne Taurique; c'est-à-dire qu'ayant ses deux *crêts* comme le Caucase, sa *combe* schisteuse élevée plus haut que la cime

(1) Les *polypiers* ont été déterminés par M. le professeur Quenstedt, les *radiés* par M. le professeur Agassiz, les *térébratules* et *ammonites* par M. Léopold de Buch.

de l'Aïoudagh aurait servi de moule, de forme : puis, par une catastrophe inconnue, le *crêt* méridional ayant été précipité au fond des abîmes de la Mer Noire, la dénudation du schiste s'est faite comme on la voit aujourd'hui, et la partie supérieure de deux dômes s'est trouvée à nu. Si la seconde supposition paraît plus fondée, nous n'avons plus besoin de *crêt méridional*, et nous pouvons admettre que la chaîne Taurique a été soulevée toute d'un jet comme nous la connaissons aujourd'hui.

Mon sentier me mena aux grandes et belles carrières de grès que l'on exploite au-dessus de Nikita ; le comte Vorontsof s'en est servi pour ses constructions d'Aloupka. Plus bas, je rejoignis la grande route au village de Nikita, où la plus belle source et les plus beaux noyers de la côte invitent tout voyageur à se reposer. Cette source qui est comme celle du Chaïtan-kaïa, à la limite du calcaire et du grès, marquait le 15 septembre 1832, 8°,5 de R.

Nikita. — Palikastre. — Marsanda.

Le village de *Nikita* est passablement élevé sur la côte ; il est à 3 verst du Grand Aï-Daniel. Continuant ma route par l'ancien chemin que l'on a jugé nécessaire de convertir en chaussée, et qui

s'élève à la hauteur du village, dominant ainsi presque tous les terrains cultivables de la côte, je me dirigeai vers Yalta. En adoptant ce système de communication qui a transporté la chaussée sur les hauteurs, au lieu de la tenir au bord de la mer, on a voulu donner ainsi des débouchés à une plus grande largeur de terrain, et encourager les nouveaux colons à s'établir autre part que sur le bord même de la mer, ce qui aurait eu lieu si la chaussée n'avait passé que par-là.

Cette chaussée, au sortir de Nikita, se trouve à la limite des schistes dont l'épaisseur paraît du bord de la mer au chemin : au-dessus de la route s'élève le grès que j'ai signalé, avec toutes les assises du calcaire jurassique par-dessus. Le grès prend la forme d'aiguilles comme au-dessus de Dimirdji. Nous avons ici la composition pure de la chaîne taurique avec ses trois étages marqués, sans accessoires. Mais à peine a-t-on fait une verst ou deux, que déjà les précédents accidents géologiques reparaissent, et un promontoire semblable à celui de Nikita-Bouroun se détache de la tranche principale pour s'enfoncer jusqu'à la mer. Plus brisé que le premier, il offre une masse moins continue ; ses fragments forment de grands massifs isolés, unis par des chaos. La route passe par le col qui le sépare de la roche-mère ; elle est très-pittoresque ici. On

voit dans cette large faille une marre d'eau, et, dans le voisinage, un rocher avec une grotte curieuse.

Ce promontoire calcaire sépare Nikita de Magaratche. A 4 verst du premier village, j'arrivai à l'église de Marsanda, que le comte Vorontsof à fait reconstruire en style dorique sur les ruines d'une ancienne chapelle célèbre par sa belle source d'eau vive appelée Aïan (1), qui jaillissait sous l'autel; on n'a rien changé à cette primitive disposition, et l'eau s'échappe des parois du temple par une voûte où tout voyageur va se rafraîchir, en se reposant à l'ombre des noyers qui entourent l'église; le chêne qui mêle son feuillage au leur, passe pour être l'un des plus grands de la côte. Les rochers qui surplombent la route, présentent les formes les plus bizarres; ils forment des saillies couronnées de pins tauriques : l'un d'entre eux, le plus rapproché de l'église, fait une avance comme une plate-forme isolée; c'est là que l'on peut visiter les restes du château de Palikastre (2) bâti sur

(1) 20 août 1832, à midi, 8°,5 de R. 15 septembre 1832, aussi à midi, après 15 jours de pluie, même température. Toutes les observations de M. de Koeppen donnent 8° de R. *Ueber* 130 *Quellen Tauriens*, p. 31.

(2) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 179, où il donne un plan du château. Παλαιὸς, ancien, vieux, κάστρον, château.

un plan rhomboïdal au milieu des ruines calcaires : ses murs en majeure partie sont construits avec du mortier. La vue commande principalement la vallée de Yalta.

L'on appelle la source et l'église du nom de *Marsanda ;* mais la tradition et le témoignage des Tatares sont là pour prouver qu'elles appartiennent encore toutes deux au village grec de *Magaratche*, longtemps abandonné. Les nouveaux colons ont réclamé une part à l'eau qui leur appartenait de droit : le comte Vorontsof croyait avoir droit à la garder toute pour lui et à la faire passer en entier sur son domaine de Marsanda (1) ; cependant j'espère qu'il aura eu égard aux réclamations unanimes des colons, et qu'il aura fait un généreux partage.

De l'église, la route va en descendant jusqu'à Yalta, et je puis dire qu'il n'y a rien en Crimée qui approche de l'effet majestueux que produit la double vallée qui s'ouvre dans les flancs de la muraille taurique. Huit fois je suis venu visiter ce superbe amphithéâtre, et la huitième fois m'étonne encore plus que la première. J'ai observé la vallée de Yalta de toutes les positions, et de partout, elle est belle et grandiose.

En descendant de l'église de Yalta, je vis des

(1) Marsanda a un vignoble de 50 mille ceps.

ouvriers occupés à charger de grandes pierres pour la jetée de Yalta; ma curiosité excitée, j'examinai, entre le chemin et la mer, plusieurs débris de collines, composés de calcaire fragmenté qui présentait le fond d'une chaudière ouverte du côté de la mer. Alors je m'aperçus qu'on exploitait ainsi les restes d'une forte muraille cyclopéenne qui bordait la colline le long du chemin. Le point le plus élevé était occupé par un édifice carré, de même style. Je ne sais quel usage assigner à ces constructions; M. de Koeppen dit que les Tatares les connaissent sous le nom de *Palékoure* (1), supposant que c'était jadis un monastère. Quoi qu'il en soit, je trouvai la position si admirable, que j'ai aussitôt saisi mon crayon et mon papier, et il en est résulté le dessin que j'ai publié II[e] série, planche 52. L'on ne voit, il est vrai, que quelques toits de Yalta et la courbure de la rade; mais de nulle part l'on ne distingue mieux le partage des deux grandes vallées qui viennent s'ouvrir sur le rivage bordé de belles plantations de lin. Un grand promontoire qui part de la pointe de *Yaprakhl* sert de mitoyen, et son pied nu vient mourir au village de *Dérékoi* caché par les arbres. Les grandes assises du calcaire se dessinent parfaite-

(1) Παλαιὸς, ά, vieux, ancien. Κούρη pour κορη, vierge, fille.

ment sur ses pentes, malgré la végétation des charmes, des hêtres et des pins tauriques qui montent le plus. Cette sommité ne dépasse guère 4 000 pieds

L'embranchement le plus éloigné est celui qui renferme le village et les vergers d'*Aoutka*, dont il prend le nom. Le mont *Mégabi* dont je parlerai bientôt, le domine, à l'ouest, de sa cime conique, et sur la côte qui borde le rivage, l'on voit serpenter la nouvelle chaussée que bordent d'abord les vignobles de *Livadia*, puis, plus loin paraissent les jardins d'*Orianda*, et dans le lointain le cap *Aïthodor*. Il est bon de regarder sa carte avant de continuer son voyage.

L'embranchement de droite, celui sur lequel plane la vue, est celui d'*Aïvassile*, dont on voit le village adossé au pied de la montagne de *Lapata*. A juger d'après ces pentes si sauvages et si escarpées, l'on ne dirait pas que par-là s'élève une des principales routes de communication de la côte avec Baktchisaraï. J'ai voulu faire cette excursion pénible, et je ne m'en suis point repenti : la traversée est de 15 verst d'Aïvassile au Grand-Ouzenbache. D'abord, avant d'arriver au village d'Aïvassile, je remontai la vallée le long du ruisseau; il n'y a pas de parc anglais qui puisse offrir autant d'effets naturels, de chutes d'eau et de plus beaux ombrages. A Aïvassile, les jardins sont mêlés de plaqueminiers,

de figuiers, de noyers, de frênes, de térébinthes. Autour du village et au-dessus paraissent encore le schiste et le grès; le chêne rabougri et le charme recouvrent ce sol; mais dès qu'on arrive dans la région du calcaire, dont la limite est à 1000 pieds de hauteur environ, paraît tout à coup le pin taurique, qui devient ici très-grand; il est d'une belle venue. Il recouvre toute la première assise, jusqu'à ce qu'on parvienne par un sentier en zig-zag de 700 pieds de haut, à une seconde assise, où le hêtre et le charme prennent presqu'entièrement le dessus. La troisième assise qui forme le *crêt* de la montagne, présente un roc nu que l'on franchit en biaisant, pour atteindre les gazons de la Yaïla.

Jusqu'à la corniche, rien n'avait masqué le paysage, et ma vue se promenait sur la vallée de Yalta avec un plaisir mêlé de respect, en contemplant à vüe d'aigle ce grand tableau et la mer qui grandissait majestueusement à mesure que je m'élevais. Des ruisseaux tombant en cascade, et tantôt les hêtres, tantôt les pins, formaient des premiers plans dignes de Claude Lorrain. Une gorge s'ouvre dans cette corniche dont les couches sont peu renversées. Ici tout change; j'entre par cette gorge sur le plateau de la Yaïla, et aux rayons chauds du soleil, succèdent un air froid qui me pénètre, et un brouillard épais et glacial qui m'entoure. Cette transition est habi-

tuelle, et pour ne pas se perdre sur le plateau de la Yaïla, triste et nu, on a élevé de 20 pas en 20 pas des tas de pierres qui marquent le chemin, jusqu'à l'endroit où l'on retrouve les bois sur le versant septentrional. La nuit nous y atteignit et malheur à celui qui fait à ces heures un pareil trajet par le chemin le plus infernal de la Crimée : l'instinct seul de son cheval peut le sauver.

Mais revenons sur la côte et descendons à Yalta. Auparavant, que j'avertisse les visiteurs de ce beau pays, qu'il existe d'Aï-Daniel à Yalta, outre la grand'route que j'ai suivie, une autre route de traverse qui n'est pas moins pittoresque que la première ! En partant du bas des vignobles du comte Vorontsof, l'on s'élève sur l'extrémité du promontoire de Nikita, recouverte de bois parmi lesquels j'ai admiré de superbes genevriers de l'orient. Ici, le botaniste pourra cueillir en quantité du gui (Viscum oxycedri) sur le genevrier cade (Juniperus oxycedrus). Ce bois est rempli de traces d'anciens établissements; on y reconnaît même l'ensemble d'un village. Non loin de là sont les ruines d'une fortification et une grotte : la première, selon M. de Koeppen, s'appelle *Rouskophile-Kalé*; la seconde, *Kalé-Koba* (1).

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 177.

La terre de *Marcian*, qu'on trouve ensuite, appartient au comte Vorontsof, qui y a planté un beau vignoble. Plus loin, le chemin passe au milieu des Celtis, sur les terrains qui font partie du jardin impérial de Nikita, vaste établissement d'essais d'acclimatations et d'études pratiques sur les plantes et arbres qui peuvent fournir à la Crimée une nouvelle branche d'industrie et d'agrément. Le buste de Linnée, érigé sous un temple à colonnes, entouré d'arbousiers, devait consacrer une pensée aussi véritablement patriotique. Lors de mon passage, les bœufs du directeur avaient eu la fantaisie d'aller brouter ces arbousiers, et dans un brusque mouvement ils avaient renversé le père de la botanique et son piédestal, qui gisaient encore par terre. Des exemplaires du *Pinus laryx* et du *P. strobus*, qu'on avait acclimatés; ont été de même brisés et ravagés. Le *Pinus pinia* croît à côté de l'orangerie.

Ce n'est pas loin d'ici qu'on a trouvé une inscription déposée au Musée de Théodosie ; elle se compose de deux lignes où l'on peut lire les mots suivants :

. . . ΚΛΕΟΣ. . . . . . ΟΣΗΡΑΚΛΕΙΤΟΣ
ΡΙΤΟΥ. . . . . ΤΡΙΔΑΤΟΥΗΡΑΚΛΕΙ.

Un autel ou une statue avait été érigé à Hercule : par qui? C'est ce qu'il sera difficile de

deviner d'après l'état incomplet du reste de l'inscription.

Les terrains du Jardin Impérial touchent aux portions de terrain que le gouvernement a cédées gratuitement aux nouveaux colons de Magaratche, et j'ai admiré combien l'industrie avait su créer en si peu de temps (1). Le territoire de l'ancien village de Magaratche, qui ne présentait qu'une surface déserte, couverte de broussailles, est aujourd'hui partagé en 39 vignobles, avec maisons d'habitation, où de riches propriétaires de la Crimée vont passer l'été. Une source amère jaillit dans la possession Levchine, la dernière du côté de Yalta.

Yalta. — Livadia. — Outchansou et Mont Mégabi.

Yalta, lors de ma première excursion, était à peine naissant. Aujourd'hui, c'est une ville; un môle récemment élevé protège son port; elle a une maison de poste, une douane, des magasins, une église, des boutiques, des rues; les maisons de campagne s'élèvent dans le voisinage comme des champignons. Un bateau à vapeur la met en comunication directe avec Odessa. Yalta par sa position a dû être dans tous les siècles un lieu

(1) C. H. Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 141, où se trouve annexé un plan de Magaratche.

remarquable : en effet, elle est nommée par le géographe de Nubie *Galita*. Il ne restait de cette époque ancienne, lors de mon séjour, que les ruines informes de l'église et du monastère de Saint-Jean, bâti sur une petite éminence au bord de la mer.

En me rendant à *Livadia* (prairie), ancien village grec, propriété de 209 dessétines, que le général Révélioti a vendue au comte Léon Potocki, j'étais attendu par MM. Döring et Marko, qui m'avaient promis de m'accompagner au château d'Outchansou. On a tout créé à Livadia, dont les plantations nouvelles comptaient 22,000 ceps de vigne et 100 oliviers qui avaient résisté, sur 400 qu'on avait plantés. Nous trouvâmes, au-dessus de la nouvelle habitation, les traces de l'ancien village qui s'étendent jusque dans la forêt voisine. Une fort belle source jaillit près des ruines d'une ancienne chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Nous traversâmes les enclos de plusieurs anciens jardins abandonnés où je vis encore un bel exemplaire du sorbier domestique pomifère (Sorbus domestica pomifera) dont les fruits, gros comme des petites pommes, sont deux à deux et non par grappes.

Le sentier s'élevant sur les flancs du mont Mégabi, serpente sur le schiste au milieu d'une forêt de hêtres et de pins tauriques. Ces derniers sont d'une belle dimension ; quelques-uns

sont couverts de lierre jusqu'à leur sommet. Non loin de la cime de la montagne nous trouvâmes un petit étang au milieu des débris du calcaire noir; la cime aussi n'est qu'un amas pareil, ou si l'on veut une roche détruite.

Descendus ensuite dans la vallée, nous ne sortîmes des bois que pour nous trouver en face des deux gros rochers erratiques que j'ai dessinés IIe série, planche 53. Ils se sont détachés tous les deux de la paroi voisine et ont roulé sur le schiste du fond de la vallée où coule le ruisseau *Aoutka* ou *Krémasto-néro*. On a bâti sur l'un un château, l'une des ruines les mieux conservées de la côte; il fermait la vallée étroite d'Aoutka et gardait l'un des chemins qui menait au Grand-Ouzenbache.

Construit en pierres brutes et en chaux, il n'avait pour entrée qu'une longue porte revêtue en tuf. L'intérieur est peu considérable et l'espace qu'il embrasse n'a pas plus de 30 pas de long sur 15 de large. Les Tatares disent que les Turcs en avaient fait une prison d'état; c'était reléguer ses gens au bout du monde; car on ne peut s'imaginer une contrée plus sauvage que celle qui entoure le château.

Une paroi de rochers s'élève à une hauteur considérable; les couches entassées se lisent sur la muraille à pic et présentent de puissantes corniches et d'énormes balcons prêts à s'enfon-

cer dans l'abîme. Les pins forment des allées de verdure sur quelques corniches : le vert tendre du hêtre se mêle à la sombre teinte du conifère. Pour surcroît de pittoresque, un ruisseau tombe en cascade au milieu des rochers; c'est l'Outchansou. Les cormiers et le genevrier oxycèdre ou cade entourent le château. Il fait beau voir cela une fois; mais y être renfermé pour la vie! Le nom de cette prison, suivant M. de Koeppen, est *Yigo-Issar* ou *Outchansou-Issar*.

Orienda Imperial. — Ruine. — Mourgoudou. — Cap Aïthodor et pierres levées. — Gaspra. — Kouréis. — Miskor. — Aloupka.

La grand'route à Livadia est à peu près à la hauteur où elle doit atteindre jusqu'à Aloupka. Elle serpente sans changer considérablement de niveau au milieu des plus belles créations de la Crimée, qui se sont concentrées autour du mont Mégabi, grande montagne de calcaire qui, comme le promontoire de Nikita, s'est détachée du massif principal, et a couvert de ses fragments une portion de 5 verst de large de la côte qui se termine par le cap Aïthodor. Vouloir assigner une espèce de régularité à cet amas serait impossible; on voit encore le grès et le schiste jusqu'au-delà de Khangeli; mais plus loin, jus-

qu'à Aloupka, tout est hasard dans les lois d'un pareil bouleversement. Ici des rochers erratiques grands comme ceux de Kisiltache, là des chaos, plus loin de vraies montagnes erratiques où l'on peut suivre la succession des couches comme dans une formation sur place, des moraines, des champs de pierres, des failles, tout est à étudier.

A une verst et demie de Livadia et à 7 verst de Yalta, se présente, à gauche de la route, le domaine impérial d'Orianda, qui embrasse 95 dessétines de terrain, combes, rochers, terre-pleins, talus inabordables qui s'étendent jusqu'à la mer. L'on ne pouvait guère choisir une position plus pittoresque sur la côte. L'empereur Alexandre désirait s'en faire une retraite. Tout fut créé dans ce but. On y a établi un jardin anglais tracé avec goût au milieu de ce chaos de la nature, et les rochers, la verdure, l'horizon de la mer qui alternent à chaque pas, font passer les promeneurs tour à tour des points de vue les plus sauvages aux plus riants. Le guide qui me menait au milieu d'un vignoble de 4,000 ceps, qui me faisait observer la belle venue d'une plantation d'oliviers, qui m'indiquait les deux immenses figuiers de 70 pieds d'élévation appuyés contre un grand rocher, me faisait en même temps l'itinéraire des promenades de l'empereur Alexandre, me désignait ses places favorites, me

parlait de ses projets d'embellissements. — En 1834, il n'existait pas encore de palais pour la famille impériale : on avait construit sur une superbe terrasse, la maison du directeur du domaine, reconnaissable à sa tour blanche. Il eût été essentiel de ménager le reste de la terrasse, dont la vue résume tout ce qu'il y a de plus pittoresque dans le paysage d'Orianda et des alentours. Le directeur d'alors, qui visait plus à l'utile qu'au beau, l'a sacrifiée pour y creuser et pour y bâtir une cave, dont la voûte est en bois. A ce crime de lèze bon goût, je ne puis m'empêcher de pousser un soupir; et j'espère que son successeur plus avisé, aura rendu la terrasse à sa destination.

Dans ses projets de retraite, l'empereur Alexandre avait songé à réunir ses favoris autour de lui : il avait donné au comte Diébitch une propriété de 47 dessétines de terrain qui joint celle du jardin impérial. La mort de l'empereur retarda bien des projets, et le comte est mort, laissant sa terre inculte à ses héritiers qui ont alors songé à en profiter en y plantant de la vigne et des oliviers.

Sur la limite des deux domaines s'élève, entre la grand'route et la mer, un amas d'énormes blocs de calcaire noir entassés les uns sur les autres, figurant une colline élevée de 150 toises au-dessus de la mer. Elle est escarpée et inabor-

dable de toutes parts et présente l'aspet le plus bizarre. Autour du sommet s'était groupée une population taure; vraisemblablement elle avait établi ses demeures entre les blocs, réservant pour son *acropolis* la partie la plus élevée, qui n'avait d'autre porte qu'une fente de 3 pieds de large entre deux blocs de 15 pieds de haut. Cet espace entier est recouvert de débris de briques et de poterie grossière; les murs étaient en pierres brutes grossièrement entassées sans chaux. Je n'ai pu retrouver les traces d'une chapelle, édifice essentiel dans toutes les constructions grecques en Crimée : d'où je conclus que ces ruines sont antérieures au christianisme.

Le pied du rocher du côté du nord ou de la route actuelle, était défendu par une muraille avancée qui en masquait l'approche. Deux autres murailles encore visibles s'étendaient comme deux bras du pied de cette espèce d'acropolis à la muraille principale du mont Mégabi. L'intervalle embrassé par ces deux murs est rempli de traces d'anciennes habitations (1). Sur le principal emplacement du rocher-acropolis croît un genevrier oriental qui a au moins 300 ans d'antiquité, et qui prouve que cet endroit est abandonné depuis bien des siècles. Pallas cite aussi

(1) On trouvera dans la série géographique un plan d'Orianda, pl. 17.

sur cet emplacement des térébinthes de 7 à 8 pieds de circonférence (1). Près de ces ruines est une source appelée *Vrissi-Tchesmé*.

A peu de distance de ces ruines, un joli sentier que le comte de Vitt, possesseur de Mourgoudou, a fait tracer au milieu des bois et des rochers, au pied de la muraille à pic du mont Mégabi, aboutit à la grand'route; mon compagnon de voyage, M. Marko, eut soin de me faire passer par-là, pour me montrer au pied du rocher d'autres ruines antiques avec une jolie grotte naturelle. Les échappées de vue dont on jouit à travers les arbres sont extraordinaires, portant sans cesse sur la haute paroi à pic du mont Mégabi, tapissée ou plutôt ensanglantée par les rameaux rouges des arbousiers. Une croix dorée désigne sur son sommet l'emplacement d'une ancienne fortification. Le plus bel exemplaire du genevrier cade que j'aie vu, se trouve dans ce parc naturel; ce n'est plus un buisson, mais un arbre de plus de 20 pieds de haut (2).

(1) Pallas, etc. t. II, p. 178. Pierre de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 189.

(2) Quelques semaines avant mon passage, en 1834, le parc et les rochers avaient été illuminés en l'honneur du séjour du duc de Raguse à Mourgoudou : on parlait encore avec admiration de cette fête.

Mourgoudou ou *Orianda de Vitt*, l'une des plus belles créations de la côte, est à l'extrémité du parc, sur une terrasse élevée de 892 pieds au-dessus de la mer, et c'est ici que l'on retrouve pour la première fois au complet l'ensemble fantastique de ces galeries, de ces portiques, de ces toits, de ces fabriques, mélange de style tatare-oriental, de gothique, de grec, approprié à ce nouveau climat, où l'on cherche de l'air et de la vue.

Au-delà du col d'Orianda de Vitt, où quelques couches de grès marquent l'endroit où les massifs de rochers qu'on laisse à gauche se sont détachés du mur principal, la route fait un grand contour et passe en entier sur les flancs calcaires du promontoire Aïthodor. Ici M. Marko me fit suivre un sentier qui devait nous mener au monastère; des rochers affaissés, masqués par les grands genevriers cades et orientaux, et des ruines abandonnées qui se succèdent à chaque pas dans ce labyrinthe sauvage, sont un digne avant-coureur du spectacle que je vais chercher. Après un trajet de 2 verst et demie dans ce désert, nous nous arrêtons tout à coup au pied d'un rocher isolé, passablement escarpé et bordé d'une ceinture de genevriers, et ce n'est que quand nous avons grimpé sur sa plate-forme que je m'aperçois que nous sommes au bord de la mer, et que le rocher sur lequel nous sommes

forme la pointe extrême du cap *Aïthodor*. Là, s'étendent des ruines qui témoignent de meilleurs jours, et s'élèvent les pans d'un ancien monastère : à peine en reconnaît-on le plan exact : cinq colonnes dont trois grandes et deux petites en marbre blanc veiné de bleu, dans le genre de celles de l'Abkhasie et de l'Aïoudagh, gisent çà et là. Quelques-unes ont servi aux bergers pour se dresser un abri. Les petites colonnes ont deux croix sur leurs faces, comme à Kertche et autre part. Elles ont sans doute servi pour l'iconostate; elles mesurent 11 pouces de diamètre et 3 pieds de long. Avec ces colonnes gisait un chapiteau grossièrement piqué avec 4 faces en biseau.

Le rocher isolé de l'église qui fait partie du cap Aïthodor s'appelle *Dakaknari-Toprak* ou *Monastir-Bouroun*. Un second rocher plus bas, voisin de celui-ci, s'élève à l'ouest sous le nom de *Liman-Bouroun* (cap du Port) ou simplement de *Issar* (murailles, ruines). Une muraille dont M. de Koeppen a donné le plan, en embrasse le pourtour, en formant une espèce de forteresse dont la plus grande largeur était de 550 pas (1). Des murs sort un genevrier oriental qui a 13 empans de tour, c'est-à-dire plus de 2 pieds de diamètre. Sur l'un des côtés du

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 192.

rempart, à 200 pas de la mer, se trouvent les restes d'un bàtiment muré mesurant 13 pas de longueur et 7 de large. La vue sur la mer de ces points élevés, surtout du Monastir-Bouroun, est fort belle; on voit une partie de la vallée de Yalta et la ville.

Nous nous en retournâmes par un sentier qui nous rapprochait de Gaspra, et qui serpentant parmi les plus beaux genevriers dont l'oxycèdre ou cade était chargé du gui qui porte son nom, passait dans de grands espaces nettoyés et propres à la culture des champs, parsemés de traces de murailles et d'habitations. Au-dessus de ces ruines, depuis si longtemps oubliées, et comme pour terminer dignement ce cycle d'églises, de forteresses et de demeures des vivants, je découvris sur une colline qui les domine, à peu de distance au-dessous de la route, leurs tombeaux. On se fera une idée de ma surprise en retrouvant ici les *pierres levées* de la Bretagne dans toute leur pureté.

Cinq tombes étaient encore là, dirigées du nord au sud, rangées à côté les unes des autres. J'en ai donné un dessin IV[e] série, pl. 30, fig. 4.

Voici les dimensions de celle qui est au-devant du dessin. Le carré long mesure intérieurement 7 pieds de long et 3 pieds et demi de large: chaque côté est fermé d'une seule plaque de pierre qui a 10 pouces d'épaisseur et 3 pieds et

demi de hauteur. La grande dalle qui forme la couverture de la tombe a 5 pieds et demi de large, 8 pieds de long et 1 pied 2 pouces d'épaisseur, débordant ainsi quelque peu, comme on le remarque souvent dans les pierres levées. Les pierres qui ont été tirées des rochers calcaires voisins, ne sont point taillées. Je renvoie à ce que j'ai dit précédemment sur ce genre de tombes, en parlant de la presqu'île Kimmérienne et de Toklouk; il est curieux de les trouver jusqu'ici, et comme j'envisage Aïthodor et sa contrée comme le siége d'une ancienne commune taure, qui avait son temple et son précipice sur la pointe du Monastir-Bouroun, où la religion chrétienne a consacré plus tard un temple expiatoire, je ne puis attribuer ces tombes qu'aux Taures domptés et civilisés en partie par les Kimmériens.

A peu de distance des tombes, nous entrâmes dans le village de Gaspra, qui avait aussi son fort au-dessus du village. Plusieurs seigneurs russes ont ici de belles campagnes, entre autre le prince Galitzin, ancien ministre du culte, qui s'est fait construire un château gothique avec deux tours crénelées. C'est une vraie surprise qu'une construction de ce genre dans un paysage de la Tauride.

Mais les surprises doivent se succéder rapidement. A peine est-on hors de Gaspra, que

déjà la croix de *Khouréïs* domine le paysage. Le domaine de Khouréïs est l'un des premiers essais de colonisation sur la côte. Madame de Krudener était venue en Crimée continuer sa mission évangélique chez les Tatares. Elle était accompagnée de son gendre, le baron de Berckheim et d'une princesse Galitzin, qui après sa mort ne voulurent pas quitter le sol qui avait vu leur deuil. Le premier mouvement fut celui de se créer une retraite sainte éloignée du monde ; mais la douleur se calma, et la vie physique reprenant le dessus sur la vie religieuse et comtemplative, la princesse et le baron se mirent à planter de la vigne; leurs essais ont été les premiers sur la côte de Crimée. J'ai indiqué, en passant à Aï-Daniel, le vignoble du baron, avec sa jolie maison de maître, un charmant jardin, une belle vue. Le baron Berckheim, estimé, chéri de tous ceux qui le connaissaient, n'avait conservé de ses anciennes relations mystiques qu'une piété vraie, sentie. Du reste, il s'occupait beaucoup de sa propriété qu'il était parvenu à faire produire les meilleurs vins de la Crimée.

A Khouréïs, chez la princesse Galitzin, tout est plus en grand; pour juger de l'ensemble de ce domaine, je prie de jeter les yeux sur la planche 55, II[e] série. Elle est dessinée en avant du jardin de M. Léon Narichekine à *Miskhor*.

Sur le second plan, s'étend le coteau de vigne qu'a planté la princesse ; il contient 50,000 ceps. Au-dessus l'on voit au milieu des jardins l'élégante maison qu'elle s'est bâtie et qu'elle habite été et hiver. L'église la sépare de la grand'route ombragée de vieux noyers qui prospèrent rafraîchis par de belles fontaines. Le rocher auquel la maison est adossée est historique comme épithète. Au-dessous, un château gothique avec deux tours carrées qui flanquent la porte, devrait loger quelque seigneur vassal et ne loge que les tonneaux de la princesse. L'autre château avec ses tours crénelées est celui du prince A. N. Galitzin à Gaspra (1).

Miskhor où me menait M. Marko, est un domaine de 300 dessétines dont il avait la direction. L'établissement est placé à peu de distance du rivage au milieu des parcs et des jardins. Les plantations de Rissling que M. Léon Narichekine à fait faire, donnent un vin d'un goût fin, agréable, sans avoir tout-à-fait le goût des vins du Rhin. Mais, je le répète, il faudra encore bien des années pour que la côte de Crimée produise des vins d'une qualité arrêtée. Le sol du domaine est un schiste mêlé de débris calcaire.

(1) L'arbre couronné de vigne sauvage qui ombrage le premier plan, donnera une idée de la force de la végétation sur la côte de Crimée.

J'avais déjà suivi plusieurs fois la chaussée qui contourne bien haut au-dessus d'Aloupka ; cette fois-ci, M. Marko me mena tout droit à la célèbre habitation du comte Vorontzof, par un sentier qui longe le rivage de la mer en serpentant sur les falaises. Ici le schiste qui a été caché sous le promontoire de l'Aïthodor, renaît et monte insensiblement à plus de 1300 pieds d'élévation, se cintrant pour porter sur sa voûte la haute muraille à pic couronnée des aiguilles de l'Aïpétri ; leur hauteur absolue est de 3,798 pieds de roi (1). Un pareil soulèvement pour celui qui connaît les allures de la chaîne Taurique, annonce le voisinage d'un foyer plutonien, et mes yeux attentifs scrutent le sol que masquent souvent de grands amas de débris calcaires. Avant d'arriver au ravin *Khastava*, M. Marko me montra quelques tombes grecques anciennes ; puis nous traversons une grosse digue de blocs calcaires descendus du rocher Issar : on la prendrait pour une grande moraine.

Au-delà de la digue commencent les blocs erratiques d'ophitone, et leur profusion excite ma surprise ; car ils sont entassés confusément les uns sur les autres, depuis le bord de la

(1) Cette hauteur a été mesurée trigonométriquement par M. de Chatillon.

mer jusqu'à une hauteur de 3 à 400 pieds.

Tel est le sol extraordinaire que le comte Vorontzof a choisi pour demeure favorite en Crimée; un labyrinthe, un vrai chaos, d'énormes fragments de granite ophitique. A la première vue, on ne peut comprendre comment un sol aussi aride peut avoir du charme et peut prêter aux merveilles qu'on va admirer à Aloupka. Mais avec beaucoup d'argent, malgré la nature la plus revêche, on peut créer les jardins d'Armide, et certes, ceux d'Aloupka pourraient bien rivaliser avec ceux que le chantre de la Jérusalem Délivrée a voulu peindre plus beaux que la réalité. Ici, à Aloupka, l'art n'a point forcé la nature; il l'a seulement aidée, caressée, flattée; il lui a fait une belle toilette, et la nature ainsi parée est encore la nature.

Le nouveau palais dont j'ai vu l'aile qui devait renfermer la salle à manger, s'allonge sur un terre-plein, à 155 pieds au-dessus de la mer : il est construit d'après des plans où l'artiste a réuni tout ce que l'Angleterre renferme de plus riche, emprunté à ses beaux châteaux gothiques. Entièrement revêtu à l'extérieur de pierre de taille, on a employé pour ces élégants détails le granite ophitique qu'on avait sous la main : il est d'un vert bleuâtre, et peut recevoir un beau poli; mais il est difficile à tailler. Pour faciliter le travail, on a joint au granite, le grès de Nikita

et d'Oursouf, qui est aussi d'un beau vert et qui se taille beaucoup plus facilement. Les jardins et le parc embrassent le palais et s'étendent à l'est vers Miskhor. Là, je pourrais m'égarer sous les berceaux de verdure, au bruit des cascades et des fontaines, si M. Keebach, directeur des travaux du jardin, ne me guidait; je le suis sous les voûtes de blocs de granite qu'il a pratiquées en grottes; puis il me fait monter sur le dos de ces colosses qui rivalisent avec les plus monstrueux de nos blocs erratiques du Jura : j'admire les divers points de vue, les pelouses, les arbres et surtout un superbe plaqueminier et deux cyprès que, selon la tradition, le prince Potemkin planta en 1787, lors du séjour de l'impératrice Cathrine en Crimée. Je me promène autour d'un fort bel étang, peuplé de truites, et rustiquement encaissé par des granites, dont on n'a guère changé la place : tout cela est superbe; mais cela ne m'explique point d'où viennent ces blocs. Enfin, me dit mon guide, vous venez de voir ce qu'il y a de plus riant, de plus riche en fait de plantes et de verdure. Voyez la mer brillante..... Maintenant retournez-vous et faites quelques pas. Il n'est pas possible à une distance aussi minime de voir succéder aussi rapidement aux créations les plus riches, une création plus sauvage, plus triste, plus aride, plus épouvantable..... Retournons,

dit-on généralement ; je me sens oppressé, mais je suis dans la joie... car j'ai trouvé le nœud de l'enigme... Je suis au fond d'un vrai cratère d'éruption d'un genre tout nouveau : des parois de blocs de granite entassés les uns sur les autres, angulaires et arrondis, forment un vrai entonnoir cratérique au milieu du schiste, qui s'appuie contre ses flancs. L'une des parois couronnée de vieux oliviers s'élève à plus de 100 pieds. Le diamètre du cratère, par son ouverture, est de plusieurs centaines de pas. Le fond de l'entonnoir est pavé de blocs, et nulle part l'on ne voit la roche en place. Au fond, sous les blocs jaillit une source que l'on ne peut apercevoir et qui forme plus bas la pièce d'eau voisine du cratère. Du point d'où je l'ai dessiné, V^e série, pl. 18, l'on voit dominer au-dessus du cratère la grosse paroi de schiste qui a été soulevée ; par-dessus le rocher avec les ruines de l'Issar d'Aloupka détaché de la paroi principale l'Aï-Pétri, dont les aiguilles semblent menacer le ciel.

Un second entonnoir du genre du premier s'ouvre plus à l'est sous le village même d'Aloupka.

Ils ont tous les deux une dépression qui s'ouvre du côté de la mer, qu'ils dominent de 200 pieds environ.

Pour m'expliquer ces entonnoirs, il m'a paru

probable que le granite ophitique formait une couche solide. Une rude commotion aura brisé cette roche et en aura jeté les débris dehors, en les entassant autour du point d'éruption. Une partie de ces blocs qui ont de 15 à 20 pieds de diamètre et plus, ont roulé plus loin sur le schiste, jusque sur le rivage de la mer; tels sont ceux qui donnent au jardin un aspect si pittoresque; aucune trace de bloc de granite ne paraît au-dessus du cratère.

Tel est Aloupka dont le vignoble compte 24,000 ceps de vigne, parmi lesquels 200 espèces importées en Crimée pour différents essais de culture; 1,500 oliviers plantés depuis quelques années promettaient les plus riches résultats.

En fait d'antiquités, Aloupka ne compte que les ruines d'un petit fortin grec que l'on a trouvé sur l'emplacement de la nouvelle maison. Un pot en terre renfermait cinq médailles en or avec des légendes grecques presque inintelligibles. Sur l'un des côtés était Jésus; sur l'autre saint Jean et la vierge Marie (1).

(1) M. le marquis de Kastelnau dit avoir mesuré à Aloupka 3 noyers qui avaient 16, 18 et 21 pieds de circonférence; un olivier qui avait, à 4 pieds de terre, 11 pieds de tour; plusieurs ceps de vigne qui avaient de 2 ½ à 3 pieds de tour. T. III, p. 223.

L'on donne le nom d'Aloupka-Issar, à une forteresse bâtie à 1,338 pieds au-dessus de la mer, en profitant d'un grand rocher qui s'est détaché de l'Aïpétri et qui présente une étroite arête : l'une des murailles a 700 pieds environ de développement. Elle est murée avec du mortier et son épaisseur est de 4 pieds. La vue, du haut de cet observatoire, est des plus étendues, elle embrasse les forteresses voisines de Gaspra et celles de Limène (1).

Cratère d'éruption et de soulèvement de Limène.

Les entonnoirs cratériques d'Aloupka ne sont qu'un préliminaire de la scène qui se prépare dans le voisinage. A peine a-t-on quitté Aloupka que déjà les ondulations du sol, et les chaos de pierres calcaires annoncent de nouveaux déchirements et de nouvelles catastrophes. Les grands agents de ce formidable acte de puissance, sont deux jets porphyriques qui ont percé à travers le schiste entre Limène et Kikinéis, et qui, s'élevant à une hauteur considérable, sont allés heurter jusque sous la voûte de la muraille calcaire. Brisée par cet effort, la muraille s'est sé-

(2) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 199. Plan et description de cette forteresse, l'une des principales de la côte de Crimée.

parée et forme dans la Yaïla une espèce de golfe et même des îles de schiste, élevé ici à la plus grande hauteur qu'atteigne le calcaire. Dans ce schiste refoulé en haut par la force du jet igné, nulle trace de couche régulière. L'on voit des fragments de schistes empâtés en entier dans les porphyres, ce qui prouve qu'ils étaient dans un état liquéfié quand ils ont formé leurs jets. Une pareille crise n'a pu se faire sans laisser de nombreux restes de la muraille jurassique brisée; ils sont épars sur le sol, mais quelquefois d'énormes fragments se détachant seulement de la muraille, sont restés suspendus sur le penchant de l'abîme, prêts à s'écrouler. La pl. 12, V[e] série, fig. 3, en présente un exemple qui expliquera en même temps la nature du rocher sur lequel est fondé l'Issar d'Aloupka. Voyez encore la planche 21 de la V[e] série, où j'ai représenté l'ensemble de ce cratère de soulèvement dessiné du haut de l'*Eski-Bogaze*. Suivez les lignes en ziz-zag du chaos qui domine Limène; des rochers de plusieurs centaines de pieds sont entassés les uns sur les autres, comme à Oursouf; les uns se sont enfoncés dans la mer, d'où ils sortent leur tête battue par les flots; l'un de ces blocs erratiques nommé *Panéa*, porte sur ses flancs les ruines d'un château bâti en pierres et en chaux, mais sans nulle particularité.

Le rocher qui domine celui-ci porte les restes

d'une autre forteresse dont j'ai marqué la place dans mon dessin, sous le nom de *Limène-Kalé* (1). Ce rocher, à pic de toutes parts comme l'on s'en convaincra en passant par l'ancien sentier qui longe la mer et au-dessus duquel il surplombe, ne présente, pour arriver sur la crête, qu'un étroit passage défendu par une forte muraille murée en moëllons *ad implectum*, c'est-à-dire par encaissement, en garnissant l'intérieur d'un blocage de pierres et de mortier. La muraille s'étendant ainsi de bloc en bloc, embrassait près de trois flancs du rocher ; le quatrième étant absolument inabordable.

Pallas parle des restes d'un antique bâtiment construit en gros quartiers de roc, grossièrement taillés et renfermant plusieurs compartiments; il les a vus en dehors de la forteresse, sur une espèce d'esplanade; il cite aussi la superstition des Tatares qui allaient près de là briser les fragments d'une colonne en marbre, épaisse d'un pied, pour s'en servir à des usages domestiques. Tout ceci indique un ensemble de constructions grecques peut-être, avec un temple : le bâtiment rappelle les fondations de grosses tours que je décrirai plus tard dans la Cher-

(1) Voyez la pl. 2 du tome second, dans l'Atlas du Voyage de Pallas : ces rochers y sont parfaitement rendus.

sonèse héracléotique. Cependant les Tatares prétendent que ces constructions sont génoises. Sans mettre plus d'importance qu'il ne faut à cette tradition, l'on se rappellera ce que Pallas a dit de la singulière configuration des têtes des habitants de Siméis, Limène et Kikinéis, configuration qui lui a paru génoise (1).

Limène et Siméis avec leurs vieux oliviers, leurs beaux figuiers et leurs jolies campagnes parmi lesquelles je distinguerai celle de madame Nathalie Féodorovna Narichekine, s'étendent en partie sur ce chaos.

Une troisième forteresse est perchée sur les dômes du porphyre, sur le chemin qui mène de Kikinéis à la Yaïla par Eski-Bogaze.

Tel est l'ensemble de ce cratère, de la mer; prenez la carte géologique de la Crimée (2), et vous verrez que ce qui s'est fait de ce côté de la chaîne s'est répété sur le versant septentrional, où un jet de porphyre a percé près de Kokkoz, à travers les schistes. L'étage calcaire jurassique, redressé et renversé à l'égal de la muraille méridionale, offre le même aspect, et la Yaïla, au milieu, présente une surface renfoncée, nue, où toute roche est brisée ou fragmentée. Çà et là quantité de trous ou chaudières. La dépression

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, t. II, p. 156.
(2) Ve série, pl. 9.

de la Yaïla est sur la ligne de la vallée de Baïdar. Je cite ce fait géologique comme un exemple d'un soulèvement avec éruption de roches porphyriques, opéré sur les deux versants d'une chaîne. De part et d'autres les assises présentent leurs crêts à pic, en regard des jets, et leurs couches s'enfonçant dans le sein de la chaîne.

Après cet intéressant ensemble de phénomènes géologiques, où l'on peut dire que l'on surprend la nature sur le fait de ses secrets de création, d'altération, de bouleversement, la côte de Crimée jusqu'à Phoroze est passablement monotone, à quelques exceptions près. *Kikinéis* qui est à 7 verst de Siméis et à 12 verst d'Aloupka, est encore sur les flancs du jet de porphyre de Biouk-Issar. Pour bien juger de cette partie de la côte, l'on fera bien de suivre ma narration sur le grand panorama que j'en ai donné pl. 10, V[e] série. Je l'ai dessiné de la mer, lorsque nous longions cette côte pour nous rendre à Ghélindjik. Je l'ai laissé tel que la perspective des objets me permettait de les rendre, et, comme il se trouve que nous étions le plus près de la côte, en face du cap Aïa près de Laspi, et que nous nous en sommes éloignés depuis insensiblement, la partie de la côte qui s'élève derrière Yalta et Oursouf paraît plus basse, quoiqu'elle soit en effet beaucoup plus haute que l'autre. J'avertis mes lecteurs pour qu'ils ne s'y trompent pas.

De Kikinéis à Phoroze, à 20 verst de distance, le calcaire jurassique forme une vraie muraille à pic, infranchissable. Sa hauteur va de 500 à 800 pieds. Toute la pente schisteuse, entaillée de ravins, qui lui sert de base ou de soubassement, est recouverte de débris accumulés pêle-mêle et formant des digues, des moraines; tous ces fragments ne proviennent point, comme les chaos de Limène, d'Oursouf ou de Karabagh, des soulèvements anciens : chaque année, au contraire, l'on voit qu'un nouvel agent travaille encore sur ces masses. La base de schiste n'est guère une fondation solide pour une muraille pareille, surtout quand cette base est détrempée, entraînée par des sources : la roche perdant son appui, s'écroule et couvre de ses débris, gros comme des maisons ou comme de petites montages, les pentes schisteuses, formant des éboulements et des chaos récents qui enterrent les villages, et vont même former des écueils jusque dans la mer. *Koutchouk-Koi*, à 4 verst de Kikinéis, fut ainsi enseveli par un éboulement produit par des causes pareilles, du 10 au 28 février 1786. Le village a été reconstruit sur ces débris anciens et modernes auxquels les Grecs ont donné le nom de *Alasma* (1).

Ceux qui veulent se rendre dans la vallée de

(1) χάλασμα, destruction.

Baïdar par la *Skala*, suivent un chemin qui longe le pied de la muraille jurassique. Arrivés au-dessus de Moukhalatka, près des restes d'une ancienne fortification, ils trouveront la célèbre Skala, chemin pratiqué sur les flancs du rocher au moyen de degrés en bois et de nombreux contours. Les chevaux tatares habitués à ce trajet, le montent et descendent sans peine; il ne faut que les laisser aller et bien se tenir sur sa selle. Sans contredit, c'est un des points les plus pittoresques de la côte; mais je ne conseille à aucun voyageur qui voudra jouir de la fraîcheur et de la beauté de la vallée de Baïdar, de s'y rendre après avoir parcouru la côte. Ce grand bassin de schiste, dans un grand écartement de la chaîne calcaire, semble mis à sec et n'avoir conservé que son enceinte de roches brisées, à demi-boisées : au lieu d'eau, c'est un tapis de verdure semé de villages et de forêts. Pas un seulpoint d'où l'on voie la mer; pas un petit lac; à peine un maigre ruisseau. — Voilà pourquoi le voyageur qui vient de planer le long de la côte de Crimée sur tout ce qu'il y a de plus magnifique en fait d'immensité des ondes, de plus hardi, de plus effrayant, de plus sauvage en fait de roches et d'abîmes, de plus rapide en fait de contrastes, de plus gai, de plus riant en fait de golfes gracieusement encaissés et de reflets brillants, de parcs, de villages, de châteaux gothiques, est

tout étonné quand il a jeté, du haut de la Skala, son dernier regard sur cette nature enchanteresse, de trouver la vallée de Baïdar tant vantée, si morte, si noire, si froide, si monotone. Il a quitté les lauriers, la vigne élancée, les térébinthes, les plaqueminiers et les cyprès, et il ne trouve plus que la trivialité des poiriers et des pruniers.

Traversez au contraire la steppe aride et sèche, et venez à la côte en passant par ce magnifique portique de verdure, alors, comme lady Craven, vous trouverez ce vallon enchanteur, délicieux; vos yeux se reposeront sur ces forêts d'arbres fruitiers et sur ces montagnes boisées; *Varnoutka*, *Baïdar* vous paraîtront ravissants, parce que vous trouverez des arbres autour des maisons.

Cependant, sans faire tort à la vallée de Baïdar, je dirai que le Val de Ruz près de Neuchâtel, de toutes les vallées que je connais celle qui lui ressemble le plus, est encore plus gai, plus riant.

Cratère d'éruption et de soulèvement de Foroze et Laspi.

L'autre route qui mène à Laspi descend insensiblement jusqu'à *Moukhalatka*, au-devant duquel deux jets de porphyre ont percé près de

la mer, en relevant le schiste et un grès grisâtre ou jaunâtre qui l'accompagne. Au-delà de Moukhalatka et de la Skala, des sources minent le sol et l'entraînent sans cesse en le détrempant. On craint de passer par le sentier mouvant et dangereux que l'on a peine à préserver; mais il paraît que ces sources n'agissent que sur d'anciens déblais entassés : car la muraille du roc ne présente aucune trace fraîche de fracture.

Au-delà de l'éboulement s'élève un grand dos de porphyre à moitié amygdaloïde et à moitié ophitique; il n'a qu'une demi-verst de large et se termine en dos d'âne. Il s'avance dans une direction perpendiculaire jusqu'au pied de la muraille calcaire, et sert d'avant-poste au *quatrième cratère de soulèvement* qui va bouleverser la côte de Crimée entre *Foroze* et *Laspi.*

Déjà entre Mtchatka et Foroze commencent les travaux plutoniens, formant une suite non interrompue de jets, de digues et de filons jusqu'au-dessous de l'ancien Laspi. Les porphyres et granites sont ici extrêmement variés. Le granite ophitique bleuâtre et verdâtre compose les massifs principaux; j'en ai vu des espèces superbes; mais au milieu des dépôts du plus beau granite paraissent des bandes d'un ophitone décomposé, qui appartiennent évidemment à la classe des rochers métamorphiques; car on y

trouve des filons d'une masse schisteuse ou talqueuse qui provient des schistes voisins, et qui, altérée par les masses ignées, s'est trouvée pêle-mêle avec elles dans le mouvement d'éruption : ceci est tellement visible que des portions d'ophitone décomposé ont été comme emboîtées par ces masses. Une partie des roches ignées paraît d'ailleurs plus jeune que l'autre, et l'on remarque, dans les coulées de l'ophitone récent, des cailloux roulés d'ophitone ancien, mêlés d'autres cailloux de grès et de schiste : cependant la pâte des deux espèces ne diffère guère.

Une seconde espèce de roche ignée se mêle fréquemment à l'ophitone ; c'est un porphyre amygdaloïde rempli de grains grands comme de petites balles, ronds, d'un brun foncé, à cassure cristalline. Souvent aussi les grains sont de vraies amandes volcaniques, plates, allongées, à texture zéolithique.

Telle est la nature de l'agent qui, par des efforts multiples, a façonné le sol de Foroze et la vallée de Laspi. Le *Bogaze de Foroze* est un des déchirements qu'il a produits. S'élevant de là toujours davantage, il touche à la muraille calcaire, et l'on peut juger par cela de la manière dont il a traité le schiste et le grès devenus méconnaissables. D'ailleurs, il semble encore conserver quelque chose de sa nature volcanique et continuellement en mouvement ; car nulle part la

muraille calcaire de Crimée n'est plus sujette aux éboulements ; il n'y a pas d'année que quelques fragments ne s'abîment en roulant sur la pente escarpée qui n'est à sa surface qu'un chaos incompréhensible. L'un des derniers éboulements qui a eu lieu au-delà de Foroze, mérite d'être visité pour juger de leur puissance ; deux blocs qui se sont arrêtés à mi-côte, se sont dressés sur leur base étroite, de manière que le plus grand ressemble à une pyramide de 150 pieds de haut. Ajoutons que nulle part les couches ne sont plus redressées que dans cette partie de la chaîne Taurique.

L'agent igné, continuant à façonner le sol, a crée ensuite la vallée de Laspi en détachant le *mont Ilia* de la chaîne principale, comme l'expliquera le dessin de la Ve série, pl. 20. Le mont Ilia, violemment écarté, s'est arrêté, suspendu sur les flancs du schiste mis à jour dans la vallée par ce déchirement. Naturellement cette vallée qui longe l'axe de la chaîne, devrait s'ouvrir aussi bien vers Foroze que vers Laspi, si les jets de porphyre amygdaloïde ne l'avaient remplie en montant à plus de 1,000 pieds d'élévation. Là, soulevant le schiste et une légère couche de grès qui le sépare du calcaire, ils ont formé une digue de 100 pas de large, qui joint comme un pont le mont Ilia à la chaîne principale.

Sur le sommet assez plane de cet isthme, sont une dizaine d'aiguilles énormes, la plupart pyramidales ou coniques, ayant jusqu'à 40 et 50 pieds d'élévation (1). On pourrait croire qu'ils appartiennent à un ouvrage semblable au *Stonehenge* de l'Angleterre, si l'on pouvait s'expliquer la possibilité de mouvoir de pareilles masses, du poids de 30 à 40,000 quintaux. Mais ici la géologie offre une solution toute faite, toute facile. L'on remarquera que la chaîne principale, au mont *Chabourla*, a ses couches verticales ; il me semble que ces aiguilles sont les débris de semblables couches ou assises, qui se sont séparées et dressées sur le schiste, lors de l'écartement de deux massifs.

L'ancien village de Laspi s'étendait de ces aiguilles pittoresques, jusqu'à demi-verst plus bas dans la vallée à l'ouest. Nulle place n'offrait une plus belle exposition. Quelques maisons avaient été appuyées contre les aiguilles, et l'on jouissait de là d'une vue magnifique sur la vallée de Foroze et sur la mer, tout comme on planait de l'autre côté jusqu'à l'Aïa. J'ai retrouvé les ruines de l'église un peu en-dessous ;

(1) Proportionnellement au Mont Ilia, elles sont grossies dans le dessin ; mais pour juger de leur vraie grandeur, qu'on prenne la vue de la vallée de Laspi, IIe série, pl. 57.

c'est de là que M. Compère a tiré le chapiteau de marbre blanc, déposé dans la cour de la maison actuelle de Laspi. Le style en est baroque, et n'offre aucune analogie avec un ordre régulier quelconque (1).

Dans le cimetière qui entoure l'église, je vis des tombes dont la forme était nouvelle pour moi (2). Ce sont des espèces de sarcophages longs de 3 à 5 pieds, larges de 8 pouces à 1 pied, posés sur un socle haut de quelques pouces. Le dessus du sarcophage est taillé en forme de toit incliné. La tête du sarcophage est exprimée par une espèce de petite tour carrée, avec un toit. Au bas de la tour, se trouve communément une petite porte voûtée en triangle ou en plein cintre. Un degré taillé dans l'intérieur de la porte n'est pas rare. Au-dessus de la porte, une croix ciselée, cantonnée ou non de 4 points, marque la destination sacrée du monument. Les côtés du sarcophage sont presque toujours ornés de rosaces ou d'autres ornements ciselés en creux ou en relief; quelquefois ce sont des attributs, un bâton pastoral, une hache tatare à deux tran-

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 20, fig. 7. C'est à tort qu'elle est marquée là comme venant de l'église du Mont Ilia.

(2) Voyez Atlas, IVe série, pl. 27. Tombes grecques modernes en Crimée.

chants, une pioche, un éperon, une charrue, une table (1).

Ces tombeaux qui appartiennent aux populations grecques qui ont habité Mangoup, Biassala, Katchikalène, Mangouche, etc., sont sans inscription quelconque, à la seule exception d'une tombe de Laspi, dessinée fig. 9; la petite porte placée sur le devant indique un genre de tombe pareil au précédent, quoiqu'il n'y ait pas de tour. Je lis ainsi l'inscription :

XATZIS ABBI
(2) OGLOU MASKAA.
1772 †.

Autour de l'église et du cimetière se trouvent des ruines de maisons, des esplanades, des allées d'arbres fruitiers assauvagis, parmi lesquels au moins 5,000 pruniers.

Le village de Laspi, fidèle aux anciennes traditions grecques, suivant lesquelles on plaçait les temples sur des points élevés, sur des rochers, d'où la majesté des dieux se reconnaissait de toutes parts, avait aussi sur le sommet du mont Ilia une église que l'œil reconnaissait de la vaste plaine des mers. Dédiée à *saint Elie*,

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 23 et seq.

(2) Par inadvertance, le dessinateur a oublié l'*o* dans la fig. 9 de la pl. 27, IV[e] série.

elle était le but de fréquents pélerinages. L'isthme servait de pont pour aborder le pied du rocher; de là on pouvait monter assez facilement sur la sommité de la montagne, en suivant un sentier qui serpente sur le gazon et sur la mousse, parmi les débris de rochers entre lesquels gisent encore des ruines de maisons. La chapelle Saint-Elie qui occupe le point le plus élevé de la montagne, n'est plus qu'une ruine, dont les ornements étaient en craie chloritée d'Inkerman. L'église était voisine d'un antre sacré, creusé dans le roc, et voûté en pierre d'Inkerman. On y descend par un soupirail encombré, taillé aussi dans le roc. La clef du soupirail est marquée d'une croix; il s'échappe de cette caverne un air chaud et humide, cause principale de la superstition de ceux qui venaient implorer le saint pour recouvrer la santé. L'on frémit, placé à côté de ces saints lieux, de voir s'ouvrir devant soi un précipice comme il y en a peu en Crimée; car le rocher est à pic, et son pied est bordé d'éboulements formidables qui ont tellement rétréci le faîte de la montagne, qu'au-delà de la caverne il n'y a plus possibilité de se hasarder, tant le faîte est tranchant. D'ailleurs, la vue est de toute magnificence, comme cela doit être d'un point élevé aussi isolé. Les marins donnent au mont Ilia ou Aï-Ilia, le nom de *cap Saritche*.

De l'ancien Laspi je descendis, par une belle vallée boisée, au nouveau Laspi, où demeure M. *Compère*, ancien élève de l'école Polytechnique, chargé par le général Potier de l'administration de ce domaine, à mon avis l'un des plus beaux de la côte, et des plus susceptibles d'embellissements et de nouvelles exploitations. M. le général Potier a eu Laspi de son beau-père, M. Rouvier, qui avait fait ici ses essais de culture de la vigne, dont il avait fait venir des plants de Malaga. La maison d'habitation est placée au centre de l'amphithéâtre qui sépare le mont Ilia du mont Aïa, et, de toute part, la vue est délicieuse; la mer s'avance entre les deux montagnes et forme le port de Laspi, commode et sûr pour l'exploitation des forêts. On jugera parfaitement des localités par le panorama, V^e^ série, pl. 10. Pour en comprendre les détails, on pourra jeter un coup d'œil sur la pl. 57 de la IIe série, où j'ai cherché à rendre l'ensemble de la partie haute de la vallée de Laspi. La première montagne aux couches redressées, verticales à gauche, sépare Laspi du village tatare de *Kaïtou*, dans la vallée de Baïdar; la seconde est le mont *Chabourla*, avec les ruines d'une chapelle; la troisième est le *Rocher aux deux Pointes*, que l'on contourne par la gauche pour aller à Foroze; ensuite viennent les *Aiguilles de Laspi*, avec des ruines, et enfin,

vers la mer, le *mont Ilia*. Une aussi belle vallée a dû être fort peuplée; les ruines de sept villages, que M. Compère a trouvées successivement, le prouvent. J'ai visité toutes ces positions; aucune n'offre des restes remarquables; ce sont des débris de murailles grossières, des briques, de la poterie brisée; dans quelques-unes, il ne se trouve rien qui rappelle une chapelle. M. Compère ne se souvenait pas avoir trouvé de monnaies parmi ces débris : il est vrai qu'il n'avait pas fait de fouilles particulières. Le seul de ces anciens villages qui mérite une mention particulière, après ce que j'ai dit de l'ancien Laspi, est celui qui s'étendait autour du port de la vallée. Son cimetière renferme plusieurs tombes en forme de cercueil et en pierre d'Inkerman. Celle que j'ai dessinée fig. 8, pl. 27, IVe série, est remarquable par une inscription gravée, ce qui est rare en Crimée : je ne saurais en donner l'explication.

Pendant un séjour de deux semaines que j'ai fait en février 1833, chez l'obligeant M. Compère, je fis nombre d'excursions avec cet ami aussi instruit que complaisant; j'en fis aussi souvent seul, et je puis dire que ces quinze jours passèrent comme un songe, au milieu des aimables soins qui m'étaient prodigués et de la masse d'objets intéressants pour la géologie et l'archéologie, qu'une main prodigue a accumulés autour

de Laspi. Une de mes premières courses fut de visiter le port de Laspi et le mont Ilia. Il ne gelait pas du tout, les crocus jaunes fleurissaient, et à l'exception de deux jours de pluie, le temps fut constamment beau. Je vis souvent le singulier phénomène de la résorption des brouillards qui, remplissant la vallée de Baïdar pendant que nous avions le soleil, étaient contenus dans ce haut bassin par les rochers qui enceignent la vallée, à peu près comme les rivages d'un lac en contiennent les ondes. Il ne se trouvait que la dépression de Kaïtou qui leur offrît une écluse pour se précipiter dans la vallée inférieure, et je voyais, à travers les bogazes des rochers, les brouillards pressés s'échapper de leur prison et s'élancer comme une épaisse fumée blanche ou comme l'onde floconneuse d'une cascade qui cherche à atteindre le fond d'un abîme. Mais à peine s'étaient-ils élancés que l'air chaud de Laspi les résorbait et laissait leur chute suspendue. Ainsi s'établissait pendant toute la journée, cette lutte pittoresque, et rarement les brouillards parvenaient à envahir quelque partie de la vallée (1).

Le chemin qui mène au port de Laspi serpente au milieu des plus beaux genevriers de

(1) La différence qui existe entre le bord de la mer à Laspi et la vallée de Baïdar, est précisément celle qui existe entre le bord du lac de Neuchâtel et le val de Ruz.

l'Orient (*excelsa*), à fruits noirs, avec des troncs d'un pied et plus d'épaisseur, et des genevriers cades (*oxycedrus*), à fruits rouges (1). Le pin taurique croît sur les rochers nus ; le térébinthe et le micocoulier (*celtis*) prospèrent par toute la vallée. Le chêne *pubescens* est commun comme le long de toute la côte ; car le chêne commun (*Quercus robur*) ne dépasse guère les yaïlas. Enfin le charme forme le fond principal des forêts. Sur la hauteur du port de Laspi, je voulus dessiner la vue du *cap Aïa* qui ne se présente de nulle part avec plus de majesté que d'ici. Je reviendrai sur ce paysage.

Une partie de la baie de Laspi est encaissée par des blocs entassés de calcaire noir, fendillés et brisés en tous sens, et pénétrés d'outre en outre de spath calcaire. La catastrophe qui a brisé la roche en morceaux, en a broyé et

(1) Pallas hésite entre le *Jun. Lycia* et le *Jun. Bermudensis* pour fixer l'espèce du genevrier que les Tatares appellent *Samla-Agatch* ou *Kara-Arditch*. Hablitz, *Descrip. phys. de la Tauride*, en fait le *Jun. Sabina* de Linnée ou genevrier du Don. Dans la Flore de Marschal de Biberstein, c'est décidément le *Juniperus excelsa*, le genevrier de l'Orient, dont Tournefort a planté un exemplaire, qu'on a conservé, devant le nouveau musée de minéralogie du Jardin des Plantes. J'ai dessiné ce bel arbre à l'angle du paysage, II[e] série, pl. 66. On trouvera le *genevrier oxycèdre cade* dans la planche suivante.

roulé une partie des fragments qui ont été réunis et recimentés par le même spath calcaire. Sur le rivage, l'on ne trouve mêlés aux cailloux de calcaire noir que des cailloux roulés de lave, des morceaux de pierre ponce, des porphyres de toutes couleurs, des serpentines. Je ne sais d'où viennent les débris volcaniques, quoique M. Compère m'ait assuré avoir vu s'élever tout à coup du milieu de la baie une colonne de fumée échappée d'une fumerolle.

De là, nous dirigeant vers le pied du mont Ilia, nous traversâmes d'abord la digue d'un grand éboulement, après lequel un rocher qui s'est détaché de l'Ilia, et qui est resté suspendu, présente sa muraille à pic. On l'appelle le *Rocher des Kapkans* (des piéges pour le gibier). Cet endroit a été habité. Une source qui s'échappe de la paroi du rocher, à 8 pieds au-dessus du sol, coule comme une fontaine sur la mousse (1), au milieu du lierre et de la clématite qui l'encadre. L'eau arrose le pied de quelques vieux ceps abandonnés; elle a une température de 7°,5 de R.

Un nouveau chaos que, depuis la nuit des temps, le mont Ilia semble se plaire à augmenter en détachant sans cesse de sa paroi à pic des fragments énormes, est un passage dangereux,

(1) Atlas, Ve série, pl. 24, fig. 2

car il n'est sûr en aucune saison de l'année. Des débris accumulés couvrent à une profondeur de plus de 15 toises la pente escarpée jusqu'à la mer. Je n'ai rien vu de plus triste que ce chaos stérile de blocs jaunes, gris, rouges, entassés les uns sur les autres, mêlés de petits fragments angulaires. Un éboulement tout récent, d'un tiers de verst de large, se remarque à la cassure fraîche des pierres, que nulle mousse n'a encore parées. Le sommet du rocher qui a plusieurs centaines de pieds perpendiculairement, est hérissé de débris informes qui menacent ruine à chaque instant. Nous traversâmes d'un air craintif ce sol dangereux, ne nous arrêtant que pour recueillir des fossiles; les polypiers, *Lithodendron dichotomum* et autres, *Anthophyllum astræa*, etc., y abondaient avec la *Terebratula lacunosa*, l'*Ammonites plicatilis*, une grande *Dicerate*, un *Cirrhus*, un *Peigne*, une *Lima*, un *Trochus* voisin du *Jurensisimilis* Rœmer, etc. Je tenais à arriver jusqu'à une seconde source qui jaillit, à l'est, au pied du mont Ilia, d'une paroi à pic à 2 pieds au-dessus de terre : la température en était de 8°, quoique la pente septentrionale de la montagne fût encore couverte de neige. Autour de la source croissent le prunier mahaleb (*Nemorosus*), le micocoulier (*Celtis orientalis*), le fusain à larges feuilles (*Evonymus latifolius*), le térébinthe.

Nous revînmes sur nos pas pour gravir le massif détaché qui forme le rocher des Kapkans; M. Compère voulait me faire voir des grottes naturelles qui tapissent le rocher de l'Ilia et qui s'étagent sur le dos du rocher inférieur. Plusieurs ont des soupiraux qui communiquent avec l'intérieur du rocher disloqué. Là, les bergers tatares cherchent des retraites pour leurs brebis, et il y a toute apparence qu'elles ont servi à des populations plus anciennes. Sur les parois de rocher croissaient l'*Arabis albida*, l'*Alyssum montanum* en fleurs, et l'*Euphorbia rigida*.

Pour rentrer dans la vallée de Laspi, nous n'avions pour passage qu'une corniche étroite du rocher qui surplombe un précipice des plus dangereux : l'ayant franchi, nous nous trouvâmes sur le versant septentrional de l'Ilia.

Le pourtour des rochers de l'Ilia est remarquable par la chasse des outardes et des cailles, qu'on y fait. Celle des outardes (*Otistarda*) se fait pendant la nuit, à l'époque où, se sauvant des steppes couvertes de neige, elles se réfugient à l'abri des rochers de la côte, passant par les cols les plus bas. Les Tatares les éblouissent avec des flambeaux et les tuent à coups de bâton. Un chasseur peut ainsi s'en procurer une dizaine dans une nuit. M. Compère en faisait une provision d'environ 200 qu'il salait pour l'hiver, et

qui lui tenaient lieu de bœuf pendant toute la mauvaise saison ; car elles donnent un fort bon bouillon.

La chasse des cailles se fait de meilleure heure, en automne, lorsqu'elles quittent les steppes pour émigrer sur l'autre rive de la Mer Noire en Anatolie. Trop grasses alors pour voler facilement, elles se logent sous les pierres et les genevriers de la côte, où elles attendent un bon vent qui les pousse sur l'autre rive. Les Tatares se munissent alors de racines de genevriers coupés, dont on a laissé la souche exprès se cuire et se sécher au soleil pendant deux ans : ces morceaux allumés brulent comme des flambeaux, et chaque Tatare ayant le sien, va dénicher les cailles parmi les rochers, où il les prend avec la main, tant la lumière les éblouit et leur ôte toute espèce d'intelligence. M. Compère faisait aussi provision de cailles qu'il salait par 4 ou 5 mille : on les mange rôties ; elles sont bonnes quoique grasses.

Aïa. — Kokia-Issar.

Laspi est un bien aimable séjour ; mais un voyageur est condamné à rompre chaque jour les liens que lui tend l'amitié, pour se rejeter dans l'abandon et dans l'isolement, pour s'enfoncer dans des déserts : aujourd'hui c'est bien

le cas de le dire ; je voulus visiter le *cap Aïa* et le *Kokia-Issar* qui terminent la pointe sud-ouest de la Crimée, pays ignoré et inhabité aujourd'hui, si jamais il en fût. Rien ne fera mieux comprendre le fil de cette excursion importante, que le panorama de la Ve série, pl. 10, et surtout que le dessin de la vue du cap Aïa, que j'ai mentionné plus haut (1).

La dépression de la vallée de Kaïtou, ramification de celle de Baïdar, est la suite d'une dislocation transversale de la chaîne calcaire qui a été largement entr'ouverte, laissant voir le schiste au fond comme base calcaire. Comme sur l'isthme de l'ancien Laspi, il est resté ici sur le schiste quelques gros fragments de calcaire, qui relient les deux tronçons de la chaîne. Les fentes qui séparent ces fragments s'appellent des *bogazes* (bouches), et je tenais à me convaincre de la position isolée des massifs qui les formaient. Je grimpai par les bogazes ; je les examinai successivement et je vis qu'effectivement le schiste se montrait dans toutes les fentes. Cette dislocation transversale de la chaîne calcaire ne peut s'expliquer que par la présence d'un jet igné dans le fond de la vallée de Laspi : je n'ai pu le trouver.

J'escaladai ensuite le dos de l'*Aïa*, boisé de

(1) Atlas, IIe série, pl. 56.

charmes et de hêtres, qu'animaient une foule de grives et de geais, qui, à la fin de janvier, avaient déjà commencé leurs chants. M. Compère estimait la hauteur de la montagne à 1,500 pieds. La pente est des plus rapides; le dos de l'Aïa est composé de couches de calcaire, dont la tête ressort sur le sommet, comme des degrés ou des marches : elles se recourbent et prennent la forme du dos de la montagne, se redressant de plus en plus en se rapprochant de la paroi verticale qui termine l'Aïa en face de la mer. Le sommet nu de l'Aïa ressemble, au haut du précipice, à un immense balcon, d'où la vue qui plonge sur la côte, est d'un effet saisissant.

Au-delà du dos de l'Aïa s'ouvre une vallée profonde en entonnoir, dont le sol est de schiste recouvert de grès, tandis que l'encaissement est formé par une série de hauts rochers calcaires qui forment d'un côté les deux côtés du cap Aïa, et de l'autre séparent le vallon de l'intérieur de la vallée de Baïdar. Ce vallon si isolé n'offre pas un seul habitant, pas une maison, et cependant les traces de la main de l'homme sont empreintes partout. Les ruines d'un village entier sont semées dans une forêt d'arbres fruitiers, au pied du rocher qui est à l'ouest. Une faille profonde, large de quelques pieds, sépare ce rocher d'un autre massif qui forme précisément l'angle

du cap Aïa (1). A cette limite, la côte de Crimée qui a couru de l'est à l'ouest, se dirige du sud au nord vers la baie de Balaklava. Une pareille position, aussi élevée que le mont Aïa, et qui partage avec lui l'épithète de Sacré (*Aïa*), a dû être de tout temps un lieu important. En grimpant sur le sommet, j'arrivai à une forteresse fermée par un mur de calcaire-marbre et de grès liés par de la chaux, haut d'environ deux toises. Je fus obligé, pour entrer, d'en longer le pourtour, me dirigeant vers l'est où je trouvai l'entrée, de 8 pieds de large, placée entre le bord du rocher à pic et une tour carrée, longue de 9 pas, large de 6. La muraille, au milieu de sa longueur, était appuyée par une construction extérieure demi-circulaire. La longueur entière du mur qui s'étend d'un précipice à l'autre, était de 470 pas environ. Je trouvai dans ce mur des restes encore existants de poutres, ce qui prouve que cette forteresse, appelée par les Tatares *Kokia-Issar*, n'est pas abandonnée depuis longtemps. L'intérieur de la forteresse forme un triangle irrégulier dont la muraille est la base : je visitai, sur la pointe la plus avancée et la plus isolée, les fondements d'une chapelle

(1) Voyez dans le dessin de la IIe série, planche 56, le *Kokia-Issar* terminer la paroi de rocher après le Mont Aïa.

murée, et, près de là, un trou carré taillé dans le roc, qu'on dit mener à la mer. Il est encombré de pierres, et sa profondeur actuelle est peut-être de 12 à 15 pieds. Au reste, l'enceinte de la forteresse offre peu de traces d'habitations.

Je suivis la faille ou fente étroite qui mène à la mer; je remarquai avec surprise que les couches étaient continues, et que ce ravin n'avait pu être produit que par l'usure ou par la faille. Le sentier marqué débouche sur un talus où, selon la tradition Tatare, les *Frenki* avaient planté de la vigne au milieu des rochers. On voit parfaitement cette exposition dans le panorama de la V[e] série, pl. 10. Les autres rochers qui fermaient le vallon de *Kokia* au nord, étaient séparés par d'étroits défilés qui menaient à *Koutchouk-Miskomia* et à *Varnoutka*, dans l'intérieur de la vallée de Baïdar. On les avait fermés par des *démir-kapou* ou portes de fer.

Le nom d'Aïa, donné à ce précipice à l'égal de l'autre rocher qui termine la Chersonèse Héracléotique, doit avoir une valeur historique, et comme je l'ai dit plus haut, je crois retrouver ici un des anciens sanctuaires des Taures, destiné aux habitants de la vallée de Baïdar.

Varnoutka. — Balaklava.

Varnoutka et *Koutchouk-Miskomia* sont deux grands villages bâtis à l'extrémité de la vallée de Baïdar, là où la grand'route quitte la vallée pour contourner les rochers qui entourent Balaklava, car la difficulté des localités n'a pas permis de créer une route en suivant le cours de la *Tchornaïa-Retchka*, pas plus qu'il ne l'a été de le faire du Val-de-Ruz à Neuchâtel, en passant par le fond de la gorge du Seyon. Les villages de la vallée de Baïdar ont des toits en tuile; ils ne profitent pas des bénéfices de l'atmosphère sèche de la côte.

En traversant doucement la crête de rocher, le géologue s'aperçoit bientôt d'une différence sensible dans la constitution du sol; le sommet des rochers consiste encore en calcaire qu'une forte altération a métamorphosé en roche marbrée de rouge, de bleu, des gris, mais en dessous reparaît le gros poudingue rouge du Tchatyrdagh. Une grande faille qui s'ouvre sur la mer et qu'on appelle le *vallon du Diable*, (Chaïtan-Déré), laisse voir ensuite le schiste noir ou jaunâtre. Près d'une maison appelée *Karaoultchik*, je quittai la grand'route pour me rendre directement à Balaklava par le sentier où chaque pas est pour moi une énigme, tant il

règne un désordre incroyable parmi ces roches où des amas de poudingue à cailloux énormes alternent avec des assises de marbre et de grès : le marbre termine cette série bizarre qui, par sa confusion, a l'air d'un monde renversé.

Bientôt du haut de la montagne aride, je m'écrie étonné : quelles sont ces tours blanches, penchées sur la cime des rocs, qui s'inclinent sur la mer, ces mers qui bordent des précipices ? Quel est ce lac brillant enclavé de roches escarpées? Quel est ce promontoire rouge qui se réfléchit dans les ondes? Serait-ce Balaklava ? Je ne vois que des ruines : où est la ville ? En contemplant avec admiration ce paysage romantique, je descendais toujours cherchant des yeux cette ville dont il ne paraissait aucun vestige. Prenez à gauche, me dit mon guide, lorsque je venais de franchir avec anxiété des roches déchirées qui menaçaient de s'écrouler, et comme par féerie je me trouve dans Balaklava qui, rangé sur la bande étroite qui reste entre la montagne où sont les ruines et la baie tranquille, ne peut se voir que quand on est dedans.

« Nous approchons d'un admirable port, dit Ulysse (ch. 10, v. 87 de l'Odyssée); il est formé par deux vastes rochers qui, s'élevant aux nues, s'avançent au sein des ondes, et paraissent courir pour s'embrasser, ne laissant qu'un étroit passage, Tous les vaisseaux de mes compagnons

se précipitent dans cette enceinte profonde où, l'un à côté de l'autre, ils sont attachés par des liens. Jamais il ne s'y élève le moindre flot ; la surface des eaux y est unie ; partout y brille la sérénité.

« Seul je refuse d'entrer dans ce port ; liant mon vaisseau à un rocher escarpé, j'y monte et je laisse errer au loin mes regards. Je n'aperçois aucune trace de labeur, ni des bœufs, ni des hommes ; seulement je vois s'élever dans les airs des tourbillons de fumée. »

Si j'avais une description à donner de la baie de Balaklava, à peine pourrais-je en faire un tableau plus vrai et plus clair que celui que je viens d'emprunter au vieil Homère. Les deux hauts rochers qui s'avancent au sein des ondes et paraissent courir pour s'embrasser, sont là et ne laissent qu'un étroit passage tourné vers le midi, qui permet à peine à deux vaisseaux de s'y rencontrer : sa largeur est de 800 pieds, et sa plus grande profondeur de 70 à 100 toises (1). L'eau en paraît noire quand on s'y baigne. Au-delà du passage étroit, le port s'élargit un peu et sa largeur dépasse deux cents toises, tandis

(1) Les sondes de la baie de Balaklava, dans le plan de la *Chersonèse Héracléotique*, sont erronées : il faut multiplier chacun de ces chiffres par 6, pour avoir la profondeur en toises.

que sa profondeur va en diminuant de 90 à 6 toises, aux $\frac{4}{5}$ de sa longueur entière qui est de 1 verst et 300 toises : plus loin le fond devient vaseux.

Cette baie est un phénomène curieux en géologie, profondément encaissée qu'elle est à son entrée dans des rochers de calcaire-marbre et de poudingue, et venant mourir sur le schiste noir en s'ouvrant dans un bassin de craie.

En quelqu'endroit qu'Ulysse ait abordé, à droite ou à gauche du port de Balaklava, d'affreux rochers bordent la rive; en les escaladant, il ne pouvait voir comme aujourd'hui qu'un sol aride, que des roches jurassiques dont les tristes fragments semés de genevriers noirs ne laissaient voir ni la trace de l'homme, ni celle du boeuf, ni celle de son labeur. Des tourbillons de fumée pouvaient seuls lui indiquer la ville des Lestrigons, cachée par les rochers.

Le héraut et les deux compagnons qu'Ulysse envoie, qu'ils prissent à droite ou à gauche, devaient déboucher dans la large vallée crayeuse de Balaklava où ils trouvaient la grande route par laquelle on exportait, comme on le fait encore aujourd'hui, les dépouilles des forêts qui recouvrent les montagnes voisines, tandis que Balaklava et ses alentours sont nus. En suivant cette route, ils arrivent à la tête du port, où est encore actuellement la seule source d'eau de

Balaklava, la fontaine de la nymphe *Artacie*, ouverte à tous les citoyens. La jeune fille d'Antiphate, roi des Lestrigons, leur montre les portes élevées d'un palais qui touchait le ciel, bâti sans doute où sont une partie des ruines de la forteresse de Balaklava. C'est celui de son père; il a été construit par Lamus, ancien roi des Lestrigons.

Le farouche Antiphate, fidèle au portrait qu'on faisait des Taures, saisit l'un des envoyés pour le dévorer; les deux autres s'enfuient. D'ailleurs l'alarme est dans la ville des Lestrigons : ils ont vu entrer la flotte d'Ulysse, et ils accourent de toutes parts en foule innombrable : « Ils ne sont point semblables, continue Ulysse, à la race ordinaire des hommes; le rivage est bordé d'un peuple de géants. Ils font pleuvoir sur nous les sommets accablants des rochers. Un tumulte horrible s'élève de notre flotte dans les airs, formé des cris lugubres de nos guerriers écrasés, et du fracas de nos vaisseaux sautant en mille éclats; d'autres de mes compagnons sont transpercés des longues lances de l'ennemi, et enlevés, comme des habitants des eaux arrachés à leur élément, pour lui servir de pâture.

« Pendant que le carnage et le trépas régnaient dans la profonde enceinte du port, mon épée coupe le câble, lien de mon navire, et j'exhorte la troupe des miens à se courber de

tous leurs efforts sur leurs rames nombreuses et agiles. Tout m'obéit, — loin des rochers qui pleuvaient sur nous, mon navire a gagné la plaine liquide. Mais, hélas! les autres, sans qu'il en échappe un seul, sont ensevelis au sein de ce port dans une ruine commune.

« Poursuivant notre course, nous arrivons à l'île d'Aea (la Colchide) où régnait Circé, etc. » (1)

Celui qui connaît le port de Balaklava, se représentera facilement cette cruelle destruction et jugera s'il y a rien d'amplifié dans le récit d'Homère, rien qui ne s'accorde strictement avec les localités, comme si Homère avait été sur place pour décrire le combat.

D'ailleurs y a-t-il rien dans ce tableau des barbares Lestrigons (ληστὴς, brigands, pirates), qui ne soit d'accord avec les mœurs connues des Taures barbares qui faisaient périr tout étranger abordant par hasard ou échouant sur leurs rivages, qui exposaient les têtes de leurs ennemis sur les toits de leurs maisons, etc.

Strabon semble avoir deviné Homère, comme je l'ai deviné, quand il dit en parlant du port de

(1) Je renvoie mes lecteurs pour l'ensemble des voyages d'Ulysse dans la Mer Noire, à ce que j'ai écrit t. I, p. 60 et 61 ; t. III, p. 53 et seq.; t. IV, p. 327 ; et t. V à l'article *Taman*, p. 40.

Balaklava. « Après l'antique Chersonesus est un port d'étroite entrée : c'est là surtout que les Taures, nation scythique, ont établi leurs repaires de brigandages (λῃστήρια), attaquant tous ceux qui se hasardent sur leur territoire. On l'appelle le *port des Symboles.* »

Ce port est le *Symbolon* d'Arrien et de Constantin Porphyrogénète, le *Cembalo*, *Cimbaldi* des Génois, le *Jamboldum* ou *Jamboli* de Bronovius.

On présume que *Palakium*, l'une des forteresses de Skylouros, occupait l'emplacement actuel du château ruiné de Balaklava, dont le nom dérive sans doute de là (1).

Le castrum de Cembalo fut pris par les Génois en 1365, sur les ducs grecs qui possédaient cette partie de la Crimée, chefs superbes, mais lâches et sans union, qui se laissèrent dépouiller ignominieusement de leur château. Les Génois construisirent alors le château actuel, faisant de Cembalo un port célèbre, commode et bien fortifié.

Mais en 1433, les Grecs qui étaient restés à Cembalo, ayant ourdi une conjuration, en chas-

(1) Voyez sur l'origine du nom de Balaklava, les étymologies de Martin Bronovius ou Bronevski, *Tatariæ Descriptio*, p. 7 ; de Pallas, t. II, p. 136 ; P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 213, etc.

sèrent les Génois, et remirent la ville et le château entre les mains d'un noble grec, nommé Alexis, seigneur de *Théodoro* (Inkerman) (1).

Il en fut chassé l'année suivante par le capitaine Charles Lomellin, que Gênes envoya à la tête de 20 vaisseaux de la métropole, auxquels se joignirent un bon nombre d'autres des mers de la Grèce; ce qui faisait une armée de 6000 hommes.

En 1475 Cembalo eut le sort de Soudak et fut pris par les Turcs qui ne le détruisirent pas; la destruction de la forteresse de Balaklava est plus récente, sans qu'on puisse en assigner l'époque précise. Quant à la ville bâtie au bord de la baie, elle fut habitée pendant plusieurs siècles par des Tatares auxquels elle fut enlevée par ses nouveaux habitants, les Grecs Arnautes, qui les en chassèrent en 1780 environ.

Le dessin que j'ai donné de Balaklava, II[e] sér. pl. 64, fig. 1, achèvera ma description de cet endroit (2). La forteresse est sur les rochers à gauche; la tour la plus éloignée domine la mer

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 215.

(2) Comparez mon dessin avec celui de Pallas, Atlas, t. II, pl. 9. On pourra juger des changements et dégradations qui ont eu lieu de 1794 à 1834. La vue de Balaklava, qu'a donnée M. Montandon, *Guide*, etc., p. 190, pl. n° 11, est dessinée sans proportion des hauteurs; d'ailleurs elle est si mal lithographiée, qu'elle en est inintelligible.

et renferme une citerne. La grande tour, la plus rapprochée, est ornée d'un bas-relief avec des écussons, renfermant au milieu deux poissons en sautoir, ayant au lieu de tête une fleur de lys, de chaque côté un ange, au-dessus une croix, au-dessous une inscription en deux lignes, illisible à cause de sa hauteur (1).

En avant de la forteresse en ruines, s'étend une partie de la ville grecque actuelle de Balaklava. A droite, la baie et le port encaissé du côté de la Chersonèse héracléotique par des rochers. Au fond, la passe étroite qui mène à la mer. La baie est très-poissonneuse, etc. Comme elle est toujours calme, on peut y pêcher en tout temps. Les poissons les plus recherchés sont les maquereaux, le *Mugil cephalus* ou képhale, et la mule ou mulet rouge, très-recherché, pour son goût exquis, par les Tatares, qui l'ont appelé *Khan-balyk*, le poisson du khan ou du sultan.

(1) Martin Bronovius, dans sa *Description de la Tartarie*, 1595, p. 7, dit : « Arces, ædes, mænia et turres sumptuosæ, cum plurimis genuensium insignis et titulis prostratæ et omnino dirutæ jacent. »

CHERSONÈSE

HÉRACLÉOTIQUE.

Résumé de sa constitution géologique.

La Chersonèse héracléotique est un monde géologique et historique à part : c'est un lambeau tertiaire de la steppe, séparé du reste de la Crimée par les abîmes de la mer et par une large vallée; elle a 20 verst dans sa plus grande longueur, 12 verst dans sa plus grande largeur.

La mer qui bat les flancs de la longue et haute falaise qui borde la Chersonèse à l'ouest, s'avance par le nord et par le sud dans deux profondes déchirures ; l'une est celle de Balaklava, dont je viens de parler; l'autre, plus grande, au nord, forme la baie magnifique de Sévastopol, l'un des plus beaux ports du monde, long de 9 verst, large de 1 verst. Deux déchirures si rapprochées devraient être de nature pareille ; cependant elles n'ont pas la moindre analogie : la baie de Balaklava est taillée dans des formations ou jurassiques ou plus anciennes ; la baie de Sévastopol s'ouvre dans les tertiaires les plus

récents et pénètre successivement dans les formations du tertiaire ancien, du calcaire à nummulites et de la craie.

L'extrémité des deux baies se change insensiblement en vallée large et plate, fossé naturel qui isole la Chersonèse du seul côté où elle touche à la terre ferme.

Ainsi le pourtour complet de la Chersonèse, à peu d'exception près, soit du côté de la mer, soit de celui de Crimée, est bordé de falaises escarpées, qui ont donné à cette presqu'île les avantages d'une grande place forte.

Entre deux systèmes géologiques si différents, le point de contact est certainement d'un grand intérêt : il existe, il est visible, même aux yeux les moins exercés, dans le voisinage du monastère de St-George où, après les sombres parois de calcaire gris de l'*Aïa-Bouroun*, s'ouvre tout à coup la seule gorge qui coupe la falaise du côté de la mer.

Ce rocher de l'Aïa-Bouroun est le dernier fragment de la muraille jurassique; il s'élève à 6 ou 700 pieds au-dessus du niveau de la mer (1). Depuis le cap *Aïa* sous le *Kokia-Issar* jusqu'ici, l'on ne voit plus de soubassement de schiste

(1) Atlas, V[e] série, plans, coupes, pl. 16, fig. 4 et 5, et pl. 20. Comparez avec la vue, II[e] série, pl. 60.

et de grès du lias, ce qui caractérise la côte plus à l'est.

Les couches de l'Aïa-Bouroun sont toutes redressées sous un angle de 45° plus ou moins, non pas parallèlement à la gorge, mais de biais. Par ce renversement, les formations inférieures, le schiste et le grès avec poudingue, invisibles le long de la mer, sortent tout à coup au fond de cette gorge comme au fond d'une *combe liasique* du système de M. Thurmann.

On est singulièrement frappé à l'aspect de la tête des couches, coupée rase, sur un plan horizontal, et formant encore ici en petit une table ou *yaïla*, semblable à celles du Tchatyrdagh, de la Karabi-yaïla que j'ai décrites. Comment s'expliquer le phénomène qui a ainsi tranché sous un niveau uniforme toute l'épaisseur d'une formation considérable, de façon à créer une table unie ? Les roches jurassiques ne sont pas les seules qui aient été ainsi traitées. N'ai-je pas déjà signalé le même fait pour les poudingues à couches redressées, qui supportent les dépôts horizontaux ou relativement peu inclinés de la formation jurassique à *Djamataï* et à *Kisil-koba* (1)? Et dans les terrains plus récents, je citerai les couches d'argile à potier, rasées uniformément au *cap Blanc* près de Kertche, et

(1) Atlas, Ve série, pl. 12, fig. 7 et pl. 19.

recouvertes d'une série de couches tertiaires beaucoup plus récentes (1).

Je reviens sur le phénomène des yaïla, parce qu'il touche de si près à la grande question des roches polies, qu'on désirera faire des rapprochements; mais, je le répète, je n'ai vu ni soupçonné nulle part de roches polies; cette dénégation, n'a sans doute aucune valeur de ma part; je n'avais pas les yeux attentifs sur les faits de la nouvelle théorie des glaciers. Néanmoins j'estime qu'il n'existe en Crimée ni *moraines* ni *blocs erratiques* qu'on puisse attribuer à des glaciers; tous les terrains erratiques semés le long de la côte sous forme de chaos, de digues, ou disséminés par blocs comme les granites du Jura, trouvent leur explication naturelle dans les phénomènes plutoniens ou dans les divers soulèvements et éboulements de la chaîne Taurique.

Revenons à la *gorge du temple d'Iphigénie*. Sous le jurassique, changé en marbre veiné de rouge, sort un poudingue ou grès qui alterne d'abord avec le marbre dont il emprunte la teinte rougeâtre, due à son ciment ferrugineux. Les couches inférieures sont grises et se reposent sur le schiste noir qui paraît aussi comme base continuelle de tout le système taurique.

(1) Atlas, V[e] série, pl. 15, fig. 1.

La gorge n'a pas plus de 100 pas de large, et déjà rien de ce qui compose la paroi de l'Aïa-Bouroun ne se retrouve dans la paroi opposée. Des jets noirs, bizarrement déchirés, de porphyre amygdaloïde, qui percent à travers les débris de schiste, de poudingue et de marbre, en forment la base. Au milieu de ces mêmes débris, des filons épais de gros cailloux et de blocs roulés de différentes roches, parmi lesquelles se distinguent des débris d'ophitone et de porphyre, remplissent des failles volcaniques.

C'est sur ce sol bouleversé, ainsi que sur quelques gros fragments détachés de marbre, que s'appuie la formation tertiaire, dont les couches horizontales, tranchées verticalement, forment l'autre paroi de la gorge.

Ici, dans ce tertiaire, tout est volcanique, c'est-à-dire que presque tous les dépôts ont été faits sous l'influence d'un volcan. La base du tertiaire est une masse d'un blanc éclatant, presque sans pétrifications, à l'exception d'un banc d'huîtres au cap Parthénique ; le dépôt en est semblable à du tuf ou à de l'écume ; elle se délite à l'air en présentant une paroi couverte de grandes et profondes alvéoles, séparées par des cloisons de nature plus compacte, qui ont l'air siliceuses : elles ont de 6 à 12 pouces de large et autant de profondeur.

Au toit de cette marne blanche, qui prend une

très-grande extension le long du versant septentrional de la chaîne Taurique, paraissent deux ou trois couches d'un poudingue composé de grains de quarz blanc de lait, liés par un ciment calcaire : ces grains ont été roulés et n'ont pas plus de 2 ou 3 lignes de diamètre.

Par-dessus commencent des dépôts purement volcaniques de *cendres grises*, mêlées de *scories* disséminées en plus ou moins grande abondance. Là sont déposés pêle-mêle des coquillages tertiaires marins; quelques-uns sont frais, bien conservés, tandis que d'autres, brisés par fragments, sont noirs comme s'ils avaient été brûlés par un feu volcanique.

Le reste de l'étage tertiaire comprend une série de couches trouées, poreuses, irrégulièrement déposées, d'un tuf volcanique jaunâtre, renfermant peu de mollusques marins tertiaires.

Telle est la nature générale des formations tertiaires dont est formée la falaise qui borde la pleine mer; la puissance des différentes assises réunies varie de 60 à 100 pieds (1).

Ce terrain volcanique tertiaire prédomine aux environs de Sévastopol; la Chersonèse héracléotique, et la rive septentrionale de la baie de

(1) Atlas, Ve série, plans, etc., pl. 16, fig. 1, 2, 3, 4 et 6.

Sévastopol en sont composées, et les caractères volcaniques généraux se remarquent même jusqu'à Simféropol, au centre de la Crimée : mais, naturellement, les variations dans le nombre des couches, dans l'épaisseur, dans la couleur, dans la présence de tel ou tel élément, sont infinies. J'ai représenté V^{e} série, pl. 16, fig. 1, 2 et 3, les principales différences autour de Sévastopol ; celle qui est la plus importante se tire principalement des fossiles qui ont été déposés parmi les cendres et les scories. En face de la pleine mer, j'ai dit n'avoir remarqué que des *mollusques marins ;* tandis qu'en s'avançant dans l'intérieur de la baie de Sévastopol, ils sont mélangés de *mollusques d'eau douce* et *terrestres.* J'ai dit que cette couche si extraordinaire s'étendait jusqu'au-delà de Simféropol.

La localité où elle fournira le plus d'observations intéressantes est celle d'*Aktiar* où, sur une épaisseur de 70 à 80 pieds de marne blanche pure, s'étend une couche de 3 pieds de cailloux roulés d'ophitone, de silex et de débris d'une craie noircie et comme brûlée, parmi lesquels on trouve pêle-mêle une *hélice* qu'il m'est impossible de distinguer de la plébéienne (*Helix plebeïa* Meg.), un *planorbe* parfaitement semblable au *Planorbis corneus* Drap., une *lymnée* etc. ; tous ces mollusques sont bien conservés, et en grande abondance. Près de l'embouchure

du Belbek, les *Chondrus* sont presque aussi nombreux que les hélices.

Ces faits viennent à l'appui de mon histoire géologique de la Crimée, et prouvent clairement l'existence d'une *île criméenne* pendant l'époque tertiaire. Là vivaient des mollusques terrestres, peut-être les mêmes que ceux qui y vivent aujourd'hui; telle est au moins ma conviction. Une catastrophe volcanique, avec des mouvements violents de la mer, ont occasionné une espèce de déluge (par immersion peut-être), qui a entraîné les mollusques terrestres et lacustres, et les a déposés à l'entrée de l'écluse de la *Tchornaïa-Retchka*, réceptacle des eaux de cette partie de la chaîne Taurique et de la vallée de Baïdar. On comprend dès-lors pourquoi ces mollusques terrestres se trouvent plutôt dans l'intérieur des terres que dans les falaises en face de la pleine mer.

Les traces du volcan ne sont visibles sur aucun point de la terre ferme; tout concourt plutôt à déterminer sa position à l'entrée de la baie de Sévastopol, dans les abîmes de la mer, et si je ne me trompe, les porphyres amygdaloïdes de la gorge du temple d'Iphigénie que j'ai signalés, sont déjà les restes de ses flancs.

En suivant la côte, chaque pas offre de nouvelles preuves des éruptions d'un volcan; au porphyre amygdaloïde succède un porphyre

terreux, puis des jets de vraie lave ophitique. Ces jets composent en partie le soubassement de la falaise, ou bien ils sortent sous forme de pics isolés des profondeurs de la mer et bordent le rivage. Toutes ces laves sont prismatiques. En voyant ces jets, ces pics isolés dans la mer, ces coulées de laves déchirées, l'on ne peut s'empêcher de croire à une grande catastrophe qui a abîmé cette partie de la Chersonèse, l'entraînant au fond de la mer, et ne laissant çà et là que quelques débris noirs qui ont su braver les fureurs de la catastrophe et celles de la mer.

Le plus bel échantillon et le plus instructif de ces débris est celui qui surgit immédiatement au-dessous du monastère de Saint-George. Je l'ai dessiné V[e] série, pl. 17, et le géologue, en l'examinant attentivement, y reconnaîtra sans peine un *fragment d'un grand jet sphérique ou elliptique à couches concentriques*, d'une lave ou d'un granite ophitique, dans lequel le refroidissement et le retrait qui s'ensuit ont produit deux genres de fissures, les *fissures circulaires* ou *elliptiques*, semblables à autant d'écailles ou d'enveloppes; et les *fissures perpendiculaires* à l'axe, qui divisent les grandes bandes elliptiques en une infinité de prismes plus ou moins réguliers comme les basaltes.

Mais ce que nous avons ici n'est qu'un fragment : où est le reste ? On voit clairement qu'il

a été détruit en même temps que les massifs auxquels appartenaient les débris que l'on voit çà et là dans la mer (1). En face de ce fragment, à quelques cents pas du rivage, s'en trouve un surtout qui attire l'attention par sa forme en carré long, et sa surface qui fait table : l'îlot entier n'est composé que de colonnes prismatiques.

Mais, je le répète, ces laves et ces porphyres sont antérieurs à l'époque tertiaire, puisque tout l'étage de cette formation est déposé dessus. A ce travail volcanique si varié, à l'apparition de ces masses ignées, si compliquées au monastère de Saint-George, appartiennent une partie des accidents qui déchirèrent la craie et le calcaire à nummulites.

Avec l'époque tertiaire commença le *vrai volcan*, le *volcan moderne*, vomissant des matières volcaniques, des cendres, des scories, etc. Sa distance de la Chersonèse doit avoir été encore assez considérable, puisque le plateau de la Chersonèse offre à peine, par un renflement, l'indice que le pied du cône ait atteint jusque-là. D'ailleurs nulle trace d'une coulée récente qui soit arrivée

(1) Pour bien juger de l'ensemble de ces débris, que l'on prenne la pl. 60, IIe série, et la pl. 20, Ve série, qui sont prises de deux points opposés, et qui par conséquent se complètent l'une l'autre.

jusque-là et qui se soit mêlée aux couches de tufs volcaniques et de trass. Si le volcan était sous-marin, la chose s'expliquerait facilement; mais ce que je viens de dire prouverait qu'il a pu se trouver sur une portion de la Crimée qui n'existe plus aujourd'hui (1).

La série si variée des terrains tertiaires s'explique en entier par ce volcan; le banc de marne blanche éclatante, formation des plus uniformes et des plus constantes, en fut le premier produit : à l'exception du *petit banc d'huîtres* que j'ai mentionné au cap Parthénique, la vie fut presque nulle dans la mer au fond de laquelle se déposait la marne.

A l'uniformité succèdent tous les accidents d'une cendre vomie et déposée dans une mer agitée ; elle empâte des scories et d'autres fragments lancés par le même agent.

L'éruption des cendres et scories a été aussi brusque que formidable, et elle a commencé par un bouleversement général sur terre et au fond de la mer. Sur terre, des déluges d'eau ont entraîné les coquillages terrestres et lacustres des montagnes pour les déposer pêle-mêle avec les

(1) L'idée de feux souterrains et de produits volcaniques près du monastère St-George, a déjà été émise par Hablitz, *Descr. phys. de la contrée de la Tauride*, p. 33 et suiv. et par Pallas, mais sans application directe.

mollusques que la mer rejetait de son sein, et que les feux volcaniques brûlaient ou noircissaient, en leur donnant la teinte des scories. Partout ces dépôts de fossiles occupent la base des dépôts de cendres et de scories, qui ne contiennent ensuite aucune trace d'êtres organisés, jusqu'aux tufs volcaniques qui décèlent par leur composition un autre fait intéressant, qui ne pouvait manquer d'accompagner le travail d'un volcan, l'augmentation de la température de la mer, qui a détruit le frais des coquillages, et a donné aux tufs une *composition oolithique.*

Ce temps fut une époque de tourmente, et l'étage du calcaire de la steppe, tout entier, n'est aussi, aux environs de Sévastopol, qu'une formation tufeuse et volcanique qui indique que le volcan était toujours en travail.

Les pétrifications sont très-rares, ou si l'on en trouve, elles sont presque méconnaissables ; le test a disparu, et il ne reste qu'un noyau informe. Le tuf jaune prend une texture oolithique, ou il est feuilleté, ondulé, grenu ; de temps en temps la régularité disparaît entièrement, et l'on ne peut guère reconnaître un dépôt purement neptunien dans une masse informe, tufeuse, trouée, fendillée, alvéolique. Les scories abondent dans ce tuf, principalement dans les bancs inférieurs.

Telle est l'histoire géologique de la Chersonèse,

qu'une dernière commotion souleva et lacéra comme nous la voyons aujourd'hui : car regardez tous les ravins perpendiculaires à l'axe de la baie de Sévastopol, ce ne sont, dans le fait, qu'autant de fentes ou de déchirures qui, grandes et profondes à leur entrée, vont en se rétrécissant, en diminuant, au fur et à mesure qu'elles s'éloignent du point où s'exerçait le plus puissant effort. Comme dans les déchirures, tout est à angles saillants et à angles rentrants.

Description physique et historique de la Chersonèse héracléotique.

Vieille Cherson.—Nouvelle Cherson.

La Chersonèse héracléotique est une exception en histoire comme en géologie : elle a toujours fait cause à part : ne tenant à la Crimée par aucun lien naturel, elle a par conséquent toujours été étrangère aux différentes nations qui s'y sont succédé.

Les pauvres colons d'Héraclée, en débarquant pour la première fois sur cette presqu'île inhospitalière, possédée par les Taures, ne cherchèrent pas l'endroit le plus commode, mais le plus sûr pour s'y établir ; le point le plus isolé et le plus reculé de la Chersonèse leur convenait admirablement.

J'ai dit que par un dernier effort volcanique la presqu'île avait été lacérée et coupée par un certain nombre de ravins parallèles, dont les entrées profondes étaient marquées par autant de baies. En commençant à l'ouest, les trois premiers s'ouvrent dans une large baie commune qui porte le nom de *Triple baie* ou *Baie de Fanary*. Plus loin viennent la *Baie Ronde*, celle des *Tirailleurs*, les *Sôses*, la *Baie de la Quarantaine*, dont l'entrée est à la limite de l'ouverture de la *Grande baie de Sévastopol*. Les quatre baies qui suivent, celles de l'*Artillerie*, du *Sud*, des *Vaisseaux*, du *Carénage*, sont toutes intérieures, et paraissent comme des ramifications de la Grande (1).

Les Héracléotes se logèrent entre la première et la seconde baie, autrement dite *Baie des Cosaques*, dont les courts prolongements ou ravins, par une disposition particulière, aboutissent bientôt à la falaise tournée vers la pleine mer. Presqu'entourés complétement par la mer, il ne leur restait que ces deux langues de terre

(1) Voyez Atlas, Ire série, pl. 20, le plan des ruines de la Chersonèse héracléotique, où toutes ces baies sont exactement indiquées. Il existe un plan plus ancien que le mien des ruines de la Chersonèse; c'est celui qui a été relevé en 1825 par le comte L. Serristori, *Col. de l'ét.-maj.*, envoyé par le comte Vorontsof : je ne l'ai pas vu et j'ignore s'il a été publié.

à fortifier, ce qu'ils firent en les fermant par des murailles.

Messieurs Pallas et Clarke ont visité ensemble et décrit les ruines de la *Cherson Vetus* (ancienne Cherson) de Strabon; le premier a donné le plan d'un massif de bâtiments qui occupe une petite île, que le temps a liée à la terre ferme par un isthme qui est peut-être naturel. Clarke raconte que, de là, ils distinguèrent parfaitement les murailles, les rues, les bâtiments renversés et les autres ruines de la vieille Chersonèse. Des pavés oblongs, des murailles en ruines, des fragments épars de vases de terre, de tuiles et de briques, d'aquéducs et d'autres vestiges d'une ancienne ville, couvraient tout le terrain qui s'étend jusqu'à la mer. Ils travaillèrent tout le jour pour en prendre le plan, le vénérable Pallas mesurant de son pas chacune des distances (1).

Aujourd'hui ce serait en vain que l'on chercherait quelques débris de cette colonie qui date de six siècles avant J.-C. Car les Chersonésiens enlevèrent certainement tout ce qui pouvait leur servir dans leur nouvelle ville quand ils abandonnèrent l'ancienne; puis trois hameaux qui

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, t. II, p. 70, et vign. 16.; Clarke, *Voyage*, etc., t. II, p. 210. Consultez aussi la carte qu'il a donnée, ch. XX, p. 98.

succédèrent à la ville abandonnée, employèrent le reste des débris et l'effacèrent davantage. Si Clarke et Pallas ont encore vu, au commencement du siècle, des ruines, elles n'appartenaient, en majeure partie, qu'à des constructions et à des campagnes bâties par les habitants de la nouvelle Cherson. Depuis lors, le peu qui restait a disparu.

La plus grande partie du sol de la Cherson Vetus est échue en partage à M. le lieutenant *Kruse* qui a détruit tout ce qui était sur son domaine pour construire plusieurs maisons et une muraille d'enclos d'un développement considérable. Elle est marquée par des points sur le plan. Le sol a été défoncé pour y planter de la vigne, et les déblais ont été transportés autre part, ou masqués par la terre. Il a fait fouiller la ruine dont Pallas a donné le plan; ses découvertes ont été nulles, à ce qu'il paraît.

Sur la terre ferme, M. Kruse a retrouvé plusieurs anciens puits dont il se sert pour arroser ses nouvelles plantations qui ont beaucoup de peine à réussir, parce que le sol est salé, à ce qu'on prétend. On attribue cette saturation à plusieurs causes; la plus plausible est oubliée. Depuis des siècles, les Tatares qui ont passé l'été sur les yaïlas, chassés par les neiges, descendent dans les vallées et sur les steppes qui se couvrent bientôt aussi de neige. Alors, il ne

reste de refuge aux troupeaux qui n'ont pu trouver un abri sur la côte plus tempérée de la Crimée, que la Chersonèse héracléotique, la dernière qui se couvre de neige, favorisée par la mer qui l'entoure de trois côtés : elle ne la garde que quelques jours. Elle est envahie alors par les troupeaux; on voit les bergers leur chercher un abri au fond des ravins, où ils les font parquer, tandis qu'ils se cachent eux-mêmes au fond d'une grotte sépulcrale ou au coin d'une masure. C'est la masse de fumier de brebis, qui s'accumule ainsi d'année en année, qui sature le sol, dont la nature est reconnaissable à la prodigieuse quantité d'absynthe qu'il produit. M. de Stéven a fait d'intéressantes observations dans les villages des steppes sur la fatale propriété du fumier de brebis.

Quand les Héracléotes et les Déliens se sentirent les plus forts, ils cherchèrent un emplacement plus commode et surtout plus au centre de la Chersonèse à laquelle ils devaient emprunter leur existence. Ils ne pouvaient mieux choisir que celui où ils bâtirent la *Nouvelle Cherson* (1). Entre toutes les positions possibles,

(1) *Chersonesus* et *Cherronesus* sont les noms des anciens auteurs. Dans leurs annales, les Russes l'appelèrent *Kherson* et *Korsun* qui, dans leur langue, devint l'équivalent de *presqu'île*. Pierre Vesconti, en 1318, l'ap-

nulle n'était moins escarpée du côté de la mer, plus unie, plus commode à aborder du côté de terre, et malgré cela nulle n'était plus facile à défendre, car elle est placée entre deux baies vastes et sûres : les Chersonésiens, riches ainsi de deux ports, n'eurent qu'à élever une muraille d'un rivage à l'autre pour être en pleine sécurité.

La position de la Nouvelle-Cherson, relativement à l'ancienne, est fixée par les paroles de Strabon.

« Celui qui navigue à gauche (en partant du golfe Karpinites) trouve d'abord une petite ville, puis le *Kalos-Limène* (baie de Sévastopol) appartenant aux Chersonésiens. Alors le navigateur voit en face de lui, au midi, s'avancer un grand promontoire qui fait partie de toute la Chersonèse sur laquelle les habitants d'Héraclée, du Pont-Euxin, ont bâti la ville de ce nom.

« Cette ville a un *Parthénon*, temple d'une *certaine Divinité* qui a aussi donné son nom au *cap Parthénique* situé à 100 stades de là, et

pelle *Cersona*; les géographes des quinzième et seizième siècles défigurèrent ce nom en celui de *Giriconda*, de *Gerisonda*, de *Gerezonda*, de *Zurzona*. Les Tatares en firent celui de *Tchortchoun* ou de *Tchorgoun*, resté à un village bâti sur le Bïouk-Ouzène, non loin des limites extérieures de la Chersonèse. Cherson s'appelle aussi chez quelques auteurs *Sarikerman* (château jaune), ou *Sari-Germen*, *Saricherman*, etc. Voy. Bronovius, Schiltberger, etc.

sur lequel se trouve de même une chapelle et une statue de la *déesse Vierge*.

« Entre la ville et ce cap (en suivant la côte), il y a trois baies (celle des *Tirailleurs*, la *Baie Ronde*, la *Triple-Baie*), au-delà desquelles s'étendent les ruines de la *Vieille-Cherson* : plus loin, il n'y a plus d'autre baie que celle à l'entrée étroite, connue sous le nom de *Limène des Symboles* (baie de Balaklava).

« Son extrémité intérieure n'est distante que de 40 stades de celle du port de *Kténos* (partie du Kalos-Limène), formant ainsi un isthme qui sépare la petite Chersonèse (*héracléotique*) de la grande ou *taurique*, etc. »

Ces paroles du célèbre géographe n'ont pas besoin d'autre commentaire que la carte de la Chersonèse que j'ai donnée.

La Nouvelle-Cherson bâtie entre la baie de la Quarantaine à l'E. et les Sôses à l'O., fut une partie distincte de sa banlieue, qui embrassa le plateau entier de la Chersonèse. La *Banlieue* couverte de villages, de campagnes, de vergers et de vignobles, eut comme la ville sa muraille, pour la défendre contre les Taures : elle ferma précisément l'isthme qu'indique Strabon, le seul endroit où la Chersonèse soit abordable par terre. Cette *grande muraille* à laquelle Strabon donne une longueur de 60 stades, n'existe plus depuis longtemps. Elle a dû être

abandonnée de bonne heure comme inutile, lorsque la Gothie se trouva alliée et dépendante en quelque sorte de Cherson et des empereurs de Constantinople. L'allure seule du terrain légèrement exhaussé, sur lequel la charrue a passé tant de fois, peut indiquer sa direction; je n'ai pas été plus heureux que Pallas pour en retrouver des fragments reconnaissables.

Cherson, ville.

Deux mois passés en recherches au milieu des ruines de la Chersonèse héracléotique, m'ont appris à m'en rendre raison; j'avais hâte de le faire et d'en constater l'existence, tant était rapide leur destruction motivée par le voisinage de Sévastopol, nouvelle fondation qui y trouvait sans peine des matériaux tout préparés. Je vais dire ce que j'ai vu : si le voyageur ne retrouve plus la plupart de ces monuments, qu'il s'en prenne à qui de droit, et non à ma plume supposée mensongère.

Et moi-même qu'ai-je retrouvé de ce qu'ont vu et décrit Bronevski, Pallas et Clarke? On va bientôt en juger.

Murs d'enceinte.—Tours.—Portes.

Le mur (1) qui défendait la ville du côté de

(1) Voyez, d'après Mouraviev-Apostol et d'après mes

terre, commençait à peu près à une bonne verst de l'entrée de la baie de la Quarantaine, son principal port; remontant, l'espace de $\frac{2}{3}$ de verst, en serpentant sur le plateau de l'isthme, il en coupait le sommet, puis revenait, par 3 ou 4 autres zig-zags, aboutir au coin de la baie des Sôses, ayant environ 1 $\frac{3}{4}$ verst de développement : il était en pierres calcaires taillées grossièrement et liées par du mortier : son épaisseur variait entre 5 et 6 pieds.

Trois tours principales en augmentaient la force (1) : la première occupait l'angle du premier détour, à partir de la baie de la Quarantaine. Les deux autres, placées à l'angle de la partie la plus avancée de la muraille sur le sommet de l'isthme, défendaient la porte principale, édifice massif, voûté, avec corps-de-garde. L'espace ménagé entre les deux tours formait une cour extérieure, fermée par une seconde porte de front avec la saillie des tours.

Deux autres portes s'ouvraient, l'une à côté de la baie de la Quarantaine pour faciliter les communications du grand port, l'autre tout près

observations, le plan approximatif de Cherson en titre de la première série.

(1) Théophane, p. 317, nomme deux tours de Cherson, la tour *Centenaresium*, et la tour *Synagrus*, dont il est impossible d'assigner la position.

des Sôses pour l'usage du petit port; celle-ci existe encore tout entière avec une bonne partie de sa muraille, doublée extérieurement d'un fossé sec qui en suivait exactement les sinuosités.

Les fortifications étaient relativement récentes, à en juger d'après une inscription gravée sur une plaque de marbre scellée dans la grande tour voisine du grand port, et rapportée par Léon de Waxel et par Clarke (1). En voici la traduction. « L'empereur *César Zénon*, pieux, victorieux, chargé de trophées. Sa bonté voulant se distinguer envers cette ville, qui est à lui, ainsi qu'elle fait envers toutes les autres villes, lui a fait don de la recette du comptoir qui est ici auprès du vicariat de ses dévoués arbalêtriers, pour que cet argent soit employé à la restauration des murs qui servent à la sureté de la ville; et c'est par reconnaissance que nous avons placé cette inscription, comme un monument éternel de son règne.

« Cette tour a été restaurée sous le gouvernement du très-magnifique comte Diogène, l'an 512. Indiction 14e. »

(1) Waxel, n° 5, la cite comme étant alors à Akmétchet, Clarke, II, p. 115, dit l'avoir copiée chez M. Hablitz, qui en était alors le possesseur. J'ignore où on l'a transportée depuis la mort de ce dernier.

L'empereur Zénon a régné de 474 à 491. L'indiction 14e se trouve deux fois pendant le règne de Zénon, en 476 et en 491 : cette inscription est de l'une ou de l'autre de ces années, qui répondait à l'an 512 de l'ère de la Chersonèse, dont M. Boeckh fait remonter l'origine à l'affranchissement de la ville par les Romains, qu'il place en 36 ou en 21 avant J. C., contre le texte formel de Strabon (1).

Rues.—Places.

Une rue principale qui traversait la ville dans sa plus grande longueur, aboutissait à la grande porte de la ville. Plus régulière, et mieux alignée que les anciennes rues des villes anséatiques, elle n'en différait guère pour la largeur qui ne dépassait pas 20 pieds. Elle était bordée de maisons pressées les unes contre les autres.

Elle s'ouvrait à peu de distance de la porte, à gauche en descendant, pour donner une large issue à la *Grande place du Marché*, qu'on reconnaît facilement au grand tas de déblais que les Chersonésiens y transportèrent, lorsque, par des mines secrètes, ils emportaient la terre dont le grand Wladimir, qui assiégeait la ville en 988, voulait faire combler les fossés (2).

(1) Boeckh, *Corp. Inscrip.* II, 89.
(2) Voyez la note qui suit. Ce tas de déblais que j'ai

Cette grande place dont il est difficile de fixer les limites exactement, communiquait avec la rue principale par une petite place, dont un palais prenait toute la largeur, ne laissant à droite et à gauche que deux courts passages.

Ce palais était sans doute l'un de ceux que mentionne Nestor, près de l'église de la sainte Mère de Dieu, du côté de l'autel. Il n'en reste qu'un amas confus de pierres informes dont l'encombrement masque toute distribution intérieure.

Cherson avait encore plusieurs autres petites places qu'il est difficile de circonscrire.

Églises.

Le gouvernement russe avait chargé M. le lieutenant Kruse de faire déblayer ce qu'il y aurait de plus intéressant parmi les ruines. Il commença par les églises, et parvint à en déterrer trois.

D'après le récit de Nestor, je ne doute pas que la plus voisine de la grande place, et parconséquent du palais que je viens de mentionner

examiné attentivement, a l'air d'un tumulus allongé : il ne consiste qu'en terre rapportée, débris de tous genres, écailles d'huîtres, de moules, etc. Sur l'une des extrémités du tertre sont les fondations de la chapelle de Wladimir.

et du grand tas de déblais, sur lequel Wladimir fit ériger une chapelle en mémoire de la prise de la ville et de sa conversion, ne soit celle de la Sainte Mère de Dieu, *la cathédrale de Cherson* (1). Rien de plus simple que cet édifice :

(1) Voici le texte de la Chronique de Nestor, trad. de Louis Paris; Paris 1834, t. I, p. 130 et suiv.

« Or advint que dans le courant de l'année suivante, l'an 6496 (988 de J. C.), Vladimir, avec son armée, fit une invasion sur Kherson. Les habitants s'enfermèrent dans les murs de la ville, et Vladimir établit son camp de chaque côté, proche du Limèn, à peu près à la portée du trait de ladite ville. Les assiégés se défendirent vaillamment. Cependant Vladimir pressant toujours le siége, ils commencèrent à perdre courage ; lors il leur fit dire : « Si vous ne vous rendez pas, je jure que, s'il le faut, je « resterai trois ans ici. » Les assiégés ne firent nul cas de la menace. Vladimir fit prendre les armes à ses soldats et ordonna l'assaut ; mais tandis qu'ils livraient cet assaut, les Khersonésiens, ayant pratiqué une issue dans les fossés, en enlevèrent la terre que les assiégeants y jetaient pour les combler, puis la portèrent et repoussèrent par la ville ; et plus les Russes en jetaient dans les fossés, plus les assiégés en enlevaient.

« Mais pendant que Vladimir assiégeait Kherson et pressait ses habitants, voilà qu'un certain Athanase projeta sur le camp ennemi une flèche portant cet avis : « Tu « peux arrêter ou détourner le courant des sources qui « sont derrière toi, vers l'est ; c'est de là que nous viennent « les eaux de la ville. » A cette nouvelle, Vladimir éleva les yeux au ciel et s'écria : « Si c'est vrai, je promets de « recevoir le baptême.

c'est un modèle de l'antique style byzantin. L'absyde semi-circulaire en marquait le chœur, et des colonnes en beau marbre blanc cristallisé, nuancé de bandes bleues, exprimaient dans le vaisseau de l'édifice, les transepts et le dôme qu'elles supportaient, comme dans l'église de

« Et de suite il donna l'ordre de boucher les conduits et de détourner l'eau. Bientôt les assiégés, exténués et mourant de soif, se rendirent, et Vladimir, avec les siens, fit son entrée dans la ville.

« Vladimir demanda alors aux empereurs Basile et Constantin leur sœur Anne en mariage ; elle lui fut accordée à condition qu'il se ferait baptiser : elle fut reçue au port par les Khersonésiens, qui la menèrent au palais.

« Le baptême de Vladimir eut lieu dans l'église de la Sainte Mère de Dieu à Kherson, située au milieu de la ville, sur la place du marché. C'est là, près de l'église, du côté de l'autel, qu'on voit encore aujourd'hui le palais de Vladimir et celui de la princesse.

« Incontinent après le baptême, l'évêque amena la princesse pour l'autre cérémonie, celle des épousailles.

« Vladimir fit édifier une église dans Kherson, sur la montagne faite avec la terre que les habitants avaient amoncelée au sein de la ville durant le siége qu'il en fit, laquelle église on peut encore voir de nos jours. »

Jusqu'ici Nestor *Karamsin* interprète le chroniqueur à sa façon ; selon lui, la terre enlevée était celle dont les assiégeants se faisaient un rempart ou mur de circonvallation et l'église où Vladimir fut baptisé, sur la place du marché, était celle de St-Basile : j'ai suivi le chroniqueur plutôt que l'historien, excepté dans le plan où j'ai laissé *St-Basile* pour *Notre-Dame*.

Kertche que j'ai décrite. De grandes croix byzantines décoraient les fûts des colonnes et des chapiteaux imités de l'ordre corinthien (1) : elles recouvraient de même les moulures et les corniches comme dans les églises d'Abkhasie.

Il ne reste de cet édifice qu'un mur détruit jusqu'à 3 ou 5 pieds au-dessus de terre, et exprimant le plan complet du temple. On a déposé dans cette enceinte sacrée les colonnes, les chapiteaux et autres ornements que le déblaiement fit découvrir : la plupart ont été tirés d'une grande citerne (peut-être *une église crypte*) dont l'ouverture répondait au centre du dôme : elle en est encore remplie, et témoigne de la main dévastatrice qui a pris la peine de la combler de ces précieux débris.

La seconde église (2), plus grande et plus vaste que celle de Notre-Dame, s'élevait à peu près à mi-longueur de la rue principale, à droite en venant de la Grande Porte. Elle était en forme de croix, ayant par les transepts 53 pieds 4 pouces, et par l'abside, le dôme et la nef 53 pieds 3 pouces, dont 15 pieds pour l'abside seule qui renfermait derrière l'autel les siéges semi-circulaires du clergé.

On y montait par quelques degrés en marbre,

(1) Atlas, IIIe série, pl. 20, fig. 5.
(2) Atlas, IIIe série, pl. 4, fig. 14.

et son parquet était orné d'une grossière mosaïque en pierres de couleur. Une grande plaque sculptée en marbre, qui formait, au fond du chœur, le dossier du siége principal a été enlevée sans qu'on ait su quel est celui qui a pu commettre ce sacrilége.

Un dôme supporté par des colonnes semblables à celles de Saint-Basile, éclairait le centre de la croix. Le pavé de la nef était formé de dalles de marbre, débris d'antiques monuments, qui recouvraient un nombre considérable de tombes ou sarcophages comblés d'ossements. M. Kruse en les ouvrant ne trouva dans l'un que des têtes entassées.

Mais ce qui rend ce temple plus remarquable encore que tout ce que je viens de dire, ce sont les matériaux dont il fut construit. La main du chrétien avait mutilé un *beau temple grec* pour le métamorphoser en *église chrétienne*, et des tambours cannelés, des bases et des chapiteaux ioniques entassés pêle-mêle, servaient presqu'exclusivement à la confection de ses murailles (1). On jugera par le dessin que j'en ai donné, de la beauté des proportions qui n'avaient rien emprunté à l'éclat de la pierre, simple craie chloritée d'Inkerman. Aussi quel contraste de voir ces restes du beau siècle de la

(1) Atlas, IIIe série, pl. 32 *bis*, fig. 6, 7 et 8.

Grèce, servant de matériaux bruts, à côté des colonnes grêles et des ornements sans grâce, de marbre exotique, qui soutenaient les autels (1).

Ainsi les chrétiens, voulant construire une église, démolirent un temple grec; la profusion des tambours et des chapiteaux qui remplissent les murs, ne permet pas de douter que tout un temple n'y ait passé. Ne serait-ce point le *Parthénon*, le temple de la *divinité Vierge des Taures?* Quoiqu'il en soit, la gravité mélancolique du christianisme n'empêche pas qu'on ne regrette les grâces et la poésie du paganisme, et que n'aurai-je pas donné pour que ces colonnes ioniques fussent debout et pussent se refléter dans l'onde paisible du port voisin, en attestant à travers tant de siècles la religion de la colonie d'Héraclée!

Au reste, tout ceci prouve que l'église elle-même, bâtie avec de pareils matériaux, fut une des plus anciennes constructions chrétiennes de Cherson, et qu'elle pourrait être, avec autant de raison, la cathédrale de Notre-Dame, sans les motifs que j'ai allégués plus haut (2).

(1) Le col de la colonne avait 26 pouces de diamètre: le module était de 15 pouces, et la colonne entière, avec base et chapiteau, avait près de 21 pieds de haut, ce qui donnerait 55 pieds de haut jusqu'au pignon du fronton d'un temple tétrastyle.

(2) J'ignore laquelle de ces deux églises Bronovius a en

Les décombres voisins de l'églises sont entremêlés de plusieurs fûts de colonnes cannelées,

vue, quand il dit : « Il existe dans la ville les restes d'un grand monastère grec; les parois du temple existent encore; mais elles n'ont nulle apparance, les superbes ornements de cet édifice ayant été détruits et spoliés. Les annales des Russes et des Polonais rapportent que Vladimir, grand-duc des Russes et de Kiovie, emmena de ce monastère, comme trophée, à Kiovie, *deux portes en airain de Corinthe*, que les prêtres grecs appellent *Portes royales*, ainsi que de fort belles images et quelques Grecs; elles ajoutent que Boleslas II, roi de Pologne, transféra à son tour, aussi comme trophée, ces deux battants de Kiovie à *Gnesne* : ce sont les portes de la cathédrale qu'on voit aujourd'hui. »

D'autres auteurs prétendent que les vraies portes d'airain de Cherson sont à Novogorod la Grande, dans la cathédrale de Ste-Sophie. Ceux que cet antique monument intéresse liront l'ouvrage de M. Fréd. Adelung : *Die Korssunschen Thüren in der Kathedralkirche zur heil. Sophia in Novogorod*. Berlin, 1823. Au reste, il n'est pas question de portes dans Nestor. « Vladimir, dit-il, emmena la tzarine Anasthase, des prêtres de Kherson, les reliques de saint Clément et de son disciple Phiva, comme aussi des vases et des encensoirs, ainsi que des images; le tout pour son salut. Il prit avec lui *deux idoles d'airain* et quatre chevaux de métal qui sont aujourd'hui derrière l'église de la Sainte Mère de Dieu, et que les ignorants croient faits de marbre. » Saint Clément, évêque d'Ancyre, avait été martyrisé et jeté dans la mer à Cherson, vers l'an 100 de J.-C. Il devait y avoir une église. Rubruquis, *Voy. en Tartarie* (1253), p. 1. *Schiltberger's Reise in den Orient*, p. 100.

d'une plus petite proportion que les premières, mais tirés de la même carrière : le style en est ionique. C'est tout ce que l'antiquité payenne a légué du souvenir de ses temples au milieu de Cherson.

M. Kruse a déblayé les fondements d'une troisième église qui dominait le grand port. Elle ne différait en rien des petites églises grecques que j'ai signalées sur la côte de Crimée. Ici se sont arrêtées les fouilles de M. Kruse. Sans doute une ville comme Cherson avait un plus grand nombre d'édifices religieux ; mais qui les devinera au milieu des amas de pierres informes qui jonchent le sol, laissées là par ceux qui ont enlevé les meilleurs matériaux. La pensée peut aussi facilement reconstruire, avec ces restes méprisés, un palais du riche qu'une maison du pauvre, une boutique qu'une église des apôtres.

Les Chersonésiens employaient la chaux et le mortier ; ils en firent usage pour leur édifices publics, pour leurs murailles, leurs tours, leurs églises et pour quelques palais : mais il paraît que pour les autres constructions communes, l'on n'employa pas d'autre ciment que la terre glaise, comme le font encore aujourd'hui les Grecs et les Tatares de la Crimée. Cette manière de bâtir n'a aucun inconvénient pour un climat sec comme celui de la Chersonèse.

L'on utilisait deux espèces de pierres à bâtir ;

l'une, la plus recherchée et la plus durable, employée pour les principaux monuments, était un grès chlorité jaunâtre, tiré des immenses carrières d'Inkerman. L'autre, la plus commune, était un calcaire jaune, tertiaire grossier, qui venait des vastes carrières qui sont droit au sud de la porte principale sur le chemin de Balaklava. De nombreux tertres de déblais entourent les carrières ouvertes, où les blocs à demi-détachés par une fente profonde, attendent encore le coin qui doit terminer l'ouvrage.

On n'exploitait qu'une couche d'une dizaine de pieds d'épaisseur, d'un calcaire si tendre, qu'il paraît qu'on le travaillait à la scie, à la hache, comme on le faisait encore à Kertche et à Odessa.

Peu de terrain était resté vague; à l'exception du grand port et des places, tout était occupé, et formait, des deux côtés de la rue principale, un amas confus de rues étroites qui se croisaient dans tous les sens, et qui rappellent les quartiers populeux des villes asiatiques. Aussi, relativement à l'étendue de Cherson, ce n'est pas trop que de lui donner 5,000 maisons et environ 40,000 à 50,000 habitants, dans son plus beau temps.

La haute falaise même était bordée de maisons, d'où l'on pouvait descendre sur le rivage par des escaliers taillés dans le roc : mais le roc

se nivelait bientôt et présentait, à moitié distance entre les deux baies, une place unie de débarquement et de marché, où j'ai trouvé un puits très-bien conservé et les traces d'un aquéduc.

La Chersonèse héracléotique n'avait que *deux sources d'eau vive*, jaillissant sur la lisière de la presqu'île, vers Balaklava. L'une, marquée auprès du *khouter* (métairie) *Ouchakof*, avait été conduite à Cherson par des files de tuyaux adroitement nivelés : leurs lignes suivaient d'abord le grand ravin, puis passaient par un col bas, d'où la conduite de l'eau n'offrait plus d'obstacle : l'on a retrouvé dernièrement quelques-unes de ces files de tuyaux que Wladimir fit briser pour couper l'eau au Chersonésiens et les forcer à se rendre (1).

Il paraît que, par ce conduit naturel, l'eau pénétrait à travers la presqu'île jusqu'à l'extrémité de la baie des Tirailleurs, où elle recommence à jaillir ; les poissons aiment à venir se rafraîchir dans cette eau vive et limpide : on peut même

(1) M Bronovii, *Tartariæ descriptio*, p. 6. Aquarum ductus, qui milliaribus quatuor cuniculis ex petris excisis in urbe ducebantur, in quibus nunc etiam aqua purissima est, ad urbis ipsius mænia conspiciuntur. Est in eo loco, unde rivulus ille delabitur, pagus quidam non ignobilis, et non procul in ripa maris, in monte saxoso, græcum monasterium S. Georgii.

y distinguer des traces des réservoirs des anciens habitants. Les seuls bons puits de la Chersonèse sont sur cette ligne.

L'autre source est celle qu'on a conduite jusqu'à Sévastopol, qui pendant longtemps s'est contenté de quelques puits et de quelques filets d'eau qui sont au fond de la *baie du sud*. Cette source était une possession privée, que le bien public a enlevée à son propriétaire. On avait calculé qu'elle donnerait 8 à 9 védros (96 à 108 pintes) par minute. Mais le manque d'expérience fut cause qu'on n'obtint d'abord que 3 védros (36 pintes) par minute.

Telle était la richesse de la Chersonèse. Pour y suppléer, les habitants de Cherson avaient creusé dans le roc vif, au fond du ravin qui débouche près de leurs murailles, dans la baie de la Quarantaine, d'immenses réservoirs pour y recevoir sans doute les eaux de pluie et de neige; aujourd'hui ils sont presque comblés par la terre et les pierres qui y ont été entraînées. Trois puits modernes qu'on a creusés dans ces déblais, donnent à la Quarantaine une eau potable.

En parcourant un jour avec M. le baron de Berckheim la rue principale de Cherson, si morte et si ravagée, je lui disais, dans la tristesse dont nous étions saisis : Si *Tyr* est devenue un roc pelé sur lequel des pêcheurs étendent leurs

filets ; si le célèbre *Forum des Romains* est aujourd'hui le *champ des vaches*, pourquoi voulez-vous que les 50,000 habitants de Cherson n'aient pas cédé aux Russes leurs places, leurs rues populeuses, leurs foyers, pour en faire un cimetière ? Voyez-vous dans le coin de Cherson, auprès du grand port vide, vers cette place déserte, cette ville des morts qui s'accroît chaque jour, et ces pierres souillées qui s'entassent sur les tombes ?

Et quelle main est venue ainsi accomplir les décrets de la Providence? Quelle main a renversé l'église qui avait succédé aux autels d'Iphigénie ?... Cette main, c'est celle d'un *payen*, d'un Litvanien, petit-fils d'un paysan d'*Eïragola*, bourgade qu'une forêt sépare de la haute colline de *Viélona*, toujours embrasée par les feux de *Perkoun*, le dieu du tonnerre. Après 2000 ans d'existence, il a fallu qu'une main toute puissante amenât du fond des forêts de Litvanie, le fondateur de Vilna, *Gédimine*, l'ancêtre des *Jagellons*, l'un des héros du Nord, avec ses belliquenx Litvaniens, pour faire rentrer la grande, la riche Cherson dans le néant. Telles sont les voies de la providence. Cherson mourut. Vilna nacquit (1).

(1) Gédimine, grand-duc de Litvanie, et Olgherd, son fils et successeur, firent des invasions en Crimée, et dé-

Après le pillage des Litvaniens, Cherson ne fut plus qu'une ombre de ville, et quand les Turcs, en 1475, prirent possession des villes génoises de la Crimée, ils ne trouvèrent que des édifices vides, des églises désertes, dont ils enlevèrent les plus belles colonnes en marbre et en serpentine, et les plus grandes pierres, pour les transporter par mer à Constantinople, où elles ont été employées à différentes constructions privées et publiques. Dès-lors la ruine de Cherson fut consommée.

Mais certes on ne peut trop s'étonner du cercle des mystérieux décrets de la Providence. Le peuple qui a achevé la destruction de Cherson est précisément celui qui date sa religion et la première étincelle de sa civilisation chrétienne de cette ville, où son grand-duc Wladimir reçut le baptême. C'est à Cherson qu'eut lieu le premier mariage chrétien de ses grands-ducs; c'est Cherson qui lui envoya ses premiers apôtres. Il est vraiment étonnant que la nation qui vint à Cherson se mettre sous l'égide du grand St-Georges qui plane sur toutes les Russies, soit celle qui ait été chargée d'effacer jusqu'aux dernières traces de ce sol classique, celle qui s'acharne sur ces ruines, qu'elle devrait respecter.

truisirent presqu'entièrement Cherson. Siestrzencewicz, *Histoire de la Tauride*, t. I, p. 314.

Elle aurait dû au contraire relever l'église de Saint-Basile de ses ruines, rétablir la chapelle de Saint-Wladimir, qui est tout près de là, et dont on reconnaît le plan sur la colline de déblais : ce sont les vrais monuments de la Russie. Elle devait laisser subsister les murailles, les portes et les tours, qui étaient encore debout en 1794, et que le Tatare même avait respectées (1) au lieu de les détruire, utiliser cette place, aujourd'hui déserte

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, t. II, p. 76. M. Bronovii, *Tartariæ descr.*, p. 6, décrit comme suit Cherson en 1595. Urbs murum altissimum et magnum, turresque plurimas et maximas, ex secto et grandi lapide erectas, nunc etiam habet, ac tota mari exposita existit. — Urbs illa à multis non solùm annis, verùm sœculis et hominibus et habitatoribus prorsus vacua, funditùs diruta, ac in vastitatem redacta est. Muri et turres integræ adhuc et miro opere sumptuosè factæ, conspiciuntur. Principum Regia vel domus in ea Isthmi parte, et urbis mænibus, turribus, et portis magnificis existit. Verùm à Turcis insignes columnæ marmoreæ et serpentinæ, quarum intus adhuc loca apparent, et grandiores lapides, spoliatæ et per mare ad sedes eorum in ædificia publica et privata deportatæ sunt. Id circò ad majorem ruinam ea urbs pervenit : non ædium et templorum nec vestigia quidem in ea visuntur. Urbis ædificia humi prostrata et solo æquata sunt, etc. Marq. de Castelnau, *Essai sur la Nouv. Russie*, t. III, p. 201 ; Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 59; *Voyages hist. et géogr. entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*, troisième partie, extr. du journal d'un voyage fait au print. 1784, p. 26. Paris, 1798, in-4°.

et si tristement aride. Mais le premier jour de Sévastopol fut le dernier de Cherson.

« Lorsque nos troupes s'emparèrent de la Crimée, dit Karamsin (1), beaucoup de murailles étaient encore entières, ainsi que la belle porte de la ville et deux tours. Elles n'existent plus maintenant, car on en a pris les pierres pour les constructions de Sévastopol. La quantité de marbre travaillé qu'on trouva dans les ruines, prouve que les Chersonésiens aimaient aussi le luxe. »

Qu'attendre des matelots qui furent envoyés pour chercher des matériaux parmi ces ruines? Rien ne fut respecté. Plus de la moitié des murailles fut renversée pour construire la Quarantaine, et l'on ne reconnaît la belle porte d'entrée et les deux tours qu'à deux monceaux de pierres informes qu'ils ont délaissées.

Et enfin, quand l'ordre général vint de la part de l'empereur Alexandre, zélé protecteur des monuments de son empire, d'arrêter ce vandalisme, déjà il n'y avait plus rien de précieux à ménager.

Néanmoins l'on chargea l'ingénieur Kruse de faire quelque fouilles; j'ai dit qu'il déterra trois églises, dont il déblaya les approches en les entourant d'un mur; qu'il fit déposer dans l'en-

(1) Karamsin, *Hist. de Russie*, éd. all., I, 362, ou note 425.

ceinte de chacune de ces ruines les colonnes, chapiteaux et autres marbres qui furent le fruit de ses recherches.

Malheureusement pour ces collections intéressantes et précieuses, une espèce de peste se déclara à Sévastopol : on se crut obligé d'établir un cordon sanitaire autour de la ville ; un détachement de soldats fut logé dans ces ruines, et quand au bout de quelques mois, tout fut rentré dans l'ordre, l'on ne retrouva plus rien de ce que M. Kruse avait réuni, à l'exception des plus grands morceaux, et même ce qu'on n'avait pas pu emporter avait été mutilé.

Le cimetière de la Quarantaine, qu'on a établi sur la place du Grand Port, et qui s'accroît journellement, offrait l'occasion de faire de précieuses trouvailles; elles ont été aussi dispersées. Une jolie mosaïque qui venait de là, et que M. le docteur Lang avait acquise, a disparu de chez lui, un jour d'émeute des matelots qui voulaient se venger de la sévérité des médecins pendant la peste.

Que dire donc en général des monuments de Cherson? Hélas, le voyageur est bien surpris de ne plus rien retrouver sur place; à l'exception de quelques débris de marbre employés à de vils usages à Sévastopol, et d'un ou deux bas-reliefs, tout a été dispersé; une partie des inscriptions a été heureusement transportée à Ni-

kolaïef : le reste disséminé dans la Crimée et hors de la Crimée, est pour ainsi dire perdu. Que n'a-t-on eu l'idée d'établir un musée public, comme à Kertche !

Maison de Lamachus.

Un seul monument a osé braver la cupidité : c'est celui qui devait signaler à la postérité l'emplacement de la *maison de Lamachus*, tas d'immondices et de déblais qui s'accumula sur cette demeure profanée par la trahison des Bosporiens. Qu'on en lise les détails si intéressants dans Constantin Porphyrogénète, *de Administrando Imperio* (1).

J'ai parlé de la rivalité qui exista de tout temps entre les Bosporiens et les Chersonésiens. J'ai dit même que, d'après les médailles de *Pairisades Ier*, je ne doutais pas que ce roi du Bosphore n'eût régné sur Cherson pendant quelque temps (2), opinion confirmée par les emblêmes de son tombeau (3).

Cherson subit une seconde fois le sort de Panticapée, lorsqu'accablée par les Taures-Scythes et leur roi *Skilouros*, elle se vit forcée de recourir à la protection du Grand *Mithridate*.

(1) Ed. L. Elzévir, 1611, p. 202.
(2) Sestini, *Musée Chaudoir*, t. I, fig. 5 et 6
(3) Mon Voyage, t. V, p. 225.

Strabon, vers l'an 30 de notre ère, dit que Cherson était encore à cette époque sous la domination des rois du Bosphore. M. Boeckh attaque cette assertion positive du grand géographe, et suppose que déjà, alors, Cherson avait obtenu des Romains la liberté (1).

Dès-lors, une rivalité jalouse ne cessa de fomenter des guerres entre les deux villes. J'ai raconté l'expédition de *Sauromates V*, dans l'Asie-Mineure, en 282 de J. C. environ; et la prise de Panticapée par les Chersonésiens, qui en fut la suite (2).

Puis j'ai mentionné le combat que *Sauromates VI*, petit-fils de Sauromates V, livra au commencement du quatrième siècle aux Chersonésiens à *Capha*, sur les ruines de Theudosie, qui devint la frontière du territoire des deux villes. Il s'ensuivit une seconde guerre, où *Pharnace*, stéphanophore (3) et commandant des Chersonésiens, tua Sauromates VI dans un combat singulier, et força les Chersonésiens à transporter leur frontière au rempart d'*Akkos* ou des Kimmériens (4).

(1) *Corpus Inscript.*, t. II, p. 89 et suiv.

(2) Mon Voyage, t. II, p. 78.

(3) *Porte-couronne*, c'est ainsi qu'on désignait à Cherson la première fonction de la magistrature.

(4) Mon Voyage, t. V, p. 241 et 257.

Ces victoires des Chersonésiens devaient accroître naturellement contre eux la haine antique des Bosporiens, toujours plus disposés à leur faire tout le mal possible. *Assandre*, qui commença à régner en 334 ou 336 de J. C. et qui fut, hélas! le dernier roi du Bosphore, crut avoir trouvé un moyen de s'immiscer dans les affaires de ses ennemis, en demandant en mariage, pour l'un de ses fils, la fille unique de *Lamachus*, stéphanophore de Cherson, le plus puissant de la ville, que la renommée disait très-riche en or, en argent, en esclaves, en servantes, en chevaux (1), en fonds de terre, et qui possédait une maison avec quatre cours. Elle occupait en long et en large tout le coin de la ville qui touche au port extérieur des *Sôses*, où Lamachus avait une porte particulière, percée dans les murs de la ville, la seule qui soit restée debout.

Quatre portails superbes fermaient les abords de la maison, et chaque troupeau de bœufs et de vaches, de chevaux et de juments, de brebis et d'ânes revenant des pâturages, avait son entrée et son écurie particulière.

L'aîné des fils d'Assandre épousa en effet

(1) Je répète ces détails donnés par Constantin Porphyrogénète; ils jettent un jour intéressant sur les mœurs et l'industrie des Chersonésiens.

Gycia, sous la condition expresse que jamais il ne retournerait à Panticapée pour visiter son père, pas même à l'heure de sa mort.

Deux ans après, Lamachus mourut. Gycia, l'année suivante, voulut, selon l'usage général, célébrer l'anniversaire de la mort de son père, et ses richesses étaient assez grandes pour qu'elle pût fournir au peuple entier de Cherson, le vin, le pain, l'huile, la viande, les volailles et les poissons nécessaires au festin donné en son honneur. Elle promit de renouveler ses dons chaque année.

Le fils d'Assandre, profondément chagriné d'une pareille prodigalité, fit semblant de la louer de tant d'amour filial, mais se promit bien de s'en venger, en profitant de l'occasion pour ourdir un complot contre la ville. Il écrivit à son père de lui envoyer de temps en temps une dizaine de jeunes Bosporiens forts et robustes, qu'il introduirait dans la ville, sous le prétexte d'une visite.

Débarquant au *port des Symboles* (Balaklava) où ils laissaient leur vaisseau, ils venaient à pied à Cherson, y passaient quelques jours, puis faisant semblant de s'en retourner, ils passaient vers le soir la grande porte, traversaient la Chersonèse, et quand d'épaisses ténèbres recouvraient la contrée, ils revenaient sur leurs pas, guidés par un affidé du fils d'Assandre, qui

les ramenait par des chemins détournés, au *Grand Liman* (baie de Sévastopol) où ils trouvaient un petit bateau qui les ramenait sans bruit au *port des Sôses*, où un autre affidé guettait leur arrivée et leur ouvrait la petite porte, à l'insu de tout le monde. Cachés dans la vaste maison de Lamachus, ils devaient y attendre le nouvel anniversaire pour s'emparer de la ville en massacrant le peuple enseveli dans le lourd sommeil que procure le vin et la bonne chère.

Un heureux hasard fit découvrir toute la trahison. La veille des fêtes, une des filles de chambre de Gycia, ayant désobéi à sa maîtresse, fut reléguée par elle, loin de ses yeux, dans une chambre écartée sous laquelle les Bosporiens étaient précisément cachés. Un fuseau qui roula dans un trou près de la paroi, engagea la jeune fille à soulever un carreau du parquet pour l'en retirer. Elle vit les Bosporiens réunis, et s'empressa de faire venir Gycia qui, lui pardonnant sa faute, lui enjoignit de garder le secret, pendant qu'elle allait tout préparer pour prévenir les traîtres.

Elle convoqua engrand secret trois notables délégués par la ville, et leur ayant fait jurer que pour récompense de son dévouement, on l'ensevelirait dans la ville, contre l'usage établi, elle leur raconta l'épouvantable nouvelle : mais ne craignez rien, leur dit-elle, célébrez gaiement

la fête publique ; seulement observez-vous, et que chacun prépare en silence chez lui, des fagots et des flambeaux. Puis, quand tout sera rentré dans le repos chez moi, pendant que je veillerai sur mon mari jusqu'à ce qu'il soit endormi de lassitude et de vin, pour lui ôter la possibilité de donner son signal, que chacun vienne entasser, sans bruit, ses fagots autour de ma maison, et attendez que je vous dise d'y mettre le feu.

Tout se passa comme elle l'avait ordonné. Quand Gycia vit son mari et ses gens cuvant leur vin, ayant ordonné de fermer toutes les portes, elle sortit avec ses servantes qui avaient réuni à la hâte les joyaux, l'or et les objets les plus précieux de leur maîtresse. Tout ce qui resta fut brûlé ; les traîtres qui cherchèrent à échapper, furent massacrés.

Les citoyens de Cherson voulurent reconstruire la maison de Gycia, mais elle s'y opposa; elle fit, au contraire, amonceler les immondices, les déblais et les fumiers sur cette place souillée par la trahison ; on l'appela *le Guet-apens*, *la Cachette de Lamachus* (λαμάχου σκοπή). Ce monument, plus indestructible que ceux en marbre et en bronze, est encore là, et sans connaître l'histoire de Gycia, on est étonné de trouver ainsi les déblais de toute la ville, amoncelés sur le haut de la falaise qui borde les Sôses,

dans une des plus belles expositions de Cherson. En passant par la petite porte qui est voisine, on reconnaît fort bien la place de débarquement des Sôses, qui était hors de l'enceinte des murailles; les traces du môle ou embarcadère en grands quartiers de roc, sont encore visibles sous le niveau des flots.

Les Chersonésiens érigèrent deux statues d'airain sur la place publique en l'honneur de Gycia : dans l'une, elle était représentée modeste et soigneusement vêtue, recevant les trois délégués de la ville; dans l'autre, elle paraissait vêtue d'habits guerriers et vengeant les citoyens trahis. Du temps de Constantin Porphyrogénète, chacun se faisait un devoir d'entretenir propre et brillante l'inscription qui rappelait les faits que la reconnaissance y avait gravés (1).

(1) Le marquis de Castelnau, dans son *Histoire de la Nouvelle-Russie*, I, 109, se moque du récit de l'empereur Constantin Porphyrogénète. On peut douter de quelques détails ; mais il me semble que les monuments que l'empereur appelle en témoignage, et qui existaient de son temps, sont une preuve de la vérité des faits principaux, la conspiration et son déjouement. Siestrzencewicz, dans son *Histoire de la Tauride*, I, 278, n'en omet pas le récit, tout en exprimant ses doutes.

Il me semble que je suis encore à ces beaux jours de la prospérité de Cherson. La brise du matin, qui souffle de la terre jusqu'à dix heures, rafraîchit la nature, et le soleil s'élevant sur les hauteurs du *Trapezus* (Tchatyrdagh), fait scintiller les vagues qui se brisent lentement contre les rochers. Déjà les bateaux chargés de poissons, d'huîtres et de moules violacées, affluent dans les deux ports et se glissent entre les vaisseaux, se pressent, se croisent et s'empressent de porter leurs produits au marché. Les matelots débarquent des marchandises de Sévastopol et de Constantinople. Les habitants de la campagne se pressent aux portes et apportent des fruits et des légumes : les uns se servent de chevaux, les autres de petites charrettes. Toute la grande place se couvre d'acheteurs et de vendeurs ; les boutiques, disposées à l'orientale, s'ouvrent, et les oisifs viennent chercher des nouvelles.

Les prêtres s'avancent en procession vers l'église de Saint-Basile. C'est le plus beau moment pour faire une excursion sur la Chersonèse, avant que le soleil s'élevant perpendiculairement sur les ruines du temple d'Iphigénie, ait embrasé l'atmosphère, et je prie mes lecteurs

de me suivre. Mais bientôt arrêtés à la porte de la ville, nous avons peine à nous frayer un passage jusqu'aux boulevards où se concentrent tous les chemins et par conséquent toute la vie de la Chersonèse.

Là, un nouvel obstacle nous attend; car des processions funéraires qui se traînent à droite et à gauche, jusqu'à la tombe de famille, barrent le passage, et si Cherson *intra-muros* est la ville des vivants, Cherson *extra-muros* est celle des morts. A peine a-t-on fait quelques pas hors de la porte, qu'on est déjà sur des tombes.

Si nous prenons à gauche, par le chemin qui longe la muraille jusqu'à la baie de la Quarantaine, la *nécropole* s'étend pour ainsi dire sous nos pieds. A droite et à gauche, des *cryptes* qui se touchent, sont creusées sous les dernières couches du roc vif; elles s'avancent même jusque sous le chemin qui est miné. La plupart ont 10 pieds de long sur 8 pieds de large (1). Le tour du caveau *C* est percé de trois niches très-simples D, E et D, une dans chaque paroi. Quelquefois ce nombre est doublé, parce qu'on a taillé deux étages de niches, l'un au-dessus de l'autre.

Ces niches sont des enfoncements de 6 pieds

(1) Atlas, IVe série, pl. 19, fig, 4, un plan et deux coupes.

de large, n'ayant que 1 ½ pied de haut et 2 pieds de profondeur. Les corps y étaient déposés comme sur des rayons.

On descendait dans le caveau par le petit escalier A, aussi taillé dans le roc : la porte B n'a que 2 pieds en carré, la place suffisante pour y passer le corps : elle était fermée avec une grosse pierre. L'entrée donnait sur la voie publique. La plupart de ces cryptes sont encore comblées d'ossements (1).

Ces tombes remplissaient tous les rochers qui entourent l'extrémité de la baie de la Quarantaine; les unes bordaient le rivage et avaient leur ouverture sur la plage; les autres sont semées comme des puits sur la surface du rocher. Quelques-unes servent actuellement de caves aux bâtiments de la quarantaine et aux baraques qui l'entourent; beaucoup sont restées inconnues et heureusement leur entrée reste fermée à la profanation.

La nature du sol d'un pays influe beaucoup sur les usages d'un peuple. A Kertche tout est tumulus; les alentours en sont semés; les collines en sont couronnées. Phanagorie, Képos, Myrmekium, Porthmion, Nymphée, sont cir-

(1) Murawiew Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 60, doute que ces cryptes aient servi de tombeaux : mon explication est trop claire pour que ce doute existe encore.

conscrits par des chaînes de tumulus, qu'on me permette ce terme. S'il est des catacombes, elles sont plus récentes que les tumulus (1).

Par contre, sur toute la Chersonèse vous ne trouvez pas un seul tumulus qui ait servi de tombeau. La raison en est facile à trouver. La Chersonèse est un rocher à peine recouvert de la terre végétale nécessaire. Les anciens habitants étaient trop économes pour prodiguer ainsi à des tumulus une terre si précieuse : ils furent forcés de se creuser des tombeaux dans les rochers.

Cependant si Cherson était *dorienne* et Panticapée *ionienne*, peut-être, comme je l'ai dit plus haut, cette différence tiendrait-elle au système religieux ou aux anciennes habitudes de ces deux peuples. Ce sont les Pélasges-Cyclopes dont descendaient les Ioniens, qui ont érigé les énormes tumulus qui recouvrent la Thessalie, la Macédoine et l'Albanie.

Les tumulus, au nombre de 10 environ, que l'on voit sur la surface de la Chersonèse, sont tout autre chose que des tombeaux. M. Kruse, qui en a ouvert plusieurs, n'a trouvé que des débris de murailles et s'est convaincu que ces tertres n'avaient été formés que par la chute de grands édifices, qui appartiennent pres-

(1) Voy. plus haut, t. V, p. 137.

que tous au genre de campagnes avec donjons que je décrirai plus bas. Un ou deux seuls de ces tumulus sont peut-être des tertres de déblais amoncelés ainsi pour débarrasser les champs.

Le grand boulevard qui se prolonge au loin, au devant de la grande porte de la ville, sur le dos le plus élevé de l'isthme, était bordé aussi de cryptes tumulaires, qui, taillées dans les flancs du rocher, formaient plusieurs étages jusqu'au fond du ravin. La plupart, ouvertes par des mains profanes, ont changé de destination ; les pâtres y gardent leurs moutons pendant les mauvais temps. Dans d'autres, les soldats russes ont construit des poêles, des portes, des fenêtres, pour s'y loger lors de leur arrivée à Sévastopol, pendant que l'on bâtissait la Quarantaine. Une partie de ces travaux grossiers date aussi de l'époque de la peste de Sévastopol.

Enfin les tombes remplissent encore tout l'espace qui s'étend à l'ouest du grand boulevard et des murailles de la ville, jusqu'aux Sôses et même jusqu'à la baie des Tirailleurs, de manière que Cherson entier était cerné du côté de terre par des sépulcres.

Un large chemin, bordé d'un côté par le fossé de la ville, et de l'autre par deux rangs de grandes pierres rongées, espèce de *stoa* qui aboutissait à un grand édifice carré, débouche sur

une grande place vide, presque sans pierres, et sans fondations aucune d'édifice. On s'étonnerait de voir une aussi grande étendue de terrains abandonnés à la porte de la ville, si cela n'était justifié par sa destination à servir de cimetière général. Le temps a effacé les tombes, et on a enlevé sans doute les monuments qui sortaient du sol; mais nombre de cryptes qu'on a découvertes çà et là, sont là pour témoigner de son emploi primitif.

Autant que j'ai pu le comprendre par le récit que l'on m'a fait, c'est dans une des cryptes voisines de l'extrémité du grand boulevard, que l'on a découvert le relief et l'*inscription* en l'honneur de *Théagènes* et de sa femme, publiés par Clarke, t. II, p. 111. La crypte ouverte par les soldats, ressemblait à celles dont j'ai donné les dessins; elle avait des niches dans lesquelles étaient déposés les ossements que les soldats trouvèrent entiers et bien conservés, et dont j'ai vu les débris sur le sol.

L'inscription porte : « Théagènes, fils de Chrestion, et sa femme Oulpia Makaria, âgés de 65 et de 52 ans. Ave. » Au-dessus, l'on avait représenté debout *Théagènes* et *Oulpia*, dans le costume du temps; le premier tient de la main gauche un livre ou rouleau, ce qui l'a fait baptiser par Clarke du nom de *Philosophe*. Sous son manteau romain, rejeté sur l'épaule,

l'on voit la tunique et des espèces de pantalons. Oulpia est habillée d'une longue robe à la grecque, avec un long voile ou *tchadra géorgien* par-dessus (1).

A ne juger que par l'écriture, cette inscription appartient bien évidemment au siècle de T. J. Reskouporis et de T. J. Sauromates qui ont régné de 73 à 123 de J.-C. (370 à 420 du Bosphore), ce qui reporte la date de cette inscription trois siècles plus tard que ne le suppose Clarke (2). Ainsi Théagènes était né à peu près à la même époque que J.-C., et il avait vécu sous les règnes qui se sont succédé d'Auguste à Vespasien.

M. Clarke vante beaucoup le travail de ce relief; je n'ai rien trouvé pour ma part d'extraordinaire dans le style des figures, qui ne sont point « un superbe bas-relief, d'un travail de sculpture, égal en perfection à plusieurs chefs-d'œuvre de l'art, les plus admirés. » M. Clarke avait intérêt à en augmenter les perfections, pour dire d'autant plus de mal des Russes qui, malgré ses prédictions, ont sauvé ce marbre de l'oubli quelle que soit sa médiocrité, et l'ont enchâssé à droite de la porte principale de l'église grecque de Sévastopol, sur la montagne, où cha-

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*.
(2) Clarke, *Voy. en Russie*, II, 110.

cun pourra juger entre M. Clarke et moi (1).

C'était sans doute au milieu de ces monuments funéraires que le peuple entier de Cherson avait transporté *Gycia*, lorsque, sous le Stéphanophore Stratophile, elle fit semblant de mourir pour éprouver les Chersonésiens sur la promesse sacrée qu'ils lui avaient faite de l'ensevelir dans la ville. La honte du peuple et des notables fut grande quand ils virent Gycia, couchée sur un petit lit, se relever sur son séant et leur dire : *Puisse personne ne jamais croire à la parole d'un Chersonésien !* Pour réparer leur faute, ils lui accordèrent de son vivant, sur la place publique de Cherson, l'endroit qu'elle trouva le plus convenable pour y ériger son tombeau, auprès duquel ils placèrent une troisième statue en bronze doré (2). Elle fut la seule qui obtint une pareille tombe, tant que dura le paganisme; mais le christianisme amena bientôt l'usage affreux de combler les églises d'ossements et de cadavres, comme je l'ai remarqué plus haut.

On trouve des cryptes sépulcrales sur plusieurs autres points de la Chersonèse, près des hameaux et des maisons de campagne : mais elles

(1) Pallas n'en porte pas un meilleur jugement que moi : *Voy. en Crimée*, II, 77.

(2) Const. Porphyr., *de Admin. Imp.*, cap. LIII, p. 227, ed. Elzev.

ne sont pas aussi fréquentes qu'un autre genre de catacombes disséminées sur la surface du sol, au S. E. de Cherson, entre le ravin de la baie de la Quarantaire et celui de la baie du Sud. En suivant la ligne qui mène à l'ancienne campagne n° 11, on traverse plusieurs groupes d'*enceintes circulaires*, de 8 à 9 pieds de diamètre, entourées de pierres taillées exprès, en arc de cercle, ayant de 9 pouces à 1 pied d'épaisseur et sortant de terre d'autant : et même quelques-uns des cercles sont taillés dans le roc vif.

Pallas regarde avec raison ces groupes d'enceintes circulaires, comme des entrées de tombeaux très-anciens. M. Montandon dit qu'elles masquent l'entrée de puits très-étroits, d'où l'on descendait sans doute dans des caveaux qu'on rebouchait soigneusement. M. le lieutenant Kruse m'a assuré qu'il existait des souterrains sans direction connue, auxquels les puits donnaient la lumière. Ces monuments énigmatiques n'ont été jusqu'à présent l'objet d'aucune fouille spéciale; ils en mériteraient cependant bien la peine.

Ils sont communs encore le long du bord escarpé de la Chersonèse, entre le monastère St-Georges et le cap Fanary, où ils sont semés un à un ou accolés l'un à l'autre autour des maisons de campagne. Pallas en a vu beaucoup aussi de forme ovale, et parfois un rond avec

un ovale. Les pierres qui forment les enceintes sont grossièrement taillées et dénotent la plus haute antiquité (1).

Remarques générales sur la Chersonèse héracléotique.

Vignobles de Cherson.

Le *grand boulevard* du milieu, large de 55 pas, partagé en deux par une rangée de maisons ou de boutiques (2), était bordé des deux côtés par de grandes pierres de taille, que le temps a rongées et rendues informes. La surface du boulevard laisse encore voir les traces des profondes ornières que les chariots ont creusées dans le roc vif. D'ici partaient sans exception tous les chemins qui menaient sur la Chersonèse entière, comme le prouve le plan que j'en ai donné.

Il n'était peut-être pas en Crimée de terrain plus sec et moins propre à l'agriculture que la

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, t. II, p. 69 et 72, où il cite deux de ces tombes circulaires qui avaient été fouillées. P. 82 il en indique un grand nombre autour de la baie des Tirailleurs, et parle de celles que j'ai mentionnées au S. E. de Sévastopol. On a enlevé un bon nombre de pierres des enceintes, pour des constructions.

(2) Voyez le plan de Cherson dans la vignette en titre de la Ire série de l'Atlas.

steppe de la Chersonèse, qui ne possédait que deux seules sources un peu abondantes sur 100 verst carrées de surface.

A chaque pas le roc se montre à travers un sol maigre, et cependant les Chersonésiens en firent un jardin; car pendant des siècles ils furent forcés de se restreindre sur ce petit espace, bien loin de dominer sur les belles vallées de la Katche et du Belbek qu'ils ont possédées dans le temps de leur puissance.

Resserrés, dans l'origine de leur colonisation, sur leur presqu'île, la nécessité les força à une culture industrieuse, et celui qui voit la Chersonèse actuellement si riche et si déserte, ne peut croire que plus de douze hameaux ou villages et 2 à 300 maisons de campagne et de plaisance, grandes et petites, aient pu y trouver place, et qu'il restât encore assez de terre cultivable pour les besoins des habitants.

Il paraît que cette pénurie du sol engagea précisément les habitants de Cherson à adopter un système de partage et d'administration qui offrît les plus grands avantages possibles en évitant toute perte de terrain. La surface de la Chersonèse fut coupée par des lignes parallèles qui la traversaient dans toute sa longueur et dans sa largeur, en se croisant à angles droits. Ravin, fossé, rocher, rien n'en changea la direction et l'allure. Ces lignes,

distantes de ½ verst et de 1 verst, furent destinées à être *grands chemins* ou *sorties vicinales.* On leur donna à toutes 15 pieds de large, on éleva, de chaque côté, des murailles qui fermaient les *carrés réguliers.* Ces carrés, plus ou moins grands, suivant que les lignes étaient plus ou moins rapprochées, se trouvèrent circonscrits de quatre chemins et abordables de toutes parts.

Chaque carré, dans l'origine, était peut-être la propriété d'une famille; mais bientôt la plupart se trouvèrent partagés entre plusieurs propriétaires et séparés par des murs. On construisit les habitations ou les maisons sur le bord des chemins qui devinrent, pour ainsi dire, les rues d'une immense ville.

Quand eut lieu ce partage? Est-il dû aux premiers colons, ou fut-il le résultat d'une mesure législative qui prétendit obvier à des séries de procès et de disputes qu'occasionnaient l'incertitude des frontières et des passages francs? Je crois qu'il n'y a pas à balancer, et qu'il date de l'origine de la colonie. Car s'il en eût été autrement, et si cette mesure eût été postérieure de quelques siècles à l'établissement des colons, l'on observerait quelqu'irrégularité dans l'alignement et dans la position des maisons de campagne et des murailles d'enclos. Au contraire, toutes se conforment à cette première

esquisse du terrain ; toutes s'appuient sur quelqu'un de ces chemins, ou s'arrangent d'après son allure. On voit qu'effectivement la séparation des chemins et des carrés est un travail normal primitif. Et en définitive ces mille parcelles de chemins viennent toutes aboutir ou rayonner au grand boulevard de Cherson, ce qui prouve encore que ce partage ne date pas de la première colonisation, mais de la seconde.

Quelques-unes des lignes devinrent plus importantes que d'autres, parce qu'elles ouvraient une communication avec *Mangoup*, *Tchorgouna*, le *port des Symboles*, les *Carrières*, le *temple d'Iphigénie*, la *vieille Cherson*, etc.

Ce dernier chemin est le seul qui, se prêtant aux exigences du sol, biaise les pentes, tourne les collines, traverse le fond des ravins sur une digue, et qui, arrivé au bord de la baie des Tirailleurs, soit établi sur une chaussée en pierres de taille, qui traverse l'extrémité de la baie, pour éviter les deux hautes murailles de roc vif qui l'encaissent.

Des carrières, des cryptes, des hameaux bordent le ravin étroit et profond dont la baie est l'ouverture.

Le quartier situé au-delà de la baie des Tirailleurs, semble avoir été le *vignoble principal* de Cherson ; sans attendre des vendanges qui ne se font plus, nous pourrons admirer l'industrie

des habitants, qui, pour s'épargner les frais de cuves et de pressoirs en bois, les ont taillés dans le roc vif.

Un bassin de 4 à 5 pieds de long sur 3 à 4 de large, et 1 à 1 $\frac{1}{2}$ pied de profondeur, légèrement incliné vers une goulette, simule la semelle du pressoir : le moût tombe dans un petit réservoir circulaire qui tient lieu de cuvier, et voilà la machine improvisée (1).

On apportait le raisin dans des corbeilles, et on le déposait dans le pressoir où le pressureur l'écrasait sous ses pieds. Une presse simple, en bois, fixée par une extrémité dans un trou au bord du bassin, exprimait le jus qui, coulant à grands flots, remplissait le réservoir.

On puisait le moût pour le mettre dans de grandes jarres en terre cuite de 3 pieds de haut sur 2 pieds de diamètre : quelques-unes étaient d'une plus grande capacité. On les enterrait dans les caves à 1 ou 2 pieds de profondeur, ou bien on les plantait dans le sable, par leur pied terminé en pointe. La Chersonèse est riche en débris de ce genre, et j'ai rapporté quelques inscriptions des anses, qui prouvent, par la petitesse relative des O et la forme des lettres, que cette poterie

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*. L'on peut visiter l'un de ces pressoirs, près des carrières, à l'extrémité de la baie des Tirailleurs.

remonte au temps où les Pairisades régnaient sur le Bosphore (1).

On soignait sans doute le vin comme en Colchide. L'espèce commune était le rouge, comme le fait supposer l'histoire de Gycia, qui fit teindre l'intérieur de son gobelet en rouge pour tromper son mari et lui faire croire qu'elle buvait du vin, lorsqu'elle ne buvait que de l'eau. D'ailleurs, le vin rouge qui provient des alentours de Sévastopol, dans les vignobles *Bardak* et *Tcherniafski*, est encore d'une qualité supérieure, ainsi que je l'ai raconté.

L'usage des vins cuits devait aussi exister, d'après les cratères à mêler le vin qu'on a trouvés dans plusieurs tombeaux de Panticapée.

L'intérêt que les Chersonésiens ont porté à la culture de la vigne est constaté par une inscription trouvée dans les ruines de Cherson en 1794, et transportée au Musée de Nikolaïef.

Le marbre est blanc, de forme longue; sur le côté étroit, on lit en titre :

« Le Peuple à *Agaziklektè*. »

Et dans trois couronnes, la première de laurier, les deux autres supposées de lierre, on lit :

« Qui a introduit la garde et l'a équipée;

« Qui *a fait fleurir la culture de la vigne* dans la campagne;

(1) Atlas, IVe série, pl. 9, fig. 13, 14 et 15.

« Qui a relevé les murailles de la ville. »

La suite de l'inscription se trouve sur le côté long, dans cinq couronnes successives supposées de laurier.

« Qui a construit le bazar ;

« Qui a commandé l'armée ;

« Qui a présidé aux choses sacrées ;

« Qui s'est trouvé à la tête des exercices du gymnase ;

« Qui a été *Agoranome* (inspecteur du marché). »

Toute la petite presqu'île de 4 verst de large jusqu'à la *Triple-Baie*, semble avoir été destinée à la culture de la vigne. C'est un des points les plus fertiles de la Chersonèse. La terre est rougeâtre ; le térébinthe, beaucoup de genevriers oxycèdres, de rosiers, de rue, se plaisent aujourd'hui dans ce sol. Non-seulement les murs qui bordent les chemins sont plus forts et construits avec plus de soin ; mais chaque carré est divisé régulièrement en enclos plus nombreux, bien déblayés, les pierres ayant servi à construire les murs de clôture. On a même fait du superflu un immense tumulus que l'on voit de loin s'élever dans la verdure. Les maisons sont disséminées, petites, de peu d'apparence, mais les débris de poterie et d'amphores abondent.

Vers le rivage, deux hameaux voisins des trois seuls grands édifices que j'aie trouvés dans

cette presqu'île, ont pu être habités par des pêcheurs aussi bien que par des vignerons; car la pêche est abondante le long de ces rivages, et les bateaux trouvent partout des asiles dans les petites déchirures de la baie, dont l'onde est si tranquille, que c'est à peine si elle se meut dans ces profondes ramifications, lorsque la tempête règne partout ailleurs.

Je soupçonne l'un des trois grands bâtiments, celui qui domine une pointe avancée de la *baie des Tirailleurs*, d'avoir été un *temple*. Tout l'édifice est en grandes pierres de taille, sur plusieurs rangs : l'ouverture regardait la mer. Il rappelle par son isolement et par sa position sur la pointe élevée du cap, les temples de l'antiquité, et les chapelles du moyen-âge, qu'on exposait ainsi aux regards des marins fatigués d'un long voyage, ou prêts à recommencer une longue course. Les alentours du bâtiment n'offrent aucune trace de culture.

Les deux autres édifices étaient des maisons de campagne. Le général *Satz* a fondé au milieu de ces ruines un grand vignoble, et d'autres exploitations rurales.

Au milieu de ces terrains à vignes, j'avoue qu'il m'a été impossible de m'expliquer quelle pouvait être la culture propre à une certaine préparation du sol que j'ai remarquée. On observe sur une assez vaste étendue de terrain

une infinité de petits murs réguliers, parallèles, distants de 8 à 9 pieds l'un de l'autre, quelquefois davantage. Ces petits murs ne sortent pas de terre de plus d'un pied; le sol qui est entre eux est bien déblayé.

Serait-ce des jardins potagers à l'ancienne manière du pays, et à la façon actuelle des Grecs et des Tartares qui, pour conserver l'humidité plus longtemps dans le sol, et mettre les plantes à l'abri du soleil, creusent les carrés de leurs jardins, au lieu de les élever au-dessus des sentiers comme nous le faisons dans les pays tempérés où l'on craint plus l'humidité que la chaleur. Cette méthode de culture se retrouve dans tous les pays chauds de l'Orient, en Arménie, etc.; elle est très-favorable aux irrigations.

Ces vastes plantations problématiques s'étendent au loin, le long de la falaise qui regarde la pleine mer (1).

Enfin le chemin aborde l'extrémité de la *baie des Sables*. En descendant, je ne pouvais me lasser d'admirer l'effet pittoresque de cet ensemble de baies sinueuses, qui, privées des arbres fruitiers et des hameaux qui faisaient leur pa-

(1) Pallas parle de ces murs parallèles, II, 73, sans en donner d'explication. Voyez aussi Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.

rure, n'en sont pas moins admirables. Deux ruines sur les rives de cette baie que jamais ne trouble la violence des tempêtes, s'avancent à l'encontre l'une de l'autre sur deux promontoires qui semblent, du fond de la baie, vouloir faire un bassin particulier.

Ici nous abordons le sol de l'ancienne Cherson, qu'ont remplacée les possessions *Greig*, *Kruse*, le *Khouter Alexiano*, etc., connues sous le nom général de *Terre-Neuve* (Neuland) : car il ne reste plus rien des premiers colons d'Héraclée!

Le centre de la Chersonèse, plus élevé et par conséquent moins abrité contre le vent des montagnes, n'était plus propre à la culture de la vigne, remplacée par les vergers, les champs et les pâturages : si elle s'y hasardait encore, c'était pour se contenter des flancs des ravins, là où des murs de soutènement retenaient le sol terrassé comme dans les vignobles de Lavaux.

Enfin, les Chersonésiens avaient encore des vignes le long de la falaise qui borde la Chersonèse vers la vallée de Balaklava. Le sol terrassé était aussi retenu par des murs, et les vignerons s'étaient creusé des demeures dans des grottes sous la corniche même du rocher (1).

(1) « L'isthme (qui ferme la Chersonèse héracléotique) est un sol très-uni et très-fertile ; il contient des champs

L'on pourra juger de la peine que se donnaient les Chersonésiens pour leurs défrichements par les déblais qui sont au-delà des carrières sur le chemin de *Palakium*. Là sont plusieurs carrés tellement défendus par de hauts remparts de pierre, qu'on prendrait le tout pour les ruines presque cyclopéennes d'un grand château; mais on s'aperçoit bientôt que ce ne sont que les déblais d'un terrain défoncé. Le plus grand de ces enclos a 440 pas de long, et 100 de large; pour quelle culture s'était-on donné tant de peine?

Ce ne sont pas les seules preuves de la patience et de l'industrie des Chersonésiens. Il y a plusieurs anciennes possessions où, pour augmenter l'épaisseur de la terre qui recouvre le roc, l'on a enlevé toute celle qui était dans le voisinage, de manière à mettre à nu le rocher au long et au large.

Campagnes de la Chersonèse.—Donjon.—Tholos.

Les plus grandes campagnes sont au centre de la Chersonèse, disséminées en grand nom-

assez productifs ; mais il est encaissé de montagnes et de collines sur lesquelles se trouvaient des vignes et des vergers innombrables.» M. Bronovius, *Descrip. de la Tartarie*, p. 6. L'*isthme* est ici la vallée de Balaklava, et les *collines* sont les falaises qui bordent la vallée de ce côté-là.

bre le long des carrés qui bordent les chemins. J'en ai visité beaucoup : il serait trop fastidieux de vouloir les détailler toutes ; mais pour qu'on puisse se faire une idée claire du genre d'habitation et d'économie des Chersonésiens de la campagne, j'ai réuni dans une seule planche les édifices qui m'ont paru les plus instructifs, avec leurs dépendances (1).

Les campagnes les plus considérables ont toutes pour principal bâtiment, une construction cyclopéenne carrée, de 35 à 40 pieds de face, ou allongée, de 22 à 32 sur 25 à 45 pieds : je l'ai appelée *donjon*. Elle est solidement murée en grandes pierres de taille de 3 pieds de large sur 6 pieds de long, et sur 2 à 4 de hauteur. Les murailles ont de 3 à 5 pieds d'épaisseur. Les pierres sont liées deux à deux par des joints en bois pratiqués dans des rainures comme des crampons (2). On se servait très-rarement de mortier à chaux : on le remplaçait par de l'argile.

Le bas de ce donjon, en partie sous terre, servait de cave, et avait une porte qui donnait sur une cour intérieure ; il est très-rare que ces caves aient été voûtées.

L'étage du donjon servait d'habitation, et on

(1) Atlas, I[e] série, pl. 21.
(2) Atlas, IV[e] série, pl. 26 b.

y parvenait extérieurement par un *escalier* et par une *galerie* de 6 à 7 pieds de large, qui régnait quelquefois tout autour de l'édifice.

Ce genre de construction rappelle le *Tcherdak* polonais, bâtiment de fondation massive débordée de tous les côtés par un étage de galeries et de chambres intérieures. La tradition avait enseigné aux Polonais l'art de ces habitations, d'où ils pouvaient facilement se défendre contre les invasions des Tatares.

La *cour* qui isolait le donjon de plusieurs côtés était fermée sur la rue par une *porte-cochère*. Les autres bâtiments d'économie, *pressoir*, *étables*, *magasins*, *logements*, étaient semés irrégulièrement tout autour, ou dans de plus petites campagnes ils étaient adossés au donjon même. Ces édifices de moindre importance n'étaient, pour la plupart, qu'en moellons liés par de la terre glaise. On couvrait les toits, à la romaine ou à la grecque, avec de grandes tuiles carrées, munies de bords élevés d'un pouce et recouverts par des créneaux.

Un *puits* ou une *citerne* ouvrait quelque part, à ras du sol, sa bouche taillée d'une seule pierre, ou de plusieurs pièces. Les puits étaient rares, et les citernes beaucoup plus communes; elles étaient alimentées par les eaux de pluie que l'on y faisait arriver par des canaux ou rigoles en

pierre, qui aboutissaient dans l'intérieur de la citerne (1).

La plupart des citernes sont solidement construites en pierres de taille, et cimentées, ayant la forme du dessin IV[e] série, pl. 26 *b*. Quelques-unes sont taillées dans le roc vif, comme entre les n[o] 8 et 9, plan de la Chersonèse.

Le bétail et les brebis se gardaient dans de plus petites cours groupées autour des édifices principaux.

J'ai retrouvé, dans la Chersonèse, plus de 60 campagnes avec des donjons.

(1) C'est à ces puits que se rapporte le passage de Martin Bronovius, dans sa *Description de la Tartarie*, p. 5. « Ac per universum illum Isthmum (la Chersonèse héracléotique) quondam ibi usque ad urbis Mænia (Cherson), ædificia sumptuosa extitisse, *puteos excavatos infinitos*, qui adhuc ferè plurimi sunt integri. Ad extremum verò duas vias. Regias grandes lapidibus stratas esse certò apparet. In eo Isthmo pomaria, horti, vineæ plurimæ et optimæ à Græcis quondam cultæ (Belbecum nunc etiam appellantur), quas Christiani Græci vel Itali et Judæi, paucique Turcæ nunc possident, in loco eodem visuntur.—Incolis et pagis ad urbis ipsius Mænia caret et in vastitatem prorsus redactus est, tamen greges infiniti ovium, et pecorum et animalium propter nimiam soli herbarum ubertatem à Turcis ibi perpetuo pascuntur. Ex ædificiis illis ruinosis quæ ibi conspiciuntur animalibus illis per singulas turmas domini proprii Turcæ vel Tartari caulas maximas conficiunt et sepiunt. » Voyez la coupe d'une des citernes de la Chersonèse, Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*.

J'ai remarqué à une dizaine des principales, un édifice qui a excité mon attention; il a la forme d'une *tour ronde*, de 18 à 25 pieds de diamètre; les murs en sont minces, et n'ont que 2 pieds d'épaisseur. La porte ne donne pas sur la cour principale, mais à l'extérieur vers la campagne ou dans quelque cour écartée. J'ai bientôt reconnu le *tholos* d'Homère expliqué par *Didyme*, qui le décrit comme un petit bâtiment rond, placé dans la basse-cour et dont le toit finissait en pointe; l'on y serrait tous les ustensiles de l'exploitation rurale (1).

En général les campagnes de la Chersonèse ne portent aucune trace d'un style architectonique quelconque : pas la moindre symétrie; les bâtiments sont groupés pour la commodité et non pour l'œil : point de colonnes ni d'autres ornements : la seule magnificence que se permettait le Chersonésien, consistait dans la solidité de son donjon.

Les campagnes et maisons de plaisance les plus considérables étaient groupées le long des principales lignes qui menaient à Palakium et

(1) Homère, *Odyssée*, ch. XXII, v. 466, traduction de Bitaubé, qui rend à tort θολος par *donjon*. D'après nos idées, le *donjon* est la tour fortifiée, la tour principale, de *dom*, en celte, élévation, hauteur, montagne; *jeon*, lieu fortifié. C'est *la tour des montagnes du Caucase*, telle que je l'ai décrite.

dans la vallée; elles bordaient le chemin qui, passant à droite des grandes carrières, se dirigeait par les nos 15, 9, 4, 5 et 6, sur le temple d'Iphigénie et le monastère de Saint-George. D'autres se concentrèrent autour des deux belles sources d'eau vive. Toutes étaient placées sur la hauteur, plutôt qu'au fond des ravins, et, d'un bon nombre, la vue était ravissante sur la Chersonèse, sur les montagnes et même jusqu'à la mer et sur les baies.

Douze plans de ces campagnes, réunis dans la planche 21, Ire série, offrent chacun des particularités qu'il est nécessaire de noter (1).

Le n° 17 (n° 9, plan général), sur le chemin du temple d'Iphigénie, présente tous les bâtiments, donjon, tholos, groupés ensemble, sans cour.

Le n° 6 (n° 4, plan général), placé sur un tertre à droite du même chemin, est une construction plus riche que les autres, en ce que presque tous les bâtiments sont en pierres de taille; c'est l'un de ceux dont l'ensemble est le mieux conservé.

(1) Par un oubli de ma part, il se trouve que les nos du *plan spécial* ne correspondent pas avec ceux du *plan général*; j'ai réparé dans l'explication cette malheureuse erreur. Dans les plans spéciaux, ce qui est noir indique des murs en moellons; ce qui est légèrement ombré marque les murs en pierres de taille.

Le nº 8 (nº 14, plan général), au centre de la Chersonèse, a des caves creusées dans le sol, qui communiquent par un *couloir souterrain*, tandis que l'étage du donjon est en communication avec une *terrasse* élevée qui les domine. Le nº 13, plan général, offre quelque chose d'analogue.

Le nº 11 (nº 11 aussi du plan général), est composé de deux campagnes qui n'ont chacune que leur donjon, leur escalier et leur cour, et que sépare le chemin public de Cherson à *Mancopia* (Mangoup).

Le nº A, placé tout au bord de la Chersonèse, près des cryptes qui regardent la vallée de Balaklava, a l'air d'une fortification placée sur une butte gazonnée. On montait par des degrés pour arriver à une cour en terrasse, fermée par des galeries. Au fond se trouvait la porte inférieure du donjon qui servait de cave. La vue magnifique depuis l'étage, s'étendait sur la corniche escarpée de grès vert, qui se termine par l'*Aïthodor*, et par-dessus laquelle on voit le palais de *Mangoup* et le mur de son château. L'œil se promène dans la vallée accidentée de *Tchorgouna*, sur *Ouzenbache*, sur toutes les cimes rocheuses de *Kamara* et d'*Ouzenbache*, sur la baie de *Balaklava* et sa jolie et large vallée crayeuse; sur ses ruines qui se dessinent en trois pointes isolées sur le bleu foncé d'une

mer agitée. On distingue aussi l'*Aïa* vers *Laspi* et l'*Aïa-Bouroun* du monastère de St-George.

Le n° 18 (n° 8, plan général), situé à l'écart, avait un donjon voûté, et par ses constructions indique une campagne importante; les nombreux enclos qui l'entourent me font croire qu'elle nourrissait des troupeaux considérables de chèvres et de moutons. C'est une des ruines les mieux conservées de la Chersonèse.

Le n° 2, plan général et plan spécial, s'élevait sur la hauteur en face des sources actuelles de la ville de Sévastopol; l'ensemble considérable des ruines comprend trois campagnes avec donjons, groupées ensemble, mais ayant chacune leur entrée, leur cour et leur escalier séparés. Les murs qui séparent les cours des n° 1 et 3 du passage commun, sont des plus massifs de la Chersonèse; l'un d'eux a 6 pieds d'épaisseur. Il paraît que le feu a été le principal agent de destruction de ces édifices; les pierres en portent la marque.

Le n° 12 (13 du plan général) servira à faire comprendre la disposition des campagnes par rapport aux carrés et aux chemins de la Chersonèse. La campagne a plusieurs cours, l'une pour les granges et les écuries, l'autre pour la cave et le pressoir.

Le n° 14 (3 du plan général), ruine assez bien conservée, la dernière sur le chemin de Pala-

kium, est si près de la route, que l'on entre immédiatement dans la cour, et que la galerie et l'escalier débordent pour ainsi dire sur le grand chemin. La campagne a aussi deux cours avec un vaste ensemble de jardins, de vergers et de vignobles en terrasses. Le *tholos* qui donne sur la campagne, est exactement conforme à la description que j'en ai faite d'après Homère et Bitaubé.

Le n° 3 (6 du plan général), l'édifice le plus rapproché du temple d'Iphigénie, a un donjon et un passage souterrain des mieux conservés, dont les pierres de taille ont 5 pieds de long, 3 pieds de large et 3 de haut. Leur grosseur les a sauvées de la destruction qu'entraîne la construction des *khouters* voisins.

Le n° 1, dans les deux plans, avoisine les sources de Cherson, aujourd'hui *Khouter-Ouchakof.* Tout est massif dans cet édifice dont le donjon est l'un des plus considérables de la Chersonèse. Les deux autres campagnes qui entourent les sources, étaient pour le moins aussi importantes que celle-ci.

Le n° 15 (10 du plan général), sur le chemin direct qui mène aux sources de Cherson, a cela de particulier, que son vaste donjon est divisé intérieurement en plusieurs pièces. L'entrée et l'escalier donnent sur le chemin public, et le *tholos* est dans l'intérieur de la cour du rural, comme cela doit être.

Temple d'Iphigénie. — Promontoire parthénique. — Monastère de Saint-George. — Cryptes. — Ruines voisines du monastère.

J'ai parlé si souvent du *temple* d'*Iphigénie*, qu'il est nécessaire que je m'explique. Car l'on me dit depuis longtemps que je suis en contradiction avec moi-même, ayant prouvé déjà que le vrai temple d'Iphigénie et de la déesse vierge des Taures, était sur le sommet du Crioumétôpon (Aïoudagh), sur la côte de Crimée. Mais aussi j'ai répété que ce sanctuaire, s'il avait été le principal, et celui qui correspondait avec la tradition d'Iphigénie, n'avait pas été le seul, et j'ai cité et décrit l'*Aïa* (le saint *Cap*), près de Laspi, surmonté des ruines de Kokia-Issar : puis j'ai ajouté que l'*Aïa-Bouroun*, près du monastère de Saint-George, avait été aussi un des sanctuaires des Taures de Palakium (Lestrigons d'Homère). Le doute à cet égard ne peut exister ; les médailles de Cherson et le texte même de Strabon en font foi.

« Cette ville (Cherson) a un Parthénon, temple d'une *certaine divinité* (vierge) qui a aussi « donné son nom au cap Parthénique (de la « Vierge), situé à 100 stades de là, et sur lequel se trouve de même une chapelle et une « statue de la *déesse vierge*. »

Il est clair que Strabon, par cette *certaine divinité*, veut parler de la déesse vierge des Taures, et non de Minerve et de la Diane des Grecs, qui lui ressemblaient.

Les Héracléotes, en fondant Cherson, ont trouvé ce culte établi, et selon l'antique et louable usage des Grecs d'alors, ils ont respecté ce culte local, à côté des dieux qu'ils apportaient (Hercule et Diane) : trouvant une grande ressemblance entre la divinité taure et leur Diane, ils ont confondu ces deux divinités sous le nom de *Diane taurique*, ayant soin d'ôter au culte taure son antique cruauté. Ainsi, la déesse taure eut son *parthénon* dans la ville et sa *chapelle* au cap Parthénique, à l'endroit sans doute où se faisaient jadis les sacrifices humains.

Mais cette *déesse taure* est la même aussi qu'*Iphigénie* : Hérodote le dit expressément. Ainsi, me voilà justifié de l'épithète que j'ai donnée avec Pallas, Clarke et tant d'autres, au temple du monastère Saint-George : seulement, n'y cherchons pas le théâtre du combat d'amitié d'Oreste et de Pylades.

Une route qui part du boulevard de Cherson, et qui aboutit à la campagne n° 15, faisant un angle droit, va atteindre, en traversant un ravin sur un pont de pierre bien conservé, la plus longue ligne de la Chersonèse. En la suivant,

l'on traverse d'abord une suite de campagnes considérables, puis l'on monte sur le dos d'une colline, encore marquée des profondes ornières que les chariots ont laissées dans le roc. Une nouvelle série des plus belles campagnes de la Chersonèse (n° 4, 5 et 6) borde ensuite la route à droite, et l'on arrive enfin précisément au haut de cette gorge si remarquable que j'ai décrite plus haut, limite des formations les plus anciennes et les plus récentes de la Crimée (1).

Là, au sommet de ce précipice, s'élève un grand rocher de calcaire jurassique, qui s'avance en pointe sur l'abîme, comme une plate-forme isolée, restée de niveau avec la steppe environnante (2). Au milieu s'élèvent les fondements d'un édifice isolé presque carré, construit comme les donjons de la Chersonèse, en grandes pierres de taille de tertiaire jaune. Il était à l'angle de deux murailles qui, s'avançant l'une à l'ouest, l'autre au sud, jusqu'au bord du précipice, formaient du reste de la plate-forme une espèce de cour, dont la porte d'entrée regardait la Chersonèse et le chemin.

Le plan de cet édifice ne peut convenir qu'à un temple; car il n'y a ni puits, ni bâtiments

(1) Suivez cette description sur la pl. 20 de la Ire série, plan de la Chersonèse héracléotique.

(2) Atlas, Ve série, pl. 16.

adjacents, ni rien de ce qui caractérise une maison d'habitation.

Pierres vénérables, que vous êtes rongées! comme la dent du temps s'est appesantie sur vous! Combien de fois, appuyé sur la mousse rare et les plantes maigres qui vous recouvrent, j'ai cherché à scruter les mystères de vos ruines, sans rien trouver de votre antique gloire, ni marbre, ni autel, ni statue (1).

Sans contredit, nul point de la Chersonèse n'était plus approprié au culte de la déesse taure que celui-ci : c'est le seul par lequel la mer soit abordable; c'est par-là seulement que les cruels Taures pouvaient courir au secours des naufragés, pour les sacrifier ensuite. Et quel théâtre que celui de ce rocher, au haut duquel tout un peuple nombreux, réuni sur les rochers voisins comme sur les bancs d'un amphithéâtre, pouvait suivre le sacrifice des victimes qu'il voyait tomber dans l'abîme!

Si le temple de la déesse taure n'était pas ici,

(1) Sur les pierres du temple végète en foule un jolie espèce nouvelle d'*Hélice*, à laquelle j'ai donné le nom d'*Helix Iphigeniæ*. Elle a beaucoup d'analogie avec l'*Helix ericetorum* Muller; mais elle est plus petite; elle a l'ombilic à proportion plus grand; sa couleur est invariablement blanche sans autre marque. Sa spire est plus aplatie.

je ne saurais où le placer, si ce n'est sur l'emplacement du monastère voisin. Car nous avons ici encore une nouvelle preuve que partout, lors même qu'un peuple reconnaît que d'anciennes croyances qui lui ont été transmises par ses ancêtres sont erronées, il cherche encore à en sanctifier le souvenir. On se défait avec tant de peines d'antiques mythes qui sont enlacés avec la gloire, avec l'origine des nations. Les noms de la *déesse taure*, de *Diane*, d'*Iphigénie*, d'*Oreste*, s'étaient confondus dans le culte des Chersonésiens dont ils étaient les patrons avec *Hercule*, et quand le christianisme succéda au paganisme, ce fut sous le nom du fameux saint George qu'on consacra leur souvenir. *Saint George* succéda à Iphigénie, à Oreste, à Hercule.

Je me rappellerai toujours l'effet magique que produisit sur moi la découverte de ce monastère. Après avoir quitté Balaklava et grimpé par la vallée qu'occupe le village de *Karany*, nous avions laissé à droite, dans les rochers, une série de grottes antiques (1); puis, arrivés au sommet d'un vaste plateau, nous avions été étonnés de trouver la sécheresse et la monotonie de la steppe nue de la Tauride.

Distraits d'abord par les ruines du temple

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, II, p. 85 et 109.

d'Iphigénie, par une gorge profonde, ouverte dans des rochers à pic dépassés par la mer brillante, nous nous demandions toujours où était le monastère sur cette plaine rase. Voilà bien la pointe de Fanary et l'emplacement de Sévastopol dans le lointain : nous voyons aussi au bord du rocher une petite chapelle, vers laquelle nous avançons machinalement. O merveille! à peine nous sommes-nous penchés en tremblant sur cette corniche, pour mesurer de l'œil l'abîme qui s'ouvre devant nous, qu'au lieu d'un précipice affreux, rongé par une mer sans fond, c'est une église, ce sont des habitations, des terrasses appuyées les unes sur les autres, des jardins, de beaux arbres, de vieux peupliers arrosés d'une belle source, sur lesquels nous planons. Tout cela est à 50 pieds au-dessous de nous, sur une petite oasis suspendue comme par enchantement à quelques centaines de pieds au-dessus de la mer, au milieu d'une enceinte de roches noires, basaltiques, majestueusement élancées, qui tranchent d'autant plus avec la verdure dans laquelle le monastère semble se cacher. Le fragment de jet sphérique dont j'ai donné le dessin, a l'air d'un puissant contrefort qui soutient cet entassement de terrasses et de roches.

Une porte taillée dans le rocher et une rampe d'escalier sont la seule entrée et le seul chemin

de ce grand hermitage, créé d'abord pour des Troglodytes; car dans le voisinage de la petite église, la muraille calcaire est percée de grottes antiques qui servent maintenant de caves, de poulaillers, et qui datent peut-être des premiers habitants de la Crimée. Les moines s'en étaient fait des cellules où ils demeuraient encore en 1794 du temps de Pallas : aujourd'hui ils aiment mieux vivre hors de terre (1).

Le monastère consiste en plusieurs corps de bâtiments, dont plusieurs sont destinés aux étrangers. L'église rebâtie dernièrement, fait regretter l'antique chapelle qu'on a détruite pour lui faire place. Une source coule au-dessous des maisons dans un bassin en pierre, ombragé de peupliers. Plus bas sont des jardins terrassés avec quelques portions de vignobles.

Il n'y a pas longtemps qu'un éboulement dans le voisinage du monastère a fait découvrir une colonne antique de pierre calcaire (d'Inkerman?). Taillée dans de très-justes proportions, elle a 7 $\frac{1}{2}$ pieds de haut et 13 pouces dans son plus grand diamètre. Elle a paru à Pallas de la plus haute antiquité.

Ordinairement ce petit coin habité de la Chersonèse est très-solitaire. Mais le 23 avril, jour de la saint George, la scène change : le bord du

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, II, p. 94.

rocher se couvre de huttes et de tentes; une foule de Grecs, surtout des femmes, y accourent de toute la Crimée; c'est le plus vivant tableau qu'on puisse voir; les femmes grecques sont très-jolies et embellissent la fête. On vend et on achète comme à un jour de marché. Mais bientôt l'heure du service approche; on se presse vers l'église qui ne peut contenir les fidèles, et quand la bénédiction a été donnée, ceux qui en ont la force se précipitent à qui pourra arriver le premier, au risque de se casser bras et jambes, sur le rivage, pour y puiser de l'eau qu'on conserve soigneusement pendant l'année, comme remède contre toutes espèces de maladies.

La terrasse du monastère est contiguë avec une terrasse pareille, où je trouvai les ruines d'un édifice antique de 32 pas de long sur 29 de large (76 sur 70 pieds), avec de fortes murailles comme celles des donjons de la Chersonèse : mais la grandeur de l'édifice prouve qu'il avait une autre destination, et à en juger par les bâtiments accessoires, j'en ferais les restes du temple (1).

Entre ces trois points, le rocher, le monastère et cette ruine, il devait y avoir selon toute probabilité, un temple ou plusieurs temples du

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*.

culte de la déesse Taure et d'Iphigénie. La pointe du *Cap Parthénique* d'où j'ai dessiné la vue, V• série, pl. 20, et qui mérite d'être visitée pour jouir d'un magnifique coup d'œil sur l'ensemble de ces ruines historiques et géologiques, ne présente pas la moindre trace d'un édifice quelconque, comme on pourrait le soupçonner d'après sa position.

Au-delà du cap, en suivant la falaise vers le cap Fanary, toutes les ruines que j'ai visitées appartiennent à des campagnes.

La première, heureusement placée au bord de la falaise, se trouve au sommet de la jetée de porphyre terreux, d'un vert foncé, dont j'ai donné le dessin (1). La nature a creusé dans cette haute digue un superbe portail de plus de 40 pieds d'élévation, sous lequel on peut passer en bateau.

L'édifice consiste en un donjon carré, avec bâtiment accessoire, cour, galerie, escalier.

A 200 pas plus loin, une ruine pareille borde encore le rocher.

M. Kruse, encouragé par les paroles de Pallas, qui croyait retrouver ici des temples, a fait déterrer les murailles de ces deux constructions, et n'a rien trouvé qui puisse justifier les soupçons de Pallas. Parmi les débris que j'ai soi-

(1) Atlas, II• série, pl. 58.

gneusement examinés, je n'ai vu nulle trace, nuls fragments de marbre, de colonnes ou d'ornements quelconques, même en calcaire grossier.

Une troisième ruine à 400 pas de la précédente et à 100 ou 200 du bord du rocher, consiste aussi en un donjon carré, avec quelques bâtiments accessoires : on voudrait en faire un temple, que les enceintes circulaires en pierres, qui servent d'entrée aux tombeaux, et qui sont semées à l'entour, prouveraient le contraire : on ne profanait jamais un lieu sacré par le voisinage des sépulcres.

Il est encore plusieurs autres maisons de plaisance, semées dans un petit bois de chêne; leur éloignement fait qu'elles ont été épargnées davantage par les *chercheurs* de pierre.

La Chersonèse, pendant l'hiver, sert de refuge à une grande quantité d'outardes chassées des steppes par les neiges. En me promenant dans cette saison, j'en voyais passer souvent des milliers à la fois : elles allaient, elles venaient, et les chasseurs embusqués sur les hauteurs, dans de petites loges grossièrement murées, les attendaient pour les tirer au passage; car les outardes, alors maigres et fatiguées, volent très-bas, et ne s'élèvent qu'à la hauteur de l'obstacle qu'elles ont à franchir : bien placé, ont pourrait presque les prendre avec la main.

Pendant quelque semaines, c'est un manger très-commun et à très-bon marché à Sévastopol.

Quand la neige les chasse de la Chersonèse, elles cherchent alors à passer sur la côte du côté de Laspi, où il n'y en a pas ; il faut alors les voir se poster sur la pointe du cap Parthénique, et les voir se lancer par-dessus la haute falaise, s'essayer, descendre vers la mer, remonter, se loger parmi les rochers escarpés, et de station en station, tenter ainsi l'aventure. C'est ici surtout que les chasseurs les attendent ; mais ce n'est pas sans danger quand la neige est profonde et qu'il fait des froids de — 12°. Acharnés sur leur proie, ils s'oublient, la nuit les surprend dans cette vastitude ; et l'hiver de 1832 à 1833, l'on eut à déplorer plusieurs graves accidents ; on trouva plusieurs chasseurs gelés.

Sévastopol.

Après m'être tant promené parmi les ruines, l'on ne me pardonnerait guère si je ne disais pas quelques mots de la Cherson moderne, de Sévastopol qui a succédé à la ville des Héracléotes, avec la différence que si l'une était un grand marché commercial, l'autre est uniquement un port et une ville de guerre : aucune considération accessoire, mercantile ou industrielle, n'est

entrée dans l'esprit de la fondation de Sévastopol. En conséquence, tout y est militaire, tout y est flotte, arsenal, batterie, caserne.

Lors de la conquête de la Crimée qui fut assurée à la Russie par le traité de Constantinople, du 10 juin 1783, les Russes ne trouvèrent autour de la magnifique baie de Sévastopol, que le seul petit village d'*Aktiar*, enfoncé au nord de la baie dans les parois éclatantes de marne blanche, qui bordent le rivage escarpé. Pendant tout le temps de la domination des Tatares et des Turcs, ce bassin qui pouvait former un port incomparable, l'un des meilleurs du monde, avait été négligé. Les Tatares donnaient à la Grande-Baie le nom de *Kadi-Liman*, et celui de *Awlita* à la partie intérieure de cette baie, y compris la baie du Carénage (1).

Immédiatement après la conquête, le gouvernement russe fit les premiers préparatifs pour redonner à cette baie sa primitive illustration. Dès 1784, au printemps, on avait commencé quelques bâtiments pour les malades de la flotte et pour les vivandiers; on les avait placés au fond de la baie de l'Artillerie, près d'une belle source d'eau vive. Encore alors l'on était incertain où l'on bâtirait la ville; mais on penchait déjà pour sa position actuelle. Quatorze vais-

(1) Pallas, *Voyage*, II, 46 et 47.

seaux de guerre, dont l'un venait d'amener des colons, se balançaient dans la rade (1). On avait déjà inventé pour cette ville le nom fantastique de *Sébastopolis;* on ne pouvait lui donner celui de *Cherson* dont on avait déjà abusé. Ce nouveau nom lutta longtemps contre celui d'*Aktiar*, qu'on avait aussi donné à la rade; les Tatares seuls aujourd'hui font usage de cette dernière dénomination.

Dix ans plus tard, lorsque Pallas visita Sévastopol, chaque partie de ce grand ensemble avait déjà reçu sa destination actuelle. Cinq batteries, celles d'Alexandre et de Constantin qui commandent l'entrée de la Grande-Baie, une troisième sur la côte septentriale, et deux autres vis-à-vis, sur la pointe entre la baie du Sud et celle de l'Artillerie, avaient été établies. L'Amirauté et son église, l'Arsenal, l'église grecque sur la montagne, les ports, la quarantaine, etc., existaient déjà (2).

Dès-lors, elle a fait encore des progrès gigantesques, comme on peut en juger par les descriptions de *Clarke* en 1800 (3), de *Reuilly* en

(1) *Voy. hist. et géog. entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*, troisième partie, extrait d'un Voyage fait au printemps de 1784, p. 26. Paris, 1798.

(2) Pallas, *Voyage en Crimée*, II, p. 44.

(3) Clarke, *Voyage en Russie*, etc., II, p. 98, où se

1803 (1), de *Castelnau* en 1817 (2), de *C. H. Montandon* en 1833 (3).

Ainsi que l'indique la vue de Sévastopol, que j'ai donnée IIe série, pl. 62, prise du milieu de la Grande-Baie, cette ville est bâtie en amphithéâtre sur la croupe d'une large colline aplatie à son sommet, entre la baie de l'Artillerie (le port marchand) à droite, et la baie du Sud (le port de guerre) à gauche (4).

Dans la longueur de cette croupe s'étendent plusieurs rues larges non pavées, d'abord montueuses, bordées de maisons dont quelques-unes ont très-bonne apparence. Elles s'ouvrent sur une grande place vide qui les sépare des fortifications à plusieurs corps de batteries, établies sur la pointe du promontoire où l'on

trouve un excellent plan du *hâvre d'Aktiar*, avec toutes ses baies, du cap Fanary à Inkerman.

(1) Reuilly, *Voyage en Crimée*, p. 199, a publié aussi un plan de *Sévastopol et de ses environs*, qu'il est bon de consulter; on pourra comparer ces deux plans de Clarke et de Reuilly avec celui qu'a donné M. de Koeppen en 1836, dans sa grande carte de la Crimée méridionale.

(2) Le marq. de Castelnau, *Essai sur l'hist. anc. et mod. de la Nouvelle-Russie*, p. 199. Insignifiant.

(3) C. H. Montandon, *Guide du voyageur en Crimée*, p. 183.

(4) Comparez ma vue avec celle de Pallas, t. II, pl. 4, prise de la *Sévernaïa* (côte du nord).

voit s'élever le pavillon de l'amirauté. Là demeure le commandant de Sévastopol.

La rue qui longe de plus près la baie du Sud, est la principale. Entre elle et la baie sont : l'*Eglise russe*, l'*Amirauté* avec sa tour pour porte d'entrée, l'*Arsenal*.

Un prolongement de cette rue qui arrive entre les batteries et l'Amirauté au *grand escalier*, qui sert d'embarcadère pour traverser la baie, passe à côté d'une maison, bien modeste aujourd'hui pour Sévastopol, et cependant on l'appelle *Dvoretz* (le palais) ; en 1787, elle fut préparée pour Catherine II, qui y a logé pendant son séjour dans la ville qu'elle venait de fonder.

L'on voit dominer au haut de la ville l'église grecque, dans le mur de laquelle on a enchâssé le relief de Théagènes dont j'ai parlé.

Encore plus loin, à 240 pieds de hauteur absolue, est le *télégraphe* qui domine naturellement toute la ville : quatorze stations le font communiquer en deux heures avec Nikolaïef, le chef-lieu de la flotte de la Mer Noire.

Les vaisseaux marchands qui viennent pour les approvisionnements de Sévastopol, entrent tous dans la *baie de l'Artillerie*, au fond de laquelle sont rangées les principales boutiques de la ville.

Les rochers qui bordent le flanc droit ou occidental de cette baie, ont subi pendant mon

séjour une grande métamorphose : taillés et minés, je les ai vu rouler dans les abîmes de la mer, qui ont été comblés pour obtenir une grande plate-forme sur laquelle les constructeurs du génie, qui manquaient de place, ont établi des constructions considérables.

Sur les flancs des mêmes rochers qui regardent à la fois l'entrée de la Grande-Baie, et celle de la baie de la Quarantaine, sont rangés les uns au-dessus des autres les bastions formidables du *fort Alexandre*, destinés à croiser leurs feux avec ceux du *fort Constantin* qui est vis-à-vis, sur la côte du nord, pour couler à fond tout vaisseau quelconque qui ferait mine de vouloir entrer dans la baie. Ces deux forts seront armés de 320 canons.

La passe ou l'entrée de la baie, rétrécie par deux récifs, est indiquée de nuit aux vaisseaux par deux phares à feux fixes, érigés sur deux collines au fond de la baie, et qu'il faut avoir constamment sur la même ligne, l'un au-dessus de l'autre.

En arrière du fort Alexandre, sur le dos de la colline, sont les *Casernes des troupes de terre :* ce n'est pas par là que Sévastopol brille. On les traverse pour se rendre à la *Quarantaine* qui est à l'extrémité de la baie, et dont Cherson avait fait son principal fort : les Tatares lui ont conservé le nom de *Tchortchoun*.

Tant que la flotte est armée, elle reste dans la *Grande-Baie;* quand elle est désarmée, elle rentre dans la *baie du Sud*, embranchement de la Grande-Baie, qui a 1500 toises de long et 200 toises de large, plus ou moins. Les Tatares la distinguaient par le nom de *Kartaly-Koche* (baie du Vautour). Sa direction est du nord au sud. Ce port intérieur est si bien abrité par des collines escarpées qui l'encaissent, que l'eau n'en est pas plus agitée que celle d'un étang. Il est si profond que les plus grands vaisseaux peuvent presque s'amarrer au rivage occidental.

Là, dans la partie reculée de la baie, sont les tristes *pontons*, vieux vaisseaux de guerre hors de service, dans lesquels on renferme la majeure partie des forcats qui travaillent par milliers dans les chantiers de la marine (1). Les inévitables et continuelles allées et venues de ces bandes de condamnés qui vont à leur travail ou qui en reviennent, sont le fléau des habitants de Sévastopol, qui ne voient pas sans effroi l'accumulation de tant de malfaiteurs et de brigands sur le même point. Naturellement, il en échappe toujours quelques-uns, qui s'en vont recommencer leur

(1) En 1834, pendant mon séjour, il y avait 1500 galériens à la chaîne, sans compter les simples *arrestants* on prisonniers.

premier métier jusqu'à Simféropol, et dans les autres villes de la Crimée.

Comme ramification de la baie du Sud, s'ouvre au sud-est un petit bassin qui en est pour ainsi dire l'*arrière-port*. Sa longueur totale est de $\frac{5}{4}$ de verst. On l'appelle *baie des Vaisseaux*, parce que l'on y faisait entrer une partie des vaisseaux désarmés, qui y étaient en parfaite sécurité. Quand il s'est agi de doter aussi Sévastopol de *docks* pour le radoubage des vaisseaux, on n'a pas trouvé de position plus heureuse que le fond de cette petite baie dans laquelle on a établi un bassin de 400 pieds de large sur 300 pieds de long et 24 pieds de profondeur, destiné à recevoir les vaisseaux qui doivent être réparés. Cinq docks ou réservoirs à écluses indépendantes l'une de l'autre, sont là pour les contenir. Celui du fond est destiné aux vaisseaux de guerre de 120 canons. Les deux réservoirs qui le flanquent ensuite de droite et de gauche, sont pour des vaisseaux de 80 canons, et les deux derniers à l'entrée du bassin, pour des frégates de 60 canons : les trois écluses principales auront 58 pieds de large.

Pour alimenter ces bassins on est allé chercher l'eau à *Tchorgouna* dans la *Tchornaïa Retchka* (Bïouk-Ouzène), d'où on l'a amenée par un canal jusqu'ici, mais non sans des difficultés qui auraient paru insurmontables à plus d'un gou-

vernement. Quoique Tchorgouna, en ligne directe, ne soit qu'à 12 verst (3 lieues) de l'entrée du dock, il a fallu, pour éviter les obstacles, faire faire au canal un détour qui l'a allongé de 6 verst, il a donc 18 verst ou 4 ½ lieues de long; il passe par Inkerman, et de là longe la Grande-Baie; les ravins profonds et la baie du Carénage qui coupent le rivage ont nécessité ici les plus grands travaux, deux *tunnels*, l'un de 133 sagènes de long, et trois *aquéducs* qui comptent ensemble 38 arches et près de 1000 pieds de développement.

Le point où l'on a saigné le ruisseau est élevé de 62 pieds anglais au-dessus du niveau de la Gande-Baie. Le niveau des docks devant être de 30 pieds anglais plus haut que la baie, la chute du canal sur ces 18 verst, serait de 32 pieds, soit $\frac{1}{2000}$.

D'après les devis de l'ingénieur anglais, M. *John Upton*, qui a été chargé de la direction des travaux, on a estimé la somme des dépenses à 2 ½ millions de roubles assignats, et la durée du travail à cinq ans, en supposant mille ouvriers employés aux constructions. Mais, comme toujours, les évaluations du temps et de la dépense ont été trop faibles, et les ouvrages commencés le 17 juin 1832, ne sont pas encore achevés. Celui qui a vu les travaux ne s'en étonnera pas; des bassins d'une dimension pareille, taillés dans le roc vif et

enduits de ciment anglais, des écluses gigantesques, une pareille longueur d'aquéducs et de tunnels, et tant d'autres travaux principaux et accessoires, amenés à bonne fin, sont une pleine justification en faveur de l'entrepreneur qui a su mériter l'entière approbation de l'empereur.

Pour protéger le port et les bassins, l'on a érigé sur le *cap de Paul* (Pawleski Missok), qui en commande l'entrée orientale, le *fort Nicolas* qui présente trois rangées de bastions les uns au-dessus des autres, et qui sera armé de 260 canons, dont les feux se croiseront avec ceux des batteries de l'Amirauté qui sont en face.

Sur les flancs des collines qui encaissent la baie du Sud, principalement à l'orient, sont les casernes des matelots, les hôpitaux de la marine, les casernes de l'artillerie; là s'étendent une partie des *Slobodes* ou faubourgs habités par les matelots mariés : ils sont composés de petites maisonnettes uniformes, alignées d'après un plan.

Sévastopol a une *population* naturellement très-flottante, étant presqu'entièrement composée de matelots, de soldats, d'employés et de galériens. On l'estime à 15,000 âmes. Les simples habitants forment un mélange de marchands russes, de juifs polonais que la police tolère avec peine, et d'Allemands de la colonie de Kronenthal, qui se sont établis ici où ils sont

boulangers, brasseurs de bière, en un mot gens de métier. C'est chez l'un d'eux, nommé *Jean Wetzler*, que je trouvai à me loger pendant les dix semaines que Sévastopol, à diverses reprises, a été le centre de mes explorations. C'est dans la plus modeste des chambres que pendant le printemps de 1833, je me trouvai réuni avec les professeurs *Ratké* de Dorpat et *Nordmann* d'Odessa, qui étaient venus, l'un étudier la faune de la Mer Noire, l'autre suivre l'embryologie des crabes, si je ne me trompe. M. Ratké désirait surtout connaître le fameux *Teredo navalis*, ce ver rongeur, le fléau des vaisseaux; ce fut avec beaucoup de peine qu'il put y parvenir. Que de plaisir j'eus à revoir le brave et infatigable Nordmann, avec lequel j'avais suivi des cours de géologie et de chimie à Berlin. Attentifs aux doctes leçons de nos professeurs, nous ne pensions guère que nous nous retrouverions plus tard sur les ruines de Cherson; qu'à mon retour du Caucase, j'irais le voir à Odessa; que l'envie lui prendrait aussi d'aller visiter les rives du Phase, et qu'il viendrait me raconter à Neuchâtel, chez M. le professeur Agassiz, que malgré toutes les mesures de précaution que je lui avais indiquées, parti lui neuvième pour l'Abkhasie et l'Iméreth, au mois d'avril 1835, il était rentré au mois de novembre de la même année à Odessa avec un seul compagnon, les sept

autres ayant succombé pendant ce court voyage.

Ce qui m'avait le plus frappé à Sévastopol, c'était de voir ce port de guerre si fortifié du côté de la mer, tandis que du côté de terre il n'était pas à l'abri du plus faible coup de main. La ville, dans tout son pourtour, était complétement ouverte; pas une porte, pas le plus léger petit rempart. Toutes les rues débouchaient sur une immense place vague, et pour ainsi dire dans la steppe où s'égaraient maints chemins, maints sentiers, à Balaklava, à Tchorgouna, au monastère de Saint-George. A gauche se présentait le *réservoir* nouvellement établi des fontaines de Sévastopol, dont l'eau venait des sources que j'ai indiquées plus haut. Ce réservoir était appuyé contre le mur d'enceinte d'un *jardin public* récemment établi sur les hauteurs qui terminent la baie du Sud. La vue plongeait sur la baie qui présentait d'ici un aspect fort extraordinaire, avec ses vaisseaux de guerre qui semblaient être arrivés là par enchantement, personne ne pouvant soupçonner que ce long étang est en communication avec la mer. Vis-à-vis du jardin auquel on a donné le nom de *Boulevard*, un peu sur la droite, s'étend le vignoble Bardac.

Aujourd'hui, je suppose que tout ceci a changé, et que l'idée qui était venue, que les Anglais en cas de guerre pourraient opérer une descente sur un point quelconque de la Chersonèse et

tourner ainsi la position de Sévastopol, aura fait construire le mur d'enceinte projeté pour sa défense. La ville n'y gagnera pas en agrément; mais la première condition d'une ville de guerre, c'est de pouvoir se défendre.

La grand'route de Sévastopol à Simféropol commence au nord de la baie qu'il faut traverser; elle passe tout entière sur la terrasse qui sépare le crêt crétacé du crêt tertiaire de la steppe. Partout elle traverse des terrains de marne blanche, et en été l'on ne peut rien voir de plus poudreux et de plus sec, si l'on en excepte les vallons du Belbec, de la Katche, de l'Alma, qu'elle ne fait que traverser, et où l'œil se récrée quelques instants, de la verdure des vignes et des vergers: les rives du Belbek surtout, où sont plusieurs campagnes des officiers supérieurs de Sévastopol, et le village tatare de *Douvankoi*, offrent des points de vue charmants. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut des vins de ces vallées.

Au point où la grand'route qui vient de la rive septentrionale de la grande baie de Sévastopol, descend près du rivage de la mer dans la vallée de Belbek, j'observai, sur le premier monticule à droite du chemin, une antique fortification; c'est un carré parfait qui embrasse tout le large du sommet de la colline: il m'a paru avoir été construit en briques: la pente de la colline en est couverte, ainsi que de débris d'ampho-

res; il en est de même des alentours où l'on remarque des traces d'autres constructions. Un canal, tiré du Belbek, menait jadis l'eau jusqu'au pied du château.

Ce fort en briques ne peut appartenir qu'à la défense de la Chersonèse héracléotique, et peut-être entrait-il dans l'ensemble des *longs murs* de l'empereur Justinien (1).

(1) J'avais d'abord supposé que c'était l'un des châteaux-forts de Skilouros; mais les Tauro-Scythes ne faisaient pas, je crois, usage de la brique : son emploi dans les fortifications est byzantin. P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 248.

VERSANT SEPTENTRIONAL

DE

LA CHAINE TAURIQUE

DE LA CHERSONESE HÉRACLÉOTIQUE,

A SIMFÉROPOL.

Maintenant, il me reste encore à parcourir une dernière portion de la Crimée, si bien circonscrite par la nature, et que sa constitution et ses formes géologiques marquaient d'un cachet particulier qui devait influer considérablement sur le caractère et sur les monuments de ses habitants. Je l'ai désignée plus haut comme *troisième subdivision* de la *partie montagneuse* (1). D'un côté la *chaîne taurique* est une barrière qui la sépare de la côte de Crimée, et de l'autre les *falaises crétacées* et *tertiaires* qui longent le pied de la chaîne sont les majestueux remparts qui la défendent contre les abords de la steppe taurique.

(1) T. V, p. 304.

Les Taures en ont été les premiers habitants : on a vu plus haut à quelle famille je les rattache (1). Ils étaient connus d'Homère sous le nom de *Lestrigons*. C'est avec la plus grande probabilité que j'ai admis que Balaklava était leur port principal, leur *cachette*, comme Strabon le dit expressément. Les Taures par conséquent peuplaient la vallée de Balaklava, et il fallait bien que cela fût, sans quoi les colons d'Héraclée n'auraient pas manqué de s'y établir de préférence : le sol de la vallée de Balaklava est bien préférable pour la fertilité à celui de la Chersonèse ; la position en est plus forte et le port ne laisse rien à désirer.

Ce que j'ai dit de la barbarie, du culte, des mœurs, de l'origine des Taures maritimes, s'applique naturellement à ceux-ci : un seul trait les distingue essentiellement. Les *Taures maritimes*, jouissant d'un meilleur climat, mettaient moins de soin dans la construction de leurs demeures : on a vu qu'ils les bâtissaient en pierres sèches, en les creusant à moitié en terre, dans un sol incliné : un toit plat en terre les garantissait suffisamment contre les rigueurs de l'hiver. D'autres fois, comme au pied du mont

(1) Comparez avec Siestrzencewicz, *Hist. de la Tauride*, t. I, p. 33 ; — le comte J. Potocki, *Voy. dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, t. II, p. 192 et 242.

Ilia, près de Laspi, ils profitaient des cavernes naturelles ou des parois de rochers pour y adosser leurs maisons; ou bien, comme dans les chaos de Sunenkaïa, d'Oursouf, d'Orianda, de Limène, etc., ils les entremêlaient aux gros blocs de pierre qui leur épargnaient des murailles.

Les *Taures-Lestrigons*, moins favorisés par le climat, furent forcés de se créer des demeures plus chaudes et mieux abritées contre la pluie, et ici ressort une nouvelle analogie entre les Taures et les races caucasiennes. Comme les Géorgiens, les Colches, les Arméniens dans l'origine de leur civilisation, comme les Troglodytes du centre et du nord du Caucase, les Taures ont eu des *cryptes* pour demeures; des villes creusées dans les rochers, comme le sont *Ouplistsikhé*, *Armasi*, *Vardsie*, *Gvimé* sur la Kvirila, etc.; remplissent en Crimée les rochers d'*Inkerman*, de *Tcherkesskerman*, de *Tèpékerman*, etc. L'étage crétacé que nous appelons *grès-vert*, de nature tendre, homogène, peu fissurée, à couches horizontales, prêtait beaucoup à cette antique industrie, et partout où cette couche sort du sol, partout elle est percée de cryptes.

En attribuant ces travaux troglodytiques aux *Taures*, tout s'explique, tandis qu'en les attribuant aux nations qui ont succédé aux Taures

en Crimée, tout devient enigmatique : on en jugera bientôt.

Les assignera-t-on par exemples aux *Scythes nomades*, qui envahirent la Crimée 600 ans avant J.-C.? Hérodote nous a trop bien fait connaître leurs mœurs, pour qu'on puisse en avoir la pensée. Il n'était point dans l'esprit de pareils vagabonds de s'astreindre à des demeures fixes et encore moins de se tailler dans des rochers arides des demeures qui exigeaient tant de travaux.

Lorsque les Scythes furent restreints dans leur puissance par les *Sarmates*, vers l'an 380 avant J.-C., la Crimée leur resta, il est vrai, parce que les positions fortifiées des Taures étaient devenues les leurs. Les Scythes et les Taures, que j'ai supposé de même origine finnoise, confondus, formèrent alors la nation des *Tauro-Scythes*, qui concentra le siége principal de sa puissance dans les vallées des Taures-Lestrigons, au pied de la chaîne Taurique.

La brillante époque de ce royaume est celle où les Tauro-Scythes accablèrent tellement les Bosporiens, qu'ils les forcèrent à avoir recours au grand Mithridate, en faveur duquel leur roi Pairisades abdiqua. Le puissant roi du Pont, maître de Panticapée, eut bientôt un prétexte d'exercer sa vengeance.

Cherson, république libre, n'était pas plus

heureuse que les Bosporiens : opprimée par les Tauro-Scythes, elle s'était vue obligée de se mettre, avant même que Panticapée le fît, sous la protection de Mithridate Eupator, qui rêva alors le gigantesque projet de s'ouvrir, par la Crimée et le midi de la Russie, un chemin jusque chez les Romains. Il envoya au secours des Chersonésiens une armée commandée par Diophante, l'un de ses généraux.

Les Tauro-Scythes avaient alors pour roi *Skilouros*, dont la résidence s'élevait près de Simféropol, où se voient aujourd'hui les ruines de *Kermentchik*, sur un rocher isolé que baigne le Salghir.

Attaqués par les généraux de Mithridate, Skilouros et ses fils, au nombre de 50 selon Possidonius, et de 80 selon Apollonide, pour défendre leurs vallées, s'étaient retranchés dans les lieux fortifiés par les Taures au débouché des vallées vers la steppe. La plupart de ces forteresses étaient des villes cryptes : Strabon dit aussi que Skilouros en fonda plusieurs, parmi lesquelles il distingue surtout *Palakium*, nommée ainsi en l'honneur de l'aîné de ses fils, Palacus, *Chabus* qui peut être Mangoup, et *Néapolis*, que sa qualité de ville nouvelle pourrait bien faire supposer identique avec Kermentchik, résidence de Skilouros.

Strabon fait entendre que les Tauro-Scythes,

vaincus par Mithridate, se soumirent à lui et lui payèrent tribut. Chaque année les habitants de la Chersonèse Taurique et ceux de la Sindique d'Asie lui livraient 180,000 médimnes de blé, et lui donnaient en outre 200 talents en argent, en commun avec les *Asiens* qui entourent la Sindique (1).

Tout ce que dit Strabon prouve que les anciens nomades scythes s'étendaient confondus, amalgamés avec les Taures, et en avaient pris les moeurs et les habitudes.

Après Mithridate, la Chersonèse Taurique passa au pouvoir des *Romains*, même la partie montagneuse et la côte sur laquelle ils formèrent des établissements, comme le prouvent les inscriptions qu'on y a trouvées.

Mais tout changea vers l'an 62 de notre ère : une tribu des *Alains nomades* vint ravager la Chersonèse Taurique, attaquant même les Tauro-Scythes jusque dans leurs montagnes : ceux-ci furent vaincus et les Alains, maîtres de la côte, continuèrent à y mener leur vie vagabonde, faisant des incursions chez leurs voisins, pillant et détruisant les villes qui osaient leur résister : on suppose que *Theudosie* fut ainsi détruite par eux. Un peuple pareil, qui ne dépouilla rien de ses moeurs aventureuses et

(1) Strabo, ed. Bas. 1543, lib. VII, p. 301.

sauvages, jusqu'au moment où il fut vaincu par les *Goths* au milieu du second siècle de notre ère, n'a pu creuser les grottes de la Tauride.

J'en dirai de même de leurs vainqueurs, quoique moins barbares et plus attachés à des demeures fixes. S'assimilant avec les Alains qu'ils forcèrent à renoncer au brigandage, et avec les Tauro-Scythes que ces barbares avaient épargnés, les Goths furent, de tous les peuples qui envahirent la Crimée (1), les seuls qui apportèrent la paix et l'instinct de la civilisation au lieu de la guerre, du despotisme et de la barbarie; aussi, malgré les sanglantes suites des migrations des peuples de l'Asie, furent-ils ceux qui se soutinrent le plus longtemps dans cette péninsule si disputée, qui conserva des traces des Goths et son nom de *Gothie* jusqu'à la fin du quinzième siècle.

Les premiers perturbateurs de la prospérité des Goths furent les *Huns* (2), qu'un hasard conduisit, vers l'an 376 de J.-C., à travers les ondes du Bosphore Cimmérien, sur les rives de

(1) Siestrzencewicz, *Hist. de la Tauride*, t. I, p. 224 et passim. Le Beau, *Hist. du Bas-Emp.*, éd. St-Martin, t. III, p. 323. Proc., *de Ædificiis*, l. III, cap. 7.

(2) Voy. sur les origines des Huns, St-Martin, dans ses notes sur l'hist. du Bas-Empire, par Le Beau, t. IV, p. 63 et suiv. Ce savant suppose que le nom *Hunn* est le

la Chersonèse Panticapéenne et de là dans la Chersonèse Taurique. Le royaume du Bosphore fut détruit : *Assandre* ou *Cassandre*, qui succéda à Reskouporis après l'an 334, en fut le dernier roi; *Panticapée* et les villes d'Asie, *Phanagorie*, *Cépi* (Képos), *Hermonassa*, etc., furent renversées de fond en comble par les barbares nomades, qui regardaient les maisons comme des tombeaux (1).

Heureusement pour les Goths de Crimée que les Huns ne firent que traverser la presqu'île sans s'y arrêter longtemps ; ils étaient attirés sur les rives du Dniestr et du Danube par les grands événements qui s'y préparaient : la mort d'Ermanrich, roi des Ostrogoths, levait le dernier obstacle qui pouvait les arrêter dans leurs projets d'envahissements (2). Bientôt les Goths, qui s'étaient retranchés dans les montagnes de Crimée devant le torrent, reprirent le dessus.

Au milieu du sixième siècle de notre ère,

même que *Finn*, différemment orthographié. Au reste, il ne reste plus de doute sur la parenté rapprochée des Huns et des Finnois.

(1) Proc., *de Bello Goth.*, l. IV, cap. 6; id., *de Ædif.*, l. III, cap. 7.

(2) Voyez Ammien Marcellin et Jornandès sur ces événements qui décidèrent du sort de l'Europe et en changèrent la face.

Procope, qui nous en fait le tableau, dit qu'une partie des Goths s'était répandue dans la presqu'île de Panticapée, et occupait les deux rives du Bosphore Cimmérien sous le nom de *Goths Tétraxites*. Eux et leurs frères qui habitaient les montagnes tauriques, avaient embrassé le christianisme ; Procope ne pouvait affirmer s'ils étaient Ariens, tant leur religion était simple et même tant soit peu crédule (1).

En 547, ils envoyèrent à Byzance quatre députés pour supplier Justinien de leur accorder un évêque à la place de leur *antistès* qui venait de mourir : ce que l'empereur leur accorda (2). Il est incertain si le siége de ce nouvel évêque fut placé à Panticapée, à Soudak ou à Mangoup.

Procope est le premier auteur qui nous fasse connaître avec quelques détails la chaîne taurique, et principalement la contrée que je suis sur le point de visiter entre Sévastopol et Simféropol. Il l'appelle *Doru*, qui signifie *bois* ou *boisé*, signification qui s'applique parfaitement au versant septentrional de la chaîne taurique, en contraste avec la steppe sans arbre, et qu'on pourrait à la rigueur étendre à la côte méridionale : mais le texte de Procope prouve qu'il

(1) Procopius, *de Bello Gothico*, l. IV, cap. 4.
(2) Id. id.

prend cette contrée de *Doru* dans un sens plus restreint. Après que Justinien eut défendu la côte de Crimée par la construction des deux châteaux d'*Alouston* et de *Gorzubita*(Aloucheta et Oursouf), il pensa à protéger aussi les Goths qui depuis longtemps habitaient le pays de Doru. Ces Goths, alliés des Romains, comptaient 3,000 hommes aussi excellents guerriers qu'habiles aux travaux de l'agriculture, et les plus humains des hommes envers les étrangers.

Ce pays de Doru, quoiqu'élevé, n'était ni si rude ni si sauvage qu'on pouvait le supposer; la terre était bonne et portait en abondance les meilleurs fruits.

L'empereur n'y fonda ni ville, ni château, les Goths qui l'habitaient n'aimant pas être renfermés dans des murs, mais préférant demeurer librement dans les campagnes. Cependant comme l'on pouvait facilement pénétrer dans leur pays (par les défilés des vallées qui mènent à la steppe), il fit munir ces entrées par de *longs murs*, et il assura ainsi les Goths contre les invasions de leurs ennemis (1).

En admettant, comme tout le prouve, que le pays de Doru était composé des vallées de la *Tchornaïa-Retchka*, du *Belbek*, de la *Katche*, de l'*Alma*, du *Salghir*, les longs murs de Justi-

(1) Proc., *de Ædif.*, l. III, cap. 7.

nien ne sont autre chose que cette suite de fortifications unies aux *Kerman*, qui fermaient les portails gigantesques par lesquels les rivières se rendent dans la steppe. Ainsi furent établis *Inkerman*, *Tcherkesskerman*, *Mangothia* (Mangoupkalé), *Katchikalène*, *Tépékerman*, *Tchoufoutkalé*, *Mangouche*, *Kermentchik*, etc., profitant des anciens travaux des Taures, et de leurs villes cryptes; car le portrait que Procope fait des Goths, comme n'aimant pas demeurer dans des murailles et préférant la liberté de la campagne, dont la culture était leur occupation favorite, n'indique pas des gens plus zélés que les Scythes et les Alains nomades, pour se creuser des demeures dans les rochers; et comme ces excavations ne peuvent à coup sûr être attribuées à aucun peuple postérieur aux Goths, *Pétchénègues*, *Khazares* ou *Tatares*, il faut décidément croire que ce sont bien les Taures qui en sont les premiers auteurs. Ceci n'empêche pas qu'on ait pu y habiter plus tard et y construire les églises qu'on retrouve dans plusieurs de ces villes troglodytiques. Mais outre que les églises sont évidemment plus modernes que la plupart des cryptes, elles manquent complétement dans plusieurs des localités les plus importantes. A *Karany*, à *Mangoup*, à *Katchikalène*, à *Kermentchik*, il n'y en a pas; à *Inkerman*, les églises font corps à part et ne se

mêlent pas aux cryptes ; à *Tépékerman*, l'église est placée dans le lieu le plus reculé, le moins commode, que ceux qui avaient creusé les cryptes avaient négligé.

La contrée de *Doru* et les Goths dont il n'est plus fait mention pendant un siècle et demi, reparaissent tout à coup sur la scène de l'histoire, pendant les sanglantes intermittences du règne de Justinien II *Rhinotmète* (nez coupé). Cet empereur, ainsi mutilé et détrôné en 695, à cause de ses innombrables cruautés, avait été relégué par Léon, son successeur, à Cherson, en Crimée ; ses fureurs et ses menaces de vengeance effrayèrent tellement ses habitants, qu'ils complotèrent de tuer ce monstre féroce, ou de se saisir de lui pour le renvoyer à l'empereur à Constantinople.

Malheureusement Justinien découvrit le complot et se sauva, en 703, dans le château qu'on appelle *Doros*, situé dans les limites de la Gothie (1). Le khakan de Khazares, maître alors de tous les pays qui bordent le Palus Méotis, tenait sa cour à Doros : il reçut fort bien l'ex-empereur dont il espéra relever la fortune. Il lui donna sa sœur Théodora en mariage et assigna

(1) Τὸ φρούριον τὸ λεγόμενον Δόρος πρὸς τῇ Γοτθικῇ κείμενον χώρᾳ. Nicéphore, p. 27. Théophane, p. 311, appelle ce lieu Δαρας, *Daras*.

pour demeure aux deux époux la ville de Phanagorie, qui s'était relevée de ses ruines.

L'empereur Tibère qui avait détrôné Léonce à son tour, ayant appris la retraite de Justinien, offrit une grande somme au khakan s'il voulait le lui livrer mort ou vif. Le khakan se laissa entraîner et envoya à Phanagorie deux officiers, Papatzès, lieutenant du khakan à Phanagorie, et Balgitzes, archonte du Bosphore, pour tuer l'ex-empereur.

Mais un esclave avertit secrètement Théodora, qui en instruisit son mari. Justinien fit venir les officiers, les étrangla de ses propres mains, renvoya Théodora à son frère, et se jeta dans une barque de pêcheurs avec laquelle il gagna un lieu nommé Asad (1), d'où il alla aborder au port des Symboles (Balaklava). De là, ayant fait venir secrètement de Cherson six de ses amis, il remonta avec eux dans la même barque, gagna les bouches du Danube et fut bientôt maître de Constantinople.

De 704, année de son rétablissement, jusqu'à 711, Justinien, absorbé par ses cruautés et par ses vengeances, suspendit l'exécution de ses menaces contre Cherson. Mais enfin, il se souvint de sa promesse : il mit sur pied une flotte montée, dit-on, de cent mille hommes, et donna

(1) J'ignore où était *Asad*.

ordre au patrice Etienne, surnommé *le Farouche*, d'aller passer au fil de l'épée les habitants de Cherson.

Etienne, moins cruel que l'empereur, donna à la plupart des habitants de Cherson le temps de prendre la fuite : les jeunes garçons et les enfants qui restaient furent faits esclaves. Les principaux de la ville qu'on avait arrêtés furent partagés en trois bandes; sept qui passaient pour les plus coupables, furent enfilés ensemble par les pieds à une barre de fer, et suspendus la tête en bas, ils furent brûlés à petit feu. Vingt autres, jetés et garottés dans une barque, furent coulés à fond. Quarante nobles et les protévontes de Cherson furent envoyés à Justinien avec leurs femmes et leurs enfants.

L'empereur, très-irrité des ménagements d'Etienne, lui ordonna d'amener à Constantinople toute cette malheureuse jeunesse qu'il avait épargnée. Etienne obéit, partit avec toute la flotte au mois d'octobre : une affreuse tempête la submergea presque tout entière; à peine en réchappa-t-il quelqu'un, matelot ou esclave.

Croirait-on que Justinien fut joyeux de ce que la mer eut, comme il le disait, prévenu sa justice; un pareil désastre ne fit qu'augmenter sa soif de vengeance contre Cherson. Cette ville apprit bientôt que l'empereur était décidé à l'exterminer. On travaille en diligence aux for-

tifications : on implore le secours du khakan, qui fait partir quelques troupes.

Justinien sentant la nécessité de se ménager le khakan, lui renvoie deux de ses amis et alliés, *Zoïle* et *Toudoun*, qu'Etienne avait fait prisonniers, à Cherson ; trois cents soldats avec leur chef Christophe et deux délégués de l'empereur les accompagnent. Ceux-ci sont massacrés aux portes de Cherson, et les trois cents soldats enveloppés et faits prisonniers, sont envoyés au khakan, à la suite de Zoïle et de Toudoun, rendus à la liberté. Mais Toudoun meurt en chemin, et les Khazares, pour honorer ses funérailles, immolent sur son tombeau Christophe et les trois cents soldats (1).

Cependant un certain *Bardane* que Justinien avait relégué à Cherson, y est proclamé empereur ; à cette nouvelle, Justinien presse le départ d'une nouvelle flotte qui devait accomplir ses vengeances, et il ordonne, sous les plus terribles menaces, à Maurus qui la commande, de ruiner Cherson de fond en comble, d'y faire passer la charrue, et de ne pas laisser échapper un seul de ceux qui y étaient renfermés, non pas même les enfants à la mamelle.

Les machines de Maurus avaient déjà renversé

(1) On en érigea un tumulus selon l'usage.

deux tours (1) de Cherson, lorsqu'une armée de Khazares lui ôta toute espérance de succès. N'osant ni lui, ni ses soldats, retourner à Constantinople, il prit le partit de se joindre aux Chersonésiens et au nouvel empereur, qui prit le nom de *Philippique*. Fort de cet appui et de la haine générale que Justinien avait soulevée contre lui, le nouvel empereur fut bientôt aux portes de Constantinople, et quelques jours après, la tête de Justinien, donnée en spectacle à la population de Constantinople, payait pour tous ses crimes.

Ainsi, *Cherson* et la *Gothie* furent le théâtre d'un des principaux événements de l'histoire du Bas-Empire; car si chacun prit part à la révolte, Chersonésiens, Goths ou Khazares, chacun avait été menacé, comme le dit Théophane. La vengeance accomplie sur Cherson, devait s'étendre sur les Bosporiens et sur le reste des *Klimata* (2).

Voici ce nom qui paraît pour la première fois. Il a paru équivoque jusqu'à présent, et cependant, sa signification est bien claire. Τὸ κλίμα, est

(1) La tour *Centenaresium* et la tour *Synagrus*, Théoph., p. 317.

(2) Μνησθεὶς τῆς κατ' αὐτοῦ γενομένης ἐπιβουλῆς ὑπό τε Χερσονιτῶν, καὶ Βοσφοριανῶν, καὶ τῶν λοιπῶν κλιμάτων. Théophane, p. 316.

l'*inclinaison de la terre vers le pôle;* c'est une certaine contrée, un pays par rapport à sa situation et à son inclinaison vers le pôle. Κλιμάτα, les *Klimata* sont donc les versants septentrionaux de la chaîne taurique, et représentent le *Doru* des auteurs plus anciens. Le texte de Constantin Porphyrogénète est parfaitement d'accord avec cette explication. Car quand il dit : « Une partie de la nation des Patzinakes (Pétchénègues) se trouve voisine des Chersonites dont ils sont les voituriers. — On les ménage, car il leur serait très-facile de ravager et même de détruire Cherson et les *Klimata*, » et qu'il ajoute : « De Cherson au Bosphore sont les châteaux de *Klimata*, » on voit bien que ces Klimata et les châteaux voisins de Cherson, qui les défendent contre les Patzinakes nomades de la steppe, ne peuvent être que le Doru et la suite de fortifications que Justinien Ier avait fondées contre les invasions de la steppe (1).

Cette ligne de défense mentionnée par Procope dans le milieu du sixième siècle, par Théophane et Nicéphore au huitième siècle, par Constantin Porphyrogénète au milieu du dixième, reparaît dans Rubruquis en 1253. « Il y a, dit-il, de grands promontoires ou caps sur cette mer (la Mer Noire), depuis Kersona jus-

(1) Constantin Porphyr., *de Admin. Imp.*, cap. 6 et 42.

qu'aux embouchures du Tanaïs, et environ quarante *châteaux* entre Kersona et Soldaïa, dont chacun a sa langue particulière. Il y a aussi plusieurs *Goths* qui retiennent la langue allemande. »

Ainsi, les *Pétchénègues* ou *Kanglis* qui avaient succédé, en 882, aux Khazares, les *Polovces* ou *Komans* qui avaient chassé à leur tour les Pétchénègues au milieu du onzième siècle, n'avaient pu éteindre entièrement la nationalité des Goths.

J'ai dit plus haut que les Goths avaient obtenu de Justinien Ier un évêque dont le siége m'était inconnu. Il paraît qu'avant la fin du neuvième siècle, sous le règne de Léon-le-Philosophe, l'évêché de Gothie avait été érigé en archevêché, le 34e en rang, tandis que l'évêché de Soudag qui avait sans doute en même temps obtenu la même faveur, était le 35e. L'archevêché de Bosphore (Kertche), à la même époque, se trouvait le 29e (1).

Ainsi, la Crimée était répartie entre les trois *métropoles* de *Bosphore*, de *Soudak* et de *Gothie*. Cette division religieuse prouve que l'archevêché de Gothie n'a pu comprendre que l'extrémité occidentale de la Crimée avec Cherson, les deux autres siéges archiépiscopaux l'excluant du reste

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 68.

de la péninsule, et selon toute probabilité, *Gothie* est *Mangothia* (Mangout ou Mangoup de nos jours). Il est intéressant de suivre jusqu'à la dernière trace les vestiges des anciens Goths.

J'ai rapporté plus haut que les Tatares, en 1237, avaient détruit la domination des Komans en Crimée, envahissant principalement la partie plate. Ces nouveaux venus dépendaient du royaume du Kaptchak : c'est avec eux que les Génois traitèrent de leur établissement à Kafa (1).

On se souviendra aussi que quelques tribus tcherkesses venant du Caucase, étaient allées s'établir en Crimée, au milieu des Tatares, où elles séjournèrent jusqu'au commencement du quinzième siècle (2).

Ces Tcherkesses ont laissé pour souvenir de leur séjour, les noms de *Kabarta* (celui de leur tribu) à la partie inférieure et moyenne du cours du Belbek et à un village bâti sur ses rives; de *Tcherkess-tus* à la plaine, entre le Belbek et la Katche; de *Tcherkess-Kerman* au château-fort voisin qui leur servait de refuge. La position de ces trois localités indique assez que leurs établissements ne s'étaient étendus que

(1) Mon voyage, t. V, p. 284.

(2) Mon voyage, t. I, p. 77 et suiv.

jusqu'aux confins de la partie montagneuse (1).

Mathieu de Miéchow paraît avoir en vue ces Tcherkesses, lorsqu'il raconte que les Tatares de la tribu des *Vlani*, étant entrés par la porte septentrionale de la presqu'île (Pérékop), l'occupèrent tout entière avec villes, bourgs et campagnes, ne respectant que les *ducs de Mankoup*, Goths de langue et de famille, qui gardèrent leur château-fort (2). Je prends ces *Vlani* pour des *Alani*, supposition que confirment les récits de Joseph Barbaro (mort en 1494), qui s'exprime ainsi : « Dritto dell' Isola di Capha d'interno, ch'e sul mar maggiore, si truova la Gothia, et poi l'*Alania laqual va per l'isola verso Mon Castro, come habbiamo detto di sopra* (3). » L'*Alania* de Barbaro est donc la portion de la Crimée qui s'étend de la partie montagneuse (Gothie) vers *Mon Castro* (Akkerman, à l'embouchure du Danube). Ceci s'accorde avec ceux qui placent des *As* (4) en Crimée : à

(1) Dans les cartes et périples des quartorzième et quinzième siècles, la position des *Carbardi* est marquée près de Taganrok. J. Potocki, *Voy. dans les steppes d'Astrakan*, II, 367 ; V. Hammer, *Schwarzes Meer*, p. 14.

(2) Mathieu de Miéchow, né en 1456, mort en 1523, chanoine de Cracovie, publia, en 1521, sa *Descriptio Sarmatiarum Asianæ et Europianæ*, etc., voy. ch. XI.

(3) Josefo Barbaro, dans Ramusio *Raccolta*, etc., t. II.

(4) Kerkri (Tchoufoutkalé), vox Turcica *quadraginta*

cette époque, on confondait encore souvent les tribus des *As*, des *Alains*, des *Tcherkesses*, toutes venant du même versant du Caucase, et qui vivaient à peu près confondues.

La puissance des Génois éclipsa le rôle des autres. nations de la Crimée : cependant, de leur temps, la Gothie était encore une des divisions de la presqu'île, qui embrassait la presque totalité de la partie montagneuse (1), tandis que les Génois conservaient à la steppe et

viros notans, est arx munitissima, invicta, in monte, quem ascendere nemo potest..... Incolit eam illa natio, quæ ol *As* appellatur. Abilfedæ opus geographicum, *Büsching's Magazin*, V, 364.

(1) Dans le traité de paix conclu *aux Trois Fontaines* de Kafa, le 28 nov. 1380, entre le khan du Kaptchak et les Génois, il est dit : « La *Gotia* con li sui casai et con li soi povoli, li quali son Christiani, dalo *Cembaro* (Balaklava) fino in *Sodaïa* sea dello grande comun et seon franchi. » V. Hammer, *Schwarzes Meer*, p. 13 et 14, et le comte L. Serristori, *Memoria sulle colonie del Mar Nero nei secoli di mezzo accompagnata da carte geografiche*. Nous venons de voir ce que Josefo Barbaro dit de la position de la *Gothia* ; il y mentionne *Saldadia* (Soudak), *Grasui* (Yoursouf), *Cimbalo* (Balaklava), *Sarsono* (Cherson), *Calamita* ; puis il cite les deux châteaux-forts de *Solgati* ou *Chirmia* (Eski-krim) et de *Cherchiarde* (Tchoufoutkalé). Il paraît que toutes ces villes dépendaient des Génois. Barbaro ne cite pas *Mangoup* quoique considérable, parce que cette ville n'a jamais été sous la puissance des Génois.

à la presqu'île de Kertche, le nom de *Gazarie*, seul souvenir de la domination des Khazares (de 679 à 882), alors entièrement détruits (1).

Les Génois, par leurs traités et par leurs conquêtes, avaient pu conserver un dernier souffle de vie à cette antique Gothie, qu'ils se partageaient avec les ducs de Mangoup. Leur chute entraîna celle de la Gothie. Kafa fut pris le 6 juin 1475, par l'armée de Mahomet II; Soudak, Balaklava, Théodori (Inkerman) peu après (encore en 1475) eurent le même sort, et bientôt après Mangoup fut aussi entraîné dans leur chute. Les Turcs s'étant rendu les Tatares tributaires, firent, pour compléter la conquête de la Crimée, le siége de Mangoup. Mahomet II fit périr par l'épée les ducs de Mangoup, deux frères, restes uniques de la nation et de la langue *gothe*, et s'empara du château (2). Dès-lors, il n'a plus jamais été question au milieu des Ta-

(1) Il existait à Kafa un emploi particulier, qu'on appelait *officio della Gazaria*.

(2) Mathieu de Miéchow, contemporain de l'événement, l. c. ch. IX, rapporte ainsi le fait. Martin Bronovius, qui écrivait cent ans plus tard, diffère en racontant, d'après un prêtre grec qu'il a consulté à Mangoup, que les deux ducs, l'un oncle, l'autre neveu, étaient vraisemblablement du sang des empereurs de Constantinople ou de Trébizonde. Selon lui, ils furent conduits à Constantinople, où le cruel *Sélim* les fit mourir. Ici l'erreur est

tares et des Turcs, de la nation gothe; le duché et les habitants de la Gothie ont été effacés par les populations Tatares qui ont envahi le pays, et Mangoup, demeurée entre les mains des Turcs, est devenue le chef-lieu de l'un de leurs quatre Kadiliks en Crimée (1).

En résumé, par cette petite digression, j'ai voulu faire comprendre :

1° Qu'il était impossible d'attribuer les premiers et les principaux établissements troglodytiques de la Crimée à un autre peuple qu'aux Taures ;

2° Qu'il n'y avait pas de manière plus naturelle d'interpréter les noms de *Dorus*, de *Klimata*, que par le *versant septentrional et boisé* de la chaîne taurique;

3° Qu'à ces noms succéda depuis le dixième siècle celui de *Gothie*, avec capitale *Mangothia* (Mangoup), archevêché;

4° Que les *Goths* y avaient été le peuple prépondérant après les Tauro-Scythes et les Alains, depuis le milieu du second siècle de notre ère jusqu'à la fin du quinzième.

palpable : Voy. sa *Tartariæ Descr.*, p. 7 et 8. Koeppen, *Sbornik*, etc., p. 281, note 413.

(1) La Crimée était partagée en 48 kadiliks, dont 4 dépendaient immédiatement de la Turquie, ceux de *Kafa*, de *Mangoup*, de *Soudak* et de *Yénikalé*. Koeppen, *Sbornik*, p. 75.

Baie de Sévastopol. — Aktiar. — Ermitage. — Ruine d'un village chersonésien. — Aqueduc. — Tunnel. — Monastère.

De Sévastopol à Inkerman, le chemin par terre est ou fort long ou très-pénible. Si l'on veut éviter les nombreux ravins qui coupent la Chersonèse, l'on est obligé de faire un grand détour; le sentier direct est fatigant, parce qu'on n'en évite aucun; à peine est-on descendu au fond d'un ravin par une pente des plus rudes, que l'on est obligé d'escalader l'autre flanc pour continuer sa marche. D'ailleurs ni l'une ni l'autre de ces routes n'offre quelque chose de pittoresque ou d'intéressant, excepté quelques ruines pauvres, semées çà et là, à l'abri des rochers.

Rien n'était désert du temps de la gloire de Cherson. Une population laborieuse, sacrifiant le plaisir d'une vue large et grande à celui d'avoir un petit coin de terrain, s'était emparée du *thalveg* de tous les ravins, et demeurant à moitié dans des grottes et à moitié dans des huttes grossières de pierres et de terre, consacrait ses soins à des terrasses, à des digues qui devaient étayer une terre précieuse et assez fertile, couverte de vignes et d'arbres fruitiers. Ni le vent du nord, ni les froids violents ne

pénétraient dans des asiles si bien abrités ; mais aussi, pendant les ardeurs de l'été, ils étaient à peine supportables, si l'on ne pouvait se mettre à l'ombre sous l'une ou sous l'autre paroi du rocher.

Rien, par contre, n'est plus intéressant que le trajet par mer. Pour quelqu'argent, j'obtenais facilement une petite embarcation avec laquelle j'allais explorer chaque petit coin ou recoin que présentent les deux rives de la baie de Sévastopol.

Ce n'est pas que le pays soit bien attrayant par lui-même, par ses ombrages, ses campagnes ; au contraire, celles-ci sont rares sur les bords de cette onde, et le passage est souvent plus que sévère par ses formes et par sa nudité. La baie qui s'enfonce de près de deux lieues dans les terres est ce qui prête à la perspective toute sa magnificence.

En géologue, je dirai d'abord qu'en commençant depuis son entrée, ses rives basses sont formées par les couches tourmentées et multiples du tertiaire volcanique récent que j'ai décrit. Cet étage monte au fur et à mesure, pour laisser sortir, à la hauteur de la baie du Carénage, les lits brillants de la marne blanche avec ses couches de *lapilli*, de cendres et de mollusques terrestres et lacustres. Cette formation considérable présente des falaises élevées d'un blanc si éclatant,

que chacun (Reuilly entre autres, carte, p. 196) les prend pour de la craie.

Au-dessous de la marne et vers l'extrémité de la baie, paraît à son tour, en couches épaisses concordantes, le calcaire à nummulites, riche en fossiles, qui s'élève bientôt sur le dos d'une nouvelle formation, celle de la craie qui prend un grand développement et dont les hautes parois, principalement composées de grès vert ou de craie chloritée, encaisse le fond de la baie en s'écartant largement pour donner passage au *Biouk-Ouzène* (Tchornaïa Retchka des Russes), qui se perd dans un marais avant de se mêler aux ondes salées de la baie.

A peine eus-je dépassé l'*Ochakof-Balk* (1) et la *baie du Carénage*, qu'atteignant déjà la marne blanche, je vis les *premières cryptes* taillées dans ses flancs : la principale, dont l'entrée, très-peu élevée au-dessus du niveau de la baie, est taillée dans la façade du rocher, est vaste,

(1) L'*Ochakof-Balk* est un petit vallon entre la baie des Vaisseaux et la baie du Carénage : il est planté d'arbres, et la population de Sévastopol s'y réunit pour célébrer le 1er mai. Dans le plan primitif, le canal du dock devait contourner le vallon ; mais il paraît que plus tard l'on a adopté et exécuté le projet de le faire traverser par un aquéduc de 16 perches. On a franchi de même le ravin de la baie du Carénage par un autre aquéduc de 12 arches, ayant 350 pieds de long et 32 $\frac{1}{2}$ pieds de haut.

régulièrement carrée : elle a été travaillée avec soin et les parois en sont unies; mais aucun ornement n'en rend la construction remarquable. De toutes les cryptes simples d'Inkerman, c'est la plus considérable par ses dimensions.

Je laissai sur la rive gauche, vis-à-vis de la crypte, dans un petit vallon entaillé dans les formations tertiaires , les ruines du village d'*Aktiar*, qui avait remplacé Cherson, donné son nom à la baie et servi de premier établissement aux Russes lors de la conquête de la Crimée. Il s'y trouve une habitation d'été et un jardin des amiraux commandants de Sévastopol, et on y a placé les magasins et boulangeries de la marine, qu'une haute falaise de marne blanche séparait de l'hôpital de la marine, vaste bâtiment abandonné aujourd'hui au fond d'une gorge étroite et peu profonde : personne n'y demeure. Elle correspond précisément à une autre gorge située sur la rive droite et occupée par une *poudrière*. Celle-ci est adossée à la formation du calcaire à nummulites qui paraît à jour sous la marne blanche déjà suspendue pour former la corniche du rocher, et elle indiquera aux curieux la possession de l'*Ermitage*, qui en est très-rapproché.

La façade de l'ermitage regarde la baie; j'abordai immédiatement au pied, et à 2 toises au-

dessus de l'eau je trouvai une première porte un peu plus haute que large; je croyais y trouver l'escalier qui monte à l'ermitage; mais je ne vis qu'une cave ou cellule. Je remarquai alors à gauche un certain nombre de trous creusés dans le rocher : ce sont les marches qui servent aujourd'hui à atteindre une seconde porte percée au-dessus de la première : on y montait autrefois au moyen d'une échelle.

Cette porte élevée est celle d'un pallier : dix marches de l'escalier F conduisent ensuite au vestibule C qui est immédiatement au-dessus (1). Sa longueur est de 17 pieds 6 pouces, sa largeur de 7 pieds. Le plafond est une voûte en plein cintre. Il est ouvert par devant dans toute sa longueur, et j'ai retrouvé les trous *e*, *e*, où l'on avait assujetti, en haut et en bas, les montants d'une balustrade.

Trois portes *c*, *c*, *c* s'ouvrent dans ce vestibule. L'une mène à un réfectoire E, avec un foyer *m*, une grande fenêtre *d*, qui donne sur la baie et deux niches pour y déposer les vivres.

La porte latérale du vestibule menait, par trois marches, dans un dortoir D, très-irrégulièrement taillé, et à voûte plate.

La troisième porte était celle de la chapelle,

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 5, fig. 3.

d'un style très-simple. Y compris l'abside, elle n'avait que 15 pieds de long et 7 pieds 8 pouces de large (1).

L'abside A, de forme semi-circulaire, est ornée d'une estrade et percée au fond d'une petite niche avec l'image de ĪC̄. (J. C.) placée entre les deux saints. Les lettres

ĀḠ | le séparent de celui de gauche.
OA |
ĪC̄ |

La voûte de l'abside, peinte à fresque, était ornée de plusieurs groupes de figures, parmi lesquels on remarque le Christ exalté, soutenu par des anges, levant la main droite avec les doigts pliés pour donner la bénédiction.

La nef B, aussi peinte à fresque, et séparée de l'abside par un iconostase assujetti dans des rainures taillées dans le rocher, a plus souffert que le chœur. L'humidité s'infiltrant dans le calcaire à nummulites, a fait tomber le plâtre, et il n'est resté qu'une seule figure tenant une coupe, encadrée dans un filet circulaire (2).

A droite en entrant, une niche carrée T a servi de tombeau : il ne reste plus que quelques restes de peinture et des ébauches de légendes

(1) Atlas, IIIe série, pl. 5, fig. 4.

(2) M. Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 200, attribue la chute du plâtre à la malveillance.

grecques dont je n'ai pu comprendre le sens (1).

Il est difficile de jouir d'une vue plus extraordinaire que celle que l'on a des fenêtres de cet ancien ermitage.

Ces premières cryptes, l'*ermitage* et la *grande crypte* voisine, sont évidemment modernes et n'ont aucune analogie de forme et de style avec celles des Taures, qui ont rarement choisi le calcaire à nummulites et la marne blanche, et ont toujours préféré la craie chloritée pour leurs excavations.

Le fond de la baie n'offre plus le même spectacle que dans les temps antiques : la mer a reculé devant les attérissements marécageux et insalubres du *Biouk-Ouzène*; de grands roseaux arrêtent les embarcations dans leurs inextricables labyrinthes. A l'exception de la poudrière et d'une ou deux baraques, rien n'annonce les habitations de l'homme; les cryptes sont vides, les ravins dépeuplés, déboisés, et les villages qui couronnaient les sommités des falaises et s'étendaient sur le plateau de la Chersonèse ont disparu. Les ruines du plus considérable sont semées sur les rochers de la poudrière et de l'ermitage : les enclos embrassaient un espace de 2 ½ verst de long, ne finissant qu'au

(1) M. Montandon a vu encore des ossements dans ce tombeau en 1833.

grand rocher dans lequel est taillée la première des *églises d'Inkerman*, celle qui dépendait de ce village. Les maisons, petites et en pierres liées avec de la terre glaise, étaient entremêlées de deux ou trois tours rondes que je prendrais pour des *tholos;* on tirait l'eau nécessaire de puits taillés péniblement dans le roc; et des murailles construites contre la steppe semblaient vouloir défendre le village contre des attaques venant de ce côté-là. L'une de ces murailles, épaisse de 4 pieds, a plus d'une verst de longueur.

Le chemin direct de Cherson à Inkerman passait par ce village, et une déchirure dans le grès vert soutenait de ses flancs le sentier très-roide, qui menait de la hauteur du plateau jusqu'au fond du ravin où est l'église. Là recommencent les traces de culture; les cryptes antiques remplissaient naguère les deux rochers qui forment les flancs du ravin : j'ai passé à côté de roches isolées, taillées exprès, les unes en forme d'autel ou de prie-dieu, les autres pour différents usages.

La majeure partie de ces restes de l'histoire primitive de la Crimée ont disparu sous les travaux des ingénieurs qui ont fait sauter les rochers avec les cryptes pour en tirer la pierre de taille dont on a construit le magnifique aquéduc qui, d'une paroi à l'autre, doit porter l'eau

du Biouk-Ouzène destinée aux docks de Sévastopol (1). L'aquéduc ferme l'entrée du ravin et se confond avec majesté aux monuments antiques (2). Il est porté par dix arches et mesure 200 pieds de long ; les piles ont 18 pieds de fondation ; ce n'est qu'à cette profondeur qu'on a pu trouver un sol ferme.

Pour conduire l'eau des docks plus loin, on s'est vu dans la nécessité de creuser dans le rocher un *tunnel* qui fut commencé le $\frac{17}{29}$ juillet 1832, et terminé le 10 octobre 1833. Il mesure 133 sagènes de long et se trouve percé d'abord dans le grès vert, puis ressort par son autre extrémité à travers les couches épaisses du calcaire à nummulites. Vingt-quatre matelots du 42e équipage y travaillèrent jour et nuit pendant 15 $\frac{1}{2}$ mois, se rechangeant toutes les trois heures. Le canal a 4 pieds de profondeur, 9 pieds de large au niveau de l'eau, et 7 au fond. L'élévation de la voûte est de 6 pieds ; la largeur totale de la galerie est de 12 pieds, avec un sentier pratiqué de chaque côté.

Son entrée touche à la vieille église crypte

(1) Pallas, *Voyage*, etc., t. II, p. 88, fait la description d'une partie de ces cryptes dans lesquelles on conservait la poudre.

(2) C. H. Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 200, a donné une première lithographie de cet aquéduc. Voy. pl. n° 12.

dont j'ai dit que dépendait le village, et il est heureux qu'on ait pu ménager ce monument. Le rocher fait un angle ici, et l'une de ses faces regarde le nord ou la baie, l'autre l'est.

Dans celle-ci, une porte taillée de plain-pied avec la prairie, marque l'entrée d'un escalier de 36 marches par lesquelles on monte à l'église. A droite et à gauche sont des cellules, dont un des rangs est éclairé par des jours percés dans la façade du rocher.

Arrivé au haut, je suivis un corridor spacieux, long de 20 pas, dont la direction fait un angle droit avec l'escalier, et j'entrai dans l'église. Il n'en reste qu'une moitié, qui paraît avoir appartenu à la nef. La voûte est taillée dans le style byzantin, ou si l'on veut dans celui de nos *cloîtres romans*. De petits piliers réservés aux quatre angles, se prolongent et forment les nervures croisées de la voûte en plein-cintre, dont la clef sur le point d'intersection est ornée d'une croix byzantine, dans le genre de celle dessinée III[e] série, pl. 5, fig. 6, avec la seule différence que les quatre bras sont égaux.

L'autre moitié de l'église s'est abîmée avec une partie du rocher qui s'est détaché subitement de la façade qui regarde le nord. Il ne reste plus de traces de cet éboulement qui a eu lieu dans l'hiver de 1793 à 1794 : car dès que le

désastre fut connu, l'on envoya des matelots pour scier et dépecer ce bloc si commode à exploiter, et il a servi aux constructions de Sévastopol. Dans le dessin IIe série, pl. 61, sous le n° 8, l'on voit précisément la partie entr'ouverte de l'église, et il est impossible de rien préjuger de ce qu'était la partie enlevée d'après ce qui est resté, hormis un côté de niche qui fait supposer que là se trouvaient l'abside et l'autel.

A côté de l'église sont d'autres cellules, et un second corridor mène à une grande pièce, aussi taillée dans le roc, et ayant jour par une fenêtre sur le Biouk-Ouzène.

Il est facile, dans l'ensemble de ces cryptes, de reconnaître tout ce qui constitue un monastère avec ses cellules, son église et son réfectoire. Une vingtaine de moines y avaient place sans y être gênés : pendant la construction de l'aqueduc et le travail du tunnel, ces mêmes cellules servirent de refuge aux matelots et aux soldats qui y travaillaient ; ils se firent des portes avec quelques bouts de planches, et des fenêtres avec des fragments de vitres, et se défendirent ainsi contre les rigueurs de l'hiver.

Inkerman. — Eglise crypte. — Château de Ktenos (Eupatorion, Théodori). — Ville crypte.

En continuant ma route vers *Inkerman*, mon Strabon me rappelle ici que je marche sur un sol historique. Les Chersonésiens, menacés par Skilouros, roi des Tauro-Scythes, s'étaient mis sous la protection de Mithridate Eupator, qui envoya à leur secours une armée commandée par Diophante, l'un de ses généraux. Les Tauro-Scythes cernaient la Chersonèse Héracléotique par leurs places fortes qui se prolongeaient le long des crêtes crétacées, jusqu'au-delà de *Kermantchik* (Simféropol) qui était leur capitale.

Diophante, maître de la steppe, pour résister aux Taures et se conserver une sortie franche et libre de la Chersonèse, eut l'idée de fortifier un haut promontoire qu'on voit dominer le fond de la baie de Sévastopol, celui auquel on donne aujourd'hui le nom d'*Inkerman*, et que les Taures avaient déjà percé de cryptes. Il fit construire sur la plate-forme du rocher un château qu'il nomma *Eupatorion*, selon Strabon (1).

(1) Les difficultés que présentaient le texte de Strabon, et une assertion erronée de Ptolomée, ont fait croire aux

La baie de Sévastopol (le port de *Kténos* de Strabon) s'avançait alors davantage dans les terres, quoique à cette époque il y eût déjà un marais d'eau de mer où l'on faisait du sel (λιμνοθαλαττα).

Afin d'ouvrir une communication directe par terre, entre le nouveau château et la ville de Cherson, Diophante fit jeter une digue à travers l'extrémité de la baie; c'est-à-dire, selon les expressions de Strabon, qu'ils comblèrent la tête du golfe, en y établissant une chaussée commode jusqu'au rocher qui dépend de la Chersonèse; elle facilitait les moyens de repousser les attaques des Tauro-Scythes.

Mais ceux-ci s'étant rendus maîtres de la grande muraille qui fermait la Chersonèse, de Balaklava à la pointe de Kténos, remplirent de roseaux, pendant le jour, le bas-fond ou fossé qui les séparait de la chaussée; se faisant ainsi un pont pour y arriver. Les soldats de Mithridate y mirent le feu pendant la nuit et se défendirent ainsi, jusqu'au moment où les armes de leur roi l'emportèrent sur Skilouros et les Tauro-Scythes.

Russes qu'*Eupatorion* était à la place qu'occupe aujourd'hui *Kozlof*, et ils lui ont restitué le nom d'*Eupatorie*; mais c'est à tort. Comp. Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 64.

Or, la digue ou chaussée est parfaitement conservée, et sert encore à la communication d'Inkerman. Elle est élevée de plusieurs pieds au-dessus d'une verte prairie qui s'étend comme un beau tapis entre les deux rochers qu'elle rejoint. Un pont de trois arches avec une écluse, donnait passage au Biouk-Ouzène. En 1834, il n'existait plus qu'une des arches.

La position actuelle de la digue prouve clairement combien la mer s'est retirée depuis Strabon.

L'on pourra juger de l'ensemble de ce singulier paysage par la pl. 16 de la IIe série, et y suivre le développement de mon excursion. L'on a, sous le chiffre 8, la partie du rocher et de l'église qui s'est écroulée. Les arbres masquent le pont et la digue; la tête de la chaussée aborde le principal rocher, celui qui sert de postument aux ruines d'Eupatorion; sa paroi, à pic comme une muraille, s'élève à 70 pieds environ au-dessus d'une première assise qui lui tient lieu de plate-forme. Celle-ci est le résultat des vastes excavations dues aux carrières que les Chersonésiens ont exploitées. On voit facilement l'immense entaille (de 1 à 2) qui a été faite dans le rocher, et qui mesure 1,500 pieds de long, 150 pieds de profondeur et 70 pieds de haut, masse qui, en cubant, donnerait un bloc de 250 pieds dans toutes les dimensions.

Une seconde entaille ou carrière plus au midi, sous le n° 4, était commencée.

C'est entre ces deux entailles, dans une partie du rocher qui n'a jamais été sans doute exploitée, qu'est la principale église crypte d'Inkerman. A l'angle extérieur de la grande entaille, sous le n° 2, l'on voit l'entrée très-rongée de l'escalier qui y mène (1).

Deux ou trois cellules sans ornements quelconques le bordent intérieurement, et il se termine par un corridor percé à gauche de deux excavations sépulcrales T, remplies d'ossements et ornées au-dessus de l'entrée d'une croix sculptée, remplaçant toute inscription. Ici commencent aussi les sarcophages taillés dans le sol et recouverts d'une simple dalle ; j'en ai indiqué sept sous la lettre T (2).

L'édifice crypte est composé de quatre pièces principales, d'une *église*, d'une *chapelle*, d'un *vestibule* E, que le corridor longe les trois pour aboutir à la quatrième D, qui est une *sacristie* ou un conclave.

L'*église*, dans son ensemble, présente tout ce qui constitue une église byzantine com-

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 5, fig. 5.

(2) On voit que ce corridor joue le rôle du kreuzgang des anciennes églises d'Allemagne et de Suisse.

plète : portique, nef, bas-côtés, transept et abside (1).

Le portique qui comprend une partie du corridor, touche à la façade du rocher, percée d'une triple fenêtre byzantine ou vénitienne en plein cintre : celle du milieu débordait d'une hauteur de ceintre les deux autres : le temps a

(1) Voici les principales mesures de cette église :

Longueur de la nef.	10	pieds.
Largeur de la nef.	8	
Largeur des bas-côtés. . . .	3	
Transept.	4	p. 6 pouces.
Profondeur de l'absyde. . .	7	
Longueur totale.	21	6
Largeur totale.	16	

Cette crypte rappelle singulièrement celle dont M. Roux de Rochelle nous a donné une description détaillée dans le tome XVII des *Nouv. Ann. des Voyages*, par Eyriès et Malte-Brun. Elle se trouve dans les rochers à gauche, en remontant la rivière de *Midia*, l'ancien Salmidesse, à 29 lieues environ de l'entrée du Bosphore de Constantinople, en remontant les rivages de la Mer Noire vers le Danube. Voyez les 4 planches qui accompagnent cette description. Pour les deux églises, c'est à peu près même plan, même style, même nombre de travées, mêmes ornements et même distribution, à l'exception des deux sacristies qui sont à Midia dans le prolongement des bas-côtés et du transept, et qui n'existent pas à Inkerman. En outre, l'église de Midia est moitié plus longue et une fois plus large.

rongé les meneaux qui descendaient jusqu'au sol, ainsi que les embrâsures.

A la fenêtre médiane répond la porte *c* de la nef B, dont les ramiers effrayés vous ferment seuls l'entrée en se précipitant sur votre passage.

Deux rangs d'arcades de trois travées, supportées par des pilastres carrés, séparent la nef B des bas-côtés C éclairés par les petites fenêtres *d*. Tout, arcades et voûtes, est ici en plein cintre.

Entre la nef B et l'abside A, s'étendent les transepts, très-simples et sans coupole; après quoi vient l'abside semi-circulaire. Une petite niche ornée d'une image, occupe le fond comme à l'ermitage de la poudrière : un banc en pierre règne tout autour, et une grande croix sculptée, fig. 6, décore le sommet de la voûte.

De l'église, une porte *c* menait au *conclave* D, sans passer par le portique. Cette pièce, qui mesure 16 ½ pieds de long et 12 pieds de large, est à voûte plate : un banc en pierre *e*, *e*, *e* règne de trois côtés. On peut en faire une sacristie ou une salle d'assemblée d'où l'on descendait, par les escaliers F, F, aux cellules du monastère excavées en partie sous l'église.

La *petite chapelle*, taillée à gauche de l'église, avec abside A, nef B et tombeau T, n'offre rien de curieux que sa distribution. A juger par la

tombe, je pense qu'elle a été exécutée aux frais de celui qui y est enseveli, religieux ou laïque.

Le *vestibule* E, avec sa niche et son banc *e*, *e*, *e*, ne serait pas plus intéressant, sans un escalier F que l'on voit à gauche en entrant. Empressé de le monter, j'arrive bientôt dans un pallier carré où je suis arrêté tout à coup ; car je ne puis atteindre à un trou carré qui est au milieu du plafond qu'au moyen d'une échelle. Je n'en ai point, et je me dis que je puis peut-être, en m'élançant, arriver à cette ouverture. Mon essai est couronné de succès, et quand je me suis soulevé avec peine, je me trouve au bas d'un grand escalier taillé, avec un parapet le long du flanc du rocher, sur lequel on le distingue de loin.

En quittant la dernière marche, je me trouve au sommet du rocher, dans la principale rue du château, non loin de la porte et de la tour d'entrée principale ; car il existait, certes, un chemin plus commode pour y arriver, quoiqu'aussi taillé en grande partie dans le roc, et composé de degrés. Il tournait par l'extrémité de l'entaille I (1), et suivant à distance de la corniche du rocher, arrivait au-devant de la porte, dont un fossé assez profond taillé en entier dans le rocher, le séparait.

J'ai trouvé, à ma grande surprise, la paroi ex-

(1) Atlas, IIe série, pl. 61.

térieure du fossé, celle opposée au château, percée de cryptes qui ont servi d'habitations : on dirait des casemates.

Le château, de forme approchant du carré, n'était défendu que de deux côtés par des murailles munies de tours ; les deux autres présentaient le rocher à pic. Rien dans ces fortifications n'est monumental par ses décors ; nulle inscription et pas d'armoiries.

L'intérieur, assez restreint, était occupé par une rue bordée de maisons rasées jusqu'aux fondements.

Jusqu'à présent, à peu d'exceptions près, rien ne rappelle encore les Taures ; pas même le château qui, fondé par Diophante, sous le nom d'*Eupatorion*, subit plusieurs métamorphoses jusqu'au moment où il fut abandonné. La localité et non le château s'appelait *Kténos* du temps de Strabon. On prétend (1) que du temps des Goths et des Khazares, il porta les noms de *Doru*, *Doros* ou *Doras* ; on ne le suppose que par analogie, parce qu'il est presque certain que dans les 13, 14 et 15e siècles, il porta celui de *Théodori* : à cette époque il servait de résidence à des princes grecs dépendants de Constantinople. L'on en connaît un nommé *Alexis*, le même qui disputa au Génois Balaklava, d'où

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 287, d'après Thunmann.

il fut rechassé en 1434. Il est fait mention de lui dans une inscription que j'ai copiée à Sabli, terre de la comtesse Laval en Crimée, et que M. de Stempkovsky supposait avoir été trouvée à Inkerman. Mais si Théodoros est synonyme d'Inkerman, le texte même de l'inscription prouverait presque l'impossibilité de la supposition (1).

En 1475, la prise de Théodori mit fin à l'existence de cette petite principauté grecque qui eut le sort de celle de Mangoup. Le château fut occupé par une garnison turque, qui le laissa de plus en plus tomber en ruines. Encore du temps de Bronovius (1578), des inscriptions grecques avec des armoiries en ornaient les portes et les édifices publics. Aujourd'hui, je l'ai dit, il n'y en a plus aucune trace (2).

(1) Atlas, IVe série, pl. 26 *b*. Koeppen, *Sbornik*, p. 218 et note 318. En voici la traduction. « Ce temple, avec le château remarquable que vous voyez maintenant, a été achevé du temps du seigneur Alexis, souverain de la ville de Théodoros et de la contrée voisine de la mer (παραθαλασσίας) et propriétaire (κτητωρ) des saints célèbres, adorés, à l'égal de Dieu, les grands rois semblables aux apôtres Constantin et Hélène, au mois d'octobre de la sixième indiction, en l'an 6936 (1427 de J.-C.) » Après *propriétaire*, il faut sous-entendre sans doute *des images*. Le monastère de l'Aïoudagh était aussi dédié à saint Constantin et à sainte Hélène. Pallas, II, 188.

(2) Mart. Bronovii, *Tartariæ Descriptio*, p. 5; 1595.

Les travaux des Taures, ceux qui sont antérieurs à la fondation du château, sont dans la

Ingermenum arx et oppidum. Pour bien comprendre ce morceau, j'avertirai ceux qui voudront le consulter, que Bronovius commet une grande erreur géographique. Il suppose que le *port à étroite embouchure* de Strabon est la baie de Sévastopol; et que le *Pactorum portus* est l'un des ports de cette baie. Sans cette rectification, sa description est incompréhensible. Voici ce qu'il dit d'Inkerman. « *Ingermenum*, distant de 12 milles et plus de *Cosslovia*, possède un château en pierre; un temple et des cryptes taillés avec un art admirable dans le rocher sous le château et vis-à-vis; car il est placé sur une grande montagne très-élevée, et les Turcs lui ont donné son nom à cause de ses cryptes (*In*, cryptes; *kerman*, château). Il existait ici autrefois une ville riche, célèbre, admirable par sa position et très-vaste. Dans les montagnes pierreuses, qui sont très-grandes là, on voit des traces très-visibles et considérables de l'exploitation que les anciens peuples grecs faisaient de pierres énormes, pour les embarquer au port d'étroite embouchure (la baie de Sévastopol) et les conduire à *Corsonum* ou Cherson, dans son temps la ville la plus célèbre et la plus ancienne de la péninsule; Cherson fut bâtie de ces pierres, et encore à présent les Grecs chrétiens s'en servent. Il paraît que le château d'Ingermenum a été assez magnifiquement construit par les princes grecs; car la porte et quelques édifices restés entiers jusqu'à présent sont ornés d'inscriptions grecques et d'armoiries qu'on y a sculptées en leur honneur. » Un voyageur qui a parcouru les cryptes d'Inkerman en 1784, dit: « La plupart des faces extérieures sont tombées de vétusté; on y voit des chapelles et des madones avec des inscriptions, qui paraissent slaves. On y communiquait par des

façade du rocher qui regarde le midi, exposition presque toujours choisie et préférée par eux. Par plusieurs issues, depuis l'intérieur du château, et entre autres par un corridor spacieux, muni de degrés, je pus descendre dans des enfilades innombrables de cryptes formant six à sept étages les uns sur les autres.

Plusieurs de ces grottes forment une habitation complète, ou l'on reconnaît un *âtre* ou trou pour le feu et pour cuire le pain, des *niches* à déposer les effets, des caves ou *silos* creusés sous le sol de la cuisine, des *chambres à coucher*, avec des niches simulant des *lits*, le tout taillé dans le roc vif.

Les plus simples de ces cryptes ne se composent que d'une pièce unique dans laquelle tout est compris. Dans le fond est pratiqué le lit dans une espèce de niche de 5 à 6 pieds d'ouverture.

Ce *lit* élevé de 1 pied au-dessus du sol, mesure environ 2 pieds de large : quelquefois il est double, c'est-à-dire qu'au lieu de 6 pieds de long, il en a 10 ou 11. Il est muni d'un rebord aussi en pierre, de 4 à 5 pouces de large sur autant de hauteur. Ce rebord est percé de 2 à 3 trous *b*, IV[e] série, pl. 6, fig. 1 ; je suppose qu'ils

escaliers creusés dans l'intérieur du rocher. » *Voy. hist. et géogr. entre la Mer Noire et la Mer Casp.*, 3[e] partie, extr. d'un voyage, etc., p. 20.

servaient à assujettir une cloison ou un rideau.

De même, à quelques pouces au-dessus du lit, dans les angles extérieurs de la niche, se voient des trous *c*, percés de part en part comme des poignées, et qui ne peuvent avoir servi qu'au même usage que les premiers.

Au milieu de l'appartement, un grand trou rond *d*, fig. 1, 2, 3 et 6, de 2 pieds de large et 1 pied et plus de profondeur, avec une goulette, indique la place du *foyer* ou *four antique*; tel que je l'ai vu dans les grottes de la Géorgie, et tel qu'il est encore employé par plusieurs peuplades de ces contrées (1).

Des trous, des rainures montrent que les portes étaient en bois, et même qu'il existait des cloisons en bois pour partager en deux les plus grandes cryptes.

Les cryptes plus compliquées se composent d'une pièce pareille à celle que je viens de décrire, avec un cabinet ou deux dans le fond, chaque cabinet ayant un lit. Fig. 3. Quelques-unes sont plus compliquées, se composant de plusieurs pièces irrégulièrement distribuées et ayant servi à différents usages.

Nulle part d'inscription ou de traces de peintures, de soulptures; toutes les grottes sont travaillées simplement à la *pointe;* les parois et les

(1) *Voyage*, t. III, p. 202 et 400.

voûtes ne portent donc aucune trace de polissure, et les seuls ornements, si on peut se servir de ce terme, résultent des raies croisées qu'a laissées la pique, travail fort grossier, où l'on ne soupçonnerait pas même que l'artiste ait voulu chercher à obtenir quelque effet artistique.

Par le laps de temps, des groupes entiers de cryptes se sont détachés de la paroi principale; il s'est fait des fissures; des passages sont bouchés; des escaliers extérieurs qui faisaient communiquer les différents étages de cryptes se sont usés et sont devenus impraticables, et malgré leur nombre, la majeure partie des cryptes est inabordable. Celles qu'on peut visiter sont en général moins bien conservées que celle de Katchikalène ou de Tépékerman, et pour ne pas répéter des détails qui sont partout les mêmes, je réserve une description plus particulière de cette architecture primitive des Taures pour ces deux localités que j'ai étudiées avec encore plus de soin.

Les cryptes d'Inkerman s'étendaient sur les faces d'un second rocher qui est le prolongement du premier; mais malgré leur nombre infini, qui faisait ressembler ces rochers à ceux de la Thébaïde, il n'en restera bientôt plus. Le lieutenant Kruse, chargé par contrat de fournir les matériaux nécessaires à la construction des nouveaux aquéducs, des docks et d'autres édi-

fices publics, pour s'épargner le plus de frais et de peines, a jugé convenable de s'attaquer principalement à cette dernière paroi de cryptes, qui facilitent l'exploitation par la mine et la poudre. Des groupes entiers de cryptes s'écroulent ainsi à la fois, pour être dépecés, taillés, ou pour passer dans ses fours à chaux. Il me fit peine de voir ces mutilations qui n'ont presque rien laissé d'entier de ce quartier d'Inkerman, qui n'était pas le moins intéressant. Il renfermait, d'après ce que j'ai pu en juger, des pièces curieusement taillées, avec de petits dômes, des fenêtres triples, comme celle de l'église, etc. Aujourd'hui les escaliers et autres voies de communication entre les différents étages ont disparu, et vu l'activité de M. Kruse, je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est, il n'ait effacé jusqu'au moindre vestige de ce précieux monument de la patience humaine, et dans 20 ou 30 ans on s'avisera peut-être de douter de son existence (1).

Pourvu que le gouvernement ne permette pas à M. Kruse d'attaquer l'autre quartier de cryptes

(1) Le dessin de Pallas, t. II, pl. 6, qui a été pris en face des deux quartiers de cryptes, est très-vrai dans tous ses détails : en le comparant au mien, on verra combien il reste peu de traces de celles qui étaient dans le rocher exploité par M. Kruse : dans mon dessin, il est marqué sous le n° 7 ; dans celui de Pallas, il est à droite.

qui est sous le château; je fais bien des vœux pour leur conservation, malgré les avantages qui résulteraient pour M. le lieutenant du génie, qui a établi au pied de ce même rocher une exploitation du salpêtre qu'il extrait des monceaux de matières animales qui se sont accumulées au-dessous des cryptes.

Tout le monde, en connaissant l'extrême insalubrité de la vallée d'Inkerman, se demande comment des populations entières et si nombreuses ont pu s'y établir. Chacun sait que le mauvais air ici est produit par les marais stagnants et sales du Bïouk-ouzène; il en résulterait qu'ils n'existaient pas, ou qu'ils n'étaient pas aussi considérables autrefois; ce qui revient à mon interprétation de Strabon donnée plus haut.

Trajet d'Inkerman à Mangoup. — Terre à foulon (Keffé-kil). — Tchorgouma, campagne de Hablitz. — Chouli, campagne de Pallas.

Les mêmes couches de grès vert qui ont formé l'un des côtés de la gorge d'Inkerman, prenant ensuite une direction plus orientale, en faisant face au midi, s'en vont composer la haute muraille que j'ai marquée sur ma carte. Les couches embrassent les nos 6, 7, 8, 9 et 10 de mon tableau de la formation crétacée, et on pourrait les surnommer *couches à cryptes*.

En poursuivant mon exploration vers Tchorgouna et vers Mangoup, le long de cette corniche, je cherchai en vain les traces d'une muraille que Pallas a vue à 700 pas de la première église, se prolonger d'une montagne à l'autre, à travers le ruisseau profond de 9 à 10 pieds. Il suppose qu'il a existé une porte à l'ouest du ruisseau (1).

Mais je vérifiai par une nouvelle observation un fait que j'avais déjà observé autre part en Crimée. Je remarquai à la base du n° 10 des couches de grès vert, immédiatement au-dessous du second groupe des cryptes, un dépôt très-extraordinaire, se composant de débris de craie, noircis ou grisâtres, de 2 à 3 pieds d'épaisseur, remplis pêle-mêle de noyaux ou moules de grands pleurotomaires, d'arches, qui ont été rongés par des vers ou brisés avec une cassure fraîche, le tout empâté dans une craie chloritée très-différente des débris. Ce dépôt bizarre se prolongeant plus à l'est, est accompagné de lits talqueux, dans lesquels ont trouve des débris pareils de fossiles et d'une couche de terre à foulon grise de 2 pieds d'épaisseur, qui est au-dessus. On exploite ces schistes talqueux et cette

(1) Pallas, *Voyage*, t. II, p. 89. Cette fortification faisait sans doute partie des *longs murs* de Justinien, dont j'ai parlé plus haut.

terre à foulon pour s'en servir comme de savon fossile, dans les bains de Constantinople où il est connu sous le nom de *Keffé-kil* (terre de Kafa) (1).

J'ai vu la répétition de ce phénomène géologique, avec les mêmes circonstances de dépôt et de posititionrelative à *Sabli :* sur l'une des rives de l'*Alma* (1), la terre à foulon verdâtre talqueuse est mélangée de cailloux siliceux avec moules de *hamittes*, d'*ammonites* fragmentées, usées par le frottement, tandis que sur l'autre rive l'on peut extraire par des puits une des meilleures terres à foulon de la Crimée. J'ai mentionné cette même couche au pied de l'*Akkaïa*, près de Karasoubazar.

Enfin en Galicie, sur les rives de la Strypa, près du village de *Petlykovcé*, j'ai découvert immédiatement sur le *grès des Karpathes* un gisement tout pareil, consistant en une chaux chloritée qui, dans son contact avec le grès, est mélangée plus ou moins de petits cailloux siliceux polis et de toutes couleurs. Ce dépôt prend quelquefois l'apparence d'une roche

(1) Hablitz, *Descr. phys.*, appelle cette terre *marne à foulon*, et Smectis, p. 26, Pallas, II, p. 100, la décrit sous le nom de *terre à foulon*. Lisez dans leurs ouvrages le mode d'exploitation et les propriétés de cette terre.

(1) Atlas, V[e] série, pl. 13. Gisement des quatre étages de la craie sur les rives de l'Alma, deuxième étage.

amygdaloïde trouée. Il renferme en outre deux espèces de pétrifications; les unes plus anciennes ont été empâtées par fragments dans la craie chloritée; ce sont de *petites gryphées*, lisses ou finement striées longitudinalement et transversalement, la *Terebratula pectita* Sow. et d'autres espèces, des *Cirrhus*, 4 ou 5 formes de *Troques* ou de *Pleurotomaires*, des *Arches*, la *Cassis avellana* Brong. striée ou lisse, des *Ammonites*, des *Serpules*, des *Turbinolies*, des *Scyphia*, etc., tous composés d'une masse siliceuse, polie, brillante, d'une couleur brune plus ou moins foncée. Les $\frac{9}{10}$ de ces fossiles sont à l'état de noyaux. Les autres pétrifications, tant gryphées qu'huîtres, etc., sont dans leur état naturel et visiblement de l'âge de la roche.

En Crimée, sous cette terre à foulon et à moules de fossiles usés ou brisés (singulier mélange) se trouvent généralement des dépôts qui n'ont rien d'analogue avec les grès verts et les terrains chlorités qui lui sont superposés. A Inkerman, ce sont quelques centaines de pieds d'épaisseur d'une marne blanchâtre ou grisâtre, plus ou moins schisteuse, presqu'entièrement privée de fossiles. Ses contre-forts arrondis partant du pied de la muraille de grès vert, recouvrent une partie de la vallée de Balaklava, et s'avancent jusqu'à Tchorgouna où est la limite

du *néocomien* et de la *formation jurassique*.

A Sabli, cette couche indiquée comme n° 11, n'a qu'une quarantaine de pieds d'épaisseur, et ressemble davantage à un schiste noir ou gris foncé; un grès très-tendre le sépare du néocomien compris sous le n° 12. A mon avis, ce terrain schisteux mort ou privé de fossiles, en amas souvent considérables, ne peut être qu'une roche remaniée, et déposée à la suite d'une époque éruptive dans la chaîne taurique.

Tchorgouna, dont le nom rappelle celui de *Tchortchoun* que les Tatares donnaient à Cherson, s'étend dans une gorge jurassique formée en majeure partie par des marbres et des poudingues semblables à ceux de Balaklava. Le *Bïouk-Ouzène* (Tchornaïa-Retchka et Kasikli-Ouzène d'autres auteurs), venant de la vallée de Baïdar, réunit ici ses deux bras principaux qui se sont échappés de leurs écluses sauvages, ouvertes dans les rochers jurassiques (1). Avant de se presser entre les deux derniers rochers de marbre qui puissent l'arrêter, prêt à atteindre la vallée crétacée de Balaklava où on le saigne pour remplir l'aquéduc des docks, il reçoit en-

(1) Koeppen, *Sbornik*, p. 244, donne le plan d'une fortification antique, placée sur la rive gauche du Kasikli-Ouzène, le bras oriental, un peu au-dessus du village d'*Alsou*. Il l'appelle *Issartchik* (petite forteresse).

core le ruisseau de *Chouli* qui a un cours tout différent.

Tchorgouna, qui a appartenu à un membre de la famille *Krim-Ghérai*, puis à M. *Hablitz*, le premier qui ait écrit sur l'histoire naturelle de la Crimée avant les *Pallas*, les *Marschal Biberstein*, les *Stéven*, est visité par eux qui se plaisent à contempler les lieux qui ont été habités par de dignes citoyens. Dans son palais bizarre, entouré de vignes et de hauts peupliers qu'un pacha turc avait plantés, Hablitz reçut maintes fois son ami Pallas, qui discuta et composa dans ce séjour champêtre les plus beaux morceaux de son ouvrage. Clarke et ses compagnons y reçurent aussi la plus aimable hospitalité : dans ce temps-là, Tchorgouna était un petit rendez-vous scientifique (1). Aujourd'hui plus rien ne rappelle le séjour des amis, que la tour *dodécagone* si pittoresque qui touchait la maison (2). Pallas

(1) Hablitz a composé l'ouvrage sans nom d'auteur, traduit du russe et intitulé : *Description physique de la contrée de la Tauride*; La Haye, 1788. Lisez sur M. Hablitz, Pallas, II, p. 102; Clarke, II, p. 211, et le portrait qu'en fait Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, 1820, p. 144. Hablitz avait donné à son domaine le nom de *Karlovka*.

(2) Pallas, dans son Atlas, t. II, pl. 8, ou pl. 33, a donné une excellente vue de cette tour et du vallon de Tchorgouna, prise du nord-ouest

cite la tradition qui l'attribue à un pacha turc qui voulait préserver sa résidence des incursions des villages d'alentours; mais il suppose, avec plus de raison, que c'est un ouvrage des Grecs modernes de Cherson ou des Génois. Clarke remarque que, quoique l'on ait placé de petits canons sur sa plate-forme voûtée, le bâtiment lui-même lui paraissait avoir été construit à une époque antérieure à l'emploi de la poudre à canon. M. de Koeppen n'en sait pas davantage que ces deux voyageurs (1).

Le ruisseau de Chouli tire son nom d'un village de même nom, qui n'a pas moins d'attraits que Tchorgouna pour les amis des sciences. *Chouli* ou *Choulu* était la campagne de Pallas; la maison dans laquelle il résidait est encore habitée par le nouveau propriétaire, M. Martino. En poursuivant ma route vers Mangoup, je remontai le ruisseau qui coule entièrement de sa source à son confluent avec le Bïouk-Ouzène, entre les formations jurassiques et crétacées dont son lit est la limite presque stricte. La vallée du ruisseau d'abord large, se rétrécissant, ressemble enfin à un étroit couloir ou défilé où les deux formations en présence, se dessinent d'une manière tranchée; car tandis que le jura présente ses dos calcaires arrondis, boisés et cou-

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 243.

pés de *combes*, la craie, à commencer par le néocomien, lui oppose son *crêt* et ses contreforts, rudes, couverts d'une végétation pauvre et surmontés de l'énorme muraille nue de grès vert, qui se prolonge sans interruption jusqu'à la pointe d'Aïthodor, à laquelle il ne manque qu'une mer pour être le plus pittoresque des promontoires.

On donne différents noms à cette muraille : ce sont successivement le *Kokagatch* (Makenzie), le *Tchertelkaïa*, le *Tchaplakkaïa*, sous lequel s'étend un groupe de cryptes taillées comme celles d'Inkerman et appelées Karakoba (grotte noire), le *Souldankaïa*, en face du village de Chouli, le promontoire qui domine Aïthodor s'appelle *Elli-bouroun* (le cap des tempêtes).

Ce haut rocher avancé, couronné de quelques pins maritimes, est l'un des battants d'une des grandes écluses qui se sont ouvertes dans la formation crétacée, et l'on ne dira pas que c'est l'eau uniquement ou une rivière qui se sont ainsi créé un passage, en creusant un pareil défilé. Car quoique l'écluse soit assez large, assez profonde, aucun des grands ruisseaux de la chaîne taurique n'a daigné en profiter et ne passe par-là : elle n'est arrosée que par un filet d'eau qui a ses sources dans l'écluse même et qui se jette dans le Belbek.

Le milieu de l'écluse est coupé par un immense rocher, à pic de toutes parts, qui s'élève comme la pile isolée d'un pont; ce rocher porte sur sa plate-forme le célèbre *Mangoup*. Deux étroits vallons, qui sont deux ramifications de l'écluse, le séparent des deux parois de rochers dont il est un fragment détaché. Nulle position en Crimée ne pouvait être plus forte : nulle n'était plus importante. Mangoup commandait une des portes de la steppe, et tout comme un mur fermait hermétiquement la vallée d'Inkerman, il paraît qu'un autre mur double fermait pareillement celle-ci : on en a trouvé les traces bien conservées dans l'embranchement qui mène de Karalès à Aïthodor; les deux murs étaient séparés par un intervalle de 50 pieds. Cette fortification se répétait sans doute dans l'autre embranchement de *Kodjasala*, qui s'appelait ci-devant *Bougaze-sala* (village de la Cluse). Ainsi se trouve encore justifié ce que Procope raconte des longs murs que Justinien Ier fit élever pour défendre les Goths contre les invasions des peuples de la steppe (1).

Mangoup.

On se fera une idée générale de la position de

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 281.

Mangoup sur son rocher élevé de près de 1000 pieds, par le dessin que j'en ai donné (IIe série, pl. 65). Je l'ai pris du nord, en m'y portant vis-à-vis, au-dessus de Kodjasala, qui remplit le fond du vallon. La montagne avec sa haute corniche se présente en face. Deux grandes déchirures taillées dans les flancs de la montagne l'ont partagée de ce côté-ci en trois grands promontoires qui présentent de toutes parts leurs flancs à pic : leurs sommets sont de niveau avec le plateau du reste de la montagne (1). A droite, la paroi de rocher qui s'élève au-delà de *f*, couronnée de pins maritimes, est l'*Elli-bouroun* (cap des tempêtes).

Mon guide me fit grimper péniblement par l'une de ces gorges le *Tabana-déré* ou *Gaman-*

(1) Mon dessin fera juger de l'impossibilité d'admettre le plan qu'a donné M. de Koeppen, dans son *Krimskii-Sbornik*, p. 278, plutôt que celui de Mourawiew-Apostol ou le mien. Nous n'avons vu que deux vallons, le *Khapou-déré* et le *Gaman-déré* ou *Tabana-déré* avec sa petite passe à droite, qui n'en est qu'une légère ramification. Au lieu de cela, M. de Koeppen qui a quatre promontoires et trois vallons, met la fortification des quatre tours dans le *Gaman-déré*, dont il fait une vallon à part, et place les cryptes avec la source et l'établissement des Juifs Karaïmes, dans le *Tabana-déré*, dont il fait un autre vallon, quoiqu'il soit évident que la muraille, les cryptes et l'établissement des Juifs soient dans le même vallon, les uns au-dessus des autres. Voy. Atlas, Ire série, pl. 17.

déné, resserré entre le promontoire du milieu *d* et celui de droite *f*. Le sentier contourne parmi les genevriers, les cormiers et la vigne sauvage, indice d'une ancienne culture.

Pour défendre ce point, l'un de ceux par lesquels le sommet du rocher est accessible, on l'a fermé d'un mur crénelé qui s'étend d'un promontoire à l'autre, et qui s'appuie sur quatre tours, dont une seule est semi-circulaire; les autres sont carrées. Toutes sont ouvertes par derrière, et solidement murées à chaux en quartiers de pierres à peine dégrossis. Le lierre s'est étendu sur ces ruines abandonnées, et j'ai admiré les troncs énormes qui les embrassent et les soutiennent.

Mon guide évita de me faire passer par la porte qui est ménagée à gauche au bord du rocher, à l'extrémité du mur : il préféra me faire suivre à droite une saillie de rocher au-dessous de laquelle est le cimetière des juifs karaïtes aux tombes bicornes, et me faire entrer par une passe étroite également fortifiée, à en juger d'après les ruines qui restent.

Là, j'avais presqu'atteint le sommet du plateau et je me vis au milieu de ruines nombreuses de maisons, parmi lesquelles Murawiew-Apostol place une synagogue des juifs karaïmes.

Pour procéder avec ordre, je commençai par redescendre pour visiter l'intérieur du *Tabana-*

déré (vallon de la Tannerie) que ferment la muraille et les quatre tours. On n'y voit plus que deux ou trois étages de cryptes, avec une belle source. Jusqu'en 1800 quelques familles de juifs karaïmes exercèrent ici leur métier de tanneur; après eux, toute trace d'être vivant a disparu de la ville de Mangoup (1).

Remonté au-dessus des cryptes sur le plateau, je passai à travers quelques tombeaux turcs, me dirigeant sur un petit édifice un peu moins maltraité que les autres. Mon tatare me l'indiqua du nom de *Kilissa*, et je reconnus une petite chapelle grecque dans le genre de celles de la côte de Crimée : l'abside et les parois latérales avaient conservé quelques traces de peintures.

La *Kilissa* était entourée de tombeaux grecs dans le genre de ceux que j'ai décrits à Laspi, consistant en un sarcophage avec une petite tour devant (2). Ceux-ci sont les plus simples de ceux que j'ai vus; à peine un petit ornement; les portes qui marquent le bas de la tour manquent à plusieurs. La plupart des tours ont été brisées à plaisir par des mains sacrilèges.

Un peu à gauche de l'église est une *mosquée*

(1) La plus ancienne tombe des Juifs Karaïmes à Mangoup avec date, est de l'an 5034 (soit 1274 de J.-C.), P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 29.

(2) Atlas, IVe série, pl. 27.

abandonnée et un second cimetière turc a envahi le promontoire *d*, qu'un vallon rapide sépare du promontoire *a*. Ici un autre long mur ferme tout accès, à moins que par une porte percée au milieu, de laquelle est emprunté le nom de *Khapou-déré* (vallon de la porte). La route et l'entrée principale de Mangoup étaient par-là. Pallas dit qu'au-delà d'une fontaine qui jaillit près de la porte et qui retombe dans un réservoir, il existe une pierre avec une inscription tatare de l'année 953 de l'hégire (1546 de J. C.).

Tels sont à peu près tous les objets visibles sur cette première partie de Mangoup, qui comprenait la ville proprement dite. Le plateau est gazonné et semé de quelques broussailles. La vue est immense, et s'étend jusqu'à la mer au-delà de Sévastopol. L'*acropole* de Mangoup occupait le troisième promontoire *a* qui s'avance directement vers l'est, et dont les flancs à pic vus de près, sont plus imposants que les plus énormes bastions qu'une citadelle puisse rêver pour sa défense. Il se termine en pointe émoussée.

Les murs de cette acropole étaient ainsi tout trouvés; il ne s'agissait que de fermer l'entrée du promontoire pour être hors de toute atteinte: c'est ce que l'on fit en construisant d'un abîme à l'autre une muraille épaisse, crénelée, murée en gros quartiers de roc. Elle correspond par

une de ses extrémités aux fortifications du Khapou-déré. Une porte en plein cintre au milieu est l'unique entrée.

Avant de la passer, je m'arrêtai malgré moi à droite, en face d'un grand bâtiment auquel elle est accolée. Aucun ornement, aucune fenêtre ne peut en trahir de ce côté-là la destination.

Je me hâtai d'entrer pour voir si l'autre côté de l'édifice était semblable au premier, et quelle fut ma surprise en contemplant une belle façade ornée qui ne peut avoir appartenu qu'à un palais!

Il était à deux étages, et reposait sur une terrasse qui régnait sur toute la longueur du bâtiment. Un large escalier de cinq marches y conduisait (1).

Au premier étage, quatre fenêtres placées dans une certaine symétrie, étaient richement décorées; trois filets passablement distants, encadraient celles du milieu, à cintre plat; celles des extrémités surchargées d'ornements étaient en arc surbaissé, et de plus grandes dimensions. A juger par le travail des méandres, des arabesques, de rosaces, des filets et entrelacs, on reconnaît le style de l'orient, et principalement celui de l'Arménie (2) : il approche du genre

(1) Atlas, IIIe série, pl. 28. Ruine d'un palais de Mangoup.
(2) Atlas, IIIe série, pl. 28 *b*.

turc ; mais outre que celui-ci est moins régulier, moins symétrique, plus capricieux, il n'est pas croyable que ces conquérants qui avaient pris Mangoup en 1475, et qui l'abandonnèrent ensuite à quelques soldats, se soient plu à ériger des édifices pareils. D'ailleurs, le récit de Martin Bronovius prouve le contraire. « Dix-huit ans, dit-il, après après avoir été pris par les Turcs, comme le rapportent les Grecs chrétiens, Mangoup fut détruit presque de fond en comble par un horrible et subit incendie. Il n'échappa rien de remarquable que l'acropole (arx superior) dans laquelle s'élève une belle porte ornée de marbre, avec des inscriptions grecques, et une haute maison en pierre. C'est dans cette maison que les khans, dans leur fureur barbare, ont fait renfermer plusieurs fois les ambassadeurs moscovites, et les y ont fait durement garder (1). » On voit que cette porte et ce palais

(1) M. Bronovii, *Tart. Descr.*, p. 7. Ce dernier fait est parfaitement vrai. En 1569, un ambassassadeur russe, Athanase Nagof, qui se trouvait avec sa suite à Kafa chez le pacha Kasim, fut conduit par ordre du khan Dewlet-Ghérei à Mangoup, où il fut mis sous la plus sévère surveillance, lui et les siens. En 1572, un favori de Ivan-le-Cruel, Bazile Griaznoï, fut fait prisonnier sur les bords de la Molotchna par les Tatares de Crimée et renfermé à Mangoup : ses plaintes amères n'abrégèrent point sa captivité ; il ne fut racheté qu'en 1577. Mais précédemment ce même palais

remontent avant l'incendie, et par conséquent avant la prise de possession des Turcs. C'est un souvenir des princes goths de Mangoup, et l'on s'expliquera le style arménien qui règne dans cette construction, en se rappelant que dès le milieu du quatorzième siècle, une foule d'Arméniens avaient quitté leur patrie épouvantés par le grand tremblement de terre d'Ani, et remplissaient la Crimée de leurs colonies.

Le second étage du bâtiment n'avait que trois fenêtres, ornées de filets et placées à égale distance les unes des autres. Ceci rappelle la distribution pyramidale des fenêtres dans les maisons bourguignonnes de la Suisse Romande des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Une galerie régnait le long de ce second étage ; on voit les trous des poutres dans la muraille : seulement on a peine à se figurer où étaient les portes d'entrée. Je les suppose sur le côté, là où le mur est ruiné.

avait été le théâtre d'événements plus pacifiques. *Isaïk*, prince de Mangoup, y reçut, en 1474, l'ambassade de Jean III, Basilovitz, grand-duc de Russie, qui lui faisait demander sa fille en mariage pour son fils Jean Ivanovitz. L'année suivante un second ambassadeur vint pour s'informer sous main de la dot que Isaïk voulait donner à sa fille. Ceci se passa fort peu de temps avant la prise de Mangoup par les Turcs, qui arriva peut-être déjà en 1475. Voyez plus haut.

L'intérieur de l'acropole est couvert de traces d'autres constructions ; mais que l'incendie n'a pas ménagées. En avant de la porte et vis-à-vis je cherchai à m'expliquer la destination d'une grande bâtisse avec des enfoncements : nombre de pierres de taille sont éparses sur le sol : par sa position ce ne peut être une tour ; mais j'en ferais plutôt une des deux églises dont parle Bronovius. « Mangoup, dit-il, avait des temples grecs superbes. — Celui de *Saint-Constantin*, et un second dédié à *Saint-George*, couchés à terre (depuis l'incendie), n'offrent plus que des ruines. »

Ce n'est donc pas ce qui est sur terre qui peut attirer beaucoup l'attention : pour trouver quelque chose d'entier, il faut descendre sous terre, là où l'incendie ne brûle pas, et où la pierre entassée ne cède pas à la main du conquérant dévastateur. Mangoup a eu sa ville crypte, dont les appartements les plus nombreux étaient creusés en un ou deux étages, dans la paroi de rocher qui regarde le midi : je suis entré presque dans toutes : j'ai fait le plan de celles qui m'ont paru les plus intéressantes, IV[e] série, pl. 6, fig. 5, 6 et 7.

On descend à l'extérieur de la paroi du rocher par des escaliers *n* qui conduisent sur des terrasses ou galeries taillées en retrait sur l'abîme qu'elles surplombent : fig. 5 et 6, D. Les

portes et les fenêtres s'ouvrent dessus, comme dans la façade d'une maison.

La plupart sont vastes : elles sont généralement plus grandes et taillées avec plus d'art que celles d'Inkerman, de Katchikalène ou de Tépékerman.

La fig. 6 ne se composait d'abord que de l'antique pièce primitive B avec son lit-niche *a*. Le luxe ayant appris à se faire des couches plus molles et plus commodes, on ne voit plus de lits-niches dans les autres pièces plus récentes, et les couches se composaient de tapis ou de divans posés autour de l'appartement.

Cette rareté de *lit-niche*, une plus grande recherche et une plus grande tendance à se ménager des dépendances commodes, me fait supposer que les cryptes de Mangoup sont plus récentes que celles d'autres localités.

Dans la crypte que je décris, E était une espèce de *caveau*; A servait de *pièce de réception*, de chambre d'étrangers, de vestibule, etc., elle jouait tous les rôles; sa hauteur était de 8 pieds. Par contre F, haute de 7 pieds, pouvait passer pour le *harem*, le gynecée, où la femme préparait à manger, cuisait le pain dans le *petit four d*, creusé en puits à 1 $\frac{1}{2}$ pied de profondeur dans le sol : la goulette pour donner l'air nécessaire à alimenter le feu, n'y manque pas. Cette pièce a un *balcon e* qui servait à maints usages.

Au fond de la pièce, des trous ronds de 8 pouces de diamètre, rangés le long de la paroi, servaient à y déposer des provisions, ou à y planter debout des jarres pointues si fort en usage alors pour y renfermer le vin.

Les cryptes se prolongent le long du rocher, bien au-delà du mur extérieur de l'acropole : l'une des plus commodes, dessinée plan et coupe, fig. 7, est peu éloignée de la muraille. Six marches seulement y mènent, parce que le rocher forme ici un relief qui épargnait la descente en l'attaquant de côté.

Le bas de l'escalier était fermé par une porte dont les trous des verroux en bois et les aises sont encore visibles.

Le foyer placé où est A, au milieu de la pièce, laissait libre le fond de la pièce où l'on avait étendu les tapis et les divans.

Deux ouvertures percées dans la façade du rocher, éclairaient l'intérieur de l'appartement : l'une *e*, n'était qu'une simple fenêtre qui commençait à 3 pieds au-dessus du sol, l'autre *m*, servait en même temps de *balcon* et de *lavoir*.

A gauche, dans une niche, trois trous *h*, percés dans une espèce de soubassement, ont pu servir au même usage que ceux que j'ai indiqués précédemment. Les trous *i* pratiqués au-dessus de la niche m'ont paru énygmatiques.

L'angle *l* était occupé par trois rayons en

bois, assujettis dans des rainures taillées dans la paroi.

Des deux petites armoires *k*, *k*, la plus rapprochée du cabinet B était aussi garnie de six rayons, adaptés de la même manière.

Le cabinet B, quoique sans *lit-niche*, a pu servir de réduit à couche ou de garde-robe.

Cette rue de cryptes qui regarde le midi, jouit d'une vue magnifique sur la chaîne taurique et sur les vallées boisées qui en sont le versant septentrional. On appelle le pied du rocher dont les contreforts s'ouvrent vers le ruisseau de Chouli *Almalik-Déré* (vallon des pommiers) : Mourawiew-Apostol marque ici un sentier taillé dans le roc qui menait au fond du vallon, et dont l'entrée sur le plateau du rocher était défendue par une porte et une tour : je n'ai remarqué ni l'un ni l'autre.

Mais aucune de ces cryptes qui regardent le midi ne rivalise avec celles qui terminent le promontoire de l'acropole. Leur grandeur, leur disposition et les accessoires qui les accompagnent pourraient les faire attribuer à un chef ou à un roi des Taures.

Elles sont placées de manière à jouir d'une vue magnifique sur le vallon de Kodjasala, et sur toute l'immensité des montagnes qui bornent l'horizon au S. E., et leur importance se reconnaît aux constructions qu'on avait élevées

au-dessus de terre pour en défendre l'abord. J'ai vu distinctement sur l'extrême pointe du rocher qui rappelle la *Bastei* de la Suisse saxonne, les fondations d'une espèce de tour taillées dans le roc; on a enlevé sans doute dans des temps plus modernes les matériaux qui avaient servi à la construction de cet édifice solide, dont il n'est resté que ce qui était roc, où j'ai reconnu deux pièces carrées accolées l'une contre l'au-l'autre, l'une ayant une porte d'entrée extérieure.

De cette forte tour qui occupait toute la pointe du rocher à pic, je descendis par quelques marches le long de la paroi extérieure, et j'arrivai d'abord à une première et grande crypte, dont la large porte donne sur une espèce de balcon taillé dans la saillie extrême du promontoire.

Cette première pièce, sans nulle autre dépendance, était la salle d'audience, de réception ou d'attente du palais crypte principal, auquel on parvenait en descendant encore à l'extérieur du rocher par un escalier effrayant *n*, sans garde-fou (1), se ramifiant en deux; une des branches aboutissait à la terrasse D, excavée à grands frais; l'autre conduisait immédiatement dans les

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 6, fig. 5, plan et coupe transversale.

cryptes, au milieu de la pièce A, haute de 8 à 9 pieds. Quoique mesurant plus de 20 pieds de long, la voûte plate n'était soutenue que par un seul pilier.

Huit portes donnaient dans cette pièce centrale : cinq étaient celles d'autant de cabinets, deux à gauche, trois au fond. Les uns ont pu servir de magasin, d'autres de cabinets à coucher : celui du coin E était une garde-robe, comme on le reconnaît à la rangée de trous *i i* qui donnent le tour du cabinet à la hauteur de 6 à 7 pieds; les crochets en bois qu'on y avait adaptés, avaient servi à y suspendre les habits, comme on l'avait fait dans l'intérieur du tombeau du Kouloba.

Deux portes à droite s'ouvraient dans la pièce B, grand divan éclairé par une fenêtre *e*. Il fallait repasser par la pièce A pour arriver à la terrasse D; on y descendait par deux marches et par la huitième porte, soigneusement taillée et revêtue d'une boiserie.

Tel est Mangoup dont j'ai raconté plus haut l'histoire et les différentes phases.

En supposant que ce fût un des châteaux-forts de Skilouros, et peut-être même *Chabum* (χαῦον) de Strabon, je crois toucher à la vérité. Nulle position ne pouvait être plus avantageuse pour le but que se proposaient les Tauro-Scythes. Mangoup, une de leurs villes cryptes, était

rendu imprenable à peu de frais : il commandait une des principales portes de la steppe vers la contrée montagneuse : il dominait tout; le défilé dans toute sa longueur, la chaîne taurique et les vallées qui sont au pied, et même la Chersonèse héracléotique entière avec une partie de ses baies.

Que Mangoup, sous les noms de *Mangothia*, *Castron-gothias*, ait été le chef-lieu des Goths, la résidence de leurs princes et ducs, et la métropole archiépiscopale de la Gothie, c'est ce qui ne peut être douteux. Brûlée, ravagée, entièrement abandonnée depuis 1800, c'est le *Mancop*, *Mankup*, *Mangutum*, *Manguth* des écrivains qui en ont parlé depuis trois siècles (1).

(1) Math. de Miéchow (1521) écrit *Mankup*. Mart. Bronovius (1595) a *Mancopia* ou *Mangutum*, *ut Turcæ vocant*. P. Bergeron, *Traité des Tartares*, p. 96, dit *Mancop* et *Manguth*. De la Motraye (1711) visite *Mancop* sur une montagne habitée par des Juifs et qui n'a rien de remarquable qu'une ancienne citerne, II, p. 47. Le mot *man* qui entre dans la composition de *Manguth*, doit avoir une signification particulière. Il se trouve dans *Mancastro*, ou *Moncastro* (Akkerman), dans *Mankermen*, dans *Mangouche*, grand village de la Crimée près de Baktchisaraï, dans *Mangout*, autre village de la presqu'île de Kertche, non loin de Théodosie. Il est une partie essentielle de *Kerman*, forteresse sur un rocher composé de *khör* ou *kheur*, en tatare, rocher nu, non boisé, et de *man*. Fera-t-on venir ce dernier mot de *man*, [illegible], demeure, habitation, ou

Tcherkess-kerman.

En passant par la vallée de Chouli, j'ai laissé à gauche de ma route un monument historique et artistique, que je ne puis négliger cependant. J'ai expliqué plus haut comment le nom de Tcherkess-kerman, si extraordinaire, se trouve au milieu des noms de la Tauride, et je n'ai pas été le premier à avoir la curiosité d'aller visiter les monuments que des Caucasiens ont pu y laisser.

Une partie du trajet de Mangoup à Tcherkess-kerman se fait en suivant le fond de la cluse taillée dans l'épaisseur de la formation crétacée : le fond ou thalweg est assez large pour donner place à plusieurs villages du nom de *Karalès*, distingués par les épithètes de *Joukarei* (haut), *Orta* (moyen), *Aohoa* (bas); les côtés de la cluse sont à pic et l'on est obligé de faire un grand détour jusqu'à *Orta-Karalès* avant de trouver soit une gorge, soit une entaille qui permette d'escalader le plateau par lequel on arrive à Tcherkess-kerman.

De Kodjasala à Joukarei-Karalès, l'on est

de *maenor*, goth-runique, chambre, caverne; faîte d'une maison? *Kerman* n'est-il point le nom taure primitif d'une *ville crypte?*

dans la formation pure du grès-vert, dont les couches puissantes s'inclinent doucement vers la steppe. A la hauteur de ce dernier village, commence à droite une suite de créneaux singuliers qui couronnent la muraille de grès vert : ce sont les accidents de la roche à nummulites qui s'écaille facilement, se délite, ne présentant souvent que des colonnes isolées, bizarrement arrondies (1). . .

Tous les voyageurs qui ont écrit sur la Crimée, Pallas, Clarke, Murawiew-Apostol et d'autres ont vanté le séjour d'*Orta-Karalès*, demeure d'Abdyl-Bey, comme très-pittoresque, et ils ont eu raison.

Avant d'atteindre ce village tatare, le grès vert s'enfonce sous le sol et il ne reste que le calcaire à nummulites qui flanque à son tour la cluse. Ici seulement s'ouvre à gauche une gorge qui permet d'escalader le plateau. En voyant les rochers rongés qui bordent le chemin de Tcherkess-kerman, je pouvais me croire au pied de l'immense rempart d'une forteresse, bastionnée

(1) Clarke, II, 193, a pris ces débris isolés de la roche à nummulites qui couronnent aussi le grès vert à gauche, pour les ruines des créneaux du château de *Tcherkess-kerman* : car il est de toute impossibilité de voir les vraies ruines du fond de la vallée de Karalès (*Kara-Ilès*, Elie-le-Noir).

par une série de demi-tours rondes. Sur la hauteur, le calcaire ne paraît plus sur la formation crétacée, que par grands massifs isolés, au milieu desquels je trouvai *Tcherkess-kerman*. Ses ruines n'appartiennent plus à la région forte des *Klimata* ou de la *Gothie*, telle que j'en ai fixé les limites. Elles sont déjà en dehors, entre le crêt crétacé et le crêt tertiaire de la steppe, sur les frontières du domaine qui a appartenu aux Tcherkesses. Leurs colonies s'étendaient sur les rives du Belbek appelé alors *Kabarta*, nom qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui en commun avec le principal village tcherkesse, celui de *Kabarta* : ils possédaient en outre la plaine qui est au-delà de la rivière, et qui est restée la plaine des Tcherkesses (*Tcherkess-tus*).

Le village actuel de Tcherkess-kerman, habité par des Tatares, s'est bâti dans une espèce de fente, entre deux murailles de roches nummulitiques, extraordinaires autant par leurs formes que par leur isolement : elles laissent à peine assez de place entre elles pour deux rangs de maisons tatares avec une rue au milieu. Un pareil tableau est curieux à voir du haut des rochers, et je me demandais quel plaisir les hommes avaient pu trouver à se loger si à l'étroit; d'ailleurs, le village n'a qu'une seule issue, qu'une seule sortie, au nord.

La plupart des étables et des magasins sont creusés dans les parois des rochers, et l'on s'est servi pour cela des anciennes excavations d'une ville troglodytique, dont les cryptes sont semées à plusieurs étages sur les deux façades du calcaire.

La partie importante des ruines comprend le dos étroit et élevé de rochers qui longe le village par l'est, offrant aux troglodytes une forteresse naturelle qui ne laissait rien à désirer. Une plate-forme de 3 à 400 pieds de diamètre qui termine ce dos au nord, est escarpée de toutes parts et abordable seulement par une étroite langue de rocher qui tenait lieu de pont entre elle et le reste du rocher (1). L'*acropolis* était toute faite; il n'y avait qu'à fortifier ce passage de 30 pieds de large tout au plus, pour être en pleine sûreté. Aujourd'hui on y voit une tour qui est la seule ruine des fortifications plus modernes que Bronovius attribue aux Turcs (2), et auxquelles les Grecs ou les Tcherkesses avaient peut-être déjà travaillé.

(1) Atlas, Ire série, géogr., pl. 17.

(2) Arx et civitas quondam antiquissima Mancopiæ, et Cercessigermeno à Turcis arci novæ et a Cercessio nominatæ, proxima est, nec ea à Turcis et Tartaris, ac ipsis etiam Græcis, propter nimiam vetustatem aliquod cognomen nunc habet, etc. M. Bronovii, *Tart. Descrip.*

La langue de rocher, le pont de la forteresse, paraît avoir été taillée ainsi pour en rendre l'abord plus étroit; on arrive à la porte de la tour par 3 ou 4 degrés ménagés dans le roc, avec deux parapets qui n'ont qu'un pied de haut.

Le bord du rocher de la plate-forme ne présente aucune autre trace de fortifications ou de muraille, à l'exception d'une petite ruine presqu'effacée, à droite près de la porte en entrant.

Le rocher ou le dos extérieur, par contre, offre plusieurs curiosités intéressantes, parmi les cryptes dont il est percé. En retournant en arrière, à peu de distance de la porte, l'on voit l'ouverture d'un *puits* taillé dans le roc vif. Un escalier, aujourd'hui très-dégradé, mène, par cette espèce de cheminée, au fond du puits où est la source excellente, à laquelle on peut arriver aussi par une ouverture pratiquée dans le flanc oriental du rocher sans être obligé de descendre ce canal dangereux (1), qui était destiné aux habitants du châteaux.

Encore dans le même rocher l'on visite dans sa façade taillée à pic, des cellules et une *cha-*

(1) La température de cette source était, le 30 mars 1834, de + 5° par + 7° ¾ pour la température de la crypte. P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 259. Soumarokof a compté 77 marches dans le puits qui conduit à la source. Voy. aussi Pallas, II, 99.

pelle grecque avec un autel, des peintures de saints et des inscriptions grecques toutes semblables à celles que j'ai décrites en parlant de l'Ermitage, de la Poudrière près de Sévastopol. Le tableau principal représente la sainte vierge, entourée de saints. Les couleurs sont encore vives; l'esquisse ou dessin est dans le style byzantin. Plusieurs tombeaux grecs taillés comme ceux de Laspi et de Mangoup, indiquent assez à quelle nation il faut attribuer ces monuments. Une des cryptes est remplie par une flaque d'eau : des crânes et d'autres ossements entassés dans une autre crypte indiquent assez qu'elle a servi d'*ossuaire*.

Tel est l'ensemble principal des ruines et des cryptes qui sont connues des voyageurs, quoique sous des noms bien différents. L'anonyme de 1784 les décrit sous le nom de *Iski-kerman* (vieux château) (1). Il parle « de grandes chapelles soutenues par des piliers et dont les voûtes sont fort plates et hardies; de caves remplies d'ossements de personnes que les Tatares disent avoir égorgées à la prise de cette ville, dont ils se vantent beaucoup, » et d'une autre excavation, « d'un petit lac assez profond. »

(1) *Voyages hist. et géog. entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*, 3[e] partie, extr. d'un voy. dans la Russie mér. au print. 1784, p. 20. Paris, 1798, in-4, chez Déterville.

Hablitz appelle du nom de *Tcherkesse-kirmane*, le village et le rocher occidental dans lequel il est en partie bâti, et réser celui d'*Eski-kermane* pour les ruines de la forteresse, pour le puits et pour la source d'excellente eau, qu'il dit être à plus de 20 sagènes au-dessus de la superficie de la terre (1).

Pallas qui cite les mêmes objets, les désigne sous le nom de *Tcherkess-kerman*, qui dès-lors a été prédominant pour l'ensemble de la localité, mais sans bannir d'autres épithètes qu'on a cherché à donner à la forteresse. Soumarokof assure que les Tatares l'appelaient *Kiz-koulessi* (la tour de la fille) (2), que d'autres ont changé en *Kiz-kerman* (3). M. Montandon, de son côté, raconte que les habitants du lieu désignaient la tour par le nom de *Koutteley* (Koutlou-bey) (4), tandis que le général Kozen, dans son écrit sur les Troglodytes, ne connaît les cryptes et la tour que sous celui de *Djinghis-kerman* (5). Or, tous ces noms si différents

(1) Hablitz, *Descrip. phys. de la contrée de la Tauride*, 1788, p. 22.

(2) Soumarokof, *Loisirs d'un juge de Crimée*, en russe, II, 47, donne une vue de la tour de Tcherkess-haman.

(3) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 247, en citant M. Panioutine, capitaine de vaisseau.

(4) C. H. Montandon, *Guide*, p. 226.

(5) Th. A. Kozen, *Journal des voyages*, 1828, n° 12.

ne désignent qu'une seule et même localité, et si M. de Koeppen, ne sachant pas concilier tous ces auteurs, a cru à deux forteresses différentes, Tcherkess-kerman et Eski-kerman, cela vient de l'erreur qu'il a commise dans sa carte, en plaçant les ruines du château à l'ouest du village, au lieu de les mettre à l'est, où elles sont, ce qui explique tout.

Les remarques que l'inspection des cryptes de Tcherkess-kerman ont inspirées à M. le général Kozen, sont parfaitement les mêmes que celles que j'ai faites, à l'exception de l'idée si extraordinaire par laquelle il attribue aux anciens Troglodytes l'art de ramollir la pierre pour la tailler. L'expérience a suffisamment prouvé que tout le secret consistait en ce que l'intérieur des rochers de grès vert ou de calcaire à nummulites est plus tendre que l'extérieur.

Albat, Fitzki ou Katchikalène, vallon de la Katche.

Après cette petite disgression qui m'a mené jusqu'à Tcherkess-kerman, je reviens au pied du rocher de Mangoup, pour poursuivre mon voyage le long des hautes formations crétacées et les étudier.

De la cluse de Mangoup, je me rendis tout droit à *Albat*, qui est à l'entrée de la cluse de *Surène*, sur le Belbek. Les rochers qui en

forment les parois sont aussi élevés et aussi imposants que ceux que je viens de quitter, et la vallée de Surène peut passer pour l'une des plus pittoresques et des plus fertiles de la Crimée.

Sur le sommet du rocher de gauche, mon guide me montra la tour isolée, qu'il nomma *Koudlet-kalé*. Sa position, d'accord avec le paysage, rappelait les rochers sauvages de la Suisse-saxonne que l'on voit couronnés d'une ruine qui dépasse la cime des montagnes. Je n'ai pas eu l'occasion de la visiter; mais on en trouvera une description très-exacte dans l'ouvrage de M. Koeppen, sous l'article *Tour de Surène* (1).

Le rocher qui fait face à la tour de Surène

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 291. *Surène* (*Sciuarin* dans Busbeq) a été une des principales habitations des Goths. La tour de Surène était le fort qui défendait la cluse, et qui consistait, comme l'acropole de Mangoup et comme Tcherkess-kerman, en un promontoire de rocher fermé par une muraille longue de 455 pas, percée d'une porte qui s'appuie contre une haute tour. Celle-ci a servi de chapelle, à en juger par les peintures du Christ, de saints et de la Vierge qui ornent les murailles, avec des monogrammes en lettres grecques : on y entrait par un escalier extérieur et par une porte pratiquée au second étage; vis-à-vis de la porte étaient trois fenêtres qui regardaient en dehors du fort. De la tour l'on pouvait voir sur la mer.

est le *Toptchi-Kaïa*, dont une pointe plus rapprochée de Katchikalène, s'appelle *Surène-Turmen-Kaïa.*

Dans une de mes excursions, la nuit me surprit à *Albat* : c'était à la fin de décembre; il n'y avait pas de neige; mais un froid rigoureux fit descendre le thermomètre pendant la nuit à —12°. Le Tatare du village qui me donna l'hospitalité, m'introduisit devant le feu d'une cheminée allumé en toute hâte pour me réchauffer, dans la pièce destinée aux étrangers. Mais une porte à laquelle il manquait un demi-pied pour atteindre la terre, et des fenêtres fermées de treillis, m'apprirent bientôt que ce n'était pas en décembre, mais au mois de juillet qu'il fallait venir loger dans de pareils appartements. Des pommes que mon hôte m'avait données et que j'avais mises soigneusement devant le feu de la cheminée sur un tabouret bas, se trouvèrent gelées le lendemain matin.

La route d'Albat à *Fitski* (1), comme celle de Kodjasala à Albat, ne passe que sur des contreforts arrondis et arides de marne grisâtre, n° 11. Nulle autre végétation que celle de buissons maigres : point de champs, point de villages ni d'habitations : les hommes peuvent habiter ici

(1) M. de Koeppen écrit *Pitchki, Khfitzki* et *Fitzki.* M. Montandon écrit *Bitzki.*

que le long du cours des ruisseaux et des rivières, où un sol composé de détritus fertile prête à la végétation que refuse la craie.

Le vallon de la Katche présente le même spectacle que les cluses de Surène et de Mangoup : tous les étages de la craie sont fendus du haut en bas pour laisser passer une nouvelle rivière : mais comme les parois de la cluse sont plus rapprochées, le paysage n'en est que plus sévère, sans être plus imposant que ceux de Surène et de Karalès, dont les parois sont plus élevées. A l'entrée du vallon s'étend le village de *Fitzki*. *Kochedermen* est à l'autre extrémité de la cluse, déjà dans le calcaire à nummulites. De Kochedermen à *Moustafa-bey* qui est au milieu, paraissent les nos 2, 3, 4 et 5 de la craie, et le calcaire à nummulites monte sur le dos de leurs couches, présentant les mêmes accidents de forme que ceux que j'ai mentionnés plus haut. Je m'arrêtai surtout avec curiosité en face d'une pyramide isolée qui s'élève à la hauteur de Moustafa-bey, et que les Tatares appellent *Vaï-Vaï-Kaïassi*. Je l'ai dessinée dans mes études sur le calcaire à nummulites, Ve série, pl. 14, fig. 4. Cette pierre, qui a 20 pieds de haut environ, est demeurée debout au milieu d'une destruction générale, comme si cette partie du rocher, étant d'une masse plus solide, n'avait pu être détruite comme le reste.

A peu de distance de Moustafa-bey, l'on voit déjà percer, sous le n° 5, le 6e groupe de la craie avec sa masse chloritée jaunâtre, cristalline : à 1 verst de là ; elle s'est assez élevée pour former la corniche qui domine Fitzki de 3 à 400 pieds, ce qui lui donnerait une inclinaison de 1 p. 100, plus ou moins.

Ici la muraille crétacée est à pic, comme on le verra dans le dessin que j'en ai donné (1), et la pente qui lui sert de base est couverte de blocs énormes qui se sont écroulés, s'arrêtant sur les accidents du sol, ou roulant jusque dans la Katche.

Je n'entrerais pas dans tant de détails, si je ne voulais bien faire comprendre la position de l'une des villes cryptes les plus intéressantes de la Crimée. Dans les nos 7, 8, 9 et 10 de la craie qui sont sortis successivement et qui forment la base de la muraille, s'ouvre une suite presqu'innombrable de grottes taillées dans le roc, formant peut-être jusqu'à 15 étages. Partout aussi des masses immenses de fossiles crétacés, d'huîtres et de peignes surtout, apparaissent sur les flancs du rocher, et il faut être habile en pareille occasion pour concilier deux sciences aussi chères que l'archéologie et la géologie.

Ces cryptes en général sont très-simples, et

(1) Atlas, Ve série, plans, coupes, etc., pl. 14, fig. 1.

témoignent de moins d'art que celles de Mangoup ou de Tépékerman, situées dans le voisinage. Ordinairement c'est une simple cavité; quelquefois elle est enrichie d'une niche ou d'un banc, et c'est à peu près tout : je ne puis les comparer qu'aux plus pauvres cellules.

Jadis des saillies ménagées sur les différentes assises du rocher, avaient été taillées soigneusement pour en faire les rues sur lesquelles s'ouvraient les portes des cryptes. Des degrés creusés dans le roc menaient d'une rue ou d'un étage à l'autre. Aujourd'hui, la plupart de ces moyens de communication ont disparu, le temps ayant rongé les degrés et réduit les terrasses à rien.

Certes, il était difficile d'aborder de pareilles demeures sans la volonté des habitants; cependant ils ne s'étaient pas contentés de ce seul moyen de défense. En avant de la façade du rocher où sont taillées les principales cryptes, s'étend une terrasse naturelle qui déborde d'une centaine de pieds la base du rocher. Inabordable de toutes parts par ses pentes presque à pic, elle n'avait qu'un côté faible au N. O. On la défendit de ce côté-là par un mur en pierres de taille encore bien conservé; une porte formée par deux quartiers de roc fut la seule entrée possible.

L'ensemble des cryptes prouve la présence

d'une population qui a connu la culture des champs et celle de la vigne. Car dans les étages supérieurs auxquels on parvient avec peine depuis la terrasse fortifiée, on en trouve évidemment qui ont servi de pressoirs et de greniers à blé.

J'ai relevé le plan de l'un des *pressoirs* (1), où l'on reconnaît la *semelle a* taillée dans le roc; elle est plus large que longue, mesurant 5 pieds sur 6. Les bords du pressoir ont 9 pouces d'épaisseur et autant de hauteur. Le raisin y était écrasé pour en exprimer le moût au moyen d'une presse ou d'un lévier dont l'on adaptait l'une des extrémités dans le trou carré *d*. Il était possible d'agir avec une certaine vigueur sur ce lévier qui débordait le pressoir d'une douzaine de pieds. Je n'ai pu m'assurer si les anciens habitants de Katchikalène faisaient usage de moyens mécaniques; je pense que le seul était de forcer le lévier au moyen d'un étançon fixé par un de ses bouts contre le plafond de la crypte.

Le moût, par la *goulette c* doucement inclinée, retombait dans le *réservoir b*, semi-circulaire, qui mesurait 4 pieds de long, 2 ½ pieds de large et autant de profondeur.

(1) Atlas, IVe série, pl. 6, fig. 4. *Crypte avec pressoir à Fitzki.*

Un autre pressoir avait pour réservoir une sphère parfaite dont on avait cherché à polir l'intérieur.

L'élévation de ces pressoirs au-dessus de la vallée a porté plusieurs voyageurs, et même M. Montandon, à douter de la destination que je leur assigne, supposant gratuitement que la vallée de la Katche ne renfermait pas d'anciens vignobles (1).

C'est à tort. Il est facile de comprendre que si la Chersonèse héracléotique a pu avoir des vignobles, la vallée de la Katche qui en est encore couverte aujourd'hui, a pu en cultiver aussi. D'ailleurs ne reconnaît-on pas dans les pressoirs que je viens de décrire, ceux de la Chersonèse dont j'ai aussi donné le dessin (2)? Peut-on rien trouver de plus analogue aussi avec les pressoirs de l'Iméreth et avec ceux que j'ai trouvés taillés dans les roches volcaniques de Vardsie sur les rives du Kour, dans le pachalik d'Akhaltsikhé, où tout comme à Katchikalène on trouve le pressoir, la goulette et le réservoir circulaire (3)?

Avant d'avoir étudié cette branche de l'économie des Imères, ne pouvant deviner l'usage d'une pareille machine, il m'était venu dans l'i-

(1) C. H. Montandon, *Guide*, etc., p. 224.
(2) Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.
(3) Atlas, IVe série, pl. 5.

dée, en voyant une source dans le voisinage de la crypte, qu'on l'avait amenée jusqu'ici, et que tout cet appareil n'était qu'une fontaine; mais cette hypothèse n'est pas tenable; car je n'ai pu trouver aucune trace d'un canal qui eût amené l'eau jusqu'ici.

Les Grecs donnent à cette source le nom de *Sainte-Anastasie* ou d'*Eau Sainte*. Les Tatares l'appellent *Sououk-sou* (eau fraîche), ce qui n'est pas une raison pour qu'elle soit fraîche; car on a vu que la source si belle de Sououk-sou, près d'Oursouf, montre 11° ½ de R., et celle de Sainte-Anastasie, éprouvée par M. Koeppen, n'en diffère guère, puisqu'elle est de 10° R.

Les *silos* ou greniers à blé sont dans des cryptes encore plus élevées que les pressoirs, et très-près de la fontaine. Leur hauteur rend leur abord dangereux pour quiconque a des vertiges. Ces silos varient de forme : ici ainsi qu'à Tcherkess-kerman ou le général Kozen en a décrit et mesuré une dizaine qui étaient taillés au sommet d'un rocher, ce sont des réservoirs de forme allongée, ovale, de 7 pieds de profondeur environ, et de 3 pieds d'ouverture. Les silos de Katchikalène qui ne sont pas sur une surface extérieure de rocher, mais dans des cryptes, renferment encore du froment friable, noirci par le temps.

L'industrie crypte s'est emparée non-seule-

ment des parois de rocher, mais elle s'est étendue sur la majeure partie des énormes blocs isolés qui s'en sont détachés, et qui sont semés çà et là, hérissant le sol : presque tous sont excavés et présentent des niches de différentes formes, des escaliers, même des pressoirs.

Quelques-unes des cryptes de Katchikalène renferment des ossements, mais nulle n'a servi d'église ou de chapelle ; ce qui prouve, selon moi, que l'établissement de cette ville troglodytique est antérieur au christianisme.

Quand les habitants devenus chrétiens voulurent avoir un temple, ils imaginèrent de creuser dans un gros bloc détaché qui couvre une partie de la terrasse fortifiée, une niche semblable à l'abside d'une petite chapelle. Elle regarde le levant, et elle est décorée d'une grande croix sculptée, placée sur une espèce d'autel (1).

Au-devant de l'abside, des mortaises taillées de droite et de gauche de la niche, indiquent l'existence d'une petite nef en bois ; l'inclinaison du toit est encore marquée sur la face du rocher au-dessus de la niche.

Le reste de la terrasse servit de cimetière, et j'y ai copié les deux plus beaux sarcophages avec

(1) Atlas, IIe série, pl. 46, et Ve série, pl. 14, fig. 1.

tour. Pl. 17, IV[e] série (1). Ce sont encore les formes et les ornements des tombes grecques de Laspi, de Mangoup, de Tcherkess-kerman, ce qui indique que ces cryptes ont été habitées très-tard sous la domination byzantine.

A 1 verst de Fitzki, s'élève une église moderne consacrée à Sainte-Anastasie et construite il y a peu d'années, sur l'emplacement d'un ancien monastère de ce nom, par M. J. A. Fitzki : on y fait des pélerinages ainsi qu'à la fontaine.

De la cluse à la mer, les rives de la Katche sont couvertes de vignobles; j'en ai parlé plus haut. En remontant la Katche depuis Fitzki, et en suivant les ramifications de ses rigoles nourricières, jusque dans le sein de la chaîne Taurique, l'on ne trouve plus la vigne; des dos et des contre-forts de schiste noir, maigrement boisés, encaissent étroitement les rivières, et l'on ne trouve de villages que le long de leurs rives. Les Tatares qui les habitent ont des vergers, du bétail, et s'occupent de charronage. La route directe de Baktchisaraï à Jalha, que j'ai suivie, passe par-là. M de Koeppen indique, au-dessus de Bïouk-Ouzenbache, un petit fort antique nommé *Kipia*, commandant la route

(1) Fig. 1 et 2. *Tombeaux à Fitzki.*

qui s'élève rapidement pour atteindre le sommet de la yaïla (1).

Tépékerman.

Rien en fait de villes cryptes ne le cède à *Tépékerman*, situé dans le voisinage de Katchikalène. Celles que j'ai décrites jusqu'à présent ne sont que des façades de rocher, tandis que *Tépěkerman* (le château de la colline) est un rocher isolé, tout entier excavé et percé de jours tout autour, comme un colombier.

La roche de Tépékerman est comme l'avant-poste des formations crétacées vers les montagnes. Elle ressemble à un cône tronqué de 700 à 800 pieds au-dessus de sa base, et couronné par la roche crétacée du n° 6 (2). Les groupes 7, 8, 9 et 10 sont à jour sur la pente méridionale. La base (le n° 11) est une marne blanche ou bleuâtre sans pétrifications apparentes, dont les débris fendillés en mille sens et décomposés

(1) Voyez le plan de ce fort, *Krimskii-Sbornik*, p. 296. Il consiste en une muraille murée avec de la chaux, de 103 pas de long ; à ses deux extrémités, elle s'appuie sur des tours rondes.

(2) Atlas, IVe série, pl. 6, fig. 9.

par petits fragments angulaires ont formé le talus rapide (1).

Un peu plus loin, à la hauteur de *Biassala*, paraît par-dessous le néocomien graveleux jaune et ses limites.

Tépékerman est à 5 verst de Katchikalène, et on y arrive par un vallon boisé, en suivant le crêt crétacé. Un sentier, probablement l'ancien chemin, contourne autour de la colline, et l'on monte sans trop de peine par le sud-est jusqu'au pied du rocher dont le pourtour presque circulaire est percé de mille cryptes divisées par étages : j'en ai compté jusqu'à dix au midi. L'on y monte par le pied du rocher, ou l'on y descend par la corniche élevée.

L'accès de la plate-forme du rocher était défendu par une muraille grossière, derrière laquelle je trouvai d'abord quelques cryptes qui regardent le nord : elles sont marquées dans mon dessin. De là, j'escaladai le rocher par une ruelle taillée en partie dans le roc vif, et j'arrivai ainsi sur la plate-forme un peu irrégulière, qui a peut-être 5 minutes de marche de diamètre.

Toute sa surface est percée de trous ou puits peu profonds, par lesquels des marches mènent dans l'intérieur des cryptes. Ces ouvertures à

(1) Il existe dans cette marne, près de *Tatarkoi*, au bord de la Katche, des puits de *savon fossile* (terre à foulon).

ras terre, sont aujourd'hui masquées par de hautes herbes, par des broussailles et par des ronces, et il faut être sans cesse sur ses gardes pour ne pas faire quelque chute fâcheuse.

Ces cryptes sans nombre connu (Soumarakof en compte 150 à une ou deux pièces), excavées à fleur de terre, m'ont paru n'être en partie que des caves. Peut-être que leur première destination a été de servir d'habitation; mais le luxe et le désir d'une demeure plus commode aura ramené les habitants au-dessus de terre; car beaucoup de pierres de taille semées ou restées sur place, et des décombres indiquent qu'on avait bâti des maisons par-dessus ces cryptes, qui n'avaient de lumière que par le trou carré qui servait d'escalier.

Les cryptes par contre qui bordent la corniche du rocher, paraissent avoir servi de demeures telles qu'elles : elles sont arrangées assez commodément; j'en ai visité le plus grand nombre. Des escaliers intérieurs ou extérieurs, comme à Inkerman et à Mangoup, menaient dans chaque logement, composé presque toujours de plusieurs pièces recevant toutes le jour par la façade extérieure du rocher.

En décrivant Inkerman, j'ai parlé du style général de ces cryptes. Tépékerman en offre les échantillons les plus variés et les mieux conservés, depuis la crypte la plus simple jusqu'à l'ha-

bitation la plus confortable, depuis la crypte informe qui n'est ni ronde, ni ovale, ni carrée, qui n'a qu'un *lit-niche*, et un foyer à goulette au milieu, jusqu'à celle où l'on trouve toutes les commodités de la vie. Mais nulle part de trace d'une architecture quelconque; rien de semblable aux palais d'Ouplistsikhé. Le troglodyte de Crimée n'a taillé que pour gagner de la place, sans songer nullement à une symétrie ou à des ornements; nulle part des pilastres, des corniches, des colonnes, des voûtes élégantes en dôme, en plein cintre, excepté dans les églises. Je n'appellerai pas non plus *décors*, les *lignes croisées* ou les *virgules*, restes des coups d'instrument qui sont restés sur les plafonds et sur les parois qui n'ont pas été autrement dégrossis. Enfin, point d'inscription, point de peinture, aucune sculpture même grossière.

Les portes en général sont pour des hommes de taille moyenne; les plafonds, plats ou légèrement cintrés, ne dépassent guère 7 pieds en hauteur; très-rarement ils atteignent 8 pieds.

Les portes en bois tournaient dans des formes ou creux circulaires, et on pouvait les fermer du dedans avec un bois, comme dans les maisons tatares. Sur une seule porte, j'ai vu un cintre taillé comme pour en relever la hauteur.

Le plus grand nombre de cryptes appartient à la forme toute simple ou à celle dont j'ai donné

le plan IV[e] série, pl. 6, fig. 3. Elle mesure 20 pieds de large, 16 pieds de profondeur; outre son foyer, elle a au fond un long lit-niche, par-dessus lequel on passe pour entrer dans deux petits cabinets B, aussi munis de leurs lits.

Mais il est nombre d'appartements dont le plan ne suit aucune règle. Celui qui est à l'angle sud-ouest du rocher m'a frappé sous ce rapport, et j'en ai relevé le plan qui n'est rien moins que symétrique. Pl. 4, fig. 2.

L'escalier *n*, par lequel on y descendait, était taillé à ciel ouvert, dans l'épaisseur du rocher : il se ramifiait, et l'une de ses branches aboutissait à la pièce E, petit caveau bas avec la petite fenêtre *e*, qui laissait entrer le jour par la façade du rocher.

L'autre branche descendait à gauche plus bas dans un vestibule ou pallier, sur lequel donnaient deux portes; l'une est celle de la pièce A, de deux marches encore plus basse que le vestibule. Rien de plus irrégulier que la forme de cette chambre de ménage, entourée de cinq niches à lits, et éclairée par l'unique fenêtre *a*.

L'autre porte conduit à la pièce F, ouverte dans toute sa largeur comme une galerie suspendue sur le rocher en précipice; l'on y jouissait d'une vue admirable sur la vallée de la Katche. Je n'ai pu m'expliquer les trous ronds *h*,

autrement qu'à Mancoup, où j'ai supposé qu'ils servaient à y assujettir les amphores pointues.

Enfin, une autre et dernière crypte achèvera de donner une idée du goût des troglodytes taures : je l'ai choisie parmi les plus commodes, exposées au midi, sur une terrasse naturelle à mi-pente du rocher taillé en façade. L'on y a excavé une suite à plusieurs étages d'appartements différents, qui se suivent comme les maisons d'une rue, représentée ici par la terrasse naturelle qu'on a soigneusement nivelée.

L'un des appartements principaux se compose d'une pièce A, précédée d'une espèce de portique, avec une large porte qui donne sur la terrasse. Le côté oriental de ce portique est taillé en demi-cercle, comme l'abside d'une petite chapelle (1).

La pièce A, qui a 37 pieds de long, n'a pas toujours été aussi grande; elle était subdivisée en deux par une cloison en bois, dont on avait assujetti les montants dans plusieurs mortaises qui se remarquent dans un pilier et au plafond. La cloison venait aboutir près de la niche *c*, espèce de petit oratoire avec une fenêtre *e*.

L'intérieur de la partie retranchée ne renfermait qu'un lit-niche *a*, et point de foyer. Le

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 6, fig. 1. Un plan avec deux coupes.

fond en avait été disposé au moyen de planches glissées dans des rainures, en cases *g*, pour y mettre du blé ou d'autres provisions.

Dans la grande pièce A, l'extrémité à droite était aussi occupée par une case *f* de 12 pieds de long, sur 18 pouces de large : mais celle-ci avait été ménagée dans le roc et n'avait que la profondeur nécessaire pour un lit : une petite famille entière y avait place, à moins que ce ne fût la couche du père et de la mère. Au reste, ils n'étaient pas plus au large que l'on ne l'est sur les troncs de chêne taillés en façon de lits en Iméreth.

J'ai pu suffisamment étudier ici les *trous b* et les poignées *c* énygmatiques dont le rebord des *lits-niches* et les angles des niches sont percés, et j'en reste à mon dire, qu'il servaient à y assujettir un rideau pour se garantir du froid. J'ai aussi retrouvé ces poignées dans les cryptes de Vardsie, sur les rives du Kour.

Le foyer qui mesurait 2 pieds de large, au lieu d'être hémisphérique, était aplati dans le fond et n'avait pas beaucoup plus d'un pied de profondeur : il n'avait pas de *goulette*.

Le plafond de la crypte ne s'élevait pas au-delà de 6 pieds. Le cabinet à coucher B, auquel on arrivait en passant sur le coin d'un lit-niche, était encore plus bas : sur les jambages de la porte sont encore les marques des trous carrés

dans lesquels on introduisait les bois destinés à la fermer par dedans.

Presque toutes les cryptes jouissaient d'une belle vue sur la vallée de la Katche; d'un grand nombre l'on voyait sans interruption l'horizon de montagnes qui, du Tchatyrdagh, s'étend jusqu'à Balaklava : ce coup d'œil est magnifique, et le Taure ne craignait pas là que quelqu'un allât bâtir devant lui pour lui masquer la vue.

Du sommet de la plate-forme, le paysage est encore plus grandiose, et mériterait une main habile pour copier ce panorama aussi superbe qu'instructif.

Ce qui était habitation ou appartement occupait le côté du rocher exposé du soleil levant au soleil couchant, et lorsque la ville des troglodytes se fut convertie au christianisme, il ne se trouva de place pour une *église* qu'au côté nord-est, où le rocher domine la muraille grossière de défense. Un heureux hasard peut seul faire découvrir cet antre sacré qui ne se distingue en rien, à l'extérieur, de la foule de ceux qui l'entourent.

J'ai donné, IIIe série, pl. 5, fig. 1 et 2, le plan et une coupe en long de la *crypte religieuse* qui tenait lieu d'église à la population de Tépékerman. Sa forme bizarre indique l'enfance de l'art chrétien pour cette population, et l'on n'y reconnaît ni nef, ni abside, ni tribune. Cette

pièce forme un carré long de 33 pieds dans un sens, de 19 dans l'autre : sa hauteur est de 7 pieds 8 pouces. On y entre par la porte *c* : descendant des marches jusqu'au banc *e* qui règne de trois côtés : ce banc sert de troisième marche. On se trouve alors dans la partie B de l'église qui remplace la nef, et qui entoure de trois côtés la portion A adossée au milieu du long côté qui regarde l'est, et réservée pour l'*autel*.

Cette espèce de *chœur* ou de lieu très-saint est fermé de trois côtés, à la manière grecque, par un inconostase. Le côté de devant se compose d'un soubassement orné de croix, sur lequel reposent quatre colonnes rondes, courtes, surmontées d'un chapiteau qui ressemble de loin au toscan. Le passage est libre entre les colonnes du milieu, où l'on avait adapté une des portes de l'autel *h*, tandis que l'espace vide sur les côtés avait été rempli par des tableaux, comme le prouvent les rainures dans lesquelles on les avait assujettis. Ce devant d'iconostase se répétait exactement pour le côté qui regarde la porte ou le nord, tandis que le côté opposé était fermé d'une simple boiserie.

Le *siége* du prêtre *f* avait été ménagé dans le roc avec un dossier et un appui.

Le sol de la nef se trouvait en partie dallé par les pierres des *tombes* T, taillées dans le roc : elles ont de 5 à 6 pieds de long, de 14 à 18 pouces

de large et autant de profondeur : la dalle entrait dans une rainure comme à Inkerman. D'autres tombes étaient excavées dans les parois du temple et fermées par des plaques placées de hauteur.

Au fond du temple, vers le midi, il existe à gauche une espèce de niche surmontée d'une fenêtre, et à droite un puits *g* dont la bouche est élevée de deux pieds au-dessus du niveau du sol. Je suppose qu'il était fermé par une pierre qui servait d'autel : l'image était peut-être représentée sur un grand cadre de pierre en relief qui est au-dessus du puits, et à côté duquel l'on voit les seules lettres sculptées que j'aie trouvées dans les cryptes de la Crimée (1). On y reconnaît des traits grecs dont il m'a été impossible de faire un mot : peut-être ce sont les quatre lettres ΘΕΟΣ. Quand à l'image peinte supposée, je n'ai pu en retrouver la moindre trace, et il est possible que je me trompe.

Le puits *g* communiquait avec une grande crypte profonde, creusée immédiatement sous l'église : vrai *charnier*, l'on y voit des milliers d'ossements entassés les uns sur les autres ; les têtes sont bien conservées. L'entrée par la paroi extérieure du rocher n'est qu'un trou carré par lequel on a peine à passer, et par où l'on jetait

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*.

les ossements, à moins qu'on ne les descendît par le soupirail que j'ai indiqué, qui devenait alors un vrai autel expiatoire. Les *tombes* des habitants de Tépékerman étaient pratiquées non-seulement dans l'église, mais aussi dans plusieurs autres cryptes voisines du temple, munies de tombes et de niches tumulaires comme l'église : elles sont remplies d'ossements, et le fond des cryptes en est aussi couvert. Il est probable que ces cryptes étaient autant de chapelles funéraires dans lesquelles on vendait des places à qui pouvait payer, et quand une fois les os étaient consumés, ou que la famille qui aurait pu faire des réclamations n'existait plus, on les en retirait pour faire place à d'autres. Au reste, ces chapelles ou caveaux funéraires ne diffèrent en rien de ceux qui entourent Cherson et les églises d'Inkerman.

J'ai traité peut-être avec trop de détails tout ce qui a rapport aux cryptes de la Crimée. Mais peut-on mettre assez d'importance à des monuments qui sont presque les seuls témoins d'une civilisation si antique, qu'elle remonte au-delà des bornes de l'histoire. Où irons-nous autre part étudier les mœurs des hommes, quand ils vivaient dans des cavernes, comme disent les mythes, et se nourrissaient de glands ? Il est de fait qu'une grande partie des populations de l'Asie, en devenant stables, ont commencé à se

créer des demeures dans des cavernes. Des antres devinrent leurs temples et leurs tombeaux. On sait quels magnifiques travaux l'Inde, développant fidèlement ces premiers rudiments d'industrie, a su exécuter. La Perse a ses tombeaux et ses villes cryptes qui font l'admiration des voyageurs. L'Egypte, la Nubie et l'Abyssinie ont aussi commencé par la crypte, et qui énumérera les temples, les nécropoles (d'abord villes des vivants), et les palais dont la patience des anciens habitants a su remplir les rochers? La Grèce a eu ses myrmidons, habitants des cavernes. Les rochers de la Sicile sont percés de villes cryptes du travail le plus ingénieux. La grande Grèce et les Etrusques se sont signalés par leurs tombeaux taillés en cryptes, et le labyrinthe de Crête a été le théâtre des premiers mythes de la Grèce. On connaît les belles cryptes de l'Asie-Mineure et même de la Thrace. Or, partout où l'on cherche l'origine de ces travaux innombrables qu'à produits l'art humain, partout l'histoire se tait, et partout les monuments sont plus vieux qu'elle. Le fait se prouve par la Bible elle-même.

En faisant venir des côtes méridionales de la Mer-Rouge les *Kaphtoriens* ou *Phéniciens*, en les faisant debarquer, comme nous l'enseigne l'histoire, au fond de la Mer-Rouge, à *Asion-Gaber*, sous la conduite d'*Edom*, sera-t-on

étonné que les Iduméens ou Edomites, descendants de colons troglodytes, soient restés *antricoles*, comme dit le traducteur de Strabon ?

Les antiques villes de l'Idumée étaient cryptes et remplissaient l'Arabie-Pétrée, principalement l'*Ouadi-el-Araba* et *Ouadi-el-Gor*, dans le prolongement de la vallée du Jourdain et de la Mer-Morte (1 .

Ces Edomites ou Phéniciens jouaient un grand rôle, déjà avant l'arrivée des Hébreux de l'Egypte, et leur commerce embrassait la Mer-Rouge et le golfe Persique ; pour étendre leurs relations mercantiles jusque sur la Méditerranée, ils fondèrent *Sydon*, *Tyr :* mais ils portèrent en même temps jusqu'au pied du Liban leur industrie troglodytique. La vallée septentrionale du Jourdain, le *Ard-el-Hule* fut percé de villes cryptes, parmi lesquelles se distinguèrent *Hatsor* et *Bostra*. Leurs habitants étaient fiers de leurs

(1) Heeren's, *Idee über die Politik*, *den Verkehr*, *und den Handel der vornehmsten Volker der alten Welt*, II B. Hérodote, liv. I, ch. I. Qui ne connaît le magnifique ouvrage de MM. de La Borde sur l'Arabie Pétrée, et les dessins des monuments cryptes si remarquables qu'ils ont donnés de ce pays? Chacun connaît aussi la grotte de *Makpéla* que le Héthiens, tribu de l'Idumée, vendirent à Abraham ; celles de *Makéda*, *d'Adoullam*, *d'Engheddi*, célèbres chacune par un trait de l'histoire des Hébreux. Jérusalem était étouré de cryptes funéraires.

demeures dans les rochers qu'ils envisageaient comme inexpugnables; c'est pourquoi Jérémie, chap. 49, v. 16, a dit : « La fierté et la présomption de ton cœur t'ont séduit, Edom, toi qui habites dans les creux des rochers et qui occupes la hauteur des coteaux : quand tu aurais élevé ton nid comme l'aigle, je t'en ferai descendre, a dit l'Eternel. » — « L'orgueil de ton cœur, » répète aussi Abdias, v. 3, « t'a séduit, Edom, toi qui habites dans les fentes des rochers, qui sont ta haute demeure, et qui dis en ton cœur : Qui me renversera par terre? » — Quant à Hastor, Jérémie, chap. 49, v. 30, continuant sa prophétie, ajoute : « Fuyez, éloignez-vous tant que vous pourrez, vous habitants de Hastor, qui avez creusé des cryptes pour y habiter... Nébucadnézar, roi de Babylone, pense à mal contre vous, et Hastor deviendra le repaire des dragons et un désert (1). »

Les contrée de *Dédan* (2) et de *Betanœa*, aujourd'ui *Bothin*, furent aussi pays de troglodytes.

Dans le pays de *Thobel* ou *Tubal* (la Géorgie) les plus anciennes capitales du pays, selon les

(1) Il paraît que les cryptes abandonnées d'*Hatsor* et des villes voisines servirent de demeure aux brigands qu'Hérode battit et poursuivit jusque dans leur repaire; Flave Joseph, *Guerre des Juifs*, l. I, ch. XII.

(2) Jérémie, ch. XLIX, v. 8.

chroniques géorgiennes, ont été des villes cryptes : telles étaient *Ouplistsikhé*, *Armasi*.

L'art de la crypte a été de tous temps en grande faveur en Arménie, où sont les cryptes innombrables de *Hrachegapert*, et les monastères d'*Aïrivank*, de *Kieghart*, etc.

L'on a vu sur les rives du haut Cyrus, les villes cryptes de *Vardsie*, de *Zéda-Tmogvi*, et tant d'autres reconnaissables à l'épithète de *Kvabi* (caverne) qui compose leur nom, *Artchiis-Kvabi*, *Vanis-Kvabi*, *Klthis-Kvabi*, etc.

En Colchide, dans la partie supérieure du cours du *Phase* des anciens (la Kvirila d'aujourd'hui) j'ai signalé le nombre infini de grottes abandonnées qui se concentrent autour de *Gvimé*. *Sémokvakana* (les hautes demeures) est le nom de ce district.

J'ai indiqué les cryptes de la vallée de *Kévi*, dans le centre du Caucase, sur le versant septentrional les *Troglodytes* de Strabon, logés dans les hypogées qui entourent *Kislavodsk*, à peu de distance du Béchetau.

On voit de quelle importance est la crypte dans l'histoire de l'homme, et quelle place considérable elle a occupé dans son industrie. Il m'a paru qu'on n'avait pas attaché assez de valeur à cette branche d'étude, qui, si éloignée de nos mœurs, peut nous donner la solution de nombre de faits, de coutumes, sur lesquels

nous sommes restés dans une ignorance complète.

Baktchisaraï. — Tchsufout-kalé (Kirkor). — Vallée de Josaphat. — Monastère de l'Assomption. — Cryptes. Eski-Yourt.

Je conseille aux géologues qui voudront étudier quelques phénomènes intéressants, en se rendant à Baktchisaraï, de suivre la route directe, quoique la plus pénible.

Le cône isolé de Tépékerman est en face d'une grande et profonde entaille dans le grès vert, très-semblable, à son ouverture, aux cluses de Surène ou de la Katche; mais au lieu de passer d'outre en outre, elle se termine tout à coup par un impasse. Je remontai par un sentier cette fausse cluse, et bientôt escaladant de couche en couche l'amphithéâtre boisé, je me trouvai sur le plateau légèrement incliné au nord que forment les assises crétacées.

A peine avancé sur le plateau, au bord de l'impasse je trouvai un îlot de 100 pieds de haut de la roche à nummulites, qui est resté là isolé, ayant pour base les couches crétacées qui appartiennent au n° 2.

Quand on voit de pareils îlots (j'en ai déjà indiqué quelques-uns à Tcherkess-kerman) et par-dessous, pour piédestal, les couches de la

craie qui remplacent en Crimée la craie blanche de Rughen ou de Meudon, l'on ne peut s'empêcher de croire que tout le massif entier qui se compose du calcaire à nummulites et de la craie, n'ait été un jour un massif plein, à couches non interrompues, sans lacune, dans toute l'étendue de la formation. Quel phénomène donc a pu dénuder ainsi des surfaces si considérables et d'une si grande épaisseur? Je puis bien supposer que quelques parties du calcaire à nummulites sont plus dures, plus compactes, plus intimement cimentées que d'autres; mais cela n'expliquera pas comment nos pluies actuelles auraient pu dénuder et enlever d'abord les parties les plus tendres de ce calcaire, puis les couches supérieures de la craie, c'est-à-dire une épaisseur de roche plus ou moins dure de 150 pieds au moins d'épaisseur, tandis qu'elles les auraient laissées intactes à fort peu de distance, par exemple, sur le flanc septentrional du vallon de Baktchisaraï. Cette dénudation se reproduit dans toute l'étendue des assises crétacées, où le calcaire à nummulites avance rarement jusqu'au bord du crêt, mais où il fait un retrait plus ou moins considérable, ayant disparu avec les couches supérieures de la craie qui sont marneuses; le grès vert, qui est dessous n'ayant pu être enlevé et entraîné aussi facilement est resté seul, et forme les corni-

ches imposantes que j'ai si souvent décrites.

En continuant ma route, au lieu de suivre le sentier ordinaire qui mène plus à droite par la vallée de Josaphat et le monastère de l'Assomption, je descendis dans un ravin qui n'est pas moins remarquable que tout ce que je viens de décrire, en ce qu'il semble avoir été creusé par les eaux dans le roc vif, quoiqu'il y ait à peine un filet d'eau aujourd'hui. Nulle part je n'ai pu trouver les traces de fentes : partout le lit est solide et ne forme qu'une seule et même masse avec les parois du ravin qui sont moutonnées, c'est-à-dire que la surface en est par dos et par bosses. Les couches ainsi rongées sont celles du grès vert : l'on trouve ici de beaux fossiles.

Si telle est la route qu'un géologue peut suivre, il est certain que chacun ne s'amusera pas de roches dénudées, tristes et stériles. Alors on suivra l'autre sentier, ou l'on continuera à longer le pied couvert de broussailles de la muraille de grès vert, jusqu'à l'entrée de la cluse de Baktchisaraï. Mais cette entrée grandiose, quoique sans rivière, n'est pas celle par où les voyageurs arrivent communément.

Ils viennent directement de Simféropol, et parcourant une route de 30 verst, ils ne voient, à l'exception de la jolie vallée de l'Alma, longue de 2 verst, qu'une espèce de steppe sèche et sans arbres, qui augmente l'attente de ce que l'on

va voir. Mais on est déjà à la 30e verst, qu'on se demande encore où est ce fameux *Baktchi-saraï*. On n'aperçoit pas la fente profonde qui entrebâille les formations crétacées, et ce n'est que lorsqu'on est au bord du précipice que l'on voit la ville à ses pieds, dans sa cluse, entre deux parois de rochers, où l'on distingue une longue bande de maisons bizarres, confusément entassées les unes sur les autres, entre-mêlées de frêles minarets et de hauts peupliers groupés sans ordre et formant deux uniques rues irrégulières, serrées le long d'un ruisseau fangeux, le *Djourouk-sou*.

On y descend par un chemin escarpé, en saluant en passant l'arc-de-triomphe modeste qu'on avait érigé en l'honneur de l'arrivée de l'impératrice Catherine II, avec l'unique inscription : 1787.

Avant d'arriver au palais des khans, l'on traverse presque la ville entière en suivant la principale rue qui a au moins une verst de long. Les deux côtés, comme dans les villes de l'Orient, sont bordés de boutiques, où tous les métiers sont réunis par groupes. Quand on vient de l'occident, l'on s'amuse à voir ces figures qui nous paraissent grotesques, de tailleurs, de cordonniers, de boulangers, de serruriers, de bonnetiers, tous accroupis à la turque, et assidus à leur métier. Les marchands vendent pour la

plupart leurs marchandises les jambes croisées, et fumant leur pipe avec tout le flegme oriental. L'on ne voit pas une figure rire, partout le sérieux est le caractère du peuple tatare qui a conservé le privilége d'habiter exclusivement Baktchisaraï. Cette ville leur a été réservée lors de la conquête de la Crimée, ainsi que Karasoubazar.

Dans mes séjours, je suis entré souvent dans les cuisines tatares où l'on traite les passants à leur fantaisie, de têtes de mouton, de mouton bouilli, de mouton rôti par petits morceaux enfilés à une brochette, et qu'on appelle *tchislik;* quand j'avais couru pendant tout le jour par des froids rigoureux et sans neige, au milieu des rochers, j'étais fort heureux de trouver encore quelque chose, soit soupe aux choux ou aux fèves, avec du *tchislik* pour me réchauffer; un gobelet de *bouza* (bière de millet) terminait le festin, et telle était la modicité des prix, qu'après m'être rassasié, je n'avais dépensé que 20 à 30 cent.

Mon admiration a toujours été excitée à Baktchisaraï, par la multitude des fontaines qui murmurent à chaque pas. A l'heure de la prière, l'on voit en foule les vrais croyants y venir faire leurs ablutions avant de se présenter devant Dieu, se laver les pieds, les mains, la barbe. Des tasses en cuivre étamé sont attachées à des chaînes en cuivre à côté des gouleaux

pour la commodité de ceux qui veulent se désaltérer (1).

Rien n'annonce l'abord d'un palais, en approchant de celui des khans. Au sortir de la longue suite de boutiques, de cuisines, d'ateliers, de barbiers, et de tas de pots de terre qui encombrent la rue, l'on se trouve sans transition en face d'un quai en pierre qui contient l'eau noire du Djourouksou, qu'on passe sur un petit pont. L'on arrive ainsi au palais par une porte d'entrée qui partage en deux un long corps de bâtiment à un étage, à fenêtres grillées, peintes d'arabesques grossières rouges ou bleues, ayant pour tout ornement d'architecture une file de hautes cheminées, décorées et rangées régulièrement au bord du toit.

(1) De La Motraye, II, p. 42, prétend que l'eau de Baktchisaraï est plus légère que toutes celles de Tartarie et de Turquie. Il est certain qu'il est peu de villes aussi bien arrosées que Baktchisaraï. Pour une population de 9547 hab., elle ne possède pas moins de 119 fontaines dont 50 sont publiques; 56 appartiennent à des particuliers et 13 au palais, ajoutez-y 6 jets d'eau au palais et dans les cafés. 32 sources plus ou moins riches les alimentent. La plus riche fournit 43 fontaines à la fois; une seconde 17; une troisième et une quatrième, chacune 13; une cinquième 5; une sixième 2 : les autres sources n'alimentent chacune qu'une fontaine. Ces sources ont une température moyenne de 10° de R. P. de Koeppen, *Ueber* 130 *Quellen Tauriens*, p. 13.

Les vieux invalides qui gardent le palais se mirent sous les armes lorsque notre compagnie se présenta à la porte pendant l'été de 1832. Sur une lettre du gouverneur, on nous donna un des logements vastes et nouvellement restaurés, qui sont réservés pour les étrangers, dans ce même bâtiment qui longe le Djourouksou. L'ameublement en est à l'orientale, et consiste en ottomanes; une cheminée occupe le fond de la pièce. Les portes des appartements donnent toutes sur une longue galerie, si agréable dans les pays chauds, et où nous nous portâmes tous en masse pour respirer la fraîcheur et pour contempler l'ensemble fantastique du palais. C'est de là qu'est pris le dessin, représenté II[e] série, pl. 63.

La galerie fait face à une grande cour, plus longue que large. A droite, avec toute l'irrégularité pittoresque de l'orient, se suivent plusieurs corps-de-logis qui font plusieurs rentrées et plusieurs saillies, et que nous avons visités en détail. Ceux qui voudront en étudier les détours et les labyrinthes, liront la longue et incompréhensible description du marquis de Castelnau (1). Il me suffira d'en faire comprendre l'ensemble par mon dessin.

Le sentier qui est marqué sur le gazon, se di-

(1) *Essai sur la Nouvelle-Russie*, t. III, p. 158.

rige sur l'angle d'une tribune en treillis, même à l'entrée principale percée à travers le bâtiment jusqu'à une seconde cour où l'on trouve à gauche la porte du palais, surnommée la *Porte de fer*, entourée de décors et de dorures à l'orientale (1). Un escalier, placé de côté, mène dans un *grand vestibule*, orné de deux fontaines, dont l'une, surnommée *Selsibil* ou la *Fontaine de Marie*, semble ruisseler par larmes au milieu des ciselures et des dorures (2). Elle est à

(1) Sur cette porte se trouve l'inscription suivante : « Le maître de cette porte, qui a acquis cette province, est le très-haut seigneur *Mengli - Ghéreï - Khan*, fils de *Hadji-Ghéreï-Khan*. Que le Seigneur Dieu daigne accorder la felicité suprême à Mengli-Ghéreï-Khan, ainsi qu'à son père et à sa mère. » Et un peu plus bas : « L'érection de cette porte a été ordonnée par le maître des deux mers et des deux provinces, le sultan *Mengli-Ghéreï*, fils de *Hadji-Ghéreï-Khan* (moi) le fils du sultan en 959 (1552). » Ce qui signifie que *Dewlet-Ghéreï*, petit-fils de Mengli-Ghéreï, qui monta sur le trône en 958 (1551 de J.-C.), avait fait restaurer cette porte que son aïeul Mengli-Ghéreï, fils de Hadji-Ghéreï, avait fondée vers l'an 1480, quand après la conquête de la Crimée, les Turcs l'en reconnurent le souverain. Murawiew-Apostol, *Reise nach Taurien*, p. 88. La traduction de M. Montandon est entièrement fautive, *Guide*, p. 211.

(2) Voici la tradution de l'inscription qui est sur cette fontaine : « Gloire au Dieu très-haut ! La face de Baktchisaraï est réjouie par la sollicitude bienfaisante du lumin ux *Krim-Ghéreï-Khan*. Il a d'une main prodigue étanché

gauche en entrant, et a inspiré le joli poëme de M. Pouchekine, intitulé la *Fontaine de Baktchisaraï.* L'autre fontaine est au fond du vestibule (1).

De ce vestibule on passe dans la salle du *divan*, dont la façade est masquée par la tribune en treillis, et dans le *pavillon des jets d'eau*, qui a si belle apparence au milieu d'un jardin en terrasse. L'intérieur du pavillon est éclairé par des vitraux de couleur; son plafond est doré, son parquet est de marbre; dans le milieu est un bassin carré également en marbre au milieu

la soif de son pays, et il s'efforce à répandre encore d'autres bienfaits si Dieu lui prête son secours. A force de peines et de soins, il a ouvert une excellente source d'eau.

« S'il existe une autre fontaine semblable, qu'elle se présente! Nous avons vu les villes de *Cham* (Damas) et de *Bagdad*, mais nulle part nous n'avons vu une pareille fontaine. L'auteur de cette inscription se nomme *Cheikhi*. L'homme dévoré de la soif lira ces paroles à travers l'eau qui ruisselle s'échappant d'un tuyau mince comme le doigt, et que lui diront-elles? — Viens, bois cette eau limpide, qui coule de la plus pure des sources; *elle donne la santé.* » Les lettres de ces derniers mots, réduites en chiffres, donnent l'année 1176 (1762 de J.-C.)

(1) On lit en lettres rouges l'inscription suivante : « *Kaplan-Ghéreï-Khan*, fils de *Hadji-Sélim-Ghéreï-Khan!* Que le Seigneur Dieu daigne leur pardonner à tous deux leurs péchés, de même qu'à leur père et à leur mère. » Murawiew-Apostol, *Reise nach Taurien*, p. 90.

duquel jaillit un jet d'eau à quinze branches. Pendant les ardeurs du mois de juillet, rien de délicieux comme de se reposer sur les coussins en velours qui forment divan autour du bassin.

Du pavillon on passe sur la *terrasse du jardin*, planté de rosiers, orné de belles eaux qui tombent en cascades de bassin en bassin.

Le vestibule, par un escalier, sert aussi de communication principale pour arriver aux grands appartements du khan, qui sont dans la partie du bâtiment auquel la tribune est adossée; là sont la *salle d'audience*, le *salon* et une série de pièces qui s'étendent jusqu'au Djourouksou, d'où le khan pouvait voir ce qui se passait dans la ville.

Un des amusements du khan était de se placer dans la *tribune* grillée : il voyait tout sans être vu et assistait à la revue de ses gardes, et aux jeux des gens destinés à ses amusements.

Derrière ces premiers bâtiments, autour de de la seconde cour dont j'ai fait mention, s'élevaient les *offices*, et plus loin le *harem* derrière le pavillon des jets d'eau, caché au milieu d'une petite cour serrée, entourée d'arbres.

De ce harem dépendait la *tour* ou *kiosque* qu'on voit s'élever au-dessus du pavillon des jets d'eau, l'étage supérieur auquel on montait par un méchant escalier était fermé d'un treillis, et les femmes du khan pouvaient assister de loin

sans être vues aux jeux et aux fêtes qui se donnaient dans la cour. D'ailleurs la vue d'en haut est ravissante sur la ville et le vallon de Baktchisaraï. Le khan faisait garder ses faucons dans cette tour.

En face de cette série de corps-de-logis, tous destinés aux jouissances de la vie, aux plaisirs, aux divertissements, aux pompes mondaines, se présente tout ce qui pouvait faire contraste et servir de modérateur et de contre-poids aux excès de la puissance, une *mosquée* et un *cimetière*, Dieu et la mort.

La *mosquée*, d'un bon style, est ornée de deux hauts minarets d'un beau travail. Le khan montait par l'escalier extérieur, ombragé d'un peuplier, à une tribune qui lui était réservée, et où les étrangers vont de nos jours assister aux prières et à la danse des derviches.

Un petit mur, percé de meurtrières, prolongement de la mosquée, sépare la cour de la terre du repos, qui porte les *dômes* funèbres dans lesquels sont déposés les corps des khans qui n'avaient qu'un pas à faire de leur demeure terrestre à leur demeure éternelle. Pallas nous a conservé les noms de ceux qui reposaient dans le premier et le second de ces monuments (1).

(1) Ces deux dômes existaient déjà en 1711. De La Motraye, *Voy.*, II, p. 42. Pallas nomme comme suit les khans

Quand j'y fus, il régnait dans ce cimetière, où l'on avait déposé aussi les serviteurs du khan, ses femmes, les prêtres de la mosquée, le plus grand désordre, et les broussailles et les ronces en faisaient un lieu repoussant, où l'on pouvait à peine reconnaître le portique élégant à colonnes que Pallas attribue à *Mengni-Ghéreï*. Aujourd'hui tout a été réparé, et par l'ordre de l'empereur Nicolas, le palais entier a été restauré et remis dans son état primitif, l'architecte Elson, auquel on a confié ce travail, ayant suivi scrupuleuse-

qui y étaient déposés : dans le premier dôme *Islam-Ghéreï*, † 1065 Hégire (1654); *Batyr* ou *Bahadur-Ghéreï*, † 1151 H. (1641); *Mehmet* ou *Mohammet-Ghéreï* III, † 1075 H. (1665). Dans le second dôme : *Adil* ou *Adel-Ghéreï*, † 1082 H. (1671). *Murat-Ghérei*, dépossédé en 1092 H., † 1093 H. (1682). *Safa-Ghérei*, † 1104 H. (1692); *Hadji-Sélim-Ghérei*, † 1116 H. (1704); *Dewlet-Ghéreï*, fils de Hadji-Sélim, † 1125 H. (1713); *Saadet-Ghéreï*, † 1137 H. (1724); *Kaplan-Ghéreï*, fils de Hadji-Sélim, † 1149 H. (1737); *Mengli-Ghéreï*, fils de Kaplan-Ghéreï, † en 1154 H. (1741); *Schlamet* ou *Sélim-Ghéreï*, fils de Hadji-Sélim, † 1156 H. (1743). En dehors des dômes il reste encore, dans des tombeaux particuliers : *Sélim-Ghéreï*, † 1161 H. (1748); *Arslam-Ghéreï*, † 1165 H. (1751), et *Krim-Ghéreï*, † 1166 H. (1752). Aucune de ces trois dates ne concorde avec la vie connue des khans. *Sélim-Ghéreï* est mort en 1167 H. (1753). *Arslam-Ghéreï* vivait encore en 1169 H (1775), et *Krim-Ghéreï* mourut empoisonné en 1183 H. (1769).

ment les traditions et les indications du style oriental. Rien n'a été changé, ni les peintures, ni les dessins grossiers et sans proportions, que l'on s'est contenté seulement de rajeunir. Le harem seul n'a pu subir cette restauration; abandonné et tombant en ruines depuis longtemps, il n'est resté qu'une ou deux cellules pour échantillon.

Au-delà des tombeaux, se groupent plusieurs bâtiments destinés aux *remises* et aux *écuries* du khan.

Le fond de la cour était fermé par un haut mur et par une belle fontaine de style mauresque que l'empereur Alexandre a fait construire. Ce mur ferme le plus bas étage d'un des côtés du jardin, dont les trois ou quatre terrasses étaient couvertes de berceaux de vigne, de noyers, de peupliers. Là sont les réservoirs qui alimentent les fontaines et les jets d'eau du palais.

Par-dessus le jardin, on voit s'appuyer sur la pente escarpée du vallon de Baktchisaraï, un immense cimetière et une partie de la ville. La porte qui ferme la cour de ce côté, y conduit au travers d'une allée de monuments : mais l'œil s'arrête bientôt sur un dôme élégant, adossé à l'angle supérieur du mur du jardin. Non-seulement sa forme attire les visiteurs, mais les légendes dont il est l'objet en ont fait pour ainsi dire un but de pélerinage : car, qui ne veut avoir

vu le *tombeau de Marie Potocka ?* Il est de forme octogone, et assis sur un soubassement du plus bel effet, dans lequel est taillée la majeure partie de la petite porte richement ornée qui s'ouvre sous le dôme. Au-dessus de la porte, je copiai une inscription tatare en lettres enchevêtrées dont personne n'a pu encore me faire l'interprétation (1). Sur les huit côtés du tombeau se répètent deux pilastres étroits et acouplés ; ils sont ornés de baguettes et de croix taillées en creux. Jusqu'à moitié hauteur, chaque face du tombeau est ornée de deux rangs d'arcatures mauresques, avec colonnettes. Le soubassement répété forme le couronnement du tombeau.

A Baktchisaraï, on s'accorde pour assurer aux voyageurs qu'ici repose Marie Potocka, et M. Pouchekine, en faisant commencer son joli poëme à la fontaine des larmes de Marie, le termine à ce tombeau. Cependant il n'y a rien de vrai dans cette tradition, pas même le fond, et le corps qui a été déposé dans ce tombeau si remarquable, est celui d'une femme chérie de Krim-Ghéreï, d'une Géorgienne nommée *Dila-*

(1) Atlas, IVe série, archéologie, pl. 29, fig. 1. Dans la planche supplémentaire, 29 *b*, l'on trouvera l'inscription du tombeau, avec une autre inscription d'Eski-Yourt, deux inscriptions coufiques de Naktchévan, et l'inscription de la porte de fer de Ghélathi.

ra-Bikez, morte vers l'an 1178 de l'Hégire (1764 de J.-C.). Ce qui a pu exciter ainsi l'intérêt général, c'est qu'elle était chrétienne, et, malgré cela, adorée de Krim-Ghéreï, l'un des meilleurs khans qui aient gouverné la Crimée : il monta sur le trône en 1758, et mourut empoisonné en 1769 (1).

Deux jeunes Polonaises m'accompagnaient lorsque je visitai pour la première fois ce tombeau aux derniers reflets du crépuscule : leur émotion était sans mélange, car elles avaient foi dans la tradition ; et qui n'aurait été ému à la pensée d'une jeune compatriote, belle, riche, enlevée par les ennemis du nom chrétien, livrée au vainqueur qui, à force de soins et de tendresses, veut lui faire oublier sa patrie ? Mais une Polonaise l'oubliera-t-elle renfermée dans un harem ? Toujours Marie versa des larmes, jusqu'au jour où elle retrouva le repos. La légende est charmante. Je voudrais qu'elle fût vraie.

Les khans de Crimée n'ont leur sépulture dans le cimetière du palais que depuis sa fondation par Mengli-Ghéreï vers l'an 1480. Les

(1) Les dates que donne Pallas, II, 581, sont erronées de toutes manières ; je les ai rétablies d'après ses propres indications : il dit que *Dilara Bikez* est morte cinq ans avant Krim-Ghéreï ; si celui-ci a été empoisonné en 1769, il s'en suit que Dilara a expiré en 1764 environ.

anciens khans, qui avaient leur résidence très-probablement à *Kirkor* (Tchoufout-Kalé), ont leurs tombeaux à l'entrée du vallon vers la steppe, autour du petit hameau d'*Eski-Yourt*. Quelques-uns sont remarquables par leur air antique : tel est celui que j'ai dessiné IVe série, pl. 29, fig. 2. Le bâtiment, de carré qu'il était par sa base, devient octogone par son sommet, les quatre angles de l'édifice se changeant en autant de contre-forts. La voûte, au lieu de former une coupole unie ou régulière, est composée de huit compartiments triangulaires qui se réunissent à leur sommet, comme dans la coupe d'un bonnet grec. Sous le sol se trouve un caveau où l'on déposait les cercueils. On y arrivait par une petite porte basse, précédée d'un portique, dont les côtés étaient travaillés en niches, comme les *maharabs* d'une mosquée.

L'inscription placée sur la porte, entre deux rosaces, est en lettres encore plus enchevêtrées que celles du tombeau de Marie Potocka. Personne n'a pu m'en donner la traduction : néanmoins elle doit être intéressante, et je ne désespère pas que quelqu'un ne la déchiffre un jour (1).

Deux autres ruines, rapprochées de ce monu-

(1) IVe série, pl. 29 *b*.

ment presqu'entier, indiquent des tombeaux à peu près pareils.

Près de ces *turbés* antiques, se groupent trois mausolées plus modernes et plus riches. Le plus beau, sans contredit, est celui qui est près de la mosquée d'Eski-Yourt. Il est construit dans le plus élégant style mauresque. Pallas l'a dessiné dans son Atlas, t. II, pl. 3, où il s'élève avec majesté à côté des autres monuments. Les fenêtres d'en bas étaient encadrées avec de beau marbre blanc, dont on a enlevé les plus belles pièces. Les sarcophages en marbre blanc d'une belle exécution, recouverts de dessins de fleurs et de rosaces en relief, ont été pillés. La toiture en fer a beaucoup souffert.

Les deux autres tombeaux, moins remarquables, qui forment groupe avec celui-ci, sont assez bien conservés : l'un est dans la cour de la mosquée; l'on a eu la précaution de murer dans les embrasures des fenêtres plusieurs belles inscriptions en marbre blanc pour les conserver.

Ces grands tombeaux, qui rappellent tous par leur forme et par leur style les tombeaux de Madjar, et ceux qui sont semés dans les ruines du versant septentrional du Caucase, sont entourés d'une masse considérable de sarcophages tant en marbre qu'en pierre ordinaire, épars çà et là, ou réunis dans des enceintes carrées mu-

rées, comme des tombes de famille : peu sont intacts. Je n'ai pas vu d'inscriptions ; celles qui y étaient ont reçu la destination que je viens d'indiquer. Ce genre de tombeau tatare est différent de celui d'à présent : les voûtes enfoncées dans le sol m'ont rappelé ce que j'avais vu à Eski-Krim (1).

L'entrée de la cluse de Baktchisaraï, par le côté de la chaîne taurique, ne ressemble en rien à celle qui vient de la steppe. L'immense portail qui s'ouvre laisse voir un vallon étroit, et partout des ruines, jusque sur le sommet des rochers. Cette cluse, comme les autres, a été fermée par une muraille, par un fort et par une ville crypte, placés comme les autres à l'issue qui regarde les montagnes, indiquant assez que le peuple qui les habitait venait de là, et qu'il se défendait contre les nomades de la steppe.

Les souvenirs les plus antiques des Tauro-Scythes se confondent avec des ruines très-modernes. Car le jardin et le palais de plaisance d'*Achelama* que le khan Krim-Ghéreï avait fait construire, occupaient tout le large du vallon. Les bâtiments étaient fort bas et entouraient plusieurs cours, dont la dernière était destinée au harem. Le jardin même n'était qu'une prairie

(1) T. V, p. 310.

avec une terrasse couverte de rosiers et un grand bassin au milieu duquel s'élevait un kiosque d'où le khan regardait ses femmes se baigner (1).

Achelama devait être reparé par l'ordre de l'impératrice Catherine II ; mais il paraît que le misérable état dans lequel s'est trouvé ce jardin, a fait renoncer à ce projet : car aujourd'hui c'est la plus triste des ruines ; on n'y voit absolument rien qui rappelle le séjour des souverains de la Crimée. Il tirait son nom d'*Achelama*, qui signifie *greffe*, de beaux jardins d'arbres greffés d'excellentes espèces de fruits, et dont il ne reste pas plus que du palais de plaisance.

A gauche du jardin détruit, l'œil considère avec étonnement, sur le rocher perpendiculaire et menaçant, une petite ville dont les maisons vont jusqu'à border le précipice. C'est *Tchoufout-Kalé*.

Il s'est fait, lors du déchirement de la cluse de Baktchisaraï, une fente secondaire dans le flanc gauche. Son écartement a isolé une portion de la corniche du rocher, qui s'avance comme un promontoire entre la vallée principale et le vallon secondaire. Il se termine en pointe

(1) *Voyages hist. et géogr.*, 3e partie. Extrait du journal d'un voyage fait au printemps 1784, p. 22.

émoussée, et va en se rélargissant. Il ressemble exactement à ceux de l'acropole de Mangoup, et de la Tour de Surène, et comme eux il a été fermé par une porte et par une muraille qui s'étend d'un précipice à l'autre.

J'y montai par un chemin tracé sur le flanc du rocher, et qui sert à la communication des habitants avec la route qui mène sur la côte méridionale. Au dedans de la muraille commencent les maisons basses bâties à la manière tatare; elles forment une rue principale, très-étroite, fort propre, ayant le rocher pour pavé et se terminant à une autre porte et à une autre muraille qui ferment la ville du côté de l'intérieur du promontoire. On compte 212 maisons qui sont habitées par des Juifs-karaïmes, venus d'Asie à la suite des Tatares et Mongols dans le treizième siècle. Ils sont tous marchands et ont leurs boutiques à Baktchisaraï, où ils passent la journée; ils remontent à la tombée de la nuit dans leur forteresse, dont ils ferment soigneusement les deux portes.

Ces Juifs-karaïmes rejettent le Talmud, et n'ont aucun défaut des Juifs polonais, le vol, l'effronterie, le mensonge, la bassesse, la saleté, la tromperie, quoiqu'ils leur ressemblent de figure. Leur séparation des talmudistes, selon quelques savants, remonterait à plusieurs siècles avant J.-C., tandis que les babbinistes préten-

dent que cette secte ne date que de l'an 750 de J.-C. (1).

Ils m'ont rappelé les Juifs de Koutaïs ; ils ont comme eux adopté le costume et les mœurs des peuples chez lesquels ils habitent : ils s'habillent à la tatare et parlent presqu'uniquement cette langue (2).

La synagogue est entourée d'un jardin, le seul de la ville ; les Juifs y célèbrent leur fête des Tabernacles.

Au milieu de la ville, près d'une ancienne porte, chacun visite un mausolée orné d'un élégant portique, cintré du côté l'ouest, et qui consiste en deux voûtes placées l'une sur l'autre. Ce *turbé* ou tombeau est consacré à *Nénéked-jan-Khanym*, fille de Tokhtamiche-Khan, morte en 841 de l'Hégire (1437-38 de J.-C.). La légende s'est emparée de ce monument comme elle l'a fait de Marie Potocka, et à travers la divergence des récits, il est presqu'impossible de remonter à l'exacte vérité.

(1) *Archives du nord*, en russe, mars 1827, n° 6, p. 97, et C. H. Montandon, *Guide*, p. 351. Murawiew-Apostol, *Reise nach Taurien*, p. 104.

(2) Atlas, IIIe série, arch., pl. 32, fig. 3. Intérieur d'une chambre des Juifs Karaïmes et Tchoufoutkalé. La population de Tchoufoutkalé se compose de 492 hommes et de 617 femmes, en tout 1109 habitants juifs. P. de Koeppen, *Baktchisaraï zur Zeit der Cholera*, 1830, p. 26.

Le marquis de Castelnau, qui se vante d'être un profond critique, et qui « se permet, au sujet « de ce tombeau, de rejeter toutes les versions « qui servent à endormir des Tatares, et que de « vieilles femmes, chroniques héréditaires, « transmettront d'âge en âge, jusqu'à ce que « l'amour du merveilleux soit éteint, » nous fait lui-même des contes à dormir debout, dans lesquels il mêle Tamerlan, la prise du Kaptchak, un jeune prince qui s'attire l'affection de Tamerlan et en reçoit le royaume conquis sur Tokhtamiche; une fille du khan dépossédé, jeune, belle et malheureuse, qui aime le successeur de son père, des amours contrariées, un mariage, des scènes de terreur, des époux poignardés, et un massacre affreux pendant que Tokhtamiche court après Tamerlan qui ravage la Russie. Il donne tout cela pour de la vérité historique (1). Or, notez que le Kaptchak a été conquis par Tamerlan en 1376 et 1395; que ce conquérant est mort le 19 février 1405 (2), et que la fille de Tokhtamiche est morte, selon l'inscription de son tombeau, en 1437 ou 1438 de

(1) Le marq. de Castelnau, *Essai sur la Nouvelle-Russie*, etc., III, p. 182.

(2) Chéréfeddin-Ali, *Histoire de Timour-Beg*, trad. de Pétis de la Croix, liv. II, ch. 23, liv. III, ch. 53, 54 et 55, liv. VI, ch. 30.

J.-C., c'est-à-dire l'an de l'Hégire 841. Pour concilier les faits, il ne se trouve qu'un petit anachronisme de 40 ans.

Une autre légende, que je ne garantis pas davantage que la première, raconte que la fille de Tokhtamiche s'amouracha d'un beau gentilhomme génois, selon les uns, ou d'un mirza tatare, selon d'autres. Son père ne voulant pas consentir à son mariage, elle prit la fuite avec son amant. Le couple amoureux se réfugia derrière les murailles imprenables de Kirkor. Un détachement envoyé à sa poursuite, ne put l'atteindre : une trahison fit tomber l'amant quelque temps après dans un piége que ceux qui le poursuivaient lui avaient dressé. Nénékedjan, qui savait le sort qui attendait celui qu'elle aimait, ne voulut pas lui survivre, et dans son déserpoir, elle se précipita du haut des murailles de la forteresse. Le père, affligé, fit ensevelir le corps de sa fille bien-aimée à Kirkor, et lui fit élever ce tombeau. Au dedans une inscription en fait connaître la destination, au dehors il est orné d'autres inscriptions arabes tirées du Koran (1).

(1) *Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland*, par A. Erman, 1 cah. 1841, p. 184. Berlin, Reimer. Mémoires d'archéologie d'Odessa. Pallas, *Voyage*, etc., II, p. 35 et 581. La première fois que Tokhtamiche parut à la cour de Tamerlan, c'était en 1376 : il avait au moins une vingtaine

Pallas et Clarke assurent que *Kirkor*, ancien nom de Tchoufout-Kalé, était en la possession des Génois lorsque Nénékedjan s'y réfugia (1). Le fait n'est pas prouvé. Le plus ancien auteur qui fasse mention de *Kerkri* (Kirkor) est Aboulféda (1341), qui l'a dite habitée par les *As*. En 1396, on voit un khan de *Kirkel*, combattre sur les rives du Don, contre Vitovt, grand-duc de Lithuanie. Vers l'an 1400, *Kirkor* était la capitale des khans de la Crimée; elle devait l'être encore quand on érigea le tombeau de Nénékedjan, en 1437. L'ambassadeur de la république de Venise, Ambroise Contarini, envoyé auprès d'Oussoun-Khan, roi de Perse, nous apprend que pendant son séjour à Kafa, en 1474, le khan de Crimée résidait alors dans la forteresse de *Kerker*. Après la chute et la ruine des Génois, en 1475, Mengli-Ghéreï-Khan était encore à Kirkor, et ce fut lui qui, à cette époque, descendit dans la vallée de Baktchisaraï pour y fonder le palais des khans et y ordonner la construction de la porte de fer dont j'ai rapporté les inscriptions. On ne sait quand les Génois auraient été maîtres de Kirkor; car une fois en leur possession, ils ne l'auraient perdu qu'après

d'années alors, puisque Tamerlan le mit à la tête d'une armée. En 1438, il n'avait pas moins de 82 ans ! !

(1) Pallas, *Voy.*, II, p. 581. Clarke, *Voy.*, II, p. 86.

la prise de Kafa, en 1475, et c'est ce qui est contraire aux faits. Kirkor n'a pas plus été génois que Mangoup et qu'Eski-Krim.

Le nom de *Tchoufout-Kalé* (forteresse des Juifs) ne commença à être en usage qu'à la fin du dix-septième siècle, lorsque la population juive eut remplacé complétement la population tatare qui s'était établie à Baktchisaraï : mais ce nom n'est connu que des étrangers, et les Juifs entre eux ne se servent, dans leurs actes d'achats et de ventes, que de l'ancien nom de *Kirkor*.

L'on peut se convaincre que Kirkor a été beaucoup plus grand qu'aujourd'hui, par l'inspection de la partie du promontoire que n'occupent pas les Juifs. Elle est couverte de fondements d'édifices en pierre qui peuvent appartenir à une époque encore plus reculée que les khans et les Tatares (1).

Tchoufout-Kalé rentre dans la catégorie de toutes les villes cryptes placées à l'entrée des cluses crétacées, et dominées par des lieux de

(1) Selon de La Motraye, il y avait dans cette partie du promontoire un *puits* ou *citerne naturelle* construite en belles pierres et remplie d'une eau qui ne tarissait jamais. L'on ignore aujourd'hui où est ce puits qui a été sans doute bouché par les Turcs. Il lui parut antique. L'on gardait ici de jeunes chevaux à l'herbe pour les grands festins du khan ; on y avait mis aussi des cerfs : il n'en existe plus. *Voyage en Eur.*, *en Asie*, II, p. 47.

refuge, fortifiés par la nature. Il a été habité de tout temps, et n'a pas joué chez les Tauro-Scythes un moindre rôle que Inkerman, Mangoup, Katchikalène ou Tépékerman.

La ville crypte était taillée au-dessous de la forteresse, dans les flancs du petit vallon. Les cryptes sont simples et semblables à celles que j'ai décrites. Devant l'une de ces grottes, je vis deux petites citernes creusées dans le roc, avec des ouvertures circulaires. Peut-être étaient-ce des *silos*? J'ai compté à peu près 50 cryptes de ce côté-là. Sur le flanc du promontoire, un sentier qui serpente parmi les cryptes, et qui est taillé en partie dans le roc vif, avec des degrés, menait des cryptes à la forteresse, en passant à côté de quelques sources qui fournissent seules de l'eau aux juifs. Des porteurs sont continuellement occupés à la transporter sur des ânes chargés de deux petits barils. Ce sentier est celui que suivent les marchands juifs quand ils vont à Baktchisaraï et qu'ils en reviennent le soir.

En face des cryptes vides, en paraissent d'autres dans le rocher opposé à la forteresse; elles sont aussi abandonnées, à l'exception du ***monastère de l'Assomption de Notre-Dame***, dont le temple et les cellules sont encore cryptiques (1).

(1) Atlas, IIe série, pitt., pl. 46. Comparez avec la vue que donne C. H. Montandon, *Guide*, pl. n° 14. La grande

La vue que j'en ai donnée servira à faire comprendre ce que sont des cryptes, quand elles sont habitées; et quand on y a ajouté à l'extérieur des cloisons en bois, des murs, des toits, des escaliers, des galeries, etc., comme c'est ici le cas. L'on voit très-bien que ce monastère n'occupe qu'une très-faible partie des anciennes cryptes dont plusieurs devaient être immenses. Les éboulements des rochers ont fait crouler la plupart des façades, et il ne reste plus que la partie reculée ou le fond des cryptes, ouvertes ainsi à tous les regards. Une saillie de rocher, aujourd'hui couverte de buissons, servait jadis de rue pour l'étage supérieur qu'occupe le monastère; les Grecs riches aiment à se faire ensevelir sur ce sol sacré, et les croix blanches taillées en pierre désignent leurs tombes.

Le chemin principal qui mène à Baktchisaraï, plus long que le sentier, passe en tournant au fond du vallon du monastère, à côté du magnifique groupe de chênes qui remplissent l'extrémité du plissement du vallon. La surprise augmente en approchant, et le nom de *Vallée*

fête du monastère est le 15 du mois d'août : il se fait alors un concours prodigieux de pélerins venus de toute la Crimée. Son nom, dans l'ancienne hydrographie russe (en russe), p. 16, est *Solontchouki*, qu'on prononce aujourd'hui *Salatchik*.

de Josaphat que lui donnent les Karaïmes, est justifié par le nombre considérable de tombes taillées en craie blanche, rangées sous les arbres et le long des sentiers. Leur teinte éclatante ressort sur les buissons et sur le gazon qui recouvrent ce jardin soigneusement entretenu. Les plus simples de ces tombes sont les plus anciennes; elles ont l'air de cercueils en pierre (1). D'autres, comme les tombes grecques, sont surmontées d'une forme de tour qui se répète chez les Karaïmes aux deux extrémités (2). Pallas les désigne sous le nom de *tombes-bicornes*. Sur quelques rares sarcophages, sont dressées sur le devant des plaques ornées de rosaces (3). Elles rappellent les cippes des tombes des Juifs polonais. La plupart portent des inscriptions hébraïques, dont les plus anciennes ici sont de l'an 5009 et de l'an 5013 du monde (1249 et 1253 de J.-C.) (4). A côté de ces tombes variées et élégamment taillées, il en est qui ne consistent qu'en amas informes de pierres entassées : c'est la sépulture du pauvre.

J'ai dessiné, II[e] série, pl. 46, l'aspect général

(1) Atlas, IV[e] série, archéol., pl. 30, fig. 7.

(2) Id., id., fig. 8. Tombe bicorne ancienne, fig. 9. Tombe bicorne plus récente.

(3) Id., id., fig. 10.

(4) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 29 et 308.

de la vallée de Josaphat, au travers des chênes : dans le lointain à droite, l'on distingue la porte d'entrée, avec une partie de la muraille ruinée, derrière lesquelles se cache Tchoufout-Kalé.

A la jonction du petit vallon du monastère de l'Assomption et de la vallée de Baktchisaraï, près d'un médressè ou gymnase tatare, s'élève un tombeau richement orné, que j'ai dessiné IIIe série, pl. 28. Il est dans le style des monuments de Madjar et d'Eski-Yourt, et consiste en un portique qui précède un dôme. Les côtés du portique sont occupés de chaque côté par un maharab (niche de l'iman), comme au vieux tombeau d'Eski-Yourt. Ces maharabs rappellent celui de la forteresse de Soudak. Tous les ornements, ainsi que ceux de la voûte en ogive mauresque ornée de caissons, sont taillés en craie blanche, comme les tombeaux de la vallée de Josaphat.

M. Montandon indique ce mausolée comme celui de *Mengli-Gherei*, reconnu khan de Crimée en 883 de l'hégire (1478) par Mahomet IV, et mort en 911 de l'hégire (1515). Ce tombeau est plus beau que sa vie, tissu de cruautés, de fourberies et de rapines (1). Il avait fondé le médressè voisin, appelé *Salatchik-Médressè*, qui

(1) Le marq. de Castelnau, *Essai sur l'hist. de la Nouv.-Russie*, t. I, p. 228.

peut contenir cent dix étudiants. L'édifice, construit en pierre, est divisé par petites cellules, où se logent jusqu'à dix individus qui s'associent pour la nourriture et ce qui tient à leur ménage. Les professeurs sont des effendis qui enseignent la religion, un peu d'histoire, de calcul et d'astrologie (1).

Formation crétacée à Baktchisaraï. — Néocomien à Mangouche. — Cratère d'éruption de la Badrak et de l'Alma.

Baktchisaraï n'est pas seulement intéressant sous le rapport historique et archéologique; mais il l'est surtout sous le point de vue géologique : Baktchisaraï et ses alentours m'ont servi de type dans la distribution des étages crétacés en Crimée, et dans la fixation de leurs caractères.

Les étages inférieurs que j'ai si souvent nommés, de n° 6 à n° 10, constituent les deux murailles qui forment la cluse principale. Ici, de même que le long du *crét*, les couches ascendent dans le sens de la chaîne taurique; c'est pour-

(1) C. H. Montandon, *Guide*, p. 216. Il cite encore deux autres médressès à Baktchisaraï renfermant l'un 70, l'autre 115 étudiants. — Total 295 pour les trois.

quoi les ouvertures des cluses de ce côté-là sont si majestueuses; c'est pourquoi le promontoire de Tchoufout-Kalé est si imposant, et tellement inabordable de toutes parts : mais ces mêmes couches s'abaissant vers la steppe, les flancs de la cluse diminuent de hauteur, et la cluse disparaîtrait bientôt si d'autres couches de la craie ne s'élevaient vers ce soubassement pour en prolonger l'encaissement.

Cependant ces couches supérieures étant toutes d'une nature marneuse, elles forment au lieu de murailles des talus plus ou moins inclinés, terminés par de nouvelles couches solides et compactes, celles du calcaire à nummulites dont les massifs rongés couronnent le côté septentrional du vallon de Baktchisaraï d'une manière si extraordinaire, qu'elle frappe tous les voyageurs (1).

C'est dans ces talus accessibles à l'étude, qui dominent la ville, que j'ai étudié pendant plusieurs jours, cherchant des limites que j'ai fixées dans le tableau ci-joint, auquel j'ajouterai les remarques suivantes :

Les *nummulites* sont combinées avec une

(1) Voyez un échantillon de cette corniche bizarre, dans le dessin que M. C. H. Montandon a donné de la cour du palais de Baktchisaraï, *Guide du Voy.*, pl. n° 13. Voyez aussi le type d'une cluse, comme celle de Baktchisaraï, Atlas, Ve série, pl. 14, fig. 2.

DES FO

CALCAIRE A NUMMULITES.

Nº 1.	Ca	Conoclypus conoïdens, Ag. — Du Bois, Ag. Amblipygus latus, Ag. Nummulites irregularis, Desh. — distans, Desh. — polygiratus, Desh. — rotularius, Desh. — placentula, Desh.
Nº 2.	Mar grise, de 2 à	Belemnites mucronatus. Nummulites.
Nº 3.	Mar à 13 co	
Nº 4.	Mar bullifo	*Pantacrinites*, nov. spec.
	céph.	— striata, Goldf. — micropora, Goldf. Scyphia Oeynhausii, Goldf. — furcata, Goldf. Manon capitatum, Goldf. Scyphia reticulata, Goldf. Meandrina. Turbinolia. Serpula. Lithodendron. Pavonia ? Fungia discoïdea, Goldf. Belemnites, plus. esp.

masse blanche crayeuse de différente densité, qui se brise par éclats : elle ne résiste pas aux intempéries de l'air ; elle s'altère facilement, et par sa destruction, donne au calcaire ses formes arrondies, de têtes, de boules, de dômes et de tours. Les cavités y sont fréquentes par la même raison.

L'*Ostrea latissima* Desh. (1), comme l'indique le tableau, commence dans la partie inférieure du calcaire à nummulites et descend à travers le n° 2, jusqu'au milieu du n° 3. Ce fossile seul suffirait pour prouver que le calcaire à nummulites est plutôt crétacé que tertiaire.

Lorsque l'*Ostrea latissima* cesse, commence l'*Ostrea vesicularis*, peuplant les n°s 4, 5, 6, 7 et 8 : c'est une vraie substitution qui se renouvelle plus bas encore, où l'*Exogyra columba* succède à l'*Ostrea vesicularis* pour les n°s 9 et 10. L'*Exogyra couloni*, le caractère essentiel du néocomien, se concentre dans le n° 12.

Il n'est aucun fossile qui vive à travers tous les étages crétacés du néocomien, au calcaire à nummulites : tous sans exception ont une existence partielle, qui se réduit à un nombre plus ou moins grand des étages que j'ai marqués. Les genres seuls ont le privilége de subsister à tra-

(1) *Ostrea gigantea*, Sow., Brander etc., de Verneuil, *Mém. géologique sur la Crimée*, p. 19.

vers la formation entière : encore tous n'ont-ils pas cette étendue d'existence. Si les genres *Terebratula*, *Ostrea*, *Pecten*, ont des représentants dans toutes les couches, l'on voit les *ammonites* disparaître complétement lorsque le *nummulites* commencent.

Ceci prouve combien il est difficile de fixer des limites rigoureuses à une formation quelconque, en niant toute identité, et en jetant l'anathême contre tout fossile qui oserait franchir les limites que nous avons prescrites. Il est facile d'admettre des époques de mort générale, de destruction de tous les êtres sans rémission; mais dès qu'on vient à l'application de pareilles théories absolues, que de difficultés, que d'impossibilités, qui viennent de ce que nous envisageons Dieu comme un rigoriste applicateur de nos règles, sans faire la part de la largeur, de l'ampleur des limites qu'il a données à toutes les méthodes d'existence, de la flexibilité qu'il a imprimée à sa matière organique, variable à l'infini, et des moyens sans nombre qu'il peut employer pour arriver à l'accomplissement de ses fins. Notre esprit aime à généraliser et lutte sans cesse contre les individualités qui gênent sa marche bornée, lot de l'imperfection. Pour Dieu, rien n'est général, rien n'est particulier, les modifications, les exceptions, les variétés, ne sont pas plus pour lui que les individualités,

parce que si sa sagesse est sans bornes, sa science l'est aussi. N'avons-nous pas la preuve que des éléments chimiques les plus simples, il arrive aux combinaisons les plus variées, et qui mettra des bornes aux mille millions de formes dont il revêtira un simple principe de vie? Admettons, si l'on veut, jusqu'à un certain point, des non-identités relatives dans les espèces, mais sans nous prononcer sur des non-identités absolues. Ne disons pas que le fait prouve qu'il a été impossible à la Divinité de reproduire à des époques géologiques successives, les mêmes espèces, puisqu'elle reproduisait les mêmes genres. Ne parlons pas de limites absolues des formations, de déluge, d'hiver, de feu, de mer, de généralité absolue. Admettons-le quelquefois en principe d'examen, mais jamais en pratique : ce serait se fermer le chemin vers toute science divine. C'est assez dire combien une théorie qui admet d'une manière absolue, une solution de continuité d'existence dans la totalité des êtres, aux limites géologiques, est encore loin d'être prouvée.

Quant à la nature minéralogique des étages que j'ai indiqués, elle est, à peu de variétés près, la même dans presque toute cette partie de la Crimée.

J'ai dit que les groupes supérieurs au n° 6 étaient marneux. Le n° 4 se distingue par un air bulliforme ou amygdaloïde; la marne en se

délitant forme des corps ronds ou oblongs. Cette marne est brillante et paraît micacée. Le fer sulfuré n'est pas rare en rognons qui ont aggloméré des fossiles.

Le n° 6 forme huit à neuf énormes bancs réguliers, bien distincts, d'une teinte jaunâtre; ce sont les derniers dépôts du grès vert proprement dit. Les couches inférieures de ce groupe prennent une apparence blanchâtre, résultat de l'abondance de l'élément crétacé moins mélangé de chlorite. Ce groupe fournit d'excellentes pierres de taille, d'une solidité qui étonne en considérant sa nature crayeuse. La grande mosquée du palais et les principaux édifices de Baktchisaraï en sont construits. On en a fait usage pour les tombes de la vallée de Josaphat, de Katchikalène; c'est la même que celle qu'on exploite sous le nom de *pierre d'Inkerman*, pour les constructions de Sévastopol, et qu'on a exportée sur la côte de Crimée pour une foule de monuments, la mosquée d'Aloupka, les tombes de Laspi, etc.

Le n° 7 est plus marneux, se délite par conséquent plus facilement. Le vrai grès vert commence avec le n° 8. Sa nature grenue et sa teinte chloritée lui donnent l'apparence d'une molasse suisse, et l'on ne peut rien trouver de plus identique avec les grès verts de l'Europe occidentale et avec ceux des bords du Dniépr près de Boutchak. Son épaisseur est variable. Là

abondent les gryphées, les bélemnites, les nautiles ; les peignes sont encore rarissimes ici.

C'est tout le contraire dans le n° 9 ; tantôt marneux, tantôt grès chlorité, où l'on est étonné de voir une pareille abondance de peignes de plusieurs espèces entassés les uns sur les autres, et remplissant pêle-mêle toute la couche avec les autres fossiles du tableau. Rien d'usé, de brisé dans ces témoins organiques. Parci-parlà paraissent quelques-uns des noyaux turrités d'un fossile d'origine étrangère, dont j'ai parlé plus haut.

Dans le n° 10, se trouve exclusivement l'*Ostrea biauriculata et* l'*Exogyra columba ;* les oursins et les polypiers de différents genres y abondent.

Ces groupes, du n° 7 au n° 10, étant rongés par l'air, présentent le plus singulier effet ; car les coquillages ayant résisté plus que la roche, on les voit à nu et à moitié dégagés sur la surface du rocher qu'ils hérissent. Ici l'étude est facile, D'ailleurs, une multitude de tubes en apparence coralliques, et de 4 lignes de diamètre, se croisent en tous sens dans les n°s 8 et 9.

Enfin, remarquons que les groupes des n° 7 à n° 10, étant plus facilement entraînés ou détruits que le n° 6, qui repose dessus, il se fait dans cette dernière roche des fentes qui déterminent tout à coup des éboulements de blocs im-

menses, qui hérissent pittoresquement le fond de la vallée ; dernièrement une catastrophe pareille a écrasé un grand troupeau de moutons.

Pour étudier le n° 11 et le n° 12, notre *néocomien*, il faut sortir de la cluse et s'avancer dans la combe vers le pied de la chaîne Taurique. J'en ai marqué la limite dans ma carte par le vallon de Chouli, par Adeim-Tchokrak, Biassala. En montant de ce village vers Mangouche, on trouve au-dessus du schiste une roche sablonneuse, jaune, comme la pierre jaune du néocomien à Neuchâtel. Elle est quelquefois pétrie de gros gravier et devient un poudingue rempli de pétrifications. Mais nulle part, en Crimée, le néocomien n'obtient un développement plus intéressant, plus riche en faits nouveaux et faciles à étudier, qu'à Mangouche et sur les rives de la Badrak et de l'Alma.

Mangouche se reconnaît de loin à deux collines semblables à des cônes tronqués. Ces collines sont là comme les postes avancés de la formation crétacée. Elles se composent, ainsi que le fond du sol qui s'étend jusqu'à la chaîne Taurique, en schiste du lias, semblable à celui de la côte, le même qui supporte les roches calcaires jurassiques. La Katche jusqu'à Biassala, la Badrak jusqu'à Mangouche, l'Alma jusqu'à Karagatche, sont encaissées par ce schiste en dos et en contreforts. Il

est contourné dans ses couches comme il l'est généralement le long de la côte.

Les deux collines coniques de Mangouche méritent qu'on les étudie sous ce rapport (1). On voit les couches du schiste monter, se briser, redescendre et remonter comme les vagues de la mer.

Sur ce schiste ainsi contourné et révolutionné repose l'étage du néocomien dans une horizontalité presque parfaite. C'est un calcaire jaune, sablonneux, dans lequel se trouve un banc de sable aussi jaune, rempli de fort beaux fossiles (2). Cette formation fait corniche au sommet de la colline, et sa teinte tranche sur le noir du schiste.

Le néocomien, en reposant ainsi immédiatement sur le schiste, en a enclavé les têtes redressées des couches qui hérissaient le fond de la mer; mais on ne voit pas d'altération, ni d'usure à ces têtes de couches, ce qui prouve que le dépôt du néocomien a dû se faire dans une mer assez profonde. D'ailleurs, il n'y a pas de cailloux roulés dans le néocomien, sauf quelques petits échantillons arrondis de quartz blanc.

(1) Atlas, V[e] série, coupes et plans, pl. 13.

(2) Ce lit de sable jaune repose immédiatement audessus d'une couche de calcaire jaune de 2 pieds d'épaisseur qui le sépare du schiste.

Enfin, le néocomien n'a pas partout la même épaisseur; en nivelant le fond de la mer, il a d'abord rempli les creux, et par conséquent il présente plus de couches dans ces endroits-là que sur les reliefs du sol.

Maintenant, comment ces deux collines de Mangouche se trouvent-elles là isolées? car l'étage néocomien a été un jour continu, et aujourd'hui on le voit brisé et disloqué comme des glaçons qui nagent à l'aventure. Des ravins de 3 à 400 pieds de profondeur, taillés dans le schiste, les séparent, et à côté des deux lambeaux qui couronnent les collines *a* et *b*, l'on en voit d'autres (la colline *c* par exemple) qui sont à des hauteurs bien différentes, quoique les membres de la corniche néocomienne, qui a ici environ 20 à 25 pieds d'épaisseur, correspondent, trait pour trait, détail pour détail, d'un lambeau à l'autre. Dans un des dessins de la planche 13, j'ai cherché à faire ressortir ces niveaux différents : mais le fait devient encore plus sensible quand on poursuit les allures du néocomien au-delà de la Badrak, jusqu'à l'Alma.

Le néocomien, toujours reposant sur le schiste, recommence au-delà de la Badrak; mais bientôt, par une transition extraordinaire, on le voit passer sur le dos des porphyres, et formant de sa corniche déchirée une suite de murailles à pic jaunes, irrégulières, il circonscrit un golfe

de 2 $\frac{1}{2}$ verst de diamètre, que la nature des roches porphyriques qui le remplissent, me font comparer au cratère d'éruption d'un volcan.

Au fond du golfe, du point que les Tatares appellent *Dongouz-Koba* (la caverne du cochon), à la montagne de *Bakla*, l'étage néocomien qui a 15 pieds d'épaisseur environ et 500 pieds de hauteur au moins au-dessus de l'Alma, s'incline doucement sous un angle de 10° à 15° pour passer sous la craie du mont Bakla, et sur cette distance de plus d'un verst, il ne perd rien de sa régularité, quoiqu'établi sur le porphyre amygdaloïde, dont le niveau est uniforme comme celui du néocomien.

En voyant une chose pareille, on dirait une masse qui a coulé comme de la lave, et qui s'est nivelée comme de l'eau en formant des couches successives, et en prenant même une apparence feuilletée. Mais comment arrive-t-il alors que de grandes masses de porphyre aient pénétré dans le calcaire jaune, l'aient fendu pour remplir les fentes et empâter même des fragments du calcaire? Cependant on ne remarque que peu ou point d'altération aux points de contact du porphyre pétri d'amandes de silex calcédoine, mêlés à la masse amygdaloïde.

Il ne faut qu'examiner ici le néocomien pour se convaincre que la métamorphose causée par

les roches ignées n'a pu être considérable. Car, sauf les failles, les couches ne sont point fissurées ou disloquées dans leur intérieur. Le rocher néocomien entier est composé de polypiers en gâteaux qui sont entassés les uns sur les autres et dans le plus bel état de conservation. Ils peuvent rivaliser avec ce que nous trouvons de plus beau dans notre néocomien neuchâtelois. On voit qu'il s'en est fait sur place un dépôt, auquel il s'est mêlé peu d'huîtres, de peignes et d'univalves. Un sable jaune calcaire, brillant à la cassure, sert de ciment. On peut retirer facilement les fossiles de ce sable. Quelquefois la coquille a disparu et il n'est resté que le moule, comme c'est le cas pour les *Melania heddigtonensis* Sow. Mais le moule est entouré de sable qui ne remplit pas l'intervalle que la coquille en disparaissant a laissé.

Nulle autre roche crétacée ne repose sur ces bancs et lambeaux de néocomien, dont la surface a été complétement dénudée. On peut marcher ainsi sur le néocomien, et suivre sa limite avancée jusqu'à l'Alma, où une nouvelle page à étudier doit arrêter le géologue. C'est en gros une répétition de ce que nous venons de voir sur la Badrak, un cratère d'éruption, dont le néocomien forme la corniche, mais avec des variantes qu'il est nécessaire de signaler.

À *Karagatche*, immédiatement sur la rive

gauche de l'Alma (voyez la coupe de A à B, pl. 13), les couches du néocomien que j'ai signalées à Mangouche et à Dongouz-Koba, avec leur surface dénudée, reposent immédiatement sur le porphyre amygdaloïde épanché; mais lorsqu'on suit cette couche en descendant l'Alma, on la trouve recouverte par quelques couches d'une marne blanche schisteuse, puis par d'autres couches de schiste noir, les deux sans pétrification quelconque, séparant le premier banc de néocomien d'un second banc où, dans une masse jaune ferrugineuse, la nature s'est plu à entasser avec profusion les plus beaux fossiles néocomiens. Tels sont des ammonites, des hamites, des nautiles, des térébratules, des pleurotomaires, dont l'ensemble rappelle les espèces et les formes des fossiles du néocomien neuchâtelois (1).

La position respective du néocomien ressort encore mieux, en poursuivant son exploration jusqu'à la cluse de l'Alma, où paraît, comme je l'ai signalé à l'occasion des terres à foulon d'In-

(1) Les espèces parfaitement identiques avec le néocomien neuchâtelois sont : l'*Exogyra Couloni* (Aquila), le *Nautilus radiatus* Sow., qui est très-rapproché de l'*elegans* de Neuchâtel et du Mormont, la *Terebratula biplicata*, la *Terebratula vicinalis*, la *Pleuromya plicata* Ag., le *Discoidea macropyga* Ag., le *Cidaris clunifera*, le *Cidaris vesiculosa*, etc.

kerman, un grès très-tendre, puis 40 pieds d'épaisseur d'un schiste noir recouvert de la terre à foulon (1). Tel est mon n° 11 crétacé, soit le deuxième étage de la craie interposé entre le néocomien et le troisième étage qui comprend tout le grès vert.

En considérant la nature des différents terrains qui reposent sur le banc solide du néocomien jusqu'au grès vert, l'on ne s'étonne plus de voir les dénudations si complètes sur plusieurs points que j'ai indiqués : toujours est-il qu'il faut qu'une cause ait agi puissamment pour cela.

Mais ici je remarque combien l'étage du grès vert qui avait acquis un si grand développement d'Inkerman à Baktchisaraï, à déjà perdu de son épaisseur et de son importance à une si petite distance de Baktchisaraï : il ira encore en diminuant vers les rives de Salghir à Simféropol. Ici, il est représenté par une dizaine de pieds d'épaisseur de craie chloritée, remplie de petites bélemnites, et d'un nouveau genre de fossiles.

Par contre, le quatrième étage crétacé qui représente la craie blanche de Meudon et de

(1) Ce schiste noir est sulfureux et sans pétrification. Il paraît que c'était là que gisaient les lignites de l'Alma qu'on a prises pour de la houille.

Rughen (mes n.os 2, 3, 4 et 5), n'a rien perdu de son extension. C'est une marne blanche, dure, à cassure concoïde, teinte par le fer et mélangée de couches bleuâtres. Même distribution de fossiles qu'à Baktchisaraï. Une couche riche en *Podopsis*, en *Inoceramus Cuvierrii*, quelques belemnites viennent d'abord; puis abondance d'*Ostrea vesicularis*, qui cesse quand paraît l'*Ostrea latissima* Desh. Ce fossile passe dans le calcaire à nummulites qui recouvre immédiatement la craie, en prenant ses formes rongées et bizarres. Sur la rive droite de l'Alma, j'ai visité une grande et belle grotte avec une coupole au fond, laissée par la nature, à l'angle même où la couche du calcaire est brisée pour former la cluse de l'Alma (1).

Au-dessous de la grotte sont les puits de savon fossile ou de terre à foulon (*Kéfé-kill.*)

Sur cette rive droite, le néocomien qui borde la partie crétacée faisant face à Karagatche, est d'abord semblable à celui de l'autre rive, et repose aussi immédiatement sur les porphyres; mais sur la petite colline de *Bellevue*, adossée à la campagne de Sobla (Sabli), le porphyre a fendu la roche néocomienne qui est pénétrée

(1) Le village de *Kabaza*, qui est au pied du rocher où est la grotte, a emprunté son nom de cette particularité : *koba* signifie *grotte* en tatare.

dans tous les sens d'un porphyre noir extrêmement pesant. Le schiste a été traité de la même manière.

Dans la direction de la vallée du Salghir, les collines couronnées de néocomien montent jusqu'à une hauteur de 3 à 400 pieds au-dessus de l'Alma, et traversant le ruisseau *Tache*, elles vont rejoindre la corniche de néocomien, auquel le ruisseau de Kourtsi sert de limite (1).

En avant de cette limite continue, se trouvent aussi, comme à Mangouche, des lambeaux isolés de néocomien, placés en avant du système sur les sommets des collines de schiste. Il est fort possible qu'il y en ait davantage que je n'en ai marqué : car les noms des deux châteaux ruinés de *Saramanbache-Kalé* et de *Sarisap-Kerman*, dans la composition desquels entre le mot tatare *Sari*, jaune, indiqueraient que ces forts sont construits sur du néocomien (2).

Ma description jusqu'ici a été assez explicite pour avoir démontré que le groupe crétacé, et principalement le néocomien, ont été exposés à des altérations sans nombre, telles que dénudation, dislocation, soulèvement, brisure, qui seraient énigmatiques, sans la présence des

(1) Tome V, p. 402.
(2) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 318.

agents qui les ont opérées. Cela n'est pas douteux. Mais comment et quand ont-ils agi? C'est une question à laquelle il est plus difficile de répondre.

D'abord, que j'explique la nature de ces agents.

Dans le *cratère de l'Alma*, entre Karagatche et la colline de Bellevue, la partie inférieure de la roche ignée ressemble assez au granit ophitique du Kastèle, vulgairement appelée *Grünstein :* à côté, sur la rive droite, au pied de la colline a surgi un jet basaltique, dont les prismes réguliers à six pans, d'environ un pied de face, sont couchés horizontalement : leur direction est dans le sens transversal de la rivière. La couleur de ce basalte est bleuâtre; il est accompagné d'autres jets non prismatiques, d'un basalte noir d'une pesanteur relative considérable.

Avec ce granit et ce basalte paraissent des masses considérables de porphyre amygdaloïde, dont la pâte est remplie de grains gros comme des pois de *zéolithe*.

D'autres jets isolés percent à travers le schiste en remontant l'Alma : j'en ai observé jusqu'à *Béchev*. Ce sont encore du porphyre amygdaloïde et surtout de l'ophitone, dont la couleur et le grain ont donné pour la première fois à M. *Krjukow* l'idée de le polir pour en faire des

urnes et d'autres objets d'une fort belle apparence (1).

Dans le *cratère de la Badrak*, les roches sont les mêmes ; de l'ophitone et du porphyre amygdaloïde ; seulement je n'ai pas vu de basalte.

En un mot, que sont ces roches ignées ? Une parfaite répétition de ce que j'ai vu sur la côte de Crimée, à Foroze, à Laspi, et surtout au promontoire Parthénique. Ainsi, il est plus que probable qu'une simultanéïté d'efforts plutoniens aura lié ces différents groupes ignés qui entourent la chaîne taurique.

En parlant du *cratère d'éruption et de soulèvement de la vallée du Salghir* (t. V, p. 401), j'ai cru prouver par les effets, trois efforts ou éruptions plutonniennes ; la première, qui a redressé les poudingues anciens ; la seconde qui a soulevé le jura et la chaîne taurique ; sur les jets de cette éruption s'est déposé le néocomien de Kourtsi. Enfin, la troisième éruption est volcanique ; elle est caractérisée par la couche à hélices qui commence l'étage du tertiaire de la steppe, et par les galets de Saraïli-Kiat et de Mamak.

(1) Dans un *Rapport sur quelques roches de la Russie méridionale* rapportées par M. de Koeppen, lu le 26 oct. 1838, l'*ophitone* de Béchev est noté sous le nom de *Feinkörniger Diorit*. (*Bulletin scientif. de l'Acad. des Sciences de St-Pétersbourg*, t. V, n° 1.)

En thèse générale, sur la *côte de Crimée*, l'on peut affirmer positivement que les jets ignés ont travaillé la chaîne taurique après le dépôt du lias et du jura.

Au *cap Parthénique*, les faits sont moins vagues, et l'on peut croire notamment, sans parler de bouleversements plus anciens, à une grande révolution à la fin de l'époque de la craie, le calcaire à nummulites y compris. Grand épanchement de porphyre amygdaloïde, et d'autres roches sur lesquels s'est déposée immédiatement la marne blanche, brillante, premier étage tertiaire. Dès-lors, *vrai volcan*, ce centre d'éruption n'a cessé d'agir pendant toute l'époque tertiaire, depuis le dépôt de la marne blanche jusqu'à celui des derniers calcaires de la steppe.

Qu'induire par contre des porphyres de l'*Alma* et de la *Badrak?*

D'abord il est clair qu'il y avait eu une violente catastrophe qui a soulevé et bouleversé le schiste sur lequel le néocomien s'est déposé (1). Alors ont eu lieu vraisemblablement une partie des épanchements des porphyres amygdaloïdes et autres sur le dos desquels s'est déposé le néocomien.

Mais la présence des cratères dans le néoco-

(1) Atlas, V[e] série, géol., plans, pl. 13.

mien, sa dislocation par lambeaux semés çà et là et élevés à des hauteurs très-différentes, sa dénudation, et surtout les filons de porphyre qui ont pénétré dans les fentes de la roche néocomienne, indiquent assez des éruptions et des mouvements plus récents, et en présence de ces grands portails taillés dans l'épaisseur entière de la formation crétacée en face des jets ignés, l'on ne peut s'empêcher de croire que ceux-ci ont joué le rôle principal dans ces violentes déchirures du groupe crétacé.

Et même leur action a duré jusqu'à une époque très-récente; car des cailloux de l'Alma sont répandus sur le sommet de la colline de Bellevue, comme ceux qui recouvrent la colline de Mamak, mais en moindre abondance. Ces cailloux roulés de quarz, de silex corné, etc., reparaissent aussi çà et là aux alentours du jardin de Sabli. Je fais cadrer ce mouvement qui a transporté les débris du conglomérat rouge du pied du Tchatyrdagh sur les coteaux de Sabli, à celui qui a formé les dépôts de galets de Sarabli-Kiat, pendant l'époque du tertiaire de la steppe (1).

(1) Tome V, p. 403.

Ruines de Mangouche : fort, église, cimetière. — Cryptes de Badrak. — Sabli.

Après cet exposé géologique des vallées de la Badrak et de l'Alma, qui termine l'histoire des révolutions physiques de la Crimée, je reviens encore sur quelques monuments intéressants que je ne veux pas négliger.

Il semble que les anciens aient pris à tâche de fortifier la partie élevée du cours de l'Alma, car outre les deux châteaux-forts de *Sarisap-Kerman* et de *Saramambache-Kalé*, que j'ai cités plus haut, il s'en trouvait un troisième sur la plus grande des deux collines de Mangouche : un rempart encore visible en occupe presque toute la sommité sur une longueur de 360 pas (1). Ce rempart existe dans tout le pourtour A du rocher, où il offre quelque facilité à être escaladé ; mais la partie B n'a pas été défendue, le roc étant plus élevé et à pic.

Une séparation intérieure coupait le fort en deux parties inégales. De part et d'autre, on remarque des traces d'habitations. Le rempart est passablement effacé, et je ne puis dire si le gazon ne recouvre point peut-être une muraille renversée et ses décombres.

(1) Atlas, Ire série, géogr., pl. 17.

À qui attribuer cette ruine si oubliée que M. de Koeppen n'en a pas même fait mention dans son *Krimzkii-Sbornik*, lui qui n'a rien oublié! Elle prouve seulement que Mangouche a été de tout temps un endroit important. Sa dernière belle époque date de l'an 1778, où, lors de la guerre des Russes contre la Turquie, Mangouche, principalement habité par des Grecs, fut destiné à être colonisé sur les rives de la Mer d'Azof, dans le district de Marioupol, où un *nouveau Mangouche* rappelle celui de Crimée. Il reste dans l'ancien Mangouche de nombreux souvenirs de cette migration ; des maisons, une église et des tombeaux.

Les maisons en pierre de taille ont été bâties sur le même plan ; elles avaient des cheminées en pierre, et une espèce de solidité qui contraste avec la fragilité des maisons tatares (1).

La chapelle grecque ruinée offre encore quelques traces de peintures ; j'ai copié sur l'angle de l'église une inscription grecque en haut, et arménienne en bas. La première m'aurait paru incompréhensible, tant les lettres sont mal fai-

(1) La population qui a succédé aux Grecs consiste en 70 familles russes colonisées du temps du prince Potemkine, et en 30 à 40 familles tatares, comptant en 1837, les premiers 293 âmes mâles, les derniers 89, en tout 380 habitants mâles.

tes, si je n'avais vu en la comparant à la seconde, qui a été interprétée par les soins de M. Chopin, qu'elle n'est qu'une répétition de celle-ci en lettres grecques.

Dans l'inscription arménienne on lit :

« A Gulé-Ogli, Lousse Egbor. »

En Grec, on lit :

†
γουλωγλου
λουσεγ
βηρ......

Viennent ensuite trois hiéroglyphes qui peuvent exprimer la date (1).

Lousse Egbor signifie *saint frère* en arménien. Les Arméniens de Turquie se donnent réciproquement ce nom lorsqu'ils ont fait ensemble le pélerinage de Jérusalem, et vu en même temps l'espèce de *météore* enflammé qui s'élève de dessous le tombeau du Christ.

Leur cimetière abandonné est des plus riches en tombes grecques modernes, du genre de celles que j'ai décrites à Laspi et dans d'autres localités, c'est-à-dire formées d'un sarcophage posé sur plusieurs degrés, représentant une petite église placée sur son soubassement et dominé par une tour érigée à la tête du monu-

(1) Atlas, IVe série, archéol., pl. 26 *b*.

ment. Une porte en ogive droit (1) ou en plein cintre, est taillée au bas de la tour.

Sous le pignon de la tour, quelques monuments portent des croix sculptées, simples ou cantonnées; d'autres sont ornés de lignes qui se croisent comme la croix de St.-André (2).

A ce genre de tombes se joignent aussi en grand nombre de simples parallélipipèdes, avec des emblêmes ciselés sur les côtés; j'ai figuré l'un de ces emblêmes qui rappelle la hache dont se servent les Cosaques de la Mer Noire dans leurs voyages (3).

Une ville crypte occupe encore l'entrée de la cluse de *Badrak*, où le grès vert paraît en couches peut-être moins considérables qu'à Baktchisaraï, mais assez puissantes cependant pour des cryptes. Elle est à une demi-heure de chemin du village de Badrak, au S. E. sur la rive droite de la rivière, où le grès vert est à pic. Les cryptes très-nombreuses sont dans le style

(1) J'appelle *ogive droit* celui où l'ogive est exprimé par des lignes droites au lieu d'arcs de cercles réguliers. Cette forme se répète souvent dans les constructions des maçons persans, qui savent murer ces voûtes en briques sans échafaudage, Atlas, IVe série, archéol., pl. 27, fig. 4 et 5.

(2) Voyez les différentes formes de ces tours, Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.

(3) Atlas, id., pl. 27, fig. 7.

de celles de Tépékerman : une partie est conservée; d'autres ont été dégradées par le temps. On y observe les mêmes foyers et les mêmes creux taillés dans la pierre le long des parois, soit comme trous à planter des amphores, ou comme *silos* à garder du blé. Une de ces cryptes a dû servir d'église ; elle mesure 11 pieds de long et autant de large : elle renferme ainsi que des caveaux tumulaires, de grandes fosses taillées dans le sol et dans les parois, où l'on déposait les corps, comme dans les autres villes cryptes. Avant d'arriver aux cryptes, on rencontre une pierre isolée très-grande, attachée seulement par sa base à la montagne et dans laquelle on a creusé une crypte avec une porte d'un côté et une petite fenêtre de l'autre (1).

Il n'y a plus de ville crypte dans la cluse de l'Alma; le grès vert a presque disparu, et la craie marneuse n'est pas assez solide pour le remplacer.

La vallée de l'Alma est remarquable par ses beaux vergers qui rivalisent avec ceux de Simféropol : le plus beau et le plus grand est celui de M. *Tchernof*, qui est dans la cluse même, à côté du village de Kobaza : il comprend treize cents pieds d'arbres fruitiers. En 1831, on y a

(1) Hablitz, *Descrip. phys. de la Tauride* (1788), p. 18 et 19. P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 321.

récolté environ 10,000 quintaux de pommes *sinapes* et *tchillebis*, dont la vente sur place, aux marchands de Moscou, a produit 33,000 fr. (1).

Dans cette vallée demeure le comte de Maison, l'un des civilisateurs zélés des Tatars Nogais (2); il possède la terre d'*Hadji-Bikez*.

Mais le plus beau domaine sans contredit est celui de *Sobla* (*Sabli*), que possède la comtesse Laval. Il comprend 4000 dessétines de terrain, avec trois villages russes colonisés, et une belle maison de campagne, avec jardins, parcs, etc. Sabli a été l'une des premières campagnes établies par des seigneurs russes en Crimée. Son fondateur fut le général André Borosdin, ancien gouverneur de la Crimée, qui vendit sa nouvelle création au comte Zavadofski, que le désir de plaire à une grande dame portait à ce coûteux achat. Des mains du comte elle a passé dans celles de la comtesse Laval.

Le général Borosdin y avait érigé plusieurs fabriques qui devaient servir de modèle en Crimée; je ne sais quel sort a pesé sur ces différentes branches d'industrie; mais aujourd'hui l'on ne travaille plus qu'à la fabrication du drap, qui occupe une partie de la population. L'admi-

(1) C. H. Montandon, *Guide*, p. 303.

(2) Daniel Schlatter, *Reise nach der Nogayen-Tartarey* (1822 à 1828), St-Gallen, 1836, p. 82.

nistrateur, M. Henri *Vander Schrouff*, avait trouvé qu'il n'y avait nul profit à continuer à s'occuper des autres branches d'industrie, et il a porté ses regards sur les vrais revenus de la terre, le foin, le blé, le tabac, les fruits. Il avait un soin particulier du jardin, qui était fort bien entretenu, et riche en excellentes espèces de poires et de pommes. On y avait acclimaté le *Gleditsia triacantha*, le *Catalpa*; au jardin était adossé par une colline crayeuse tournée au midi, une petite vigne, l'une des plus élevées de la Crimée : elle produisait, dans les bonnes années, un vin blanc très-gazeux et agréable à boire, mais très-léger.

L'on visite dans le jardin la fameuse incription d'*Alexis, seigneur de Théodoros* : elle tient lieu de banc, placée au milieu d'un bosquet de verdure (1).

Le foin que récolte Sabli est consommé sur place par les grands troupeaux de bœufs qui approvisionnent Simféropol et Sévastopol : l'engrais reste ainsi à la terre. La vente de ce foin monte à une somme très-considérable, surtout dans les années sèches, où la steppe ne produit presque rien, et où les prairies basses et irrigées seules ne souffrent pas.

Mais la vrai industrie de M. Henri Vander

(1) Atlas, IVe série, archéol., pl. 26 *b*.

Schrouff est celle du tabac, dont il fait des plantations dans un terrain gras et léger, le long des rives de l'Alma. Il a su trouver l'espèce qui lui convenait et donner, par la fermentation, à ses produits des qualités qui les ont fait distinguer aux expositions de l'industrie à Moscou, et qui ont procuré à M. Vander Schrouff des médailles d'encouragement. Son procédé de fermentation consistait à faire monter la température du tabac de 19° à 24° de R. en le recouvrant de paille d'orge fraîche. Au reste, c'est chez lui qu'il faut étudier ce secret de bonification, qui demande beaucoup d'attention suivie.

On peut juger de la végétation que M. Vander Schrouff avait su imprimer à ses plantations de tabac, par les mesures que j'ai prises sur plusieurs pieds. Sur l'un, la première feuille d'en bas mesurait 1 pied 4 pouces de roi de large, et un peu plus de 2 pieds de long. La seconde feuille arrivait déjà à 2 pieds 8 pouces, et la troisième sur 1 pied de large mesurait 3 pieds 1 ½ pouce de long. Sur un autre pied, la troisième feuille avait 3 pieds de long et 2 pieds moins 9 lignes de large.

Ce tabac est très-recherché de tous les fumeurs de la Crimée.

Sabli et la vallée de l'Alma étaient, avant l'établissement de la chaussée d'Aloucheta, l'une des principales routes de la steppe à la côte méri-

dionale. Sur cette route, qui n'est pas à comparer à celle qui remonte la vallée si pittoresque du Salghir, l'on ne rencontre qu'un seul village, *Bécheu*, dont les habitants font un commerce de bois considérable. La route arrive sur le sol occidental de Tchatyrdagh, et traverse le mur en gros quartiers bruts de roc que j'ai décrit de ce côté-là (1), et que les Tatars désignent sous le nom de *Portes-de-Fer* (Démirkapou). L'on voit que non-seulement le côté des cluses avait été défendu par des fortifications, mais qu'on en avait aussi érigé pour fermer les défilés des Yaïlas.

Pour se rendre de Sabli à Simféropol, distant de 15 verst, la route préférée traverse les magnifiques prairies qui longent le crêt crétacé et le calcaire à nummulites dans la direction de Kourtsi. Au mois de juin, c'est une promenade délicieuse : l'on a sans cesse à droite la vue des montagnes, et le tapis vert qui délecte les yeux est bien préférable aux teintes blanches et poudreuses de l'autre route qui passe sur le plateau de marne blanche.

A 5 verst de Simféropol, un peu au-delà de Kourtsi, la route traverse une longue ligne de tertres crayeux, qui commence au pied du rocher de calcaire à nummulites et qui s'étend jus-

(1) Tome V, p. 427.

qu'au ruisseau de Kourtsi, où elle s'arrête sur la limite escarpée du néocomien. J'ai d'abord pris ceci pour une série de tumulus; mais il paraît que ce sont les fondements d'une muraille avec des tours, destinée à fermer l'entrée de la Gothie de ce côté-ci : ce serait donc vraisemblablement l'un des murs de l'empereur Justinien (1).

Kermentchik près de Simféropol. — Tumulus. — Fort de Saraïli-kiat.

Enfin j'arrive à ma dernière station en Crimée, par laquelle je vais clore ma longue narration : je vais quitter mon lecteur sur les ruines de la résidence de Skilouros, roi des Tauro-Scythes, et j'aurai complété ainsi autant que possible la description essentielle des anciens monuments de la Crimée.

La cluse de Simféropol a vu disparaître presqu'en entier, comme roche d'encaissement, le grès vert et la marne grise qui les sépare du calcaire à nummulites, les étages inférieurs de la craie s'effacent, et à peine s'ils forment de légers talus gazonnés sur lesquels s'élève alors la mu-

(1) Voyez sa place marquée sur le plan des environs de Simféropol, V^e série, pl. 19. P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 323.

raille nummulitique, qui forme les battants de la cluse. L'un de ces battants, je l'ai décrit ; c'est celui qui est séparé par une faille du nouveau Simféropol (1).

Ce lambeau de rocher ressemble au promontoire de Tchoufoutkalé, excepté qu'il est de beaucoup moins élevé. La pointe du promontoire se dirige au N. A 350 toises environ de cette pointe, se trouve l'unique fortification, consistant en une muraille flanquée de 6 tours, qui s'étend d'un précipice à l'autre et ferme la tête du promontoire qui a 250 toises de large (2). La muraille n'avait qu'une porte percée au milieu, entre deux tours. Le reste du promontoire était sans défense ; le rocher à pic rendait un mur inutile.

Plusieurs monceaux de décombres qui s'élèvent çà et là dans l'enceinte du fort, ont excité l'attention des constructeurs de maisons à Simféropol, entre autres celle du sultan A. J. Krim-Ghéreï qui, vers la fin d'avril 1827, y fit enlever de nombreux matériaux pour la sienne. En fouillant, on trouva alors plusieurs marbres très-intéressants qui ont été transportés au musée d'Odessa, où je les ai vus et étudiés.

(1) Tome V, p. 389.

(2) Atlas, Ire série, géogr., pl. 17, et Ve série, géol., pl. 19.

Le principal était un bas-relief sur lequel on voyait représenté le roi Skilouros montant, sans selle et sans étriers, un cheval qui n'était muni que d'une bride. Le roi, présentant le côté droit, était coiffé d'un bonnet scythe ou phrygien, mais sans bouts pendants. Sa chevelure flottait des deux côtés de la tête, qui regardait de face à peu près. Son costume consistait en pentalons scythes passablement étroits, comme les pentalons circassiens : des plis se dessinaient dans toute la longueur du canon. Ils étaient rattachés par une ceinture. Un large manteau pendait en longs plis de l'épaule droite sur l'épaule et le côté gauche. Sous le bas-relief se trouve l'inscription suivante :

ΒΑΣΙΛΕΥΣΣΚΙΛΟΥΡΟΣΒΑΣ [ΙΛΕΥΣΜΕΓΑ] ΛΟΣ... ΤΟ
Λ'ΕΑΥΤΟΥΒΑΣΙΛΕΙΑΣ......

c'est-à-dire : « Le Roi Skilouros, Grand Roi, la 30e (année) de son règne. . . . . (1). »

(1) De la position des trois forteresses tauro-scythes, dont parle Strabon, etc., par M. de Blaramberg, Odessa, 1831, in-8, p. 15. P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 327. Sestini, *Musée Chaudoir*, cite deux médailles d'un roi Skilouros. L'une en bronze, pl. I, fig. 14, a pour *avers* la tête du roi avec un chapeau extraordinaire qui ressemble à celui de Mercure : *Revers* ΒΑΣΙΛΕΣ...ΣΚΙΛΟΥΡΟ en deux lignes séparées par un caducée. La seconde a pour *avers* une tête coiffée d'un bonnet scythe à bouts pendants,

Sur la face d'un postument en marbre gris, haut de 1 pied 2 pouces, large de 1 pied 10 pouces, qui avait supporté une statue, on lisait :

ΔΙΙΑΤΑΒΥΡΙΩΙΠΟΣΙΔΕΟΣΠΟΣΙΔΕΟΥ
ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ.

c'est-à-dire : « A Jupiter Atabyrien, Posidée fils de Posidée (fait) cette offrande » (1).

Un autre postument, aussi en marbre gris, semblable à celui qu'on retrouve fréquemment dans les ruines de Panticapée, contenait un fragment d'inscription provenant du même donateur :

ΗΝΑΛΙΝΔΙΑ	ἀθηνα λινδία
ΕΟΣΠΟΣΙΔΕΟ	ποσιδέος ποσιδέου
ΡΙΣΤΗΡΙΟΝ	χαριςήριον.

c'est-à-dire : « A Minerve Lindia, Posidée fils de Posidée (fait) cette offrande » (2).

La première de ces inscriptions a fait supposer que les Rhodiens avaient peut-être établi ici une colonie, parce qu'ils adoraient dans leur île,

et pour légende ΒΑ... Revers ; ΒΑΣΙΛΕΩ ΣΚΙΛΟΥΡ, en deux lignes séparées par un chariot attelé de deux chevaux à gauche ; ΟΛΒΙΟ. Ces deux médailles sont d'un autre Skilouros, à ce que je crois.

(1) Blaramberg, *de la Position*, etc., et P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 329 ; Boeckh, *Corp. Inscr.*, n° 2103 *b*.

(2) Boeckh, *Corp. Inscr.*, n° 2103 *c*.

dans un temple bâti sur une montagne, Jupiter avec le même surnom (1).

Boeckh, par contre, suppose qu'après Skilouros une colonie de Chersonésiens a pu venir s'établir ici (2).

Une découverte que j'ai faite vient à l'appui de l'idée que des Grecs sont venus se coloniser au milieu des Scythes. Occupé pendant l'été de 1834 à parcourir les abords de cette forteresse, pour retrouver les anciens chemins qui menaient sur le rocher, je suivais celui qui, depuis l'angle de la muraille, descend rapidement vers la vallée du Salghir, en face de l'hôtel du comte Vorontsof, lorsqu'à mi-pente je remarquai qu'on avait fouillé un *tumulus* presque effacé qui bordait le chemin. La terre qu'on avait rejetée en remplissait une partie, et à mon grand étonnement elle se trouvait mêlée de quelques ornements en verre. Ma curiosité excitée m'engagea à faire des recherches. Heureusement, ceux qui venaient de fouiller récemment, avaient perdu courage et n'avaient que peu endommagé le tombeau, me laissant une riche récolte. A 7 pieds de profondeur, gisaient les ossements de quatre à cinq corps d'hommes décomposés, couchés la tête vers l'orient.

(1) P. de Koeppen, *Krimskii Sbornik*, p. 329.

(2) *Corp. Inscr.*, II, p. 147.

Ils avaient autour du cou des *colliers* en cuivre tordu, mince comme une ficelle, s'accrochant par derrière (IVe série, pl. 31 *a*, fig. 16). A ces colliers étaient enfilés de *grosses perles*, tantôt longues, tantôt rondes, de 7 à 10 lignes de diamètre, de toutes espèces. La plupart étaient en verre de plusieurs couleurs, mêlées ensemble, dans lesquelles le vert, le bleu, le blanc, le jaune et le gris prédominaient (fig 5 *a*, fig. 6 *a* et *c*). Quelques-unes étaient unies; d'autres, travaillées avec plus de soin, étaient recouvertes de petites gouttes de verre semées comme des perles sur leur surface (fig. 5 *b* et *e*, fig. 6 *b*, fig. 7 *e*, fig. 16 *b b*). La plus grande partie ont été fortement attaquées par l'acide fluorique et se sont décomposées à l'air.

D'autres perles sont en pâte bleue ou verte égyptienne; elles sont cannelées en longueur et bien conservées (fig. 8 et fig. 16 *a*).

Une troisième sorte de perles est travaillée en *mosaïque* (fig. 7). Tantôt avec des pâtes égyptiennes de différentes couleurs, on a imité de petits dessins (fig. 7 *d*), ou des guirlandes (fig. 7 *a*). La couleur des pâtes est passablement ternie. D'autres sont travaillées en damier noir et blanc (fig. 7 *b*). Enfin les plus jolies imitent, quoiqu'imparfaitement, les mosaïques modernes en verre (fig. 7 *c*).

Je trouvai aussi comme un ornement de col-

liers, un disque d'*ambre jaune*, de la grandeur d'une pièce de cinq francs (fig. 13), de grosses perles en *jayet* (fig. 3).

Chaque mort avait sur la poitrine pour talisman un *scarabée sacré* égyptien (fig. 10), ou un petit *lion couché* (fig. 11), ou une autre emblême que je prends pour un *Priape* (fig. 9). Les scarabées sont parfaitement semblables à ceux d'Egypte, et portent sur le revers un serpent replié dans la position du *Knouphis* ou bon démon que l'on voit sur le front des divinités égyptiennes. Ces objets sont en pâte de verre égyptienne; ils sont percés pour être portés sur un fil de métal, avec des *chaînettes* de petites perles en verre de formes charmantes (fig. 1 et 2); d'autres sont en jayet travaillé en cylindre ou en perles (fig. 3). On avait poli et arrondi des morceaux d'*ambre jaune* (fig. 14), de *calcédoine* (fig. 4 *a*), d'*agathe* (fig. 4 *b*, *b*, *b*). Je trouvai aussi de *vraies perles* (fig. 4 *e*). Des morceaux de verre *aigue-marine* de forme bizarre, étaient simplement percés pour y passer un fil (1).

(1) M. Jomard, auquel j'ai montré ces colliers pour avoir son avis, m'a dit qu'on trouvait très-habituellement en Egypte, dans les tombeaux, des colliers composés de la même manière; que les objets que j'avais trouvés en Crimée n'étaient point égyptiens, mais avaient été faits à l'imitation du style égyptien, peut-être par des artistes

Aux bras et aux jambes, ils portaient des *bracelets* en cuivre très-légèrement travaillés, avec quelques ornements sur les branches de jonction. (Fig. 17, 18 et 19 pour les bracelets, et fig. 20 à 24 pour les branches.) Les figures 25, 26, 27 et 31, en cuivre, ainsi que des morceaux triangulaires, sont restés énigmatiques pour moi.

A côté des corps, je trouvai encore un *glaive* en fer (gladius), un *couteau* pointu en fer, dont le manche était d'os (fig. 32), et quelques *flèches* en fer, dont l'une était restée plantée dans le tibia de l'un des guerriers (fig. 33). Une clef en cuivre de forme grecque (fig. 29), une fibula romaine, aussi en cuivre (fig. 30), et une aiguille (fig. 28), se trouvaient dispersées dans le tombeau.

Le seul objet en poterie que j'aie rencontré est un grossier *kados* scythe très-épais, haut de 7 ½ pouces : il ne ressemble en rien aux élégants vases étrusques de Panticapée (1).

A peu près à 2 ou 3 pieds au-dessus de ces quatre ou cinq corps, était enseveli celui d'une

étrangers et avec des matières différentes de celles que les Egyptiens avaient employées. Quelques-unes des formes étaient étrangères à l'Egypte.

(1) Atlas, IVe série, archéologie, pl. 8, fig. 7, et tome V, p. 157.

femme, reconnaissable au *miroir* en cuivre (fig. 15) qui était déposé à côté d'elle; elle était aussi ornée de bracelets en cuivre, de chaînettes en petites perles. Les débris d'une *coupe* étrusque se mêlaient à une masse considérable de *pierres à feu* ou silex fragmenté, qui étaient semées autour et sur les cadavres. Il n'y a pas de silex pyromaque à Simféropol; il vient des rives de l'Alma, et la rencontre de ces fragments aigus et tranchants dans le tombeau rappelle les mœurs des Scythes qui se déchiraient le corps en signe de deuil, et jetaient ces instruments ensanglantés dans le tombeau, comme je l'ai expliqué en parlant du tombeau de Kouloba (1).

Les tumulus sont rares, du reste, autour de la forteresse de Kermentchik; il paraît que l'usage avait fait adopter d'autres sépulcres, et qu'on les creusait dans les rochers voisins de la forteresse, sous les couches supérieures du calcaire à nummulites, où j'en ai visité un certain nombre qui sont au-dessus du chemin dont j'ai parlé et fort près du tumulus, en regard de la maison du comte Vorontsof : elles sont très-basses, n'ayant que 5 pieds de haut, et n'ont pas servi d'habitation (2). Leur longueur est de

(1) Tome V, p. 199.
(2) Atlas, IVe série, archéol., pl. 19, fig. 5.

12 pieds, leur largeur ou profondeur de 8 pieds. Elles ont une porte sur le devant. Au milieu des deux parois de côté et de celle du fond, sont de petites niches F, dont la voûte approche de la forme triangulaire; elles ont 1 ½ pied de haut, 9 pouces de large et autant de profondeur. Elles sont bien petites pour avoir contenu des urnes.

Dans la partie du rocher opposée à celle-ci et qui regarde le ravin où sont les sources, il y a d'autres cryptes funéraires semblables aux premières. Une seule m'a offert quelques ornements en croix de Saint-André, en lignes brisées, en lignes ondulées (1). C'est le seul exemple d'ornements pareils dans les cryptes de Crimée.

La vallée du Salghir, défendue dans la cluse du calcaire à nummulites par le fort de Kermentchik, l'était encore par un autre fort placé à la frontière de la steppe, sur le crêt de calcaire tertiaire récent qui domine le village de *Saraïli-Kiat.* Un petit promontoire qui domine le village, est fermé par un mur ou rempart, en dedans et en dehors duquel on trouve des ruines très-effacées d'habitations, quelques petits tumulus et des débris de pôteries (2).

(1) Atlas, IVe série, archéologie, pl. 19, fig. 5. Coupe en profondeur et coupe en large.

(2) Atlas, Ve série, plans, etc., pl. 19, où l'emplacement de ce fort est indiqué.

A peu près à moitié distance, entre les deux forts, s'élevait sur le bord du talus de la marne blanche, un grand tumulus; on ne l'a trouvé composé que d'ossements entassés pêle-mêle, comme après un combat (1).

(1) Atlas, V[e] série, plans, etc., pl. 19. J'ai dit plus haut que ce tumulus pourrait bien être celui de *Toundoun*, chef des Khazares, qui avait été prisonnier à Constantinople et à Cherson; il fut bientôt après ramené en triomphe par ses soldats, mais il mourut en route, ceux-ci immolèrent sur son tombeau 300 soldats grecs et leur chef Christophe (711 de J.-C.). Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XII, p. 79, édit. St-Martin.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIERES.

	Pages.
Quelques mots sur la géographie et l'histoire ancienne de la côte de Crimée.	5
Parthénith, l'Aïoudagh (Bïouk-Kastèle, Kriou-métôpon.)	21
Artèk, Oursouf.	27
Kisiltache. — Ghélinkaïa. — La Pyramide.	37
Aï-Daniel. — Chaïtankaïa.	43
Nikita. — Palikastre. — Marsanda.	55
Yalta.—Livadia.— Outchansou et mont Mégabi.	63
Orianda Impérial. — Ruine. — Mourgoudou.— Cap Aïthodor et pierres levées. — Gaspra. — Koureis. — Miskor. — Aloupka.	66
Cratère d'éruption et de soulèvement de Limène.	82
Cratère d'éruption et de soulèvement de Foroze et Laspi.	89
Aïa. — Kokia-Issar.	104
Varnoutka. — Balaklava.	109
Chersonèse héracléotique.	
Résumé de sa constitution géologique.	118
Description physique et historique de la Chersonèse héracléotique.	
Vieille Cherson. — Nouvelle Cherson.	130
Cherson ville.	137
Murs d'enceinte. —Tours. — Portes.	*Ibid.*
Rues. — Places.	140

Eglises. 141
Maison de Lamachus. 157
Cryptes tumulaires. — Enceintes circulaires. 164
Remarques générales sur la Chersonèse héracléotique.
Vignobles de Cherson. 173
Campagnes de la Chersonèse. — Donjon.—Tholos. 183
Temple d'Iphigénie. — Promontoire parthénique.—Monastère de Saint-George.—Cryptes. — Ruines voisines du monastère. 192
Sévastopol. 202

Versant septentrional de la chaîne taurique de la Chersonèse héracléotique, à Simféropol. 216
Baie de Sévastopol. — Aktiar. — Ermitage. — Ruine d'un village chersonésien. —Aquéduc. — Tunnel. — Monastère. 239
Inkerman. — Eglise crypte. — Château de Kténos (Eupatorion, Théodori). — Ville crypte. 250
Trajet d'Inkerman à Mangoup.—Terre à foulon (Keffé-kil). — Tchorgouna, campagne de Hablitz — Chouli, campagne de Pallas. 264
Mangoup. 272
Tcherkess-kerman. 287
Albat. — Fitzki ou Katchikalène, vallon de la Katche. 294
Tépékerman. 305
Baktchisaraï.—Tchoufoutkalé (Kirkor).—Vallée de Josaphat.—Monastère de l'Assomption. — Cryptes. — Eski-Yourt. 320
Formation crétacée à Baktchisaraï.—Néocomien

à Mangouche. — Cratère d'éruption de la Badrak et de l'Alma. 349
Ruines de Mangouche : fort, église, cimetière. — Cryptes de Badrak. — Sabli. 369
Kermentchik près de Simféropol. — Tumulus. — Fort de Saraïli-kiat. 378

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

ABACHA, St. en Ming., I, 370, II, 362.—Riv. charrie de l'or, II, 18, 129, III, 22, 40, 46, 52.

ABACHIDZÉ (Kaikhosro), pr. im. de Sazan, II, 365.

ABADZES, peup. tcherk. I, 102.

ABADZÉKHES (Albédzekh), peup. tcherkh. I, 97, 106.

ABCHAVES, tribu abk. I, 260.

ABDOUL-ASSAR, volc. éteint des rives du lac Sévang, III, 310.

ABDOUN-KHAN, pr. tcherk, I, 78.

ABETSAI, cap. I, 180.

ABKHASES, peup. I, 102, 230. — Mœurs, I, 257. — Commerce d'esclaves, I, 258. — Genre de vie, I, 260. — Nourriture, I, 261. — Portrait, I, 261.

ABKHASIE, pays, I, 70, 206, 232.— Son hist. mod. I, 250. — Division actuelle, I, 260.—Sous les Romains II, 67. — Conquise par Khosroës, roi de Perse, II, 88. — Révolte des Abkhases, qui se choisissent deux rois, II, 97. — Les Romains y envoient une armée, II, 97. — Elle donne des rois à la Géorgie, II, 141. — Suite de rois d'Abkh. II, 143.

ABORACE, V, 38, 98.

ABOREI (enclos), nom primitif de Bambor, I, 247.

ABOZI (auj. Kaikoulibotzo), distr. géorg. II, 39.

ABASKI, peup. I, 69, 312.—Abasghi de Const. Porph. I, 71, 194.

ABAS-MIRZA, prince héredit. de Perse, III, 338, IV, 44, 84.

ABASTOUMEN, vill. et monast. d'Akhalts. II, 255, 275, 283.

ABULFEDA, géographe I, 278; IV, 112, 147; VI, 343.

ABYN, riv. tcherk. I, 105. — Fort ruiné, I, 157.

ACHAMPE, vill. tcherk. I, 12, 37.

ACHELAMA, près Baktchisaraï, VI, 337.

ACHILLOEUM, V, 35, 45.

ACHILLE, son éducation, I, 115, 116, 140, 148.

ĀDASS, île et chât. ruiné, Taman, V, 26.

ADASS-BOURNOUT, V, 31.

ADEMD'HAT (auj. Adémi), I, 72.

ADEMI, tribu tcherk. I, 106.

ADERBAIDJAN, II, 179; IV, 341.

ADERBEY, vall. et vill. tcherk. I, 36, 40, 155.

ADERKHI (1 de J.-C.), roi ars d'Ibérie, II, 49.—Partage l'Ibérie entre ses deux fils Bartos, qui eut Mtzkhètha et Bartom, qui eut Armasi.

ADJARA (pays d'), II, 39, 90.

ADJARKI, mont. du Gouria, III, 102.

ADOKAU (Atakoum), distr. et riv. I, 38, 155, 156.

ADRABADAGANI (Aderbaidjan), II, 12.
AEA. Voyez Archéopolis.
AETES, roi de Colchide, I, 60, 429; II, 17, 108.—Est peut être le même que Haigoutthaos, II, 16.
AFTANIZ (lac ou liman), V, 25, 78.
AGA-MAHOMET-KHAN, roi de Perse, III, 237, 269; IV, 81.
AGASSIZ (Louis), prof. nat. V, 200, 205, 398; VI, 53, 212.
AGATHYRSES (stipa pennata), V, 11.
AGDJA-ARKH, vill. d'Arm. III, 417.
AGHKO KABAK, distr. tcherk. I, 92.
AGMANGAN, mont. du Daratch. III, 310, 327.
AIA, cap et mont. près de Laspi, Crim. I, 1, 2; VI, 100, 105, 119, 190, 192.
AIAN, vill. et source du Salghir, V, 416.
AIAN-KAIA, rocher de Cr. V, 459.
AIAZO (Dziaché), I, 199.
AI-BOUROUN, cap de Cr. VI, 119, 190, 192.
AI-DANIEL (Petit), VI, 30, 43.— —(Grand), VI, 46.
AIDES, tailles féodales de Neuchâtel et de la Colchide, III, 32.
AIGHER-GHOUL, pet. lac d'Arm. III, 416.
AININI, idole géor. II, 42.
AIOUDAGH, égl. Cr. V, 115 —Mont. de Cr. V, 374, 442, 448; VI, 20, 21, 22, 53. — Est le Krioumétôpon ou Front du Bélier, VI, 9; Biouk-Kastèle, VI, 21; Vieux chât. sur sa cime, VI, 23.—Monast. de St.-Constantin et de Ste-Hélène, VI, 25.
AIPÉTRI, mont. de Cr. VI, 77, 80,
AIRIVANK, monast. du lac Sév, III, 312.
AI-SAVA, vall. de Cr. V, 371.
AITHODOR, ruine près de B. Lambat, Cr. V, 457, 458.—Egl. Cr. V, 115; VI, 72.—Cap. VI, 59, 71.—Contref. crétacé, au versant sept. de la chaîne taurique. VI, 189.
AIVASSILE, vill. de Cr. VI, 59.
AKHDAGH, mont. du Daratch. III, 310.
AKHÉENS, colon. grecque chez les Tcherk. I, 56, 167; VI, 16.—Leur origine selon Strab. I, 58; selon Appien, Grecs revenus de Troie, I, 58.—Immolent tous les étrangers, idem.—Mœurs, I, 67.—Sont auj. les Natoukhai, I, 69.
AKHJAKOUCHE, mont. du Chameh. III, 309; IV, 129.
AKH-KALA, fort. ruinée des rives du lac Sév. III, 312.
AKHKILISSA, ég. des rives du lac Sév. III, 312.
AKHOURÉAN (Arpatchaï), riv. d'Arménie, III, 421, 434, 336.
AKHTALA, mines d'arg. du Somk. IV, 138, 142.
AKHÉRITCHAI, riv. du Karab. IV, 58, 64.
AK-KAIA, rocher de Cr. V, 368; VI, 266.
AKKOS, rempart de Cr. V, 241; VI, 158.
AKMET, source acidulée, du Sa-At. II, 300.
AKRA, V, 37, 252.
AKSTAFA, riv. et vall. III, 285 et suiv.—Stat. de poste, IV, 149.
AKTIAR, roche de la baie de Sévast. VI, 124.—Vill. turc en Cr. VI, 203, 242.
AKHALTSIKHE, mont. II, 239 à 254, 275; III, 46, 65, 192.—Ville, II, 256, 283.—Sa position, II, 257.—Siége d'Akh. par les R. II, 258. —Prise, II, 260.—Assiégée par les Turcs, II, 260.—Vieille ville, nou-

velle ville, II, 261. — Colons arméniens, II, 261.—Population, II, 263.—Eglises, II, 264 — Tombes, cimetières, inscript. arm. II, 264. — Egl. cathol. des Capucins, II, 266.—Mosquée de la forteresse, II, 267.

AKHALTSIKHE (pays d') ou Sa-Atabago. — Son histoire, II, 275. —Nature et anc. culture du pays, II, 276. — Gouverné par les Atabegs, II, 277.—Liste des Atabegs, II, 277.—Kouarkouaré se rend indépendant, II, 279.—Ce pays devient le théâtre de la lutte des Turcs et des Persans, II, 279. — Kouarkouaré et Manoutchar luttent pour leur indépendance, II, 280.—Manoutchar devient pacha du Sa-Atabago, II, 281. — Liste des pachas d'A. II, 282.—Noms arm. du pays, II, 283.—Divisions géogr. II, 283.—Populat. anc. et pop. act. II, 284.— Nature géolog. II, 286. — Hab. chrét. contraints à se faire musulm. II, 299.

AKBOUROUN, Bosph. Cim. V, 92, 104, 246.

AKDENGHISOFKA (Képos), V, 59.

AKHAIA, bourg (Achaïa Vetus, Arr.) auj. Pchade, I, 69, 167, 183.

AKHALCHÉNIÉ, vill. géor. turquifié du Sa-At.; anc. tomb. II, 300, 306, 309.

AKHALDABO, chât. du pays d'Akhalt. II, 283, 347.

AKHALKALAKI (mont. d'), IV, 154.

ALAGHEZE, mont. d'Arm, III, 315, 331, 415.

ALANGHEZ, chaîne de mont. d'Arménie, IV, 35, 39, 57.

ALIANS, II, 91; III, 137; IV, 322, 372 et suiv., 401.—Nomades, VI, 221.—De Crimée, VI, 235.

ALANETH, I, 76, 233.

ALANIA de Const. Porphyr. I, 71. —de Jos. Barbaro, VI, 235.

ALAZAN, riv. de Cakheth, IV, 189, 206.

ALAZANI (Petit), ou Jœr, II, 10.

ALBANIE ou roy. des Aghovans, IV, 78.

ALBAT, vill. de Cr. VI, 294.

ALBA-ZEGA ou Zicchia des Gén. (Djouvga), I, 189.

ALDARA, vill. d'Arm. IV, 46.

ALEXANDRE (Iskender) de Macédoine, en Géorgie, II, 31.

ALEXANDRE Ier, R. de Géorg. I, 77.—Partage son royaume, II, 166; III, 140.

ALEXANDRE, R. d'Im., I, 429.

ALEXANDRE, R. d'Im., sa carte, en 1738, III, 38.

ALEXANDRE, fils du R. Héraklius II, III, 254.

ALEXANDRIA, voy. Skanda.

ALEXIS Mikhaïlovitch, gr. duc de R. I, 429.

ALGHET ou Lghet, riv. du Somk. III; 277; IV, 153.

ALGHINDAGOUA, riv. du Gouria, III, 105, 109.

ALI-BEY, chef des Tcherk. Chapzoughes, I, 189, 192.

ALI-BEY, Pr. Abk. de la Tamouïche, I, 320, 328.—Reçoit le gén. Vakoulski, I, 329.

ALI-BEY, mon guide-interprète, III, 293, 321, 325; IV, 55, 65, 104, 106.

ALINDJA-TCHAI, IV, 20.

ALLA-GHELIARSIN-BACHI, volcan ét. des riv. du lac Sév. III, 310.

ALLAVERDI, min. de cuiv. du Somk. IV, 143.

ALMA, riv. et vall. de Cr. V, 386; VI, 225, 266, 322.
ALOUCHETA, ville de Cr. V, 429.— Histoire, V, 431. — Alouston, acropolis et château de Justinien, V, 431; VI, 5, 225. — Ruines, églises, amphores, V, 432.
ALOUPKA, Cr. VI, 37, 54, 78.
ALOUSTON, v. Aloucheta.
AMARAT, chât. kourde en Arm. III, 453.
AMAZONES, IV, 322. — De race méotes, IV, 358. — Expédition des A., IV, 392.—Sur les vases étrusques, V, 176. — A. tcherkesses, I, 150.
AMBÉLAKI, près de Kertche, V, 243.
AMPHORES, voy. Koupchines.
ANAHID, Vénus en Arm. III, 369, 390.
ANAKH ou Anag, père de S. Grégoire, II, 55; III, 364.
ANAKLIA ou Anarghia (Héraklée), abbaye de Ming. I, 315, 344; III, 37.
ANAKOPI (Phanakopée), chât. I, 195; II, 98, 111. — Ruine, I, 273. — Front. de Ming. I, 315.
ANANOUR, fort. de Géorgie, IV, 247.
ANAPA, ville tcherk. I, 4, 96, 97, 100, 152; V, 97.
ANDRE (St.), à Pitzounda, I, 239.— à Anakopi, I, 274; II, 75.
ANDREASTSMINDA (St.-André), vill. du p. d'Akhalt. II, 298.
ANERGHE, divinité du Bosph. V, 60, 78.
ANGAR, riv. et vall. de Cr. V, 404, 414, 415.
ANI, anc. cap. d'Arm. III, 437; II, 181.
ANNENFELD, colon. all. aband. IV, 148.
ANNIBAL, III, 404.
ANTCHÉBADZÉ, pr. du Samourzakhan, I, 337.
ANTICEI (Esturgeons), I, 88.
ANTIKITES, V, 37, 78.
AORSES, V, 212, 216.
AOULE Tcherk., description, I, 44.
AOUTKA, vill. et vall. de Cr. VI, 59.
APATURIADE (Vénus), son temple à Phanagorie, V, 67. — Awatar, V, 68.—Déesse et Vénus syrienne, V, 70.—Cybèle, V, 70.— Astara, Astarté, Athor, V, 61. — Ses lions à Phanagorie, V, 69.— Son temple à Eski-Scheher, V, 7.— A Apaturon (Doubovoï-Rinok), V, 25, 38, 68, 98.—Statue en ex-voto à Phanagorie, V, 70.
APATURON, V, 38, 68, 78, 98.
APPIEN, hist. 2e siècle ap. J.-C. I, 70.
APSILES, peup. Mingr. (plus anciennement Heniokhes), I, 69, 274, 312; II, 73, 97, 99.
AQUEDUCS de Koutaïs, forteresse, I, 401.—d'Akhaltsikhé, II, 282.—de la fort. de Kertvis, II, 303.—de Zéda-Tmogvi, II, 313.—du monast. de Sion, près d'Ateni, III, 212.— de Gorisdjvari, III, 220.— de Pétra, à triple étage de conduits, II, 103; III, 93. — d'Atsasour, Arm. IV. 47.—de Darial, IV, 289. — de la forter. de Soudak, Cr. V, 352, 359.— du Kastèle, Cr. V, 447. — du dock de Sévastopol, Cr. VI, 209, 247. —de Cherson, VI, 150.
ARAGVI, riv. de Géo. IV, 229.
ARAGVISTAVI (Khokhi), mont. du Cauc. IV, 256.
ARAKETI, ville de l'Aragvi, IV, 253.

ARAM (Arméniens en part.), IV, 321, 343.
ARAMAZT (Ormouz d'), son temple à Khorvirab, III, 482,
ARARAT, mont. et volc. ét. I, 170; II, 9; III, 315, 330, 342, 454, 464. —Volcan, 474; IV, 19, 96, 341.
ARARAT (Petit), III, 454, 469; IV, 19.
ARASBAR, rapides de l'Araxe, IV, 43.
ARAXE, fl. d'Arm. III, 405, 419, 479, 486; IV, 21, 35, 38, 93.—Rapides de l'Araxe, IV, 40.
ARCHAG, roi d'Ibérie, II, 48; III, 208.
ARCHANDOUKOF, I, 324; IV, 516, 525.
ARCHÉOPOLIS (Aéa, Nakolakévi), III, 51. — Son origine, I, 60; II, 19.—Ulysse à Aéa, I, 60; II, 19; III, 53—Archéopolis, capitale des Lazes, II, 73, 104.— Assiégée par les Perses, II, 105.—Combat d'Archéopolis, II, 120. — Jugement prononcé à A. II, 125.—Sa descrip. III, 52. — Eglises d'Arch. I, 405; II, 142; V, 115.
ARCHITECTURE sacrée. — Hist. de l'architect. sacrée au Caucase, I, 404.—Byzantine, I, 405; V, 114. Arménienne, I, 407; III, 370.— Anc. géorgienne, imitation du style armén. I, 409.— Géorgienne au 11e siècle, mélange des styles byzantin et arménien, I, 411.—Byzantine, en Suisse et sur les bords du Rhin, I, 223, 412 —Sacrée en Circassie, I, 204.—à Taman, V, 87. —A Kertche, V, 113 —A Soudak, V, 353.
ARDACHAR-BAAMAN (Artaxerxès Longue-Main), r. de P. II, 31.
ARDACHES 1er, r. d'Arm. II, 44.
ARDACHIR, chef de la dynastie Sassanide, II, 55; III, 364, 369.
ARDLER, cap et riv. circ. I, 191, 199. 205.
ARDOKHAITCHE, égl. et riv. circ. I, 204.
ARDONA, tribu tcherk. I, 106, 202.
ARÉDONSKOI, st. de poste nord du Cauc. IV, 463.
AREK, coll. de la Kabardah, IV, 465.
ARGONAUTES, I, 58. — Fondent Dioskourias, I, 307.—En Colchide, II, 16, 18; III, 65; VI, 16.
ARKHACHAN, mont. du Daratch. III, 310.
ARKHOURI, vill. de l'Ararat, III, 465.
ARKHOURI, église d'Arm. I, 408; III; 466, 476.
ARKHON, st. de p. nord du Cauc. IV, 463.
ARMASI, ville fondée par Karthlos, II, 22, 33; III, 206; IV. 230.—Idole érigée par Pharnavaz, II, 40. — Renversée avec son temple, II, 61.
ARMAVIR, prem, résid. des r. d'Arménie, III, 419.
ARMES tcherkesses et abkhases, I, 119, 294.
ARMÉNIE (province d'), III, 293.— Maisons, chauffage, III, 322.— Description du bassin de l'Araxe, III, 412. — Population de l'Arm. IV, 5.—Arméniens de Koutaïs, I, 385. — D'Akhaltsikhe, II, 263 et suiv.
ARPATCHAI, v. Akhouréan.
ARPATCHAI du Daralaghèze, III, 488.
ARRAN (Rani), pr. de Géorg. II, 8; IV, 51, 342.
ARRIEN, périple de la Mer-Noire,

(117 à 138 de J. C.), I, 69, 167; II, 31; III, 68.
ARSACIDES sur le trône de Géorg. II, 44.
ARSIANI, II. 39.
ARTAG ou Artoces, roi d'Ibéric, II, 45.
ARTANI, ville du h. Kour, II, 37, 39.
ARTAXATA (Ardachar), anc. cap. d'Arm.—Exc. et descrip. III, 404.— Citadelle et palais de Tiridate, III, 405. — Débris empl. à construire la forteresse d'Erivan, III, 408. — Ville d'A. et mur d'enceinte, III, 408 — Collines tumulaires, débris d'urnes et de vases vernissés, III, 408. — Histoire d'A. III, 410. — Noms, anc. popul. III, 411.
ARTÈK, camp. de la côte de Cr. IV, 27.
ARTÉMIDORE, géogr. I, 167.
AS (Osses) de Barbaro, II, 28; VI, 235. —De Aboulféda, VI, 235, 343.
ASIA du Caucase, IV, 322, 380; V, 768.
ASKANA, chât. fort du Gouria. — Descrip. III, 109.—Prison d'état; chapelle crypte, citernes taillées dans le porphyre, III, 111.
ASKÉRAN, chât. ruin. du Karab. IV, 92.
ASKHANAZ (Germains), IV, 321, 330, 391.
ASKI, riv. front. du Ratcha et du Letchekoum, II, 421.
ASON, gouv. macéd. de la Géor. II, 32. — Attaqué par Pharnavaz, II, 36. — Tué, II, 37.
ASPINDSÉ, ville du p. d'Akhalts., II, 283, 300, 328. —Bataille d'A. II, 332.
ASPOURGHIENS, peupl. Cauc. I, 167; II, 74; IV, 387; V, 8, 23.
ASSANDRE Ier, r. du Bosph. II, 68, 220, 224, 240.
ASSANDRE, dern. r. du Bosph. VI, 159, 223.
ASSES (Jasses), IV, 322.
ASSODAGH, volc. de boue de Taman, V, 79, 80, 96.
ASTARA, M. d'Astara, sur le cap Rakhmanofskoï, Taman, V, 60. — Son étymologie. — Astarté des Syriens et Phén. Athôr des Egyp. Vénus Uranie, etc., V, 61; IV, 384. — Inscrip. — Vénus Apaturiade, V, 67, 70. — Awatar, des Indous, V, 68. — Vénus et Déesse syrienne, V, 61 et 70.—Cybèle, V, 70.
ASTELEPHUS, voy. Markoula.
ASTYAGES (Ajdahag), r. des Mèdes, IV, 21.
ATALIK (gouverneur), I, 116.
ATANGHELO ou Arkhanghèlo, vill. de Ming. I, 310, 338; II, 142.
ATÉCHE-GAH (Pyrée). — de Pétra, III, 89.—d'Ouplistsikhé, III, 198. — de Tiflis, III, 243.
ATÉNI, vall. et vill. du Kart. III, 211, 215.
ATHÉMUNTA, riv. d'Abk. I, 311.
ATHÉNAON, V, 337; VI, 5, 6.
ATJITSKALI, riv. du Gouria, III, 105, 109.
ATSASOUR, vill. d'Arm. IV, 47.
ATSESBOHO, vill. Tcherk. I, 15, 37, 156, 166. — Exursion à A. I, 40.
ATSKVER ou Atskour, fort. du pays d'Akhalt. II, 277, 283. — Sa descrip. citadelle, porte en fer, inscript. chemin souterrain, II, 333. — Egl. de Notre-Dame d'Atskour; image miraculeuse, son histoire, etc., II, 334.

AUGHUIÉ, riv. de la côte de Circ. I, 198.
AUTONOMOFF, escalade le gr. Ararat, III, 343, 477.
AVECHAR, vill. d'Arm. III, 485.
AVOGASIE, voy. Abkhasie.
AZEN, Asaland, Asgard, IV, 322, 387.
AZERPÈCHE, grande cuiller en argent, II, 229.
BABA-KAR, mont. du Somk. IV, 130.
BABOUGAN-YAILA, mont. de Cr. V, 442, 458.
BACHEKEND, vill. d'Arm. III, 479.
BACHELIK, bonnet phrygien (Ghétaph en Abk.) I, 120, 291.
BADRAK, riv. vall. et vill. de Cr. V, 386; VI, 358, 366. — Ville crypte, VI, 372.
BAGDAD en Im. II, 223; III, 157.
BAGRAT Ier, Couropalate, seign. de Géor. II, 140.
BAGRAT II, r. de Géorg. II, 144, 146. — Fonde le mon. de Sion, I, 410; II, 147. — Inscript. de Sion, près d'Aténi, III, 214.
BAGRAT III, r. d'Abk. et de Géorg. I, 417; II, 142, 146. — Fonde la cathéd. de Koutaïs, I, 411; II, 147.
BAGRAT IV, r. d'Abk. et de Géorg. I, 417; II, 149; IV, 162. — Achève la cathéd. de Koutaïs, I, 411; II, 149. — Epouse Hélène, fille de l'emp. romain Argyre, II, 149. — Invasion des Seldjoukides sous Thoghril-Begh, II, 150; IV, 162. — Ses démêlés avec Liparid Orpelian, II, 151; IV, 164. — Son portrait avec celui de sa femme Hélène à Ghélathi, II, 186.
BAGRATIDES ou Pakratides, leur origine juive, II, 133. — Occupent le trône de Géorgie, II, 135.
BAIDAR, vall. de Cr. VI, 88, 89.
BAIDARISTAVI, mont. du Cauc. IV, 256.
BAKLA, mont. de Cr. VI, 359.
BAKLANKA, riv. d'Abk. I, 245, 268. — Gorge ou défilé, I, 270, 277, 303.
BAKOUI, vill. du Gouria, excursion, III, 109.
BAKTCHISARAI, anc. cap. de la Cr. VI, 320. — Arc-de-triomphe de l'imp. Cathrine II, VI, 323. — Ville, bazars, fontaines, VI, 323. — Palais des khans, VI, 326. — Mosquée, tombeaux des khans, VI, 330. — Tombeau de Marie Potocka, VI, 333.
BALADAGG (Gagra) de Chardin, I, 217.
BALAKHLI-GHEUL, lac près de Bajazed, III, 454.
BALAKLAVA, ville de C. VI, 110, 189. — Descript. du port de B. par Homère, et Ulysse au port des Lestrigons, VI, 110. — Fontaine Artacie, VI, 113. — Noms anc. de B. VI, 115. — Histoire, id. — Forteresse, VI, 116.
BALALAIKA, guitare, III, 235.
BALGATUR, rocher de Cr. V, 457.
BAMBOR, forteresse r. d'Abk. I, 220, 245, 247, 252.
BARAGONE (écluse et vall. de), II, 389, 425.
BARANA, min. de fer, distr. de Kasaki, IV, 137.
BARBARO (Josaphat), voyageur, II, 28.
BARDAC, cap. de port à Sévastopol, V, 345; VI, 178.
BARDJOM, vall. II, 275, 291, 332. — Excursion dans la vall. de B. II, 337. — Tour de B. II, 348.
BARDOS, anc. chef géo. II, 9, 10..

BARGOUSSAN (Bourgoustan, Bourg-Oussan), I, 324; IV, 516.
BARSANNÈS, seign. Laze, sauve le roi Goubazès des embûches de Khosroës, II, 89.
BARTÉNEV, off. r. II, 178, 180.
BARTOM (44 av. J. C.), r. d'Ibérie, II, 47.
BASALÈTI, lac de Géo. IV, 247.
BASLATA, riv. et vall. I, 274, 281, 3 3
BASOUK et Abasouk, chefs Osses, II 1.
BATA (limène et bourg de), Soudjouk-kalé, I, 9.— Colon. milés. I, 57, 167.
BATOUM (mont. de), III, 84. — Sont les monts Tsanniques des anc. et l'Ichaneth des Géorg. III, 85.
BAUMER, col. r. I, 214.
BAZERISTSKALI, riv. du Gouria.
BEAUMONT (Elie de), II, 172, 173, 286, III, 329 (IV, 202, 283.
BEBOUTOF (Basile Ossipovitche), pr. et gén. r. II, 260; III, 255, 334, 337, 412; IV, 183, 214.
BÉCHETAU, mont. IV, 487, V, 8.
BÉCHEV, vill. de Cr. VI, 365 .
BÉDIA, ville d'Abk, colo. gr. 309, 341; II, 11.—Évêché, I, 314.
BÉGRETBEILI, vill. tat. du Karab. IV, 64.
BÉJANBEGOF, empl. r. à Nakhtchévan, IV, 19.
BELBEK, vall. et riv. I, 78; IV, 214, 225. — Ruine, VI, 215.
BÉLISAIRE en Colch. II, 83.
BENINCASA (Gratiosus), Géogr. du 15e siècl. I, 5, 10, 183.
BERDOUCHI (Bortchalo), prov. géo. II, 10.
BERGMANN, gén. I, 16.
BERGOUCHETTE, riv. du Karab. IV, 58.
BERKHEIM (baron), prop. en Cr. V, 339, 345; VI, 48, 75, 151.
BERNADOCCI, archit. I, 204, 322, 14, 486.
BESONTA, Besonti (Pitzounda), I, 221.
BESSAS, gén. rom. en Lazique, II, 97. — Assiège Pétra, II, 99. — Prend Pétra d'assaut, II, 102. — Incendie l'acropolis de Pétra, II, 102. — Rase Pétra, II, 103. — Son indigne conduite, II, 105. — Il est dépouillé de ses biens et exilé en Abk. II, 115.
BETHLÉEM, cryptes du Cauc. IV, 273.
BEZLENI, tribus tcherk., I, 107.
BIA, mont. en Ming. I, 366.
BIALAKLOUTCHE, camp. r. du Somk. IV, 155, 188.
BITCHVINDA ou Bitchvinta (Pitzounda), I, 221, 241.
BLAREMBERG (de), archéol. d'Odessa, V, 139, 228, 262, 314.
BLOCS erratiques, voy. Terrain erratique.
BOAS, voy. Khanitskali.
BOECKH, sav. helléniste de Berlin, I, 10, 64; VI, 140, 158, 382.
BOGHOS, arch. arm. de Sion, I, 411.
BOGRACHI, vill. du H. Souaneth, II, 15.
BOJAN, min. de fer, district de Gandja, IV, 133, 134.
BOLNIS, min. de fer du Somk. IV, 138. — ou Datlékatche, chât. ruiné, IV, 196.
BORCHETCHE, soupe russe, I, 28.
BORGONI de Güld. Voy. Bardjom.
BORTCHALO, plaine du Somk. IV, 156, 195.
BOSO (Paul), nég. I, 271.

BOSPHORE Cimmérien, I, 82, 87. —Description et traversée, V, 103.

BOSPHORE (roy. du), I, 69. — Sous Mithridate Eupator, II, 44. — Sous les successeurs de Mithridate, II, 67. — Sous les Leuconides, V, 222.

BOSSET (col. C. P. de), V, 143, 156.

BOUCHE DE SAINT JEAN, bouche de la Mer de Zabache (Bosphore Cim.), I, 82.

BOUDINIENS-GÉLONS, IV, 357, 373, 399.

BOUGATAPA, mont. du Daratch. III, 310.

BOUGAZE du Kouban, V, 95.

BOUGOUR, riv. près d'Anapa, I, 167.

BOUKLOON, chât. des Missimiancs, II, 127.

BOUQUETIN du Caucase (Tauri, Capra ibex, Güld., Capra Caucasica, Schinz), V, 206; IV, 274 et suiv.—Sur une coupe sans pied du tombeau du Kouloba, V, 206. — Chèvre sauvage, V, 200, sur le fourreau de l'arc.

BOURCA, manteau de feutre, I, 121, 292.

BOURDIT, vill. d'Arm. III, 391, 400.

BOUTNIEVITCH (Fédor) off. de la mar. I, 215.

BRONOVIUS ou Bronevski (Martin), VI, 115, 146, 150, 154.

BROSSET jeune, philologue, I, 77, 79, 235, 417, 420, 431; II, 41, 296, 333; III, 5, 22, 141, 215; IV, 190, 232, 234, 240, 264, 302, 303, 343.

BROUTISSABZÉLI, mont. du Cauc. III, 189; IV, 257.

BRZINEVI, tour en ruine d'Im. III, 170.

BUCH (L. de), IV, 285; VI, 53.

BUCHHOLTZ, gén. I, 99.

BUIS d'Abkhasie; commerce, I, 269, 271.

BYK, mont. du Bechetau, IV, 499.

BZOUBBÉ ou Bzibbé, riv. et vallée d'Abk. I, 218.

BZOUBBÉ, tribu Abk. I, 260, 269.

BZOUDJA, riv. et vall. d'Im. II, 362, 369; III. 161.

BZOUDJI, r. du Gouria, III, 101, 109.

CACHAT, mets polonais, I, 146.

CAKHETH, prov. géor. II, 8, 39. — Excursion, IV, 200. — Division et population, IV, 206. — Richesse, froment, vin, IV, 207.

CAKHOS, anc. chef géor. II, 22.

CALO-LIMENA des Génois (Soudjouk-kalé), I, 10.

CAMARA, galère Tcherk. I, 67, 191.

CAMBYSENE (Kambétchovani), IV, 203.

CAMP GAULOIS comp. aux constructions cyclop. de la Crimée, V, 446.

CAMPOCASTO, charlatan it. I, 380.

CAP BLANC, voy. Ak-Bouroun pr. de Kertche, VI, 120.

CAPHA ou Kapha, V, 281; VI, 158.

CAPUCINS de Koutaïs, I, 379, 426. — D'Akhaltsikhé, II, 266. — De Ming. du temps de Chardin, III, 37. — De Gori, III, 186. — De Koutaïs, IV, 226.

CASTELLAZ (de), III, 238.

CASTELNAU (marquis de), VI, 6, 34, 81, 163, 205, 341, 348.

CATACOMBES. — De Panticapée, V, 184. — De Cherson, VI, 164 et suiv.

CATHRINE (bosquet de), I, 17, 32, 166.
CAVO DI BUSSI (baie du Buis), I, 82, 269
CAVO DI GIRO (baie de la Kintchouli), I, 205, 219.
CEPUS, V, 39.
CERCETUS de Ptol. I, 167.
CÉRÈS, Thesmophore, V, 126, 167,
CERF emblême de Cherson, V, 207, 200. — Sur le fourreau de l'arc, V, 200. — Sur la poignée d'un miroir, V, 213. — Sur des coupes à à boire, V, 206.
CHABOULA, mont. sur Laspi, Cr. VI, 97.
CHABUS, fort. des Tauro-Scythes, VI, 220, 285.
CHADOTOPCHE, riv. I, 38, 156.
CHAGRIAR, vill. d'Arm. III, 418, 421. — Anc. Armavir, cap. de l'Arm. III, 419.
CHAH-ABBAS; IV, 29, 42.
CHAH-BAS-GHERAI, kh. de Cr.
CHAH-DAGH, mont. du Chamchadile, III, 309; IV, 129.
CHAITAN-KAIA, rocher, côte de Crimée, VI, 48.
CHAKAL ou loup doré, II, 219.
CHAKH-BOULAK, chât. du Karab. II, 354; IV, 81, 98.
CHAKH-BOULAK, mont. du Daral. III, 309.
CHAKOBZA, jargon tcherkesse, I, 141.
CHAKOFSKOI, pr. r. III, 16.
CHAMCHVILDÉ fondé, II, 22, 26, 32, 48. — Descript. et position, IV, 157. — Histoire, IV, 158, 160, 174, 180, 187. — Capit. d'une souveraineté, IV, 164.
CHAMEKOR, riv. IV, 129.
CHAMEKOR (minaret de), IV, 146.
CHAMELOUG, min. de cuivre du Somk. IV, 143.
CHANTCHIR, ville Tcherk, I, 78.
CHANTS russes, I, 178. — Tatares, I, 179. — Imérétiens, I, 394; II, 366. — Géorgiens, III, 235. — Persans, III, 443. — Turcs, id. — Kourdes, id. — Caucasiens et lesghis, III, 444.
CHAOS géologique. Voy. Terrain erratique.
CHAPOUR Ier, r. de Perse et d'Arm. II, 57. — Etablit son fils Miriam, r. d'Ib. II, 58.
CHAPSINE, riv. tcherk, I, 103.
CHAPSOUGHES (plutôt Chap-zouaghes), peup. Tcherk, I, 96, 105, 188, 192.
CHAPSOUKHOU, riv. et baie, I, 194.
CHARAULA. Voy. Chauri.
CHARDIN, voyageur fr. I, 343; II, 338; III, 141, 238, 278, 296, 406, 407, 467, 482.
CHAROURE (plaine de), en Arm. IV, 5.
CHATILLON (Aug. de), VI, 27, 77.
CHAURI (perte de la riv.), de la Ratcha, II, 381, 429.
CHEDRINSK, IV, 471.
CHEGAKI, Tcherk. marit. I, 105.
CHEIRES, III, 329; IV, 257.
CHEKHEPI, chât. de Ming. I, 369; III, 39, 62.
CHELENE, vill. de Cr. V, 372.
CHERSONESE Héracléotique. — Résumé de la constitution géologique, VI, 118. — Description physique et historique, VI, 130. — La grande baie et ses subdivisions, VI, 131. — Vieille Cherson, VI, 131, 176. — Nouvelle Cherson, VI, 134. — Noms de Cherson, id. — Texte de Strabon, VI, 135. — Murs d'en-

ceinte, tours, portes, VI, 137. — Rues, places, VI, 140. — Eglise de Notre-Dame, VI, 141. — Eglise construite avec le Parthénon, VI, 146. — Portes d'airain de Kherson, VI, 147. — Destruction de Kh. VI, 153. — Cimetière de la Quarantaine, VI, 156. — Maison de Lamachus, VI, 157. — Cryptes tumulaires, VI, 164. — Boulevards, VI, 165. — Enceintes circulaires, VI, 172, 201. — Remarques générales sur la Ch. hér., vignobles de Ch. VI, 173. — Grands chemins, sorties vicinales, VI, 175. — Carrés réguliers, id. — Vigne, sa culture, vin, VI, 176. — Inscr. d'Agaziklekiè, VI, 178. — Campagnes, VI, 183. — Donjon, VI, 184. — Tholos, VI, 187, 191. — Temple d'Iphigénie, VI, 192.

CHERSONÈSE Taurique, V, 302.

CHETCHI, soupe russe, I, 28.

CHEVRE sauvage de l'Arar. III, 474.

CHICHEKAIA, mont du Chamch. III, 309; IV, 129.

CHIDA-KARTHLI (Karthli-moyen), II, 40.

CHIK-ALI-KHAN, gouv. d'Ourdabad, IV, 37.

CHIMET-DOUKHAITCHE, ruine de la Circ. I, 195.

CHIPILOF, col. des Ing. r. V, 414.

CHIRINE, fam. Tat. de Cr. V, 370.

CHIRVACHIDZÉ, fam. des pr. d'Abk. I, 250.

CHODA, mont. du Ratcha, II, 398, 409, 416; III, 120.

CHOPIN, vice-gouver. d'Armén. I, 282; III, 320, 338, 344, 404, 413, 416; VI, 371.

CHORAPANI (Sarapane), fort. d'Im. constr. par Pharnavaze, II, 39, 71, 83. — Démantelé par les Lazes, II, 91. — Reconstruit par Merméroës, gén. des Perses, II, 110. — Sa position et son état actuel, II, 360. — District, sa population, III, 187.

CHORECA (Khopétchai), I, 180.

CHOUCHA, cap. du Karab. — Ville, popul. IV, 74. — Climat, IV. 76. — Hist. de C. et du Karabagh, IV, 78. — Mission de Choucha, IV, 85. — Chouchakend, IV, 88.

CHOULI, vill. et ruiss. de Cr. VI, 270.

CHOUMOUKAI (Koll-oba), volc. de boue, V, 56.

CHUANTA, vill. d'Im. III, 119, 120.

CIRCÉ (Kirké), I, 61; II, 16, 19.

CIMETIERE Tcherk., I, 42.

CIMMÉRIENS, Voy. Kimmériens.

CLARKE (Ed.), Voyageur; V, 28, 69, 84, 285; VI, 6, 132, 169, 204, 269, 288, 343.

CLEMENT, cons. de Coll. IV, 227, 461.

CLEMENT (St.), martyr à Kherson, VI, 147.

CLETE courlandaise et tcherk. (magasin), I, 46.

CLOCHE de Pitzounda (1529), I, 237.

CLOCHES d'Etchmiadzin, III, 375.

COCHENILLE arménienne, III; 461.

COL du Maroukh, I, 320; II, 78.

COLS du Passmta, de l'Elbrouz, etc. II, 77.

COLCHES ou Kolkhes, II, 16, 81.

COLCHIDE, valeur de ce nom, I, 54. — Colchide d'Homère, I 60. — Colchide sous les Romains, jusqu'à Khosroës, II, 67. — Frontière, II, 73. — Christianisme prêché par St.-Simon, II, 75. — Prend le nom de Lazique, II, 77. — Pendant la gr. lutte

entre Justinien et Khosroës, II, 83. —Commerce, II, 84. — Se soumet à Khosroës, r. de Perse, II, 85. — Les Perses en Colchide et dans le Gouria, II, 86.—La Colc. retourne aux Rom. II, 89. — Le roi Goubazès, assassiné par les Rom. II, 118. —Paix de Justinien et de Khosroës, II, 131.

COLCHOS, valeur de ce nom, III, 48. —Etymologie, III, 60.

COLLIER, gr. collier en or massif du tombeau du Kouloba, V, 198. — Lithuanien, idem.—de la reine, V, 208.—d'or massif formé d'un serpent à deux têtes, tumulus de Phanagorie, V, 77.—Colliers Scythes d'un tumulus de Kermentchik, Cr. VI. 383.

COLONIES milésiennes, I, 56. — Grecq. des Héniokhes, I, 58.—Mèdes ou du Somkheth, II, 27; IV, 349.—Touraniennes, II, 29; IV, 159.—Des Ouriani (Juifs), II, 30. —Koukasines, II, 42. —Allemandes, IV, 215, — De Hélénendorf, près Gandja, IV, 110, 221, 222.— D'Annenfeld ruinée, près de Chamekor, IV, 148, 221. — De Katharinenfeld, Somketh, IV, 153, 222.—D'Elisabeththal, Somk. IV, 196, 222.—D'Alexandersdorf, près de Tiflis, IV, 200, 222.—De Marienfeld, Caketh, IV, 200, 202, 222. —De Pétersdorf, Caketh, IV, 202, 222.—Suisses et allemandes en Cr. IV, 217. — Allemande de la Molotchna, IV, 217.—Des cataractes du Dniepr ou du gouvern. d'Ekatérinoslav, IV, 217, 218.—De Zurichthal, IV, 218.—De Tiflis, IV, 222, 224.—Ecossaise du Béchetau, IV, 487.—All. de la vall. des All., près de Théodosie, V, 312.—D'Otouze, V, 317, — All. de Soudak, V, 324, 351.

COMANS, IV, 322, 372, 376.

COMMERCE de la Géorgie, I, 347.— Franchise pendant 10 ans (1822 à 1832), I, 347. — Route du commerce, I, 350. — Exportation à Redoute-kalé, I, 351. —Société asiatique du commerce, I, 352.— Franchise annulée. I, 353.—Nouvelle route du comm. asiatiq. par Trébizonde ou par Smyrne, I, 354.

COMPÈRE, botan. et prop. en Cr. VI, 94, 97, 98, 101, 103.

CONRADI, méd. à Pétigorsk, III, 248; IV, 481.

CONSTANTIN Porphyrogénète, emp. 10e siècl. de J. C. I, 71, 194; II, 134; V, 136; VI, 159.

CONSTANTIN en 866 de J. C. r. d'Abk. II, 143.

CONSTANTIN Ier, r. de Géor. meurt en 942, II, 144.

CONTEURS. — A Soudjéout, V, 272. — Orientaux, V, 273, 378.— Aux cafés de Karassoubazar, V, 378. — Et farces persanes à Nakhtchévan, IV, 15.

CORAX, mont. de Pl. I, 206.

COROCANDAME, ville (Taman) I, 167.

COSAQUES du Don, I, 371, 377; II, 342. — De la Ligne, I, 371; IV, 469. — De la Mer Noire; leur frontière, V, 14. — Sont les desc. des Saporogues, id. — Ekatérinodar, leur capitale, V, 15. — Nékrassofs, V, 102.

COUROUGOUDAN, vill. d'Arm. III, 418.

CRATERES géologiques, Voy. Terrain erratique.

CRATERES à boire. — Deux en ar-

gent du tomb. du Kouloba, V, 204.
CRAVEN (lady), V, 380.
CRIMEE ou Chersonèse Taurique. — Tableau général, V, 302. — Côte méridionale, côte de l'Est, V, 429. — Côte de l'Ouest, V, 441. — Quelques mots sur la géographie et l'histoire ancienne de la côte de Cr. VI, 5. — Chersonèse héracléotique, VI, 118. — Versant septentrional de la chaîne taurique de la Cherson. héracl. à Simféropol, VI, 216.
CROIX (mont. de la), Cauc. IV, 259.
CROMUC, vallée Tcherk. I, 82.
CRYPTES. Tableau général, VI, 315. — De la vallée du Podkoumok, N. du Cauc. I, 325; IV, 508, 514. — D'Armasi, II, 23; du gr. Avthala, plaine de Dighom, rives du Kour, II, 35; IV, 228, 243. — De Vardsie, II, 315; III, 205. — De Ghelsounda, près de Khertvis, II, 307. — D'Askana, Gouria, III, 111. — De Gvimé, Im. III, 163. — D'Ouplistsikhé, II, 23, III, 194. — De Dachesalakli, Kasak. IV, 136. — De Hrachegapert ou Okhtchapert, III 402; IV, 181. — De Bethléem, pied du Kasbek, IV, 273. — De la montagne de Garaki, IV, 273. — Ou catacombes de Kertche, V, 184. — D'Opouk (Kimmericum), V, 259. — Tumulaires de Toyrictaka, V, 248. — De l'Akkaja, près de Karassoubazar, Cr. V, 368. — Tumulaires de Cherson, VI, 164. — D'Inkerman, VI, 217, 250. — De Mangoup, VI, 275, 280. — De Tcherkess-kerman, IV, 290. — De Katchikalène, VI, 298. — De Tépékerman, VI, 305. — De Tchoufout-kalé, VI, 337, 345. — de Badrak, VI, 372. — Tumulaires de Kerthentchik, VI, 386.
CYANUS, Voy. Tekkouri.
CYBÈLE (temple de), à Phasis, III, 74.
CYBERNICUS (temp. de), V, 241.
CYCLOPIQUES (Murs). — De l'akropolis d'Opouk, V, 259. — Du grand Mont-d'Or, V, 186. — Du second tumulus du Mont-d'Or, V, 192. — Du Démirkapou à l'Ouest du Tchatyrdagh, V, 427. — Du Kastèle, muraille, tour, V, 445.
CYTAIA (Koutaïs), I, 429; II, 19.
CZORNA-GORA, fortification du Podkoumok, I, 326, 503.
DACHEKEND, égl. du lac Sév. III, 312.
DACHEKESSAMAN, mont. et vill. de Gandja, IV, 133.
DACHESALAKLI, III, 281; IV, 136, 156.
DADIANS, pr. de Mingr. Histoire et généalogie, III, 25 et suiv.
DAGHISTHEE, gén. rom. en Lazique, II, 90.
DAGNA, prom. et défilé en Arm. III, 486.
DALKA, Voy. Poskho.
DAMBOULOUT, Voy. Tamboulout.
DAMNAZÈS, r. de Lazique, II, 81.
DANDARA, ruine en Abk. I, 304, 310; II, 142. — Evêché, I, 314.
DANDARIENS, peupl. Méot. I, 167; V, 9.
DANINI, idole géor. II, 42.
DANITLA, mont. du Béchetau, IV, 499.
DANSE tcherkesse, I, 123. — Danse Abkhase, I, 330. — Danse et chants en Iméreth, I, 394. — Danse lesghi, III, 257.
DARALAGHÈZE, vallée d'Arm. III, 303, 309, 488.

DARANDA ou Dranda, égl. ruinée d'Abk. I, 318.
DARBAS, plaine du Somk. IV, 174. 186.
DARBASI (Tsikhédarbasi), Im. II, 202.
DARBASITA (palais), III, 216.
DARIEL, Darial ou Darubal (porte de), II, 26; IV, 282 et suiv. — Constr. par Mirvan, 140 ans av. J. C. III, 43. — Ses noms et son hist. IV, 291.
DARINA (chemin de), route du Tsèbelda, par le col du Maroukh, I, 326; II, 127.
DARIUS, fils d'Hystaspes, r. de P. II, 30; IV, 399.
DASSANAVI, fort. géor. II, 82.
DATCHI, fils de Vakhtang Ier, roi d'Ib. 499 de J. C. transfère sa résidence à Tiflis, II, 66.
DAVID III, le Réparateur, I, 424, 431; IV, 173. — Monte sur le trône de Géor. et d'Abk. II, 152. — Bat les Tatares et en délivre la Géorg. II, 153. — Bat les Turcs, prend Tiflis, Chamchvildé, entre en Arménie, prend Ani, II, 154. — Fonde le Monastère de Ghélathi, y porte les portes de fer d'Ani, et y est enterré, II, 154, 180. — Son portrait à Ghélathi, II, 186. — Ajoute le Semo-Karthli (pays d'Akhaltsikhé) à la Géorgie, II, 276.
DAVID IV, r. de Géor. IV, 174.
DEBÉDA, Voy. Khram.
DEDATSIKHÉ, fort. de Géor. II, 32.
DEFDAROKI, Voy. Tsakh-don.
DEMANGE (J.-Bapt.). ouvrier constructeur de M. Gamba; I, 245, 213.
DÉMIRDJI, vill. de Cr. V. 425, 433.
DEMIRKAPOU (portes de fer). — De Kemme aux sources de l'Abacha, II, 129. — De Derbend à Ghélathi, II, 177. — Leur histoire, II, 178. — De Atskver, avec inscription géorg. II, 333. — De la vallée de l'Angar, Crimée, V, 415. — De l'O. du Tchatyrdagh, V, 427; VI, 377. — De la Karabi yaïla, V, 437. — Du Kastèle, V, 445. — Du Kokia-Issar, VI, 108.
DÉMOSTHÈNES, V, 62.
DÉMOURDJASALOU, vill. de Géo. III, 276; IV, 154.
DERBEND (Gagra), I, 217.
DERBEND sur la M. Casp. Portes de fer, II, 177, 180.
DÉREKOI, vill. de Gr. VI, 58.
DERSOUKH, ruiss. et vallée, I, 5.
DÉVALOU, vill. d'Arm. III, 485.
DÉVIS-NAMOUKHLI, IV, 229.
DIA (ruines de), V, 246.
DIANE-AGROTÈRE (temple de), V, 58.
DIDAN (Titan), anc. patr. II, 8; IV, 341, 352.
DIDOETHI, hab. par les Koukasines, II, 42.
DIGOME (plaine de), II, 23, 35; IV, 228.
DIK-TCHAPILIAKEND, mont. du Daralaghèze, III, 309.
DILARA-BIKEZ, femme de Krim-Ghéréi, VI, 333.
DILEMNITES, Voy. Dolómites.
DILIJAN sur l'Akstafa, III, 290.
DILIJAN du Karab. IV, 60.
DIMNI, fort. d'Im. constr. par Pharnavaze, II, 39.
DIODORE de Sicile, IV, 347, 349.
DIOSCOURIAS, Sévastopolis. — Colon. Milés. I, 57. — Situation, I, 306. — Son histoire, I, 311; II, 37. — Mithridate Eup. à D.

II, 46. — Chute de Diosc. II, 67.
DIVAN géorgien à Vardsie, II, 320. — Archéopolis, III, 56.
DIVINITÉ ou Déesse Vierge des Taures, VI, 9, 10, 11, 19, 26, 39, 40. — Cette Divinité V. est la même que celle du mont d'Or près de Kertche, V, 187. — De Pokroi, de Rughen, VI, 41. — C'est la Déesse Ligho ou Lido des Lithuaniens, VI, 41. — Son sanctuaire sur l'Aïoudagh, VI, 26. — Au Cap Aïa, sur le Kokia-Issar, VI, 20. — Dans la Chersonèse Héracléotique, IV, 192.
DJAKO, manteau de feutre Tcherk, I, 121.
DJALILBEG, pr. Persan, III, 417.
DJAMATAI, vill. de Cr. V, 407; VI, 120.
DJAMBALA, chât. ruin. du Somk. IV, 195.
DJAMDJAM, mont. du Somk. IV, 154.
DJANAT-ABAD, vill. Arm. III, 458.
DJANI, mont du Daralag. III, 309.
DJAVAKHÈTHI (auj. pachal. d'Akhaltsikhé), II, 39, 275, 283.
DJAVAKHOS, anc. chef géor. II. 23.
DJAVALA, riv. du Somk. IV, 155, 156, 188, 193.
DJÉDJORI, riv. du Ratcha, II, 397.
DJÉLEZNÉVODI (sources martiales), IV, 487.
DJÉLÉZNÉGORA (Eisenberg) du Bechetau, IV, 500.
DIÉNATSI (Chinois), surn. des Orpélians, II, 29; IV, 159.
DJÉNEVOULK, fam. chin. IV, 160.
DJENPAKOURANI, surn. des Orpélians, II, 29; IV, 159.
DJÉPOUA, village Abk. anc. rés. d'Ali-bey, I, 320.
DJEVARI, fort. de Ming. III, 39.
DJEVARIS-MONASTERI, Eg. I, 410.
DJIKHES, peup. du Djikhèthi (Circassie), I, 67, 233; II, 51. — Sont les mêmes que les Zyghes, les Adighes, I, 67.
DJINGHIS-KERMAN, Voy. Tcherkess-kerman.
DJINSOFOU, vill. de Cr. V, 401.
DJONAULI, affluent de la Tskhénitskali, II, 449.
DJOULFA (Tchouga), anc. ville d'Arm. IV, 20. — Son hist. IV, 21, 29 et suiv. — Anc. popul. IV, 23. Pont, id. — Chât. ruin. IV, 24. — Bazar, tombe de Katchabab, IV, 25. — Cimetière, IV, 27.
DJOUMANTAU, mont. d'Abk. I, 54, 206, 305; III, 99. — Strobilus de Str. I, 306.
DJOUROUK-SOU, riv. de Cr. VI, 323.
DJOUSSA, riv. d'Im. II, 362; III, 161.
DJROUDJI, monast. d'Im. III, 175.
DJROUDJOULA, riv. d'Im. III, 167, 175.
DJUVGA ou Djouhoubou, baie de la Circ. I, 187.
DMITRI Ier, roi d'Abk. et de Géor. I, 431; II, 154, 170.
DOBE (baie et village de), I, 12, 155, 156, 157.
DOCONE, auj. Pitchora, riv. de Colch. II, 113, 121.
DODANIM (Dodonéens), IV, 321, 335.
DOLOMITES, hab. du Dilem, au siége d'Arkhéopolis, II, 106, 120, 124.
DOROS, chât. anc. de Cr. VI, 227.

DORU, anc. contrée de la Cr. VI, 224, 227, 232.
DOSITHEE, II, 142.
DOUAB (riv. de Pchade), I, 181.
DOUBOVOI-RINOK, presq. de Taman, V, 25.
DOUCHETTE, ville de Géor. IV, 247.
DOUCHETTE, riv. de la côte de Circ. I, 187.
DOURDSOUKHÈTHI auj. pays des Ingouches, II, 42, 43, 51.
DOURDSOURK, r. des Caucasiens, II, 25, 41; IV, 354.
DOUROUBANDI (Derbend sur la Mer Casp.), II, 11, 25.
DRUIDISME tcherkesse, I, 133 et suiv. — Des Abkhases, I, 230.
DRYKH, vill. du Taliche, IV, 95.
DSCHOUGO-DJOUK-KALÉ (Soudjouk-kalé), I, 10.
DSIROULA, riv. d'Im. II, 352, 360; III, 158, 180.
DUALICHUILÈBI, vill. d'Im. III, 120. — Sources therm. sulfureuses, III, 122.
DUBRUX (Al.), anc. conserv. du Mus. de Kertche, V, 150, 196, 228, 252, 260.
DUPRÈ (Adrien), consul de Fr. II, 263.
DYNAMIS, fille de Pharnace, roi du Bosph. II, 68.
DZÉGHAM, r. IV, 129, 130. — Stat. de poste, IV, 149.
DZIACHÉ, vill. tcherk, I, 199.
EAUX thermales et minérales. — Acide de Kélassour, I, 295. — Chaudes d'Iskouriah, I, 295. — Th. sulf. d'Abassoumen, pach. d'Akhalts. II, 255. — Acidulées d'Akmet, pach. d'Akhalts. II, 300. — Thermales de Tadghiri, vall. de Bardjom, II, 345. — Therm. sulfureuse de l'écluse de Baragone, II, 389. — Acidulées à Nigauzèbi, à Outséré, à Glola, dans le H. Ratcha, II, 402, 403, 406, 422. Therm. sulf. de Dualichuilèbi, Im. III, 122. — de Tiflis, III, 240. — Therm. de Dévalou, Arm. III, 486. — Acide de Védi, Arm. III, 486 — Acide et sulf. de Goupta, IV, 260. — Therm. sulf. de Pétigorsk, IV, 477. — Therm. et mart. de Djéleznévodi, IV, 489. — Amère, sulf. de Esteutoutcheki, IV, 504. — Acidulées de Kislavodsk, IV, 509.
ECHAK-MEIDAN, mont. d'Arm. III, 293, 298.
ECHELLE des distances comparées, I, 7.
ECHIRA, ég. d'Abk. I, 277.
EGHÈRIA ou Eghers, fort. de Ming. selon Reineggs, III, 38.
EGROS, anc. chef géor. II, 9, 11.
EGOURSI, Egrissi (Ecrectice de Pl.), anc. de l'Abk. et de la Mingr. I, 308, 341; II, 11, 26, 36. — Occupée par les colon. grecq. II, 28.
EHRENBERG, prof. II, 358; III, 156.
EICHFELD, ing. des min. IV, 127, 133, 134 et suiv.
EICHWALD (Edouard), prof. II, 178; III, 10, 17.
EIONÉ, île, Pl. I, 167.
EIRANIS, égl. des rives du lac Sév. III, 312.
EKATÉRINODAR, V, 13, 15.
EKATÉRINOGRAD, IV, 468, 471.
EKLISSA-BOUROUN, V, 426.
EKSAN-KHAN, gouv. de Nakhtchévan, IV, 14.
ELBROUS, mont. I, 206; III, 6, 65, 99, 103, 104; IV, 95, 466, 520; V, 374.

ELDIGOUZ (Chams-Eddin), pr. d'Aderbaïdjan ; ses guerres contre Georges III, II, 155 ; IV, 176. — Inscrip. de Nakhtchévan, IV, 11.
ELISA (Eoliens), IV, 321, 335.
ELISABETHTHAL, colon. all. IV, 196.
EMANUEL, gén. r. I, 154, 322.
EMAUX byzantins à Ghélathi, II, 188. — A Tchamokmodi, III, 107.
EMMÉTCHE (amazones tcherk.), I, 151.
ENGELHARDT, gén. russe, I, 79 ; IV, 479, 487, 492, 503.
ENGELHARDT, prof. de Dorpat, IV, 309 ; V, 10.
ENGOUR (Ingour), r. du Cauc. I, 340 ; II, 28 ; III, 6. — Sa source, III, 7.
ERISTAF, gén. maj. et pr., géor. I, 351.
ERISTAF (Grégoire), pr. de Baragone, Ratcha ; histoire de ses ancêtres, II, 390. — (George), pr. dans le Gouria, III, 113.
ERISTAVI (tête du peuple), titre géor. II, 24.
ERIVAN, cap. de la prov. d'Arm. Descr. III, 332. — Forteresse, III, 335. — Salle des glaces, III, 338. — Harem, III, 344. — Mosquée en briques vernissées, III, 346. — Ville, grande mosquée du Meïdan, III, 347. — Femmes, III, 348. — Climat d'E. III, 349. — Choléra, III, 353. — Arbres fruitiers, jardins, III, 354. — Jardin du gouvernement, III, 356.
ERKHÈTI, habit. d'été de George. Eristaf, dans le Gouria, III, 113.
ERMITAGE près de Sévastopol, VI, 242.
EROUCHETI, distr. du Sa-Atabago, II, 283.
EROVANTACHAD, anc. cap. d'Arm. III, 437, 439. — Ruines, cimetière, église, III, 440.
EROVANTAGHERD, château ruiné d'Arm. III, 435, 439. — Souterrain, pont ruiné, cimetière, tombes, inscr. III, 435 et suiv.
ESCHER DE LA LINTH (Arnold), nat. IV, 266, 284.
ESKI-KERMANE, Voy. Tcherkess-Kerman.
ESKI-KRIM, Cr. V, 307.
ESKI-SARAI, ruine de Cr. V, 406.
ESKI-YOURT, Cr. VI, 335.
ESPÉJO, maj. r. III, 276, 284, 293, 307.
ESSENTOUTCHEKI, eau amère, sulf. IV, 504.
ESSOUKOUGOU, cap. I, 181.
ETCHMIADZIN, résid. du patriarc. d'Arm., excursion, description, III, 358. — Vagarchabad est son nom, prof. III, 359. — Anc. noms, III, 363, 367. — Eglise princip. III, 370, 476 ; V, 114. — Patriarches Jean et Ephrem, III, 377. — Bibliothèque, III, 378.
EUPATORION, Voy. Inkerman.
EUPHRATA, Abk. Eun. du palais, I, 230.
EVENIA, sœur d'Aëthès, II, 17.
EVETSKI, Statistique rus. II, 263, 284 ; III, 258 ; IV, 457.
EXAMPEE (Czorny-Szlah) d'Hér. IV, 396.
EX-VOTO de Pitzounda, I, 238. — D'Echira, I, 278. — D'Ilori, I, 343. — De l'église de Kaladarassi, IV, 72.
EZEROUKOUAI, tribu Tcherk. I, 106.
EZYDES d'Arm., Nestoriens, IV, 5.
FAGOURKA, ville tcherk. I, 105, 201.

FAVRE (Alphonse), géol. de Genève, VI, 46.
FEODALITE tcherkesse, I, 109. — De l'Ibérie du temps de Strabon, II, 49. — De la Mingrélie et de l'Iméreth, III, 31.
FEOLENT ou Parthénique (cap), I, 1; V, 386; VI, 19.
FERDOUSSI, chron. Persan, II, 28.
FIGURINES. — D'Isis, tomb. V, 141. — De tourterelles, V, 141. — En relief sur vases, vase de Priam, V, 161. — En relief sur vases rom. en Helv. et dans les Gaules, V, 161. — En relief sur terre noire à Panticapée, urne, V, 162. — Fabrique à Pantic. V, 163. — Des environs de Théodosie, V, 300. — De l'Anatolie, V, 300.
FITSKI, vall. de Cr. VI, 296, 304.
FLORE et plantes de Ghélindjik, I, 25, 34. — Des montagnes d'Akaltsikhé, II, 239 à 252. — Printanière de Nakhtchévan, IV, 8.
FLORE du Bérhetau, IV, 528.
FONTAN (île de), V, 22, 34. — Stanitse cosaque, V, 42. — Cratère artésien de F. V, 43.
FOYER-FOURS. — Des cryptes d'Ouplistsikhé, Karthli, III, 200, 202, 400. — De Bourdit, Arm. III, 400. — Des cryptes de Crimée, VI, 261.
FREDUCE d'Ancone, géogr. I, 183.
FRAEHN, acad. de St-Pétersb. II, 177, 178. IV, 11.
FRANCS (Génois), trad. Cauc. I, 79.
FUNERAILLES. — Chez les Tcherkesses, I, 89, 138. — Chez les hab. du Gouria, III, 117. — Chez les hab. de Gori, III, 191. — D'un Dadian, III, 50. — Des Osses, IV, 450. — D'un roi Scythe à Panticapée, V, 194.
GADASSI, v. Géor. II, 31.
GAGHIDA, riv. d'Abkhasie, I, 337.
GAGRA (forteresse de), I, 6, 104, 106, 252. — Description I, 209. — Eglise, I, 211. — Sources, I, 214. — Excursion, I, 216. — Végétation, I, 216. — Défilé et montagne, I, 54, 207, 210.
GALAZGA, riv. et vall. I, 306. — Frontière de Ming. I, 315.
GALIERT (sanctuaire des Ingouches), I, 411.
GAMBA, cons. franç. I, 98, 121, 181, 316, 350, 351, 369, 379, 415, 416; II, 177, 184, 354, 373, 390; III; 123, 131, 242, 258; III, 269; IV, 147, 211, 259, 275, 277, 288, 306; V, 153. — Son établissement à Vartsikhé, II, 214. — Son caractère, ses projets, II, 214 et suiv.
GAMRI, vall. des Lesghi, I, 154.
GANDJA, Elisabethpol, IV, 83. — Description, IV, 107.
GANSER, L. col. I, 48.
GARAKI, mont. du Cauc. av. crypt. IV, 273.
GARDABANA, prov. Géor. II, 39.
GARDABOS, anc. chef Géor. II, 22.
GASPRA, vill. de Cr. VI, 74.
GATCHIOS, anc. chef. Géorg. II, 22.
GAU, Voy. Kau.
GAUTIER, cap. sa carte, 1820, I, 5, 192.
GAZARIE, VI, 237.
GEDIMINE, gr. duc de Lithuanie, VI, 152.
GELONS, IV, 357, 373, 399.
GEOLOGIE. — CAUCASE OCCIDENTAL. — Tertiaire d'Anapa, I, 4. — Eperon crétacé caucasien, I, 4, 6, 11, 23, 24, 25, 179, 196, 199. — Commencement du Cauc. occ. tableau gé-

néral, I, 16, 54, 202 et 207. — Craie à Gagra, I, 209. — Côtes et falaises d'Abkhasie, I, 242, 243, 273. — Premier panorama de la chaîne du Caucase abkhasien vu de Bambor, I, 269. — Second panorama expliquant la nature des cimes principales, I, 303, à 305. — CAUCASE CENTRAL. — Elbrous, cratère de soulèvement, IV, 520. — Trachytes, IV, 522. — Passmta, Roche ignée, IV, 466. — Ithanissi, gr. Digorski, II, 409. — Kédéla, II, 421. — Broutissabzèli, III, 189. — Monts-Rouges, volcans éteints, IV, 253 et suiv. — Kasbek et vallée du Térek, IV, 259. — Centre du soulèvement à Dirial, micaschiste, serpentine, protogyne, IV, 284. — CAUCASE ORIENTAL. — Chaîne schisteuse comme le centre, IV, 93, 206, 253 et suiv. — GOLFE TERTIAIRE DE COLCHIDE. — Gypse de Sakharbeth, I, 367. — Jets porphyriques, I, 369. — Cratère porphyrique de Koutaïs et de Ghélathi, II, 170. — Ecluse du cratère, II, 199. — Calcaire à dicérates, craie de Koutaïs, II, 170-173. — Galets, I, 374. — Soulèvement du tertiaire du golfe de Colchide, II, 224. — Fond du golfe, jets porphyriques, II, 355. — Molasse lacustre à Gariskhévi, II, 359. — Nature et soulèvement du fond du golfe, II, 363, 369; III, 157. — Tertiaire marin, III, 157. — Ecluse, dolomitique de la Kvirila, entre le golfe de Colchide et le bassin tertiaire isolé de Satchekhéri, III, 163. — Bassin tert. de Satchekhéri, III, 167 à 179. — Bassin tertiaire du Bas-Ratcha, II, 430. — Groupe crétacée entre le golfe de Colchide et le bassin du Bas-Ratcha, II, 370. Kreiti, II, 370. — Khotévi, et phénomènes intéressants à Nikortsminda; ruisseau qui se perd; glacière nat. et caverne; lac sans écoulement, II de 379 à 381. — Craie à Saïermi, II, 431. — Vallée jurassique et liasique du Haut-Ratcha. — Ecluse jurassique à Baragone, II, 387. — Cratère de soulèvement, II, 389. — Schiste et porphyres, II, 395 et suiv. — Défilé d'Outséré, II, 404. — Vallées de Ghébi et de Glola; sources acidulées, II, 406. — Vallée jur. et crétacée de la Tskhénitskali, II, 442 et suiv. — CHAINE D'AKHALTSIKHÉ. — Craie, porphyres, etc. Traversée de cette chaîne, II, 232 et suiv. — Bassin tertiaire et lacustre d'Akhaltsikhé; roches volcaniques et tertiaires, II, 286 et suiv. — VALLÉE DU KOUR SUPÉRIEUR. — Volcans éteints de Nakolakévi, II, 306. — Ecluse volcanique et vallée de Bardjom, II, 337. — CHAINON DU KORDOKHTI. — Sépare le golfe de Colchide de celui de Géorgie; sa nature porphyrique, II, 351; III, 180. — GOLFE DE GÉORGIE. — Bassin tertiaire du Karthlimoyen, III, 182, 184, 189, 192, 193, 211, 219. — Lacs desséchés de ce bassin, III, 221. — Ecluse du bassin, IV, 229. — Golfe inférieur entre le Kour et le Iœr, IV, 201. — Vers la Mer Caspienne, IV, 93, 105. — Dépôts de l'embouchure de l'Aragvi dans le Kour, IV, 227, 245. — PLASTRON VOLCANIQUE D'ARMÉNIE. — Amphithéâtre volcanique du Somkheth; IV, 153. — Coulée de lave du

Khram, IV, 157.—De l'Alghet, IV, 186, 196. — Cônes porph. au S. de la Djavala, IV, 188. —Obsidienne, IV, 196. — Volcan de Kodi, IV. 197.— Chaîne métallique du Somkheth, du Chamechadile, de Gandja, etc. IV, 127.— Mines de fer de Boïan, IV, 133. — De Koulpe (Khalybes), IV, 136. — De cuivre et d'argent d'Allaverdi, etc. (Tubal), IV, 141 et suiv. — Vallée volcanique de l'Akstafa, III, 281. Amphithéâtre volcaniq. du lac Sévang, III, 299, 314.— D'Arménie, volcans d'Agmangan, de Kiotangdagh, III, 328. — De l'Alaghaz, III, 331, 415, 420, 439. — Du Kieghart-Hassar, avec vallée de Karhni et coulée de lave prismatique, III, 385.—Du Takhaltou, III, 423. — Coulée de lave du Sinak, III, 445, 454.—Volcans du Gr. et du Pet. Ararat, III, 464, 472. — Bassin tertiaire et lacustre d'Arménie, III, 385, 405, 415, 420, 457, 463, 479, 484. — Sel fossile de Koulpe, III, 423, 429.—De Nakhtchévan, IV, 7. — Plaine salée du pied de l'Ararat, III, 461. — De Khorvirab, III, 483. — Grande écluse de l'Araxe.—Grès de Djoulfa, IV, 21. — Tertiaire à nummulites de Djoulfa, IV, 43. — Cataractes d'Arasbar, IV, 38. — Roches granitiques, éruptives et métamorphiques, IV, 40, 47, 53. — Amphithéâtre volcanique du Kapan, IV, 60, 63. — Volcan éteint, IV, 64. — Choucha, IV, 73. — Amphithéâtre volcanique du Taliche, IV, 96. — Détroit septentrional du Caucase. — Suite géologique de la steppe à l'Elbrous, tertiaire calc. à numm., craie blanche, grès vert, jura, schiste noir, formations ignées, et cratère de soulèvement, IV, 502 à 526. — Groupe trachytique et volcanique du Béchetau, IV, de 476 à 502. — Plateau du Kouban, V, 6, 10, 11. — Golfe anc. et mod. du Kouban, V, 9, 12, 13, 16, 17, 19.— Histoire diluviale et antidiluviale du détroit qui sépare la chaîne caucasienne de la chaîne taurique, V, 19 et suiv. — Polynésie du Kouban; îles de Kandau, de Tyrambé, des Kimmériens, de Phanagorie, des Sindes; volcans de boue; naphte; soulèvements; encombrement de rivières, de bras de mer, etc. V, de 24 à 102. — Presqu'ile tertiaire de Kertch. — Marne et schiste, V, 105. — Argile feuilletée, V, 181. — Calcaire blanc tert. de Kertche, V, 142, 237.—Volcan de boue et de naphte de Iénikalé, V, 237. — Fer phosphaté à Taman, V, 92, à Ampélaki, V, 246. — Tertiaire, soulèvement et cause volc. à Opouk, V. 253. — Chaine taurique. — Formes générales, I, 2; V, 302. — Lambeau oriental à Otouze, V, 313. — A Koze, V, 316. — Au Méganome, V, 320. — A Soudak, V, 326-367. — Yaïla, lias, hypothèse, V, 373. — Contrefort tertiaire de Théodosie, V, 312. — Récif crétacé à Eski-krim, à Karassoubazar, V, 307 et 368. — Système occidental de la Crimée de Simféropol à Sévastopol : hypothèse générale. V, 383. — Cratère d'éruption et vallée de soulèvement du Salghir, V, 397. — Etage jurassique à Térénaïr, V, 405.—A Kisilkoba, V, 410. — Lambeau central de la chaîne taurique, Tchatyrdagh, V, 415,

417 jusqu'à 427. — Aloucheta, grès à anthracites de Démirdji, V, 433. — Schiste, V, 434. — Karabi-Yaïla, V, 437. — Cratère de soulèvement du Kastèle, etc., sous l'angle de la Babougan-Yaïla; terrains erratiques et chaos de Sunenkaïa, V, 441 à 461. — Cratère de soulèvement de l'Aïoudagh, VI, 30 et suiv. — Chaos d'Aïdaniel ou Nikita-Bouroun, de Magaratche, VI, 52, 55. — Cratère d'éruption et de soulèvement de Limène, VI, 82. — De Foroze et de Laspi, VI, 89 et suiv. — Chersonèse héracléotique; volcans éteints, tertiaire, fossiles marins, terrestres et lacustres, VI, 118. — Baie de Sévastopol, VI, 240 et suiv. — Versant septentr. de la chaîne taurique; récif crétacé jusqu'à Simféropol, VI, 264, 287, 295, 349. — Néocomien à Mangouche, VI, 356. — Cratère d'éruption de la Badrak et de l'Alma, VI, 357 et suiv.

GEORGES (St) d'Ilori, I, 343. — Eg. de Koutaïs, I, 427. — Eg. de St-Georges à Ghélathi, bâtie par George II, II, 190. — Chap. de St-George à Saphar, II, 297. — Sculpt. de St-George à Nikortsminda, II, 384. — Tomb. de St-George à Koulpe, III, 432.

GEORGES (Monast. St), au Cap Parthénique, Cr. VI, 196.

GEORGE (Ghiorghi Ier), roi de Géorgie, IV, 161.

GEORGE II, père de Bagrat IV, son portrait à Ghélathi, II, 186. — Son histoire, II, 152.

GEORGE III usurpe le trône de Géorg. II, 155; IV, 175. — Reprend Ani, détruit Tovin, est battu par Eldigouz, II, 155. — Détruit les Orpélians, II, 156. — Son portrait dans l'égl. de Ghélathi, II, 187.

GEORGE VI, l'illustre roi de Géorg. II, 165.

GEORGIE primitive, II, 8. — Des Argonautes, II, 16. — Sous les prem. rois, II, 21. — Sous les Scythes, II, 25. — Sous les rois de Perse, II, 29. — Sous Alexand. de Macédoine, II, 31. — Sous la seconde dynastie de ses rois, II, 33. — Divisée en 8 provinces, II, 38. — Religion sous Pharnavaz, II, 40. — Noblesse féodale des Aznauri, II, 41. — Les Géorg. cessent de manger de la chair humaine, II, 41. — Ecriture cursive des Géorg. II, 41. — Ressemble au Zend, id. — Jusqu'à l'invasion des Romains, II, 41. — Culte des Mages en G. II, 43. — Gouvernée par les Arsacides, II, 44. — Pompée et Mithridate en Géorg. II, 44 et suiv. — Sous le nom d'Ibérie, gouver. par des rois Arsacides partic. II, 47. — Adarkhi la partage en deux roy. celui de Mtzkhètha, et celui d'Armasi, II, 49. — Tableau de l'Ibérie, par Strabon, II, 49. — L'Ibérie perd les vallées supér. du Kour, enlevée par les Arméniens, II, 51. — Gr. invas. des Osses et autr. Cauc. en Arm. II, 51. — Sous les Sassanides, II, 55, 58. — Sous leur roi Mirian, les G. se convertissent au christianisme, II, 60. — En 600 de J. C. env. la G. se sépare de l'égl. armén. II, 135. — Gouvernée par les Bagratides, II, 135, 139 — Ravagée par les Arabes, II, 136. — Dynastie Bagratides, II, 139. — Partagée en Géorgie supér. et en Géorgie infér. ou Iméreth,

1247 de J. C. II, 164. — Second partage de la Géorgie par Alexandre Ier, en 1442, II, 166.
GHADO, mont. contref. du Cauc. auj. Lekhi, II, 11, 71.
GHARISKHEVI, vill. égl. et chât. d'Im. II, 355, 357.
GHEBI, vill. du Haut-Ratcha, aux sources du Rion, II, 375, 409. — Mœurs montagnardes, II, 413. — Egl. II, 414. — Tombeaux, id. — Route chez les Dougores, les Osses et les Souanes, II, 416; III, 15.
GHELATHI (Ghénath), mont. Iméreth, I, 231, 383, 424. — Sa restauration par David III, II, 154, 180. — Excursion à G II, 169. — Monastère de G. II, 176. — Portes de fer de G. II, 177. — Egl. de la Ste Vierge, II, 183. — St fond. II, 154, 186. — Mosaïque, II, 184. — Emaux, II, 188 — Trésor, 189. — Egl. de St George, II, 189. — Egl. de St Nicolas, II, 182. — Monast. de femmes, II, 191. — Egl. de la reine Anne, femme de de David III, II, 193. — Eglises votives sur le rocher, II, 193. — Moines, costume et occupations, II, 196. — Bibliothèque, II, 197. — Tombeaux à Ghél. II, 198.
GHELEMBOR, montagnes du Svaneth, III, 8, 21, 46, 99.
GHELINDJIK (faux), I, 14, 15.
GHELINDJIK (conquête de), I, 16. — Fondation de la forteresse, I, 17. — Baie, I, 20. — Description de la forteresse, I, 21. — Sol et végétation, I, 25. — Plantes déterminées par M. de Stéven, I, 27. — Vie militaire, I, 29. — Ruines grecques, premier groupe, I, 43. — Second groupe, I, 166.
GHELINDJIK sous M. de Scassi, I, 99. — Séjour à Ghélindjik, I, 163.
GHELINKAIA, VI, 31.
GHELSOUNDA, vill. du Sa-At. II, 327.
GHENSEGUR, mont. I, 37.
GHERGHETI, vill. de la vall. de Khèvi, IV, 269. — Egl. dite de la Trinité, IV, 270.
GHEVARK, vill. d'Am. IV, 5.
GHEVARZIN-DACHE, rocher, chât. et grotte du Kasaki, III, 283.
GHEZALDARA, mont. du Daralag, III, 309.
GHIORGHIEVSK, IV, 473, 474.
GHIREI, pr. de Cr. descendants de Tamerlan; V, 370.
GLACIERE nat. de Khotévi, Ratcha, II, 380. — Du Tchatyrdagh, Cr. V, 420. — De la Karabi-Yaïla, V, 440. — Du Chaïtan-Kaïa, VI, 51.
GLAUCUS de Strabon (Rion), riv. d'Im. II, 70.
GLOLA, village fortifié du Haut-Ratcha; source acid. II, 421.
GOBAZES, r. de Colch. ou Lazique, II, 76, 79.
GOBIETI, gr. vill. du Sa-At. II, 298, 306.
GODET (Charles), bot. IV, 495, 528.
GODJI, fort. fondée par Pharnavas, II, 37.
GOG d'Ezéch. Scythes-Skolottes, IV, 321, 345.
GOGHIASTSIKHE (chât. de), vallée de Bardjom, II, 345.
GOMER, Kimmériens, IV, 321, 327.
GOMI, pâte de millet, I, 146; II, 226.
GONZENBACH, nég. IV, 157, 281.

GOEPPERT, prof. à Breslau, III, 435.
GORDEIEF, empl. russe, IV, 458.
GORDI, l'une des résidences des Dadian, II, 454; III, 36.
GORGIPPIA, ville maritime des Sindes, I, 10, 167; V, 38, 98.
GORI (anc. Gorsenna), ville du Kart. descrip. III, 184. — Chât. réservoir d'eau, égl. III, 185. — Hospice des capucins, III, 186. — Popul. III, 186. — Calamités, III, 187. — Position sup. III, 188. — Cimetières, III, 190.
GORISDJEVARI, ég. du Kart. III, 220.
GORKOV-LIMAN (L. de Temrouk), V, 23.
GORSENNA, Voy. Gori.
GORSOUBITAIS (Oursouf), ch. ruiné de Cr. VI, 5, 33, 225.
GOTHIE, V, 222, 231, 234, 237, 289.
GOTHS en Cr. VI, 222, 227, 238. — Tétraxites, VI, 224.
GOUBAZES, r. de Colch. succède à Tsathius, son père, II, 85. — Se soumet à Khosroës Nouchirvan, II, 85. — Attire les Perses en Lazique, II, 86. — Assiége et prend avec eux Pétra, II, 87. — Khosroës lui tend des embûches, II, 89. — Retourne à Justinien et aux Rom. II, 90. — Défend les défilés de la Tchekhérimèla, II, 90. — Bat une armée de 5,000 Perses, II, 95. — Sa lutte contre Merméroës, II, 109. — Assassiné par l'ordre de Martin, gén. des Romains, II, 117. — Punit les Souanes, II, 131.
GOUBITSKALI, riv. d'Im. I, 372. — Stat. de poste, II, 362.
GOUDA, vill. ég. et mont. des Goudam. IV, 257.
GOUDAVA, riv. d'Abk. I, 337.
GOUDILI, manoir d'Im. III, 158.
GOUFFRES, Voy. Glacière nat. — Sur la mont. de Koutaïs, I, 428. — Où se perd le Chauri, Ratcha, II, 381.
GOUMICHEKANA, min. de cuiv. près de Trébizonde, IV, 142, 145.
GOUMISTA, riv. et vall. I, 274, 277, 303.
GOURANDOUKHT, reine d'Abk. et de Georg. I, 417.
GOURGAN (Mer de), Caspienne, II, 9.
GOURGHENES, r. de Géorg. II, 82.
GOURIA, pays, I, 79. — L'emper. Justinien y fonde Pétra, II, 84. — Théâtre des guerres des Perses et des Romains, II, 87. — Province du G. description, III, 82. — Roi du G. III, 96. — Tableau du Gouria, III, 103. — Population, III, 124, 127. — Administration, III, 125, Produits, commerce, III, 125, Habitants, III, 126. — Vendeurs d'âmes, III, 128.
GOURIEF, maj. russe, I, 296. — (Alexis), V, 84, 247.
GOURIS (Monts), dans le Gouria, III, 102, 104.
GRAMATA, rocher de Cr. VI, 51.
GRAND-FLEUVE (Volga), II, 11.
GRAPERON, docteur à Théodosie, V, 298, 319.
GREGOIRE (St) l'Illuminateur, III, 364 et suiv. 398. — A Khorvirab, III, 480 et suiv.
GRIFFON, emblême de Panticapée, V, 206. — Sur les vases étrusques de P. V, 175, 176. — Sur la mitre du roi Leuconide du Kouloba, V, 198. — Sur le fourreau de son arc, V, 200. — Sur la poignée d'un mi-

voir, V, 213.—Bas-relief, conservé au Musée de Théodosie, V, 300.

GROTTES, de Jason, près de Koutaïs, II, 199. — Glacière de Khotévi, Ratcha, Iméreth, II, 380. — Naturelles de Gvimé, de la dolomie, III, 163. — De Ghévarzin-Dache, légende, III, 284.—Taillée dans le sol à Koulpé, forteresse des hab. du village, Arm. III, 433. — Caverne de Ste Marie, sur le Kasbek, IV, 273. — De Kisil-koba, Crimée, V, 411. — (Gr.) du Tchatyrdagh, V, 426. — Sur la Karabi-Yaïla, V, 438. — Gougourdzine-Koba, V, 440.—Nat. du mont. Ilia, près de Laspi, VI, 103.— Nat. de Kobaza, VI, 363.

GROUDO, ruiss. d'Im. III, 166.

GRUND, II, 431.

GUENOS, colon. gr. auj. Tguanas, I, 309, 336.

GUIBAL (Paul), nég. fr. I, 261, 316.

GULDENSTÆDT, I, 104, 327, 400, 425; II, 379, 382. — Son excursion à Aspindsé avec le R. Héraklius, II, 332, 339. — Dans le Ratcha, II, 391, 441; III, 6, 10, 12, 171; IV, 183, 190, 194, 203, 211, 248, 278, 478 et suiv.

GVELETHI, vill. Osse, IV, 285.

GVIME (cryptes de), II, 138; III, 164; IV, 276. — Eglise, cimetière, fort. ruinée, III, 165.

GYCIA, fille de Lamachus, V, 136; VI, 160, 171.

HABEDOSTH, anc. patriarche, II, 8; IV, 352.

HABLITZ (de) V, 86, 440; VI, 100, 128, 139, 269.

HADJI-BAGHIOUM, femme d'Houssein, sardar d'Eriv. III, 336.

HADJI-BEIRAM-LOU, vill. d'Arm. III, 437.

HAGEMEISTER (Jules de), I, 350; V, 290.

HAIH (Haot), idole des Macéd. II, 33.

HAIG (Haïk) ou Hhaos, II, 8, 11, 16; IV, 9, 51, 351. — Bat Nébrod (Nimrod), II, 12.

HAÏGANIENS ou Haïgazni, ancien nom des Arméniens, II, 16.

HALIZONES d'Hom. IV, 139, 140.

HALMITIS-TAURIQUE, VI, 7.

HAMILTON (le chev. de), V, 165 et suiv.

HAMORKA, vill. *Tcherk.* (Fagourka), I, 201.

HAREM antique à Ouplistsikhé, III, 203, 204. — D'Houssein, sardar à Erivan, III, 344. — Du palais des khans à Baktchisaraï, Crim. VI, 329.

HASE, memb. de l'inst. de Fr. I, 228; IV, 234.

HASSAN, fils du pr. Salomon d'Abk. I, 298.

HASSAN-BEY, pr. Abk. I, 220, 253, 290. — Son portrait, I, 292.

HEDEN de la Bible, Haïasdan des Arm. Hadénéche de Zoroastre, IV, 341.

HELENENDORF, col. allem. IV, 110. — Platane remarquable, IV, 112. — Descript. de H. IV, 112. — Popul. IV, 113. — Blé, vin, IV, 113, 114. — Industrie, id. — Cultures diverses, IV, 116. — Dette du village, IV, 119. — Avenir, IV, 121. — Ruines, tumulus, IV, 122. — M. Hohenacher, IV, 123. — Excursion sur le mont Sarial, IV, 125.

HENIOKHES, col. grec. chez les Tcherk. I, 56. — Leur origine se-

lon Strab. I, 58. — Selon Appien, id. — Position, I, 64, 167. — Fondent Hérakléе et Phasis, I, 307. — Héniokhes de l'Asie-Min. III, 11.
HENSIUS, off. des mines, V, 329.
HERACLIUS II, roi de Géorg. à Aspindsé, II, 332; III, 228; IV, 205, 271.
HERAKLEE (Anakria), fondée par les Héniokhes, I, 307, 309, 344; II, 37, 73. — Abbaye, I, 315.
HERAKLEUM, V, 36.
HERETHI (Cakhetb), anc. province géorg. II, 8, 10.
HERMONASSA, I, 167; V, 38, 39, 98, 100; VI, 223.
HERODOTE, II, 19, 21, 31; VI, 9, 18.
HEROS, anc. chef géor. II, 9, 10.
HERRMANN (E. A.), III, 361, 419.
HHAOS, Voy. Haig.
HIEROS, limène et ville d'Arrien, (Soudjouk-kalé), I, 10, 167.
HIPPURIAS, abbaye de Ming. I, 314.
HIPPUS (Tskhèni-tskali), riv. de Colch. I, 371; II, 72.
HOHENACKER, missionnaire naturaliste, IV, 123.
HOMERE, I, 60, 86, 109, 116, 128, 129, 130, 147, 390; II, 19, 20, 228, 229; IV, 138, 151, 327, 331; V, 22, 40; VI, 110, 187.
HOUSSEIN, sardar d'Erivan, III, 336, 419.
HUMBOLDT (Alex. de), IV, 413. — Lettre à lui adressée, IV, 414.
HUNS, I, 405; II, 63, 77, 111; VI, 222. — Huns Onogores en Colch. II, 78.
HYLEE (forêt de l'), V, 405.
HYPANIS (Kouban), V, 38.
HYPATA (Ste) de Gagra, I, 217.
JACQUES (monas. de St.), sur l'Ararat, III, 468, 476. — Inscript. arm. III, 469. — Hist. de sa fond. III, 471.
IAKOVLEF, lieut. d'artil. I, 33, 164.
IALBOUZ (Caucase), II, 9.
IANIKH, mont. du Daral. III, 309.
IANOFSKI (Alex.), IV, 427, 458.
IAROSLAF, gr. duc de R. I, 419.
JAS (Osses), peup. cauc. II, 28.
JASON, II, 18.
IASZYGHES et Iaxamates, IV, 373, 384, 385.
IBERIE, Voy. Géorgie et Tubal.
IDOLES d'Itazi et de Haït, II, 33. — D'Armasi (Ormuzd), II, 40. — renversée, II, 61. — D'Aïnini et de Danini, II, 42. — De Sadéni, II, 43; IV, 239. — De Vénus, sur la haut. de Mtzkhètha, II, 54.
IDOUMALA, vill. du Sa-At. II, 331.
IENIKALE, Cr. V, 108, 236.
IERMOLOFF, gén. en chef r. I, 373; III, 188.
IGAOUR, Chard. Iskouriah, I, 315.
ILANLI, mont. d'Arm. IV, 16, 35.
ILIA (mont), en Cr. I, 2; VI, 92, 98. — Eglise ruinée et péler. VI, 95.
ILORI, ville d'Abk. col. gr. I, 309. 342.
IMERES, de Koutaïs, I, 388. — Costume, I, 389. — Nourriture, I, 390. — Genre de vie, I, 391. — Femmes, I, 393. — Caractère des hab. III, 134. — Mœurs, III, 135. — Population, III, 136. — Populat. serve, III, 137. — Revenus de la cour. d'Im. III, 138. — Histoire du royaume d'Im. après le partage d'Alexand. Ier, en 1442 III, 140.

IMERETH (Basse), produit des alluv. du Phase, I, 355. — Mél. et rem. géo. sur l'Im. III, 130.
INAL-TEGHENN (Inal-Daphita), pr. Tcherk. 16e siècle, I, 78, 235.
INDIGO, essais à Liandjhouti, Gouria, III, 113. — A Hélénendorf, IV, 118.
INDOUSSA, vill. du Sa-At. II, 331.
INKERMAN, Cr. VI, 226. — Eglise crypte près du tunnel, VI, 247.— Eglise crypte de la forteresse, VI, 250, 253. — Château, Eupatorion, VI, 250, 256. — Ville crypte des Taures, VI, 259.
INSALUBRITÉ DU CLIMAT de Soukoum-kalé, Cauc. etc. I, 281. 355; IV, 111.—De Redoute-kalé, I, 354.—De Gagra, I, 212, 213, 354. — De Koutaïs, II, 211. —De Vartsikké, II, 217. — D'Akhaltsikhé, II, 269.—De Poti, I, 354; III, 77. — De St-Nicolas du Gouria, I, 354; III, 86. — De Tiflis, III, 269. — D'Erivan, III, 349; IV, 111. — De Gandja, IV, 111.
INSCRIPTIONS gr. de l'église de Pitzounda, I, 228. — De Pithius, I, 241. — Géorg. du monastère de Khopi, 76. — Arm. de Soukoum-kalé, I, 280. — Turque de l'église de la citad. de Koutaïs, I, 400.— Géorg. de la cathéd. de Koutaïs, I, 417, 418, 420. — Géorg. de l'égl. des Archanges à Koutaïs, I, 431. — Gr. de Dynamis, II, 69.—Coufique de Ghélathi sur les portes de fer, II, 178. —Georg. du tomb. de David III, à Ghélathi, II, 182. — Géorg. sous le portrait de Zacharie, patriarche d'Abk. II, 184. — Gr. du chœur de l'église de la Sainte-Vierge à Ghélathi, II, 185. — Géo. de l'égl. de Tsikhédarbasi, II, 207. —Géorg. de l'égl. fondée par Bac-Jacheviii Tsikhédarbasi, II, 209. — Arm. d'Akhaltsikhé, II, 266.— Georg. long. du monast. Saphar, II, 297.— Géorg. de la citadelle de Khertvis, II, 302. — Gr. de la plus anc. égl. de Vardsie, II, 323. — Géorg. curs. de la porte de fer de la citadelle d'Atskver, II, 333. — Géorg. de Khotévi, II, 375. — De Nikortsminda, II, 384.—De Martvili, III, 44. — Géorg. de Tchamokmodi, III, 108. — Géorg. de Goudili, Im. III, 158.—Géorg. de Katzkhi, Im. III, 162. — Géorg. de Djeroudji, III, 176. — Géorg. du cimetière de Gori, III, 191. — Arm. d'Ouplistsikhé, III, 194. — Arm. géorg. grecq. russe du monastère de Sion, près d'Aténi, III, 214. — Arm. de Kétcharousse en Arm. III, 320. — Gr. de l'église d'Etchmiadzin, III, 376. — Arm. à Kieghart, Arm. III, 394, 396, 399. — De l'oratoire de Sarkis, à Kieghart, III, 397. — Arm. de Koulpé, III, 428. — Arm. d'Erovantagherd, III, 436.—Arm. d'Erovantachad, III, 440. — Arm. d'Arkhouri, III, 466. — Arm. du mon. St-Jacques, III, 470.—Arm. de Khorvirab, III, 481.—Couf. de la porte de l'anc. fort. de Nakhtchévan, IV, 11. — Couf. de la tour des Atabeks à N. IV, 12. — Arm. de Katchabab à Djoulfa, IV, 25. —Arm. de Manouk-Nazar à D. IV, 28. — Arm. de l'égl. de Kaladarassi, IV, 72. — Arm. sur la mont. de Chakh-Boulak IV, 102.—Géorg. d'une égl. de Tchori, IV, 191. — Gr. de Svèti-Tzkhovéli, à Mtz. IV, 234. — Géor. IV, 235. — Osse de Isno, IV, 264. — Géorg. de Cas-

sara, IV, 303.—Gr. de Comosarye, IV, 384. — Gr. de Périsades, IV, 402. — Gr. du T. de Diane Agrotère, V, 58. — Gr. du T. de Vénus Apaturiade à Phanagorie, V, 68. — Gr. de Dimos à V. A. à Ph. V, 70. — Gr. de Mestorippus à Apollon, V, 71. — Gr. de J. Phanestrate à Trajan, V, 72. — Gr. de Makar à T. J. Sauromates, V, 72. — Gr. du tomb. de M. A. Andronicus, V, 73.—Gr. en l'hon. d'Eupater, V, 74.—Slave de Gleb à Taman, V, 88. — Gr. d'Estiaïa à la mère Phrygienne, Pant. V, 124.— Gr. de Chrestion à Vénus Uranie Apaturie, Pant. V, 125. — Gr. de Eisias à Vénus, Pant. V, 125.— Gr. d'Aristion à Vénus, Pant. V, 125. —Gr. à Déméter Thémophore, à Pant. V, 126. — Gr. d'Aglaas à Bacchus, Pant. V, 128. — Gr. à Diane d'Ephèse, Pant. V, 129. — Gr. de Phanomaque à la Peur, Pant. V, 129. —Gr. de Stadia.... Ponti.... V, 135. — Gr. de Mithridate Eupator, V, 131. — Arm. de Théodosie, V, 288. — Gén. de la tour du pape Clément à Théodosie, V, 287, 299. — Gén. dela porte de la fort. Soudak, V, 352. — Gén. de l'égl. mosquée de la fort. de S. V, 358. —Gr. de Nikita, VI, 62.—Gr. mod. de Laspi, VI, 95. — Gr. byz. de l'emp. Zénon à Kherson, VI, 139. —Gr. de Théagènes à Cherson, VI, 169. — Gr. d'Agaziklektè à Ch. VI, 178. — Gr. mod. de l'ermitage de Sévastopol, VI, 244. — Gr. mod. d'Alexis, seign. de Théodoros, VI, 258. — Gr. mod. et arm. de Mangouche, VI, 371. — Gr. de Skilouros à Kermentchik, VI, 380. — Gr. de Posidée à Jupiter Atabyrien, Kermentchik, VI, 381. — Gr. de Posidée à Minerve, à Kermentchik, VI, 381.

INTÉRIANO (George) voy. Génois, tableau des Djikhes, I, 80, 115, 127, 140.

JOB (arbre de) à Karakala, Arm. III, 448.

IOLAGU, m^re d'Abk. I, 268.

IOER, riv. du Cakheth, IV, 201 et suiv.

JOSAPHAT (vallée de) en Cr. VI, 322.

JOUN (Ioniens), IV, 321, 334.

IPHIGÉNIE, en Tauride. — Texte de Scymnus de Chio, VI, 9. — Texte d'Hérodote, VI, 9. — S'appelle la Divinité Vierge (Parthénos), VI, 10.—Oreilokhès (la montagnarde), VI, 11. — Diane Taurique, id. Se confond avec Anahid ou Vénus-Lune des Arméniens, avec la Vénus-Nocturne, la V. Uranie, la Diane Lucifera ou Tœdifera (porte-flambeau, etc.) VI, 13.—Diane Orthia, VI, 15, 16. — Histoire du Mythe d'Iph. VI, 16. — Son temple dans la Chers. héracléotique, VI, 19, 176, 192. — Son temple sur le sommet du Krioumétôpon, (Aïoudagh), VI, 26.

IRON (Osses), nom nat. II, 28; IV, 364, 393.

IRONISTAN (Osseth), nom national, II, 28; IV, 364, 393.

ISIS, voy. Natanébi.

ISKENDER, voy. Alexandre de M.

ISKOURIAH (Dioskourias), cap. et riv. I, 301.

ISNO ou Sno, égl. et vill. de la vall. de Khévi, IV, 264.

ISRITI, vill. d'Im. III, 120.

ITAZI, idole des Macéd. II, 33.

ITHANISSI, mont. du H.-Ratcha, II, 409.

ITKUISSI, égl. ruin. d'Im. III, 170.
ITOKOPASKHE, Cap, I, 180.
JUIFS de Koutaïs, I, 386. — Géorgiens, Ouriani des 10 tribus, II, 30, 32. — d'Akhaltsikhé, II, 263, 266. — de Oni, dans le Ratcha, II, 395. — d'Oùrièbi, III, 121. — Karaïmes de Crimée, VI, 338.
JUSTINIEN I, Emp. de Const. I, 229, 313, 405; II, 79, 90, 105, 115, 131; III, 57; IV. 369; V, 431; VI, 33, 224.
JUSTINIEN II, Rhinotmète, VI, 227.
IVAN Vassilévitch, Gr. D. de Russ. I, 91.
KABAK, vill. en tat. I, 113.
KABARDAH, tribu Tcherk; voy. ce nom.
KABARDAH (Grand et Petit), I, 93, 96.
KABARTA, vill. de Crim. VI, 234, 289.
KACHAOUR, stat. de poste, gr. route du Cauc. IV, 255.
KADÈLA (Kédèla) mont. Cauc. I, 401; II, 397, 410; IV, 276.
KADOS étrusque de Panticapée, V, 156, 157. — Tatare en Crimée, V, 159. — De la Colchide, V, 159. — Scythe, VI, 385.
KADZARIAH (Mingrélie), II, 27.
KAF ou Kouafa, galère Tcherk. I, 191.
KAFA, voy. Théodosie.
KAHLENBERG, mont. du Béchetau, IV, 499.
KAIANE (ég. de Ste.) en Arm. I, 407, 367, 370, 379.
KAIBOTHÈNI, tour du Cauc. IV, 265.
KAITOU, vill. de Cr. VI, 97, 99.
KAITOUKHO, Pr. Tcherk. I, 92.
KAKOUIAN-DÉRÉ, vall. de la côte de Cr. V, 450.
KALADARASSI vill. arm. du Karab. IV, 71.
KALAUS, stat. mil. V, 16.
KALDIKARA, mont. du Somk. IV, 153.
KALIDJAN-TARVASA, IV, 60.
KALIM (dot) des Tcherkesses, I, 116.
KAMARA, ég. du Kouban, I, 80; IV, 524.
KAMARLOU, voy. Kathrinenfeld, IV, 156.
KAMBETCHOVANI (Cambysène), II, 52.
KAMICHE-BOUROUN, Bosp. cim. V, 246.
KAMICHI, tribu Tcherk, I, 106.
KAMOUICHELAR, riv. I, 105, 202,
KANAKIR, vill. d'Arm. III, 303, 327, 330.
KANDAKLI, vill. du Karab. IV, 61.
KANDAUR (île ou dos de), V, 24.
KANIGHOEL, mont. du Daratch. III, 310.
KAPANAKTCHI, vall. du Somk. IV, 189.
KAPARTCHAI, canal d'écoul. du L. Paléastome, III, 82, 83.
KAPHA, voy. Capha.
KAPSKHOR, vill. de Cr. V. 372.
KAPÉTHI-TSKÀLI, riv. (Kotoche), I, 220.
KARABAGH, prov. de Géo. IV, 39. — Histoire du Karab. l'Iran ou Arhan des anc. IV, 78.
KARABAGH, camp. de M. de Kœppen, en Cr. V, 443, 449.
KARABI-YAILA, de Cr. V, 437.
KARADAGH, mont. de l'Aderbaidjan, IV, 35
KARAGOS, mosquée remarq. Cr. V, 242, 356.
KARAJA (step de), IV, 203.
KARAKALA (Tigranocerte ?) ville, ruinée d'Arm. III, 446. — Château, cimetière, ville, etc. III, 446 — Arbre de Job, III, 448.

KARAKOUBANSKAIA, V, 16.
KARALÈS, vill. de Cr. VI, 287.
KARAMSIN, hist. r. VI, 155.
KARANY, vill. de Cr. VI, 196, 226.
KARASOU de l'Alaghèze, riv. d'Arm. III, 416.
KARASOU de l'Ararat, riv. d'Arm. III, 457, 460.
KARASSOU, source et riv. de Cr. V, 380.
KARASSOUBAZAR, vil. de Cr. V, 370, 375. — Khans et Bazars, V, 376. Egl. V, 377. — Cafés et conteurs, V, 378.
KARAVANSÉRAI, à Tiflis, k. aux poissons, III, 227. — Du pont. III, 229. — Arzerouni, III, 236. — Du pont de la Débéda, III, 278. — Ruiné de la vallée de l'Akstafa, III, 288. — Des mont. du Daralaghez, Arm. III, 312. — Ruiné de la Dagna, Arm. III, 320. — Ruinés de Djoulfa, Arm. IV, 25. — De Karassoubazar, Cr. (Khans), V, 376.
KARAVI, rochers près d'Opouk, V, 255.
KARÉICHE (Damien Vassilevitch), V, 140, 153, 182, 188, 263.
KARGAR, riv du Karab. IV, 73, 90, 92, 98.
KARHNI, anc. ville d'Arm. III, 385. — Forteresse et trône de Tiridate, III, 386, 401. — Egl. de St.-Jean, III, 309. — Source, III, 391.
KARHFI-TCHAI, riv. d'Arm. III, 384, 391.
KARTHLES, culte des K. II, 24. — Culte et langue des K. altérés par les colon. étr. II, 30. — Religion sous Pharnavaz, II, 40. — Histoire des K. II, 5 à 169.
KARTHLI, anc. nom de la ville et de la mont. d'Armasi, II, 22, 41; IV, 230.
KARTHLI, pays, II, 348. — Sémo-Karthli (K. Supér.) II, 274, 275. — Chida-K. (K. moyen), II, 274.
KARTHLOS, anc. chef II, 9, géo. 10, 22; III 206.
KASAKHIA, de Const. Porph. I, 71.
KASBEK, mont. I, 206; III, 6, 238, 242, 277; IV, 267, 286, 463, 466; V, 374.
KASBEK ou Stépan-Tsminda, vill. IV, 263.
KASSOGHES, de Nestor, I, 74.
KASTÈLE, mont. de Cr. V, 374, 424, 442, 458, VI, 53. — Ruine cyclopéenne, V, 445.
KATCHE, riv. et vall. de Cr. I, 78; V, 386; VI, 225, 297.
KATCHEKARA (Dachekessaman), mont. de Gandja, IV, 133.
KATCHENNA, égl. du Somk. IV, 193.
KATCHIKALÈNE, ville crypte de Cr. VI, 226, 298. — Pressoir, VI, 300. — Silos, VI, 302. — Chapelle, VI, 303. — Tombes grecques, VI, 303.
KATHRINENFELD (Kamarlou en tat.) colon. all. du Somk. IV, 153. — Position, IV, 156. — Prospérité, IV, 194.
KATZKHI, mon. et ég. d'Im. III, 161.
KAU, village en Osse, I, 113.
KAUKAVSKAIA (Stanitse), V, 13.
KAVKAS, anc. chef géo. II, 9; IV, 351.
KAVKAS (chaîne du), II, 9.
KAZI-MOULLAH, chef lesghi, I, 154.
KAZNATCHEIEFF, gouv. civ. de Tauride, V, 153, 293; VI, 36.
KECHEKS de Massoudi, I, 72.
KÉFÉ-KILL, savon fossile, V, 368; VI, 266, 363.

KÉLASSOUR, riv. et déf. I, 286, 290.

KÉLICHE-BEY, prem. pr. d'Abkh. I, 251, 280.

KÉLOSSANE, chef de village imér. II, 237.

KÉMIOURGOI (Temiourgôi), tribu Tcherk. I, 106.

KEMMÉ, chât. aux sources de l'Abacha, autrement dit la Porte de fer, II, 124.

KÉPOS, V, 38, 55, 62, 223; VI, 166, 223.

KERBÉRION, voy. Kimmericum.

KERKÈTES de Scylax, etc. (Natoukai), I, 64, 167.

KERMAN, VI, 226.

KERMENTCHIK, V, 389; VI, 220, 226, 378. — Tumulus ouvert en 1834, VI, 382. — Cryptes VI, 386.

KERTCHE (fort. de), I, 96; V, 106. — Kertche moderne, V, 108. — Ses noms anc. Quarantaine de la M. d'Azof, V, 109. — Commerce, V, 111. — Forteresse, V, 108, 112. — Eglise fondée en 757, I, 405; V. 113. — Panticapée, V, 118. — Tomb. de la mont. de Mithridate, V, 134. — Musée de Kertche, V, 228.

KÉTCHAROUSSE, ég. en Arm. fondée en 1033, I, 409; III, 320.

KÉTIDAGH, mont. du Karab. III, 309; IV, 39.

KEUROGLOU-DAGH, mont. d'Arm. III, 330, 454, 455.

KGACHE, mont. d'Arm. III, 434.

KHADÉKOACHEKA, mont. du Béchetau, IV, 491, 499.

KHAIKHOSRO (Cyrus), R. de Perse, II, 29.

KHALESSI (Khalaubani), quartier de Tiflis, II, 65.

KHALYBES, IV, 136, 338.

KHANÉ, village Im. II, 232, 234, 275.

KHANITSKALI, riv. (Boas de Proc.) II, 90, 222, 232.

KHANSKI, vill. du Karab. IV, 61, 71.

KHARSAKH, riv d'Arm. III, 415.

KHASARES (Scythes), II, 25, 26, 58, 136, 137; IV, 354.

KHASARÈTHI (Scythie), II, 25.

KHASPI, v. géor. II, 32.

KHATCHINTCHAI, riv. du Karab. IV, 100, 102.

KHATOF, général, auteur de la carte de ce nom, 1826, I, 5; II, 439; III, 15; IV, 71, 498.

KHERKH (de Karkhissa, impôt), nom du district hab. par les Juifs des 10 trib. en géor. II, 30.

KHERTHVIS, ville du h. Cyrus, II, 31, 152, 284, 300. — Forteresse, citadelle, inscript. souterrain, tours etc., II, 302, et suiv. — Pos. pitt. II, 325.

KHEVI, vallée du Térek, IV, 262.

KHIDISTAVI, vill. du Kart. III, 210.

KHIPSTA, riv. d'Abk. I, 245, 266. — Sciorie, I, 264. — Gorge ou défilé, I, 270.

KHIRPISS ou Khiripsi, prinс. fam. des Tsébeldiens, I, 319.

KHODOS, mont. de l'Osseth, IV, 257, 258.

KHOLA, ville du Djavakhèthi, II, 39.

KHONI ou Oni (Onogouris), ég. de St.-Etienne du 5me siècle en Im. I, 405; II, 79. — Pris par Merméroës, gén. des Perses, II, 114. — Assiégé par Martin, gén. des Rom. II, 117. — Bataille où les Romains sont battus, II, 118.

KHOPETCHAI, cap. I, 180.
KHOPI (égl. de) ou Obboughi, I, 76, 229, 233, 363; III, 37. — Abbaye, I, 314. — Riv. I, 348, 362; III, 21 55.
KHORANTHI (anc. Héréthi), II, 11.
KHORETI, égl. d'Im. III, 171.
KHORGA, gr. village de Ming. I, 361; II, 362.
KHORVIRAB, III, 367, 480. — Egl. chap. St.-Grégoire, tombe, etc., III, 481. — Anc. Achelichad, III, 482.
KHOSROES NOUCHIRVAN, R. de Perse, II, 79, 85. — Marche en Lazique, II, 86. — Assiége Pétra, II, 87. — S'empare de l'Abk. II, 88. — Veut se défaire de Goubazès, R. de Laz. II, 89. — Fait la paix en 562 de J.-C. avec Justinien, II, 131.
KHOSROV, Arsacide, R. d'Arm. tué par Anakh. II, 55.
KHOSROVITOUKHD, sœur de Tiridate, III, 388.
KHOTEVI, vill. et chât. ruiné du Rat. II, 373.
KHOUDAPERIM, pont de l'Araxe, IV, 57.
KHOUDJI, seign. d'Egrissi, II, 36.
KHOUMARA sur le Kouban, I, 323.
KHOURÉIS, camp. de Cr. VI 75.
KHRAM ou Débéda, riv. du Somk. III, 278; IV, 157. — Son cours, ses affluents, ses noms différents, IV, 131.
KIAMG'-HOU, mont. de l'Aderbaidjan, IV, 39.
KICHELIAK, demeure d'hiver, IV, 105.
KIEGHART (Aïrivank), m^re. d'Arm. excursion et descript. III, 391. — Porte d'entrée, III, 393. — Oratoire id. — Eglise où l'on conservait la lance sacrée, III, 394. — Oratoire et égl. crypte, où l'on conservait une planche de l'arche de Noë, III, 395, 472. — Oratoire de Sarkis, III, 397. — Fondat. du m^re. par St.-Grégoire, III, 398.
KIKINEIS, vill. de Cr. VI, 86.
KIKOAKOA, troubadours tcherk. I, 123.
KILBOUROUN, vill. de Cr. V, 405.
KIMMERICUM, auj. Opouk, voy. ce nom.
KIMMERICUM, Kerberion, V, 35, 44.
KIMMÉRIENNE (île), ou de Fontan, V, 22, 34. — Vallum, id.
KIMMÉRIENS d'Homère, I, 61; V, 40. — (Gomer), IV, 321, 327, 350, 391. — Chassés par les Scythes, I, 59; II, 26; IV, 328; V, 35. — Dans l'Asie min. IV, 329, 347. — Partagés en 5 familles, IV, 330. — Crâne de K. V, 230.
KIMMERIS, V, 39.
KINDJAL, poignard, I, 119.
KINTCHOULI, riv. de la Circ. I. 205, 214, 219.
KIOTANGDAGH, volc. ét. d'Arm, III, 328, 329.
KIRKOR (Tchoufoutkalé), VI, 335.
KISILKAIA, mont. de Cr. V, 413, 415.
KISILKOBA, grotte de Cr. V, 409, — Riv. V, 416.
KISILTACHE, rocher, chât. ruiné et vill. de Cr. VI, 37. — Ses légendes, VI, 39.
KISILTACHE (Liman) ou Sindique, I, 67; V, 97.
KISILVANK, m^re. du L. Sév. III, 312.
KISKALASSI, mont. du Karab. III, 309.
KISLAR, IV, 470.

KISLAVODSK, bains acid. IV, 304, 509.
KISLAVODSK (vallée de), I, 80; IV, 508.
KITTIM (Iles grecques), IV, 321, 335.
KIZKERMAN, Kiskoulessi, voyez Tcherkesskerman.
KIZLAR, presq. de Taman, V, 44.
KLAPROTH (Jules de), I, 79, 81, 92, 107, 217, 274; II, 7; III, 135, 175, 333; IV, 154, 278.
KLARDJÈTI, pays mont. de Géor. II, 36, 40, 275.
KLIMATA, VI, 231, 289.
KOBAD, Sassanide, R. de Perse, II, 80.
KOBI, vill. Osse, IV, 262, 264.
KODI, stat. de poste, IV, 197.
KODJASALA (Bougaze-Sala), Cr. VI, 272, 287, 296.
KODOR, cap. I, 203, 208. — Riv. et vall. I. 286, 304. — Panorama du cap Kador, I, 301.
KODOS, cap et baie, I, 188, 191, 194.
KOEPPEN (P. de), Acad. de St.-Pét. V, 58, 263, 314, 352, 424, 431, 446, 451, 457, 205. — Sa campagne de Karabagh en Cr. V, 449; VI, 6, 21, 24, 39, 43, 51, 58, 61, 72, 82, 115, 258, 268, 273, 295.
KOKIA-ISSAR, VI, 105, 107.
KOKKOZE, vill. de Cr. V, 386; VI, 85.
KOKTÈBEL, vill. de Cr. V, 311.
KOLAGHIRI, chât. et vill. ruiné du Somk. IV, 152, 155, 195.
KOLKHIS, voy. Colchide.
KOMOSARYE (monum. de), IV, 364; V, 60.
KONDOLI, bon vignoble de Cakheth, IV, 212.
KOPIL, anc. fort. V. 16.
KORAXIENS (auj. Tsébeldiens), montag. d'Abk. I, 309, 319.
KORBEKLI, vill. de Cr. V, 428, 430.
KORDOKHTI, mont. II, 72, 352; III, 180.
KOROKANDAME, V, 36, 81.
KOROKANDAMITE (Liman), V, 37, 55, 78.
KOROSSANA (ciment de tuile pilée), V, 447.
KOTAURA, riv. et vall. du Ratcha, II, 373.
KOTOCHE, riv. (Bzibbé) en Abk. I, 214, 218, 245. — Défilé, I, 271, 303.
KOTYAIUM de *Proc. voy. Koutaïs*.
KOTYS II, R. du Bosph. I, 167.
KOUANTCHEGKARA, vill. du B. Ratcha, au pr. Léon Pépiani, II, 426; III, 157.
KOUBAN, fl. I, 38, 322; V, 6. — Hypanis, I, 322. — Fl. du petit Kazarèthi, II, 11. — Haut K. *IV*, 523 et suiv. Golfe du K. V, 9, 12. — Ses embouchures act. V, 16. — Ses anc. embouch. V, 21, 22.
KOUDI, bonnet fronde Im. I, 389.
KOUDIAN, vill. du Sa-At. II, 331.
KOUDLETKALÈ, VI, 295.
KOUKARK'H, anc. prov. arm. IV, 158.
KOUKASINES (familles), colonies Osses IV, 366.
KOUKHÉTHI, prov. géor. *II, 39*.
KOUKHOS, anc. chef géor. II, 22.
KOUKOUOBA, volc. de boue, V, 48.
KOULA, vase à boire, II, 230, 366.
KOULOBA (tombeau du), près de Kertch, III, 43; V, 195.
KOULPÉ (Goghp), village d'Arm. III, 424. — Mont. de sel fossile, III, 424. — Village, III, 425. — Ancienne étendue et importance, Egl. ruin. III, 427. — Tomb. et

inscript. arm. III, 428. — Exploitation du sel, III, 429. — Tomb. de St. Georges, III, 432. — Egl. act. III, 441. — Concert extraordinare, III, 442.
KOULPE, prov. de Kasaki, mines de fer, IV, 136. — Est le Khalybe d'Hom., d'Hér., de Strab. IV, 138.
KOUMGORA, mont. du Bechetau, IV, 500.
KOUNANI (Mtkvaristsikhé), II, 26, 32, 39; III, 280; IV, 174.
KOUNGOURDAGH, mont. du Karab. III, 309; IV, 128.
KOUPCHINES (amphores à mettre le vin) des Abkhases, I, 284. — Du Pr. Abachidsé à Sazan, II, 369. — Du Cakheth, III, 247. — Fabrication, IV, 208, 210. — Employées pour construire des fours, III, 400. — D'Aloucheta, Cr. I, 285; V, 432. — De Cherson, Cr, VI, 177. — Ou Amphores pleines de vin de Thase du tombeau royal du Kouloba, V, 204.
KOUR, fl. (Mtkvari en géor. Cyrus des anc.), II, 256, 307 et suiv. 314, 330; IV, 229. — A l'Ecluse de Bardjom, II, 337 et suiv. — A son embouchure, IV, 93.
KOURAKTCHAI, st. de poste prov. de Gandja, IV, 106.
KOURDACHE, vill. de l'Aderb. IV, 44.
KOURDES, d'Arm. III, 455, 463.
KOURGANOF (Thomas), III, 397, 413, 439.
KOURGANOF, chef des douanes à Koulpe, III, 442.
KOURKI, ou KOURGANSKOI, stat. des Cos. de la M. N. V, 19, 23.
KOURO, mont. du Cauc. IV, 276.
KOUROU-OUZÈNE, vill. de Cr. V, 434.
KOURNSI, vill. de Cr. V, 402; VI, 366, 377.
KOUTAIS (Koutatissium). — Mon arr. à K. I, 375. — Logement, I, 381. — Mes occupations, I, 381. — Paysage, I, 382. — Population, I, 385. — Ses habitants, arméniens, cath. I, 385. — Arméniens Jacobites, I, 386. — Juifs, I, 386. — Imérétiens, I, 388. — Turcs, I, 391. — Grecs, I, 391. — Occupations, mœurs, I, 391. Bazar de K. I, 392. — K. ancien et moderne, I, 398. — Oukhimérion et Koutatissium, I, 398; II, 72. — Fort. de K. I, 399. Ville haute fortifiée, I, 402. — Cathédrale, I, 404; II, 147, 149. — K. démantelé par les Lazes, II, 91. — Reconstruit par Merméroës, gén. des P. II, 108. — Ravagé par Timur, II, 165. — Haut. abs. II, 362.
KOUTCHI, min. de fer, distr. de Gandja, IV, 133, 134.
KOUTCHOUK-KOI, vill. de Cr. VI, 87.
KOUTLAK, vall. de Cr. V, 371.
KOUTLIZÉ, anc. nom de Ghélindjik, I, 17, 36. — Ruisseau, I, 48.
KOUTOUZOF, gén. I, 97.
KOUTTELEY, voy. Tcherkess-Kerman.
KOZE, vill. de Cr. V, 316.
KOZEN, gén. r. VI, 294, 302.
KREITI, vill. d'Im. sa descr. II, 370; III, 161. — route actuelle de Koutaïs au Ratcha; Route anc. de la Skymnie II, 370, 373. — Egl. ant. qui a pu être un temple, tombeaux, ruines, II, 272.

KRIOUMÉTOPON (Aïoudagh), V, 303, 334; VI, 5, 8, 19.
KRONÉE, Prom. de Pl. I, 167.
KRUSE (lieut. ing.) VI, 133, 141, 145, 148, 156, 167, 172, 200, 263.
KSANI, riv. du Kart. III, 222.
KTÉNOS (port de), Cr. VI, 136, 251.
KTSIA, voy. Khram, IV, 188.
KUPFFER, Acad. de St-Pét. III, 6; IV, 95, 486, 521.
KUSSNEZOV (Stépan Alexiévitch), col. r. d'art. I, 169.
KUTCHUK - KANARDJI (traité de paix de), I, 96.
KVARELI, bon vignoble de Cak. IV, 212.
KVECHI, vill. du Somk. IV, 190.
KVELITSIKHÉ (forteresse du fromage), mont. d'Akhaltsikhé, II, 251.
KVENECHÊ-MTA, contref. du Kasbek, IV, 269.
KVICHETTE, vill. gr. route du Cau. IV, 250.
KVICHEVETI, égl. bat. sur un gr. tumulus, II, 349.
KVIRILA (Phase des anc.), II, 70, 352, 360; III, 162 et suiv.— St. de poste, II, 362.
KWADJE, Koudjé (vill. en Tcherk.) I, 113.
KYR-BAOURAPH, Catholicos de Pitzounda, I, 228.
LABA, riv. Cauc. I, 104.
LADSANOURI, riv. affluent du Phase dans le Letchekoum, II, 439; III, 7.
LAILACHE, l'une des résid. de Dadian dans le Letchekoum, II, 440.
LALLEVER ou LIALVAR, mont. du Somk. III, 277; IV 189.
LAMACHUS (maison et cachette de), VI, 157, 162.
LAMBAT (Biouk), vill. de Cr. V, 456, 459; VI, 7. — (Koutchouk), V, 460; VI, 7, 36.
LAMBERTI (P. Archange), voyag. I, 151, 336, 343.
LAMPADES de Scymnus, V, 460, VI, 5, 13.
LANDIA, Londia, Fiume des Gén. (Voulan), I, 184.
LANG (Doct. P.) en Crimée, V, 196, 434, 436; VI, 156.
LAPATA, mont. de Cr. VI, 59.
LARGUIER, direct. de la comp. des vins en Cr. V, 326, 330, 335.
LAROS, prom. III, 84.
LARS, chât. du Cauc. IV, 305.
LASPI, vall. camp. de Cr. I, 1; VI, 91. — Ancien village ruiné, VI, 93. — Eglise VI, 93. — Tombes grecques, id. — Domaine de L. VI, 97. — Port de L. V, 99.
LATSISKHÈVI, vill. du Sa-At. II, 331.
LAUGVANTA, riv. du Ratcha, II, 401.
LAVRA, égl. de Kief, fondée en 1054, I, 419.
LAZARE et Lazareff, voy. Nazar.
LAZES, peup. I, 312, 73. voy. Colchide.
LAZIQUE, voy. Colchide.
LAZIQUE (vielle), I, 168, 188.
LEFEVRE, ing. fr. II, 289.
LEKHNE (plaine de) ou *de* Bambor, I, 243.
LEKHNE (Sonouksou), rés. du pr. d'Abk. I, 248.
LEKOS, anc. chef cauc. II, 9, 11, IV, 351.
LENKORAN, cap. du Taliche, IV, 97.
LERCH (J. J.) voyag. IV, 211.
LERDJEVAN, mont. du Somk. IV, 154.
LESGHI ou LESGHIENS, peup.

Cauc. II, 8, 33, 36, 51, 137, 262, 338; III, 187, 209, 210.
LESTRIGONS, I, 60; VI, 113 et suiv. 192, 217. — Port des Lestrigons (Balaklava), I, 60.
LETCHEKHOUM (anc. Skymnie), II, 73, 109, 429. — Ses hab. s'appel. Mégrèli, III, 5. — Son étendue, III, 19.
LETTES (nation des), I, 114. — Comparés aux Tcherk. I, 148.
LETTO-LITVANIENS, lettre adressée à leur sujet à M. Alex. de Humboldt, IV, 414.
LEUCON Ier R. du Bosph. V, 225.
LEUCOTHOE (Fanum de), II, 17, 349; III, 171.
LEVAN, Dadian de Mingr. II, 440, 442, 454; III, 25, 35. — Passionné pour la chasse, III, 36; IV, 277. — Ses résidences, id. — Mort de son frère le gén. maj. Dadian, III, 50.
LEVAN Dadian, pr. héréd. de Ming. I, 77, 417.
LGHET, voy. Alghet.
LIAKHVI, riv. du Kari. III, 184.
LIKAOURI, chât. du Gouria, descr. III, 101, 110.
LIKHI (Ghado) contref. du Cauc. II, 10, 11, 38, 71. — Traversée du chaînon du Likhi, II, 351. — Haut. abs. II, 362.
LIMENE, vill. de Cr. VI, 82. — Kalé VI, 84.
LIONS de marbre de Phanagorie, V, 69, 292, 298. — Consacrés à Cybèle (divinité Apaturiade), V, 70. — Emblême de Phanagorie, V, 70, 200, 206.
LIPARID Orpélian, II, 150; IV, 162 et suiv. — Généralissime, IV, 164. — Ses démêlés avec Bagrat IV, IV, 164. — Traité de paix, IV, 165. — Bataille de Vanant, IV, 166. — Prisonnier, IV, 167. — Mis en liberté, IV, 170. — Sa mort tragique, IV, 171.
LISSAIA-GORA ou BARALYK, groupe du Bechetau, IV, 476, 502.
LIT iméréticn, II, 231.
LITCHOU, peupl. d'Im. II, 129.
LITVANIENS, comp. aux Tcherk. I, 148. — Comparés aux Osses, IV, 360, 408 et suiv.
LIVADIA, camp. de Cr. VI, 59, 64.
LOGHINE (Lekhné) I, 248.
LOKOUNI, aff. du Phase, Ratcha, II, 390.
LOMISSA, égl. I, 411; IV, 253, 257.
LOMEKI, anc. nom du Térek, fl. II, 11.
LORHI, anc. cap. du Somk. IV, 131, 159, 174.
LOSORIUM, chât. que l'emp. Justinien fit constr. dans le Loussiatkhévi, II, 360.
LOUK'HIN (Lekhné), I, 248. — Eglise, I, 254.
LOUKOUANO, vill. du Letchekoum, II, 446.
LOUSSIATKHEVI, distr. d'Im. II, 360.
MAÇHAVERI, mont. du Somk. IV, 132.
MACHAVERI, riv. voy. Djavala.
MACHDUKA, mont. du Béchetau, IV, 476, 481.
MADAI (Mèdes) IV, 321, 339.
MADJAR-OUNEH, ruine du Cauc. I, 322; V, 8.
MAETES, peuple, I, 64. — Magog de la Bible, IV, 321, 344. — Anc. et nouv. M. IV. 348. — Colonies Mèdes, IV, 349. — Asiens, IV, 392.

MAGARATCHE, Cr. VI, 56, 63.
MAGOG (Méotes), IV, 321, 344.
MAHGROUDOU, vill. du Karab. IV, 61.
MAINS peintes ou sculptées dans le Ratcha, II, 375, 410.
MAKHELONES, nat. Laze, II, 74.
MALAKIE, pat. d'Abk. I, 79, 236.
MAMAI, port Tcherk. I, 105, 168, 191, 198.
MAMASAKHLISSI (Père de la maison), anc. tit. des R. de Geor. II, 24.
MAMIA, Dadian de Ming. I, 81, 235.
MAMIA GOURIEL, I, 235.
MAMIGONEENS, famille chinoise en Arm. II, 59; III, 365.
MANGANAR, coll. de Cr. V, 434.
MANGOUCHE, vill. et ruines en Cr. VI, 226, 356. — Rempart, VI, 369. — Tombeaux grecs, chapelle, VI, 370.
MANGOUP, VI, 176, 189, 265, 272. — Mangothia, VI, 226, 234. — Vallon Tabana-déré, VI, 273. — Cryptes et source, VI, 275. — Kilissa et tombes grecques, id. — Mosquée, id. — Khapoudéré, VI, 276. — Acropole, id. — Ville crypte, VI, 280. — Château crypte, VI, 283.
MANOUTCHAR, atabeg puis pacha du Sa-Atabago, II, 280, 312. — Fonde le monastère de Saphar, II, 281, 294. Son tombeau à Saphar, II, 295.
MAR, propriét. dans le Gouria, III, 112.
MARANNE (Marium de Pl. ?) st. en Mingr. I, 370; II, 362.
MARBRE ant. V, 116. — De Pitzounda et de la Khopi, I, 233.
MARCIAN, camp. de Cr. VI, 62.
MARDES, peup. Tcherk. I, 167.
MARES, nom anc. des Imères, Hérod. II, 31.
MARGOPA, mont. du Cauc. III, 277,
MARGVI, anc. capit. de l'Imérеth, II, 38.
MARIENFELD, colon. all. IV, 200, 202.
MARKOULA, riv. et vall. I, 305, 333. — Astelephus d'Arr. I, 333. — Ou Mokvitskalis, I, 336.
MARMARTSCARI, riv. d'Abk. I, 316.
MARNACHENE, mon. fondé en 988, I, 408.
MAROUKH, mont. I, 286, 305. — Col et route, I, 320.
MARSANDA, égl. et camp. de Cr. VI, 56.
MARSCHAL BIBERSTEIN, VI, 269.
MARTIN, gén. rom. en Lazique, II, 112, 115. — Il veut perdre Goubazès et le noircit près de Justinien, II, 115. — Le fait assassiner, II, 117. — Assiége Onogouris, II, 117. — Battu par Nakhoragan, gén. des P. II, 118. — Défait les P. devant Arkhéopolis, II, 120. — Dépouillé du commandement, II, 131.
MARTIN (Saint), hist. géogr. I, 236; II, 7; III, 419, 427, 438.
MARTVILI, évêché, I, 314. — Egl. I, 424; III, 40, 214. — Descr. du mon. III, 40 et suiv. — Gr. Messe, III, 41. — Vue magnifique, III, 46. — L'égl. a succédé à quelque temple ant. III, 47.
MASISSI, mont. d'Arm. II, 9, 13, 26.
MASSOUDI, géogr. en 943 de J.-C. I, 72, 194; II, 43; IV, 374.
MATELOTS russes, I, 174.

MATERCA des Génois (Taman), I, 74.
MAURO-ZEGA, Maura Zichia (Pchade), I, 183.
MEDEE, fille d'Aëthès, II, 20.
MEDEM, gén. r. IV, 471.
MEDES, ancêtres des Osses, peup. Cauc. selon Diodore, II, 27.
MEDZAMOR (Achad), riv. d'Arm. III, 404, 406, 411.
MEGABI, mont. de Cr. VI, 59, 64, 69.
MÉGANOME, Cap. de Cr. V, 319, 442.
MEHMET-JENDAR-OGLOU, pr. Tcherk. I, 99, 181.
MELASSUS, R. des Lazes, II, 75.
MELIKH, titre arménien, III, 285; IV, 42, 80.
MÉLIKH-KEND, vill. du kasaki, III, 284.
MENGLI-GHÉREI, Khan de Cr. VI, 327, 331, 334, 343. — Son tombeau, VI, 348.
MENTCHIKOF, pr. I, 101.
MERDJÉVI, vill. d'Im. III, 170.
MÈRISSA ou MÉREIMÉ, déesse des Tcherk. I, 136.
MERKHOTKHI (mont. de), I, 11, 166. — Excursion sur cette montagne, I, 32. — Vue du sommet, I, 35.
MERMÉROES, gén. perse, en Lazique, II, 91. — Fait lever le siége de Pétra, II, 93. — Retourne en Persarménie, II, 95. — Rentre en Lazique et assiége Arkhéopolis, II, 104. — Il est battu par les Rom. II, 107. — Se retire à Koutaïs, II, 108. — Prend Oukhimérion par trahison, II, 110. — Assiége Téléphis, II, 112. — Défait les Rom. II, 113. — Prend Onogouris, II, 114. — Meurt en Ibérie II, 114.
MÈSEC, voy. Moskhiké.
MESEKH et Mochok'h (Moskhes d'Hér. Meskhet des Géo.) voy. ces noms.
MESKHES Mesekh, nom géorg. des Moskhes ou Mosches, II, 17; IV, 321, 336, 347.
MESKHIE, voy. Moskhiké.
MESTÉ, dieu Tcherk. I, 137.
METEKHI (égl. de), ou de la Rupture, à Tiflis, I, 410. — Fondée par Vakhtang Ier, II, 65. — Son hist. III, 227.
METEOROLOGIE. — A Ghélindjik, I, 170. — A Gagra, I, 213. — A Redoute-Kalé, I, 356. — Dans le Ratcha, II, 418. — De Koutaïs, III, 130. — De Tiflis, III, 267. A Tchouboukloa, lac Sévang, III, 300, 313. — A Randamal, III, 324. — A Kanakir, III, 331. — D'Erivan, III, 349 et suiv. — Autour de l'Ararat, III, 459, 479. — De Choucha, IV, 76.
MEYER, nat. voyag. IV, 95, 269, 310.
MEYER (Charles), nég. suisse, IV, 199, 200, 214.
MEZIPPE (baie et riv. de) ou Faux Ghélindjik, I, 14, 37, 180. — Bergeries, I, 37.
MICHEL-BEY, pr. d'Abk. I, 248, 252. — Son portrait, I, 255.
MIGRI, ville d'Arm. IV, 45.
MILESIENS. — Colonies de la mer noire, I, 56.
MILHAUSEN (le docteur de), V, 393, 408.
MINARA, poste mil. au N. du Cauc. IV, 463.
MINARETS. — D'Akhaltsikhé, II, 259, 268. — Double de Nakhtché

MTHVRISSI, ville géor. II, 31.
van, IV, 10. — De Chamekor, IV, 146. — De Minara, gr. Kabardah, IV, 464.

MINDASTSIKHE, chât. du Ratcha, II, 390.

MINES. — De plomb et d'argent de des env. de Soukoum, I, 295. — De sel de Koulpe, Arm. III, 424; IV, 140. — De sel de Nakhitchévan, IV, 8. — De sel du pachalik de Kars, IV, 8. — D'argent de Gartchévan, Arm. IV, 44. — De fer de Boïan, Koutchi, Seitti, Tchogadar, IV, 133 et suiv. — D'alun de Séglikh, IV, 134. — Veine d'or de la vallée d'Akstafa, IV, 135. — De fer de Koulpe (Khalybes d'Homère, Tubal) dans le Kasaki, IV, 136. — De fer de Bolnis, Kasaki, IV, 138. — De plomb argentifère d'Aktala, Somk. IV, 142, 185. — De plomp argentifere de Tamboulout, Somk. IV, 142. — De cuivre d'Allaverdi, Somk. IV, 143. — De cuivre de Chameloug, Somk. IV, 143. — D'or de Dachekesaman, près de Gandja, IV, 133. — De cuivre de Goumichekana près de Trébisonde, III, 17; IV, 145. — De sel de Glauber, dans le lac de Martkobi, IV, 202.

MINGRELIE. — Valeur de ce nom, III, 5. — Langue mégrèle, III, 22. — Mœurs du M. III, 24. — Population, III, 25. — Histoire, II, 8; III, 25. — Gouvernement féodal, III, 31. — Aides, impositions, rapport du Dominus et du Domicellus, améliorations, etc. III, 32. Etat actuel du Mégrèle et espérances, III, 35. — Résidences du Dadian, III, 36. — Mingrélie (Basse), produit des alluvions du Thase, I, 355.

MIRIAN, sass. an 242 de J.-C. R. d'Ibérie, II, 58. — Se convertit au Christ. II, 59. — Bâtit la prem. égl. en bois à Mizkhètha, II, 61.

MIRMAN, Bagr. R. de Géor. en 730 de J.-C. II, 137.

MIRVAN, R. de Géor. II, 43.

MIRVAN, fils de Pharnadj, R. d'Ibérie, II, 47.

MISKHOR, camp. de Cr. VI, 75.

MISKOMIA (Koutchouk), vill. de Cr. VI, 108.

MISSIMIANES, peup. de Colch. II, 73, 127. — *Tuent Soterichus*, off. rom. et se donnent aux Perses, I, 128. — Massacrent les ambassadeurs Apsiliens, II, 128. — Se retirent à Tsakhar (château de fer) où les Rom. les détruisent, II, 129 et suiv.

MITCHISTCHE, riv. d'Abk. I, 221, 242, 245, 268.

MITCHKHETIDZE (Manoel) patr. d'Abk. I, 237.

MITHRIDATE Eupator chez les Tcherkesses, I, 66, 69, 200; II, 46; IV. 405. — Emploie les bois d'Abk. I, 290. — Ses guerres contre les Rom. II, 44, 68. — Au Bosph. Cimmérien, V, 65, 220. — Protect. de Kherson, VI, 157, 219, 250.

MITHRIDATE de Pergame, R. du Bosph. II, 17, 68; III, 171.

MITRIDATE III, R. du Bosph. II, 75.

MITSCHERLICH, prof. de ch. à Berlin, IV, 132.

MKINVARI, mont. voy. Kasbek.

MNA, mont du Cauc. IV, 276.

MPHE (R. en géor.), II, 24.

MODANAKI, chât. fort d'Im. III, 169.
MODATAPA, mont. du Somk. IV, 132, 154.
MODSVI, vill. d'Im. III, 179.
MODZAMETA, égl. et tomb. des martyrs David et Constantin, II, 138. 175.
MOGHPHTHI, habitation des mages à Mtzkhètha, II, 44.
MOGRUS, voy. Soubsa.
MOKHOCHES, tribu Tcherk. I, 107.
MOKVI, ville, évêché, I, 314, 336.
MOLITI, st. de poste en Im. II, 355, 362.
MONTANDON (C. H.) V, 380, 424, 426, 431; VI, 6, 63, 116, 172, 205, 244, 293, 301.
MONT D'OR, près de Kertch, V, 186, 240,
MONTS ROUGES, volc. ét. chaîne du Cauc. IV, 254.
MORAINE, voy. terrain erratique.
MOSAIQUE de l'égl. de la Ste-Vierge à Ghélathi, II, 184.
MOSDOK, IV, 471.
MOSKHIKE (Moschique et Mochok'h), pays au S. du Cauc. II, 17, 70, 352; III, 171; IV, 138, 165, 172, 336.
MOSQUEES remarquables : de la forteresse d'Akhaltsikhé, II, 259, 267. — En briques vernissées de Tiflis, III, 243, — De la forteresse d'Erivan, III, 346. — De Noë à Nakhtchévan, IV, 18. — Ruinée de Minara, IV, 464. — De Karagos, Cr. V, 242, 356. — Antiques de Crimée, V, 356. — Biouk-Djam à Théodosie, V, 295. Eglise de Soudak, V, 353. — Des pauvres villages Nogaïs en Crimée, V, 266, 315.
MOTRAYE (de la), voyag. I, 134, 316; V, 28, 31, 76, 331; VI, 286, 325, 345. — Sa découverte d'Eski-Scheher, V, 7.
MOUDJERETI, ville d'Im. III, 161.
MOUDROF, commissaire russe, I, 99, 181.
MOUGAN (step du), IV, 94.
MOUGANLI, st. de poste du Somk. IV, 149.
MOUKHALATKA, vill. de Cr. VI, 89.
MOUKHERISIS, voy Vaké. — Sa description, II, 96, 112. — Son château, auj. Tsikhédarbasi ou Tamaratsikhé, II, 112. — Excursion, II, 200.
MOUKHOURA, vill. d'Im. III, 161.
MOULIN Imérétien de Sori, II, 393.
MOURAD-BEY (1451), I, 235.
MOURAD-TCHAI, I, 170.
MOURAVE, maire imérétien, II, 236.
MOURAVIEV APOSTOL, voyag. r. VI, 6, 137, 166, 251.
MOURGOUDOU, VI, 70.
MOURI, résidence du Dadian de Mingr. II, 442; III, 7, 37.
MOURVAN ABOUL-KASSIM, extermine, en 731, la Géorg. et la Colch. II, 137; III, 164.
MOUSTAFA-BEY, vill. de Cr. VI, 297.
MOUTON sauv. de l'Ararat, III, 474.
MOVAKAN, anc. chef géo. II, 9, 10.
MOVAKANETHI, ville géo. II, 10.
MOVAKANI, anc. prov. géor. II, 8.
MOYSE de Chorène, II, 8, 133; IV, 352.
MTHIOULETHI, prov. géor. hab. par les Koukasines, II, 42.

MTISLAVE, gr. duc de Russie, I, 74.
MTKVARI, voy. Kour.
MTKVARIS-Tsikhé, fort. auj. Kounani, II, 22, 32; III, 280.
MTZKHETHA, ég. cathed. I, 409. — Hist. et descr. IV, 230 et suiv. — Reconstr. en 1414, I, 424. — Ville, II, 32, 33, 44; IV, 230. — Hist. de Mtzkh. IV 242. — Capitale jusqu'en 500 de J.-C. II, 66; IV, 245.
MTZKHETHOS, anc. chef géor. II, 22; III, 207.
MURS de Crimée sur les rives du Baksan, I, 94. — De Gagra, I, 210; IV, 304. — De Kélassour (mur Koraxien ou de Dioscourias), 1, 309; IV, 304. — Des Litchou, aux sources de l'Abacha, II, 129. — De Châh-Abbas à Tiflis, III, 245. — Du R. Héraclius à Signaghi, IV, 205. — De Darial (Portes Caucasiennes), IV, 290, 301. — Du Caucase en général, IV, 298. De Derbend, IV, 299. — De Vapila, chez les Ingouches, IV, 300. — Des vallées des Osses, IV, 301. De Cassara, Osseth, IV, 302. — Cyclopiques des Taures en Crimée, voy. Démir-kapou — (Longs) de l'emp. Justinien, voy. Remparts.
MUSÉE de Kertche, V, 301. — Improvisé autour de l'église de Taman, V, 87. — De Théodosie, V, 298. — De Nicolaïef, V, 345. D'Odessa, VI, 379.
MYRMEKIUM, V, 36, 105, 137, 145, 231; VI, 166. — Sarcophage trouvé dans ses ruines, V, 232.
NA, Riv. de Circ. I, 38, 156.
NA, mont. d'Abk. I, 304.
NADORTA (canal de) creusé par les Rom. II, 113; III, 66, 72.
NAKHORAGAN, gén. des P. succède à Merméroës, II, 114. — Bat les Rom. devant Onogouris, II, 117. — Il est repoussé devant Archéopolis, II, 120. — Assiége Phasis, II, 121. — Complétement battu, II, 124. — Se retire en Ibérie, II, 125. — Ecorché vif par l'ordre de Khosroës, II, 131.
NAKHTCHEVAN, ville d'Arm. — Mines de sel fossile, IV, 7. — Ancienneté, IV, 9. — Sources, IV, 10. — Porte de l'anc. forteresse, id. — Tour des Atabeks, id. — Palais du Khan, IV, 14. — *Tombeau de Noë*, IV, 15. — Traditions et histoire, IV, 17. — Mosquée de Noë, IV, 18. — Population, IV, 18. — Aérolithe, IV, 19. — Nakhtchévan-Tchai, riv. IV, 20.
NAKOLAKEVI en Ming. voy. Archéopolis.
NAKOLAKEVI du Sa-At. II, 310.
NAKOPS, riv. de Dobé, I, 12.
NALTAPA ou Kieghart-Hassar, mont. du Daratch. III, 310, 329, 382.
NAMARNEVI, mon. du Letchekoum, II, 444.
NAOSA, fort. ruin. de Géo. IV, 246.
NARADOUZE, égl. des rives du lac Sév. III, 312.
NARTCHOUK, pr. abk. I, 220.
NARZAN, riv. I, 325.
NATANEBI (anc. Isis), riv. du Gouria, III, 84, 86, 94, 109.
NATOUKHAI ou Natoukhadjes, peuplade Tcherk. I, 36, 96, 105, 138. — Anc. Kerkètes, I, 64.
NATSIKVARI, fort. ruin. de Géor. IV, 245.
NAVARZETI, vill. d'Im. III, 162.
NAZAR (Lazare) de Djoulfa. —

Tombeau de Manouk-Nazar, IV, 28. — Lazareff, origine de cette fam. IV, 28, 32.
NEAPOLIS, fort. des Tauro-Scythes, VI, 220.
NEBROD (Nimrod ou Bélus), R. de Babylone, II, 8, 12, 15.
NEFIL, riv en Circ. I, 78.
NENEKEDJAN - KHANYM, son tombeau à Tchoufout-kalé. VI, 340.
NESTOR, chroniqueur russe, II, 28; IV, 374; VI, 141, 142.
NESTORIENS, IV, 6.
NEUCHATEL en Suisse, collégiale, I, 223, 412, 416.
NEUKEUPCHE, vall. I, 181.
NICOLAS (St) fort sur l'Atakoum, I, 43, 157.
NICOLAS, (fort St) du Gouria, excursion, III, 82.
NICOLAS KIAKHIANI, mon guide de Bagdad, II, 212, 310, 368, 411, 424, 433; III, 40, 294.
NIGAUZEBI, vill. fortif. avec sources acid. dans le H. Ratcha, II, 402.
NIGHEPSOUKHOU, riv. de la côte de la Cir. I, 194.
NIKITA, Cr. VI, 36, 54. — Jardin impérial, VI, 62.
NIKOFI (fiume de), I, 195.
NIKOFIA (Anakopi), I, 273.
NIKOPSIS de Const. Porph. I, 194.
NIKORTSMINDA, év. et ég. du Ratcha, I, 424; II. 379. — Descript. II, 383.
NINON (Ste) prêche le Christianisme en Géorgie, II, 60; III, 367. — Sa chapelle, IV, 238.
NITHIS (mer de Roum ou de Pont), auj. Mer Noire, I, 72.
NITICA, ville ant. (Kintchouli) I, 205.
NISSANI (Avlabar), quartier de Tiflis, II, 65.
NIVELLEMENT barométrique du bassin de la Colchide par Parrot, II, 362. — Nivellement du lac Sévang, III, 303. — De Mosdok à Tiflis, à travers le Caucase, IV, 309.
NOAKATCHE, dieu tcherk, I, 137.
NOE, tradition de Koulpé, 426, 430. — De l'Ararat, 465, 469, 471. — De Nakhtchévan, IV, 9, 15.
NOGA, fort. de Ming. III, 39.
NOGAIS de Crimée, villages, mœurs, fêtes, V, 263.
NORACHENE, vill. d'Arm. III, 487.
NORAVANK, monast. d'Arm. III, 488; IV, 181.
NORDMANN (Alex. de), prof. à Odessa, III, 101; VI, 212.
NOUGADI, vill. d'Arménie, IV, 48.
NOUVEAU-MONDE, Cr. V, 365.
NOVOI-TROITSKOI, st. de poste, au N. du Cauc. V, 11.
NYMPHEE, V, 66, 137, 223, 246; VI, 166. — Golfe et port de Nymphée, auj. lac de Tchourbache, V, 246. — Tumulus, V, 249. — Acropolis, id. — Pêcheries, V, 250.—Histoire de Nymphée, V, 251.
OACHEKHADLEZÉ, mont. du Bechetau, IV, 501.
OCHAKOF-BALK, VI, 241.
OCHETENE, mont. I, 6, 202, 206, 245, 303.
OCHUMS, voy. Ogginn.
ODESSA, I, 352.
ODICHES (Mingréliens), I, 235.
ODICHI (pays d'), III, 5, 21.
ODINET, voyageur franç. V, 411.
ODSKHORS, anc. chef géorgien, II, 23.

ODSKBRE, ville, II, 23, 31. — Prov. géorg. II, 39, 275, 283.
ODYSSÉE, commentaire sur les livres X, XI et XII, I, 60.
OGGINN (Ochums), grotte et rivière d'Abk. I, 342.
OGHINSKAIA, fort, I, 155.
OKHTCHAPERT, ville cryp.e d'Arm. III, 402.
OKHVAME, égl. d'Abk. I, 287.
OLBIA, colon. milés. I, 56.
OLGA, grande-duchesse de Russie, I, 408.
OLIVIER à Roketti en Im. II, 222.
OLOUMBA, ville du Karth. III, 180.
ONI, bourg du Ratcha; sa descrip. II, 394, 423.
ONI et Onogouris, voy. Khoni.
OPOUK (Kimmericum), V, 253. — Port et mouillage, V, 255. — Hist. et antiquité, V, 256. — Grande forter. et ville, V, 258. — Cryptes, V, 259. — Fort occidental, V, 261. — Port et môle, id.
ORATOIRE de Kiéghart, Arm. III, 393, 395. — Crypte de Sarkis à Kiéghart, Arm. III, 397. — Arménien à Gandja (Elisabethpol), III, 395. — Arm. dans la principale église aujour. abandonnée à Théodosie, V, 288.
ORAZES, r. d'Albanie, II, 45.
ORBISSI (Chamchvildé), ville du Somketh, fondée par Karthlos, II, 22.
OREILOKHÈS, surn. de la Divinité-Vierge des Taures, VI, 11.
ORETHI, mont. arm. II, 9.
ORIENDA impérial, VI, 67. — Ruine d'une forteresse taure, VI, 68. — De Vitt, voyez Mourgoudou.
ORLOF, colonel r. IV, 106.
ORMUZD (Armasi), idole des Géor. II, 22, 40.
ORPELIANS ou Orpoulks, colons Chinois, II, 29, 150. — Leur histoire, IV, 159. — Leur puissance, IV, 164. — Proscrits et massacrés par George III, IV, 178. — Libaride et ses fils se réfugient chez Eldigouz, IV, 179. — Réhabilités sous Thamar, IV, 180. — Surnommés Kaplanchvili (*fils du Léopard*), IV, 183. — Actuels, IV, 184.
ORPELIAN (Ivané), IV, 173, 174. (Sempad), fils d'Ivané, IV, 174. — (Ivané), *fils de Sempad, IV*, 175. — En guerre contre George III, IV, 176. — Assiégé dans Lorhi, IV, 178. — Mutilé, IV, 178.
ORPELIAN (Etienne), év. de Siounie, II, 9; IV, 159.
ORPETH, voy. Chamchvildé.
OSSÈTES, Osses, Ass ou Iass (Ir ou Irones), I, 71, 149; II, 36. — Chrétiens, I, 75. — Colonie du Kartbli-Somkhithi, II, 27; IV, 355. — Tributaires des Macéd. II, 33. — Gr. invasion en Arm. II, 51; IV, 366. — Seconde invasion, II, 54. — Invas. en Colch. II, 78. — Servent les Perses et les Romains, II, 91, 95. — Leur importance historique et ethnographique, IV, 320. — Les Osses sont Méotes, IV, 363. — Histoire des Osses, IV, 365. — Colonies osses de Koukasines, IV, 366. — Osses sont app. Alains par Arrien, IV, 367. — Synonymie du nom d'Osses avec ceux d'Asses, Jasses, Alains et Comans, dep. l'ère chrét. IV, 372. — Asia du Caucase, 380. — Langue et écriture des Osses, IV, 407. — Port et figure, IV, 428. — Rap-

ports sociaux des Osses entre eux, IV, 429. — Caractère, penchants, industrie, IV, 431. — Législation et coutumes, IV, 438. — Religion, IV, 445. — Mariage, IV, 449. — Funérailles, IV, 451. — Costume des hommes, IV, 452. — Des femmes et de leur costume, IV, 455. — Population de l'Osseth, IV, 457.
OTOUZE, ville de Cr. V, 313.
OUBIKH, tribu tcherk, I, 105, 192, 197.
OUCHAKOF (Khouter), VI, 150, 191.
OUDI, anc. prov. arm. IV, 129.
OUDJENAR, voy. Pétra.
OUKHATE-DON, riv. du Cauc. IV, 262, 315.
OUKHIMERION, fort. de Koutaïs, sa descrip. I, 398; II, 72, 409.
OULOU-OUZENE, vill. de Crimée, V, 436.
OUNA, ounch ou aoule (village en tcherk), I, 36, 113.
OUOBOS, pr. scythe, premier chef de la colonie mède des Osses, II, 27; IV, 355.
OUPLISTSIKHE, ville crypte, II, 23, 32. — Excursion et description, III, 190. — Position, III, 194. — Eglise, III, 196, 206. — Appartements cryptes, III, 197. — Histoire, II, 205.
OUPLOS, anc. chef géor. II, 22; III, 207.
OUR, ville sur les rives du lac Ourmiah, IV, 342.
OURAGA (Biouk), mont. de Cr. V, 442, 447, 458. — (Koutchouk), V, 442.
OURBNISSI, ville géorg. II, 32, 60; III, 183.
OURDABAD, ville d'Arm. IV, 35. — Platane d'O. IV, 37.
OURI du Gouria, III, 87, 94.
OURIANI (Juifs), II, 30.
OURIEBI vill. juif d'Im. III, 121.
OURSDON, source du Térek, IV, 260, 262.
OURSOUF, ville de Cr. VI, 27.
OUSSOUSSOUP (cap), I, 4, 5, 165; V, 97.
OUTCHANSOU-ISSAR, ruine de Cr. VI, 66.
OUTSÉRÉ, vill. et chât. du Ratcha, II, 375, 403. — Source acid. id. Eglise avec trous dégageant du gaz carbonique, II, 404, 423.
OUZENBACHE, vill. de Cr. VI, 189.
OVSNI, voyez Ossètes, IV, 355.
OZÉREIKE, riv. de Circ. I, 5.
OZOURGHETI, cap. du Gouria, III, 96, 110.
PACHETCHANAKI, peuple cauc. II, 51.
PAGRAI, limène (Ghélindjik), I, 167.
PAKHO, bonnet tcherk, I, 120.
PALAIS de Michel-bey, prince d'Abkhasie, à Lekhné, I, 249. — De Hassan-bey, I, 290. — Anc. des r. des Lazes à Nakolakévi (Archéopolis), I, 405; III, 56, 59. — Anc. des r. des Lazes dans la fort. de Koutaïs, I, 401. — D'Aëthès à Kotatissium (Koutaïs), I, 383, 429. — Des r. d'Iméreth, à Koutaïs, I, 429. — Des r. des Lazes, à Tsikhédarbasi, Im. II, 201. — Et résidence des r. d'Iméreth à Vartsikhé (Rhodopolis), II, 219. — Et anc. résidence des Dadians de Mingrélie à Zoubdidi, III, 36. — Et résid. act. des Dadians à Mouri, II, 443. — Des r. du Gouria, III, 97. — Ou maison d'été du prince George Eristaf à Erithi, Gouria,

III, 115. — De la princ. Abkhasof, à Satchékhéri, Im. III, 173. — Crypte de la reine Thamar, à Vardsie, II, 320. — Crypte d'Ouplistsikhé, III, 201. — Du gouvernement, à Tiflis, III, 237. — D'Houssein, sardar, à Erivân, III, 335. — Du patriarche d'Arménie, à Etchmiadzin, III, 362. — De Khosrovitoukhd (Takh-Terdat), à Karbni, I, 407; III, 386, 407. — Ou Takh-Terdat, à Artaxata, III, 406. — Du chef des Kourdes, à Amarat, III, 453. — De Vakhtang-Gourgaslan, à Mtzkhètha, IV, 238. — Du Kalga-Soultan de Crimée, à Akmétchet, V, 389. — Du comte Vorontsof, à Simféropol, V, 395; à Aloupka, VI, 78. — D'Eski-Orda, Cr. V, 406. — Ou maison de plaisance du duc de Richelieu, à Oursouf, VI, 36. — Des princes goths à Mangothia, VI, 277. — Des khans de Crimée, à Baktchisaraï, VI, 325.
PALAKIUM, VI, 115, 220.
POLÉASTOME (lac), près de Poti, III, 66, 71, 79.
PALEKOURE, ruine de Cr. VI, 58.
PALLAS, ill. voy. I, 79, 92, 94, 104, 107, 121, 127; III, 6; IV, 467, 478 et suiv. V, 44, 46, 109, 425; VI, 5, 34, 173, 269.
PAMBAK ou Bambak, mont. d'Arm. III, 277; IV, 154. — Col du P. haut abs. III, 295.
PANGROPULLE, ville ant. de Cr. V, 448.
PANIOUTINE, cap. de vaiss. I, 5.
PANTICAPÉE (Kertche), V., 106, 118; VI, 223. — Colon. milès. I, 57; V, 223. — Position, V, 118. — Acropolis, V, 119, 122. — Mont. de Mithridate, id. — Ville fortifiée, id. — Port, V, 120. — Porte de l'acropolis, V, 121. — Fauteuil de Mithridate, V, 123, 127. — Statue de Cybèle, id. — Temple de Cérès Thesmophore, V, 126. — Sources et fontaines, V, 131. — Tombeaux, V, 134. — Tumulus, groupe de la porte de Théodosie, V, 137, groupe de la Quarantaine, V, 145. — Vases étrusques de Pant. V, 151; sacrés ou funéraires, V, 165. — Tombeaux, 3e groupe; tombeau des Pygmées, V, 181. — Tumulus, groupe du mont d'Or ou tombeaux des rois du Bosphore, V, *186*. — *Rempart*, V, 190. — Tombeau royal du Koul-oba, V, 194.
PAPAGHIA, pays, I, 71.
PAPAGHILMENE, roch. de Cr. V, 459.
PARAVNÉCHI, village fortifié du H. Ratcha, II, 401.
PARROT (Frédérich), prof. II, 353; III, 268, 303, 343, 344, 472, 476; IV, 96, 201, 208, 260, 273, 309; V, 10.
PARTHÉNITH, vill. de Crimée, VI, 18, 23.
PARTHENIQUE (cap). Voy. Féolent.
PARTÉHNIUM ou Porthmion, V, 36, 137, 145; VI, 166.
PARTHENON de Kherson, VI, 135, 146.
PASSANOUR, st. de poste, IV, 250.
PASSMTA, mont. I, 206, 401; II, 205, 410; III, 6, 103, 120; IV, 276, 363, 466; V, 374.
PASZKEVITZ (feld-maréchal, pr.), I, 153; II, 257; III, 254, 335.
PATCHANGHI, auj. Abasa, II, 63.
PATOUS de Scylax (Soudouk-ka lé I, 9, 167.
PATRÆUS, V, 36, 52.

PATRIARCHES d'Abkhasie, I, 232. — Remplacés auj. par le métropolite de Koutaïs, I, 423. — Patriarches de Mingrelie, I, 423. — Patriarches ou catholicos d'Arménie, III, 358 et suiv. — Patriarches ou catholicos de Mtzkhètha, Géorg. I, 232; IV, 230. — Etablis par Vakhtang I, II, 65.
PAVILLON d'Houssein, sardar à Erivan, III, — De Nadir-Chah à Chakh-boulak, Kar. IV, 98.
PAYERNE (égl. byzantine de) fondée en 960, I, 223, 412, 416.
PCHADE (Achaia vetus), I, 69, 105, 157, 181. — Baie, I, 181. — Riv. appelée aussi Douab, I, 181. — Ruines grecq. tumulus, I, 182.
PCHANDRA, Zavode, I, 243. — Ruisseau, I, 245.
PEINTURES sur bois dans le tombeau du Kouloba, V, 214. — A fresque de Pitzounda, I, 226, 228. — De Ghélathi, II, 186. — Du monastère Saphar, II, 297. — De la plus anc. église de Vardsie, du milieu du 11e siècle, II, 322. — De Notre-Dame d'Atskour, II, 335. — De l'église de Martvili, III, 42. — De Katzkhi, III, 161. — De Sion, près d'Atèni, III, 216. — De la métropole de Mtzkhètha, IV, 233, 236. — De la salle des glaces du palais d'Houssein, sardar à Erivan, III, 338. — Du tombeau décoré de la guerre des Grecs et des pygmées à Kertche, V, 183. — De l'ermitage près de Sévastopol, VI, 244.
PELTCHINSKI, chamb. I, 352.
PERESIPPE, stat. et bas-fond, V, 33.
PERISADES Ier, R. du Bosph. IV, 402; V. 58, 71, 225; VI, 157.
PERSATI, égl. en Im.; vue de la chaîne Caucasienne, II, 224. — District. II, 231,
PERTCHEMKAIA, mont. de Cr. V, 334.
PETERMANN, doct. à Berlin, IV, 21.
PETERSDORF, colon. all. IV, 202.
PETIGORSK, IV, 477. — Sources d'eau sulf. chaude id. — Ville de district, IV, 479.
PETLYKOVCE, Galicie, VI, 266.
PETRA, fondé en Lazique sous Justinien, II, 84; III, 92. — Assiégé par Khosroës et les Perses, II, 87; III, 92. — Pris d'assaut, II, 88. — Assiégé par Daghisthée et les Rom. II, 91. — Désemparé par Merméroës, gén. des Perses, II, 93. — Asssiégé par Bessas et les Rom. II, 99. — Pris d'assaut, II, 102. — Incendie de l'acropolis, II, 102. — Rasé par les Rom. II, 104. — Excursion à Petra, auj. Oudjenar, III, 86. — Ruines attribuées aux Ouri, III, 87. — Ponts murés, portes, acropolis, murailles, III, 88. — Temple octogone (Atéche-gâh?), III, 89. — Bazar (Ourikalaki), III, 90. — Aquéduc, III, 93.
PETRITSIKHE (plutôt Tétritsikhé), II, 344.
PEYSSONEL, cons. franç. I, 105 et suiv. 134.
PHANAGORIE, V, 38, 39, 55; VI, 223, 228. — Colon. milés, I, 56; V, 223. — Ile de P. V, 55. — Position de P. V, 64. — Ruines, V, 65. — T. de Vénus Apaturiade, V, 67. — Lions de Phan. V, 69. — Armoirie de Ph. V, 70. — Autres monum. V. 71. — Tumulus, V,

76; VI, 166. — Port et fleuve Antikités, V, 78.
PHANAKOPEE, voy. Anakopi.
PHARAVAN, lac, auj. Taparavan, II, 39.
PHARANGIUM (auj. Adjara), II, 90.
PHARISSI, ville d'Arm. II, 52.
PHARNACE, R. du Bosph. II, 17, 68; III, 171; V, 9, 66, 220. — Stéphanophore de Cherson, V, 241; VI, 158.
PHARNADJ (109 av. J.-C.), R. de Géor. II, 43.
PHARNAVAZ, R. de Géor. II, 33; IV, 161. — Son rêve, II, 34; IV, 228. — Bat Ason, II, 36. — Partage la Géor. en 8 prov. II, 38. — Erige sur le mont. Karthli l'idole Armasi (Ormuzd), II, 40. — Institue la noblesse féodale (Aznauri) II, 41. — Défend de manger de la chair humaine, excepté dans les sacrifices, II, 41.
PHASE (Rion) riv. I, 219; III, 6. — Des anc. auj. Kvirila, II, 70; III, 162 et suiv. 172. — Des mod. auj. Rion, II, 70. — Phase à son écluse de Baragone, II, 388. — Du H. Ratcha, II, 405. — Du B. Ratcha, II, 432. — Sa source au pied du Passmta, III, 6. — Cours inf. jusqu'à la mer, III, 64 et suiv. — Attérissements aux embouchures du Phase, III, 69.
PHASIS, colon. mil. I, 57. — Habité par les Héniokhes, I, 307. — Des Colches, II, 19, 73. — Assiégé par les Perses et défendu par les Rom. II, 121. — Excursion à Phasis, III, 62. — Ruines du castel de P. III, 67.
PHILIPPIQUE (Bardane), emp. de Const. VI, 230.
PHOROZE ou Foroze, vill. de Cr. VI, 86, 90.
PHRYXUS (expédition de), II, 17, 349; III, 65, 171; VI, 16.
PHTIROPHAGES (Ardona, tribu tcherk.) I, 203.
PIERRES MEULIÈRES du Taroudagh, Arm. IV, 21. — Du Nouveau-Monde près de Soudak, Cr. V, 365.
PIERRES A FEU, usitées dans les funérailles des Scythes, V, 199.
PIERRES LEVÉES de l'Alakoum (Adokau), près du fort St-Nicolas, I, 43; V, 47, 321. — (*Tombes*) de Koutaïs, I, 432. — *De la Crimée* et du Caucase, IV, 328. — Des Kimmériens, près de Fontan, V, 46, 321. — A Opouk, V, 262. — De Toklouk, sur le Méganome, Cr. V, 320. — De Gaspra, Crimée, V, 321; VI, 73. — De la Bretagne, V, 321; VI, 73. — Steinkisten de Rughen, V, 321.
PIGIVIHAS de Chardin, Pitzounda, I, 221.
PITCHORA, riv de Ming. III, 66, 118.
PITHIUS (Pitzounda), I, 168. — Ruines de cette ville antique, I, 241. — Elle est brûlée par les Rom. II, 88.
PITZOUNDA, cap. d'Abk. I, 219. 221. — Baie, I, 221, 241. — Eglise, I, 222, 405, 416; II, 142; V, 115. — Son histoire, I, 229 et suiv. — Son état actuel, I, 240. — Source et ruine, I, 240. — Forteresse, I, 241, 252.
PLAKA, cap de Cr. V, 453, 460.
PLINE, hist. et natural. 74 ans après J.-C. I, 69, 167; III, 55.
POLADAURI, vall. du Somk. IV, 188 et suiv.

PODKOUMOK, riv. I, 325; IV, 480.
POLEMON Ier, R. de Pont et du Bosph., I, 311; II, 69, 74; V, 8.
POLEMON II; II, 75.
POLTININE, col. r. I, 190.
POLYCHNIUM (Idessa), anc. ville du Karthli, II, 17; III, 171.
POMPEE en Géorgie, II, 46. — En Colchide, II, 68.
PONTS remarquables. — De Sakharbeth, I, 367. — De Koutaïs, I, 375, 428. — De la Tskaltsitèli, II, 175, 200. — De la Kvirila ou P. de Strabon, II, 72. — De la Débéda ou P. Rouge, III, 278; IV, 149. — De Djoulfa, IV, 23, 33. — De Khouda périm, sur l'Araxe, IV, 57. — Antiq. de Mtzkhètha, IV, 229.
PORC en Mingr. I, 390.
PORTES. — Ruinée de la forteresse de Koutaïs, I, 425. — D'en haut et d'en bas d'Archéopolis (Aea), III, 52-59. — De l'anc. fort. de Nakhtchévan, IV, 10 — Caspiennes (Bab-Abvabi) Derbend, IV, 95, 300. — De fer de Ghélathi, II, 176. — De Mirvan à Darial, IV, 290. — Du Caucase oriental, IV, 300. — De la Ste-Trinité au bord du Terek, IV, 306. — De l'acropolis de Panticapée, V, 121. — De la forteresse de Soudak, Cr. V. 351. — De Cherson, VI, 138. — De fer, voy. Démirkapou.
PORTUS ABCASSORUM de Chardin, I, 269.
POSKHO ou DALKA, riv. d'Akhalt. II, 256, 275, 331.
POTEMKINE (pr. Paul Sergeïtche), IV, 471; V, 309, 326, 363; VI, 25.
POTERIE vernissée antique d'Artaxata, Arm. III, 408. — En exvoto à Kaladarassi, Karab. IV, 72. — Noire des tumulus d'Hélénendorf près Gandja, IV, 122. — Fabrication des koupchines du Cakheth, IV, 208 — Des Cakhes, IV, 210. — Rouge cuite, non vernissée, du tum. de Bouchoukoi, Tam. V, 45. — Noire avec ornements, d'un tomb. de Phanagorie, V, 77. — Ant. de Panticapée, V, 143. — Amphores, V, 143, 149. — Dite étrusque de Panticapée, en général, V, 151. — Profane, V, 155. — Tatare mod. de Crimée, V, 154. — Grossière des tumulus de Théodosie, V, 300. — D'Opouk, V, 259. — De Cherson, VI, 177. — De Kermentchik, VI, 385.
POTI, fort. I, 368. — Construite par les Turcs, III, 75. — Son histoire, id. — Insalubrité, III, 77. — Port projeté, III, 78. — Projets d'assainissement, III, 79.
POTIER, gén. r. V, 228; VI, 97.
POTOCKI (comte Jean), hist. et voy. I, 79, 142, 150; II, 8; IV, 330, 348, 356, 363, 382; V, 14, 24.
POTSOFSKI, gén. r. I, 245.
PRESSOIR. — Crypte à Vardsie, P. d'Akh. II, 315. — Mégrèle, caisse et presse, III, 23. — Taillé dans le roc vif à Fitski, ou Katchikalène, Cr. II, 316; V, 338; VI, 300. — Des ruines de Cherson, VI, 177.
PRICHIBE, poste mil. au N. du Cauc. IV, 466.
PROCOPE, hist. né en 529 de J.-C. I, 70, 229, 274, 405; II, 108, 352; III, 55, 172.
PSETZ (Psathis), aff. du Kouban, V, 10.
PSIFF, riv. en Circ. I, 78.

PSIRSTA, riv. et chât. d'Abk. I, 195, 273, 276; II, 98. — Vallée, I, 303.
PSYCHRI, fl. OSTIA (Ghélindjik), I, 167.
PTOLEMÉE, géogr. I, 167.
PYTHODORIS, femme de Polémon, I, 311; II, 69, 75.
PZA, vill. du Kart. III, 183.
QUAMLI (roche de Prométhée), II, 191, 203; III, 119; I, 401.
QUENSTEDT, prof. de géol. VI, 53.
RACHAT d'un Tcherkesse tué à Ghélindjik, I, 31.
RAKHMANOFSKOI (Cap), V, 59.
RAKSI, nom géor. de l'Araxe, II, 10.
RAMATA, rocher de la côte de Cr. VI, 22.
RANDAMAL, vill. d'Arm. III, 320.
RANI (Arran), prov. géor. II, 8.
RAPI, vill. du Karab. IV, 63.
RATCHA, vallée du Phase en Im. sa description, II, 374 et suiv. — Popul. III, 137.
RATKÉ, prof. V, 230; VI, 212.
REDOUTE-KALÉ, I, 346; III, 80. — Forteresse, I, 349. — Bazar, I, 349. — Emporium du comm. de la Géorg. I, 351.
REDOUTSKOI - KARANTINE, V, 14.
REINEGGS, voy. I, 92, 140, 150, 342; II, 129; III, 13, 21, 38, 474; IV, 263, 270, 287.
REMPARTS et murailles du Caucase en général, IV, 294.
REMPART ant. de Toricos à Ghélindjik, I, 43. — Ant. et fossé au S. E. de Ghélindjik, I, 166. — De Pchade, I, 182. — De la vallée du Podkoumok, I, 325; IV, 304, 504, 508. — D'Akkos, Cr. IV, 295; V, 241, 257, 265. — De la Chersonèse héracléotique, IV, 295; VI, 136, 251. — Des Kimmériens, presqu'île de Taman, IV, 295; V, 34. — Du mont d'Or près de Panticapée, V, 191, 224, 240. — Des Sindes ou d'Assandre, V, 223, 240. — De Kimmericum (Opouk), V, 260. — Cyclopique de la chaîne taurique, voy. Démir-kapou. — Ou Longues murailles de l'emp. Justinien en Crimée, VI, 215, 225, 232, 273, 378.
REPAS abkhase, I, 329. — Imérétien à Bagdad, II, 225. — Menu d'un dîner chez le protopope, pr. Orbélianof, à Akhaltsikhé, II, 278. — *Imérétien* chez le pr. Kaikhosro Abachidsé à Sazan, II, 336. — Chez un évêque de Mingrélie, III, 48. — Chez un pope du Gouria, III, 112.
REUILLY, voy. fr. VI, 5, 204.
REV, R. d'Ibérie, II, 54.
RHIPHATH (Slaves), IV, 321, 330.
RHODOPOLIS, voy. Vartsikhé.
RICHELIEU (duc de), I, 97; V, 107; VI, 36.
RION (Glaucus de Str. Surium de Pl. Rhéoné de Proc.) Phase des mod. I, 219; II, 70. — Rion à Tsikhédarbasi, II, 206.
RIPSIMÉ (égl. de Ste) en Arm. I, 407, 410, 416; III, 42, 213, 367, 370, 379; V, 114.
RITTER (Carl), prof. d'hist. et de géogr. à Berlin, I, 61; IV, 340, 383; V, 80.
RIZEH, prom. III, 84.
ROKETTI, village d'Im. olivier cultivé, II, 222.
ROMAINS en Colchide, II, 46. — Ils dédaignent cette conquête, II, 67. — Ils en font le théâtre de leurs guerres contre les Perses, II, 79. — Fondent Pétra, II, 84. —

Sont battus par Khosroës et les P. qui leur prennent Pétra, II, 88. — Sous leur gén. Bessas, reprennent Pétra, II, 102. — Sont assiégés à Archéopolis, II, 105. — Battus à Teléphis par Merméroës, gén. des P. II, 112. — Battus à Onogouris (Khoni) par Nakhoragan, gén. des P. II, 117. — Repoussent les P. devant Archéopolis, II, 120. — Battent Nakhoragan devant Phasis, II, 121. — Font la paix en 562 de J.-C. II, 131.

ROSEN (baron de), commandant le corps détaché du Caucase, I, 154, 215, 240, 338; III, 250, 252, 255, 398.

ROSEN (Gustave), prof. à Berlin, III, 282, 286, 289, 383, 385, 398, 399, 472, 473; IV, 40, 48, 53, 88.

ROTTIERS, voy. I, 135, 316, 379.

ROUISSY, (égl. de) I, 411; III, 183.

ROUKH, forter. de Mingr. III, 38. Riv. qui se perd, III, 38.

ROUSKOPHILE-KALE, ruine de Cr. VI, 61.

ROUSSOUDAN, reine de Géor. fille de Thamar. II, 160. — Sa coquetterie, II, 161 — S'empoisonne dans la fort. d'Ousaneth, II, 163. — Son portrait à Ghélathi, II, 187. — Constr. un aquéd. à Gorisdjevari, III, 220.

ROUSTAVI, bourg juif en Géor. II, 32.

ROUTE (grande) du commerce de (Dioscourias par le Tsébelda, I, 319.) — Du commerce de la Géorgie par Redoute-kalé, I, 350. — Etat de la route. I, 372. — Fortifiée du Caucase par les sources de l'Abacha et le Svaneth, II, 127, 129; III, 16. — de Koutaïs à Akhaltsikhé, par Khané, II, 231. — Directe de Khertvis sur le Kour à Tiflis par le Trialeth, II, 327. — Du Karthli au Sa-Atabago par la vallée de Bardjom, II, 337. et suiv — Du Ratcha chez les Dougores et les Osses, II, 416. — Du Souaneth par les cols de l'Elbrous au N. du Caucase, III, 16. — Du Gouria à Akhaltsikhé, par les cols des mont. d'Akhalts. III, 125. — Anc. de Colchide en Ibérie par la vallée du Phase des anc. (Kvirila), II, 71; III, 162. — Anc et mod. de l'Ibérie en Armenie par Dilijan, III, 291, 295. — de Erivan à Bajazed par le col de l'Ararat, III, 455. — Grande route à travers le Caucase, IV, 245.

ROUVIER, nég. fr. V, 339; VI, 97.

ROUX DE ROCHELLES, VI, 254.

RUBRUQUIS, ambass. de St.-Louis, V, 354; VI 232.

RVÉLITSIKHÉ, chât. de la vall. de Bardj. II, 345.

SA-ATABAGO, ou pays d'Akhaltsikhé, II, 256. Voy. Akhaltsikhé.

SABANELLA, riv. d'Im. III, 156.

SABIRES, auxiliaires des Lazes, II, 91.

SABIRES-HUNS dans l'armée rom. II, 100, 120. — Dans l'arm. perse, II, 106.

SABLI, vill. et camp. de Cr. V, 386; VI, 266, 374.

SACHA, peup. tcherk. I, 105, 192.

SACHUM d'Abulféda (Soukoum), I, 278.

SACLE, maison ming. I, 329.

SADÉNI, idole et ville, II, 43; IV, 239, 244.

SADJAVAKH, vill. et vallée d'Im. III, 118.

SAGHIDES (Sanighes plus anc.), auj. Sacha ou Sakhi, I, 71, 201; II, 88.
SAIERMI, mon. du B. Ratcha, II, 432. — Vie des religieux, II, 433.
SAIERMI, vill. du prince Tatouchi-kouari, II, 437.
SAKARA, vill. d'Im. II, 95, 362.
SAKÉRA, mont. du Svaneth. III, 8, 21, 99.
SAKHARBET, st. de Mingr. I, 367; II, 362; III, 63.
SAKHÉRI (col de) dans les mont. d'Akhaltsikhé, II, 246. — Chalets tatares, II, 249. — Champ russe, id. — Loups, II, 250. — Végétation, voy. ce nom.
SALA-AKLr, gr. vill. de Géo. III, 281; IV, 149.
SALGHIR, riv. de Cr. V, 386, 389. — Vallée du Salghir, descr. V, 405; VI, 225. — Sources, V, 413, 415.
SALIAN, ville de Karab. IV, 94.
SALOMON I, R. d'Im. I, 399; II, 391, 417; III, 152.
SAMARKAIA, mont. de Cr. V, 413.
SAMISTSIKHE, chât. vall. de Bardj. II, 345.
SAMOURZAKHAN, voy. Zamourzakhano.
SAMTHAVISSI, égl. du Karl. III, 222.
SAMTHAVRO, faub. et égl. de Mtzkh. IV, 237.
SAMTSKHE, distr. géo. du Sa-Atabago, II, 283. — Samtzkhé (pays de), II, 39.
SANDIKH-KAIA, mont. de Cr. V, 316.
SANIGHES, peup. I, 69, 200, 312.
SANNA, ruine de la Circ. I, 195.
SAPHAR, mon. du pays d'Akhalts. II, 281, 292. — Fondé par Manoutchar, II, 294. — Tombeau de Man. II, 295. — Source sup. II, 298.
SAPHIR-BEY, pr. d'Abk. I, 252, 280.
SAPHYR-BEY, mont. d'Abk. I, 271, 277.
SARAILI-KIAT, VI, 387.
SARAPANA, voy. Chorapana.
SARAS, un des noms des Scythes, II, 27.
SARIAL, mont. près de Gandja, IV, 110, 113, 125, 132.
SARITCHE, cap. de Cr. VI, 96.
SARKHINE, chât-fort, à l'O. de Mtzkhètha, fondé, II, 29; IV, 161, 229.
SARMATES de la race de Magog, IV, 344, 402.
SARODIUS, R. des Alains ou Osses, I, 326; II, 127.
SATANAGATCHE, mont. du Chamchad. III, 309; IV, 129.
SATCHEKÉRI, vall. d'Im. II, 71; III, 163. — Bourg, III, 168.
SATYRUS (monument de) auj. Kououba, V, 36, 48 225.
SATZNAKHÈLI, tronc creusé qui sert de cuve en Im. II, 316.
SAULOUK-SOU, source min. de Cr. V, 423.
SAUROMATES GUNOCRATOUMENES, I, 63. — De race Indo-germ. I, 64; IV, 350.
SAUROMATES, 1er, R. du Bosph. II, 74.
SAUROMATES III, fils de Mithridate Eupator, R. du Bosph. V, 131.
SAUROMATES V, R. du Bosph. son invasion en Colchide, II, 78; V, 240. — Guerre contre Cherson, VI, 158.

SAUROMATES VI, R. du Bosphore, V, 241; VI, 158.
SAVANNI, égl. d'Im. III, 171.
SAZAN, vill. d'Im. II, 95, 363.
SBER (prov. de) ou Ispir, prem. apanage des Bagratides, II, 134,
SCASSI (cons. d'Etat de), I, 17, 40, 98, 101, 181; V, 126, 194, 228.
SCEACERIGES, fl. (lis. Sindique, fl.) de Pline, I, 167.
SCHINZ, prof. de Zurich, IV, 277.
SCHULZ, voyag. I, 236; II, 296; III, 26, 141.
SCRIBONIUS, R. du Bosph. II, 69.
SCYLAZ DE CARYANDA son Periple, I, 63, 167.
SCYMNUS DE CHIO, V, 39 44, 460; VI, 6, 18.
SCYTHES-TCHOUDS (Finois), IV, 321, 356 et suiv. 393.
SCYTHES-SKOLOTTES, (Gogs de la Bible, Sakes des Pers. Khazares des Géor. Katiars d'Hér.) IV, 322, 345, 360. — Hist. des noms des S. Sk. IV, 361. — Gr. invasion, II, 25; IV, 393. — Entraînent des colonies mèdes au N. du Cauc. II, 27; IV 349, 355. — Scytes nomades n'ont pas creusé les cryptes de Crimée, VI, 219. — Scythes-Taures, voy. Tauro-Scythes. — Scythes sur les monuments, S. à cheval, sur un collier, V, 198. — Archers S. V, 213. — Chasseurs S. V, 213, — Mages S. V, 211. — Costumes Sc. sous les Leuconides, V, 222, 210. — Plaquettes en or, cousues sur leurs habits, V, 212. — Flèches, V, 207. — Mœurs des Scythes dans leurs deuils, V, 199. — Étranglent la femme du roi poûr la déposer dans son tombeau, V, 214. — Boivent le vin mêlé dans des cratères, V, 204. — Costumes des femmes, tchadra, V, 213. — S. sur les vases étrusques de Panticapée, V, 175.
SÉBASTOPOLIS (Dioscourias), ville en Abkhasie, 1, 71, 231, 311, 316. — Brûlée par les Romains, II, 88.
SEBASTOPOLI, abbaye sur le Phase, I, 314.
SEIDABAD (Dadéa), vill. de l'Ar. III, 417.
SEITTI, min. de fer, distr. de Gandja, IV, 133.
SEGLIKH, min. d'alun, distr. de Gandja, IV, 134.
SELDJOUKIDES, IV, 162 et suiv.
SELEUCUS, R. de Bosphore, V, 224.
SEM (Somèkhe), IV, 321, 343.
SEMO-KVAKANA, III, 171.
SENNAIA-BALK, st. de p. V, 24, 64.
SEOSSERES, dieu tcherk. I, 137.
SEPSE, riv. de la côte de Circ. I, 198.
SERRE (de) propr. en Cr. V, 393, 396.
SERRISTORI (Cte. L.) col. r. VI, 131.
SEVANG, lac d'Arm. III, 299, — Promenade sur le lac, III, 301. — Description, id. — Nature volcanique, III, 305. — Pêche, id. — Noms, III, 306. — Ile et mon. de S. III, 306, 312. — Montagnes, III, 309. — Colonies, III, 311, 313. — Villages et églises, III, 311.
SEVASTOPOL en Crimée, I, 1. — Baie et port, VI, 131, 203, 208, 239. — Eglise russe, amirauté, arsenal, VI 206. — Dvoretz ou palais de Cathrine, II, VI, 206. — Télégraphe, VI 206. — Forts Alexandre et Constantin, VI, 207. — Quarantaine, VI, 207. — Docks, VI, 209. — Boulevard, VI, 213.
SIEPA, riv. du Gouria, III, 83.

SIGNAGHI, rés. de Dadian dans l'Odichi, III, 36, 62.
SIGNAGHI, cap. du Cakheth, IV, 204.—Description, IV, 205 et suiv.
SIMEON-KAIA, mont. de Cr. V, 413, 415.
SIMFEROPOL, cap. de la Cr. V, 382. — Primitif, ou forteresse, résidence de Skilouros, auj. Kermentchik, V, 389. — Des Tatares (Akmetchet), V, 389. — Résidence du Kalga-Soultan, id. - Russe, V, 391. — Jardins et campagnes de S. V, 393. — Mr. de Stéven. V, 393.
SIMON (St.) son tomb. à Anakopi, Abk. I, 276. — Prêche le Christ. en Colchide, II, 75.
SIMONETTI, vill. d'Im. III, 156.
SINABDAGH ou Kantchardagh, mont. de Cr. V, 427.
SINAK, chaînon de l'Ararat, III, 454.
SINDES de Scylax, I, 64, 167. — D'orig. Indo-germ. selon Boeckh, I, 64. — Sindes-Ignobiles, IV, 394; V, 223, 240.
SINDES MEOTES, V, 81.
SINDIQUE, limène et ville (Anapa), I, 167, ; V, 38, 39, 97, 99. — Ile Sindique ou de Taman, V, 22, 80, 102. — Pays des Sindes, V, 99. — Résidence du Roi des S. Gorghippia, V, 38, 98, 99. — Absence de tumulus dans la Sindique, V, 81, 102.
SION (mon. de) près d'Atèni, Géorg. I, 410; III, 42. — Descript. 212. — Inscr. rem. 214.
SION, égl. de la vall. de Khévi, IV, 264.
SIREIARSIRTCHALI, mont. du Karab. III, 309.
SISAGAN ou Siounik'h, prov. d'Arm. III, 311; IV, 50.
SIVIRS, vill. du Taliche, IV, 95.
SKALA, Cr. VI, 88.
SKANDA (Alexandria), chât. d'Im. II, 72, 83. — Demantelé par les Lazes, II, 91. — Etat actuel, III, 159.
SKEPTOUKHES, rois des Grecs, I, 148.
SKILOUROS, R. des Tauro - Scythes, V, 389; VI, 157, 220, 378.
SKOURDEBI, riv. du Gouria, III, 87.
SKOURTCHA (Iskouriah), I, 316.
SKOUTCHAI, riv. du Gouria, III, 109.
SKVIRETHI, riv. Géor. II, 39.
SKYMNIE, voy. Letchkhoum.
SLAVES (*Saklabes*), *II*, *137*.
SMOLIANOI, fortin, V, 25.
SNAVI, ruiss. qui se jette. dans l'Aragvi, II, 30.
SOGANLOUGHI, vill. de Géor. III, 276; IV, 198.
SOIE, IV, 61. — Fabrique de soie à Tiflis, III, 265. — Fabrique de soie à Gandja, IV, 109. — Essais en Crimée, V, 309.
SOLDAT russe, I, 17. — Nourriture favorite, I, 28. — Son industrie, I, 22, 391. — Sa discipline I, 50. — Ses chants, I, 178.
SOMKETH, Karthli-Somkhitti, pays d'où les Scythes entraînèrent les colonies osses, selon les chron. géorg. II, 27. — Descript. phys. IV, 153. — Histoire de ce pays, IV, 158.
SOMKHI, nom des habitants, IV, 158, 343.
SOMKOURI (lang. arm.), II, 11.
SOPHIA (Santa), égl. d'Ardokhaitche, I, 205.
SOPHIE (Ste.) de Kief, fondée en 1037, I, 419.
SORI (Bas-), vill. du Ratcha, II, 393.

SOSES, port de Cherson, VI, 131, 159, 161, 168.
SOTCHE ou Satché, vill. tcherk. I, 200.
SOTERICHUS, offic. payeur rom. II, 126.
SOUANES, peup. du Souaneth, II, 73. — Se donnent aux Perses, II, 132. — Restent aux Perses par la paix de 562, de J.-C. II, 132. — Souanes soumis à Dadian, III, 7. — Soanes et Thoonæ de Strabon, III, 9. — S'appellent Chenau, id. — Mœurs, genre de vie, industrie, III, 13.
SOUANETH (pays de), sa descript. et son hist. III, 9 et suiv. — Population, III, 13. — Villages fort. III, 15.
SOUDAK, monastère de Saint-Georges, V, 323. — Sur les vignes et vins de la Crimée, V, 330. — Ruines de la forteresse de Soudak, V, 350. — Porte principale, V, 351. — Mosquée-église, V, 353. — Katara-Koullé, ou château du milieu, V, 359. — Kize Koullé, V, 360. — Port antique, V, 360. — Rocher de Kouche-Kaïa, V, 360. — Nouveau-monde, V, 361.
SOUDJOUK-KALÉ (baie), I, 4, 7, 37. — Château turc, I, 8. — Ruines ant. I, 9. — Noms anciens, I, 9. — Soudjouk-Kalé, baie et ville, I, 78, 96, 105, 157.
SOUKHA, ruiss. I, 5.
SOUKOUM (Vieux), I, 278, 303.
SOUKOUM (cap.) I, 277, 303.
SOUKOUM-KALE, baie et forteresse, I, 159, 252, 278. — Prise par les Abk. sur les Turcs en 1771, I, 250.
SOULEYMAN, pacha d'Akhalt. II, 282.
SOULORI, riv. d'Im. III, 121.
SOUMAROKOF empl. civ. VI, 293.
SOUOUKSOU (Lekhné), en Abk. I, 248.
SOUPSA (anc. Mogrus), riv. de Gouria, III, 83, 112, 116.
SOURAM (château de), fondé par Vakhtang I, II, 68. — Descript. II, 351. — Haut. abs. II, 362.
SOURMAG, fils de Pharnavaz, roi de Geor. II. 41.
SOURMALI, chât. d'Arm. III, 419, 446.
SOUTCHALI, riv. de la Circ. I, 199.
SOUTERRAIN creusé par les Touraniens à Mtzkhètha, II, 32.
SOUVAROF (redoute de), V, 27, 29; — Souv. gén. F. M. V. 81, 85, 190.
SOVITCH, célèbre botan. III, 100.
SPANDIAT (Isphandiar, géant d'airain ou Xerxès), II, 30, 43.
SPARTOCUS, I, r. du Bosph. V, 224.
SPARTOCUS II, r. du Bosph. V, 224.
SPASPETI, ou connétable géorgien, II, 38, 40.
STÆHLIN, voy. I 104.
STAUROPOL, IV, 473; V, 11.
STEBLIEVSKA, stan. cosaq. V, 24, 95, 101.
STEMPKOVSKY, col. r. gouv. de Kertche, V, 120, 134, 147, 150, 164, 195, 202, 231, 244, 248, 251; VI, 36.
STEPAN-AGA, chef du vill. d'Arkhouri, III, 467, 477.
STEPAN-TZMINDA près de Mtzk. IV, 239.
STÉVEN (cons. d'état de). Sa carte manuscr. I, 5. — Plantes de Ghélindjik déterm. par lui, I, 27. — Végétation de Tiflis, III, 244, 270, 271. — Tremblem. de terre à Tiflis, III, 271. — Sapin de Dilijan, III, 294. — Lettre à lui adressée, III, 484. — Flore de Nakhtchévan, IV,

8.—Notes sur Gandja, IV, 109.— Hélénendorf, IV, 117. — Sur les mines de l'Oudi, IV, 128, 133, 134. Eglises de l'Oudi, IV, 130. — Inscript. de Mizkhètha, IV, 234. — Description de Djvaris-Monastiri, IV, 239.—Flore du Bèchetau, IV, 495. — Voyage de Pétigorsk à Kertche, V, 5.—Campagne de M. de St. à Simféropol, V, 393. — Course à Djamataï, V, 408; VI, 269.
STRABON, géogr. 29 ans ap. J.-C., I, 66, 167; III, 54.
STROBILUS, voy. Djoumantau.
STUDER (Bern.), géologue suisse, I, 24; II, 356; IV, 266, 284.
STYLE, voy. Architecture sacrée.
SUNENKAIA, chaos géol. de Karabagh, côte de Cr. V, 451.
SURENE, vall. de Cr. VI, 294 —Tour de S. VI, 295.
SVANETHI cédé à Koudji, pr. d'Egrissi, II, 37.
SVANTOVIT, III, 116.
SVIATAGO-KRESTA, IV, 470.
SYMBOLES (port des), voy. Balaklava, VI, 115, 160, 176, 228.
SYNDA de Ptol. (Sindique), I, 167.
TABISTSEKHOURA, lac du Trialeth, II, 327.
TABLEAU des riv. d'Abkhasie, I, 336.
TACHEBOUROUN, prom. de l'Ararat, III, 455, 460.
TACHELAR, roch. dans la mer près de l'Aïoudagh en Cr. V. 448; VI, 32.
TACHIRI, prov. géorg. II, 39.
TACITE, II, 50.
TADGHIRI, égl. et chât. avec source thermale, II, 345.
TAITBOUT DE MARIGNY, cap. de vaisseau, I, 20, 21, 99, 131, 135, 182.
TAKHHATLOU, mont. d'Arm. III, 423, 433, 454.
TAKHTERDAT (trône de Tiridate), III, 387, 401, 476.
TALICHE, prov. rus. IV, 95.
TAMAN (île de), V, 22.—Ville de T. V, 81.—Cratère artésien, V, 82.—Ruines, sable mouvant, V, 85. — Eglise de N.-D. V, 86. — Monum. et inscript. V, 87.— Noms anc. de T. V, 88. — Forteresse turque, V, 89.—T. est Korokandame, V, 89.
TAMARATSIKHÉ du Sa-At., voy. Zéda-Tmogvi.
TAMARATSIKHE en Im. voy. Tskhédatbasi.
TAMBOULOUT, min. d'arg. et de pl. du Somk. IV, 142, 190.
TAMOUICHE, riv. d'Abk. I, 328.
TANA, riv. et vall. du Kart. III, 191, 210, 218.
TANA (fl. de la), V. Don. I, 82.
TANAIS, colon. milés. I, 56.
TANISPIRI, vill. ruiné du Kart. III, 211.
TAOUZ, riv. IV, 129.— St. de poste, IV, 149.
TAPARAVANIE, riv. du Sa-At. II, 303, 327, 330.
TARAKTACHE, vill. de Cr. V, 366.
TARCHIS, fils de Thargamos, II, 8.
TARGALOU, vill. d'Arm. *III*, 483, 488.
TAROUDAGH, mont. d'Arm. IV, 21.
TARSIS (Tarse), IV, 321, 335.
TARUSA de Pl. (lis. Toricos), I, 167.
TATARES de Kasan, portrait, I, 174. —T. Nogais, voy. Nogaïs.—T. de Karassoubazar, Cr. mœurs, architecture, bazar, cafés, etc. V, 375 et suiv.— Noces T. de Touvak, V. 435. —T. de Baktchisaraï, VI, 323.

TATCHAGUS, mont. I, 11, 15, 37, 156, 166.
TAURES de Cr. selon Scymnus et Hérod. VI, 9.—Mœurs, VI, 10. — Race d'affinité finoise, VI, 12. — Taure sign. montagnard, VI, 12. — Sont frères des Tchétchenses et des Lesghes, VI, 12.—Ressemblent aux anc. Tcherkesses, aux anc. Albaniens du Caucase et surtout aux Tchouds-Finois de la Baltique, VI, 13 et suiv.—Taures maritimes et Taures-Lestrigons, VI, 217.—Histoire des T, VI, 219.
TAURO-SCYTHES, V, 314; VI, 6, 219 et suiv., 337.
TAUSCH, major, I, 6, 40, 99; IV, 490.
TAU-SULTAN, pr. Tcherk. I, 92.
TAVELE (Biouk), vill. de Cr. V, 406.
TAVERNIER, cél. voy. III, 407, 482; IV, 16.
TAZOS de Ptol. (lis. Lazos), I, 189.
TCHAGRIS, vill. d'Arm. III, 314, 316.
TCHAKVIDJI, fort de Ming. III, 39.
TCHAIKOVSKI, col. r. I, 163; IV, 479.
TCHALADIDI, vill. des riv. du Phase en Ming. III, 64.
TCHALIS ou Tskholu, riv. et vall. du Sa-At. II, 298.
TCHALOUNDER-TCHAI, IV, 56, 58.
TCHAMOKMODI, église et évêché du Gouria, description, III, 105, 110.—St-Denis des R. du Gouria, III, 107.
TCHAMTOUKH, brebis à grosse queue, I, 145.
TCHANISTSKALI, riv. d'Odichi, III, 21, 54.
TCHAPSINE, riv. I, 5.
TCHARGATCHE, vill. du Kasaki, III, 290.
TCHATYRDAGH, mont. de Cr. V, 415, 418, 441.—Trapezus des anc. V, 421; VI, 5, 164.
TCHEKHARI. voy. Tsikhori.
TCHEKHERIMELA, riv. et défilé, II, 90, 355.
TCHEKHIVANISMTA, mont. cauc. II, 70.
TCHEKOICHI, vill. du Letchekoum, II, 430.
TCHEKOINDELI, titre de l'év. de Martvili, III, 40.
TCHELABORI, riv. d'Im. formée de la réunion de la Bzoudja et de la Djoussa, II, 362, 369; III, 161.
TCHELEKI, évêque de Ming. I, 314.
TCHENEGHELE, pet. lac et vill. du Rat. II, 379.
TCHERATKHEVI, vall. du Kart. III, 180.
TCHERKESSES. Cimetière, I, 42. — Architecture de ses maisons, I, 44, 112. — Villages ou aoules, I, 36, 113.—Bravoure, adresse à tirer, I, 50.—Comparés aux soldats russes, I, 51. — Histoire de cette nation, I, 53.—Colon. grecq. chez les Tch. I, 55.—Chrétiens, I, 76.—Tribu Kabardah, I, 77.—Mœurs tcherk. au 16me s. selon Interiano, I, 81. — Tcherkesses en contact avec les Slaves russes, I, 91.—T. mahom. I, 91.—Tcher. du Béchetau, I, 91. Du Kouban, V, 12. — Langue tcherk. I, 102. — Limite des Tcherk. propr. dits, I, 104.— Population, I, 107. — Aristocratie féodale, I, 108.—Devoirs du serf, I, 114.—Noble tcherk. I, 114. — Mariage, I, 115. —Dot ou kalim, I, 116, 124. — Education, I, 115. —Figure, I, 118. — Costume, I, 118—Armes, I, 119.—Habillem. des femmes, I, 121. — Ouvrages

des femmes, I, 123. — Danses, I, 123. — Musique, I, 123. — Esclavage, I, 125. — Législation, I, 127. Hospitalité, I, 127. — Loi du sang, I, 128. — Religion, I, 132. — Funérailles, I, 138. — Courses et jeux, I, 139. — Ecriture, I, 141. — Industrie, commerce, I, 142. — Importation, I, 143. — Exportation, I, 144. — Nourriture, I, 145.

TCHERKESSKERMAN, Cr. I, 78; VI, 226, 287. — Ses noms variés, VI, 293.

TCHERKESS-TUS, Cr. I, 78; VI, 234, 289.

TCHERMALIK, vill. de Cr. V, 374.

TCHERTCHENEGHI, tribu tcherk. I, 106.

TCHIANGHOTI, vall. I, 180.

TCHIDROTI, chât. du H. Ratcha, II, 404.

TCHIKOTAURI, vill. du Gouria, III, 112. — M. Mar, propriét. III, 113. — Essais de cul. du coton à longue soie et de l'indigo, III, 113. — Culture de la vigne, III, 114.

TCHINTCHAVAT, vill. d'Arm. III, 445.

TCHIORA, vill. avec tours du H. Ratcha, II, 406, 415, 419.

TCHISLIK, rôti tat. I, 146.

TCHIVTCHEVADZE, princ. géo. III, 120; IV, 212, 214.

TCHIZIMELI, chât. ruiné du Karab. IV, 61.

TCHOGADAR, min. de fer, distr. de Gandja, IV, 133.

TCHOK ou Tsikh, habit tcherk, I, 119, 393.

TCHOMAK-TOVESSI, ruine, V, 24.

TCHORGOUNA, vill. de Cr. VI, 176, 189, 209, 265, 268.

TCHORI, vill. et ruin. du Somk. IV, 190.

TCHORNAIA-RETCHKA, riv. de Cr. VI, 125, 209, 225.

TCHOROKI, riv. II, 32; III, 85.

TCHORVILA, égl. d'Im. III, 170.

TCHOUBOUKLOU, vill. du lac Sév. III, 293, 314.

TCHOUFOUTKALE, ville de Cr. VI, 226, 338. — Juifs-Karaïmes, VI, 339. — Tombeau de Nénekedjan-Khanym, VI, 340. — Ses noms diff. VI, 343. — Cryptes, VI, 344. — Monast. de l'Assomption de N.-D. VI, 345. — Vallée de Josaphat, VI, 346.

TCHOUGA, voy. Djoulfa.

TCHOUGOULEK, lac de Cr. V, 252.

TCHOUGOURETI, dist. du Sa-At. II, 284.

TCHOUNA, égl. du Kouban, I, 322.

TEHER, pacha de Trébizonde, I, 251.

TEIRKI, mont. de Cr. V, 425, 435, 436.

TEKHE, mont. I, 304.

TEKHOURI (Cyanus), riv. d'Im. II, 72, 106; III, 22, 52, 54.

TELAV, distr. de Cak. IV, 211.

TELEPHIS, chât. laze, assiégé et pris par Merméroës, II, 112.

TEMICHEBERSKAIA, st. de poste du Kouban, V, 12.

TEMPLE de Leucothoë, II, 17, 349; III, 171. — De Cybèle à Phasis, III, 74. — De Anahid (Vénus) à Vagarchabad, III, 369. — Grec de Karhni, Arm. III, 389. — D'Aramazt (Ormouzd ou Jupiter) à Khorvirab, Arm. III, 482. — D'Armazi, anc. cap. de l'Ibérie, III, 216. — De Diane Agrotère, près de Képos, V, 57. — De Vénus Apaturiade, à Eski-Scheher, V, 7. — De Vénus Apaturiade, à Phanagorie, V, 67. — De Vénus Apaturiade à Apaturon

(Douboroïrinok), V, 25, 38. — De Cybèle, dans l'acrop. de Panticap. V, 122. — De Cérès Thesmophore à Panticapée, V, 126. — De Diane ou d'Iphigénie, sur l'Aïoudagh, V, 303; VI, 9. — Au cap Aïa, sur le Kokia-Issar, V, 304; VI, 107. — Au cap Aïa-Bouroun, près du monast. de St.-George, V, 304; VI, 192. — Parthénon à Cherson, VI, 146, 192.

TEMROUK (île de), V, 22.—Stat. de poste et ville, V, 24, 26.— Liman, V, 23, 27.

TEPEKERMAN, ville crypte de Cr. VI, 226, 305.—Crypte-église, VI, 312.—Tombes, VI, 313.

TERDAT, r. d'Arm. I, 407.

TEREK, riv. du Cauc. IV, 259 et s., 315.—Ses affluents, IV, 316.

TERENAIR, vill. de Cr. V, 407, 415.

TERRAIN ERRATIQUE. Blocs erratiques d'Akhalchenié et de Nakolakévi, près de Khertvis, II, 308, 309.—Lits de blocs errat. de la vallée de Bardjom, II, 341. — Blocs errat. des rapides de l'Araxe, IV, 35, 43.—Moraines de blocs éboulés en Abkhasie, I, 270. — Des Monts Rouges, IV, 257. — Chaos de blocs errat. en Cr., à Soudak, V, 327, 360, 364.— A Sunenkaïa, près de Karabagh, V, 451.—A Chaïtan-Kaïa, VI, 50.— A Nikita, VI, 55.—A Limène, VI, 83.—Cratères de blocs errat. d'ophitone au Kastèle, V, 445. — A l'Aïhodor, près de Biouk-Lambat, V, 456. — A Aloupka, VI, 79.—Blocs errat. des Ouraga, V, 447. — De Karabagh, V, 450, 456.— Aiguilles errat. de Laspi. VI, 93.

TERTER, riv. et stat. de poste, IV, 105.

TESSALAOGLOU, voy. Dachesalakli.

TGUAGIA, abbaye, de Ming. I, 314.

TGUANAS (ci-dev. Guénos), I, 309.

THAMAR, reine de Géorgie, I, 75; IV, 179, 303.—Fille de George III et d'une princesse osse, II, 156.— Epouse d'abord George, pr. russe, puis David Soslan, prince osse, II, 157. — Ses monuments et son tombeau, II, 159, 181, 198.—Son portrait dans l'église de Ghélathi, II, 187.—A-t-elle bâti Tsikhédarbasi? II, 205.—Inscript. attribuée à Thamar à Tsikhédarbasi, II, 208. — Ses monum. dans le pays d'Akhaltsikhé, II, 276.

THAOSKARI, pays, I, 23, 39.

THAPSE ou Touabsé, riv. de la Circ. I, 198.

THARGAMOS, II, 8; III, 206.

THATEENS, peuple, I, 65.

THEAGENES (tombe de), VI, 169.

THEODORI, VI, 257.

THEODOSIE, V, 66, 110, 223, 280; VI, 221.—Son histoire, V, 281.— Ses monnaies autonomes, id.—Kapha, V, 281. — Ville génoise de Kafa, V, 282. — Evêché cath. V, 283.—Population, V, 285.— Citadelle génoise, V, 287. — Quarantaine, V, 289. — Biouk-Djam, V, 290.—Gr. bains, V, 292.—Eglises, V, 295.—Musée, V, 298.

THLIL-OUASSA (prix du sang), I, 129.

THOGARMAH (Phrygiens), IV, 321, 330, 332, 347.

THOGHRUL, sult. des Seldjoukides, II, 150; IV, 162 et suiv.

THOLOS, VI, 187, 191, 249.

TOURNEFORT, cél. voy. III, 436, 463, 467, 472, 473, 483.
TOURSO, vallée osse, et source du Térek, IV, 262, 276, 315.
TOUVAK, vill. de Cr. V, 435.
TRACHEE (Anakopi), forteresse abk. I, 274; II, 98.
TRAPEZE, voy. Tchatyrdagh.
TREBIZONDE, ville, I, 73, 354.
TREMBLEMENT de terre à Bambor, I, 268. — D'Arménie, III, 320, 474. — De Tiflis, III, 271. — De Ketcharousse, Arm. III, 320, 476. —De Karbni, Arm. III, 387, 390, 476. — Du Vaïatsor, III, 475.
TRIALETH, pays, II, 327; IV, 154, 155.
TRONE de Tiridate, voy. Takh-Terdat.
TROUBADOURS tcherk. (Kikoakoa), I, 123.
TRUITES de la Taparavan et autr. affluents du Kour, II, 304, 330, 342.
TSAICHI, évêché de Ming. I, 314; III, 37.
TSAKHAR (château de fer) aux Missimiens, II, 129.
TSAKH-DON ou Defdaroki, couloir du Kasbek, IV, 283.
TSALIAKOPE, rocher du chaos de Sunenkaïa, V, 455.
TSANDIA-INAL-DAPHITA, voy. Inal.
TSANES, nat. Laze, II, 73; III, 10.
TSATHES, R. des Lazes, succède à Goubazès, II, 119.
TSATHIUS, R. de Lazique.
TSAVKISSI, ruiss. de Tiflis, III, 240, 242.
TSEBELDIENS, tribu abk. I, 260, 319.
TSEBELDA, vallée, I, 295, *304*, 319 II, 127.
TSEDISSI, fonderies de fer du H. Ratcha, II, 397.
TSERETELLI (princes), seigneurs d'Oni, de Satchekhéri, etc. II, 391, 395, 444; III, 49. — Leurs résidences à Satchekhéri, III, 168.
TSETSKLI-DJVARI, égl. des Goudam. IV, 255.
TSIBILUM, Tibiléos, auj. Khibulas, chât. d'Apsilie, II, 99, 111, 128.
TSIBUS (Jean), gén. rom. fonde Pétra, II, 84; III, 93, 94.
TSIGANS ou *Bohémiens (Bochi), II*, 285, 343.
TSIKHEDARBASI en Im. II, 112, 142. — Excursion à T. II, 200.— Description du palais, II, 201.— C'est une construction byzantine des R. des Lazes, II, 205. — Egl. II, 206. — Inscriptions bizarres, II, 207. — Ville antique ruinée (Moukhérisis), II, 208. — Egl. de Bac Jachevili et de Marekh Abachidzé, II, 209.
TSIKHEDJOUARI, chât. du Sa-At. II, 335, 345.
TSIKHORI ou Tchekhari, égl. cél. et bourg arm. en Im. II, 365; III, 158.
TSIKOURNINE-DERE, vall. côte de Cr. V, 448, 450.
TSINODALI, bon vign. du Cak. IV, 212.
TSIVA, riv. de Ming. I, 349, 361, 367; III, 21.
TSKALTSITELI (rivière rouge), en Im. II, 170, 173, 175; III, 156. — Vallée de la T. II, 190, 194 et suiv. — Ecluse de la T. II, 190.
TSKHABA, vill. d'Akb. I, 319.
TSKHENITSKALI, riv. de Ming.

(Hippus), I, 371; II, 72. — Charie de l'or, II, 18; III, 17, 48. — Son cours dans le Letchekoum, II, 446; III, 6, 46.
TSKHINVAL, ville de Kart. III, 190.
TSORIKA, riv. d'Abk. I, 337, 341.
TUBAL ou Thobel, Ibériens de Str. auj. Géorg. IV, 138, 140, 321, 338.
TUBAL-CAIN, IV, 139, 338.
TUMULUS antiques à Soudjouk-Kalé, I, 9. — A Chantchir, I, 78. — Elevés aux funérailles des Tcherkesses, I, 90. — A Ghélindjik, I, 166. — A Pchade, I, 182. — De Kvichevêti près de Souram, II, 349. — Ant. de Hélénendorf, IV, 122. — Au Nord du Caucase à Vladikavkas, IV, 462. — Sur les bords de la gr. Psikouche, IV, 464. — A Pétigorsk et dans la vallée du Podkoumok, I, 327; IV, 503, 507, 518. — Sur les rives du Kouban à Rachévatka, V, 11. — A la Kaukavskaïa-Stanitsa, IV, 14. — A Michatofskoï, V, 16. — Tertres des sentinelles cosaques, IV, 474; V, 17. — Antiques de Kouiki, V, 23. — Du dos de Kandaur, V, 24. — De Tyrambé, V, 30. — D'Adas-Bournout, V, 31. — Ou monument de Satyrus, V, 36, 48. — Milésiens de Kizlar, V, 44. — De Bouchoukoi, V, 45. — De Képos, V, 55, 56. — De Phanagorie, V, 63, 75, 76. — De l'île de Sindique, V, 81, 102. — De Panticapée en général, V, 137. — De la voie Théudosienne, V, 132, 139, 141, 142. — De la quarantaine de Kertche, V, 133, 145, 151. — Du mont d'Or, V, 186. — Du Kouloba, V, 194. — Et pics à polypiers à Kertche et sur l'Akbouroun, V, 104, 105, 106, 244. — A Soultanouvka, V, 242. — Milésiens de Nymphée, V, 248. — De Théodosie, V, 300. — De Zouïa, Cr. V, 382. — Ruinés de la Chersonèse héracléotique, VI, 167. — Près de Kermentchik, VI, 377. — Ouvert à Kermentchik, VI, 382. — De Saraïli-Kiat, VI, 387. — Supposé de Toundoun entre Saraïli-Kiat et Simféropol, VI, 388.
TUNAIEF, maj. r. command. de Redoute-Kalé, I, 357.
TUSLA, cap. V, 91. — Description géol.. cygnes, V, 92.
TYNDARIDES fondateurs de Dioskourias, I, 307.
TYRAMBE (île de), V, 22, 29, 32. Ruine de T. V, 29, 35.
TYRICTACA de Pt. V, 248.
TZKHOUZAMELI (Marmar ou Iskouriah), riv. d'Abk. I, 317.
TZOUNDA, anc. ville, II, 23, 31, 39, 275.
ULYSSE, la Mer-Noire, vrai théâtre d'une partie de l'Odyssée, I, 60, 390; VI, 16. — Chez Circé, II, 19; III, 53, 65. — Chez les Phéaciens, II, 228. — Chez les Kimmériens, IV, 327; V, 40. — Chez les Lestrigons (Balaklava), VI, 110.
UPTON (John), ing. ang. VI, 210.
URI (Urochs) du Cauc. IV, 282.
USKER de Chard. voy. Atskour.
UTCHE-TAPALAR, cônes volc. du lac Sév. III, 310.
VACHETACHABI, (Gusbtasf ou Darius), II, 30.
VAGARCHABAD (Akhalkalaki en géor.) ville cap. d'Arm. II, 60. — Ses anc. noms, III, 363. — Porte

anc. et ruines, III, 359.—Village act. III, 360, 415.

VAIATSOR, vall. d'Arm. III, 475, 448; IV, 181.

VAKE, dist. d'Im. I, 374. — Est la plaine de Moukhérisis de Proc. II, 96. — Population, III, 137.

VAKHAN, ch. d'Im. II, 356; III, 46.

VAKHTANG I, Gourgaslan, R. d'Ib. II, 61; III, 228. — Fait la conquête du Caucase, II, 62; IV, 301. — Est en guerre contre Firouz, R. de Perse, II, 64. — Bâtit Tiflis, II, 64. — Institue le patriarche de Mtzkhètha, II, 65. — Bâtit Souram, II, 65. — Enseveli à Mtzkhètha, IV, 233. — Son palais à M. IV, 238.

VAKHTANG V, R. de Géorgie a puisé son histoire de Géorgie à Ghélathi, II, 197.

VAKOULSKI, gén. r. I, 245, 294, 319, 338; II, 169, 198, 211, 415, 445; III, 13, 49, 131.

VANDER-SCHROUFF (Henri), propriétaire en Cr. VI, 375.

VARDAN, rade et riv. I, 196.

VARDATCHERDI, min. de fer du Somketh, IV, 138.

VARDZIE (Sil-Wardeh), sur le Kour, II, 152, 277, 280.—Excursion à V. II, 306. —Position, II, 315. — Pressoirs, id. — Chemin souterrain, II, 317, 319. — Rue II, 317. — Grande égl. crypte II, 318. — Tombeau de la R. Thamar, II, 199, 319. — Palais crypte de la R. Thamar, appart. d'hiver, portique, alcoves, foyer circulaire, divan, prie-dieu, II, 320. — Appartem. d'été avec galerie, II, 321. — Clocher II, 322. — Ville crypte égl. crypté ant. au 12e siècle, II, 323. — Peint. à fresq., insc. grecq. id. — Hist. II, 324.

VARNOUTKA, vill. de Cr. VI, 89, 108.

VARTIG, min. de fer du Kasaki, IV, 137.

VARTSIKHE (Rhodopolis), II, 72. — Demantelé par les Lazes, II, 91. — Reconstruit par les P. et repris par les Rom. II, 128. — Habitation de M. Gamba, II, 214, 217. — Insalubrité de V. et causes, II, 217. — Chât. de V. restauré par Alex. R. d'Im. II, 219. — Démantelé par le gén. r. Todlében, II, 221. — *Ses ruines actuelles, II*, 221.

VEDI, vill. d'Arm. sources acidulées, III, 486.

VEGETATION de Ghélindjik, I, 25. — De Gagra, I, 211, 216. — De Pitzounda, I, 222, 224, 240. — De la plaine de Bambor, I, 243, 248, 271. — De Soukoum-Kalé, I, 280. — D'Okhvamé en Abk. I, 288, 290, 302. — De Dioskourias, I, 317. — De Redoute-Kalé, rivage de la mer, I, 359. — Des rives de la Khopi, Ming. I, 361, 363, 366. — De Goubitskali à Koutaïs, I, 374. — De Koutaïs, I, 303; III, 133, 156. — De la forêt d'Adjamet, près de Koutaïs, II, 218. — De la vallée de la Khanitskali et des mont. d'Akhaltsikhé, II, 234, 239, 241, 245, 248, 252, 254. — De Bardjom, II, 340 et suiv. — Du Tchekhériméli, II, 357. — Du col de Kreiti, II, 373. — Du marais de Thénéghèle, II, 379. — Du haut Ratcha à Outseré, etc., II, 403 et suiv. — A Thiora, II, 407. — D'Archéopolis, III, 52. — Des rives du Phase dans la plaine de

Mingrélie, III, 64. — De Gori, III, 190. — De Tiflis, III, 244. — Du col de Dilijan, mont. du Pambak, III, 294. — De Nakhtchévan, IV, 8. — De la vallée de l'Akiéritchai, Karab. IV, 63. — Du Taliche russe, IV, 96. — De Chak-Boulak, Karab. IV, 100. — Des mont. du Béchetau, IV, 528. — Des steppes du N. du Cauc. V, 13.
VELLIETI, église du Ratcha, II, 389.
VERA, ruisseau près de Tiflis, IV, 228.
VERBLIOUD, mont. du Béchetau, IV, 499.
VERNEUIL (Ed. de), géol. V, 93, 96, 243, 399, 407, 444 ; VI, 46.
VESSCONTE, géorg. du 14me siècle, I, 5, 10, 183.
VESTIBULE des héros d'Homère, Somkheth, IV, 152. — Portique d'Homère dans les maisons de la côte de Crimée, V, 430.
VICHABADSOUNTE, IV, 23.
VIERGE (Ste), tableau en mosaïque de Ghélathi, II, 184. — De la gr. égl. de Vardsie, II, 319, 324. — Peinture à fr. de la plus anc. égl. de Vardsie, II, 323. — Ste.-V. ou N. D. d'Atskour, image miraculeuse, son hist. II, 334. — D'Oulоumba, III, 181. — A Ousbnissi, III, 183.
VIGNE sauvage à Ghélindjik, floraison, etc., I, 26, 33. — Vigne à Bambor, I, 249, 283. — A Khorga, basse Ming. I, 361. — Sa culture à Khané, II, 235. — Vigne abandonnée de Vardsie, II, 318, 329. — Vigne sauv. de la vallée de Bardjom, II, 340. — De la vallée du Tchékhériméli, II, 357. — Cultivée de Ghariskhévi, Im. II, 359. — Sauvage et cultivée à Akhalsopéli, H. Ratcha, II, 387. — Cultivée à Paravnéchi et à Nigauzébi, H. Ratcha, II, 402. — Cult. à Zoubi, Létchekoum, II, 450. — A Ozourghéti, à Likaouri, Gouria, III, 99, 101, 102. — Cultivée à Tchikotauri dans le Gouria, espèces de raisins, III, 114. — Vignoble du Cakheth, IV, 207.
VIN chez les Oubоukhes, I, 284. — Des Abk. I, 284. — Leur manière de le soigner, I, 284 et suiv. — De Ming. I, 372. — Vendage de vin à Koutais, I, 388. — De Bagdad en Im. II, 231. — De Khané, en Im. II, 235. — De Ghariskhévi, II, 359. — De Sakara, II, 363. — De Sazan. dépense annuelle du Pr. Kaik. Abachidsé, II, 368. — De l'Odichi, II, 455. — Mouss. blanc du Lossiatkhévi, III, 178. — De Cakhétie, III, 247. — D'Arménie (Parakia et Etchmiadzin), III, 355. — De Hélénendorf, IV, 114. — De Cakheth, IV, 208. — Et vignobles de Crimée, V, 330.
VLADIKAVKAS, IV, 308, 460, 462, 472.
VOLCANS de boue de Kertch et Taman, enfers d'Homère, I, 61 ; V, 22.
VORON, vill. de Cr. V, 372.
VORONTSOF (Cte), gouv. gén. de la Nouv.-Russie, V, 109, 153, 293, 329, 331, 334, 339, 395, 445 ; VI, 25, 37, 46, 48, 54, 56, 78, 131.
VOSPERO (Bosphore Cim.), I, 82.
VOUEDI, vill. du Letchekoum, II, 451.
VOULAN, baie et vill. tcherk. I, 184.
VOULF (Nic. Pavlovitch), cap. lieu-

tenant de vaisseau r. I, 172, 197, 345, 358.
WAMEK, Dadian de Mingrélie, son expédition contre les Tcherkesses, I, 76.—Construit la chapelle mortuaire de Khopi, I, 229, 233.
WAXEL (Léon de), voy. VI, 139.
WILIAMINOF, gén. r. I, 154, 158, 183.
WLODIMIR, gr. duc de Russie, mort en 1015, I, 74; VI, 140, 142, 147, 153.
XERXES, (Spandiat des Géorg.) II, 30.
YAILA, et YAILAK, V, 373, 374, 418, 437; VI, 120.
YALTA, vill. de Cr. VI, 63.
YANKOI (Koutchouk), vill. de Cr. V, 412.—(Biouk), V, 425.
YAPRAKL, prom. mont. de Cr. VI, 58.
YELBOUZLI, vill. de Cr. V, 367.
YEMIK, dieu Tckerk. I, 137.
YENISALA, vill. de Cr. V, 413.
YETCHEKIDAGH, mont. de Cr. V, 314.
ZADENI, voy. Sadéni.
ZAMOURZAKHANO ou Samourzakhan, tribu abk. I, 260, 331; III, 24.
ZAMPI (don Joseph Marie), sa relation dans Chardin I, 230.
ZAVILEISKI, gouv. civ. de Géorg. I, 352.
ZEDA-TMOGVI, fort. du pays d'Akhalts. II, 284.—Sa situation, son histoire, II, 312.
ZEIVA, st. de poste du Karab. IV, 106.
ZELENTCHOUK (grand), riv. I, 207, 270, 304, 322; V, 8.
ZELENTCOUK (petit), riv. I, 207, 320; V, 8.
ZEMAKCH, ambass. de Const. I, 326; II, 127.
ZENGA, riv. d'Arm. III, 302, 316.
ZENGHI, cap. I, 105. 199, 202.
ZICHE, vill. des Tcherk. de la côte, I, 187.
ZIMISSE (bazar de), I, 7.
ZMIEVOGORA (Schlangenberg), du Béchetau, IV, 501.
ZOROPA, mont. du Ratcha, II, 398, 409; III, 120.
ZOT, cap. de la Siounik'h, III, 312.
ZOUBALOV, fam. Arm. III, 155, 188.
ZOUBDIDI ou Zougdidi (le grand Zoub), en Ming. I, 248.—Description, III, 36.—Ruines, III, 38.
ZOUBI, vill. du Létchekoum, II, 450.
ZOUIA, stat. de p. de Cr. V, 383, 401, 403.
ZOUPHOU (Lekhné), en Abk. I, 248.
ZOURNABAD, vill. de la prov. de Gandja, IV, 112.
ZOUVANT, mont. du Taliche Persan, IV, 95.
ZROUAN, anc. patriarche, II, 8; IV, 352.
ZTCHOUBECHI, riv. et vill. I, 191, 195.
ZUDRETES, nat. laze, II, 73.
ZYGHES, 1re fois nommés, I, 66, 167. — Sont les Chapzoughes, Oubboukhes et Sakhes d'auj. I, 69.—Zeckis de Procope, 6me siècle I, 70. — Zikhes de Const. Porph. 10me siècle, I, 71, 194.—Zighes (Adiga) d'Interiano, 16me siècle, I, 82.

RECTIFICATIONS
ET FAUTES ESSENTIELLES
A CORRIGER.

TOME Ier.

Pages.
2, note, lisez 5e série. pl. 10.
3, lig. 25, lisez Oureanda, pour Ourcanda.
28, lig. 19, lisez Borchetche, pour Borchitche.
36, lig. 22, lisez Natoukhai, pour Ratoukhai.
48, lig. 18, lisez Ganser, pour Ganter.
60 et 61, lisez Aea et Aetès.
71, lig. 15, lisez pour au lieu de par.
74 et 77, lisez Tmoutarakan.
143, lig. 22, lisez Kertche, pour Kerkche.
200, lig. 14, lisez Sannighes, pour Samighées.
219, lig. 24, lisez Rion, pour Rior.
250, lig. 17, lisez Turquie, pour Perse.
270, lig. 29, lisez tacher, pour toucher.
289, lig. 6, lisez lathyrus, pour lathyris.
321, lig. 1, lisez passa, pour passe.
322, lig. 5, lisez grand, pour petit.
323, lig. 10, lisez Siraces, pour Siraus.
335, lig. 15, lisez Tguanas, pour Iguanas.
383, lig. 16, lisez des guirlandes.
407, lig. 15, lisez Tiridate, pour Mithridate.
407, lig. 24, lisez Ste. Ripsimé.
415, note, lig. 4e. lisez Firks, pour Friks.

Pages.
424, lig. 3, lisez David III, fils de Bagrat IV.
lig. 6, lisez Nikortsminda.

TOME II.

23, lig. 8, lisez Toukharis.
lig. 18, lisez demeures en bois.
30, la note (1), doit être mise après Chine, lig. 2.
42, lig. 13, lisez Sourmag, pour Pharnavaz.
70, lig. 24, lisez aujourd'hui vallée de.
82, lig. 8, lisez Gourgaslan.
96, lig. 6, lisez Hippus, pour Hippis.
106, lig. 6, lisez que, pour qui.
108, note lig. 2 lisez ville, pour vallée.
154, lig. 6, lisez David III.
245, lig. 17, lisez dépassent, pour disparaissent.
284, lig. 2, lisez Zéda-Tmogvi.
288, lig. 3, lisez 1836.
297, lig. 4 et 21, lisez Iconostase.
326, note, lig. 3, lisez trass, pour stras.
346, lig. 24, lisez poste, pour porte.
350, note, lig. 1, lisez fanum, pour sanum.
355, lig. 8, lisez la Tchikérimèla.
lig. 24, lisez 1,514, pour 1,414.
lig. 27, lisez de la T.
392, lig. 24, lisez écluse, pour église.
399, lig. 17, lisez Glola, pour Ghèla.
400, lig. 1, lisez Nakiéti, pour Paravnéchi.

TOME III.

37, lig. 16, lisez Anakria.
42, lig. 23, lisez Ste. Ripsimé.
82, lig. 9, et 12, lisez Kapartchai.

Pages.
82, lig. 19, lisez lisses pour lisor.
107, lig. 18, lisez les Potocki.
116, note, lisez IIIe série pl. 20.
127, note, lig. 16, lisez Khanat, pour Chanal.
157, lig. 7, lisez Sarapana.
168 et 169, lisez Tsérételli.
211, note, lisez Pl. 3*b*.
216, lig. 16, lisez pl. 34.
230, lig. 19, lisez Kabarda.
236, lig. 21, lisez cristessé.
240, note (1), lisez pl. 3*b*.
note (2), lisez On l'appelle.
250, lig. 16, lisez 1812.
257, lig. 19, lisez lesghis, pour ghis.
288, lig. 10, lisez crétaté, pour jurassique.
329, lig. 13, lisez Kieghart-Hassar.
358, lig. 7, lisez pape, pour pope.
404, note (1), lig. 3, lisez pl. 19.
405, lig. 16, lisez dizaine, pour centaine.
423, note, lisez pl. 3*c*.
454, lig. 14, lisez aga, pour agar.
456, lig. 4, lisez le Schinderhans.

TOME IV.

11, lig. 10, lisez Dchaafar.
55, lig. 12, lisez roseaux, pour coteaux.
164, lig. 26, lisez Souanes.
196, lig. 20, effacez ville.
232, note (3), lisez pl. 32.
261, lig. 13, lisez Ratcha.
266, lig. 16, lisez dans les roches.
303, lig. 9, lisez Nouzala.

Pages.

314, lig. 21, lisez 1941, pour 2085.
317, lig. 25, lisez Terkhèna.
330, lig. 5, lisez Slaves et Phrygiens.
lig. 14, lisez besoin, pour le soin.
332, lig. 15, lisez perdre, pour prendre.
345, lig. 17, lisez Pout, pour Pont.
382, note (2), lig. 8, lisez Périsades I, archonte.
397, lig. 12, lisez du Sud au Nord.
425, lig. 3, lisez Celte, pour Lette.
465, lig. 16, lisez collines boisées.
484, lig. 25, lisez sonore, pour encore

TOME V.

9, lig. 1, lisez Pharnace.
17, lig. 21, lisez postes, pour ponts.
25. lig. 14, lisez gauche, pour droite.
37, lig. 14, lisez stades, pour verst.
160, lig. 8 et 11, lisez pl. 7, pour pl. 8.
202, lig. 11, lisez une partie des tumulus.
255, lig. 17, lisez l'Ouest, pour l'Est.
lig. 18, lisez l'Est, pour l'Ouest.
256, lig. 1, lisez Scymnus.
269, lig. 18, lisez cligne, pour digne.
289, lig. 4, lisez trois, pour onze.
305, lig. 25, lisez jusqu'au, pour jusqu'à.
328, lig. 6, lisez Tchikénin.
355, lig. 11, lisez 1475.
364, lig. 21, lisez Fungia.
380, lig. 18, lisez paysage, pour passage.
418, lig. 28, lisez unies, pour unics.
450, lig. 27, lisez Kakouian.
454, lig. 20, lisez disent-ils, pour Désentels.

TOME VI.

Pages.

21, lig. 7, lisez On ne peut.
46, lig. 12, lisez grès rouge.
124, lig. 26, lisez Mey. pour Meg.
242, lig. 26, lisez position, pour possession.
264, lig. 13, lisez salés, pour sales.
304, lig. 26, lisez Jalta.
381, lig. 12, lisez αθηνα.

TABLE

DES MATIERES.

Pages.

Quelques mots sur la géographie et l'histoire ancienne de la côte de Crimée. 5

Parthénith, l'Aïoudagh (Bïouk-Kastèle, Krioumétôpon.) 21

Artèk, Oursouf. 27

Kisiltache. — Ghélinkaïa. — La Pyramide. 37

Aï-Daniel. — Chaïtankaïa. 43

Nikita. — Palikastre. — Marsanda. 55

Yalta.—Livadia.— Outchansou et mont Mégabi. 63

Orianda Impérial. — Ruine. — Mourgoudou.— Cap Aïthodor et pierres levées. — Gaspra. — Koureis. — Miskor. — Aloupka. 66

Cratère d'éruption et de soulèvement de Limène. 82

Cratère d'éruption et de soulèvement de Foroze et Laspi. 89

Aïa. — Kokia-Issar. 104

Varnoutka. — Balaklava. 109

Chersonèse héracléotique.

Résumé de sa constitution géologique. 118

Description physique et historique de la Chersonèse héracléotique.

Vieille Cherson. — Nouvelle Cherson. 130

Cherson ville. 137

Murs d'enceinte. —Tours. — Portes. *Ibid.*

Rues. — Places. 140

Eglises. 141
Maison de Lamachus. 157
Cryptes tumulaires. — Enceintes circulaires. 164
Remarques générales sur la Chersonèse héracléotique.
Vignobles de Cherson. 173
Campagnes de la Chersonèse. — Donjon.—Tholos. 183
Temple d'Iphigénie. — Promontoire parthénique.—Monastère de Saint-George.—Cryptes. — Ruines voisines du monastère. 192
Sévastopol. 202

Versant septentrional de la chaîne taurique de la Chersonèse héracléotique, à Simféropol. 216
Baie de Sévastopol. — Aktiar. — Ermitage. — Ruine d'un village chersonésien. —Aquéduc. — Tunnel. — Monastère. 239
Inkerman. — Eglise crypte. — Château de Kténos (Eupatorion, Théodori). — Ville crypte. 250
Trajet d'Inkerman à Mangoup.—Terre à foulon (Keffé-kil). — Tchorgouna, campagne de Hablitz — Chouli, campagne de Pallas. 264
Mangoup. 272
Tcherkess-kerman. 287
Albat. — Fitzki ou Katchikalène, vallon de la Katche. 294
Tépékerman. 305
Baktchisaraï.—Tchoufoutkalé (Kirkor).—Vallée de Josaphat.—Monastère de l'Assomption. — Cryptes. — Eski-Yourt. 320
Formation crétacée à Baktchisaraï.—Néocomien

à Mangouche. — Cratère d'éruption de la Badrak et de l'Alma. 349
Ruines de Mangouche : fort, église, cimetière. — Cryptes de Badrak. — Sabli. 369
Kermentchik près de Simféropol. — Tumulus. — Fort de Saraïli-kiat. 378

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.